



SAINTE CÉCILE

ET LA

SOCIÉTÉ ROMAINE

AUX DEUX PREMIERS SIÈCLES.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

COURONNEMENT DE SAINTE CÉCILE ET DE SAINT VALÉRIEN

PAR UN ANGE

Le pape saint Urbain et saint Tiburce accompagnent les époux. — D'après une peinture à fresque du XV[e] siècle dans l'église de *Santa Maria del divino amore*, à Rome.



SAINTE C

PARI



SAINTE CÉCILE

ET LA

SOCIÉTÉ ROMAINE

AUX DEUX PREMIERS SIÈCLES

PAR DOM GUÉRANGER

ABBÉ DE SOLESMES

OUVRAGE CONTENANT

DEUX CHROMOLITHOGRAPHIES, SIX PLANCHES EN TAILLE-DOUCE ET DEUX CENT CINQUANTE GRAVURES SUR BOIS

SECONDE ÉDITION



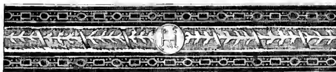
PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

1874





D'après la mosaïque de Saint-Paschal, basilique de Sainte Cécile; au centre, le chiffre de ce pape.

SAINTE CÉCILE

ET LA

SOCIÉTÉ ROMAINE

AUX DEUX PREMIERS SIÈCLES

Par DOM GUÉRANGER, Abbé de Solesmes

1 VOL. IN-4° CONTENANT

deux chromolithographies, cinq planches en taille-douce et deux cent cinquante gravures sur bois.

BROCHÉ, 25 FR. — RELIÉ DOS CHAGRIN, TRANCHES DORÉES, 33 FR.

Il a été tiré à part, dans le même format, 200 exemplaires numérotés sur papier de cuve. Broché, 40 fr.



Sainte Cécile, d'après la mosaïque de Ravenne.

L'UN de nos meilleurs érudits, justement épouvanté de l'indifférence du public français pour tout ce qui se rapporte à nos Antiquités religieuses et nationales, jetait naguères ce cri d'alarme : « Il est honteux d'ignorer « ses origines à ce point. » Il faut croire que ce cri a été entendu. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Science vulgarisée a fait depuis lors d'incomparables progrès. Et voici que nous pouvons offrir à ce même public, jadis si indifférent et aujourd'hui si enthousiaste, un livre de luxe, un livre d'étrennes qui a pour objet les Origines religieuses, les premières Basiliques, les Catacombes, l'Art chrétien primitif. Par un certain côté, ce livre offre quelque ressemblance avec ceux que M. Paul Lacroix vient de consa-

crer au Moyen Age. A coup sûr, il les complète, il en ouvre la série, il en est l'introduction nécessaire.

C'est à l'érudit le plus compétent que les Éditeurs ont voulu s'adresser pour populariser la notion, encore obscure, de ces origines plusieurs fois vénérables. L'illustre savant qui a ramené les Bénédictins en France et qui continue à leur tête la tradition des Mabillon et des Martène, Dom Guéranger était visiblement désigné pour une telle tâche. La vie de sa chère sainte lui a fourni l'occasion d'écrire toute une histoire de la société chrétienne aux deux premiers siècles, et dans une *Introduction* magistrale, il étudie à fond l'antiquité catholique. C'est là qu'il nous transporte dans les ténèbres des catacombes, qu'il nous prend par la main, et qu'avec M. de Rossi il s'applique à ne laisser sans réponse aucune de nos questions sur la forme, l'âge, le symbolisme et le sens profond de tous ces monuments figurés. Ces souterrains, que nous pouvions croire les asiles de la mort, deviennent soudain le royaume de la vie. Nous y découvrons toute une société nouvelle; nous la voyons frémir sous nos yeux, prier, chanter, aimer. Dans les rangs pressés de ces catéchumènes, toutes les classes sociales sont admirablement mêlées et confondues. Qui donc avait osé prétendre que le Christianisme n'avait atteint à Rome que des artisans ou des esclaves? Dom Guéranger répond très-vivement à cette calomnie de l'érudition allemande, et il nous montre, aux pieds du Christ, l'aristocratie de la race et celle du génie. Jamais argumentation n'a été plus serrée, plus décisive, plus lumineuse.

Ce n'est là, d'ailleurs, comme nous l'avons dit, que la première partie de son œuvre, et la biographie de l'illustre Cæcilia forme le vrai sujet du livre. Or il est peu de Saints qui aient conquis une telle popularité au sein de l'Église et du monde. Les grands sculpteurs et les grands peintres se sont tous inspirés de cette noble figure, et le 22 novembre, jour de sa fête, est encore aujourd'hui la fête de tous les artistes vraiment dignes de ce nom. Ils tiendront sans doute à honneur de mieux connaître l'histoire de leur patronne : Dom Guéranger est fait pour leur rendre cette lecture attrayante : car il est passé maître en l'art d'écrire. Ce livre, une fois commencé, on est entraîné à le lire jusqu'à la dernière page.

Une grave difficulté restait à résoudre : « Comment illustrer une telle œuvre? « Après y avoir mûrement réfléchi, on s'est résolu à adopter PARALLÈLEMENT deux systèmes d'illustration. L'un d'eux est particulièrement destiné à mettre en relief tous les éléments scientifiques qui donnent un si haut prix à l'*Introduction* de Dom Guéranger. Ce sont les représentations, fort exactes, de toutes nos antiquités chrétiennes : peintures murales, sculptures, basiliques, tombeaux. Les monuments figurés de l'art païen à la même époque sont placés en regard des œuvres chrétiennes : rien



SAINTE CÉCILE AU MILIEU DU CHŒUR DES VIERGES MARTYRES.

Peint par H. Flandrin dans l'église de Saint-Vincent de Paul, à Paris.

n'est plus curieux, rien n'est plus instructif qu'un tel contraste, et l'on y a facilement trouvé la matière de 200 gravures intercalées dans le texte. Mais il fallait aussi interroger sur sainte Cécile l'art de tous les siècles, et c'est ce qui a donné lieu à un second ensemble d'illustrations que saisira encore plus vivement le regard des hommes du monde, des femmes et des enfants. Des planches hors texte offrent, depuis Cimabué jusqu'à Flandrin, les plus belles représentations de la grande sainte romaine. Voici Cimabué et son triptyque où déjà se manifeste une belle vie, encore trop byzantine. Le Flamand Van Eyck marque un pas de plus vers l'idéale Beauté; mais l'art italien du quinzième siècle est plus animé, plus correct, plus délicat. Dans la reproduction d'une des plus belles gravures de Marc-Antoine, on pressent déjà l'envahissement prochain du réalisme; mais on ne saurait adresser ce reproche à la *Mort de sainte Cécile*, du Dominiquin, qui est purement un chef-d'œuvre. La belle statue de Maderno est connue de tous les visiteurs de la Rome chrétienne, et nous passerons rapidement devant elle pour continuer notre voyage à travers les dix-septième et dix-huitième siècles, et nous arrêter, ravis, devant l'œuvre radieuse d'Hippolyte Flandrin...

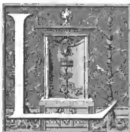
Grâce à ce parallélisme du texte et de l'illustration, ce livre s'adresse à toutes les classes de lecteurs. Les savants et les artistes pourront en faire le manuel de leurs études sur l'art primitif; les jeunes filles y liront la vie d'un de leurs plus parfaits modèles; les jeunes gens y apprendront les éléments de l'histoire religieuse. Tous ceux à qui les livres de M. Paul Lacroix ont appris à aimer le moyen âge et qui désirent savoir quand, où et comment le moyen âge est né, remonteront volontiers le cours des siècles, et n'auront qu'à se louer d'avoir fait un pareil voyage, avec un guide tel que Dom Guéranger.



Lyre avec le dauphin, figure du Chrétien, et l'olivier, symbole de Paix



PRÉFACE



Les agitations de la période si troublée que nous traversons n'ont point interrompu chez les hommes studieux de notre temps l'étude des origines historiques. Dès que quelque rayon de paix vient à luire entre deux tempêtes, on ne tarde pas à s'apercevoir, par les publications sérieuses qui paraissent au jour, que de nombreux amis de la science n'ont pas discontinué d'interroger les débris du passé, durant ces longues heures où le présent offrait si peu de charmes.

C'est donc à ce moment même où la société semble en travail pour produire enfin les conditions d'une entente qui rétablisse la paix dans l'humanité dévoyée, que les annales des peuples qui ne sont plus se découvrent à nous, comme si Dieu voulait mettre sous nos yeux le spectacle de la vie entière du genre humain, pour nous faire mieux comprendre ce qui a convenu aux hommes et ce qui leur a été nuisible; pour nous révéler l'unité du plan selon lequel il procède dans le gouvernement du monde, où la liberté de l'homme apparaît entière, sans préjudice de cette souveraine direction à laquelle rien de créé ne saurait se soustraire.

L'impulsion donnée d'en haut à la science archéologique lui a fait dépasser les études déjà anciennes sur Rome et sur la Grèce; il lui a fallu désormais tendre à se rendre maîtresse de l'Égypte et de l'Assyrie, et bientôt remonter jusqu'au second berceau du genre humain, dans les

plaines de Sennaar. En même temps qu'elle interroge en ces contrées lointaines des débris qui semblaient muets pour toujours, plus près de nous, elle nous restitue nos annales locales et supplée ainsi de toutes parts aux textes écrits qui nous faisaient défaut, ou que nous comprenions moins.

Au milieu de ces nobles labeurs qui nous rendent la science du passé avec une plénitude que l'on n'eût osé espérer, il était à souhaiter que l'archéologie en vînt à diriger aussi ses investigations sur les origines de l'Église chrétienne qu'une école a pris à tâche de travestir. Si déjà les récits de l'Ancien Testament se confirment et s'éclaircissent par leur confrontation avec les écritures de peuples anéantis, les monuments chrétiens de l'âge des Empereurs sortant tout à coup du sol romain devaient avoir à nous révéler beaucoup de choses sur les faits qui ont accompagné la fondation de l'Église.

Déjà l'Afrique, la Syrie, la Gaule, ont été interrogées par de vaillants investigateurs; il était temps que Rome elle-même, qui recèle dans ses entrailles sacrées mille secrets pour le développement de l'histoire chrétienne primitive, fût aussi de nouveau explorée à la suite de ces récentes et inattendues manifestations. C'est sous le pontificat de Pie IX, qui, à la suite de tant d'autres titres glorieux, a mérité celui de second Damase, que la divine Providence a révélé tout à coup tant de précieux débris de l'âge des martyrs, à l'aide desquels l'histoire chrétienne de Rome s'illumine depuis l'âge apostolique jusqu'au temps de Constantin. Un guide était nécessaire dans cette marche si fructueuse, et la même Providence l'a fourni à notre temps en la personne de M. le commandeur J.-B. de Rossi.

En 1849, nous avions osé entreprendre de traiter l'épisode romain de sainte Cécile, que nos études sur les antiquités de la ville sainte nous avaient révélé déjà comme un point central; mais c'était à peine au moment où le P. Marchi, le docte précurseur de M. de Rossi, commençait ses grands travaux pour l'illustration de Rome souterraine, et rien ne pouvait faire pressentir encore les riches conquêtes qui devaient suivre. Notre but était de faire ressortir la beauté de cette histoire, et de la venger des dédains dont elle était l'objet depuis bientôt deux siècles. En 1853, nous donnions une seconde édition de notre livre; mais combien déjà à cette époque la situation avait changé! D'un jour à l'autre, Rome chrétienne primitive apparaissait dans une clarté toujours croissante. Durant l'intervalle de notre première édition à la seconde, le cimetière de Lucine s'était révélé sur la voie Appienne, et nos lecteurs étaient à peine en possession de notre travail amendé, que la découverte du cime-

tière de Calliste, de la crypte des Papes et du tombeau de sainte Cécile, donnait entrée au sein même de l'Église chrétienne du deuxième et du troisième siècle. Dès lors notre œuvre se déclarait elle-même incomplète; plus d'une erreur matérielle lui devenait imputable, et notre seconde édition n'était pas épuisée, que déjà il nous paraissait évident qu'il n'était plus possible de raconter le grand rôle de Cécile, ce personnage si important, sans y joindre le récit de l'histoire chrétienne de Rome aux deux premiers siècles.

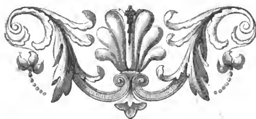
Les audaces inouïes de la critique allemande sur les origines du christianisme sont connues; néanmoins on a vu que la légèreté française peut quelquefois s'en laisser impressionner. Le haut-parler et la science boursouflée d'au-delà du Rhin n'ont pas été sans produire quelques séductions, et, pour notre part, nous avons cru devoir combattre un imprudent disciple des théories exégétiques de Baur. Le meilleur moyen d'en finir avec les romans de ces professeurs prussiens, lorsqu'il s'agit de soustraire à leurs capricieux systèmes l'origine des livres du Nouveau Testament, est d'établir historiquement les conditions de la société qui accepta le christianisme. Il y a longtemps que saint Augustin a dit que « cette société était très-docte et peu disposée à accepter ce qui aurait été contraire à la raison.» (De Civitate Dei, *lib.* xxii, *cap.* viii.) *Au dire de ces puissants rêveurs, qui parlent sans cesse de la critique, tout en soutenant l'identité des contraires, la classe sociale à laquelle s'adressèrent les apôtres n'aurait eu rien de commun avec cette brillante civilisation; en elle, il ne faudrait voir qu'une tourbe grossière, avide d'apocryphes et nourrie de superstitions. Les faits viennent démentir ces faciles théories. Les nouvelles découvertes archéologiques montrent jusqu'à l'évidence que, dès son début à Rome, le christianisme compta dans ses rangs l'élite de la société polie. Dès lors, le rôle de Cécile, sous les Antonins, ne pouvait être pleinement apprécié qu'à la suite d'un récit rétrospectif, qui montrerait l'attitude du patriciat romain en face de la prédication de l'Évangile. Au lieu d'un épisode, c'était une histoire qu'il fallait écrire.*

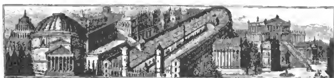
L'étude sérieuse des lieux et des monuments, celle des écrits si lumineux et si substantiels de M. de Rossi, ses encouragements et l'amitié dont il nous honore depuis tant d'années, nous ont donné la confiance d'entreprendre cette œuvre. Mais dès lors notre rôle n'est plus simplement celui de l'archéologue qui examine isolément chaque détail, propose, discute et attend; l'historien doit raconter, en mettant à profit toutes les données susceptibles de nourrir son récit. Dans cette rénovation de l'histoire chrétienne de Rome, une foule de points ont été élevés au plus

haut degré de certitude par notre savant maître; mais, lorsque l'harmonie et la vraisemblance se montrent réunies en faveur d'un fait, nous n'avons pas hésité à lui donner place dans notre narration. Tel est le droit de l'historien; il assimile tout ce qu'il rencontre d'homogène, en ayant soin cependant de signaler comme simple conjecture ce qui lui semblerait ne pas dépasser ce caractère. Nous l'avons fait à l'occasion; mais, pour ce qui est de nos affirmations, nous n'en avons pas produit une seule que nous ne fussions en mesure de défendre directement contre toute attaque.

Quant à l'esprit de notre livre, il est ce qu'il devait être, chrétien et catholique. Cette histoire pour nous est une histoire sacrée; car elle a pour but de raconter la conquête du monde romain au profit du Christ par ses apôtres et leurs successeurs, la fondation de l'Église chrétienne qui est notre mère, et enfin la vie d'une sainte que nous vénérons sur les autels. Ce que nous croyons, nous l'exprimons avec le ferme sentiment qu'éprouvent dès ici-bas ceux qui, ayant accepté la parole révélée, se sentent être les possesseurs de la vérité tout entière.

12 octobre 1873.





SAINTE CÉCILE

ET LA

SOCIÉTÉ ROMAINE

AUX DEUX PREMIERS SIÈCLES.

CHAPITRE PREMIER.

38 — 42.

Mission providentielle de Rome. — Rôle temporaire de Jérusalem. — Grandeur et succès de Rome par son patriciat. — Action de ce patriciat dans la transformation chrétienne. — Influence de la femme dans la lutte entre le christianisme et le paganisme. — Les Cornelii. — Le centurion de la cohorte Italique. — Admission des gentils dans l'Église par saint Pierre. — Le christianisme à Antioche. — La Chaire de saint Pierre dans cette ville. — Le nom Chrétien. — Excursions apostoliques de saint Pierre dans l'Orient. — Son retour à Jérusalem. — Sa captivité. — Son départ pour Rome.



La Providence divine avait préparé Rome pour servir de fondement à l'édifice du christianisme, lorsque le moment serait venu d'appeler tous les peuples à l'adoption céleste. Les annales de Rome sont la clef des temps, de même que le bassin de la Méditerranée, avec ses rivages habités par tant de peuples divers, devait être le témoin et le théâtre des destinées de la race humaine tout entière. L'Assyrie et la Perse semblèrent un moment devenues le centre d'une assimilation redoutable des nationalités orientales, et déjà elles menaçaient

l'Occident; pour réduire à néant ces puissances colossales, mais éphémères, il fallut peu d'années à un jeune roi parti de la Grèce. Quant à l'Égypte, son rôle était déjà fini. Ce n'était cependant pas par les armes que la Grèce devait régner sur l'Orient; ce fut par sa langue et par sa civilisation qu'elle l'envahit. Elle avait à le préparer de longue main pour la grande affiliation que Dieu avait résolu de créer entre les peuples.

Deux villes, situées l'une et l'autre près du littoral de la Méditerranée, avaient à accomplir chacune une mission dont l'avenir du monde dépendait. La plus ancienne, Jérusalem, capitale du petit peuple hébreu, n'était pas destinée à la conquête armée; mais elle avait l'honneur d'être la dépositaire des vérités dont vivent l'homme et la société, et qui s'obscurcissaient de plus en plus sur la terre. C'était à elle qu'étaient confiés les oracles divins, et elle devait les garder jusqu'au moment où la parole révélée se ferait jour dans toute la race humaine. Alors, des conquérants d'une espèce nouvelle se partageraient les provinces du monde, et, moins d'un siècle après leur sortie de Jérusalem, ils auraient porté le nom de Jésus-Christ au-delà des régions explorées par les géographes de l'antiquité.

La seconde ville était Rome, à peine au début de ses succès, lorsque déjà la Grèce en finissait avec les Perses, et rompait l'isolement de ces races pour qui l'Occident existait à peine. L'Empire cependant était pour l'Occident, et pour l'Occident par Rome. Elle était née sans bruit sur le Palatin. Son enfance s'écoula sous le régime monarchique. Elle s'en émancipa plus tard, et inaugura le pouvoir consulaire qui la conduisit à l'apogée de la grandeur et de la puissance, non sans avoir eu besoin de recourir assez souvent à la dictature.

L'aristocratie romaine, qui concentrait dans le sénat les secrets de la politique et les honneurs du pontificat, fournit aussi à Rome les généraux qui commandèrent ses armées. De bonne heure, il est vrai, l'élément démocratique fit sentir ses résistances, et fut au moment de tout perdre; mais l'habile gouvernement du sénat, son dévouement à la chose publique, maîtrisèrent longtemps ces réactions menaçantes. Après avoir abattu Carthage, que son instinct d'origine tyrienne semblait pousser à une jalousie implacable contre la future héritière d'Israël, il ne fallut pas à Rome plus de deux siècles pour porter son nom et sa fortune jusqu'aux frontières du

monde connu. Mais, sur les derniers temps, une civilisation hâtive introduisait la corruption des mœurs dans son sein, l'ambition et la cupidité déchaînaient des passions égoïstes, et l'on put prévoir que cette Rome si fière, ayant achevé sa mission de conquérante, s'affaisserait sur elle-même, et se donnerait au premier maître à qui il plairait d'en faire son esclave.

Ses destinées cependant étaient loin d'être épuisées, et l'on peut même dire que tout ce qui avait précédé n'était qu'un commencement, et comme le glorieux prélude de ce qui devait suivre. Au temps marqué, les promesses du ciel à la terre s'étaient enfin accomplies. Les oracles dont Jérusalem était dépositaire avaient reçu leur éclaircissement par les faits. Le Christ, qui était l'attente des nations, était venu, et il avait fondé son Église. Mais l'orgueilleuse Jérusalem, qui méprisait tout ce qui n'était pas juif, préféra l'ombre à la lumière, la lettre à l'esprit, et son infidélité fut le signal de la substitution de la gentilité dans les destinées de la race de Jacob. Dès lors, la mission de Rome allait être d'entreprendre une nouvelle conquête du monde, dans le but « de réunir en société les enfants de Dieu, qui jusque-là étaient dispersés sans lien visible sur la surface de la terre ». (JOHAN., XI.)

En même temps le passé de la ville de Romulus était expliqué. Ce n'était pas pour le profit des Césars qu'elle avait conduit tant d'expéditions sur terre et sur mer. De nombreux passages des prophéties annonçaient l'annexion de toutes les races au culte du vrai Dieu, et Rome avait été appelée à réunir tous les peuples sous une même capitale, afin d'abaisser devant la prédication évangélique les barrières qu'eussent opposées tant de nationalités diverses et ennemies. Ce n'était donc pas en vain que cette ville superbe avait la conscience de son éternité; mais elle n'avait pas prévu qu'il lui faudrait d'abord mourir en tant que cité païenne, pour revivre à jamais comme capitale de l'universelle religion, et pour devenir l'instrument de la civilisation du monde.

Dans cette transformation, Rome ne devait pas perdre la forme imposante et souveraine sous laquelle elle avait apparu aux yeux des peuples. Il lui fallait seulement abaisser ses faisceaux devant la croix, s'assimiler l'élément divin que lui inoculeraient ses deux pacifiques conquérants venus de la Judée, et restituer cet élément, devenu désormais le sien, à toutes les nations de la terre. Ce ne sera plus du Capitole aux toits dorés que descen-

dront les volontés impérieuses du peuple-roi; ce sera du Vatican, tombeau sacré d'un vieillard immolé par Néron, que partiront ces décrets doctrinaux qui maintiennent et éclaircissent la vérité révélée, ces lois disciplinaires qui épurent et conservent les mœurs; et la société spirituelle, qui a là son centre, a déjà traversé dix-huit siècles, gardant toujours la même hiérarchie, le même principe d'autorité, le même symbole qui se développe et ne change jamais.

Entre les faits caractéristiques qui amenèrent une si vaste et si profonde révolution, il est à propos d'étudier l'accueil que rencontra dans cette ville la prédication évangélique, unique moyen de conquête qui fut employé par le christianisme. Pour cela, détournons un moment nos regards de cette corruption colossale qui fait de Rome, sous les Césars, le scandale du monde, et cherchons la véritable raison des succès qui avaient élevé cette ville au-dessus de tout. A la différence des républiques éphémères de la Grèce, dont l'action politique ne s'étendit pas, la république romaine passa, comme naturellement, de la conquête de l'Italie à celle du monde. A quelle cause est due un tel succès? A la moralité, à la dignité que montrèrent dans l'exercice de leur haute influence un petit nombre de familles romaines qui se transmirent, durant plusieurs siècles, la tradition du dévouement à la chose publique. C'est par elles que tout s'accomplit, par elles que Rome antique aurait duré, si ses mœurs, tombées en décadence, n'avaient pas paralysé enfin cet élément qui avait été sa vie.

On suit aisément dans l'histoire romaine la trace de l'action de ces races patriciennes, desquelles tout émane pour le maintien et le progrès de Rome; mais arrive le moment où cette action s'arrête. Ces nobles familles ne sont pas éteintes encore; mais leur influence dans l'ordre politique a cessé. Pour citer deux noms en particulier, les Cornelii et les Cæcilii ont tout conduit, tout décidé dans Rome depuis plusieurs siècles; mais après la défaite de Thapsus, où triompha la fortune de César, ils semblent s'effacer et disparaître. La place est désormais à l'empire brutal de la force qui s'éleva sur les corruptions de la république, et dont la durée ne s'explique que par la vigueur de tempérament qu'avaient su donner à Rome les mâles patriciens dont nous venons de rappeler les services.

Cependant ces illustres races n'avaient pas toutes péri : Dieu les gardait

pour la Rome nouvelle. Elles devaient en être les premières assises, et les plus résistantes. Sans bruit et sans jactance, elles s'enrôlèrent dans la cité du Christ, à la parole de l'humble juif, venu de l'Orient pour refaire l'œuvre de Romulus. Si généreux fut leur dévouement que, pour reconnaître et suivre leur action dans la transformation de Rome, il faut, le plus souvent, recourir aux moyens de l'archéologie, tant sont rares et entrecoupés les documents qui ont survécu aux destructions de Dioclétien; mais, si cruelles que soient les pertes que nous ont infligées la violence des persécuteurs et les ravages du temps, la conclusion historique que nous venons d'énoncer n'en arrive pas moins au plus haut degré de certitude.

Plus d'un lecteur s'étonnera d'entendre émettre une semblable assertion, accoutumé que l'on est à voir se dérouler, chez les historiens en vogue, les annales de l'Empire, sans un mot qui révèle le travail qui s'opère dans son sein, ni qui fasse pressentir l'explosion victorieuse du christianisme qui signala le début du quatrième siècle. Cependant, on aura beau la passer sous silence, l'arrivée du juif Pierre dans Rome n'en est pas moins le point de départ de la société moderne, et il serait peut-être temps d'en tenir compte.

Jusqu'ici M. de Champagny a été le seul historien qui ait songé à mener parallèlement les fastes de l'Église chrétienne avec les événements de l'Empire, et c'est le mérite principal et en même temps le cachet de son œuvre admirable. Les autres, en traçant la triste succession des Césars et de leurs continuateurs, semblent n'avoir qu'une préoccupation. A chaque changement de règne, ils comptent sur le retour de la liberté romaine. Ils se lamentent de ne pas voir Rome ressusciter enfin. A l'arrivée des Antonins sur la scène du monde, on les voit saisis d'une naïve espérance; on dirait qu'ils ignorent encore que Commode sera le fils de Marc-Aurèle. Ce serait leur rendre service de leur dire une bonne fois que la Rome à laquelle ils rêvent a disparu pour jamais avec les antiques mœurs auxquelles elle dut ses grandeurs et sa durée.

D'autres vous disent gravement que, sous les premiers Césars, le stoïcisme qui se répand plus ou moins dans l'aristocratie, dans les familles riches et lettrées, « obtient le premier triomphe, » et que le christianisme, « qui s'adresse aux pauvres, aux esclaves, à ceux qui désespèrent, » n'arrive au

second qu'avec beaucoup de temps (BEULÉ, *Le sang de Germanicus*). Quel rêve encore de croire à un triomphe du stoïcisme dans la société romaine, parce que quelques individus des classes supérieures, indignés des hontes et des crimes du Palatin, se roidirent contre le sort, et quittèrent fièrement la vie! En quoi ces imitateurs de Caton avancèrent-ils le retour des mœurs et des vertus de l'ancienne Rome? Quelle révolution ont-ils opérée? Que restait-il à la fin du deuxième siècle de ces quelques exemples d'un mépris de la vie qui procède plus encore de l'orgueil que de la grandeur d'âme, et n'a d'autre compensation qu'une admiration stérile et promptement blasée? Mais la pensée de l'historien qui cherche un contraste à effet est allée se heurter contre le préjugé séculaire que tant de maladresses ont contribué à établir, et qui n'en est pas moins en contradiction avec les faits les plus positifs. Le recrutement du christianisme n'aurait eu lieu, durant un long temps, que dans les classes infimes de la société : telle est l'idée régnante dans beaucoup d'esprits, et que le retour à la véritable histoire, à la critique digne de ce nom, peut seul déraciner.

Les faits, on le verra bien, démentent formellement cette appréciation. Il est constant que le christianisme s'est adressé simultanément à tous les rangs de la société, par là même qu'il proclamait l'entière égalité des hommes devant Dieu. Si les classes humbles et souffrantes lui ont fourni plus de fidèles, c'est d'abord parce qu'elles sont de beaucoup les plus nombreuses; ensuite parce que les apôtres et leurs successeurs s'adressaient à tout ce qui était humain. « Dans le Christ, dit saint Paul, il n'y a plus de distinction entre le Juif et le Grec, entre l'esclave et l'homme libre, entre l'homme et la femme : tout devient un en lui. » (*Gal.*, III.)

Que des membres nombreux de l'aristocratie romaine aient goûté cette doctrine, qu'ils l'aient préférée à la morgue du stoïcisme, c'est ce que démontreront avec évidence les récits qui vont suivre. Les fils des Scipions et des Metelli, derniers survivants des races héroïques de la première Rome, ont passé dans la nouvelle avec leurs traditions, avec leur considération, avec leurs lumières, et la société chrétienne a représenté dès le principe la société humaine avec ses inégalités naturelles, fondues dans le fraternel sentiment de la charité. Et pourquoi les grands sont-ils venus ainsi partager le droit de cité avec les humbles? Pourquoi ont-ils bravé l'impopularité, la disgrâce,

tous les périls humains, comme on le verra, si ce n'est parce qu'ils avaient connu et apprécié la réalité des faits qui témoignaient de la mission divine du Christ? Et c'est ici que s'écroule tout le système de l'idéologie allemande, qui s'est plu à ne voir dans les chrétiens des deux premiers siècles qu'un vulgaire ignorant, accoutumé à se nourrir de fables. Il n'en est pas ainsi : dès le principe, la société chrétienne a existé complète, à tous les degrés sociaux, ayant à sa tête les classes intelligentes, et demeurant solidaire sur toute la ligne, quant aux doctrines qu'elle professait et quant aux documents écrits sur lesquels elle s'appuyait. On a opposé aux docteurs d'outre-Rhin et à leurs fantaisies audacieuses de victorieux arguments de détail; mais celui que l'on est en droit de tirer de la composition de la société chrétienne du premier âge suffirait à lui seul pour rompre les rêves auxquels leur subjectivité se laisse aller si volontiers sous le nuage hégélien.

Dira-t-on que, s'il en est ainsi, le christianisme est venu en son temps, et que dès lors rien n'est moins étonnant que son triomphe? Certes ce n'est pas nous qui contesterons que l'Église chrétienne ait apparu à son moment prédestiné. Les temps sont à elle et pour elle, et nous venons d'affirmer que la Rome chrétienne a été la raison d'être de la Rome antique; mais il ne faut pas oublier que la substitution ne s'est faite qu'à la suite d'une lutte violente qui n'a pas duré moins de trois siècles. Or, dans cette lutte, celle qui était appelée à devenir la Rome nouvelle a été constamment désarmée, tandis que l'ancienne avait à sa disposition toute la force matérielle amassée dans le passé. En face du césarisme impitoyable, des fureurs de la populace, de la haine des philosophes et des rages de la superstition, vous ne voyez que des hommes détachés de la vie présente, désireux de s'effacer, remplis de mansuétude et de bienveillance, au point que les païens eux-mêmes sont forcés de le reconnaître, tout en les immolant. Cette portion notable de l'aristocratie romaine, qui combattait côte à côte avec les pauvres et les humbles, mettait le caractère de chrétien bien au dessus de toutes les gloires du patriciat; elle prodiguait ses richesses et son sang pour la Rome nouvelle; mais elle se montra constamment passive devant la violence. Si donc elle l'a emporté, si le christianisme a vaincu, la victoire doit être attribuée à Dieu, et non aux forces humaines.

Il importe aussi de reconnaître, dans cette lutte pour l'établissement de la

nouvelle Rome, un phénomène que n'avait pas vu l'ancienne. Les rangs des guerriers y sont doublés. La femme combat à côté de l'homme. En vain la loi romaine la tenait sous le joug ; le baptême l'a émancipée, et le triomphe qui viendra un jour, c'est elle, autant que l'homme, qui l'aura amené. Des épouses, des veuves, des jeunes filles, affronteront César et son préfet, elles braveront les tortures et la mort, afin que le Christ règne sur cette ville superbe qui se débat en vain. A force de vertu, de pureté et de courage, elles disputeront aux plus nobles fils du patriciat romain l'honneur de la victoire. Telle est Cécile au milieu du groupe des martyrs de Rome ; vouée au Christ, et fidèle en même temps aux traditions de sa race, à elle seule, elle révèle la rénovation de son sexe, et donne à connaître ce qui, même après l'écroulement de Rome, était encore resté de grandeur chez les héritiers des fondateurs de sa puissance. A la suite de ces diverses considérations, que nous avons crues utiles au lecteur, nous abordons enfin nos récits.

La *gens* Cornelia, originaire de la Sabine, paraît sur les fastes consulaires dès l'an de Rome 269, par le nom de Servius Cornélius Cossus, qui a pour collègue un Fabius. Ces deux familles aidèrent puissamment Rome à sortir de son berceau, et si les 306 Fabiens versèrent héroïquement leur sang dans la lutte contre Veïes, Cornélius Cossus s'y distingua en tuant de sa propre main le roi Tolumnius, et, le premier après Romulus, il eut la gloire de remporter les dépouilles opimes.

De constants et courageux efforts ayant amené l'unité de l'Italie, une impulsion mystérieuse et irrésistible lance les aigles romaines à la conquête du monde. C'est sous la conduite des Cornelii que s'avancent les armées et les flottes. Un seul nom, celui des Cæcilii Metelli, partage avec eux de tels services et une telle renommée. Embelli du surnom de Scipion, en souvenir d'un acte de piété filiale, le nom des Cornelii éclate de plus en plus. Les titres d'Africain et d'Asiatique viennent le compléter ; et sur les trophées de cette race héroïque sont inscrits les noms de Carthage et de Numance.

Les plus antiques familles cherchent l'alliance des Cornelii. La femme de Scipion l'Africain est une Æmilia, et leur fils, L. Cornélius Scipion, adopte un fils de Paul Émile, qui se rend illustre sous le nom de Scipion Émilien. Leur fille aînée épousa le fils de ce Scipion Nasica, qui fut proclamé par le sénat « le plus honnête homme de la république » ; et la sœur de celle-ci

fut la célèbre Cornélie, femme de T. Sempronius et mère des Gracques.

L'alliance avec les Cæcilii avait manqué jusque-là aux Cornelii. Elle eut lieu dans les derniers temps de la république, en la personne de l'arrière-petit-fils de Scipion Nasica, qui, adopté par les Metelli, s'appela désormais Q. Cæcilius Metellus Scipion. C'est en celui-ci que devait s'arrêter le rôle politique de ces deux grandes races. Par elles, Rome avait soumis le monde; mais l'Empire était à la veille de commencer. Q. Cæcilius Metellus Scipion lutta jusqu'à la fin contre la fortune de César, et devint le chef du parti de Pompée. Après Pharsale, il fut le bras de la réaction armée qui se déclarait sur la côte africaine; Petreius et Caton combattirent sous ses ordres; mais c'en était fait de l'ancienne Rome, et le noble chef qui représentait à la fois les Cornelii et les Cæcilii périt dans la sanglante défaite de Thapsus.

C'est maintenant sur un autre théâtre qu'il nous faudra chercher ces grands noms. Sous l'empire des Césars, qui doit marcher par des hommes nouveaux, et surtout par des affranchis, nous ne saurons plus qu'il est encore des Cornelii que par les fastes consulaires sur lesquels une sorte de décence semble exiger que leur nom paraisse de temps à autre. Malgré cet effacement, qui leur est commun avec les descendants des autres familles illustres, quelques-uns de leurs membres s'enrôleront volontairement sous les drapeaux; ils y occuperont quelque grade subalterne, mais l'histoire ne nous les montrera plus chargés d'un commandement supérieur. C'est dans ces conditions que nous apparaît à Césarée de Palestine, vers l'an 38 de l'ère chrétienne, un Cornélius, simple centurion de la cohorte Italique.

On sait que dès le temps d'Auguste l'inertie et le dégoût des camps s'étaient déjà emparés à tel point des Romains dégénérés, que ce prince, après des efforts inouïs, se vit contraint d'exempter Rome et l'Italie du service militaire; en sorte que désormais les légions romaines ne se recrutèrent plus que dans les provinces. Les rares citoyens de Rome que l'honneur de leur nom sollicitait encore à ne pas décliner la gloire des armes, et qui dédaignèrent cette immunité honteuse, formèrent, en dehors des légions, des cohortes de volontaires commandées par un tribun et des centurions. Ces cohortes, qui furent lentes à se compléter et dont la première fondée paraît avoir été celle qui résidait en ce moment à Césarée de Palestine, finirent par s'élever au nombre de trente-deux. On les trouve désignées sur les monu-

ments épigraphiques par un nom qui rappelle leur mode de recrutement : *Cohors italica, Cohors civium romanorum voluntariorum, Cohors italicorum voluntariorum, Cohors ingenuorum civium romanorum* (Borghesi, *Œuvres épigraphiques*, t. II). Composées de ce que Rome possédait encore de citoyens qui n'acceptaient pas les mœurs de la décadence, il n'y a pas lieu de s'étonner d'y rencontrer un Cornélius.

Cet officier, que les Actes des Apôtres nous font connaître, avait à Césarée un état de maison comme il convenait à un personnage de distinction. Quant à sa vie, elle était celle d'un de ces gentils qui, ne s'étant pas laissé envahir par les dégradations du paganisme, s'élevaient à Dieu, « qui veut le salut de tous les hommes » (I *Tim.*, II), et a ouvert à chacun une voie qui, s'il ne la méprise pas, doit le conduire au bonheur éternel. L'héritier des Cornelii se sentait attiré d'en haut par un instinct divin. Son séjour dans un pays et au milieu d'une race chez laquelle régnait le monothéisme, l'occasion d'entendre sans cesse parler du vrai Dieu et des Écritures inspirées par son Esprit, ouvrirent de plus en plus son cœur à la piété. Ses prières étaient fréquentes, il répandait d'abondantes aumônes, et s'était acquis l'estime et la reconnaissance des juifs de Césarée. Sa bonté et ses vertus avaient amené les gens de sa maison à suivre ses exemples, et, même parmi ses soldats, il s'en trouvait qui subissaient son influence.

Le moment arriva où Dieu voulut manifester à quel point les mérites de ce Romain lui étaient agréables. Un ange apparaît à Cornélius, et lui donne l'ordre d'envoyer chercher à Joppé un homme appelé Simon et surnommé Pierre (fig. 1), et de se rendre à tout ce que lui dira cet homme. Cornélius députe aussitôt à Joppé deux des gens de sa maison avec un soldat romain qui conformait sa vie aux exemples de son chef. Comme ils étaient en route, Dieu envoie à Pierre une vision mystérieuse, dont l'effet devait être de le disposer à l'événement qui se préparait. Arrivé à Césarée, l'apôtre voit venir à lui le centurion, qu'un instinct supérieur précipite à ses pieds. Jérusalem et Rome sont en présence. Le juif relève avec empressement l'héritier des Cornelii, et lui adresse cette solennelle parole : « Dieu m'a fait voir que l'on ne doit plus traiter aucun homme d'impur ni de profane. » (*Act.*, I, x.)

Le Romain prend alors la parole, et raconte avec une noble simplicité l'apparition de l'ange qui est venu le visiter. Il exprime à l'apôtre une vive

reconnaissance, et témoigne de sa disposition à accepter, lui et les siens, tout ce que le Seigneur daignera révéler par la bouche de son envoyé. La scène devenait de plus en plus solennelle, lorsque de la bouche inspirée du Vicaire du Christ descendent ces paroles : « Je le vois, Dieu ne fait point « acception des personnes; mais, en toutes les nations, celui qui le craint et « vit selon la justice, celui-là lui est agréable. » Il n'y avait donc plus ni juif ni gentil, et si, dans le passé, Dieu avait montré sa prédilection pour Israël, cette prédilection passait en ce moment même à tous les peuples de la terre. Que manque-t-il encore à Cornélius? La connaissance de Jésus-Christ, en qui la paix a été accordée par le ciel à tous les hommes.



Fig. 1. — Saint Pierre, d'après le bronze du musée chrétien du Vatican. Fin du second siècle ou commencement du troisième.

Alors l'apôtre commence à exposer le mystère de l'adoption divine. Il montre le Christ envoyé de Dieu, sa mort pour le rachat du genre humain, sa résurrection, le droit qu'il exerce de juger les vivants et les morts, le ministère apostolique qu'il a institué, enfin la rémission de leurs péchés, promise à ceux qui croiront en lui. Pierre parlait encore, et soudain l'Esprit-Saint descend d'une manière sensible sur Cornélius et sur ses compagnons. Les chrétiens juifs que l'apôtre avait amenés de Joppé sont dans la stupeur; mais Pierre, rempli d'un feu divin, s'écrie : « Ces hommes, qui viennent de recevoir le Saint-Esprit comme nous l'avons reçu nous-mêmes, qui donc s'opposerait à ce qu'ils soient baptisés? » Tout aussitôt l'eau régénératrice est versée, Cornélius en sort purifié, et Rome est devenue chrétienne dans la personne d'un de ses plus illustres représentants.

Il n'appartenait qu'à Pierre de consommer cette alliance. Au jour de la Pentecôte, il avait harangué la foule des juifs réunis autour du Cénacle, et,

par sa parole, il en avait conquis trois mille, fondant ainsi sur Israël fidèle l'Église chrétienne. Mais la masse de ce peuple rejetant avec fureur le nom de celui qu'elle avait crucifié, l'heure approchait où la plénitude des nations, comme parle saint Paul, allait être appelée à l'héritage des promesses. Cette heure avait enfin sonné; mais il fallait que Pierre, le Pasteur universel, après avoir ouvert la porte de l'Église aux juifs, l'ouvrît aussi aux gentils, afin que l'unité de l'Église se manifestât dans toute sa grandeur.

Le bruit de l'événement de Césarée parvint bientôt aux oreilles des chrétiens juifs de Jérusalem, et, perdant de vue les oracles des prophètes qui avaient annoncé que les gentils seraient appelés à remplacer Israël, ils s'inquiétaient et se laissaient aller au trouble. Pierre dut se rendre à Jérusalem et donner l'explication de ce qui avait eu lieu au sujet de Cornélius et de sa maison. Sa parole apaisa les inquiétudes, et, loin de s'irriter de voir les gentils admis dans l'Église, la chrétienté de Jérusalem glorifia Dieu, qui remplissait ainsi la promesse qu'il avait faite de convoquer un jour à son alliance tous les peuples de la terre.

En lisant ce récit au livre des Actes, on demeure stupéfait de l'audace de ces renommés professeurs qui ont osé affirmer que saint Pierre fut constamment le représentant de l'élément judaïque dans l'Église, et qu'il ne vit pas avec bienveillance l'admission des gentils. Il est vrai que, sans égard aux premiers principes de la critique, se sentant gênés par le livre des Actes des apôtres, ils ont décidé de le tenir désormais pour apocryphe, suivant ainsi l'exemple de leur prédécesseur, Luther, qui, voulant faire prévaloir son étrange et facile doctrine sur l'inutilité des bonnes œuvres pour le salut, et rencontrant une redoutable contradiction dans l'Épître de saint Jacques, s'avisa de la retrancher de la Bible. Nous ne pouvons assurément renoncer, par égard pour l'école de Tubingue, à un livre aussi ancien que le christianisme, et nous serons en mesure de démontrer la prédilection de saint Pierre pour les gentils par d'autres arguments encore que ceux qui nous sont fournis dans les récits de saint Luc.

La nouvelle du baptême de Cornélius et la décision rendue par le chef du collége apostolique se répandirent promptement hors de Jérusalem. Le bruit en parvint jusqu'à des chrétiens qui habitaient l'île de Chypre et la Cyrénaïque, où ils s'étaient réfugiés durant la persécution juive dont le

martyre de saint Étienne avait été le sanglant épisode. Ces disciples, s'étant rendus à Antioche, se mirent à prêcher la foi aux gentils; et Dieu favorisant leur parole, ils arrivèrent en peu de temps à former un noyau de fidèles sortis du paganisme, dans cette ville où jusqu'alors on n'avait encore annoncé l'Évangile qu'à des juifs.

Ce succès d'un genre nouveau, qui venait faire suite au baptême de Césarée, ne tarda pas à être connu à Jérusalem. Afin de confirmer dans la foi les néophytes, on fit partir pour Antioche un chrétien juif, nommé Barnabé, personnage qui jouissait d'une haute estime. Celui-ci, étant arrivé, ne tarda pas à s'adjoindre un autre juif converti depuis peu d'années et désigné encore sous le nom de Saul, qu'il devait plus tard échanger en celui de Paul, et rendre si glorieux dans toute l'Église. La parole de ces deux hommes apostoliques dans Antioche suscita du sein de la gentilité de nouvelles recrues, et il fut aisé de prévoir que bientôt le centre de la religion du Christ n'allait plus être Jérusalem, mais Antioche; l'Évangile passant ainsi aux gentils, et délaissant la ville ingrate « qui n'avait pas connu le temps de sa visite. » (Luc, xix.)

La voix de la tradition tout entière nous apprend que Pierre transporta sa résidence dans cette troisième ville de l'Empire romain, lorsque la foi du Christ y eut pris le sérieux accroissement dont nous venons de raconter le principe. Ce changement de lieu, le déplacement de la Chaire de primauté montrait l'Église avançant dans ses destinées, et quittant l'étroite enceinte de Sion pour se diriger vers l'humanité tout entière. La troisième et dernière station de cette Chaire devait être Rome, et la vocation de Cornélius en avait été le gage; mais auparavant il convenait qu'elle s'arrêtât quelque temps dans la capitale du monde oriental, centre du mouvement hellénique. Désormais un courant mystérieux va s'établir entre la race grecque et la race latine, et de Rome à Antioche et à l'Asie Mineure, en passant par la Grèce, le bassin de la Méditerranée sera fréquemment sillonné par les deux apôtres principaux. L'émancipation du christianisme, à l'égard du judaïsme, est donc proclamée sans retour.

Nous apprenons du Pape saint Innocent I[er], dans une lettre à Alexandre, évêque d'Antioche, écrite en 415, et de Vigile, évêque de Thapsus, qui florissait à la fin du même siècle, qu'une réunion des apôtres, qui résidaient

encore à Jérusalem, eut lieu à Antioche; et que l'on doit rapporter à cette assemblée ce que dit saint Luc dans les Actes, qu'à la suite de ces nombreuses conversions de gentils les disciples du Christ furent désormais appelés Chrétiens. La nouvelle société se propageant ainsi au dehors, il devenait nécessaire qu'elle se produisît sous un nom qui lui fût propre, nom dérivé de celui de son fondateur, et que toute solidarité avec la synagogue fût enlevée pour jamais.

Pierre avait donc fixé son séjour à Antioche; mais, de cette ville, sa pensée se dirigeait déjà sur la capitale du monde, où son maître divin régnerait un jour. Nous verrons bientôt qu'il n'oubliait pas Alexandrie. En attendant que le signal d'en haut lui fût donné de lever sa Chaire et de la transporter en Occident, il devait obéir au précepte du Christ, qui avait recommandé à ses apôtres de parcourir la terre, afin d'y semer la parole de vie. Le livre des Actes, à l'époque où le christianisme était encore concentré à Jérusalem, nous montre déjà Pierre visitant avec l'activité d'un chef les lieux de la Palestine où la prédication avait chance de réussir. Ayant fait choix d'Antioche pour le siége ordinaire de son autorité, il voulut néanmoins remplir sa mission d'apôtre, et choisit pour apanage les régions dont se composait la province d'Asie. Le Pont, la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, connurent son visage et entendirent sa voix. On est à même d'apprécier les succès qu'il obtint, et l'affection qu'il garda toujours pour ces Églises qui devaient leur existence à ses labeurs, par les soins dont il les entoura. L'élément de la gentilité formait le fond de ces communautés chrétiennes, comme nous aurons occasion de le montrer, et, en opérant ainsi sur la société païenne, l'apôtre s'essayait au ministère qu'il allait bientôt être appelé à exercer dans Rome. Il pénétrait toujours plus le mode d'instruction auquel seul étaient accessibles les hommes qui n'avaient pas eu la préparation du judaïsme, et Dieu dirigeait son vicaire à l'entier accomplissement de ses desseins sur le monde.

Au retour de ses premières pérégrinations de l'Asie, Pierre eut le désir de revoir Jérusalem, où Jacques le Mineur occupait le siége épiscopal. La ville de David et de Salomon venait de voir arriver dans ses murs, avec toute la pompe royale, au printemps de l'année 41, Hérode Agrippa, que l'empereur Claude envoyait prendre possession de la couronne de Judée.

L'Iduméen sentait le besoin de se concilier dès son arrivée la faveur populaire, et il comprit qu'en sacrifiant quelques victimes au fanatisme judaïque, surexcité de plus en plus par les progrès de l'Église chrétienne et par l'admission des gentils avec les transfuges de la synagogue, il s'attacherait plus étroitement la multitude aveugle. Il se saisit donc de Jacques le Majeur, qui se trouvait pour le moment à Jérusalem, et lui fit trancher la tête. Le respect dont les juifs entourèrent longtemps Jacques le Mineur l'empêcha de porter la main sur lui; mais, ayant su que Pierre était dans la ville, il le fit arrêter et jeter dans un cachot, se proposant de l'immoler après la fête de Pâques, qui était proche (année 42). Nul coup ne pouvait être plus sensible à la chrétienté de Jérusalem. Durant la captivité de Pierre, « la prière de l'Église pour lui était sans relâche, » nous dit saint Luc (*Act.*, XII). On sait que cette captivité fut de courte durée. Un ange vint délivrer l'apôtre; mais Jérusalem n'était plus un séjour sûr pour Pierre. Il ordonna que l'on fît part de sa délivrance à Jacques le Mineur, et, jugeant inutile de braver plus longtemps le courroux du tyran, il sortit de la ville.

Mais l'heure était venue où, préparé par l'honneur de cette nouvelle confession, le prince des apôtres devait enfin partir pour sa destination finale, et prendre possession de l'Occident. Ce départ dut être aussi secret qu'il fut rapide, à raison des périls qui menaçaient l'apôtre. Pierre emmenait avec lui Marc, son disciple, qui l'avait suivi dans les pérégrinations de l'Asie, et dont il avait été à même d'éprouver le courage et le dévouement.



Fig. 2. — La Louve allaitant Romulus et Rémus. Groupe accessoire de la statue du Tibre au musée du Louvre.



CHAPITRE II.

42 — 47.

Claude empereur. — Saint Pierre au Transtévère. — Aquila et Priscille. — Le vicus Patricius. — Cornélius Pudens. — Relations avec saint Pierre. — L'Église Sainte-Prisque au mont Aventin. — L'Évangile de saint Marc écrit en vue des gentils. — Épître de saint Pierre. — Application du christianisme à la société de l'Empire. — La Babylone coélue. — Mission de saint Marc à Alexandrie. — Évodius à Antioche. — Les Pomponii. — Pomponia Græcina. — Sa conversion au christianisme. — Les Flavii. — Relations de Philon avec saint Pierre. — Cimetière *Ostrianum*. — Première Chaire de saint Pierre. — Séditions au quartier des juifs. — Expulsion des juifs par l'édit de Claude. — Retour de saint Pierre en Orient.



L'EMPEREUR Claude était entré dans la deuxième année de son règne, lorsque Pierre se présenta aux portes de Rome. On était encore au printemps de l'année 42; c'est du moins ce que donne lieu de conclure l'ensemble des monuments qui s'accordent à fixer la durée de l'épiscopat romain du prince des apôtres à vingt-cinq années, mais ajoutent tous également un surplus de quelques semaines, pour arriver au 29 juin 67, jour de son martyre.

On ne saurait douter que Rome ne renfermât déjà dans son sein quelques chrétiens. Saint Luc donne lieu de penser qu'au nombre des néophytes du jour de la Pentecôte, à Jérusalem, se trouvaient des pèlerins juifs venus de la capitale de l'Empire. D'ailleurs l'activité et les migrations continuelles des enfants de Jacob, leurs communications incessantes, sont des faits qui résultent de leur histoire tout entière. La grande crise qui travaillait en ce

moment le judaïsme, les passions dont Jérusalem récalcitrante était l'ardent foyer, devaient se faire sentir dans une ville où l'agrégation israélite était considérable; mais si l'immense majorité des juifs, à Rome comme ailleurs, repoussait Jésus de Nazareth, la minorité courageuse qui l'acceptait ne pouvait manquer d'y être déjà représentée. Avant son arrivée, Pierre, chef du christianisme, connaissait la situation, et il devait même posséder des renseignements précis sur les personnes.

Nous savons par Philon que la colonie juive de Rome avait été, de la part d'Auguste, l'objet d'une tolérance et même d'une bienveillance marquées. Il avait consenti à lui laisser occuper une partie considérable de la région transtibérine, approuvant qu'on y exerçât le culte mosaïque avec une entière liberté. Un cimetière juif, récemment découvert sur le Janicule, avec des monuments et des inscriptions remontant à la plus haute antiquité, est venu confirmer cette donnée historique, et attester l'importance de l'établissement des juifs dans ce quartier.

Fidèle à la ligne de conduite que suivirent constamment les prédicateurs de l'Évangile, Pierre devait commencer par les juifs son apostolat dans Rome. Ce fut donc au quartier des juifs qu'il vint prendre son premier séjour. Sur une des collines du Janicule, l'Église de Saint-Pierre *in Montorio* atteste encore l'emplacement de la maison qu'il habita. Quant aux hôtes qui le reçurent, on est en droit de conjecturer que ce durent être les deux époux juifs Aquila et Priscille, dont nous sommes à portée de suivre les intimes relations avec saint Pierre et saint Paul. Tout porte à croire qu'ils étaient du nombre des juifs qui avaient déjà embrassé le christianisme avant l'arrivée du prince des apôtres dans Rome.

Aquila, riche industriel, s'employait à la fabrication des tentes pour l'armée et pour les particuliers, et l'on voit par l'ensemble des détails qui nous sont parvenus sur lui qu'il devait jouir d'une grande aisance.

Mais Pierre devenu habitant de Rome n'avait pas seulement à entretenir des relations avec ses compatriotes qui formaient une petite cité juive au Transtévère; les rapports qu'il avait eus à Césarée avec un Cornélius l'appelaient au vicus Patricius, où le grand événement qui s'était accompli en faveur du centurion de la cohorte Italique ne pouvait manquer d'avoir eu quelque retentissement. Les Cornelii ne cherchaient plus à figurer sur la



SAINT PIERRE DÉLIVRÉ DE PRISON PAR UN ANGE.

Peinture à fresque de Raphaël, au Vatican. Seizième siècle.

scène de Rome; mais leurs relations de famille n'en étaient devenues que plûs étroites. Il est impossible que le centurion de Césarée, dont nous avons connu l'empressement à communiquer le bienfait de la foi à ceux qui l'entouraient, soit demeuré sans faire connaître aux siens dans Rome la faveur dont il venait d'être l'objet. Lui-même, qui n'avait avec l'armée d'autre lien que celui d'un service volontaire, ne sera-t-il pas rentré dans ses foyers, sachant surtout que Pierre, son initiateur, devait tôt ou tard choisir Rome pour séjour?

Les Actes de sainte Praxède et les Martyrologes les plus anciens s'accordent à nous montrer saint Pierre devenu, sur le Viminal, dans le quartier le plus aristocratique de Rome, l'hôte d'un personnage de race sénatoriale qui est appelé Pudens. Ce Pudens appartenait-il à la *gens* Cornelia? Les faits archéologiques peuvent seuls donner la solution du problème. Une inscription que l'on ne saurait renvoyer au-delà des premières années du troisième siècle, découverte au siècle dernier dans les catacombes de la voie Appienne et placée aujourd'hui dans l'Église de Sainte-Pudentienne, fermait le *loculus* d'une femme chrétienne qui réunit les deux noms :

CORN. PVDENTIANETI
BENEM. Q. VIXIT. AN. XLVII.
D. I. VAL. PETRONIVS MAT.
DVLC. IN PACE.

En 1776, on découvrit à Rome, dans une fouille faite à l'Église de Sainte-Prisque, un *titulus* gravé sur cuivre, se rapportant à l'année 222, et offert par une ville d'Espagne à Gaïus Marius Pudens Cornélianus, personnage de l'ordre sénatorial (DE ROSSI, *Bulletin*. Année V). Ces deux faits suffiraient à eux seuls pour donner à penser que l'alliance des noms Pudens et Cornélius pouvait exister déjà au premier siècle. Comme nous ne tarderons pas à en administrer en son lieu la preuve directe, nous ne ferons aucune difficulté de désigner dès à présent par le nom de Cornélius Pudens le personnage qui eut l'honneur de donner l'hospitalité à saint Pierre. Un monument incontestable nous donnera même le droit de produire ensuite son fils appelé des mêmes noms.

Le récit de saint Luc sur la conversion du centurion de la cohorte Ita-

lique se termine par un trait, qui vient confirmer d'une manière inattendue le fait que nous racontons. On y lit qu'après son baptême, Cornélius obtint de Pierre qu'il voulût bien passer quelques jours sous son toit. Il n'est pas permis d'ignorer l'importance que les Romains attachaient à l'hospitalité. Celui que l'on avait reçu à son foyer devenait dès lors comme un membre de la famille. L'alliance contractée avec lui et représentée par le signe appelé *tessera* devenait perpétuelle. Elle liait les parents même de celui qui avait ainsi ouvert sa maison à cet étranger devenu un frère, s'il était jeune encore, un père s'il était avancé en âge.

Le séjour de Pierre au Transtévère ne dut donc pas être de longue durée; l'hospitalité de Césarée réclamait ses droits, et conviait le Galiléen à l'honneur d'habiter au Viminal. Mais en échangeant un quartier méprisé pour celui de l'aristocratie romaine, Pierre ne se séparait pas pour cela de ses deux hôtes israélites, Aquila et Priscille. Ce nom de Priscille porté par une juive semble indiquer dans celle qui en était décorée l'affranchie de quelque grande dame romaine. Or nous apprenons des Actes de sainte Praxède que la femme de Pudens se nommait Priscille; ainsi se trouvent expliquées les relations intimes entre les deux époux juifs et les Pudens. Au jugement de M. de Rossi, ces relations sont « un des faits de l'histoire chrétienne primitive de Rome les mieux établis par les monuments ».

Une église située sur le mont Aventin, et qui porte jusqu'aujourd'hui le nom de Sainte-Prisque, retrace encore toute cette histoire par ses vénérables souvenirs. Dès la plus haute antiquité, elle fut connue dans Rome sous l'appellation de Titre d'Aquila et de Prisque, et c'est dans son enceinte que l'on découvrit, au siècle dernier, la plaque en bronze de l'an 222, qui relate les noms d'un Pudens Cornélianus. Il est hors de doute que saint Pierre, comme le dit la tradition, y ait célébré les saints mystères. On pense avec non moins de fondement que la maison de Cornélius, au vicus Patricius, dut jouir du même honneur; mais ayant à revenir longuement sur cette famille sénatoriale et sur la demeure qu'elle partageait si noblement avec le prince des apôtres, nous dirons d'abord quels furent les soins auxquels Pierre se livra dès les premiers temps de son séjour dans Rome.

Depuis la conversion de Cornélius, et dans le cours de ses travaux apostoliques au sein des populations asiatiques, il avait senti le besoin de mettre

entre les mains des chrétiens sortis de la gentilité un récit de la vie et de la doctrine du sauveur des hommes. L'Évangile de saint Matthieu, écrit dans la langue syro-chaldaïque, en faveur des juifs initiés au baptême, atteste que l'Église, au moment de sa publication, n'avait pas encore franchi les limites de la synagogue. Il débutait par une généalogie destinée à établir la descendance de Jésus, comme issu de la famille de David; l'évangéliste insistait particulièrement sur les prophéties juives, et s'attachait à en montrer l'accomplissement dans les faits relatifs au prophète de Nazareth. Il racontait très au long les discussions avec les pharisiens et les docteurs de la loi. Il avait recueilli en grand nombre les paraboles dont Jésus se servait pour faire pénétrer ses enseignements dans l'esprit des populations de la Judée et de la Galilée.

Pierre pensa donc que la rédaction d'un second Évangile serait d'une véritable utilité aux néophytes de la gentilité, et il employa à ce travail son disciple Marc, que l'Esprit-Saint favorisa en même temps de son inspiration. L'œuvre se présentait comme l'abrégé du récit de saint Matthieu; mais la touche de Pierre était reconnaissable dans de nombreux passages où la narration du premier évangéliste reparaît complétée par un témoin oculaire. La généalogie du Sauveur a disparu, ainsi que la plupart des citations de l'Ancien Testament. Les paraboles conservées se réduisent à quatre, sur lesquelles une a rapport à la prédication de la parole de Dieu, deux à l'établissement de l'Église et la quatrième à la vocation des gentils.

Marc écrivit en grec l'Évangile qui devait porter son nom, et qui a été quelquefois appelé, dans l'antiquité, l'Évangile de Pierre, comme ayant été rédigé sous les yeux du prince des apôtres. Papias et Clément d'Alexandrie, dans des fragments cités par Eusèbe, confirment la part que prit l'apôtre à l'œuvre de son disciple; ils attestent même l'empressement avec lequel cette œuvre était désirée des néophytes de Pierre qui, dès les premiers jours, avaient été conquis à la foi du Christ par sa parole. Au reste, ce livre ne devait pas demeurer renfermé dans Rome; ainsi que l'Évangile de saint Matthieu, il était appelé à se répandre comme livre sacré dans la chrétienté tout entière. A cet effet, ainsi que nous l'apprend Papias, qui écrivait au commencement du deuxième siècle, « Pierre l'approuva, afin qu'il fût lu désormais dans les églises ».

Ayant ainsi pourvu, avec le concours de Marc, à l'instruction des nouveaux chrétiens que la gentilité produisait de jour en jour, Pierre songea à leur éducation morale, et leur adressa un avertissement, sous forme de lettre, dans lequel il retraçait l'attitude que devaient garder les fidèles au milieu de la société païenne. Cette lettre, écrite dans la langue grecque, que l'on parlait à Rome autant que la langue latine, était dirigée aux chrétiens dispersés dans le Pont, la Cappadoce, la Bithynie et les autres provinces de l'Asie que Pierre avait évangélisées. On voit par toute la teneur de ce document que l'apôtre n'y a en vue que des chrétiens sortis de la gentilité. Pas un mot qui fasse allusion au judaïsme qu'ils auraient professé antérieurement ; loin de là, c'est à eux qu'il applique la prophétie d'Osée sur la conversion des païens, et il leur rappelle la vanité du culte auquel ils ont renoncé. Cette lettre, gage touchant de son affection pour les populations qu'il avait connues après le baptême de Cornélius, était donc en même temps destinée à Rome, où elle devait servir de règle aux nouvelles recrues de la foi chrétienne.

Après un exorde plein de majesté, l'apôtre définit en quelques mots énergiques la situation des chrétiens au sein de la société qui les entoure. « Vous devez, leur dit-il, vous considérer comme des étrangers et des voyageurs, et résister aux désirs charnels qui luttent contre l'âme. Que votre manière de vivre au milieu des gentils soit donc conforme au bien ; en sorte que ceux qui maintenant parlent mal de vous, comme si vous étiez des méchants, considèrent à la longue vos œuvres bonnes, et qu'ils en rendent gloire à Dieu, au jour où il les visitera eux-mêmes. » On reconnaît ici déjà la condition particulière où allait se trouver cette nouvelle race d'hommes recrutée dans tous les rangs de l'échelle sociale. Les chrétiens n'étaient pas appelés à devenir une école accessible seulement aux gens d'une certaine classe, comme celle des stoïciens. Il leur était seulement demandé d'être vertueux et de fuir le sensualisme ; c'était l'unique réaction qu'ils avaient à exercer.

Pour ce qui est de l'ordre politique, Pierre leur prescrit de se tenir purement passifs, et de conserver toujours l'idée de Dieu, en tant que source du pouvoir social. « Soyez soumis pour Dieu, leur dit-il, à toute créature humaine ; au prince, comme à celui qui occupe la première place,

et ensuite à ceux qui sont envoyés de sa part, pour punir les méchants et récompenser les bons; car la volonté de Dieu est que par votre bonne vie vous fassiez taire l'ignorance des hommes insensés. »

Quant à la liberté, voici celle des chrétiens : « Soyez libres, non comme ceux qui se servent de la liberté comme d'un voile pour couvrir leur méchanceté, mais en étant les serviteurs de Dieu. » Le christianisme ne pouvait favoriser cette liberté sauvage qui pousse l'homme à ne vouloir relever que de lui-même, et qui avait amené la tyrannie des Césars; mais par cela même que les chrétiens acceptaient le joug de Dieu, ils étaient francs du joug de l'homme. Il leur fallait seulement vivre trois siècles hors de la vie politique, la seule à laquelle on avait tenu jusqu'alors, et qui avait fini par l'esclavage. Après cette épreuve viendrait un temps où le césarisme compromis et vaincu serait rendu impossible, hors le cas où une nation autrefois chrétienne aurait le malheur de retourner à l'infidélité.

En même temps qu'il retirait les chrétiens de l'arène des révolutions politiques, le christianisme avait à s'occuper de refaire la famille. Depuis des siècles, chez les nations païennes, la vie domestique n'existait plus : le forum avait tout absorbé. Mais la vraie dignité de l'homme, le sentiment d'une vie supérieure, qui s'en préoccupait? Le mariage, altéré dans son essence par l'abaissement de la femme, avait perdu son caractère, et l'on sait d'ailleurs en quelle désuétude il était tombé déjà sous Auguste. Il s'agissait de créer de nouveau dans l'homme le sentiment de la responsabilité personnelle en présence du devoir moral, d'opposer une digue à l'égoïsme, et de remettre en vigueur les droits imprescriptibles et sacrés sur lesquels repose la famille. C'est à la femme d'abord que Pierre s'adresse; car, en la relevant, il relèvera la famille avec elle.

« Que les femmes, dit-il, soient soumises à leurs maris, afin que ceux qui ne croient pas encore soient gagnés par la manière de vivre de leurs épouses, en voyant combien est réservée et chaste leur conduite. Qu'elles ne se fassent pas remarquer par l'étalage ambitieux de leur chevelure; qu'elles évitent de paraître rehaussées par l'or et éclatantes par le luxe des vêtements, mais qu'elles songent à parer cette nature humaine invisible qui est dans le cœur, et qui doit régner dans l'incorruptible pureté d'une âme tranquille et modeste ; c'est là une riche parure pour l'œil de Dieu. »

La leçon que l'apôtre donne ensuite aux hommes n'est pas moins profonde. « Et vous, maris, leur dit-il, vivez selon la sagesse avec vos femmes, les traitant avec honneur comme le sexe le plus faible, et comme étant vos cohéritières à la grâce qui produit la vie. »

C'est sur de telles bases que devait porter la réforme du monde romain; mais quelle opposition cette réforme ne devait-elle pas amener au sein d'une société dégradée par des siècles de polythéisme et d'idolâtrie! Pierre ne dissimule point aux fidèles le sort qui les attend. « Mes bien-aimés, leur dit-il, lorsque le feu de la tribulation viendra vous éprouver, ne soyez pas surpris, comme si quelque chose d'imprévu vous arrivait; mais réjouissez-vous alors de participer aux souffrances du Christ. Votre allégresse en sera d'autant plus grande, au jour où sa gloire se manifestera. Si donc c'est pour le nom du Christ que l'on vous injurie, heureux serez-vous! car sur vous repose celui qui est l'honneur, la gloire, la vertu de Dieu, celui qui est son Esprit. »

Ce sublime manifeste, auquel nous ne pouvons emprunter que quelques lignes, nous révèle le mode d'enseignement de Pierre au milieu des gentils, en même temps qu'il nous fournit les traits les plus touchants de la modestie de ce monarque de l'Église chrétienne. Déjà il avait exigé que Marc n'omît pas dans le nouvel Évangile le récit de sa faiblesse chez Caïphe, et l'on est à même d'observer que la narration du disciple de Pierre à cet endroit est plus vive que celle de saint Matthieu; mais en même temps il avait voulu qu'il laissât au premier Évangile, et qu'il ne redît pas le solennel épisode où l'on voit le Sauveur changeant le nom de Simon en celui de Pierre, et attribuant à ce disciple la qualité de fondement de l'Église, avec la promesse des clefs souveraines. Si, dans le magnifique document qui nous occupe, il rappelle avec une éloquence émue le symbole biblique de la Pierre, on sent qu'il veut détourner l'attention de dessus lui-même, et reporter sur son maître divin tout l'honneur de cette allégorie prophétique, dans laquelle cependant il était personnellement compris. De même pour le type du Pasteur que le Christ lui avait appliqué, il le renvoie humblement au Christ, qu'il appelle avec pompe le Pasteur et l'Évêque des âmes.

L'Église chrétienne ne s'y trompa pas. En Occident comme en Orient, elle reconnut constamment dans l'apôtre de Jérusalem, d'Antioche et de

Rome, le Vicaire du Fils de Dieu, la Pierre du fondement, le Pasteur universel. Après son martyre, elle se groupa autour de la Chaire romaine sur laquelle il avait achevé sa vie, et c'est ainsi que, selon la promesse du Christ, il n'y eut dès le principe, dans le christianisme, qu'un seul troupeau et un seul pasteur (JOHAN., X). La suite de ces récits le montrera avec la plus haute évidence.

Ce fut dès le début de son séjour à Rome que Pierre adressa son instruction aux chrétiens gentils de l'Asie; car il y témoigne que Marc est encore avec lui, et avant la fin de l'année 42 Marc allait se séparer de son maître. Pierre avait su mettre à profit cette première année de son séjour à Rome. Une Église nouvelle surgissait déjà autour de lui. Juifs et gentils goûtaient sa parole; Cornélius Pudens et les siens, Aquila et Priscille, étaient en mesure de lui ouvrir bien des portes. En terminant sa lettre, l'apôtre informe d'une façon mystérieuse ses disciples d'Asie des progrès de l'Évangile dans Rome. « Je vous envoie, dit-il, le salut, de la part de l'Église qui est votre coélue dans Babylone. »

Ce mot sur la Rome de Claude est sévère autant qu'il est vrai. Cette ville, centre de toute erreur et de toute perversité, méritait bien ce nom flétrissant que saint Jean lui donna plus tard, lorsqu'il l'appela Babylone et la dépeignit sous les traits « d'une prostituée plongée dans l'ivresse, assise sur ses sept collines, et tenant à la main la coupe des abominations, à laquelle elle faisait boire toutes les nations de la terre ».

Pierre ayant ainsi, au nom du Christ, pris possession du monde romain par l'occupation de Rome elle-même, cette ville était désormais enchaînée d'un lien indissoluble à la principauté spirituelle de l'apôtre. Déjà capitale du plus vaste de tous les empires, elle devenait la capitale de l'Église chrétienne. Le moment était donc arrivé où Pierre devait songer au gouvernement général de cette société qui depuis le baptême de Cornélius apparaissait comme ne devant avoir d'autres limites que celles de la race humaine. Il s'agissait alors d'établir des relations entre les diverses régions du monde, de chercher le moyen de ramener tout à l'unité, et de faciliter les rapports en créant plusieurs centres d'action. L'isolement judaïque était renversé pour jamais, et, quant à la conception du nouveau mode d'organisation de la société des croyants, Pierre, désormais en relation intime

avec des membres du patriciat romain, n'avait pas longtemps à chercher pour rencontrer le type selon lequel il était à propos qu'il procédât.

L'Empire gouvernait le monde par ses trois grandes villes : Rome, Alexandrie et Antioche. Les provinces, il est vrai, demeuraient directement soumises à des proconsuls ou à des légats impériaux, mais la vie du monde romain s'alimentait à ces trois sources. Pierre avait mis le pied dans Rome, et elle était désormais le siége de la monarchie chrétienne; mais quels immenses labeurs à entreprendre pour évangéliser les vastes provinces du monde latin placées sous le ressort immédiat de cette capitale! L'Italie, l'Espagne et le rivage africain, la Gaule Celtique, la Gaule Belgique, la Germanie, la Bretagne; tel allait être l'apanage direct de Pierre et de ses successeurs; c'est ce que l'on a appelé dans la suite le patriarcat d'Occident.

Alexandrie, la seconde ville du monde, opulente et peuplée autant que pouvait l'être Rome, cultivée à l'excès sous le rapport de la science, et en même temps en proie à toutes les superstitions, n'avait pas encore entendu parler du Christ. Pierre songea tout d'abord à venir à son secours, et avant la fin de l'année 42 il la marqua pour être la seconde entre les Églises chrétiennes. Il lui fallut pour cela se séparer de Marc, dont il connaissait le zèle et la capacité, et ce courageux disciple reçut l'ordre de partir pour l'Égypte. Les bornes de notre récit ne nous permettent pas de décrire ici le glorieux sillon de lumière qu'il y traça.

Après Alexandrie, ce fut Antioche, la troisième ville de l'Empire, à laquelle Pierre voulut assigner aussi un rang supérieur dans l'Église. Il connaissait cette ville, il y avait eu son propre siége; ce qu'il voulait maintenant, c'était d'en faire le troisième centre de l'action chrétienne. Eusèbe, dans sa Chronique, où il a recueilli les dates de la fondation des principales Églises, nous apprend que l'élévation d'Antioche à cet honneur eut lieu dès l'année 43. Pierre n'envoya personne d'auprès de lui pour aller occuper ce troisième poste hiérarchique. Il avait laissé à Antioche un de ses plus fidèles coopérateurs, nommé Évodius; ce fut à lui qu'il conféra cette délégation supérieure de l'autorité apostolique.

Ainsi furent fondés tout d'abord, par l'institution directe du prince des apôtres, comme l'enseignent saint Gélase et saint Grégoire le Grand, les

trois siéges patriarcaux de l'antiquité : Rome d'abord, l'Église mère et maîtresse; au-dessous, Alexandrie et Antioche, dans la subordination à l'égard de Rome. L'Église copiait l'Empire, en attendant qu'elle le remplaçât. A la paix de Constantin, les trois siéges avaient traversé tous les orages. Le concile de Nicée honora l'œuvre de Pierre; mais l'ambition de la nouvelle Église de la nouvelle capitale de l'Empire chercha de bonne heure et parvint enfin à supplanter Alexandrie. Rome résista longtemps, et finit par céder les droits de la seconde Église à cette parvenue; mais qu'importait au fond? L'Empire, dont Pierre avait jugé utile d'imiter en quelque chose l'organisation, avait cessé de vivre, et l'Église régnait désormais sur le monde renouvelé.

Les progrès de la foi chrétienne dans la Babylone de l'Occident ne paraissent pas avoir excité d'abord une attention capable d'en compromettre le succès. C'était dans le silence que se posaient les fondements de cette Église romaine dont saint Paul, qui ne l'avait pas visitée encore, attestait, dix ans après sa fondation, que la renommée de sa foi faisait bruit dans le monde entier. La puissance politique n'en était pas encore à prendre ombrage d'un prosélytisme qui à première vue se distinguait à peine de celui qu'exerçait sans éclat et sur un petit nombre de personnes le judaïsme lui-même. On savait que, depuis longtemps déjà, la société romaine, jusque dans ses hauts rangs, avait eu et avait encore de ces affiliés à cette religion peu aimée, mais pourtant tolérée. Ce fut même l'origine de la confusion qui eut lieu quelque temps chez les païens entre le christianisme et le judaïsme. Le nouveau culte d'ailleurs ne cherchait pas à se produire en bâtissant des temples au grand jour. Les réunions de ses membres n'avaient qu'un caractère privé, et toute agitation, toute prétention même à l'intrigue politique, en était strictement bannie.

C'est à cette période de repos qu'on est en droit de rapporter avec toute vraisemblance la conversion d'une dame romaine de haut rang, que Tacite nous fait connaître, et dans laquelle les commentateurs de cet historien s'accordent généralement à reconnaître une chrétienne. Cette noble femme était appelée Pomponia Græcina. Les Pomponii sont mentionnés dès le quatrième siècle de Rome, et se firent de bonne heure un nom dans la carrière militaire. L'un d'eux était déjà consul en 519 et en 521. Le plus connu des

membres de cette famille est l'ami de Cicéron, Pomponius Atticus, ainsi appelé pour l'élégance de son langage. Il n'est pas de notre sujet de parler ici de ses relations politiques dans les derniers temps de la république; mais Pomponius Atticus nous intéresse sous un autre rapport. Les Pomponii étaient unis à la *gens* Cæcilia. Nous en trouvons une preuve sur un marbre funéraire, publié par Gruter et Muratori. C'est l'épitaphe d'une jeune enfant de treize ans, nommée Cæcilia Prima, à qui Pomponia, sa mère, dédie le monument. Le style et la forme de l'inscription sont de la meilleure époque.

D. M.
CAECILIA L. F. PRIMA
V. ANN. XIII.
POMPONIA MATER
FILIAE
C. CLINIVS C. F. IIII VIR.

Quant à l'ami de Cicéron, il était le propre neveu de Q. Cæcilius, familier de Lucullus, et, comme celui-ci, possesseur d'une immense fortune. Pomponius Atticus, adopté par cet oncle opulent, prit désormais le nom de Cæcilius, et lorsqu'il mourut, en l'an de Rome 720, ses cendres furent déposées dans le magnifique tombeau de son père adoptif, au cinquième mille de la voie Appienne.

Il laissait une fille, nommée Cæcilia, qui fut mariée au célèbre Agrippa, l'ami d'Auguste, et dont nous parlerons ailleurs. Une fille de celle-ci, appelée des noms de son père, Vipsania Agrippina, fut fiancée dès l'âge d'un an à Tibère, et devint la mère de Drusus. Nous verrons comment Tibère fut contraint de se séparer d'elle, pour épouser Julie, fille d'Auguste. Drusus, dont la fin fut tragique, comme il arrivait si souvent à la cour des Césars, laissait une fille appelée aussi Julie. La jalousie de l'infâme Messaline poursuivit cette jeune femme ornée de qualités attrayantes, et lui fit subir d'abord l'exil, puis une mort violente en l'année 43.

Pomponia Græcina, fille de C. Pomponius Græcinus, que nous trouvons consul *suffectus* en l'année 16 de l'ère vulgaire, était tendrement attachée à la victime de Messaline : Julie était à la fois sa parente et son amie. Pomponia témoigna avec éclat ses regrets et son indignation. Bravant l'en-

tourage de Claude et les fureurs de la femme meurtrière qui l'avait si cruellement frappée dans ses affections, elle arbora un deuil qu'elle garda le reste de sa vie. Rome tout entière vit et estima cette protestation contre une tyrannie devant laquelle tout se taisait et tout tremblait (TACITE, *Annal.*, XIII, 32).

L'orgueilleux stoïcisme, qui faisait tant de ravages dans le monde auquel appartenait Pomponia Græcina, n'avait point faussé son intelligence, ni paralysé son cœur. Ce cœur brisé dans sa plus chère affection s'ouvrit à la foi chrétienne, et tout porte à croire que la conversion de cette femme généreuse eut lieu peu de temps après le meurtre de Julie. Le christianisme était aisé à rencontrer dans Rome pour une personne du rang de Pomponia Græcina, que sa douleur persévérante éloignait pour toujours des agitations mondaines. Pierre, le chef des chrétiens, était l'ami et l'hôte des Cornelii ; les Cornelii étaient, comme nous l'avons vu, unis aux Cæcilii, avec lesquels les Pomponii étaient liés par une alliance qui datait déjà d'un siècle. Il est permis de penser aussi que le nom de Jésus avait pu arriver de bonne heure aux oreilles de Pomponia, et ouvrir son cœur à la grâce qui l'attendait. Son oncle, Pomponius Flaccus, frère de Græcinus, était légat de Syrie durant les années où eurent lieu à Jérusalem les événements desquels est sorti le salut du monde. Il dut avoir connaissance des faits relatifs à Jésus de Nazareth, faits dont la renommée fut si grande dans la province qui lui était confiée, que la relation officielle en fut envoyée à Tibère, ainsi que le rappelle saint Justin dans son Apologie adressée aux empereurs. Il est assez naturel que de tels événements aient préoccupé plus ou moins les membres de la famille de Pomponia, et que son passage au christianisme en ait été rendu plus facile encore. Quoi qu'il en soit, la suite de notre récit montrera avec quelle fermeté l'illustre matrone sut constamment affirmer sa foi. En conservant le deuil de Julie jusqu'à sa mort, durant quarante années entières, non-seulement elle conquit aux yeux de la société romaine une rare considération, comme l'atteste Tacite ; mais elle se créait une précieuse indépendance à l'égard du public païen, étant exempte désormais de paraître en mille occasions où la corruption des mœurs et la superstition idolâtrique auraient donné à sa présence une signification que sa qualité de chrétienne devait repousser. Nous verrons néanmoins que, malgré l'isolement que cherchait Pomponia Græcina, la persécution vint un jour l'atteindre.

Elle avait été mariée à Aulus Plautius, sénateur et homme de guerre. Les Plautii figurent sur les fastes consulaires dès l'an de Rome 397, et une fille de M. Plautius Silvanus, consul en 752, avait été fiancée à Claude, avant son avénement à l'empire. Dans l'année 43, qui laissa de si douloureux souvenirs à Pomponia Græcina, Plautius, son mari, partait pour la célèbre expédition de Bretagne, qui lui mérita, à son retour, en l'année 47, les honneurs d'une solennelle ovation. Les deux époux avaient étendu leur affection sur les membres d'une famille d'origine plébéienne et étrangère à Rome, les Flavii, qui, après s'être essayés dans les charges civiles et militaires, devaient bientôt s'asseoir sur le trône et devenir une dynastie impériale. Cette bienveillance porta Plautius, partant pour la Bretagne, à placer dans le cadre des officiers de son armée les deux frères Vespasien et Sabinus, ainsi que le jeune Titus, fils de Vespasien.

Mais là ne s'arrêta pas l'intérêt de la noble famille romaine envers ces nouveaux-venus, et tandis qu'Aulus Plautius s'occupait de les avancer dans la carrière mondaine qui s'ouvrait comme naturellement devant eux, Pomponia Græcina travaillait avec succès à leur inoculer le christianisme, dont elle avait goûté de si bonne heure les consolations.

Eusèbe, saint Jérôme et Photius racontent que Philon entreprit un second voyage à Rome pour voir et entendre Pierre. Il est difficile que cette tradition n'ait pas quelque fondement. Chez un juif moitié philosophe comme Philon, il ne serait pas étonnant que le bruit occasionné dans la synagogue par le christianisme eût excité quelque désir de connaître un homme qui passait pour le chef d'une nouvelle école d'interprétation des Écritures. Saint Jérôme remarque la bienveillance avec laquelle le philosophe juif parle des Thérapeutes d'Alexandrie, dans lesquels on a plus d'une raison de reconnaître des chrétiens, disciples de saint Marc. Photius raconte que des auteurs antérieurs à lui étaient allés jusqu'à dire que Philon non-seulement avait traité familièrement avec Pierre, mais qu'il avait reçu le baptême, et qu'ensuite son orgueil l'avait fait tomber dans l'apostasie. Nous ne donnons ces détails qu'afin de ne rien omettre de ce qui se rapporte au premier séjour de Pierre à Rome.

Le succès de sa prédication exigeait qu'un lieu fût déterminé pour la célébration des mystères chrétiens, un centre de réunion où juifs et gentils

pussent se rassembler sans trop éveiller l'attention. Les anciens Itinéraires des pèlerins de Rome, les premiers Martyrologes et d'autres documents signalent, comme ayant servi à cette destination, un hypogée situé à la campagne, entre la voie Nomentane et la voie Salaria, et il y est désigné sous le nom de cimetière *Ostrianum*. Souvent une dénomination plus étendue sert à le distinguer des autres cimetières de ces deux voies; ainsi il est appelé cimetière *Ubi Petrus baptizabat*, cimetière *Ad nymphas Sancti Petri*, ou *Fontis Sancti Petri*.

Les hypogées funéraires n'étaient pas rares dans la campagne romaine, et ils devenaient une nécessité pour les chrétiens, auxquels leur religion ne permettait pas de brûler les corps des défunts, comme faisaient les païens. Les juifs de Rome possédaient déjà plusieurs cryptes disposées pour les sépultures de leurs frères, et quant à l'ancienne Rome, on sait que les Cornelii, fidèles à l'usage antique, ne brûlaient pas les corps des membres de leur famille. Cornélius Sylla fut le premier qui convoita les honneurs du bûcher.

Le cimetière *Ostrianum* dut donc être le premier asile funéraire de la petite communauté chrétienne qui se multipliait de jour en jour autour de Pierre; car la mort n'attend pas toujours que les sociétés soient devenues nombreuses pour faire sentir ses droits. Une fontaine, comme on en rencontre dans plusieurs des catacombes ouvertes depuis, était disposée pour l'administration du baptême, et le point central de Rome chrétienne restait ainsi enveloppé de mystère, tout en demeurant accessible aux initiés.

Là était établie, dans son humble majesté, la Chaire souveraine du Vicaire du Christ, et ce n'est point une figure de langage que nous employons ici. L'autorité d'enseigner la parole divine fut, dès l'origine de l'Église, symbolisée dans un siége particulier, sur lequel s'asseyait l'apôtre pour parler aux fidèles. Cette Chaire était conservée avec le respect le plus profond, et celui qui était appelé à succéder au fondateur d'une Église devait solennellement y prendre séance, montrant ainsi par un signe sensible que son enseignement serait le même que celui de son prédécesseur. C'est ainsi qu'au rapport d'Eusèbe la Chaire de l'apôtre saint Jacques le Mineur était encore gardée à Jérusalem au quatrième siècle. La Chaire de saint Marc, transportée plus tard à Venise, où elle est dans le trésor de l'église patriar-

cale (fig. 3), se conservait aussi à Alexandrie, selon le même historien, après la paix de Constantin.

Celle de saint Pierre, établie au cimetière *Ostrianum*, y fut vénérée jusqu'au temps de saint Grégoire le Grand, comme le monument du premier séjour de l'apôtre à Rome. Des lampes brûlaient par honneur devant elle,



Fig. 3. — Chaire de saint Marc, apportée d'Alexandrie à Venise, et conservée dans le trésor de la basilique patriarcale. Elle est revêtue d'un marbre transparent, sous lequel on aperçoit la véritable chaire qui est sans aucun ornement.

et sur la liste des huiles saintes envoyées par le même saint Grégoire à la reine Théodelinde, liste topographique des sanctuaires de Rome souterraine, rédigée par le prêtre Jean sur un papyrus conservé encore à Monza, on lit ces paroles correspondantes à l'une des fioles : OLEVM DE SEDE VBI PRIVS SEDIT SANCTVS PETRVS. La vénération de l'Église romaine pour cette première Chaire du prince des apôtres fut telle qu'on lui consacra une fête particulière au 18 janvier de chaque année. Cette fête tomba par la suite en désuétude, sans doute après que la Chaire qu'elle avait pour objet eut dis-

paru, et il ne restait plus au calendrier liturgique d'autre fête de la Chaire de saint Pierre que celle, non moins importante, du 22 février, lorsque Paul IV, en 1558, rétablit l'antique solennité du 18 janvier, sous le nom de *Chaire de saint Pierre à Rome*. Nous aurons à parler plus loin de la seconde Chaire, qui se rapporte au second séjour de l'apôtre dans cette ville.

Pierre ne devait pas en effet jouir longtemps à Rome de la tranquillité qui lui eût permis de donner par lui-même à l'Église tous les développements que faisaient présager des commencements si heureux. Nous avons dit plus haut comment, sous le règne d'Auguste, la population juive de Rome était agglomérée dans le quartier du Transtévère, où Pierre avait d'abord fixé sa demeure. Ses premiers soins avaient dû être pour les enfants de Jacob. Dans cette conduite, qui fut d'ailleurs celle de tous les autres apôtres, il imitait son maître divin, qui déclarait être venu « pour les brebis perdues de la maison d'Israël » (MATTH., XV). Le mode d'enseignement consistait à faire reconnaître aux juifs, les prophéties en main, que Jésus de Nazareth avait réalisé en lui-même le type du Messie, tel qu'elles le produisaient. De là un partage entre les auditeurs de Pierre; mais l'élément juif était trop compacte et en même temps trop populeux dans Rome, pour que la réaction de la synagogue contre toute nouveauté n'amenât pas de vives dissensions. Reviser la sentence portée contre Jésus par le sanhédrin de Jérusalem, proclamer que les gentils étaient désormais égaux aux juifs devant Dieu, c'était mettre Israël à la plus rude épreuve, et d'autant plus qu'à chaque heure on était à même de voir des fils de Jacob se détacher de la synagogue et venir se ranger autour de Pierre. Insensiblement la lutte devint menaçante pour la tranquillité publique, jusqu'à attirer les regards du gouvernement impérial.

Le païen Suétone caractérise d'un seul mot cet incident, en disant que Claude expulsa de Rome tous les juifs, « à la suite de séditions qui avaient pour instigateur un certain Chrestus » (*Claud.*, XXV). On reconnaît aisément dans ce nom légèrement altéré celui du Christ lui-même, qui retentissait sans cesse dans le Transtévère, prononcé avec rage ou avec amour, selon l'accueil que l'on avait fait aux prédications de Pierre. Durant plus d'un siècle, les païens employèrent souvent cette fausse prononciation du nom du Sauveur, ainsi que Tertullien et Lactance en ont fait la remarque,

Quant à la manière dont s'exprime Suétone, il est aisé de voir qu'il a en vue quelqu'un en particulier, et que, par une erreur assez explicable chez lui, il confond Pierre, prédicateur du Christ, avec le Christ lui-même.

On vit donc paraître, en l'année 47, un édit de Claude (fig. 4) qui expulsait de Rome tous les juifs. Pierre dut céder à l'orage, et abandonner, après cinq ans de séjour, cette ville, dont il avait fait pour toujours, par un choix inspiré d'en haut, le siége de son pouvoir. Il se retourna vers l'Orient, et, comme première station, il s'embarqua pour Jérusalem. L'apôtre emportait avec lui la fortune de Rome, quoique Rome n'en eût pas conscience. Après huit années d'absence, Pierre reparaîtra dans ses murs; il



Fig. 4. — Médaille de Claude. Cabinet des médailles à Paris.

viendra terminer son œuvre, et sceller de son sang le titre imprescriptible de la dynastie immortelle, à qui tout le passé de Rome appartenait comme préparation d'un avenir, pour lequel la Providence avait disposé les événements de l'histoire humaine tout entière.

Les nobles amitiés que Pierre avait formées lui demeurèrent fidèles, ainsi que nous le verrons; en même temps, les pauvres et les humbles gardèrent chèrement son souvenir. Le progrès de la foi chrétienne ne se ralentit en rien, et l'Église romaine marcha vers de nouveaux accroissements, sous la conduite de ministres fidèles que Pierre avait eu soin d'établir avant son départ.

Aquila et Priscille, frappés du même coup, s'arrêtèrent quelque temps en Italie; il leur en coûtait de quitter cette terre qui était devenue pour eux comme une patrie. Enfin ils se décidèrent à partir pour Corinthe, où nous ne tarderons pas à les retrouver.



CHAPITRE III.

48 — 55.

Saint Paul. — Sa vocation au christianisme et à l'apostolat. — Il est reconnu par saint Pierre. — Après le baptême de Cornélius, il évangélise les gentils. — Son ordination. — Il se rend en Chypre. — Les Sergii. — Conversion du proconsul Sergius Paulus. — Le nom de Paul adopté par l'apôtre. — Assemblée d'apôtres à Jérusalem. — Les gentils baptisés sont déclarés exempts des rites mosaïques. — Saint Pierre, saint Jacques et saint Jean reconnaissent saint Paul comme apôtre spécial des gentils. — Saint Pierre et saint Paul à Antioche. — Saint Paul à Corinthe et Éphèse. — Il écrit l'Épître aux Romains. — Vocation gratuite des juifs et des gentils. — Doctrine sociale du christianisme. — Voyage de saint Paul à Jérusalem. — Sédition à son sujet. — Il est arrêté et conduit à Césarée. — Le gouverneur Félix et sa femme Drusilla.



APRÈS avoir exposé les événements qui signalèrent la fondation de l'Église romaine, il est temps de nous occuper d'un personnage qui est, après Pierre, la seconde gloire de cette mère des Églises. Paul, appelé l'apôtre des gentils, devait un jour exercer l'apostolat dans la capitale de la gentilité. Sorti des rangs du judaïsme le plus rigoureux, il avait dû à l'intervention divine le changement radical qui s'opéra en lui et en fit tout à coup le disciple le plus ardent de Jésus, que tout à l'heure il persécutait avec fureur dans ses disciples.

Par un privilége qui n'a pas eu de semblable, le Sauveur déjà assis à la droite du Père dans les cieux daigna instruire directement ce néophyte, afin qu'il fût un jour compté au nombre de ses apôtres. Mais les voies de Dieu n'étant jamais opposées entre elles, cette création d'un nouvel apôtre ne pouvait contredire la constitution divinement donnée à l'Église chré-

tienne par le Fils de Dieu. Paul était un aide surajouté au collége apostolique; mais il fallait qu'une telle mission fût examinée et certifiée par l'autorité légitime. Paul, au sortir des contemplations sublimes durant lesquelles le dogme chrétien était versé dans son âme, dut se rendre à Jérusalem, afin de « voir Pierre », comme il le raconta lui-même à ses disciples de Galatie. Il dut, selon l'expression de Bossuet, « conférer son propre Évangile avec celui du prince des apôtres. » (*Sermon sur l'unité.*) Paul insiste lui-même sur la longueur du séjour qu'il fit auprès de celui que le Christ avait établi la Pierre fondamentale de son Église, le Docteur indéfectible, le Pasteur des brebis comme des agneaux. « Je restai, dit-il, quinze jours auprès de lui. » (*Gal.*, I.)

Agréé dès lors pour coopérateur à la prédication de l'Évangile, nous le voyons, au livre des Actes, associé à Barnabé, se présenter avec celui-ci dans Antioche après la conversion de Cornélius et l'ouverture de l'Église aux gentils par la déclaration de Pierre. Il passe dans cette ville une année, entière signalée par une abondante moisson. Après la prison de Pierre à Jérusalem et son départ pour Rome, un avertissement d'en haut manifeste aux ministres des choses saintes qui présidaient à l'Église d'Antioche, que le moment est venu d'imposer les mains aux deux missionnaires ,et on leur confère le caractère sacré de l'ordination. Jusque-là ils étaient encore laïques l'un et l'autre.

A partir de ce moment, Paul grandit de toute la hauteur d'un apôtre, et l'on sent que la mission pour laquelle il avait été préparé est enfin ouverte. Tout aussitôt, dans le récit de saint Luc, Barnabé s'efface et n'a plus qu'une destination secondaire. Le nouvel apôtre a ses disciples à lui, et il entreprend comme chef désormais une longue suite de pérégrinations marquées par autant de conquêtes. Son premier pas est en Chypre, et c'est là qu'il vient sceller avec l'ancienne Rome une alliance qui est comme la sœur de celle que Pierre avait contractée à Césarée.

L'île de Chypre, à raison de son étendue et de son importance, formait à elle seule une province de l'Empire. Elle était, en ce moment, du nombre de celles qui, étant l'apanage du sénat, avaient pour gouverneur un proconsul annuel, choisi toujours parmi les anciens consulaires ou prétoriens. Six licteurs portaient devant lui les faisceaux.

En l'année 43, où Paul aborda en Chypre, l'île avait pour proconsul Sergius Paulus, issu d'une famille dont le nom se lut de bonne heure sur les fastes consulaires. La *gens* Sergia, patricienne d'origine, s'était distinguée d'abord dans les luttes que Rome eut à soutenir pour asseoir son indépendance au milieu des peuples jaloux qui l'entouraient, et, dès l'an de Rome 317, nous voyons le surnom de *Fidenas* attribué au consul L. Sergius, à la suite d'une campagne héroïque. Plus tard, au combat de Pydna (586), qui rompit la phalange macédonienne et livra Persée au vainqueur, Paul Émile avait un M. Sergius parmi ses lieutenants, et ce fut peut-être l'occasion de l'alliance qui se forma entre les Sergii et les Æmilii, et amena chez les premiers l'usage du surnom de Paulus, l'insigne de la *gens* Æmilia. Une inscription du meilleur temps relevée à Rome par Sirmond et transmise par lui à Gruter nous découvre une autre alliance des Sergii non moins glorieuse, celle avec la *gens* Cæcilia.

D. M.
Q. CAECILIO
Q. F. METELLO
VIXIT ANNIS VIII
DIEBVS V
SERGIA. A. F.
FAVSTINA AMITA
M. FECIT.

Si le proconsul de Chypre se recommandait par ses aïeux, il était plus digne d'estime encore pour la sagesse de son gouvernement. Sans avoir la piété de Cornélius, il avait par sa droiture attiré sur lui le regard de Dieu. Par un instinct céleste, il désira entendre Paul et Barnabé. Un miracle de Paul, opéré sous ses yeux, le convainquit de la vérité de l'enseignement des deux apôtres, et l'Église chrétienne compta, ce jour-là, dans son sein un nouvel héritier du nom et de la gloire des plus illustres familles romaines. Un échange touchant eut lieu à ce moment. Le patricien romain était affranchi du joug de la gentilité par le juif, et en retour, le juif, qu'on appelait Saul jusqu'alors, reçut et adopta désormais le nom de Paul (fig. 5), comme un trophée digne de l'apôtre des gentils.

Après son année de gouvernement, Sergius Paulus dut quitter Chypre,

et se rendre à Rome, où déjà la *gens* Cornelia avait abordé au christianisme par le centurion de la cohorte Italique. D'antiques traditions nous montrent dans l'ancien proconsul de Chypre le premier évêque de Narbonne. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que la *gens* Sergia n'ait connu de bonne heure le midi de la Gaule; ce qui expliquerait aisément le retour de Sergius Paulus dans une province où sa famille avait un établissement. Gruter donne une inscription venue des confins de la Narbonnaise, et qui lui a été transmise par Sirmond, sur laquelle on voit un M. Sergius Paulus dédier un monument à sa mère Julia Paulina, fille de Sergius. Muratori en produit une autre, trouvée à Aix, d'une Sergia Optata qui consacre un marbre à la mémoire de Sergius, son père.

De Chypre, Paul se rend successivement en Cilicie, dans la Pamphylie, dans la Pisidie, dans la Lycaonie. Partout il évangélise, et partout il fonde des chrétientés. Il revient ensuite à Antioche, accompagné de Barnabé, en l'année 47, et il trouve l'Église de cette ville dans l'agitation. Un parti de juifs sortis des rangs du pharisaïsme, et qui devait plus tard se fondre dans les sectes judéo-chrétiennes de Cérinthe et d'Ébion, consentait à l'admission des gentils dans l'Église, mais seulement à la condition qu'ils seraient assujettis aux pratiques mosaïques, c'est-à-dire à la circoncision, à la distinction des viandes, etc. Les chrétiens sortis de la gentilité répugnaient à cette servitude à laquelle Pierre ne les avait pas astreints, et la controverse devint si vive que Paul jugea nécessaire d'entreprendre le voyage de Jérusalem, où Pierre fugitif de Rome venait d'arriver. Il partit donc avec Barnabé, apportant la question à résoudre aux représentants de la loi nouvelle réunis dans la ville de David. Outre Jacques, qui résidait habituellement à Jérusalem comme évêque, Pierre, ainsi que nous l'avons dit, et Jean, y représentèrent en cette circonstance tout le collége apostolique.

La question à trancher était de la plus haute portée. Le christianisme se contenterait-il de faire, à la manière des juifs, de simples prosélytes courbés sous le joug de deux lois à la fois, où appellerait-il ses néophytes à une entière liberté à l'égard des préceptes transitoires que Dieu avait jadis imposés à son peuple dans le désert ? La cause était déjà décidée par le fait. En conférant le baptême à Cornélius, Pierre n'avait exigé de lui aucun servage à l'égard du mosaïsme. Néanmoins, à cette époque, où un grand

nombre d'Églises avaient eu pour premiers membres des juifs sortis de la synagogue, il devenait nécessaire de terminer par une décision solennelle la controverse qui s'était élevée à Antioche, et pouvait, en s'étendant, compromettre le repos de la famille chrétienne.

Une assemblée se réunit, présidée par Pierre. Jacques et Jean y prirent séance, Paul et Barnabé siégèrent après eux. On y appela les prêtres de l'Église de Jérusalem, et les fidèles de cette Église furent admis à entendre les résolutions qui allaient être portées. Tous étant présents, Pierre prit la parole : « Mes frères, dit-il, vous savez comment Dieu m'a choisi, il y a déjà longtemps, pour faire entendre par ma bouche la parole de l'Évangile aux gentils et les amener à croire ; comment il leur a donné son Esprit ainsi qu'à nous-mêmes, ne faisant entre eux et nous aucune différence, et purifiant leurs cœurs par la foi. Maintenant donc, pourquoi tenter Dieu, en imposant à de tels disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? Par la grâce du Seigneur Jésus-Christ, nous croyons être dans la voie du salut, comme ils y sont eux-mêmes. »

Saint Luc rapporte que cette solennelle déclaration de Pierre fut accueillie par l'assistance avec le silence d'un profond respect. Paul et Barnabé prirent ensuite la parole, et racontèrent les merveilles que Dieu avait opérées dans leurs récentes prédications au milieu des gentils. Jacques, relevant la sentence de Pierre, la justifia en citant les oracles prophétiques sur la vocation des gentils, et l'on finit par formuler un décret en forme de lettre adressée aux fidèles d'Antioche, mais destinée à faire droit dans l'Église entière. Toute exigence à l'égard des gentils relativement aux rites judaïques y était interdite, et cette disposition était prise au nom et sous l'influence de l'Esprit-Saint.

Ce fut dans cette réunion de Jérusalem que Paul, qui, dans son Épître aux Galates, complète le récit des Actes, atteste qu'il fut accueilli par les trois grands apôtres comme devant exercer spécialement l'apostolat des gentils, de même que celui des juifs continuerait d'être l'apanage de saint Pierre. Il a fallu toute l'audace germanique pour bâtir sur ces paroles l'étrange système en vertu duquel saint Pierre aurait été l'adversaire des gentils, et saint Paul le partisan enthousiaste de leur admission dans l'Église. Deux faits réfutent, sans réplique, cet odieux roman et se déduisent l'un

et l'autre du récit des Actes et du texte des Épîtres des deux apôtres. D'un côté, Pierre nous apparaît comme le tuteur dévoué de la gentilité par l'adoption qu'il fait de Cornélius à Césarée, par le choix qu'il fait de Rome pour y établir sa Chaire, par son énergique langage dans l'assemblée de Jérusalem, et par mille autres traits; d'autre part, nous voyons Paul, si dévoué aux gentils, s'adonner constamment à la conversion des juifs, au point de commencer toujours par eux son évangélisation dans toutes les villes où ils avaient une synagogue.

Quel but se proposait Paul en sollicitant des trois apôtres cette déclaration d'un apostolat spécial reconnu en sa personne? Lui-même nous le fait



Fig. 5. — Saint Paul, d'après le bronze du musée chrétien du Vatican. Fin du deuxième siècle ou commencement du troisième.

connaître. Il voulait, dit-il, s'assurer qu'en s'adressant avec tant d'ardeur aux gentils, « il n'avait pas couru en vain ». (*Gal.*, II.) Il désirait, de la part de ceux qu'il appelle « les colonnes », une confirmation de cet apostolat surajouté à celui des douze; il voulait que ce ministère extraordinaire, qui surgissait au moment même où la moisson des gentils était ouverte, fût reconnu comme divinement destiné à seconder l'œuvre de la miséricorde céleste en faveur de ceux qui avaient été appelés les derniers. Les trois apôtres n'avaient qu'à s'incliner devant la volonté évidente du ciel ; mais il restait toujours vrai que si Pierre avait eu l'honneur d'ouvrir aux juifs la porte de l'Église au jour de la Pentecôte, sa main aussi l'avait ouverte aux gentils, lorsqu'il en eut reçu l'ordre d'en haut.

Un incident qui nous révèle le caractère intime de Pierre et de Paul se passa peu de temps après à Antioche, où Pierre s'était rendu de Jérusalem.

Il était arrivé de cette dernière ville plusieurs juifs chrétiens dont l'apôtre croyait avoir besoin de ménager la susceptibilité. L'assemblée de Jérusalem, en prescrivant de ne pas astreindre aux rites mosaïques les convertis de la gentilité, n'avait point prétendu interdire l'usage de ces rites aux chrétiens sortis du judaïsme. Pierre, qui s'asseyait volontiers à la table des chrétiens gentils, usant sans répugnance des aliments proscrits par la loi de Moïse, craignit que cette liberté ne fût une épreuve trop forte pour les nouveaux-venus. Usant donc du droit qu'avaient encore ces derniers, il les fit manger avec lui, et l'on observa dans le repas l'ancienne distinction des viandes. La chose fut connue dans l'Église d'Antioche, et les chrétiens juifs en prenaient occasion de retourner aux usages mosaïques dans leurs repas : Barnabé lui-même se laissait entraîner à leur exemple, dans un but de pacification.

Paul ne put supporter une telle condescendance, et, dans son inquiétude pour les résultats qu'elle pouvait entraîner, il alla droit à Pierre, et osa l'interpeller en public : « Comment! lui dit-il, toi juif, d'ordinaire tu vis comme les gentils et non plus à la manière juive; et voici que maintenant tu contrains les gentils à judaïser! » C'était reconnaître la haute autorité de Pierre, dont l'exemple aurait suffi pour amener à sa pratique personnelle toute l'Église d'Antioche. Pierre n'avait agi que d'une manière privée, dans un désir de ménagement, et Paul voyait déjà tout l'effet du décret de l'assemblée de Jérusalem compromis dans cette grande ville. Peut-être s'exagérait-il la portée d'un fait transitoire; mais Pierre, dont les vues étaient pures et paternelles, dut profiter de cet éclat pour amener insensiblement les chrétiens juifs à ne plus craindre autant de profiter du privilége des gentils.

Nous devions insister sur ces faits, dans lesquels se dessine si énergiquement l'antagonisme des deux capitales. Souvenons-nous qu'à ce moment Jérusalem est encore debout, que les victimes sont toujours offertes dans son temple selon le rituel de Moïse, que ses solennités attirent dans ses murs un nombre immense d'israélites accourus des synagogues du monde entier. En même temps, voyons l'Église chrétienne dans son essor, ayant occupé déjà Antioche, établie dans Rome, et, par la mission de Marc, prenant possession d'Alexandrie. La gentillité se précipite en foule dans

son sein depuis que les barrières sont tombées; il importe donc que les dernières traces du judaïsme, qu'il faut ménager encore, n'offusquent pas les gentils, et que tous ces hommes de tous les rangs, qui accourent vers Jésus, ne soient plus obligés de passer par Moïse. Ainsi l'entendirent les deux apôtres de Rome : Pierre d'abord et Paul ensuite, quoi qu'aient osé en écrire les docteurs d'outre-Rhin.

Paul ne demeura pas longtemps à Antioche, et, s'étant séparé de Barnabé, il reprit le cours de ses excursions apostoliques à travers les provinces qu'il avait déjà évangélisées, afin d'y confirmer les Églises. De là, traversant la Phrygie, il vit la Macédoine, s'arrêta un moment à Athènes, d'où il se rendit à Corinthe, où il séjourna un an et demi. Ce fut là qu'il rencontra Aquila et Priscille, récemment arrivés d'Italie. Il trouva chez eux cette même hospitalité qu'ils avaient offerte à Pierre dans le Transtévère. Paul apprit par eux en détail les progrès de la foi chrétienne dans Rome, et son cœur d'apôtre dut tressaillir au récit de tant de conquêtes que la parole divine y avait déjà opérées.

On était en l'année 48. Aquila avait repris sa profession à Corinthe, et continuait à se livrer à la fabrication des tentes. Afin de n'être à charge à personne dans son apostolat, Paul, comme il nous l'apprend lui-même, partageait à ses moments libres, les travaux de l'atelier. On sait que, dans sa jeunesse, il s'était employé à l'industrie des tentes. Sa prédication eut à Corinthe un grand succès, et lorsqu'il quitta cette ville il y laissa une Église florissante. Mais ses succès n'avaient pas été sans exciter la fureur des juifs contre lui. Un jour ils le traînèrent devant le proconsul Gallion, qui était le frère de Sénèque, se plaignant à grands cris de ce que l'apôtre enseignait une manière d'honorer Dieu qui n'était pas conforme à leur loi; mais le proconsul, après avoir déclaré qu'il n'entendait pas se mêler de questions de cette nature, donna ordre de les éconduire.

De Corinthe, Paul se rendit à Éphèse. Aquila et Priscille l'y suivirent, et restèrent quelque temps auprès de lui. Éphèse retint Paul plus de deux ans. Sans négliger les juifs, il obtint dans cette ville un tel succès auprès des gentils, que le culte de Diane en éprouva un affaiblissement sensible. Une émeute violente s'ensuivit, et Paul jugea que le moment était venu de sortir d'Éphèse. Durant son séjour dans cette ville, il révéla à ses disciples la

pensée qui l'occupait déjà depuis longtemps : « Il faut, leur dit-il, que je voie Rome. » La capitale de la gentilité appelait l'apôtre des gentils.

Au commencement de l'année 53, Paul voulut revoir Corinthe; mais il n'y trouva plus Aquila ni Priscille. Soit qu'ils eussent appris que l'édit de bannissement rendu par Claude contre les juifs n'était plus appliqué avec rigueur, soit grâce à l'intervention de protecteurs puissants, ils avaient trouvé moyen de rentrer dans Rome. Leur arrivée dut réjouir la noble famille à laquelle les attachait le lien des bienfaits et la fraternité dans la foi. Peut-être doit-on retarder jusqu'à cette époque le séjour des deux époux dans la maison du mont Aventin, à laquelle nous savons que se rattache le souvenir des Cornelii. Après les agitations du Transtévère qui avaient amené l'expulsion des juifs, il n'eût pas été prudent pour Aquila et Priscille de se placer trop en vue. Ils trouvaient au contraire asile et sécurité dans cette région tranquille de l'Aventin, où ils auront attendu le moment du retour de Pierre et de l'arrivée de Paul dans Rome.

L'accroissement rapide du christianisme dans la capitale de l'Empire avait mis en présence, d'une manière plus frappante qu'ailleurs, les deux éléments hétérogènes dont l'Église d'alors était formée. L'unité d'une même foi réunissait dans le même bercail les anciens juifs et les anciens païens. Il s'en rencontra quelques-uns dans chacune de ces deux races qui, oubliant trop promptement la gratuité de leur commune vocation, se laissèrent aller au mépris de leurs frères, les réputant moins dignes qu'eux-mêmes du baptême qui les avait tous faits égaux dans le Christ. Certains juifs dédaignaient les gentils, se rappelant le polythéisme qui avait souillé leur vie passée de tous les vices qu'il entraînait à sa suite. Certains gentils méprisaient les juifs, comme issus d'un peuple ingrat et aveugle, qui, abusant des secours que Dieu lui avait prodigués, n'avait su que crucifier le Messie.

Paul, qui fut à même de connaître ces débats par ses relations avec Aquila et Priscille, profita de son second séjour à Corinthe pour écrire aux fidèles de l'Église romaine la célèbre Épître dans laquelle il s'attache à établir la gratuité du don de la foi, juifs et gentils étant indignes de l'adoption divine et n'ayant été appelés que par une pure miséricorde. Sa qualité d'apôtre reconnu donnait à Paul le droit d'intervenir en cette manière, au sein même d'une chrétienté qu'il n'avait pas fondée. Au reste, son interven-

tion ne fut pas seulement salutaire aux fidèles de Rome, entre lesquels elle rétablit la concorde; la lettre se répandit, et porta ses fruits en d'autres Églises.

Dès le début de cette lettre, qui fut écrite en l'an 53, Paul atteste que la foi des Romains est déjà célèbre « dans le monde entier », et il témoigne de l'ardent désir qu'il éprouve de visiter une si noble chrétienté. Nous ne le suivrons pas dans l'exposé de sa doctrine sur la vocation de l'homme à la foi, où il fait ressortir avec éloquence l'indignité des gentils à l'égard d'un don si précieux, et aussi l'obstacle que lui opposaient les vues terrestres et l'orgueil des juifs. Il montre comment la grâce divine a seule triomphé des uns et des autres. S'adressant au Romain régénéré dans la baptême, Paul, pour le ramener à l'humilité, lui adresse ces paroles énergiques, que les docteurs d'outre-Rhin auront peine à concilier avec le prétendu hellénisme de l'apôtre : « J'en conviens, leur dit-il, des branches sont tombées à terre; mais toi, olivier sauvage, tu as eu la faveur d'être enté sur celles qui étaient demeurées; c'est ainsi que tu as été rendu participant du tronc et de la séve de l'olivier franc. Tu n'as donc pas le droit de te glorifier aux dépens des rameaux. Songe que ce n'est pas toi qui portes le tronc, mais que c'est le tronc qui te porte. Diras-tu : Ces branches ont été rompues afin que je fusse enté en leur place? — Oui, leur incrédulité les a brisées; c'est à toi maintenant de demeurer ferme par la foi. Garde-toi donc de t'élever, mais tiens-toi dans la crainte; car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, sois assuré qu'il ne t'épargnerait pas non plus. » (*Rom.*, XI.)

C'est ainsi que Paul, en face de l'élément romain, rendait hommage à la dignité de l'israélite, à la paternité universelle d'Abraham; mais il ne poursuivait pas avec moins de rigueur l'orgueil judaïque qui prétendait encore, même après le baptême, se glorifier dans sa loi abolie pour jamais. Cette loi mosaïque qui devait s'éclipser devant l'Évangile, l'apôtre la montre impuissante, grossière, transitoire, n'ayant en elle-même aucune valeur, frappée de stérilité, puisqu'elle n'a amené aux pieds du Christ qu'un si petit nombre de fidèles. La question était donc désormais terminée; juifs et gentils, oubliant leur passé, n'avaient qu'à s'embrasser dans la fraternité d'une même foi, et à témoigner leur reconnaissance à Dieu, qui les avait appelés par sa grâce les uns et les autres.

Dans cette lettre, adressée aux chrétiens de la capitale de l'Empire, Paul juge à propos d'aborder la question politique qui devait surgir tôt ou tard, comme résultat de l'accroissement indéfini de l'Église chrétienne. Les règles de conduite qu'il leur assigne sont les mêmes que Pierre avait déjà intimées. Il faut que tout chrétien sache qu'à ce moment, ce n'est pas un parti politique qui se forme, c'est la véritable religion qui s'élève. La victoire viendra plus tard à l'Église; mais il faut auparavant qu'elle ait transformé le monde. Pour cela, trois siècles d'oppression et de souffrance seront nécessaires; mais le triomphe qui en sera la suite demeurera jusqu'à la fin des siècles l'invincible argument de la divinité du christianisme.

Ces leçons des deux apôtres furent prises à la lettre par les chrétiens durant toute la longue période de l'épreuve, et déjà, au début du troisième siècle, Tertullien pouvait adjurer les païens de déclarer si jamais un chrétien avait trempé dans quelqu'une des nombreuses conspirations qui avaient débarrassé l'Empire de tant d'indignes chefs. La même soumission passive et bienveillante s'affirme dans les Apologies présentées aux empereurs en faveur du christianisme, ainsi que dans les Actes des Martyrs. Elle reposait sur ces axiomes politiques que Paul affirme avec tant d'autorité, et qui devaient refaire le monde : « Toute puissance procède de Dieu, et celles qui existent, c'est Dieu qui les a établies. Celui donc qui résiste à la puissance résiste à l'ordre établi de Dieu, et s'attire la damnation. Demeurez donc soumis, parce qu'il est nécessaire; soumis non-seulement par le sentiment de la crainte, mais aussi par le devoir de la conscience. » (*Rom.*, XIII.)

Ainsi, selon l'enseignement des deux apôtres de Rome, l'obéissance politique n'était pas la servitude envers l'homme : le chrétien ne pouvait servir que Dieu. Le pouvoir n'était point la résultante d'une combinaison humaine qui l'aurait fait émaner d'en bas; il procédait de la volonté divine, et Dieu ne pouvant pas être contraire à lui-même, s'il arrivait que la puissance déléguée par lui vînt à commander le mal, c'était alors à Dieu et non plus à l'homme que le chrétien devait obéir. La résistance passive des martyrs dégagea la notion véritable du pouvoir politique, qui, en définitive, n'a droit à l'obéissance que lorsque ses prescriptions ne violent pas la loi de Dieu. Rien n'était plus puissant pour dissoudre à la longue l'idée césarienne, selon laquelle la volonté d'un homme était substituée à la notion du bien et du

mal. La doctrine de Pierre et de Paul interdisait aux chrétiens le droit de prendre part aux incessantes conspirations par lesquelles on faisait et défaisait sans cesse les empereurs; mais, en retour, elle préparait de longue main l'avénement d'un nouveau droit social. L'Empire païen comprit vite la portée de cette soumission éclairée du chrétien. Il pressentit qu'une révolution immense en sortirait un jour, et il déclara promptement la guerre à une religion qui, se bornant à réclamer l'indépendance de la conscience, anéantissait le droit brutal de la force.

L'ancienne Rome, la Rome du sénat, devait se partager, à l'avénement du césarisme, sur l'application des théories sociales. Le plus grand nombre, par l'effet de cette lâcheté qu'enfante toujours l'affaiblissement des mœurs, accepta tout et sanctionna tout. Une minorité essaya d'opposer aux Césars le rempart du stoïcisme; elle succomba vite et ne laissa rien après elle. Une autre minorité, prise dans les débris des plus illustres races, goûta l'enseignement des apôtres. Accoutumée à tous les dévouements dans le passé, façonnée à toutes les gloires, elle connut et comprit la grandeur et la sainteté du Christ que les deux juifs, Pierre et Paul, étaient venus révéler au sein même de Babylone. Par cette élite de ses siècles de gloire, Rome, sans s'en douter d'abord, passa insensiblement sous le joug de l'Évangile, et lorsque, après les Antonins, les empereurs asiatiques crurent en finir avec le christianisme par la violence, ils se trouvèrent en face d'une Rome chrétienne complète, à la formation de laquelle n'avaient manqué ni les grandes races ni le peuple, et qui, par la seule résistance passive unie au nombre, était en mesure de braver jusqu'au plus formidable des assauts, la persécution finale, celle de Dioclétien.

L'Épître de Paul aux Romains se terminait par des salutations à divers chrétiens de Rome, tous juifs, qu'il avait connus en Orient, et il rappelle avec complaisance ses relations antérieures avec eux. Il n'a garde d'oublier Aquila et Priscille, auxquels il se reconnaît redevable des plus généreux services; il atteste même qu'ils ont été jusqu'à exposer leur vie pour sauver la sienne. Les circonstances auxquelles Paul fait allusion sont demeurées inconnues; mais le fait sert à montrer toujours plus le caractère de ces deux chrétiens du premier âge. L'apôtre envoie un salut particulier à « l'Église, qui est dans leur maison ». Il est aisé de reconnaître ici l'assemblée chrétienne

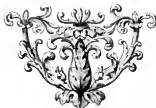
qui se réunissait dans la maison du mont Aventin, à laquelle les noms d'Aquila et de Priscille sont demeurés attachés, et où vivaient les deux époux sous les auspices de Cornélius Pudens.

En attendant le jour où Paul pourrait enfin contempler de ses propres yeux cette Église de Rome qui, fondée par le prince des apôtres, n'avait cessé de s'étendre, il avait encore à accomplir, par suite d'un vœu, le pèlerinage de Jérusalem, et il se proposait d'arriver en cette ville pour la fête de la Pentecôte. Il n'est point aisé non plus de faire cadrer avec le soi-disant hellénisme de Paul cette pérégrination toute judaïque, pas plus que le vœu de Nazaréen qui l'avait déjà précédemment appelé à Jérusalem, pas plus que la circoncision, qu'il imposa à son disciple Timothée. Ainsi que nous l'avons dit ci-dessus à propos de quelques repas de saint Pierre à Antioche avec les chrétiens juifs de Jérusalem, les deux apôtres étaient parfaitement libres de se conduire en cette manière; mais le roman germanique, accepté si naïvement en France par un de nos historiens de renom, n'en croule pas moins de toutes parts. Paul fut l'apôtre des gentils; mais il ne renonça jamais à son droit de suivre les usages mosaïques, lorsqu'il lui sembla à propos de le faire; et on est fondé à affirmer, sur les faits les plus évidents, que Pierre, qu'on a osé accuser de judaïsme invétéré, Pierre, l'initiateur de Cornélius et l'apôtre de Rome, a plus agi que Paul dans l'émancipation des gentils. Il nous a semblé nécessaire de revenir une dernière fois sur un système dont l'intention est visible, et qui, grâce à l'ignorance et à la futilité d'aujourd'hui, a pu séduire certains esprits qui n'étaient pas assez sur leurs gardes.

En se rendant à Jérusalem, Paul évita de passer par Éphèse, où la fureur des païens était encore soulevée contre lui, et il arriva au terme de son voyage en mai de l'année 53, après avoir touché les îles de Rhodes et de Chypre, et débarqué enfin à Césarée de Palestine. La rage des juifs de Jérusalem se déchaîna jusqu'au dernier excès. Leur orgueil en voulait surtout à cet ancien disciple de Gamaliel, à ce complice du meurtre d'Étienne, qui maintenant conviait les gentils à s'unir aux fils d'Abraham sous la loi de Jésus de Nazareth. Le tribun Lysias l'arracha des mains de ces acharnés, qui allaient le mettre en pièces. La nuit suivante, le Christ apparut à Paul, et lui dit : « Sois ferme; car il te faudra rendre de moi à Rome le même témoignage que tu me rends en ce moment à Jérusalem. »

Cependant la conjuration juive formée contre la vie de l'apôtre allait éclater, lorsque Lysias, averti à temps, le fit partir, sous une forte escorte, pour Césarée, où il le renvoyait par-devant Félix, gouverneur de la Judée. Félix était le frère de l'affranchi Pallas, affranchi lui-même, et comblé des faveurs de Claude. Il avait épousé Drusilla, sœur des princesses Marianne et Bérénice.

Félix reçut Paul avec intérêt, et ne dédaigna pas d'avoir avec lui de fréquentes conférences. Drusilla, qui était juive, autant que pouvait être juive une fille d'Hérode Agrippa, rechercha aussi avec l'apôtre des entretiens intimes. Elle voulut l'entendre parler du Christ et de sa doctrine; mais ces relations furent stériles, et la malheureuse femme, après une vie peu honorable, périt en l'an 79, dans la célèbre éruption du Vésuve, avec un fils qu'elle avait eu de Félix. Saint Luc rapporte que Paul parlant un jour devant Félix de la justice, de la chasteté et du jugement à venir, le gouverneur fut saisi de terreur, et renvoya l'apôtre, en lui disant : « Maintenant, retire-toi; je te manderai quand il sera temps. » Quant à la cause de Paul, Félix avait été à même de reconnaître par les débats qui avaient eu lieu en sa présence que l'agitation de la synagogue contre l'apôtre ne se calmerait pas de longtemps. Il le retint prisonnier à Césarée, où Paul demeura sous la garde de la puissance publique. Nous apprenons du livre des Actes qu'un certain motif de cupidité n'était pas étranger non plus aux égards que Félix temoignait à son prisonnier, espérant qu'un jour ou l'autre les amis de celui-ci présenteraient une riche offrande pour sa rançon.





CHAPITRE IV.

55 — 58.

Néron empereur. — L'édit de Clauda contre les juifs abrogé. — Derniers travaux de saint Pierre en Orient. — Son retour à Rome. — Simon le Mage, qui l'y avait précédé, travaille à répandre ses erreurs. — Extension du christianisme durant l'absence de saint Pierre. — Le fils de Cornélius Pudens. — Mariage de Flavius Sabinus avec Plautia, fille d'Aulus Plautius et de Pomponia Græcina. — La vierge sainte Pétronilla. — Linus est consacré évêque par saint Pierre, et établi son vicaire dans Rome. — Saint Pierre évangélise en personne les provinces de l'Occident. — Saint Paul à Césarée comparaît devant Portius Festus. — Il appelle à César. — Son arrivée à Rome. — Sa captivité. — Il l'emploie à annoncer l'Évangile. — Les succès de sa parole. — Il comparaît dans le prétoire, et il est absous. — Sénèque fut un de ses juges. — Relations de ce philosophe avec saint Paul. — Retour de l'apôtre en Orient.



A captivité de Paul à Césarée durait encore, lorsque la mort de Claude, en l'année 54, ouvrit à Néron l'accès au trône impérial (fig. 6). Les débuts de l'élève de Burrhus et de Sénèque semblèrent promettre à l'Empire un prince destiné à faire oublier par ses qualités les détestables Césars qui l'avaient précédé; mais le fils d'Agrippine ne devait pas tarder à démentir les espérances qu'avaient fait concevoir ses premiers jours. En attendant, la mort de Claude faisait tomber les édits arbitraires et tyranniques que son caprice avait produits ou qui avaient été arrachés à son imbécillité. Celui de l'année, 47, qui bannissait de Rome les juifs, était déjà plus ou moins oblitéré, et il est aisé de constater par les faits qu'il ne survécut pas à son auteur. Le moment était donc favorable pour le retour de Pierre à Rome, dont il avait été absent huit années entières.

Durant ce long intervalle l'apôtre, que nous avons vu présider l'assemblée de Jérusalem dès les premiers temps qui suivirent son départ de Rome, semble avoir eu pour quartier général la ville d'Antioche, où d'abord il avait établi sa résidence après le baptême de Cornélius. De là Pierre, désirant remplir à la lettre le précepte du Sauveur, paraît avoir rayonné dans les provinces d'Asie qu'il avait déjà évangélisées avant son départ pour Rome; il y fonda de nouvelles Églises et confirma les anciennes. Cette action du prince des apôtres fut si efficace dans les contrées dont nous parlons que les païens eux-mêmes la constatèrent; témoin Lucien, dans son *Pseudomantis,* qui atteste, au deuxième siècle, que le Pont est rempli d'*athées* et de *chrétiens.* Ce n'est pas la dernière fois que l'on voit les chrétiens confondus avec les athées, les gentils ne pouvant pas autrement se rendre compte de l'abstention des chrétiens à l'égard du culte des dieux et des déesses. Pline le Jeune, dans sa lettre à Trajan, attestait déjà que la Bithynie était remplie de chrétiens.

Il serait impossible de déterminer avec certitude les autres régions que Pierre évangélisa dans le cours de cette période; mais nous savons par une lettre du pape saint Agapet (535) qu'il fonda des Églises dans la Thrace. Enfin le moment arriva où il dut songer à revoir les contrées de l'Occident. Rome en particulier avait besoin de lui. Pierre apprenait que l'ivraie était semée dans le champ qu'il avait cultivé. L'hérésiarque Simon le Mage, qu'autrefois il avait confondu à Samarie, et qui, en diverses circonstances, s'était attaché à ses pas, après avoir essayé de répandre ses impies systèmes et ses pratiques impures dans les chrétientés de l'Orient, venait d'aborder à Rome. Son but était d'y faire des prosélytes à son hérésie, qui réunissait en faisceau un christianisme tronqué, un débris de la mythologie grecque, avec les rêveries panthéistiques de l'Orient. Plus tard ces éléments se condensèrent, et formèrent la prétendue gnose, qui couvrit tant d'ignobles mystères. Simon avait tout préparé, et il se promettait, en employant quelques termes chrétiens et en flattant la curiosité superstitieuse par l'appât d'initiations secrètes, d'attirer à sa suite un nombre plus ou moins grand des disciples de Pierre, dont il se posait comme le rival. Pierre ne voulait être que le vicaire du Christ, Simon se donnait pour la Vertu même de Dieu. Pierre venait purifier les mœurs du genre humain, en relevant la famille et en faisant revivre

la dignité de la femme : Simon traînait après lui sa prostituée Hélène, à laquelle il faisait rendre, comme à lui-même, les honneurs divins. Au reste, il avait plus d'une ressource : indépendamment de l'appel qu'il faisait aux passions honteuses, les sciences occultes lui étaient familières. Dès longtemps les esprits infernaux le trompaient, en secondant ses désirs pervers ; mais le jour devait venir où il serait trahi par eux sous les yeux mêmes de Pierre.

En attendant, la majesté de l'apôtre, l'énergie divine qu'il avait reçue en sa qualité de *pêcheur d'hommes,* la pureté et la sagesse de son enseignement, neutralisèrent les résultats que le faux apostolat de Simon avait pu produire, et s'il parvint à séduire quelques chrétiens, c'est qu'ils étaient de ceux dont parle saint Jean, qui montrent assez par leur défection « qu'ils n'étaient pas des nôtres ». (I JOHAN., II.)

Pierre put se réjouir, en rentrant à Rome, de l'avancement de son œuvre dans cette immense ville. Si la renommée de la foi romaine avait retenti déjà aux oreilles de Paul, la réalité qui frappa les regards de Pierre lui révéla mieux encore la vigueur que l'Esprit-Saint conférait toujours plus à cette nouvelle Église, appelée à être le centre de toutes les autres. Sur la partie juive, Aquila et Priscille étaient en mesure de le renseigner et de lui faire connaître les nouvelles conquêtes au sein d'Israël. Ils purent lui dire que la lettre de Paul avait amené la pacification entre les deux peuples, en rappelant à tout chrétien, de quelque origine qu'il fût, l'humilité envers Dieu et le devoir de la charité entre des frères également redevables de leur adoption à la miséricorde céleste.

Quant à la nombreuse fraction de l'Église romaine appartenant d'origine à la gentilité, le nom de Cornélius continuait d'être sa gloire. La joie de Pudens et de la noble Priscille dut être au comble lorsqu'ils eurent de nouveau à exercer l'hospitalité envers l'envoyé du ciel. Il est indubitable qu'à son second séjour de Rome, Pierre fixa son domicile permanent au Viminal. Le quartier juif du Transtévère, où s'étaient élevées les agitations qui avaient amené l'édit de Claude, n'offrait pas à l'apôtre la sécurité qu'il trouvait dans le centre aristocratique de Rome. Durant son absence, l'heureuse famille de Cornélius avait été favorisée de la fécondité, et les parents purent présenter aux bénédictions du prince des apôtres un jeune Pudens, que nous ne tarderons pas à faire connaître.

Pomponia Græcina, toujours protégée par son deuil, auquel elle devait une si heureuse indépendance, revit avec bonheur le père de la chrétienté, et elle eut à lui rendre compte des résultats de ce zèle qui l'anima toute sa vie, et qui fut au moment de lui procurer la couronne du martyre. Nous avons dit quel intérêt elle portait, ainsi que son mari Plautius, à la récente famille des Flavii. Un instinct supérieur semblait lui avoir révélé les destinées étonnantes de cette race, et elle la convoitait pour le Christ. On ne peut voir qu'avec étonnement et admiration les dévouements qui s'y produisirent lorsque l'heure de confesser la foi fut arrivée.

Ce fut en l'année 47 que Plautius revint victorieux de l'expédition de Bretagne, ramenant avec lui les trois Flavii qui avaient combattu sous ses ordres. Titus Flavius Sabinus, l'aîné de Vespasien, d'un caractère rempli de douceur et peu porté à l'ambition, ne tarda pas à recevoir la plus grande marque d'estime de la part de Plautius et de Pomponia. Ils accordèrent en mariage à cet homme nouveau leur propre fille Plautia. On a toute raison de penser que l'influence de sa mère dut ouvrir tôt ou tard à Plautia la porte du christianisme. Quoi qu'il en soit, sa fille Plautilla nous apparaîtra bientôt au nombre des disciples les plus fervents de l'apôtre des gentils.

Pour Vespasien, il épousa une Flavia Domitilla, qui n'est pas autrement connue, à moins qu'elle n'ait appartenu, par sa mère, à la famille Domitia, qui avait eu le triste honneur de produire Néron. Vespasien eut de cette Domitilla, outre ses deux fils Titus et Domitien, une fille appelée comme sa mère, et qui elle-même eut pour fille la troisième Flavia Domitilla, que nous verrons plus tard exilée pour la foi. Il serait difficile de ne pas reconnaître dans la conversion de cette dernière l'action de la zélée chrétienne à laquelle Plautilla dut l'avantage de connaître le Christ.

Une jeune fille qui tenait aussi à la famille Flavia fut l'objet d'un tendre intérêt de la part de Pomponia Græcina. Elle se nommait Pétronilla, et sa protectrice la mit en rapport avec Pierre. Au moyen âge, on alla jusqu'à voir en elle la propre fille de l'apôtre, qui était marié lorsque le Sauveur l'appela à sa suite. Le nom de Pétronilla, qui dérive tout naturellement de celui de Flavius Petro, souche des Flavii (*Petro, Petronius, Petronilla*), était regardé par les naïfs légendaires de ces temps comme formé de celui de *Petrus*.

Les Actes des saints Nérée et Achillée racontent que Pétronilla fut initiée à la foi chrétienne par saint Pierre lui-même, et qu'elle fut de sa part l'objet des soins les plus paternels. Sans admettre tous les détails que renferme ce document trop tardivement rédigé, on en peut extraire les notions qui s'encadrent avec l'ensemble des faits que nous racontons, et rien n'oblige à repousser la tradition si antique qui attribue à Pétronilla l'honneur d'avoir été la première des vierges chrétiennes dans l'Église de Rome. Les Actes nous disent que, pour rester fidèle au Christ, elle refusa l'alliance d'un chevalier romain nommé Flaccus. Ce Flaccus ne serait-il pas le fils de Pomponius Flaccus Græcinus, que nous voyons consul en l'an 17, avec C. Cæcilius Rufus, et le cousin de Pomponia Græcina? Étant à même de rencontrer les Flavii dans la société de la noble femme, il est possible que l'alliance de Plautia avec Flavius Sabinus ait déterminé le jeune Romain à songer aussi à une Flavia; cette conjecture n'offre rien que de vraisemblable, si l'on tient compte de l'intimité que le mariage de Plautia dut accroître encore entre les deux familles.

Quoi qu'il en soit, nous savons que le sarcophage de Pétronilla reposa jusqu'au huitième siècle dans une salle particulière du cimetière de Flavia Domitilla, qui fut la catacombe des Flavii chrétiens, et que l'inscription funéraire portait ces mots :

AVRELIAE PETRONILLAE FILIAE DVLCISSIMAE.

L'importance de cette sépulture fut telle que la région du cimetière de la voie Ardéatine, où elle se trouvait, est plusieurs fois appelée *Ad sanctam Petronillam*, sur les anciens documents de Rome souterraine. Vers l'an 760, le pape saint Paul I[er] transféra le corps de la vierge et le sarcophage lui-même dans la chapelle de Sainte-Pétronille, attenante à la Basilique vaticane. Sixte IV dans un bref à Louis XI, publié par Dom Martène, atteste l'existence du sarcophage dans ce sanctuaire, probablement sous l'autel, et nous apprend que son couvercle était orné de quatre dauphins.

Les détails que nous venons de donner sur la circulation du christianisme dans les familles influentes de Rome donnent légitimement à penser que ce mouvement ne devait pas se borner aux quelques personnes dont nous pouvons encore aujourd'hui assigner le rôle; la suite de nos récits le montrera

d'ailleurs suffisamment. Le retour de Pierre allait puissamment avancer la propagation de l'Évangile au sein d'une population qui était un composé de l'humanité tout entière; mais avant de s'asseoir d'une manière stable dans ce centre de l'Empire et de l'Église, l'apôtre se sentait un devoir à remplir. Durant de longues années, l'Orient avait entendu sa voix; il était juste que les provinces de l'Occident connussent à leur tour le vieillard sur lequel le Christ avait édifié son Église. Avant d'ouvrir le cours de ses pérégrinations, Pierre voulut se constituer un vicaire dans Rome, et il imposa les mains à Linus, comme au plus digne de ses coopérateurs, comme à celui dont les travaux passés et l'influence méritaient le mieux ce poste de confiance. Nous savons, par l'ancien Catalogue des Papes, dont la première partie remonte au troisième siècle, mais dont le texte, tel que nous l'avons sur un manuscrit du quatrième, a malheureusement souffert, la date de la consécration épiscopale de Linus. Elle eut lieu sous le consulat de Q. Volusius Saturninus et de P. Cornélius Scipion : ce qui donne l'année 56. Cette date mal comprise par un copiste du catalogue lui a fait attribuer douze années de pontificat à Linus, qui ne fit que passer sur la Chaire de saint Pierre; tandis qu'il n'eût fallu voir dans ces consulats de l'an 56 que l'indication du commencement de l'épiscopat du vicaire Linus, durant lequel le prince des apôtres continuait le cours de son pontificat.

Ayant ainsi pourvu au service du troupeau, Pierre commença son apostolat dans nos régions. Plusieurs villes de l'Italie entendirent d'abord sa parole; puis il franchit les Alpes, et pénétra dans les Gaules. Le vénérable Bède, un biographe grec du huitième siècle reproduit par les Bollandistes, un auteur syriaque du sixième publié par le cardinal Mai, nous montrent l'apôtre évangélisant jusqu'à la Grande-Bretagne, qui depuis l'expédition de Plautius était devenue d'un accès facile comme toute autre province de l'Empire. L'Espagne le vit aussi, et il est probable qu'avant de rentrer à Rome il visita la côte d'Afrique; en sorte que tout ce qui devait former le patriarcat d'Occident aurait été parcouru et sanctifié par les pas de celui qui, comme dit Eusèbe, au deuxième livre de son Histoire, « étant le vaillant chef de la milice divine, couvert de l'armure céleste, était venu apporter de l'Orient à ceux qui habitaient vers le Couchant la lumière précieuse des intelligences. »

Expérimenté dans la carrière apostolique, Pierre dut procéder dans nos contrées comme il l'avait fait en Orient, s'arrêtant plus ou moins longtemps dans certaines villes, demeurant peu de temps dans quelques-unes, et évangélisant les autres localités par ses disciples. Ce labeur était l'œuvre apostolique, et sa qualité de chef suprême n'en dispensa l'apôtre ni en Orient ni en Occident. Pierre n'était point rentré dans Rome pour y jouir d'une résidence tranquille, et ce ne fut qu'après avoir consacré ainsi à la prédication plusieurs années qu'il revit cette ville, où devait se terminer sa glorieuse carrière.

Nous avons laissé Paul à Césarée, où le gouverneur Félix continuait à le retenir en captivité, l'entourant d'ailleurs de considération; mais par



Fig. 6. — Médaille de Néron. Cabinet des Médailles à Paris.

dessus tout il craignait d'irriter les juifs en le rendant à la liberté. En 55, Félix eut pour successeur Portius Festus, devant lequel Paul ne tarda pas à être poursuivi par ses ennemis. L'apôtre voyant que Festus, pour en finir, parlait déjà de l'envoyer à Jérusalem, forma appel à César. Cette démarche de Paul le conduisait naturellement à Rome, où son zèle l'appelait depuis si longtemps : Dieu avait dirigé toutes choses. Festus, afin de se débarrasser des clameurs des juifs, fit accélérer le départ de Paul pour l'Italie. Ce départ cependant ne fut pas tellement précipité, que l'apôtre n'eût l'occasion de rendre raison de sa foi et de sa mission devant le roi Agrippa et sa sœur Julia Bérénice, qui, étant venus à Césarée, l'entendirent avec une sorte d'intérêt.

Paul, ayant été placé sous la garde d'un centurion nommé Julius, prit la mer vers la fin de l'été, avec ses disciples Luc et Aristarque. Après une

longue et périlleuse navigation, il aborda en Italie au commencement de l'année 56. Des chrétiens de Rome, instruits de son arrivée, allèrent au-devant de lui jusqu'au Forum d'Appius, ville située sur la voie Appienne, à quarante-trois milles de Rome, et d'autres seulement jusqu'au lieu appelé *Tres tabernæ*, qui n'en était qu'à trente-trois milles. Enfin l'apôtre des gentils fit son entrée dans Rome. L'appareil d'un triomphateur ne l'entourait pas : c'était un humble prisonnier juif que l'on conduisait au dépôt où s'entassaient les prévenus qui avaient appelé à César. Mais Paul était ce juif qui avait eu le Christ lui-même pour conquérant sur le chemin de Damas. Il n'était plus Saul le Benjamite; il se présentait sous le nom romain de Paul, et ce nom n'était pas un larcin chez celui qui, après Pierre, devait être la seconde gloire de Rome et le second gage de son immortalité. Il n'apportait pas avec lui, comme Pierre, la primauté que le Christ n'avait confiée qu'à un seul; mais il venait rattacher au centre même de l'évangélisation des gentils la délégation divine qu'il avait reçue en leur faveur, comme un affluent verse ses eaux dans le cours du fleuve qui les confond avec les siennes et les entraîne à l'Océan. Paul ne devait pas avoir de successeur dans sa mission extraordinaire; mais l'élément qu'il venait déposer dans l'Église mère et maîtresse représentait une telle valeur que, dans tous les siècles, on entendra les pontifes romains, héritiers du pouvoir monarchique de Pierre, faire appel encore à un autre souvenir, et commander au nom des « bienheureux apôtres Pierre et Paul ».

Une bienveillance particulière accueillit Paul à son arrivée, sans doute par l'influence du centurion Jules, qui lui avait dû son salut, ainsi que tout l'équipage du navire de traversée, lorsqu'une tempête, après les avoir longtemps ballottés, les avait fait échouer à Malte. Au lieu d'attendre en prison le jour où sa cause serait appelée, l'apôtre eut la liberté de louer un logement dans la ville, obligé seulement d'avoir jour et nuit la compagnie d'un soldat représentant la force publique, et auquel, selon l'usage en pareil cas, il était lié par une chaîne qui l'empêchait de fuir mais laissait libres tous ses mouvements. Hérode Agrippa avait subi ce mode d'emprisonnement, qu'on appelait *custodia militaris*, durant les six derniers mois de Tibère. On montre à Rome, dans l'église de Sainte-Marie *in via Lata*, l'emplacement de l'*hospitium* qu'habita l'apôtre. Une colonne de marbre de laquelle pend une

grosse chaîne et sur laquelle sont gravées ces paroles de Paul : *Verbum Dei non est alligatum,* est le symbole de la captivité qu'il subit en ce lieu; mais elle n'a pas pour intention d'exprimer que l'apôtre aurait été enchaîné à la manière dont les malfaiteurs l'étaient dans leurs cachots. Le récit de saint Luc est formel pour exclure cette interprétation.

Paul passa deux ans dans le genre de captivité que nous venons de décrire, et il y jouit d'une assez grande liberté pour annoncer la parole de Dieu. Dès le troisième jour, il trouva moyen d'appeler auprès de lui les principaux d'entre les juifs de Rome. Il leur déclara la situation, et leur raconta comment les mauvais traitements qu'il avait à craindre des juifs de Palestine l'avaient contraint d'appeler à César pour se tirer de leurs mains, ajoutant que, si en ce moment encore il portait une chaîne, c'était pour « l'espérance d'Israël », c'est-à-dire pour le Messie, qu'il la portait. Les juifs lui répondirent avec plus ou moins de franchise qu'ils n'avaient reçu de Jérusalem aucun mauvais renseignement sur lui; mais que la secte à laquelle sans doute il appartenait était de toutes parts l'objet d'une vive opposition.

Paul prit jour avec eux pour une discussion sérieuse. Ils vinrent et, après l'avoir entendu, ils furent partagés de sentiment; les uns se montrant favorables à l'interprétation que l'apôtre donnait des prophéties, les autres refusant de reconnaître en Jésus de Nazareth les caractères du Messie attendu d'Israël. Paul termina l'entretien en déclarant que le salut envoyé de Dieu était aussi pour les gentils et que les gentils l'accepteraient. Les juifs se retirèrent divisés d'opinion. Pour Paul, ce n'était là qu'un prélude à sa carrière apostolique dans Rome. Saint Luc nous apprend qu'il fut visité dans sa retraite par un grand nombre de personnes, et qu'il avait la liberté d'admettre tous ceux qui se présentaient, annonçant le Christ avec assurance et sans éprouver la moindre entrave.

Les chrétiens sortis de la gentilité devaient avoir à cœur d'approcher d'un apôtre si célèbre déjà dans toute l'Église. Nul d'entre eux n'ignorait que Paul était l'auteur de cette Épître adressée avec tant d'autorité aux chrétiens de Rome, durant l'absence de Pierre. Ses autres Épîtres circulaient partout; son éloquence et la dignité de son caractère étaient le bien commun de tous les fidèles : il est donc naturel de penser que les chrétiens illustres qui nous

sont déjà connus furent des premiers à venir saluer Paul à son arrivée. Nous verrons plus loin qu'il ne fut pas sans relations directes avec les Flavii. En attendant, le récit de saint Luc nous le montre comme ayant joui dans sa retraite d'une complète liberté quant à l'accès des personnes qui voulaient traiter avec lui, et toute l'histoire de Paul montre que sa parole, ardente et vive, avait un entraînement particulier. Si la lassitude du polythéisme, le dégoût de la philosophie, le désir d'une vie plus élevée, avaient entraîné précédemment un nombre assez notable de personnes du plus haut rang à s'agréger au judaïsme en qualité de prosélytes, doit-on s'étonner que les mêmes tendances en aient attiré d'autres, et en plus grand nombre, vers le christianisme, qui donnait la plénitude d'une doctrine dont le mosaïsme ne fournissait que l'ébauche, et qui n'exigeait point la pratique minutieuse et gênante des rites juifs, auxquels étaient astreints les vrais prosélytes ?

Un mot de Paul, dans l'Épître qu'il écrivit de Rome aux Philippiens, éclaire jusqu'à un certain point l'étendue de ses conquêtes durant son séjour dans la capitale de l'Empire. Assurément, sa règle de conduite fut toujours celle qu'il a énoncée dans l'Épître aux Romains : « Je me dois à tous : aux esprits cultivés comme aux ignorants » ; mais il n'est pas permis de laisser passer, sans les avoir remarquées, ces paroles qu'il adresse aux chrétiens de Philippes : « Tous les fidèles vous saluent, et particulièrement ceux qui sont de la maison de César. » Il est visible que Paul veut donner ici une idée du progrès que l'Évangile faisait à Rome dans la classe la plus élevée. Si les chrétiens de la maison de César, dont il est ici question, eussent été simplement des employés d'un rang inférieur, il est à croire que Paul n'en eût pas fait cette mention spéciale : on connaît assez la sainte fierté de son caractère. Sans remonter non plus jusqu'aux premières dignités de la cour de Néron, on est en droit d'entendre ces paroles de certains officiers qui occupaient dans cette cour un rang important et remplissaient des services supérieurs.

Il n'est pas hors de propos de noter ici, d'après Tacite, que Flavius Sabinus, gendre de Pomponia Græcina, avait été élevé par Néron à la charge de préfet de Rome, vers l'année 56. Nous relèverons plus loin les raisons qui ont donné lieu de penser qu'il aurait professé le christianisme,

comme tant d'autres membres de sa famille. En ce cas, on aurait peut-être lieu de le compter parmi ces chrétiens qui approchaient de César.

Après deux ans environ de captivité, vers la fin de l'année 57, on accorda enfin à Paul l'audience à laquelle lui donnait droit l'appel qu'il avait interjeté à César. Il comparut au prétoire, et il atteste lui-même, dans son Épître aux Philippiens, que sa présence produisit une véritable sensation (*Phil.*, I). Burrhus était à ce moment préfet du prétoire, et les consuls assistaient en personne aux audiences de cette nature. M. de Rossi a démontré, d'après un monument des frères Arvales, que Sénèque était



Fig. 7. — Sénèque, d'après Visconti, *Iconographie romaine*.

consul durant le dernier semestre de l'année 57 fig. 7). Le philosophe fut donc à portée de connaître et d'entendre l'apôtre. Celui-ci, dans le prétoire, comme autrefois à Athènes dans l'Aréopage, sut trouver des accents dignes de sa cause, et de nature à faire impression sur un éclectique du genre de Sénèque. Le nom de Paul pouvait être déjà connu du philosophe par ses relations avec son frère Gallion, proconsul d'Achaïe, devant lequel nous avons vu qu'une émeute de juifs à Corinthe avait entraîné l'apôtre.

Le succès du plaidoyer de Paul dans le prétoire amena son acquittement, et l'apôtre, débarrassé de ses liens, put se livrer, avec plus d'aisance encore, à la prédication de l'Évangile. La persuasion assez générale a été, dans la haute antiquité chrétienne, que Paul et Sénèque ont eu ensemble des relations au dehors du Prétoire. On ne saurait, il est vrai, apporter en preuve

la correspondance de l'un et de l'autre qui avait cours au quatrième siècle, et qui fait partie du cycle des apocryphes chrétiens; mais il faut avouer en même temps que ces relations entre l'apôtre et le philosophe ont leur vraisemblance, lorsque, sans appuyer davantage sur la rumeur si ancienne qui les atteste, on rencontre dans les écrits de Sénèque un nombre si considérable de passages reproduisant le texte même des livres juifs et chrétiens, et quelquefois jusqu'aux propres paroles des Épîtres de Paul. Ces emprunts, qui ont fait dire à Tertullien, dans son livre *de Anima,* ce mot significatif : *Seneca sæpe noster,* ne sauraient tous s'expliquer par la lecture assidue que Sénèque avait faite des philosophes, chez lesquels on rencontre parfois des passages empreints de spiritualisme et d'une morale pure, à côté d'autres sentences qui les neutralisent. Les traits de Sénèque auxquels nous faisons allusion retracent trop expressément le style employé dans les saintes écritures chrétiennes pour qu'il soit possible de n'y voir que des centons de Cicéron et autres moralistes, grecs ou latins, qui n'ont ni cette allure ni cette couleur.

Personne ne songe à revendiquer Sénèque pour le christianisme; ce que l'on peut dire seulement sans invraisemblance, c'est qu'il aurait reconnu dans le juif Paul un homme avec lequel on pouvait, sans déroger, lier quelques relations, et en cela Sénèque aurait imité bon nombre de personnes de distinction qui, ainsi qu'on a pu le remarquer, goûtaient les entretiens de l'apôtre. Que ces rapports aient amené Sénèque à lire nos livres sacrés, avec assez de soin pour en extraire certains passages qu'il encadre dans ses écrits, sans en indiquer la provenance, rien n'a lieu d'étonner, et d'autant moins, que le philosophe n'a pas coutume d'indiquer les sources où il puise ses sentences de morale, trop souvent contradictoires. Nous laissons donc bien volontiers au stoïcisme le philosophe qui, avec son ami Burrhus, eut le courage de faire, en plein sénat, l'apologie du meurtre d'Agrippine par Néron, leur élève, et qui ensuite eut le lâche orgueil de s'ouvrir les veines sur l'ordre de César. Nous tenons seulement à prendre acte d'un fait qui fournit une nouvelle preuve de l'attention que la société romaine portait de plus en plus au christianisme.

La famille Annea, à laquelle appartenait Sénèque, semble avoir eu dans la suite quelques membres agrégés à l'Église chrétienne, si c'est à cette *gens*

qu'il faut attribuer un marbre du commencement du troisième siècle, découvert à Ostie, en 1867. L'inscription funéraire, publiée par M. de Rossi, est ainsi conçue :

D. M.
M. ANNEO
PAVLO PETRO
M. ANNEVS PAVLVS
FILIO CARISSIMO.

On voit ici un personnage nommé M. Anneus Paulus, et son fils appelé M. Anneus Paulus Petrus. Le surnom de *Paulus*, que portent à la fois le père et le fils, ne déciderait rien à lui seul; mais le *cognomen* surajouté de *Petrus*, nom entièrement inconnu dans l'épigraphie latine, annonce visiblement une intention chrétienne, et semble même donner un sens à l'emploi du surnom *Paulus*. Ne serait-ce pas le vestige d'une tradition de famille chez les Annei, selon laquelle leur aïeul aurait eu des rapports avec l'apôtre Paul?

Nous avons dit que Paul avait annoncé son acquittement aux Philippiens. Auparavant, durant le cours de sa captivité, il écrivit aux Éphésiens et aux Colossiens. C'est aussi à la même époque qu'il faut placer la lettre si touchante à Philémon, en faveur de l'esclave Onésime. L'Épître aux Hébreux, qui se termine par une salutation au nom des frères « qui sont en Italie », se rapporte également au séjour de l'apôtre dans Rome. Son ardeur pour l'extension de la foi chrétienne ne lui permettait pas d'oublier, au milieu de ses labeurs dans la capitale de l'Empire, ces chères Églises de l'Asie et de la Grèce, qu'il avait fondées avec tant d'efforts et au prix de tant d'épreuves. Il lui tardait de les revoir. Avant de repartir pour l'Orient, visita-t-il l'Espagne, comme il en avait annoncé l'intention? Plusieurs écrivains de l'antiquité l'affirment; il est néanmoins étonnant que pas une seule des Églises d'Espagne n'ait revendiqué l'honneur d'avoir été fondée par l'apôtre des gentils.

Quoi qu'il en soit, Paul ne dut pas beaucoup tarder à retourner en Orient. Nous l'y retrouvons occupé aux travaux apostoliques dans cette dernière période de sa vie si laborieuse. Il remplit les promesses qu'il avait faites

durant sa captivité, en visitant de nouveau Colosses et même Éphèse, où il établit évêque son disciple Timothée. Il évangélisa la Crète, où il laissa son disciple Tite pour pasteur, le chargeant d'organiser l'Église dans cette île. Paul avait longtemps désiré voir l'Église romaine; il l'avait vue, il l'avait illustrée par son séjour, il l'avait accrue et fortifiée par sa prédication; maintenant, il la quittait pour quelques années; mais il devait revenir pour l'illuminer des derniers rayons de son apostolat, et l'empourprer de son sang glorieux.

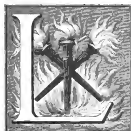




CHAPITRE V.

57—64.

Pomponia Græcina accusée de superstition étrangère devant le tribunal de famille. — Lucine, son nom chrétien dans l'Église de Rome. — Saint Pierre rentre à Rome après ses courses apostoliques dans l'Occident. — Il confère la dignité épiscopale à son disciple Clétus. — Noble origine de ce disciple. — Clément, disciple de saint Pierre. — La maison du Cælius. — Les Claudii. — Chaire de saint Pierre au Viminal. — Règlement de saint Pierre sur la célébration de la Pâque. — Le pont Triomphal et la plaine Vaticane. — La naumachie de Jules César. — Les jardins de Néron. — Le cirque de Caligula. — Le temple d'Apollon et le térébinthe. — Catacombe établie par Pudens entre la voie Triomphale et la voie Cornélia. — Haine des païens pour le christianisme. — Incendie de Rome. — Persécution de Néron contre les chrétiens. — Martyrs dans les jardins de Néron. — Jugement de Sénèque sur le courage des martyrs. — Ralentissement de la persécution.



L'ANNÉE 57, qui avait vu Paul comparaître dans le prétoire, vit un autre jugement qui pouvait avoir les suites les plus graves pour celle qui en était l'objet. Pomponia Græcina, ainsi que le rapporte Tacite (*Annal.*, XIII), fut traduite devant le tribunal de famille, pour répondre sur l'accusation d'avoir abandonné la religion de l'Empire et de professer « une superstition étrangère ». Les relations de Pomponia, son zèle actif pour répandre la foi chrétienne, avaient fini par donner de l'ombrage aux amis et à certains membres de la parenté. Ce jugement domestique, autorisé par la loi romaine, pouvait se terminer par une sentence capitale décrétée contre la femme accusée. Plautius, mari de Pomponia, auquel appartenait, avec la présidence de ces assises domestiques, la décision souveraine, prononça la sentence d'absolution sur son épouse. La

dignité et la grandeur d'âme de la matrone chrétienne avaient vaincu; mais il n'avait pas été possible à Plautius de soustraire sa femme à cette étrange scène qui tourna à la confusion de ceux qui l'avaient provoquée, et n'eut d'autre suite que d'assurer à Pomponia un plus haut degré d'indépendance et de liberté.

Sa carrière était loin encore d'être épuisée; car nous savons par Tacite que Pomponia survécut quarante ans à la mort de Julie, qui se rapporte à l'année 43. La divine Providence l'avait destinée à être dans Rome la coadjutrice des apôtres. Au sein de l'Église chrétienne, la noble femme portait un nom devant lequel s'effaçait à ses yeux celui des Pomponii : elle était appelée Lucina. Ce *cognomen* mystérieux n'est point un dérivé féminin de Lucius, qui donnerait *Lucia*, *Luciana* ou *Lucilla;* il est formé de *Lux, Lucis*, qui signifie *Lumière.* Les premiers chrétiens appelaient le baptême *illuminatio*, parce que ce sacrement dissipe les ténèbres de l'homme déchu, et l'établit dans le Christ, qui s'est dit la « Lumière du monde ». (JOHAN., VIII.) La conjecture de M. de Rossi, qui avait pressenti l'identité de Lucine et de Pomponia Græcina, a été confirmée jusqu'à l'évidence lorsque, le cimetière de Lucine interrogé conjointement avec celui de Calliste, les marbres funéraires ont répondu que là était la sépulture des Pomponii chrétiens et de leurs alliés. Mais nous reviendrons à loisir sur ces intéressants détails. Le nom de Lucine, sous lequel nous désignerons désormais Pomponia Græcina, fut conservé avec respect dans l'Église romaine, et porté successivement par deux autres matrones chrétiennes, dont la première figure au milieu du troisième siècle, et la dernière vivait au temps de la persécution de Dioclétien.

Cependant l'apostolat que Pierre exerçait dans les régions occidentales touchait à sa fin, et l'apôtre devait rentrer dans Rome, pour y fixer son séjour jusqu'à sa mort. Il serait impossible de préciser ici une date avec certitude; mais il est à croire que les excursions de Pierre dans les régions qui devaient former autour de Rome le patriarcat d'Occident ne durèrent pas moins de quatre à cinq années. Dans la fondation des nouvelles Églises, Pierre était à même d'employer l'expérience qu'il avait acquise en Orient, et, de retour à Rome, il ne perdit jamais de vue ces immenses provinces, qui étaient devenues comme l'apanage du premier siége. Les traditions très-respectables de plusieurs Églises, particulièrement dans les Gaules, attestent

qu'il donna lui-même de Rome la mission à plusieurs des prédicateurs de l'Évangile qu'elles honorent comme leurs fondateurs.

Quant aux deux représentants de l'autorité de Pierre à Alexandrie et à Antioche, l'apôtre dut apprendre vers l'époque de son retour à Rome que son fidèle Marc, après de longs et fructueux travaux, avait succombé sous les coups des païens d'Alexandrie, dans une fête de Sérapis. Cet événement eut lieu, au rapport d'Eusèbe dans sa Chronique, en la septième année de Néron, qui correspond à l'an 62. Anien remplaça Marc sur le second siége de la chrétienté. Vers le même temps, l'Église d'Antioche perdait son évêque Évodius, auquel succéda le grand Ignace, qui figurera dans nos récits.

A Rome, Linus eut à présenter aux regards de Pierre les nouvelles conquêtes de l'Église au sein de Babylone. Paul aussi n'avait pas travaillé en vain, et son apostolat, sous ses diverses formes, n'avait pas été moins fécond. Pierre jugea à propos, pour accroître encore le progrès des conversions, de soulager Linus en lui donnant un collègue, revêtu comme lui du caractère épiscopal. Il imposa donc les mains à un autre de ses disciples nommé Clétus.

Ce nouveau vicaire était romain, et avait vu le jour dans le *vicus Patricius*, quartier situé dans la vallée qui réunit l'Esquilin au Viminal, et habité de tout temps par les principales familles de l'aristocratie romaine. Le *Liber Pontificalis* nous apprend que le père de Clétus appartenait à la *gens* Æmilia. Un monument de l'an 70, que nous mentionnons plus loin, offre les noms de sept Æmilii, qui avaient à ce moment leur habitation dans la région où se trouvait le *vicus Patricius*. Mais les Æmilii n'étaient pas seulement voisins de Cornélius Pudens; ce *cognomen* Pudens semble avoir été, sous les empereurs, usité principalement dans les deux familles Cornelia et Æmilia, qui s'étaient unies étroitement, sous la république, dans les fils de Paul Émile et de Scipion l'Africain. On cite plusieurs personnages du nom d'Æmilius Pudens rappelés dans les auteurs de l'antiquité; mais ce qui nous intéresse plus encore est un marbre chrétien découvert au cimetière de Lucine par M. de Rossi, et portant le nom d'Æmilia Pudentilla. L'inscription se rapporte au commencement du quatrième siècle, et elle rappelle tout naturellement celle dont nous avons parlé plus haut, trouvée aussi dans les catacombes de la voie Appienne, et sur laquelle se lit le nom

d'une Cornélia Pudentianes. Il n'est pas hors de propos d'ajouter qu'on trouve dans Gruter (519) un Æmilius Pudens érigeant un monument à son jeune fils Æmilius Pudentianus; et comme il nous est, pour ainsi dire, impossible de remuer ces grands noms de l'ancienne Rome sans faire surgir un Cæcilius, on nous permettra de rappeler ici, au troisième siècle de notre ère, un Q. Cæcilius Pudens, légat de Germanie. (STEINER., *Inscript. provinc. Rheni et Danub.*)

L'origine du nouveau vicaire que Pierre s'était donné ne manquait donc pas d'illustration. Quant au nom de Clétus par lequel il est désigné dans les fastes de l'Église, il n'y a nulle difficulté d'y voir un *cognomen* chrétien, sous lequel il était connu dans l'Église, ainsi que nous venons d'en donner un exemple au sujet de Pomponia Græcina. Le mot grec *cletos*, latinisé *cletus*, signifiait *vocatus*, appelé; c'est un des noms par lesquels saint Paul désigne les chrétiens.

Les rapports de voisinage et de parenté entre les Cornelii et les Æmilii expliquent aisément comment plusieurs d'entre eux ont pu se trouver unis de pensée et de sentiment à l'égard du christianisme. Depuis la conversion de Cornélius, l'événement de Césarée planait, pour ainsi dire, sur le Viminal, et c'est dans ce noble quartier que le christianisme était venu s'abattre sur la gentilité. La *domus Pudentiana* était désormais l'asile préféré de Pierre. Là, il recevait les soins hospitaliers de Pudens et de Priscille, et leur fils grandissait à l'ombre de l'apôtre. Leurs protégés, Aquila et Priscille, dont nous avons signalé le séjour dans la maison de l'Aventin, après le retour de Corinthe, ne terminèrent pas leurs jours à Rome. Nous voyons par la deuxième Épître de Paul à Timothée qu'ils étaient à Éphèse en l'année 67, qui fut celle du martyre de saint Pierre et de saint Paul, et les documents sur lesquels s'appuie leur histoire donnent lieu de penser qu'ils achevèrent leur carrière en Orient.

Pierre eut aussi d'intimes relations avec un autre disciple de la foi chrétienne, romain et païen de naissance, mais déjà éprouvé dans la carrière des travaux apostoliques à la suite de Paul. Il se nommait Clément; il était fils d'un Faustinus, et avait vu le jour au pied du mont Cœlius. La basilique chrétienne qui porte son nom, et qui existait déjà au quatrième siècle, d'après le témoignage de saint Jérôme, marque encore aujourd'hui l'emplacement de

sa maison. Elle est située sur la pente inférieure du Cœlius, et l'on sait que ce quartier était habité aussi par de nombreuses familles de l'aristocratie. Là vécurent Bruttius Præsens, Annius Verus; là fut élevé Marc-Aurèle. De récentes fouilles dans les substructions de la basilique ont mis à découvert des restes importants de l'antique maison romaine.

Quant à l'origine de Clément, nul doute qu'elle n'ait été patricienne. Le livre des *Récognitions,* composé au plus tard dans le deuxième siècle, le fait naître de race impériale. On a cherché le moyen de le rattacher aux Flavii, chez lesquels on trouve Flavius Clemens, dont nous aurons à parler; mais tout autre argument fait défaut, et celui-ci est par trop faible. On aurait plus de motifs pour rattacher Clément aux Claudii, race véritablement impériale, puisqu'elle compte jusqu'à quatre Césars. Un manuscrit de la Vaticane du VIII[e] siècle, reproduit par les Bollandistes et déjà cité, dit expressément que Clément fut épargné dans la persécution de Néron, parce qu'il était allié de César. L'épigraphie, en effet, nous fournit par Gruter plusieurs inscriptions de la *gens* Claudia, du même temps, sur lesquelles se rencontrent un Claudius Clemens, un Claudius Faustus, un Claudius Faustinus. D'autre part, Cicéron atteste que Tiberius Claudius Centumali résidait sur le Cœlius, et ce fut aussi sur le Cœlius que fut élevé le temple que l'on dédia à l'empereur Claude. Les *Récognitions*, que l'on n'a aucun motif de récuser lorsqu'il s'agit simplement du nom des parents de Clément, lui donnent pour mère une Matidia. La race de cette femme ne devait pas être vulgaire; car nous voyons un Matidius épouser la propre sœur de Trajan dans la seconde moitié du premier siècle.

Toutes ces raisons autorisent à placer Clément parmi les membres de l'aristocratie romaine convertis au christianisme, et s'employant avec zèle à sa propagation. Si l'on avait à écrire en détail la vie de Clément, il serait peu sûr de prendre pour base les *Récognitions*, livre de parti, où l'auteur a surtout en but de recommander la secte ébionite; mais on est en droit de conclure de ce roman que le souvenir des pérégrinations entreprises par le jeune patricien à la recherche de la vérité n'était pas encore effacé au deuxième siècle. C'est, en effet, dans ce but que Clément quitta Rome et passa dans l'Orient. Il y eut avec Pierre des relations intimes, dans l'intervalle qui s'écoula entre les deux séjours de celui-ci à Rome; après quoi,

devenu chrétien, il s'attacha durant quelque temps à la suite de Paul, qui parle de lui avec la plus haute estime. De retour à Rome, il revoyait Pierre, son ancien maître. Le vieillard l'accueillit en père, et nous verrons à quel degré s'éleva la confiance dont il l'honorait.

L'augmentation du nombre des fidèles avait engagé Pierre à fixer désormais dans la ville même le centre de son action. Le cimetière Ostrianum était trop éloigné, et ne pouvait plus suffire aux réunions des chrétiens. Le motif qui avait porté l'apôtre à revêtir successivement Linus et Clétus du caractère épiscopal, pour les rendre capables de partager les sollicitudes d'une Église dont l'extension était sans limites, amenait naturellement à multiplier les lieux d'assemblée. La résidence particulière de Pierre étant donc fixée au Viminal, c'est là que fut désormais établie la Chaire mystérieuse, symbole de puissance et de vérité. Le siége auguste que l'on vénérait sous les arceaux de l'hypogée Ostrien ne fut pas cependant déplacé. Pierre visitait encore ce berceau de l'Église romaine, et, plus d'une fois sans doute, il y aura exercé les fonctions saintes. Une seconde Chaire, exprimant le même mystère que la première, fut dressée chez les Cornelii, et cette Chaire a traversé les siècles. Le Christ a voulu que ce signe visible de l'autorité doctrinale de son Vicaire eût aussi sa part d'immortalité. Cet humble siége a toute une histoire : on le suit de siècle en siècle dans les documents de l'Église romaine. Tertullien atteste formellement son existence dans son livre *de Præscriptionibus*. L'auteur du poëme contre Marcion, au troisième siècle; saint Optat de Milève, au quatrième ; saint Ennodius de Pavie, au cinquième; le Missel Gothico-Gallican, au sixième, forment une chaîne indestructible de témoignages qui certifient la perpétuité de sa conservation. On sait par d'autres documents, également sûrs, que saint Damase le plaça dans le baptistère qu'il construisit pour la basilique Vaticane; que, durant de longs siècles, il servit à l'intronisation des papes; enfin qu'on l'exposait sur l'autel dans la fête commémorative qui lui était consacrée, le 22 février de chaque année. Ce jour est désigné sous le nom de *Natale Petri de Cathedra*, sur le célèbre Calendrier du quatrième siècle, qui fait partie de l'almanach de Furius Dionysius Philocalus, conservé à la bibliothèque impériale de Vienne.

En 1663, Alexandre VII renferma la Chaire de saint Pierre dans le

colossal et somptueux monument qu'il fit exécuter par le Bernin, et qui décore l'abside de la basilique Vaticane. Elle a enfin revu la lumière, par l'ordre de Pie IX, qui dans l'année 1867, centenaire du martyre de saint Pierre, l'a fait exposer aux regards et à la vénération des fidèles (fig. 8).

Des idées inexactes s'étaient accréditées sur ce précieux témoin du séjour du prince des apôtres dans Rome. On se souvenait que ce siége était

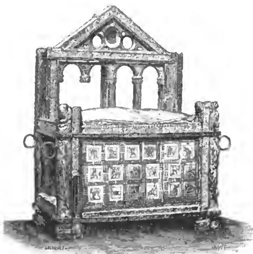


Fig. 8. — Chaire de saint Pierre.

décoré d'ornements en ivoire, et on était incliné à y voir la chaise curule de Pudens, qui en aurait fait hommage à son hôte apostolique. L'étude du monument, accomplie avec autant de respect que de précision, a donné les résultats suivants: La Chaire de saint Pierre était en bois de chêne, ainsi qu'il est aisé d'en juger aujourd'hui par les pièces principales de la charpente primitive, telles que les quatre gros pieds, qui demeurent conservés à leur place, et portent la trace des pieux larcins que les fidèles y ont faits à plusieurs époques, enlevant des éclats pour les conserver comme reliques. La

Chaire est munie sur les côtés de deux anneaux où l'on passait des bâtons pour la transporter; ce qui se rapporte parfaitement au témoignage de saint Ennodius, qui l'appelle *sedes gestatoria*. Le dossier et les panneaux du siége ont été renouvelés, à une époque postérieure, en bois d'acacia de couleur sombre; une rangée d'arcades à jour forme ce dossier, et est surmontée d'un tympan triangulaire de même bois.

Des ornements d'ivoire ont été adaptés au devant et au dossier de la chaire, mais seulement dans les parties qui sont en acacia. Ceux qui couvrent le panneau de devant sont divisés en trois rangs superposés, contenant chacun six plaques d'ivoire, sur lesquelles ont été gravés divers sujets, entre autres les travaux d'Hercule. Quelques-unes de ces plaques sont posées à faux, et l'on reconnaît aisément que leur emploi a eu lieu dans un but d'ornementation à l'époque où l'on adaptait les restes de l'antiquité aux objets que l'on voulait décorer, aux châsses de reliques, aux missels, etc., dans les huitième et neuvième siècles. Les ivoires qui décorent le dossier correspondent à son architecture, et semblent fabriqués exprès. Ce sont de longues bandes sculptées en relief, et représentant des combats d'animaux, de centaures et d'hommes. Le centre de la ligne horizontale du tympan est occupé par la figure d'un prince couronné, ayant le globe et le sceptre. Les traits et la tenue annoncent un empereur carlovingien. C'est ainsi que le monument primitif porte jusque dans ses décorations, plus ou moins intelligentes, les témoignages de la vénération des siècles qu'il a traversés.

L'apôtre qui présida dans cette Chaire exerçait sa sollicitude non seulement sur Rome, mais sur l'Église entière. Pasteur des brebis et des agneaux de l'immense bergerie qu'il avait ouverte au jour de la Pentecôte à Jérusalem, c'était à lui de pourvoir par les règlements nécessaires à la bonne administration du troupeau. Un de ces règlements eut pour objet la célébration de la Pâque, question de la plus haute importance pour l'entière émancipation de la gentilité à l'égard des coutumes juives. Il était aisé de reconnaître que, dans Rome principalement, l'élément israélite qui avait été d'abord comme le noyau de la population chrétienne s'effaçait de plus en plus par l'accession continue des gentils au baptême. Ce ne fut, au reste, que la faible minorité chez les juifs, tant à Jérusalem que dans les provinces de l'Empire, qui consentit à reconnaître en Jésus le Messie promis et attendu. Pierre jugea

donc que le moment était arrivé de proclamer la scission profonde qui séparait pour jamais l'Église de la Synagogue.

Une fête, la plus solennelle des fêtes, était commune aux juifs et aux chrétiens; mais l'objet en était tout différent; car, en ce jour, les juifs célébraient la sortie d'Israël de l'Égypte, tandis que les chrétiens fêtaient le triomphe du Christ sur la mort. Le même nom désignait cette solennité dans les deux religions, et jusque-là le même jour avait réuni juifs et chrétiens dans la célébration des deux anniversaires, dont le premier ne rappelait qu'un événement de l'histoire d'un peuple isolé, tandis que le second intéressait la race humaine tout entière.

Pierre, selon le témoignage de Bède (*Hist. eccl. Anglor.*, lib. III, cap. xxv), statua que l'Église de Rome célébrerait désormais la Pâque le dimanche, et que ce dimanche serait toujours celui qui suivrait le quatorzième jour de la lune de mars. Les juifs au contraire avaient et ont toujours leur Pâque le propre jour du quatorze de cette lune, conformément aux prescriptions mosaïques. Jusqu'alors leur pratique avait régné dans le christianisme naissant; et le règlement sanctionné par Pierre avec une souveraine prudence fut observé de suite dans tout l'Occident. Il fut même accepté de bonne heure dans la plus grande partie des Églises de l'Orient; mais il rencontra de vives résistances en quelques autres, au sein desquelles un reste d'esprit judaïque vivait encore.

En suivant, comme nous le faisons, les progrès de l'Église chrétienne, nous avons perdu de vue l'affreux César que Dieu, dans sa colère, laissait dominer sur Rome païenne. Néron, après ses pacifiques débuts, n'avait pas tardé à développer un caractère dont tous les vices à la fois se disputaient l'empire. Il devait être, et il fut le premier persécuteur de l'Église. En attendant le moment où nous aurons à le montrer en cette qualité, laissant de côté beaucoup de détails qui trouveraient utilement leur place dans un récit moins circonscrit, il nous faut signaler ici, sous le rapport topographique, certains travaux qu'il entreprit, au point de vue de ses plaisirs, sur un terrain hors de l'enceinte de Rome, vers lequel se concentrera bientôt le principal intérêt de notre histoire.

Au-delà du Tibre, en face du Champ de Mars, s'étendait une vaste plaine à laquelle conduisait le pont appelé *Triomphal*. Ce pont mettait en commu-

nication avec la ville les deux voies Triomphale et Cornélia, qui toutes deux se dirigeaient vers le nord. A partir du fleuve, la plaine était bornée à gauche par le Janicule, au fond par les monts Vaticans, dont la chaîne se continuait à droite en amphithéâtre. Près de la rive du Tibre, le terrain était occupé par d'immenses jardins qui étaient la propriété de la *gens* Claudia. Néron, qui posséda ces terrains, y joignit les jardins de sa tante Domitia, contigus aux premiers, mais situés plus au nord.

Lorsque, sortant de la ville, on avait franchi le pont Triomphal, on rencontrait bientôt le lieu d'une Naumachie, œuvre de Jules César, qui voulut donner au peuple le spectacle d'une bataille navale, dans les fêtes qui suivirent la défaite de Thapsus et la mort de Métellus Scipion. Cette Naumachie est la première qui ait été creusée dans Rome, et bien qu'elle n'ait pas été longtemps en usage, on voit par de nombreux monuments que son nom servait à désigner la plaine Vaticane, sur laquelle elle avait été construite. (Cancellieri, *De secretar. basil. Vatic.*) Il faut se garder de confondre la Naumachie de César, dont parle Suétone, avec celle que fit ouvrir Auguste dans le quartier du Transtévère, près du Janicule, et qui était entourée d'un bois.

Néron se fit un lieu de plaisance des jardins dont nous venons de parler, et il n'épargna rien pour les rendre convenables à son but. Plantations, constructions somptueuses, tout y fut réuni, et dans son goût pour les courses de chars, il compléta cet ensemble par un hippodrome, dans lequel le peuple romain pouvait être admis, par la faveur de César, lorsqu'il plaisait à celui-ci de présenter à l'admiration publique le premier cocher de l'Empire.

A l'ouest de la plaine Vaticane, et au-delà des jardins de Néron, était un cirque de vaste étendue, que l'on désigne ordinairement sous le nom de ce prince, bien qu'il ait dû sa première origine à Caligula, qui fit apporter d'Égypte l'obélisque destiné à marquer le point central de la *Spina*. C'est celui que Sixte-Quint a fait dresser sur la place de Saint-Pierre. Son premier emplacement est encore marqué par une inscription sur le sol, près du flanc gauche de la basilique, dont les murs en cette partie posent sur les substructions mêmes du cirque. Il est nécessaire de spécifier d'avance tous ces lieux, où nous serons ramenés bientôt. En dehors du cirque, vers son extrémité

occidentale, s'élevait un temple d'Apollon, divinité protectrice des jeux publics. A l'autre extrémité commençait la déclivité des monts Vaticans, et vers le milieu, en face de l'obélisque, était planté un térébinthe connu du peuple. Ces détails sont complétés à l'aide du *Liber Pontificalis* et de deux manuscrits cités par Bosio, l'un du Vatican, l'autre de la bibliothèque de Saint-Jean-de-Latran.

La voie Cornélia et la voie Triomphale débouchaient à distance, la première, longeant le cirque à droite, et la seconde allant rejoindre la voie Claudia par le pied des monts Vaticans. Sur les terrains situés entre ces deux voies, existait un prædium qui devint ou continua d'être la propriété des Cornelii. La pensée d'y creuser un hypogée chrétien se présenta à l'esprit de Pudens, car il avait à cœur de continuer envers son hôte vénérable, après son trépas, l'hospitalité qu'il s'honorait de lui offrir durant sa vie. Le sol de la plaine Vaticane, argileux et léger, se prêtait à ce projet, et la crypte fut ouverte. Nul endroit de Rome ne convenait mieux à une fin si auguste. De tout temps quelque chose de mystérieux avait plané sur le Vatican. Les Romains y considéraient avec respect un vieux chêne, que d'antiques traditions disaient antérieur à la fondation de Rome. On parlait d'oracles qui s'étaient fait entendre en ces lieux. Et quel emplacement convenait mieux pour son repos à ce vieillard qui était venu conquérir Rome, qu'un hypogée sous ce sol vénéré, ouvrant sur la voie Triomphale et s'étendant jusqu'à la voie Cornélia, unissant ainsi les souvenirs de Rome victorieuse et le nom des Cornelii désormais inséparable de celui de Pierre?

Cette même époque vit creuser encore d'autres catacombes destinées à abriter les sépultures chrétiennes. Le cimetière Ostrianum, qui dut naturellement produire de nouvelles galeries, ne pouvait plus suffire à la population chrétienne de Rome. En outre, les nobles personnages qui avaient embrassé la foi devaient songer à construire, pour leur sépulture et celle des membres de leurs familles, qui leur étaient unis de croyance, des hypogées qui fussent à l'abri de toute superstition païenne. Là aussi, elles pouvaient offrir asile à la dépouille mortelle de leurs amis, et pratiquer dans ces lieux funèbres, toujours entourés du respect des Romains, des réunions qui, sans attirer une attention indiscrète, se transformaient aisément en assemblées religieuses.

La crypte Vaticane était déjà ouverte en l'an 67, puisqu'on put y déposer le corps de Pierre après son martyre. Le zèle ardent de Lucine ne faisait pas défaut dans cette œuvre nouvelle, et nous verrons que dès la même époque elle avait déjà ouvert le sol sur plusieurs voies, dans des *prædia* dont elle avait la propriété. Priscille, l'épouse de Cornélius Pudens, qui nous est déjà connue, commençait en même temps sur la voie Salaria la crypte qui porte son nom dès la plus haute antiquité. Tels étaient les premiers essais de Rome souterraine, en ces années où Pierre tenait encore en ses mains augustes le gouvernail du vaisseau de l'Église.

Ainsi le christianisme dans Rome florissait et se développait sans qu'aucune entrave politique eût jusqu'ici menacé ses progrès. Le seul obstacle qu'il rencontrait, et qu'il devait vaincre, était l'impopularité. Le Seigneur l'avait annoncé lui-même : « Vous serez en haine à tous, avait-il dit, à cause « de mon nom. » (MATTH., X.) Un homme de la société polie de Rome, Tacite, témoigne, sans s'en douter, de l'accomplissement littéral de cette prophétie lorsqu'il nous désigne les chrétiens, sous Néron, comme « chargés déjà de la haine du genre humain ». (*Annal.*, XV.) Les odieuses et absurdes calomnies qui furent lancées sur eux, et qui obtinrent créance, sous les Antonins, dans tout l'Empire, n'avaient cependant pas encore été produites. En attendant, un instinct suscité par l'ennemi de Dieu et des hommes s'irritait contre ce que le monde appelait « la superstition étrangère », et un préjugé sauvage repoussait avec horreur des citoyens qui ne cherchaient qu'à s'effacer, et qui remplissaient avec la plus entière fidélité les devoirs privés et les obligations sociales. On apprenait que leur nombre s'accroissait sans cesse, et que ce n'était pas seulement dans les classes populaires que se rencontraient les sectateurs de la nouvelle religion.

L'instigation des juifs, irrités toujours plus contre le christianisme, était pour beaucoup dans cette aversion. L'esprit d'intrigue servait leur haine, rendue plus implacable par l'avancement de la foi chez les gentils. Méprisés de la société romaine, ils n'y faisaient pas moins sentir leur influence. Poppée, la seconde femme de Néron, celle dont Tacite a dit « qu'elle avait tout, excepté l'honnêteté », se laissait approcher par eux avec assez de faveur pour avoir mérité de la part de l'historien Josèphe l'épithète de Θεοσεβής. Néanmoins, le prosélytisme juif éprouvait une décadence sensible,

tandis que les conversions à la doctrine des apôtres ne s'arrêtaient pas.

Pierre, dans sa solennelle Épître, avait annoncé les jours de l'épreuve comme ne devant pas tarder; l'explosion de la persécution fut subite. En 64, dans un accès de démence furieuse, Néron venait d'incendier Rome pour la rebâtir à son caprice. L'indignation du peuple, auquel cependant il avait la passion de plaire, monta au comble, et le tyran se demanda comment il s'y prendrait pour apaiser les murmures. Il lui vint en pensée, ou on lui suggéra de rejeter le crime sur les chrétiens. Le fanatisme païen, la jalousie juive, l'orgueil philosophique, eurent satisfaction au même instant. Écoutons le langage féroce du grave Tacite : « Pour calmer l'irritation, Néron produisit des accusés, et soumit aux tourments les plus raffinés des hommes détestés pour leurs crimes, et que le peuple désignait sous le nom de chrétiens. Ce nom leur est venu de Christ, qui sous l'empire de Tibère avait été mis à mort par le procurateur Ponce Pilate, ce qui réprima pour un moment cette pernicieuse superstition. Néanmoins le torrent déborda de nouveau, non-seulement en Judée, où il avait pris sa source, mais jusque dans Rome même, où viennent se rendre et se perpétuent tous les crimes et toutes les turpitudes. On saisit d'abord ceux qui avouaient, et ensuite, sur leurs dépositions, *une multitude immense*, moins convaincue du crime d'incendie que d'être en butte à la haine du genre humain. » (*Annal., ibid.*)

En lisant ces lignes écrites trente ans après les événements, on peut se faire l'idée de l'impuissance de jugement à laquelle le paganisme réduisait ses adhérents. Ignorer la doctrine des chrétiens au point de la confondre avec celle des sectes perverses, ne tenir aucun compte des vertus et des qualités de ceux qui embrassaient cette religion nouvelle; ne rien conclure de cette vie indestructible que la persécution de Néron n'avait pas atteinte, ne rien comprendre au présent, ne rien pressentir de l'avenir; tel fut le caractère de cette portion de la société romaine qui se fit l'ennemie acharnée du christianisme.

Quant à Néron lui-même, il voulut créer un nouveau genre de spectacle à ce peuple qu'il avait froissé, et dont il tenait à reconquérir la faveur. Le supplice des chrétiens, exécuté avec un luxe de barbarie inusité jusqu'alors, lui sembla propre à atteindre ce but. Aidé des inspirations de Tigellinus, son préfet du prétoire, il trouva un moyen de varier les scènes de carnage, et de

flatter d'une façon inouïe les instincts de la cruauté populaire. Il choisit pour principal théâtre de l'immolation des chrétiens ses jardins de la plaine Vaticane, qu'il ouvrit au peuple. Là on put voir à son aise déchirer à belles dents par des meutes de chiens furieux les disciples du Christ cousus dans des peaux de bêtes. Mais ce n'était pas assez pour assouvir la férocité de Tigellin et de son maître; il leur fallut des flambeaux vivants pour éclairer les jeux que l'empereur donnait dans son hippodrome. De longues files de martyrs dessinaient l'enceinte et le contour du cirque, éclairaient les avenues des jardins. Chacun était vêtu d'une tunique de papyrus enduite de cire et de poix. Un pal fiché en terre, et se terminant par une pointe aiguë, pénétrait la gorge du martyr, et l'obligeait à garder la tenue droite d'un flambeau. Au signal donné, les bourreaux mettaient le feu à la tunique incendiaire, et l'holocauste commençait. A la lueur de ces torches humaines, Néron lançait son char, et mendiait par son adresse les applaudissements du peuple.

Ces détails nous sont fournis par Tacite, et ils sont confirmés par Martial et Juvénal. Ce dernier donne à entendre que l'on achevait avec l'épée les martyrs à demi consumés, lorsqu'il parle de ruisseaux de sang qui serpentaient sur le sable. Disons cependant que Tacite, sans adoucir sa haine pour les chrétiens, qu'il se gardait bien d'étudier et de connaître, finit par protester contre l'affreuse répression qu'on leur infligeait. « Quoique les chrétiens, dit-il, fussent coupables et dignes des derniers supplices, on finit par éprouver quelque compassion pour ces victimes, qui semblaient moins immolées au bien public qu'à l'assouvissement de la cruauté d'un seul. »

Un homme néanmoins se rencontra à qui ces scènes, où la grandeur d'âme des victimes l'emportait encore sur l'horreur du spectacle, inspirèrent l'admiration et la sympathie la plus vive pour les persécutés. Ce fut Sénèque, qui avait vu et entendu Paul, Sénèque, qui, nous le répétons, avait étudié les écrits des chrétiens et modifié plus ou moins ses idées et son langage d'après ce qu'il avait lu. Dans ses lettres intimes, il s'épanche avec des amis sur ce qui vient de se passer sous ses yeux. Il a vu, écrit-il à Lucilius (*Ep.* XIV), des hommes en proie aux plus poignantes tortures, impassibles, n'ayant rien de la roideur théâtrale, conciliant la douleur avec un calme céleste. Il énumère les tourments qu'on a fait subir à ces hommes, et n'oublie

pas la tunique enflammée. Dans une autre lettre au même, après avoir décrit les maladies cruelles qui parfois viennent assiéger l'homme, il ajoute : « Ce n'est rien cependant si on le compare à l'action du feu sur les membres, au chevalet, aux lames ardentes, au fer parcourant de nouveau des blessures à demi fermées, pour les rouvrir et les creuser plus avant. Quelqu'un a cependant souffert tout cela, et n'a pas poussé un gémissement. Je ne dis pas assez, il n'a pas même imploré de relâche. Que dis-je? il n'a pas même daigné répondre au juge. Plus encore : on l'a vu sourire, et son sourire était de bon cœur. Après cela, dis-moi, ne te sentirais-tu pas porté toi-même à te rire de la douleur? » (*Ep.* LXXVIII.)

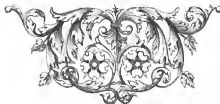
La morale ne saurait être mieux amenée après l'exemple; mais il est bon d'ajouter que l'épreuve de la douleur à laquelle un stoïcien pouvait être appelé consistait simplement à se sentir ouvrir les veines, selon le bon plaisir de César. Quelquefois même celui-ci avait la courtoisie de permettre que le patient fût lui-même l'opérateur, comme il advint à Sénèque. L'opération avec l'accompagnement d'un bain, avec un cercle de parents et d'amis autour de soi, diffère très-fort, avouons-le, des tortures affreuses qu'ont subies nos martyrs, et que la clémence impériale daignait épargner aux courtisans philosophes.

Nous avons vu par le récit de Tacite, que la persécution de Néron produisit à Rome un nombre *immense* de martyrs; d'où nous devons conclure que les disciples de Pierre se montrèrent dignes de leur maître. Sur tant de victimes de la cruauté païenne à cette première explosion, deux noms seulement ont survécu. Ce sont ceux de deux femmes, Danaïs et Dircé, et la renommée de leur courage s'étendit hors de Rome. Saint Clément, dans sa lettre aux Corinthiens, rappelle en passant la grandeur d'âme de ces deux héroïnes, comme un souvenir toujours vivant : « ces femmes, dit-il, qui ont supporté de si affreux supplices, en persévérant dans la foi; faibles de corps, mais ayant acquis les plus nobles couronnes. »

Ces sanglantes hécatombes ne semblent pas avoir atteint en grand nombre les personnes d'un rang élevé, chez lesquelles on pouvait soupçonner la profession du christianisme. Elles sévirent plutôt contre la multitude des chrétiens de la classe moyenne et du peuple. Comme il est d'usage, la fureur première se ralentit, et d'autant plus naturellement que, selon la remarque de Tacite,

le dégoût finissait par s'emparer des romains, témoins de si atroces cruautés. On trouve la trace d'une commutation de peine à l'égard des condamnés à cette époque, dans un passage de Suétone (*In Neronem*, XXXI), où il raconte que, pour se procurer les bras et les matériaux nécessaires à la reconstruction de Rome, Néron ordonna, quelque temps après l'incendie, de ne plus condamner aucun criminel qu'aux travaux des mines, ou autres semblables. De nombreuses colonies d'exilés partirent pour des régions lointaines, où les confesseurs devaient être employés aux travaux des carrières; mais le glaive n'en demeura pas moins suspendu désormais sur la tête de tous les chrétiens. En un instant, l'Église avait perdu cette heureuse liberté, parfois mélangée d'épreuves, au sein de laquelle elle avait pris naissance. De temps en temps, elle goûtera encore quelques jours de paix; mais l'ignoble main de Néron lui a porté un coup qui se fera sentir dans toute la première période de son existence. Désormais la légalité est contraire au christianisme, et, si méprisé qu'ait été un César, ses édits sont enregistrés et constituent le droit de l'Empire.

Rome dès lors était devenue pour Pierre un séjour plein de périls, et il se souvenait que son maître, en l'établissant Pasteur des agneaux et des brebis, lui avait dit : « Tu me suivras. » (JOHAN., XXI.) L'apôtre attendait donc le jour où il mêlerait son sang à celui de tant de milliers de chrétiens, dont il avait été l'initiateur et le père. Mais auparavant il fallait que Rome possédât de nouveau dans ses murs l'apôtre des gentils, qu'une même immolation devait réunir à Pierre, afin que rien ne manquât à la gloire et à la splendeur de l'Église mère et maîtresse de toutes les autres.

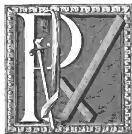




CHAPITRE VI.

65—67.

Saint Paul rentre dans Rome. — Simon le Mage est confondu par saint Pierre. — Portraits des deux apôtres conservés par les chrétiens. — Saint Paul comparaît devant l'empereur, et il est condamné à la prison. — Deuxième Épître à Timothée. — Néron en Achaïe. — Hélius et Polythète. — Dangers personnels que court saint Pierre. — Sa fuite de Rome. — La *fasciola*. — Saint Pierre rencontre le Seigneur, et il rentre dans Rome. — Deuxième Épître de saint Pierre. — Il désigne Clément pour son successeur. — Jalousie de quelques Orientaux au sujet de la primauté de l'Église de Rome. — Martyre de la femme de saint Pierre. — Sentence de mort contre saint Pierre et saint Paul. — Le *carcer Tullianus*. — Conversion et baptême des saints Processus et Martinien. — La Fontaine miraculeuse. — Le 29 juin de l'année 67. — Crucifiement de saint Pierre. — Martyre de saint Paul. — Rencontre de Plautilla et son voile. — Les trois fontaines. — Enlèvement des corps des deux apôtres. — Ils sont repris par les chrétiens de Rome et replacés dans leurs tombeaux.



AUL avait achevé ses courses apostoliques dans l'Orient; il avait confirmé les Églises fondées par sa parole, et les épreuves, pas plus que les consolations, n'avaient manqué sur sa route. Tout à coup un avertissement céleste, semblable à celui que Pierre lui-même recevra bientôt, lui enjoint de se rendre à Rome, où le martyre l'attend. C'est saint Athanase (*De fuga sua*, cap. XVIII) qui nous instruit de ce fait, rapporté aussi par saint Astère d'Amasée. Ce dernier nous dépeint l'apôtre entrant de nouveau dans Rome, « afin d'enseigner les maîtres du monde, de s'en faire des disciples, et par eux de lutter avec le reste du genre humain. Là, dit encore l'éloquent évêque du quatrième siècle, Paul retrouve Pierre vaquant au même travail. Il s'attèle avec lui au char divin,

et se met à instruire dans les synagogues les enfants de la loi, et au dehors les gentils. » (*Homil.* VIII.)

Rome possède donc enfin réunis ses deux princes : l'un assis sur la Chaire éternelle, et tenant en main les clefs du royaume des cieux; l'autre entouré des gerbes qu'il a cueillies dans le champ de la gentilité. Ils ne se sépareront plus, même dans la mort, comme le chante l'Église. Le moment qui les vit rapprochés fut rapide; car ils devaient avoir rendu à leur maître le témoignage du sang, avant que le monde romain fût affranchi de l'odieux tyran qui l'opprimait. Leur supplice fut comme le dernier crime, après lequel Néron s'affaissa, laissant le monde épouvanté de sa fin, aussi honteuse qu'elle fut tragique.

Mais avant de sortir de ce monde, Pierre devait avoir triomphé de Simon, son ignoble antagoniste. L'hérésiarque ne s'était pas contenté de séduire les âmes par ses doctrines perverses; il eût voulu imiter Pierre dans les prodiges que celui-ci opérait. Mais les miracles de Pierre avaient pour but d'amener par des bienfaits les hommes à confesser la divinité de la doctrine chrétienne; tandis que Simon ne cherchait que la faveur et la célébrité, au moyen de prodiges équivoques, dus à l'intervention des esprits ennemis de l'homme. Il annonça un jour qu'il volerait dans les airs. Le bruit de cette nouveauté se répandit dans Rome, et le peuple se félicitait de contempler cette ascension merveilleuse. Si l'on s'en rapporte à Dion Chrysostome, Néron aurait retenu quelque temps à sa cour le personnage qui s'était engagé à cette tentative aérienne. Il voulut même honorer de sa présence un si rare spectacle. (*Orat.* XXI.) On dressa la loge de l'empereur sur la voie Sacrée, où la scène devait se passer. La déception fut cruelle pour l'imposteur. « A peine cet Icare se fut-il lancé, dit Suétone, qu'il alla tomber près de la loge de l'empereur, qui fut inondé de son sang. » (*In Neronem, cap.* XII.)

Nous avons voulu raconter d'abord le fait sur le témoignage de l'historien païen, et le lecteur ne sera pas étonné du nom mythologique employé par Suétone pour désigner le triste héros de l'aventure. Les écrits apocryphes ayant compromis cette histoire auprès de certains esprits ombrageux, il n'était pas inutile de faire voir que la substance du fait est rapportée par un contemporain qu'on n'accusera sans doute pas de christianisme. Maintenant il nous sera permis d'ajouter qu'à partir d'Arnobe, auteur chrétien du troi-



SAINT PIERRE ET SIMON LE MAGICIEN.

Peinture à fresque de Polidore de Caravage (élève de Raphaël) dans une des chambres du Vatican. Seizième siècle.

sième siècle, toute la tradition des Pères s'accorde à attribuer à Simon le Mage la catastrophe à laquelle Suétone ne consacre qu'une seule phrase, dans un passage où il décrit le goût de Néron pour les spectacles.

L'accord des plus graves écrivains de l'antiquité chrétienne sur la chute honteuse de l'hérétique n'est pas moins unanime pour attribuer à l'intervention de Pierre l'humiliation infligée au jongleur samaritain au sein même de Rome, où il avait osé se poser comme rival du Vicaire du Christ. Outre Arnobe, saint Ambroise, saint Augustin, saint Maxime de Turin, saint Philastre de Brescia, et parmi les Orientaux, le compilateur des Constitutions apostoliques et Théodoret, affirment que la victoire fut due aux prières que Pierre adressa à Dieu pour déjouer les prestiges dont Satan avait espéré entourer son apôtre. Quelques autres Pères, parmi lesquels on compte saint Cyrille de Jérusalem, nous montrent Paul unissant ses prières à celles de Pierre, et obtenant concurremment avec lui cette chute compromettante qui discrédita l'imposteur. Il est naturel de penser que l'apôtre des gentils ne pouvait demeurer indifférent à une lutte engagée entre la vérité et l'erreur, et que son intervention était acquise d'avance à la cause de Dieu ; mais Simon était à Rome le rival de Pierre, et non celui de Paul; il appartenait donc principalement à Pierre de lui faire sentir la puissance du glaive spirituel.

C'était en l'année 65 que Paul était rentré dans Rome, accompagné de Luc l'évangéliste. Comme à son premier séjour, il y signala sa présence par toutes les œuvres de l'apostolat. Il aimait cette Église romaine, à laquelle il avait écrit, avant même de l'avoir visitée. Cette fois, il y retrouvait les traces de ses propres travaux, si féconds durant les deux années de sa captivité. Aquila et Priscille étaient à Éphèse, mais il revit Clément, son ancien collaborateur à Philippes, maintenant attaché à Pierre. Les disciples les plus chers du prince des apôtres l'entourèrent de leur respect. Non-seulement Paul connut Linus, que Pierre avait consacré évêque; mais il eut des relations avec Pudens. Lucine et Plautilla, sa petite-fille, témoignèrent, lors du martyre de l'apôtre, l'attachement profond qu'elles lui avaient voué. Paul revit-il Sénèque à ce second séjour de Rome? En tous cas, les relations auraient duré peu; car ce fut en cette même année 65 que le philosophe fut enfin sacrifié aux caprices de son impérial disciple, qui s'ennuyait de le voir vivre encore.

Le court séjour que l'apôtre fit à Rome jusqu'à son martyre laissa des traces durables dans le souvenir des amis et des ennemis. Ses traits demeurèrent empreints dans la mémoire des uns et des autres. C'est ainsi que l'auteur du dialogue *Philopatris* lance un sarcasme sur le front chauve et le nez aquilin très-prononcé qui distinguaient Paul. L'apôtre lui-même ne dissimule pas la vulgarité de son extérieur, qui nous est confirmée encore par les Actes très-anciens de sainte Thècle, où l'on insiste sur les mêmes détails, en appuyant sur les sourcils joints, et relevant la brièveté de la taille, et les jambes peu droites. Tel était, quant aux formes extérieures, ce juif de Tarse qui n'en avait pas moins le don de subjuguer les hommes, lorsque sa parole de feu venait à éclater. Pierre ne nous est pas non plus resté inconnu quant à ses traits. Nicéphore Calliste, dans son Histoire (*Lib.* II, *cap.* XXVII), s'accorde parfaitement avec le bronze du musée Vatican que nous avons reproduit (fig. 1), lorsqu'il donne à ce prince des apôtres une chevelure et une barbe courtes et crépues, avec un visage plutôt rond qu'ovale, un nez légèrement camard, des sourcils épais. Il ajoute que Pierre était d'une taille assez élevée, mais sans embonpoint, d'une carnation claire et nullement foncée; ses yeux étaient noirs. Au rapport de l'historien Eusèbe, qui écrivait sous Constantin, les portraits des deux apôtres étaient alors très-répandus chez les fidèles de Rome, et furent conservés avec vénération dès le commencement.

La situation périlleuse de l'Église à la suite de l'édit de Néron, dont la publication avait été accompagnée de si cruelles violences, ne pouvait arrêter l'ardeur apostolique de Paul. Dès son premier séjour, sa parole avait, comme nous l'avons vu, produit des chrétiens jusque dans le palais de César. De retour sur le grand théâtre de son zèle, il retrouva ses entrées dans la demeure impériale. Une femme qui vivait dans un commerce coupable avec Néron, et que l'on a supposé, sans preuve, avoir été la célèbre courtisane Acté, se sentit ébranlée par cette parole à laquelle il était dur de résister. Un échanson du palais fut pris aussi dans les filets de l'apôtre. Ces détails nous sont fournis par saint Astère d'Amasée et par saint Jean Chrysostome. Néron s'indigna de cette influence d'un étranger jusque dans sa maison, et la perte de Paul fut résolue. Il ne tarda pas à être jeté en prison, non sans avoir éprouvé l'ingratitude de certains chrétiens asiatiques, entre lesquels il

nomme un Phygellus, un Hermogènes, et un ouvrier en cuivre appelé Alexandre.

L'apôtre eut à comparaître devant Néron en personne. Il se défendit avec son éloquence accoutumée, et profita, comme il le faisait toujours, de l'occasion pour annoncer la doctrine du salut. Paul était l'un des plus puissants promoteurs du christianisme, de cette religion odieuse et proscrite par de sanglants édits, et il osait étendre ses conquêtes jusque dans la cour même de l'empereur; c'était plus qu'il n'en fallait pour le vouer au dernier supplice. Dieu contint le courroux de Néron. L'apôtre rend compte de cette redoutable audience en ces termes expressifs : « Le Seigneur m'a assisté et m'a inspiré la force, à ce point que là encore j'ai exercé la prédication. Toutes les nations ont été à même de m'entendre, et j'ai été délivré de la gueule du lion. » (II *Tim.*, IV.)

Au lieu de la peine capitale, la prison fut pour Paul l'issue de cette comparution devant un tel homme. Dans les fers, l'apôtre ne laissa pas refroidir son zèle, et continua d'annoncer Jésus-Christ. La maîtresse de Néron et son échanson abjurèrent, avec l'erreur païenne, la vie qu'ils avaient menée, et cette double conversion prépara le martyre de Paul. Il le sentait, et on s'en rend compte en lisant ces lignes qu'il écrit à Timothée : « Je travaille, dit-il, jusqu'à porter les fers, comme un méchant ouvrier; mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée : à cause des élus, je supporte tout. Me voici à cette heure comme la victime déjà arrosée de l'eau lustrale, et le temps de mon trépas est proche. J'ai vaillamment, combattu, j'ai achevé ma course, j'ai été le gardien de la foi; la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur, juge équitable, me la donnera. » (II *Tim.*, I.)

La tendre affection que Paul portait à Timothée lui faisait vivement désirer de le voir encore. Dès le début de sa lettre il épanche envers lui toute sa tendresse, rappelant les larmes que le jeune disciple avait répandues tout récemment encore, en se séparant de son maître, à Éphèse. Il renouvelle le souvenir de Loïde, aïeule de Timothée, et d'Eunice, sa mère, toutes deux si distinguées par leur attachement à la foi. Mais l'apôtre désirait avoir son disciple pour témoin de sa prochaine confession. « Hâte-toi, lui dit-il, d'arriver près de moi, et fais en sorte que ce soit au plus tôt. Démas m'a quitté, s'étant livré à l'amour du siècle, et il s'en est allé à Thessalonique. Crescent

est parti pour la Galatie, et Tite pour la Dalmatie. Luc seul est resté avec moi. » On voit que Paul dans les fers jouissait encore de quelque liberté, et qu'il était traité avec une certaine considération. Il charge Timothée, avec une aimable simplicité, de lui rapporter un manteau oublié à Troade, chez Carpus. En même temps il réclame ses livres, et aussi des parchemins qu'il avait laissés à Éphèse, dans son empressement à se rendre à la voix de Dieu, qui tout d'un coup l'avait appelé à Rome.

Tel était Paul dans sa captivité, à la veille du martyre, tout entier à sa mission, et fidèle aux affections que nourrissait son cœur d'apôtre. Il ne dissimule pas à Timothée la peine qu'il a ressentie de se voir abandonné de plusieurs qui devaient défendre sa cause dans le prétoire, et qui firent défaut. Le prétexte de sa mise en jugement fut sans doute le fait de quelque réunion, à laquelle la police romaine avait voulu attribuer une couleur d'assemblée chrétienne; car il est à supposer que les griefs personnels de Néron ne furent pas mis en avant. En terminant sa lettre, Paul envoie un souvenir affectueux à Aquila et à Priscille, ainsi qu'à la famille d'Onésiphore, qui habitait aussi Éphèse. Quant au chef de cette famille, il se trouvait alors à Rome, et Paul le loue de sa fidélité, de ce qu'il n'a pas rougi des chaînes de son maître. Paul salue ensuite Timothée de la part d'Eubulus, de Pudens, de Linus et de Claudia.

On doit remarquer que l'apôtre recommande à son disciple de disposer le voyage de manière à se rendre à Rome avant l'hiver. Le martyre de saint Pierre et de saint Paul ayant eu lieu le 29 juin 67, c'est à l'hiver de 66 qu'il est ici fait allusion. C'est à cette même année 66 qu'il faut rapporter et la lettre et la captivité de l'apôtre, qui arriva à Rome en 65, lorsque le premier feu de la persécution commençait déjà à s'assoupir. Quant à Néron, on sait d'une manière assurée qu'il partit de Rome vers la fin de l'année 66, pour se rendre en Achaïe, d'où il ne revint que dans les derniers mois de l'année 67. Ce fut donc en 66 que Paul comparut devant lui.

Après avoir honoré les chaînes du docteur des gentils, nous revenons à Pierre, dont les jours s'écoulent avec une rapidité non moins grande. La catastrophe de Simon le Mage, qui avait été une humiliation pour Néron lui-même, avait dû préoccuper l'opinion publique. Naturellement le nom des chrétiens fut mis en avant, le nom de ces hommes « d'une superstition

nouvelle et malfaisante, » comme dit Suétone, digne émule de Tacite (*In Neronem*, cap. xvi). Beaucoup de gens étaient à même d'apprendre chaque jour que Pierre était le chef des chrétiens, que Simon avait la prétention de se poser comme son adversaire, qu'il y avait eu entre eux des controverses plus ou moins publiques. Le malheur arrivé à l'hérésiarque, dont le déshonneur, aussi bien que le sang, avait rejailli jusque sur l'empereur, n'était-il point l'effet de quelque opération magique employée par le Galiléen ? On sait que longtemps les païens cherchèrent à expliquer par la magie les prodiges si souvent opérés par les martyrs.

On savait en outre qu'un autre juif, ardent propagateur du christianisme, était récemment arrivé d'Orient, que déjà il avait comparu devant l'empereur, et qu'il était retenu dans les fers. La curiosité et la malveillance n'avaient donc qu'à s'unir pour appeler sur la personne même de Pierre une attention qui pouvait devenir funeste. Que l'on ajoute à cela le péril signalé par saint Paul, « le péril des faux frères » ; les froissements inévitables dans une société aussi nombreuse que l'était déjà celle des chrétiens, la nécessité de mécontenter les âmes vulgaires, lorsqu'on ne doit consulter que les intérêts les plus élevés dans le choix, toujours délicat, des dépositaires d'une haute confiance ; on s'expliquera alors ce que saint Clément, témoin du martyre des apôtres, atteste dans sa lettre aux Corinthiens, « que les rivalités et les jalousies » eurent grande part au dénouement tragique des suspicions que l'autorité avait fini par concevoir au sujet de ces deux juifs.

Néron, comme nous l'avons dit, était absent de Rome ; mais la tyrannie était restée. En partant pour la Grèce, il avait confié le gouvernement de la ville à un de ses affranchis, nommé Hélius. Cet homme, d'une cupidité et d'une cruauté sans égales, fit plus d'une fois regretter l'absence de Néron. Un autre affranchi, nommé Polythètes, fut appelé par Hélius à partager son omnipotence sur la vie et les propriétés des habitants de Rome. Quant au préfet de la ville, Flavius Sabinus, le mari de Plautia, on conçoit qu'il était réduit à l'impuissance par la dictature du favori de l'empereur. On ne vit donc dans Rome, durant cette période, que violences, proscriptions et supplices. L'indignation publique amena une conspiration qui allait éclater, lorsqu'Hélius, dans son effroi, s'échappa de la ville et se rendit à Corinthe, pour en ramener son maître.

Sous un tel régime, tout était à craindre pour le chef de l'Église. La piété filiale des chrétiens de Rome s'alarma, et ils supplièrent le vieillard de se soustraire au danger par une fuite momentanée. « Bien qu'il eût préféré souffrir, » dit saint Ambroise (*Contra Auxentium*), Pierre s'acheminait sur la voie Appienne. Il approchait de la porte Capène, lorsqu'une bandelette, qui liait une de ses jambes, tomba à terre, et fut ramassée avec respect par un disciple. Nous n'insisterions pas sur ce fait, rapporté dans les Actes des saints Processus et Martinien, qui sont trop récents, si un monument n'avait pas été élevé sur place, dès les premiers siècles, pour en conserver la mémoire. C'est l'Église des saints Nérée et Achillée, appelée dans l'antiquité *Titulus fasciolæ*, le *Titre de la bandelette*. Quelques critiques, embarrassés d'un témoignage si exprès, ont essayé d'en éluder la valeur sous le prétexte tout gratuit, que cette église avait dû porter à son origine le nom de *Titulus Fabiolæ*, qui se serait changé plus târd en celui de *Titulus fasciolæ*, par allusion aux Actes dont nous venons de parler. Les hypercritiques sont généralement très-crédules, quand il s'agit de leurs idées, et l'on ne peut s'empêcher de sourire en les voyant attribuer, sans aucune preuve, l'érection de ce sanctuaire à la pieuse veuve Fabiola, qui n'est connue que par la correspondance de saint Jérôme. En 1831, un démenti leur advint par le fait d'une découverte imprévue. On releva sous le portique de la basilique de Saint-Paul une inscription funéraire qui indiquait par les consuls l'année 377, et elle était consacrée à la mémoire d'un certain Cinnamius Opas, lecteur du *Titulus fasciolæ* [1]. Quant à Fabiola, on sait qu'elle vivait encore en 395, et accomplissait en cette année le pèlerinage des saints-lieux de Palestine; il faut donc aller chercher ailleurs que dans le nom de cette dame romaine le motif qui, dès l'année 377, faisait désigner l'église en question par le mot *fasciola*, et laisser en repos le nom respectable de Fabiola, qui n'a rien à faire ici. Ajoutons en passant que l'on trouve dans un concile romain tenu en 499, sous le pontificat de saint Symmaque, la signature officielle d'Acontius, Paulin et Épiphane, prêtres du

[1] CINNAMIVS OPAS LECTOR TITVLI FASCIOLE AMICVS PAVPERVM
QVI VIXIT ANN. XLVI. MENS. VII. D. VIIII. DEPOSIT. IN. PACE. KAL. MART.
GRATIANO IIII. ET MEROBAVDE CONSS.

DE ROSSI, *Inscriptiones christianæ Vrbis Romæ*, t. I, n° 262.

Titulus fasciolæ, et non *fabiolæ*. Les dernières traces du prince des apôtres sur le sol romain sont si précieuses, qu'on nous pardonnera, nous l'espérons, cette courte dissertation, dans un livre que nous avons voulu, pour ainsi dire, réduire à la substance des faits.

Pierre était arrivé près de la porte Capène, lorsque tout à coup se présente à lui le Christ, entrant lui-même dans la ville. « Seigneur, où allez-vous? » s'écrie l'apôtre. — « A Rome, répond le Christ, pour y être de nouveau crucifié. » Le disciple comprit le maître, il revint sur ses pas, n'ayant plus qu'à attendre l'heure de son martyre. Cette scène tout évangélique exprimait la suite des desseins du Sauveur sur son disciple. Afin de fonder l'unité dans l'Église chrétienne, il avait étendu à ce disciple son nom prophétique de Pierre; maintenant c'était jusqu'à sa croix dont il allait le faire participant. Rome allait avoir son Calvaire, comme Jérusalem qu'elle remplaçait.

Pierre rentra aussitôt dans la ville, plein de joie d'avoir vu le Seigneur et d'être bientôt appelé à le suivre. Nous n'avons pas cru devoir accepter les récits qui le font sortir de prison pour cette tentative de fuite que nous venons de raconter. La narration de saint Ambroise et celle d'Hégésippe nous montrent Pierre à la veille de tomber aux mains des persécuteurs, mais libre encore. Les Actes de saint Processus et de saint Martinien, l'établissent d'abord dans la prison Mamertine, et c'est de là qu'ils le font sortir pour sa fuite; ce qui n'offre aucune probabilité. Les condamnés que l'on renfermait dans ce cachot peu d'heures avant leur supplice n'auraient pu en aucune façon en être soustraits, tant à cause de la surveillance qui était exercée sur eux dans un tel moment, que pour la difficulté matérielle que présentait la construction même de cet affreux réduit. Le captif que l'on avait descendu par une ouverture de la voûte n'était remonté à la lumière qu'avec le concours de gardiens spéciaux et d'agents de la force publique. Quant à la bandelette que laissa tomber l'apôtre, et dont la réalité est attestée par un monument qui a traversé les siècles, rien n'oblige à y voir le linge destiné à protéger une plaie causée par la pression des fers dans la prison. On conçoit aisément la chute d'un objet secondaire du vêtement, dans une fuite précipitée, et aussi l'empressement du chrétien qui recueille cette simple bandelette en souvenir d'un si solennel moment. Dans les des-

seins de la Providence, l'humble *fasciola* était appelée à devenir comme le monument de cette glorieuse et mémorable rencontre, où le Christ en personne s'était trouvé en face de son apôtre aux portes de Rome, lui annonçant que la croix était proche.

Pierre dès lors disposa toutes choses en vue de sa fin prochaine. Ce fut alors qu'il écrivit sa seconde Épître, qui est comme son testament et ses adieux à l'Église. Il y annonce que le terme de sa vie est arrivé, et compare son corps à un abri passager que l'on démonte, pour émigrer ailleurs. « Bientôt, dit-il, ma tente sera détendue, ainsi que me l'a signifié notre Seigneur Jésus-Christ lui-même. » L'allusion à l'apparition sur la voie Appienne est ici évidente. Mais Pierre, avant de sortir de ce monde, avait encore à se préoccuper de la transmission de sa charge pastorale, et à pourvoir au besoin de l'Église, en se désignant un successeur; c'est dans cette intention qu'il ajoute : « J'aurai soin qu'après ma mort vous soyez en mesure de vous rappeler mes enseignements. »

Il insiste sur les bases de la foi, dont la solidité est inébranlable, étant fondée sur les saintes Écritures, qui doivent être acceptées comme l'œuvre de l'inspiration de l'Esprit-Saint, et non jugées, comme une œuvre humaine, par l'examen de la raison privée. Pierre a pour but, dans ces paroles, de prévenir les fidèles contre les hérétiques qui se montrent déjà et qui pulluleront bientôt. Il les appelle des docteurs de mensonge, qui introduiront des sectes de perdition, s'appuyant sur de fausses interprétations des livres saints. « Ils ne parleront que de liberté, dit-il, lorsqu'eux-mêmes seront esclaves de leurs propres vices. Mieux eût valu pour eux demeurer païens, n'avoir pas connu le chemin de la justice, que de retourner ainsi en arrière. »

Portant ensuite son regard inspiré vers ces derniers temps où les hommes se feront adorateurs de la nature, jusqu'à croire à l'éternité du monde, Pierre ne veut pas quitter cette vie sans avoir encore affirmé le dogme de la création et celui de la destruction future de l'univers. « C'est, dit-il, par une ignorance volontaire que ces hommes ne savent plus que les cieux furent faits d'abord par le Verbe de Dieu, ainsi que la terre. Le même Verbe, ajoute-t-il, les conserve; mais ils sont réservés pour être consumés par le feu, au jour du jugement et de la ruine des hommes pervers et impies. » Après combien de temps aura lieu la catastrophe? l'apôtre ne le dit pas plus

que ne l'a dit son maître. Il se borne à déclarer que, « pour le Seigneur, mille ans sont comme un jour, et un jour comme mille ans. S'il diffère, c'est un effet de sa patience miséricordieuse; c'est qu'il veut qu'aucun ne périsse, et il met chacun à même de revenir à lui par la pénitence. » Après cette longue période de mansuétude, « le jour du Seigneur, continue l'apôtre, viendra comme vient un voleur, et alors dans une violente tempête, les cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre avec tout ce qu'elle porte sera consumée par le feu. » C'est ainsi qu'à l'exemple de son maître, Pierre, à la veille de monter sur la croix, rappelait aux hommes la fin dernière de ce monde.

Le souvenir de Paul, son frère dans l'apostolat, de Paul déjà retenu dans les fers, et désigné aussi pour un prochain martyre, se présente à Pierre au moment où il va terminer sa lettre. Il vient d'expliquer la prolongation de la durée de ce monde par la bonté de Dieu, qui daigne attendre la conversion des pécheurs. Il se rappelle alors les termes dont Paul s'est servi autrefois en écrivant aux Romains, lorsqu'il disait : « O homme, méprises-tu donc les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité ? ignores-tu donc que c'est son amour qui veut t'amener à pénitence ? » (*Rom.* II, 4.) Faisant allusion à ces lignes éloquentes, Pierre ajoute : « Notre très-cher frère Paul vous a écrit sur ce sujet, selon la sagesse qui lui a été donnée. La même doctrine se retrouve dans toutes ses lettres, dans lesquelles, il est vrai, se rencontrent certains endroits difficiles à entendre, que des hommes ignorants et légers détournent pour leur propre perte, comme ils font des autres Écritures. »

Pierre n'avait pas voulu quitter ce monde sans avoir couvert de son irréfragable autorité le corps des Épîtres de Paul, son frère. Il déclarait que toutes ces lettres étaient véritablement Écriture sainte, et que l'Église devait les recevoir comme telles. Paul, au début de son apostolat, était allé rendre hommage à Pierre, il avait conféré son Évangile avec le sien; maintenant que la carrière de Paul va se terminer, il reçoit de la part de Pierre, pour ses Épîtres, le même témoignage solennel que Marc, ainsi que nous l'avons vu, avait obtenu pour son Évangile. L'apostolat de Paul et celui de Pierre se fondaient visiblement dans l'unité d'une même source et d'un même enseignement.

Restait à pourvoir au gouvernement de l'Église, qui bientôt allait être veuve de son chef. En quelles mains passeraient les clefs que Pierre avait reçues du Christ, en signe de son pouvoir sur le troupeau tout entier? Linus était depuis plus de dix ans l'auxiliaire de l'apôtre au sein de la chrétienté de Rome; l'accroissement du peuple fidèle avait amené Pierre à lui donner un collègue dans la personne de Clétus; ce n'était cependant ni sur l'un, ni sur l'autre que devait s'arrêter le choix de l'apôtre, en ce moment solennel, où il allait remplir l'engagement qu'il avait pris dans la lettre de ses adieux, de pourvoir à la continuation de son ministère. Clément, que son lien avec la famille impériale recommandait à la considération des Romains, en même temps que son zèle et sa doctrine lui méritaient l'estime des fidèles, fut celui sur lequel s'arrêta la pensée du prince des apôtres. Dans les derniers jours qui lui restaient encore, Pierre lui imposa les mains, et l'ayant ainsi revêtu du caractère épiscopal, il l'intronisa dans sa propre Chaire, et déclara son intention de l'avoir pour successeur. Ces faits, rapportés dans le *Liber pontificalis*, sont confirmés par le témoignage de Tertullien et de saint Épiphane.

Ainsi la qualité d'évêque de Rome entraînait celle de pasteur universel, et Pierre devait laisser l'héritage des clefs divines à celui qui occuperait après lui le siége que lui-même occupait au moment de sa mort. Ainsi l'avait ordonné le Christ, et l'inspiration céleste avait amené Pierre à choisir Rome pour sa dernière station, Rome préparée de longue main par la divine Providence à l'empire universel. L'Église romaine, comme l'enseigne saint Gélase dans son célèbre décret de l'an 494, avait donc été « établie par la propre bouche du Christ lui-même comme chef de toutes les Églises. » (*Concil.*, t. IV.) De là advint qu'au moment où la suprématie de Pierre passa à l'un de ses disciples, aucun étonnement ne se manifesta dans l'Église. On savait que la Primauté devait être un héritage local, et on n'ignorait pas que la localité dont Pierre avait fait choix depuis longues années déjà, était Rome elle-même. Après la mort de Pierre, il ne vient en pensée à aucun chrétien de chercher le centre de l'Église soit à Jérusalem, soit à Alexandrie, soit à Antioche, soit ailleurs. Dès l'origine du christianisme, toutes les Églises eurent les yeux fixés sur celle de Rome. Elles suivirent avec un filial respect la succession de ses évêques, et dressèrent ces

listes sacrées destinées à conserver l'unité dans le vaste corps du christianisme. C'est à ces listes que, dès avant la fin du siècle suivant, saint Irénée, évêque de Lyon, représentant de la tradition de l'Asie et des Gaules, faisait appel comme au titre irréfragable de la puissante Principauté de l'Église de Rome sur toute autre Église et sur tous les fidèles du monde entier.

L'Église cependant avait eu ses commencements en Orient. C'est en Orient que le Christ avait paru, qu'il avait accompli tous ses mystères pour le salut du monde. La substitution de l'Occident à l'Orient dans la faveur divine ne rappelait-elle pas cruellement celle de Jacob à Ésaü ? Lorsque le Christ attaché à la croix tournait le dos aux régions où se lève le soleil, et étendait ses bras vers l'Occident, fallait-il donc voir dans cette attitude un signe de préférence pour les nations les plus enfoncées dans les ombres de la mort? Rome, la fière et dure conquérante des peuples, allait-elle donc devenir la ville sainte de l'univers? Ces pensées n'étaient pas sans amertume pour plusieurs chrétiens orientaux. Ils voyaient s'avancer les années de Pierre, et ils n'ignoraient pas que sa mort à Rome déciderait la question, que sa tombe deviendrait le titre inattaquable de la nouvelle Jérusalem. Cette jalousie qui, dans la suite, devait prendre un corps, et par l'orgueil de Byzance, rompre l'unité de l'Église, allait apparaître en ces jours jusque dans Rome, et tenter un coup désespéré mais impuissant, pour ravir à l'Occident la gloire que Dieu lui avait réservée.

Depuis le baptême de Cornélius, Pierre n'avait agi, pour ainsi dire, que dans le but de relever dans le christianisme l'élément de la gentilité à l'égal de l'élément juif. La chrétienté de Rome lui tenait compte du paternel dévouement dont il s'était montré prodigue envers elle. De là ces alarmes auxquelles l'apôtre consentit un jour à céder. Ce n'est pas sans raison que saint Ambroise nous dit que le Sauveur l'avait laissé sur la terre, pour être « le vicaire de son amour ». (*In Lucam, lib.* X.) Les Épîtres de Pierre, si affectueuses, rendent témoignage de cette tendresse d'âme qu'il avait reçue à un si haut degré. Il y est constamment le Pasteur dévoué aux brebis, craignant par-dessus tout les airs de domination; c'est le délégué qui sans cesse s'efface, pour ne laisser apercevoir que la grandeur et les droits de celui qu'il doit représenter. Cette ineffable modestie est encore

accrue chez Pierre par le souvenir qu'il conserva toute sa vie, ainsi que le rapportent les anciens, de la faute qu'il avait commise et qu'il pleura jusque dans les derniers jours de sa vieillesse. Fidèle à cet amour supérieur dont son maître divin avait exigé de sa part une triple affirmation, avant de lui remettre le soin de son troupeau, il supporta, sans fléchir, les immenses labeurs de sa charge de pêcheur d'hommes. Une circonstance de sa vie, qui se rapporte à la dernière période, révèle d'une manière touchante le dévouement qu'il gardait à celui qui avait daigné l'appeler à sa suite, et pardonner à sa faiblesse. Clément d'Alexandrie nous a conservé le trait suivant. (*Stromat., lib.* VII.)

Avant d'être appelé à l'apostolat, Pierre avait vécu dans la vie conjugale. Dès lors sa femme ne fut plus pour lui qu'une sœur; mais elle s'attacha à ses pas, et le suivit dans ses pérégrinations pour le servir. (*I Cor.*, IX.) Elle se trouvait à Rome, lorsque sévissait la persécution de Néron, et l'honneur du martyre la vint chercher. Pierre la vit marcher au triomphe, et à ce moment sa sollicitude pour elle se traduisit dans cette seule exclamation : « Oh! souviens-toi du Seigneur. » Ces deux Galiléens avaient vu le Seigneur, ils l'avaient reçu dans leur maison; ils l'avaient fait asseoir à leur table. Depuis, le divin Pasteur avait souffert la croix, il était ressuscité, il était monté aux cieux, laissant le soin de sa bergerie au pêcheur du lac de Génézareth. Qu'avait à faire à ce moment l'épouse de Pierre, si ce n'est de repasser de tels souvenirs, et de s'élancer vers celui qu'elle avait connu sous les traits de l'humanité, et qui s'apprêtait à couronner sa vie obscure d'une gloire immortelle?

Le moment d'entrer dans cette gloire était enfin arrivé pour Pierre lui-même. « Lorsque tu seras devenu vieux, lui avait dit mystérieusement son maître, tu étendras tes mains : un autre alors te ceindra, et te conduira là où tu ne veux pas. » (JOHAN., XX.) Pierre devait donc atteindre un âge avancé; comme son maître, il étendrait ses bras sur une croix; il connaîtrait la captivité et le poids des chaînes dont une main étrangère le garrotterait; il subirait violemment cette mort que la nature repousse, et boirait ce calice dont son maître lui-même avait demandé d'être délivré. Mais, comme son maître aussi, il se relèverait, fort du secours divin, et marcherait avec ardeur vers la croix. L'oracle allait s'accomplir à la lettre.

Au jour marqué par les desseins de Dieu, la puissance païenne donna l'ordre de mettre la main sur l'apôtre. Cette puissance était représentée par les deux tyrans, Hélius et Polythètes, que nous avons fait connaître. Le témoignage de saint Clément, témoin oculaire, est formel : Ce sont *ceux qui gouvernaient Rome* qui agirent en cette circonstance, et leur arrêt ne fût pas lancé sur Pierre seulement; il comprenait aussi Paul. Quel fut le mobile qui porta les ignobles affranchis de Néron à sévir tout d'un coup contre ces deux juifs, dont l'un avait pu échapper aux fureurs de la persécution de 64, et dont l'autre semblait presque en sûreté dans sa prison? Saint Clément, dont nous avons cité plus haut les propres paroles, nous révèle que l'ambition et la jalousie amenèrent ce tragique dénouement. Avec des hommes tels qu'Hélius et son digne assesseur, il suffisait d'une délation. La trahison inspirée, non par la cupidité, comme celle de Judas, mais par le dépit de n'avoir pas été préféré, conduisit à l'homicide, et le Christ permit que la passion de son vicaire eût cette relation avec la sienne. Pierre étant frappé, Paul, son illustre compagnon, devait l'être en même temps.

Les détails nous manquent quant aux procédures judiciaires qui suivirent l'arrestation du prince des apôtres, mais la tradition de l'Église romaine est qu'il fut enfermé dans la prison Mamertine. On a donné ce nom au cachot que fit construire Ancus Martius au pied du mont Capitolin, et qui fut ensuite complété par Servius Tullius, d'où lui est venu le nom de *carcer Tullianus*. Deux escaliers extérieurs, appelés les Gémonies, conduisaient à cet affreux réduit. Ordinairement, le supplice de ceux qu'on y enfermait avait lieu dans le cachot inférieur, après quoi le corps du supplicié était remonté et exposé sur les marches de l'escalier des Gémonies.

L'emprisonnement du chef des chrétiens n'eut pas lieu sans l'ordre de Néron, dont le séjour en Achaïe se prolongeait; du moins l'empereur en fut-il prévenu par Hélius, son digne représentant. Quoi qu'il en soit, Pierre fut traité comme un prisonnier de marque, ce cachot ne servant que pour les prévenus mis en jugement sur des délits qui intéressaient l'État. Ils n'y demeuraient que le temps nécessaire pour terminer leur cause et préparer leur supplice. La détention de Pierre en ce lieu attestait donc, en dépit de ses ennemis, l'importance de son rôle dans la capitale du monde. Un cachot supérieur donnait entrée à celui qui devait recevoir le prisonnier, et ne le

rendre que mort, à moins qu'on ne le destinât à un supplice public. Pour l'introduire dans ce terrible séjour, il fallait le descendre, à l'aide de cordes ou d'une échelle, par une ouverture pratiquée dans la voûte, et qui servait aussi à le remonter, quel que fût son sort. La voûte étant assez élevée et les ténèbres complètes dans le cachot, la garde d'un prisonnier, chargé d'ailleurs de lourdes chaînes, était facile.

La miséricorde divine amena près de Pierre deux soldats romains, dont les noms sont devenus impérissables dans la mémoire de l'Église. L'un se nommait Processus, et l'autre Martinien. Ils furent frappés de la dignité de ce vieillard confié à leur garde pour quelques heures, et qui ne devait remonter à la lumière du jour que pour périr sur un gibet. Pierre leur parla de la vie éternelle et du Fils de Dieu, qui a aimé les hommes jusqu'à donner son sang pour leur rachat. Processus et Martinien reçurent d'un cœur docile cet enseignement inattendu; ils l'acceptèrent avec une foi simple, et demandèrent la grâce de la régénération. Mais l'eau manquait dans le cachot, et Pierre dut faire appel au pouvoir de commander à la nature que le Rédempteur avait confié à ses apôtres, en les envoyant dans le monde. A la parole du vieillard, une fontaine jaillit du sol, et les deux soldats furent baptisés dans l'eau miraculeuse. La piété chrétienne vénère encore aujourd'hui cette fontaine, qui ne diminue ni ne déborde jamais, et qui avant le prodige n'avait aucune raison d'exister dans cette prison. Le dessin que nous donnons ici reproduit le cachot inférieur de la prison Mamertine, avec l'ouverture à la voûte et la fontaine (fig. 9). L'autel que l'on y voit aujourd'hui a été construit en ce siècle.

Processus et Martinien ne tardèrent pas à payer de leur vie l'honneur qu'ils avaient reçu d'être initiés à la foi chrétienne par le prince des apôtres, et ils sont honorés entre les martyrs. L'intrépide Lucine prit soin de leur sépulture, et fit déposer leurs corps dans une crypte dont nous avons déjà parlé, et qui était située sur un *prædium* qu'elle possédait près de la voie Aurélia. Leurs tombeaux furent, jusqu'au huitième siècle, un des centres historiques des catacombes de cette voie.

On était au mois de juin de l'année 67. Une sentence fut rendue au nom de l'empereur, par l'affranchi Hélius et son associé Polythètes, portant que Simon Pierre, galiléen, chef de la religion proscrite des chrétiens, et Paul,

juif de Tarse et citoyen romain, seraient mis à mort, le trois des kalendes de juillet (29 juin); que le premier serait crucifié dans la plaine Vaticane, et que le second aurait la tête tranchée aux Eaux Salviennes.

Une tradition, malheureusement trop récente, nous montre les deux apôtres conduits ensemble au supplice, et ne se séparant que sur la voie d'Ostie. Après des adieux qui ne manquent ni de grandeur ni d'éloquence, mais qui ne se trouvent que dans une lettre faussement attribuée à saint Denys l'Aréopagite, et tout à fait indigne de cet illustre docteur, Pierre eût

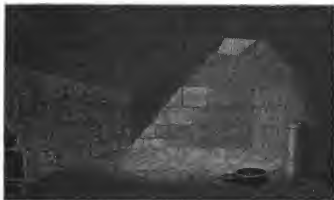


Fig. 9. — Vue intérieure de la prison Mamertine.

été reconduit dans Rome, qu'il aurait dû, dans ce cas, traverser tout entière pour arriver au lieu de son martyre, tandis que Paul se fût acheminé vers les Eaux Salviennes. On se rend compte assez difficilement d'une telle condescendance de la part des persécuteurs ou de leurs agents; toutefois, la sentence que l'un et l'autre allaient subir n'en éprouvant qu'un peu de retard, il se pourrait qu'un reste d'humanité eût porté les chefs de la milice qui les conduisait à la mort, à permettre à ces deux juifs destinés au supplice de se voir et de s'entretenir une dernière fois. Partis l'un et l'autre d'une prison différente, la divine Providence leur aurait ainsi fourni, au moment suprême, le moyen d'échanger les adieux du martyre. Au reste,

la prétendue lettre à Timothée, qui n'a été admise dans aucune des éditions de saint Denys l'Aréopagite, ne désigne pas l'endroit où la rencontre aurait eu lieu; elle aurait dès lors pu se passer dans l'intérieur de la ville; ce qui offrirait plus de vraisemblance.

Ce fut donc le 29 juin de l'année 67 que Pierre fut tiré de son cachot pour être conduit à la mort. Selon la loi romaine, il subit d'abord la flagellation, qui était le prélude du supplice des condamnés à la peine capitale. Les citoyens romains étaient battus de verges; les autres étaient fouettés avec des lanières. Une escorte de soldats conduisait l'apôtre au lieu de son martyre, en dehors des murs de la ville, comme le voulait aussi la loi romaine. Nous avons plusieurs récits de la mort de saint Pierre, remontant à une très-haute antiquité. Le plus célèbre est celui qui a été connu de très-bonne heure sous le nom de Linus, et qui figure parmi les apocryphes du Nouveau Testament. Nous n'emprunterons rien aux discours qu'il contient, quelles qu'en soient l'éloquence et la dignité; les détails de ce genre seraient impossibles à certifier; mais la partie topographique du récit, sur laquelle l'imagination du rédacteur n'avait aucuns frais à faire, et qui pouvait être vérifiée tous les jours, à l'époque si reculée où ces pages furent écrites, cette partie est du plus haut intérêt pour l'archéologue.

Pierre, marchant au supplice, était suivi d'un grand nombre de fidèles que l'affection enchaînait à ses pas, et qui bravaient ainsi tous les périls. Ce concours des chrétiens autour des martyrs avait lieu sans cesse, ainsi que nous l'apprenons des Actes les plus authentiques; mais la scène de Pierre traîné au supplice avait fait sur les fidèles de Rome une impression si vive que, dès le quatrième siècle, époque où les sarcophages chrétiens accueillirent avec une pleine liberté les sujets sacrés, on y représenta souvent le prince des apôtres entraîné à la mort par ses bourreaux. Nous en donnons ici un exemple tiré du sarcophage de Junius Bassus (fig. 10).

Le cortége traversa le Tibre sur le pont Triomphal, et il se dirigea par le quartier de la Naumachie, le long des jardins de Néron, vers le cirque de Caligula L'emplacement désigné pour le supplice de Pierre était entre le cirque et les collines de la chaine Vaticane, près du térébinthe dont nous avons parlé. La croix de l'apôtre s'élevait en face de la *spina*, dans l'intervalle compris entre les deux bornes qui étaient placées à chaque extré-

mité. L'obélisque égyptien qui marquait le milieu de la *spina* devait donc correspondre au gibet destiné à Pierre. La basilique Vaticane couvre aujourd'hui l'emplacement, et par la connaissance que nous avons encore du lieu où s'élevait l'obélisque avant sa translation par Sixte-Quint au milieu de la place de Saint-Pierre, on est en droit de conclure que la croix fut plantée à peu près au lieu où l'on vénère, dans la basilique, la statue de bronze de l'apôtre.

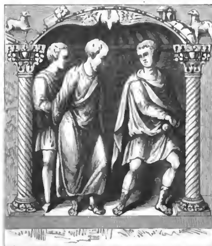


Fig. 10. — Saint Pierre entraîné par les soldats. Bas-relief du sarcophage de Junius Bassus, dans l'église souterraine de Saint-Pierre.

Cette prise de possession d'un lieu où s'unissaient aux souvenirs des anciens triomphes les traditions mystérieuses du *vaticinium,* avait une souveraine grandeur. Les anciens se sont préoccupés aussi du voisinage du Tibre. Prudence tient à montrer les deux apôtres immolés sur les bords de ce fleuve fameux, bien que le théâtre du martyre de Paul, sur la rive gauche, en ait été un peu plus éloigné. « Le gazon des rives du Tibre, dit-il, fut honoré d'un double trophée. Témoin de la croix, il le fut aussi du glaive, et comme un fécond irrigateur, le sang apostolique l'arrosa par

deux fois » (*Hymn.*, XII). Cette proximité des eaux près de la croix du prince des apôtres avait ému les fidèles jusque dans l'Orient. Saint Éphrem (*Biblioth. orient.*, t. I) et saint Jean Chrysostome (*Homil. in* XII *Apost.*) en rendent témoignage.

Pierre s'avança vers l'instrument du supplice. Ce fut alors qu'il pria les bourreaux de l'y établir la tête en bas, et non à la manière ordinaire, afin, dit-il, que l'on ne vît pas le serviteur dans la même attitude qui avait convenu au maître. La demande fut accordée, et la tradition chrétienne tout entière rend témoignage de ce fait, qui atteste, à la suite de tant d'autres, la profonde modestie d'un si grand apôtre. Pierre, les bras étendus sur le bois du sacrifice, pria pour la ville et pour le monde, tandis que son sang s'épanchait sur le sol romain, dont il achevait la conquête. A ce moment Rome était devenue pour jamais la nouvelle Jérusalem. Après que l'apôtre eut parcouru en entier le cycle de ses souffrances, il expira ; mais il devait revivre dans chacun de ses successeurs jusqu'à la fin des siècles.

Cependant un autre martyre se consommait sur la rive gauche du Tibre. Paul, entraîné le long de la voie d'Ostie, était suivi aussi par un groupe de fidèles qui s'étaient joints à l'escorte du condamné. Au sortir de la porte Tergemina, les regards de l'apôtre rencontrent une jeune dame romaine dont il connaissait la foi profonde. C'était Plautilla, fille du préfet Flavius Sabinus et de Plautia, digne en tout de Lucine, son aïeule. Elle versait des larmes et se recommandait aux prières de Paul dans de touchants adieux. Paul lui dit : « Va, Plautilla, fille du salut éternel. Prête-moi seulement le voile qui couvre ta tête, et retire-toi un peu à l'écart, à cause de la foule. Tu m'attendras là jusqu'à ce que je revienne vers toi, et que je t'aie restitué ce voile que je demande à ta charité. Il servira à me bander les yeux ; après quoi je te le rendrai, comme une récompense de ta pieuse tendresse et comme un gage de mon amour pour le Christ, au moment où je monterai vers lui. » Plautilla aussitôt détache son voile et le présente à l'apôtre. Les chefs de la cohorte voulaient empêcher la noble femme de donner à un condamné une telle marque de considération. « Pourquoi, disaient-ils, croire ainsi un magicien, un imposteur ? Pourquoi lui sacrifier ce voile précieux ? » Paul reprit avec une douce autorité : « Ma fille, dit-il, attends en ce lieu

mon retour, et tout à l'heure, vivant avec Jésus-Christ, je t'apporterai sur ce même voile les signes de mon martyre. »

Après avoir suivi environ deux milles la voie d'Ostie, les soldats conduisirent Paul par un sentier qui se dirigeait vers l'Orient, et bientôt on arriva sur le lieu désigné pour le martyre du Docteur des gentils. Paul se mit à genoux et adressa à Dieu sa dernière prière; puis, s'étant bandé les yeux avec le voile de Plautilla, il attendit le coup de la mort. Un soldat brandit son glaive, et la tête de l'apôtre, détachée du tronc, fit trois bonds sur la terre. Trois fontaines jaillirent aussitôt aux endroits qu'elle avait touchés. Telle est la tradition gardée sur le lieu du martyre, où l'on voit trois fontaines sur chacune desquelles s'élève un autel. Il serait aisé d'expliquer ce partage des eaux par un désir de complaire à la pieuse croyance des pèlerins, lorsque ces autels furent construits vers la fin du seizième siècle; mais des fouilles récentes dans ce sanctuaire ont amené M. de Rossi à constater une disposition des lieux, qui oblige de reculer d'au moins mille ans l'existence de ces trois fontaines et la vénération dont elles ont été l'objet dès une haute antiquité. Tout à l'heure nous serons à portée de faire voir que, déjà de son temps, saint Jean Chrysostome n'ignorait pas leur existence.

Après le martyre consommé, la cohorte se retirait, lorsque, près de la porte Tergemina, ses chefs aperçurent Plautilla. Ils l'abordèrent avec raillerie, lui demandant pourquoi sa tête n'était pas déjà couverte du voile qu'elle avait confié à Paul. Plautilla leur répondit : « Hommes vains et misérables, il est en ma possession, ce voile teint du sang du martyre, et je le garde comme mon trésor. » En même temps elle tirait de son sein ce précieux gage de l'affection de l'apôtre, et le montrait à ces vils païens. L'émouvante grandeur et la touchante simplicité de ce récit emprunté à un document qui, malgré ses imperfections, n'en remonte pas moins aux premiers siècles du christianisme, n'échapperont pas aux esprits impartiaux. Quant à la rencontre de Paul et de Plautilla sur la voie d'Ostie, au moment où l'apôtre était entraîné au supplice, elle ne saurait surprendre les lecteurs qui se souviennent que la foi chrétienne était entrée dans la *gens* Flavia par l'influence directe de Pierre. L'incident demeura gravé dans la mémoire des fidèles, à ce point que sur un sarcophage chrétien de l'abbaye de Saint-

Victor de Marseille, conservé au musée de cette ville, Plautilla figure auprès de saint Paul que l'on mène à la mort. L'interprétation de ce sarcophage appartient à M. de Rossi, qui le fait remonter à la fin du quatrième siècle, ou tout au plus au commencement du cinquième. A droite, selon l'usage d'un grand nombre de sarcophages chrétiens de Rome, on remarque l'arrestation de saint Pierre, à côté de la scène mutilée de son reniement. Jusqu'à présent l'allusion au martyre de saint Paul, qui est placé à la gauche sur le sarcophage de Marseille, n'a été constatée sur aucun autre. Les sarcophages chrétiens de la Gaule, dont l'idée est prise de ceux de Rome, mériteraient une étude particulière, à raison des rapprochements et des variantes

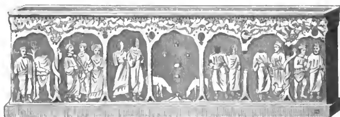


Fig. 11. — Bas-relief d'un sarcophage de Saint-Victor, conservé au musée de Marseille.

qu'ils présentent avec les premiers. Nous reproduisons ici celui du musée de Marseille, qui rentre dans notre sujet, par la représentation de Plautilla près de l'apôtre (fig. 11).

Pierre et Paul avaient rendu leur témoignage, ils avaient inauguré dans leur sang la nouvelle Jérusalem. Il s'agissait maintenant de donner la sépulture à leurs dépouilles sacrées. La crypte ouverte par les soins des Cornelii chrétiens avait son centre sous le temple d'Apollon et s'étendait sous la colline du térébinthe. Le prêtre Marcel présida aux funérailles de Pierre, détaché de la croix. On sait avec quelle facilité la loi romaine accordait les corps des suppliciés à ceux qui les réclamaient pour leur donner la sépulture. Lucine fit enlever des Eaux Salviennes la dépouille de Paul, et la déposa dans l'hypogée qu'elle avait fait construire au bord du Tibre, sur la voie d'Ostie. Elle avait dû céder aux Cornelii l'honneur d'ensevelir Pierre; le centurion de la cohorte Italique, prémices de la foi romaine, assurait un droit

incontesté à quiconque de sa race se déclarait disciple du Christ. Le partage de Lucine fut donc d'être la gardienne de la tombe de Paul, auquel sa petite-fille Plautilla avait rendu le dernier office ici-bas.

Ces deux tombes scellées avec tant de respect et d'amour étaient cependant au moment d'être violées : une conjuration s'était ourdie contre elles. Un parti d'Orientaux chrétiens veillait, et se préparait à enlever la dépouille des deux apôtres, afin de la rendre à l'Orient, dont ils regardaient Pierre et Paul comme les transfuges. Le lecteur doit y voir un nouveau trait de cette opposition à la gentilité que nous avons si souvent rencontrée chez une partie des chrétiens juifs, et de cette jalousie qu'inspirait à d'autres encore la préférence donnée à l'Occident. Cependant tout était consommé, c'était à Rome et non ailleurs que la succession de Pierre était ouverte, ses ossements sacrés en étaient le titre visible; mais le droit reposait sur quelque chose de plus solide encore, sur le fait de la mort de Pierre à Rome. A la faveur des ombres, les ravisseurs s'emparent simultanément des corps saints, et, chargés de ce dépôt, ils se mettent en marche vers la voie Appienne, espérant gagner promptement un des ports de l'Italie méridionale, et partir de là pour l'Orient. Ils s'arrêtent après le deuxième mille, et déposent leur riche capture au lieu appelé dans la suite *Ad Catacumbas*, où s'éleva plus tard la basilique de Saint-Sébastien.

Cette première station avait été préparée à l'avance. Les Orientaux gardèrent toute la nuit leur trésor, espérant jouir en paix du fruit de leur frauduleuse entreprise; mais le ciel se déclara contre eux. Au moment où ils allaient se remettre en marche, un affreux orage accompagné de tonnerres et d'éclairs terribles éclata soudain et glaça leurs cœurs. Sur ces entrefaites, des chrétiens de Rome, avertis de l'enlèvement des corps, renseignés par ces indiscrétions qui compromettent souvent le succès des complots les plus hardis, parviennent à éclairer la marche des ravisseurs. Ils accourent et remportent bientôt leur auguste patrimoine, sous les yeux des conjurés, qui n'osent leur résister. Saint Grégoire le Grand, à qui nous empruntons ce récit (*Epist. ad Constantinam Aug.*), donne à penser que le nombre des complices de l'enlèvement était considérable, et c'est ce qui explique comment le secret ne put être gardé. Rome chrétienne recouvra donc le titre immortel de sa puissance, et deux siècles avant saint Grégoire le pontife qui

eut pour mission de célébrer les grandeurs de Rome souterraine, saint Damase, décora de ses vers élégants le lieu où avaient un moment reposé les corps des deux apôtres, et où ils revinrent au troisième siècle chercher, durant trente années, une sécurité que leurs tombes ne leur garantissaient plus. L'inscription damasienne, posée au quatrième siècle, s'exprimait ainsi :

« O toi qu'attirent en ces lieux les noms de Pierre et de Paul, sache qu'ici fut leur premier séjour. C'est l'Orient, nous en convenons, qui nous avait envoyé ces disciples du Christ. Ayant versé leur sang pour lui, ils ont mérité de le suivre jusque dans les cieux ; à travers les airs, ils sont montés au royaume des saints ; mais Rome aussi avait le droit de défendre comme sa propriété ceux qui étaient devenus ses citoyens. Astres nouveaux, c'est Damase qui vous adresse ici ces louanges [1]. »

Après la reprise du sacré dépôt, on dut recommencer les funérailles des deux apôtres, et, comme l'exprime saint Grégoire, « leurs corps furent dès lors établis dans les lieux où ils reposent aujourd'hui. » Ces paroles d'un si grand pape nous remettent en mémoire celles de Caïus, prêtre romain, qui au siècle suivant, sous Zéphyrin, combattant Proclus, chef de la secte des Cataphryges, s'enorgueillissait saintement de la possession de ces deux tombeaux. « Moi, s'écriait-il, je suis en mesure de te montrer les trophées des apôtres. Quiconque le veut n'a qu'à se rendre au Vatican et sur la voie d'Ostie, il y verra les monuments de ceux qui ont fondé cette Église. » (Euseb., *Hist. eccles., lib.* II, *cap.* xxiv.) On conçoit jusqu'à un certain point que les réformateurs du seizième siècle, dans les premiers jours de la révolte, dépourvus, comme on l'était généralement alors, de toute science

[1] HIC HABITASSE PRIVS SANCTOS COGNOSCERE DEBES
NOMINA QVISQVE PETRI PARITER PAVLIQVE REQVIRIS.
DISCIPVLOS ORIENS MISIT QVOD SPONTE FATEMVR.
SANGVINIS OB MERITVM CHRISTVM PER ASTRA SECVTI
AETHERIOS PETIERE SINVS REGNAQVE PIORVM.
ROMA SVOS POTIVS MERVIT DEFENDERE CIVES.
HAEC DAMASVS VESTRAS REFERAT NOVA SIDERA LAVDES.

historique, se soient avisés, comme d'un expédient, de nier le séjour de saint Pierre à Rome; mais ce qui étonnera la postérité, c'est qu'on ait vu, il y a peu d'années, en ce siècle de l'archéologie, dans cette même Rome, de prétendus savants, demeurants d'un autre âge, tenir des conférences publiques pour remettre en question le voyage du prince des apôtres dans la capitale de l'empire romain. Si nous eussions eu l'honneur d'être présent dans un si docte aréopage, nous eussions demandé à ces critiques renouvelés de l'Allemagne de Luther, de nous laisser penser sur le point en litige ce que pensait Julien l'Apostat, qu'on ne soupçonnera pas de papisme. Comme eux Julien était d'avis que les synoptiques n'ont pas enseigné la divinité de Jésus-Christ, et que saint Jean est le premier des Évangélistes qui l'ait formulée; mais pour le prouver, l'Apostat emploie un argument qui ne saurait être du goût de nos docteurs. « L'excellent Jean, dit-il, s'étant aperçu que, dans la plupart des villes grecques et italiques, une immense multitude était portée à admettre la divinité de Jésus, et sachant que les tombeaux de Pierre et de Paul étaient l'objet d'un culte fervent quoique secret, osa le premier mettre en avant cette doctrine. » (*Apud Cyrill. Alexandr. Édition de Spanheim.* Leipsik, 1696.) Ainsi, on peut être apostat et croire néanmoins que saint Pierre est venu à Rome et que son corps y repose.

Autour de la tombe de Pierre vinrent se ranger ses successeurs jusqu'à la fin du deuxième siècle. Un labyrinthe de galeries s'étendit progressivement sous les terrains que longeaient la voie Triomphale et la voie Cornélia; ce fut le cimetière Vatican, le plus sacré de tous. Ses corridors, interceptés au quatrième siècle par les murs de la basilique constantinienne, reparurent au seizième, lorsque l'on eut à creuser de nouvelles fondations pour établir la basilique actuelle, dont les proportions dépassaient de beaucoup celles de l'ancienne. On put circuler de nouveau dans ces galeries qui n'avaient été visitées par personne depuis le quatrième siècle, on retrouva des oratoires, des *cubicula* ornés de peintures. Bosio, à qui nous devons ces détails, déclare les avoir en partie puisés dans les notes d'un bénificier de Saint-Pierre nommé Tiberio Alfarano, et en partie recueillis de ses propres souvenirs, et il regrette que son âge trop peu avancé encore ne lui ait pas permis de prendre les dessins des peintures.

Quant à la tombe de Pierre, enfouie d'abord sous le sol du champ Triomphal, à quelques pas du cirque de Néron, les somptueuses constructions qui l'ont successivement entourée depuis Constantin, ne lui ont point enlevé son immobilité. Des degrés conduisent au niveau du sol de la crypte des Cornelii, et le pèlerin qui les a descendus se trouve en présence de la Confession immortelle, centre et rendez-vous du monde entier. C'est là que Pierre repose « tout près du lieu où il fut crucifié », comme l'atteste, avec le *Liber pontificalis*, la tradition de douze siècles. A quelques pas, près de l'endroit où l'on vénère la statue de bronze du prince des apôtres, s'éleva la croix, à l'ombre du térébinthe. La coupole lancée dans les airs par le génie de Michel-Ange désigne à la ville et au monde le lieu où dort le pêcheur galiléen, vainqueur et successeur des Césars, résumant dans le Christ, dont il est le Vicaire, les destinées de la ville éternelle.

La seconde gloire de Rome est la tombe de Paul sur la voie d'Ostie. Constantin voulut aussi l'entourer de splendeur, en construisant autour d'elle une immense basilique; mais le cimetière souterrain qui rayonnait du sépulcre de l'apôtre ne fut point intercepté. En 1837, sur le pan d'un des murs ruinés du transsept de gauche nous pûmes lire encore cette inscription :

SVB HOC PAVIMENTO TESSELLATO
EST CAEMETERIVA S. LVCINAE MA-
TRONAE IN QVO PLVRIMA SANCTORVM
MARTYRVM CORPORA REQVIESCVNT.

Ce cimetière d'ailleurs, quoique très-vaste, ne fut jamais compté parmi les plus célèbres de Rome souterraine; son honneur était d'avoir pour centre la tombe du Docteur des nations.

Cette tombe, à la différence de celle de Pierre, qui plonge dans les profondeurs de la crypte vaticane, est portée jusqu'à fleur de terre par un massif de maçonnerie sur lequel pose le vaste sarcophage. On fut à même de constater cette particularité en 1841, lorsque l'on reconstruisit l'autel papal. Il parut évident que l'intention de soustraire le tombeau de l'apôtre aux inconvénients qu'amènent les débordements du Tibre avait obligé de soulever ainsi le sarcophage de la place où d'abord Lucine l'avait établi. Le pèlerin n'a garde de s'en plaindre, lorsque, par le soupirail qui s'ouvre au centre

de l'autel, son œil respectueux peut s'arrêter sur le marbre qui ferme la tombe, et y lire ces imposantes paroles, tracées en vastes caractères de l'époque constantinienne :

PAVLO APOSTOLO MARTYRI.

Ainsi Rome chrétienne est protégée au nord et au midi par ces deux citadelles. Les fidèles de Rome, privés d'entendre et de voir désormais leurs apôtres, entourèrent d'une tendre vénération, au témoignage même de Julien l'Apostat, ces augustes trophées, dont la seule pensée faisait tressaillir saint Jean Chrysostome. Entendons-le parler dans une Homélie au peuple de Constantinople. « Non, s'écriait-il, le ciel, lorsque le soleil l'illumine de tous ses feux, n'a rien de comparable à la splendeur de Rome versant sur le monde entier la lumière de ces deux flambeaux. C'est de là que sera enlevé Paul, que partira Pierre. Réfléchissez et frissonnez déjà à la pensée du spectacle dont Rome sera témoin, lorsque Paul avec Pierre, se levant de leurs tombes, seront emportés à la rencontre du Seigneur. Quelle rose éclatante Rome présente au Christ ! Quelles couronnes entourent cette cité! De quelles chaînes d'or elle est ceinte ! *Quelles fontaines elle possède !* Cette ville fameuse, je l'admire, non à cause de l'or dont elle abonde, non à cause de ses fastueux portiques, mais parce qu'elle garde dans son enceinte ces deux colonnes de l'Église. » (*Homil.* XXXII, *in Epist. ad Rom.*)

La carrière personnelle de Pierre était donc achevée. Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis ce jour de l'année 42, où, obscur et sans appui, il avait abordé dans Rome; il la laissait toute pleine de lui jusqu'à la fin des siècles. L'empire païen luttera encore deux siècles et demi contre ce nouveau et impérissable souverain venu de Judée, qu'avaient mystérieusement pressenti les peuples, au rapport de Tacite et de Suétone. La dynastie de Pierre va suivre son cours sous le fer de la persécution, jusqu'à ce qu'enfin, ayant vaincu, elle voie apparaître Constantin qui, ébloui d'une si haute majesté, s'en ira porter jusqu'aux rives du Bosphore le trône impérial, qui dans Rome n'aurait plus que la seconde place.

Dans cette rapide esquisse, nous avons cherché à faire connaître et apprécier le rôle qui revient à Pierre dans l'œuvre de la fondation du christianisme parmi les gentils, et particulièrement à Rome. N'est-il pas apparu comme le

vicaire du Rédempteur des hommes, appelant toutes les classes de la société à la régénération dont l'heure était venue. Quelle grandeur, quelle bonté, quelle simplicité, caractérisèrent ce premier monarque de l'Église chrétienne ! Que serait-ce si, laissant reposer la plume de l'historien, et nous élevant, avec Dante, aux sommets de l'empyrée, nous voulions le montrer « au-dessous du Fils de Dieu et de la Vierge-Mère, entre le monde ancien et le monde nouveau, tenant, dans l'attitude du triomphe, les clefs du séjour de la gloire éternelle ? »

Quivi trionfa sotto l'alto Filio
Di Dio et di Maria, di sua vittoria,
E con l'antico et col nuovo concilio
Colui, che tien lechiavi di tal gloria.

Paradiso, canto XXIII.





CHAPITRE VII.

67 — 76.

Saint Linus. — Son passage rapide sur le siége de Rome. — Sa pierre sépulcrale au Vatican. — Mort de Néron. — Châtiment des meurtriers de saint Pierre. — Clément souverain pontife. — Explication du dipytque romain des martyrs Linus, Cletus, Clemens. — Guerre des juifs. — Vespasien empereur. — Chute de Jérusalem et de son temple. — Arc de Titus. — Félicitations de la tribu Sucusana à Vespasien sur son avènement à l'Empire. — Inscription chrétienne du *Corpus juniorum*. — Cornelius Pudentianus. — Flavius Sabinus et ses vertus. — Flavius Clemens, son fils, chrétien, épouse Flavia Domitilla, petite-fille de Vespasien, chrétienne aussi. — Saint Clément établit sept régions ecclésiastiques dans Rome et sept notaires pour recueillir les actes des martyrs. — Il envoie de Rome les premiers évêques à diverses Églises de l'Occident. — Troubles dans l'Église de Corinthe. — Saint Clément intervient pour rétablir l'ordre et la paix. — Sa lettre aux Corinthiens. — Ses lettres aux Vierges. — Le christianisme renouvelle la notion de la chasteté. — La virginité consacrée par saint Clément dans la personne de la jeune Flavia Domitilla. — Hermas adresse le livre de ses *Visions* à saint Clément et à la diaconesse Grapté. — Allégories d'Hermas sur l'Église. — Annonce d'une persécution. — Saint Clément encourt la disgrâce de Vespasien. — Il est exilé dans la Chersonèse et abdique le pontificat.



PIERRE avait désigné Clément pour son successeur, il l'avait fait asseoir dans sa propre chaire; cependant tous les Catalogues des pontifes romains, sans exception, s'accordent à placer Linus immédiatement après Pierre. On en doit conclure que si le mérite et la considération de Clément, joints à l'estime que lui avait témoignée le prince des apôtres, le recommandaient particulièrement au respect de la population chrétienne de Rome, sa modestie l'élevait plus haut encore. Souvent les apôtres avaient laissé dans une même ville plusieurs de leurs disciples honorés du caractère épiscopal; la mission de l'apôtre terminée, la succession s'établissait par le concert de ces

hommes désintéressés de toute idée humaine, et bientôt l'unité d'évêque, qui est la force de toute Église particulière, s'établissait pour durer toujours.

Depuis douze ans, Linus avait reçu la consécration; durant l'absence de Pierre, il l'avait suppléé dans le gouvernement de l'Église romaine; que pouvait faire Clément, ordonné évêque tout récemment, sinon donner l'exemple de l'humilité chrétienne, en s'effaçant devant un homme vénérable et dès longtemps en possession du respect de la chrétienté de Rome? On découvre les sentiments qui suggérèrent à Clément cette conduite pleine de modestie, en lisant sa lettre aux Corinthiens, dans laquelle il exprime avec un accent si ferme l'obligation, pour les pasteurs de l'Église, de vivre dans un entier détachement des honneurs et des charges ecclésiastiques. Linus dut donc accepter, pour les quelques jours qu'il devait vivre encore, la qualité de successeur de Pierre, ayant près de lui Clément et Clétus comme les vicaires de son autorité.

Tandis que la succession au pontificat chrétien s'opérait ainsi dans Rome, la tyrannie de Néron, qui s'obstinait à poursuivre en Grèce ses succès d'histrion, devenait de plus en plus odieuse. Des conjurations se formaient et se multipliaient. Hélius, effrayé de la vindicte publique qui le menaçait chaque jour autant que son maître, s'embarqua pour la Grèce, et parvint enfin à ramener le tyran à Rome, dans les derniers mois de 67. L'année 68 vit la chute honteuse et tragique du monstre, en ce même mois de juin où, l'année précédente, le sang des apôtres avait coulé dans Rome, et l'Église put enfin respirer.

Mais déjà Linus avait disparu. Dès le 23 septembre 67, il avait été atteint par le glaive de la persécution. On l'ensevelit dans la crypte Vaticane, près de la tombe du prince des apôtres, et telle fut la vénération qui entoura son sépulcre, qu'il fut découvert encore immobile, dans les restaurations que fit exécuter Urbain VIII, en 1633, à la Confession de saint Pierre. Severano et Torrigio, témoins oculaires, attestent que sur un tombeau voisin de celui du prince des apôtres, on lut cette simple inscription : LINUS. L'emplacement de ce tombeau, qui n'est plus apparent aujourd'hui, est indiqué sur un plan de la crypte Vaticane dressé en 1635 par Benoît Drai, employé à la basilique, et ce plan est celui-là même que Bonanni a inséré dans son Histoire de la basilique Vaticane.

L'Empire, vacant par la mort de Néron, vit successivement passer Galba, Othon et Vitellius. L'Église n'eut rien à souffrir durant la crise qu'entraînèrent ces révolutions si rapides; mais la Providence sévit contre les ennemis des chrétiens. Galba eut le temps d'ordonner le supplice d'Hélius et de Polythètes; quant à l'infâme Tigellinus, ce fut la main d'Othon que Dieu employa pour lui infliger la peine de ses cruautés contre les chrétiens dans les jardins de Néron.

Linus ayant reçu la couronne du martyre, Clément dut enfin se résoudre à occuper la chaire de saint Pierre. Ici les critiques se partagent; les uns voulant que Clétus ait précédé Clément dans le pontificat, les autres que Clément ait siégé avant Clétus. Le sentiment des premiers s'appuie sur les listes des papes dressées loin de Rome, sur lesquelles en effet Clétus est préposé à Clément; l'opinion des seconds est fondée sur le plus ancien Catalogue des pontifes romains rédigé à Rome dans la première partie du troisième siècle, et qui se trouve confirmé par l'autorité de saint Optat de Milève et de saint Augustin. On connaît les relations intimes que l'Église d'Afrique entretenait avec celle de Rome, dont elle était sortie. La divergence qui s'est manifestée sur ce point semble avoir eu pour origine la manière dont les trois premiers successeurs de saint Pierre sont établis sur les Diptyques de l'Église de Rome, tels que l'on peut encore les constater au Canon de la Messe. On y lit en effet : *Lini, Cleti, Clementis;* mais il serait utile de remarquer que le martyre de saint Clément, dont la date précise nous est fournie par saint Jérôme, n'ayant eu lieu qu'après celui de saint Clétus, il est tout naturel que, sur une liste de martyrs, on ait enregistré les martyrs dans l'ordre chronologique de leur martyre.

Cette question de l'antériorité de saint Clément à saint Clétus ou de saint Clétus à saint Clément n'a sans doute qu'une importance très-secondaire; mais outre que la marche des faits relatifs à ces deux pontificats s'agence parfaitement en plaçant Clément avant Clétus, l'archéologue ne peut faire abstraction du précieux Catalogue romain du troisième siècle, dont le rédacteur, qui semble avoir été le chronographe saint Hippolyte, a procédé à l'aide des fastes consulaires. La nature de notre travail ne nous permettant pas les dissertations, nous ne nous arrêterons pas davantage sur ce sujet. Il nous suffit d'avoir touché le point de solution, en montrant que la méprise

a eu pour origine une fausse interprétation des Diptyques des martyrs de l'Église romaine, sur lesquels saint Clément ne devait en effet occuper que la troisième place. A la suite des doctes archéologues Bianchini, Vignoli, et de nos jours Mgr Héfélé, nous nous attacherons donc au chronographe du troisième siècle, qui avait connaissance des autres listes, et qui assurément ne détermina pas la place de saint Clément sans avoir interrogé soigneusement les vraies traditions de l'Église de Rome.

Le pontificat de Clément devait voir s'accomplir le terrible jugement de Dieu sur Jérusalem, et le dernier écroulement de la religion mosaïque. Rome était déjà constituée héritière de la ville autrefois sainte et désormais maudite. La gentilité ébranlée se rendait de toutes parts au vrai Dieu, ainsi que l'avaient prédit les prophètes juifs eux-mêmes. L'élite d'Israël avait passé à l'Évangile; mais la multitude, ayant sur le cœur ce voile que lui reprochait saint Paul (II *Cor.*, III), s'obstinait de plus en plus dans la haine et le mépris des chrétiens. Pourtant, dans cette substitution d'une nouvelle alliance à l'ancienne, les premiers honneurs avaient été pour Israël. C'était à ses fils qu'il avait été dit : « Allez, enseignez toutes les nations. » Les nations prêtaient l'oreille, et le gentil devenu croyant était désormais, non disciple de Moïse, il est vrai, mais fils d'Abraham. Le juif pouvait-il, sans irriter le ciel, s'obstiner à ne pas remonter au-delà du Sinaï, à ne pas tenir compte de la page où il est écrit qu'Abraham, avant même la naissance d'Isaac, avait reçu de Dieu la promesse qu'en lui seraient bénis tous les peuples de la terre?

La race des Flaviens, qui nous a paru déjà marquée d'un signe surnaturel, que l'on verra se dessiner plus vivement encore, avait été choisie pour être l'exécutrice des vengeances divines, et devait en retour recevoir la couronne de l'Empire. Heureuse cette famille, si sa branche cadette, qui obtint en partage les grandeurs du monde, eût prêté l'oreille, comme sa branche aînée, à l'enseignement des apôtres! En l'année 67, tandis que son frère Flavius Sabinus occupait encore la préfecture de Rome, Flavius Vespasien était envoyé en Palestine pour réprimer l'insurrection des juifs dans cette province. Une fureur inouïe entraînait ce peuple à sa perte. Divisé en partis féroces les uns envers les autres, il bravait Rome avec une imprudence qui devait précipiter sa ruine. Vespasien commença par faire la con-

quête de la Galilée, et les bandes juives qui n'avaient pas été exterminées refluèrent sur la Judée et Jérusalem. La campagne en était là lorsque Vespasien apprit, au mois de juillet 69, qu'il venait d'être proclamé empereur à Alexandrie. Il se rendit d'abord dans cette ville, avant de se présenter à Rome, où il n'avait pour compétiteur que l'ignoble Vitellius. En partant, Vespasien laissait à son fils Titus la charge d'en finir avec les juifs, et, dans les derniers mois de l'an 70, il arrivait sur le théâtre de sa fortune. En avril 70, Titus mit le siége devant Jérusalem, et dès les premiers jours de septembre, après les plus affreuses convulsions, la ville déicide succombait avec son temple. Pour le culte du vrai Dieu, Jérusalem n'était plus; il n'y avait plus que Rome.



Fig. 12. — Médaille de la Judée vaincue. Cabinet des médailles.

On fut à même de le reconnaitre, lorsqu'au printemps de l'année suivante se déroula dans les rues de cette ville la pompe triomphale qui célébrait la défaite du judaïsme, non par la main des hommes, comme l'attesta Titus lui-même, mais par la main de Dieu. Les yeux des Romains virent passer tour à tour le mystérieux chandelier à sept branches, la table des pains de proposition, les trompettes sacrées, le voile du Saint des Saints; en un mot les dépouilles du sanctuaire que Dieu délaissait, ayant transporté ailleurs ses affections. Vespasien et son fils paraissaient sur un char, aux acclamations d'un peuple immense, au sein duquel les chrétiens seuls savaient qu'en ce jour Rome célébrait une victoire qui dépassait en résultats toutes celles qui lui avaient soumis le monde. Désormais, c'était dans ses murs qu'il fallait venir chercher la montagne de Sion, tant aimée de Dieu, le vrai temple, le sacrifice éternel, le Christ du Seigneur, que la

première Jérusalem n'avait su que méconnaître et crucifier. Dans cette consommation terrible il y eut, entre mille autres, un trait caractéristique de la vengeance divine. Le représentant de la résistance judaïque se nommait Simon, fils de Gioras; c'était lui qui devait être égorgé, selon l'usage, pen-



Fig. 13. — Arc de Titus.

dant la marche du cortége, lorsque celui-ci serait arrivé en vue du temple de Jupiter capitolin. Flagellé durant tout le parcours de la pompe triomphale, il fut saisi et plongé dans le cachot de la prison Mamertine, où Simon Pierre, quatre ans auparavant, avait passé les heures qui précédèrent son martyre. Là, Simon, fils de Gioras, fut immolé, et l'on remonta son cadavre.

La mémoire d'un événement aussi grave pour le christianisme que le fut l'extinction de Jérusalem et le renversement de son temple donne un intérêt saisissant aux médailles qui furent frappées à cette occasion. La Judée vaincue, assise tristement sous un palmier, exprime de la façon la plus expressive le châtiment qu'elle s'attira en repoussant son Messie, en s'obstinant à vouloir n'être que la capitale d'un peuple, et dédaignant de devenir celle du genre humain. Nous choisissons, entre plusieurs qui offrent le même motif, une de ces médailles commémoratives du plus grand désastre que rapporte l'histoire (fig. 12).



Fig. 14.— L'un des bas-reliefs de l'arc de Titus.

Mais le trophée de Rome victorieuse et héritière de la cité de David est l'arc de Titus, qui, dans la beauté et la pureté de ses lignes, se dressse en face de l'amphithéâtre de Vespasien. En l'établissant avec cette solennité sur la voie Sacrée, Rome ignorait qu'elle posait sur le sol le premier monument de sa transformation. Nous plaçons ici sous les yeux du lecteur l'arc de Titus dans l'état de parfaite conservation que ni les siècles ni les barbares ne lui ont enlevé (fig. 13).

Les bas-reliefs dont l'intérieur de l'arc était orné ont été cruellement mutilés; mais on discerne encore avec un vif intérêt l'épisode de la marche triomphale où figurait le chandelier à sept branches. Nous donnons ici savamment restauré ce magnifique monument de la sculpture romaine (fig. 14).

L'arrivée de Vespasien à Rome (fig. 15), avait été saluée de vives accla-

mations. On espérait que ce chef militaire effacerait l'odieux souvenir de Néron, et mettrait un terme à l'anarchie qu'avaient amenée les trois compétiteurs à l'Empire que l'on avait vus disparaître tour à tour d'une façon si tragique. Parmi les monuments de l'épigraphie romaine, nous rencontrons un groupe d'inscriptions ayant pour objet d'exprimer à Vespasien les félicitations de la tribu Succusana.

Cette tribu tirait son nom du *Vicus Succusanus*, situé dans la cinquième région de Rome (SEXTUS RUFUS), laquelle comprenait, avec le Viminal, la partie de l'Esquilin la plus rapprochée de cette colline, et aussi la petite vallée qui les sépare. Nous connaissons déjà ces lieux comme habités par une partie de l'aristocratie romaine. Quatre inscriptions recueillies par Gruter, et découvertes en 1547 près de l'arc de Septime Sévère, s'unissent pour attester le solennel hommage que la tribu Succusana, dans ses différents corps, offrit à Vespasien, le quinze des kalendes de décembre de l'année 70, anniversaire de sa naissance. Les dédicaces de ces marbres respirent l'enthousiasme, et donnent à entendre que le nouvel empereur n'était pas étranger à la même tribu. On lit sur une d'elles (*page* 78):

FORTVNAE REDVCI
DOMVS AVGVST
SACRVM
TRIB. SVC. CORP. FOEDER

sur une autre (*page* 243):

VICTORIAE
IMP. CAESARIS VESPASIANI
AVGVSTI
SACRVM
TRIB. SVC. CORP. IVLIANI

sur une troisième (*page* 239):

PACI AETERNAE
DOMVS
IMP. VESPASIANI
CAESARIS AVG.
LIBERORVMQ. EIVS
SACRVM
TRIB. SVC. IVNIOR

sur une quatrième (*page* 104) :

PACI AVGVST
SACRVM
CVRATORES TRIB. SVC. IVNIOR

L'inscription que nous plaçons ici la troisième ne porte pas moins de huit cents noms d'associés à cette démonstration de la tribu Succusana, et beaucoup de ces noms sont des plus illustres de Rome ; on y trouve jusqu'à vingt membres de la *gens* Cornelia, sept de la *gens* Æmilia, etc. N'ayant pas à écrire l'histoire de Vespasien, nous ne nous serions pas arrêté à ces détails, si un cinquième marbre découvert aussi au seizième siècle et reproduit par Muratori, ne fût venu, en complétant le groupe des monuments consacrés par la tribu Succusane à fêter l'avénement d'un Flavius à l'Empire, jeter un jour inattendu sur un point intéressant de l'histoire chrétienne de Rome.

Ce marbre est une base qui porte sur l'une de ses faces, avec les noms des duumvirs entrepreneurs du monument, le jour et la date consulaire de sa dédicace, en ces termes (*page* 308) :

PONEN. CVR.
C. NYMPHIDIVS. CHRESTVS
II VIR
L. OCTAVIVS. L. F. IVCVNDVS
II VIR. TR. TRIB. CLAVD.

DEDIC. XVII. K. DEC.
L. ANNIO. BASSO
C. CAECINA. POETO
COS.

cette date revient au 15 novembre de l'année 70 ; car L. Annius Bassus et C. Cæcina Pœtus remplacèrent dans le consulat, aux kalendes de novembre de cette année, M. Licinius Mucianus et P. Valérius Asiaticus, qui eux-mêmes avaient été subrogés le I[er] juin à Vespasien et à Titus. A deux jours près, cette date est la même qui se lit sur l'inscription principale que nous avons reproduite ci-dessus comme la troisième : d'où l'on voit que ces divers monuments s'enchaînent les uns aux autres. Lisons maintenant l'inscription de ce dernier :

HILARITATI PVBLICae
IMP. CAES. VESPASIANI
SACRVM
TRIBVL. SUCC. CORP. IVNior
TI. CLAVDIVS LEMNVS FORTVNatvs
D. FVRIVS. D. F. FIRMVS VIv
T. COMINIVS AMARANTHvs
T. FLAVIVS. T. F. LVSCVs
Q. CORNELIVS. Q. F. PVDENTianvs
CVRATORES LIBEROR. TRIB. SVC. COR. IVNIOR.
L. S. P. D. D. CVI POPVLVS EIVS COR
*bene*FICIO IMMVNIT. PERPET. *locum*
*decreto*X. CENTVRVM DECREVIT
EX S. C.

Ce qui frappe tout d'abord dans cette inscription, c'est l'objet même de la dédicace. Des quatre premières, nous voyons l'une consacrée à la Fortune, l'autre à la Victoire, les deux dernières à la Paix. Le paganisme se montre ici à découvert. Dès longtemps la Fortune avait à Rome ses autels ; l'idole de la Victoire avait le sien au Sénat depuis Auguste, et, près de la voie Sacrée, on creusait à ce moment même les fondations du temple de la Paix Vespasienne. Il est impossible de n'être pas frappé du contraste qu'offre la cinquième inscription comparée avec les quatre autres. Elle est dédiée à la *Joie publique ;* expression flatteuse pour Vespasien, mais totalement dépourvue d'allusion païenne. On ne la voit paraître sur les médailles que vers la moitié du deuxième siècle. N'est-on pas en droit de penser qu'ici elle représente les vœux d'un groupe de citoyens qui ont pour intention de s'isoler de toute réminiscence idolâtrique? Remarquons en outre que l'inscription donnée par Muratori, et que nous appelons ici la cinquième, est un hommage présenté par le corps des jeunes gens (*corpus juniorum*); cinq noms seulement y figurent. Pourquoi ces cinq noms ne se trouvent-ils pas sur le troisième marbre, qui est aussi offert au nom du *corpus juniorum,* et contient jusqu'à huit cents noms? pourquoi pas du moins sur le quatrième, qui se présente comme l'hommage plus spécial des Curateurs de la Tribu et de son *Corpus juniorum?* N'est-il pas évident que ces cinq contribules et curateurs de la Succusane ont voulu leur monument à

part? Pourquoi, sinon parce que la dédicace *Paci æternæ* répugnait à leur croyance?

Nous avons donc ici les noms de cinq chrétiens appartenant à la tribu Succusane, laquelle comprenait l'intermontium du Viminal et de l'Esquilin, quartier occupé, dès les premiers temps de Rome, par l'aristocratie. Relisons maintenant les noms de ces personnages. Ils sont désignés comme Curateurs de la Tribu. Les curateurs des tribus, à Rome, ne doivent pas être confondus avec les curateurs des régions de la ville; ces derniers, d'institution récente, comme les régions elles-mêmes, n'étaient que des officiers inférieurs d'administration et de police locale, choisis d'ordinaire parmi les affranchis, tandis que les curateurs des tribus exerçaient, dès l'origine de Rome, sur leurs contribules une autorité et une sollicitude continuelles.

Le premier des cinq noms est Tibérius Claudius Lemnus Fortunatus. Ce Claudius est digne de remarque, après ce que nous avons exposé relativement à la famille Claudia, lorsqu'il a été question de l'origine de saint Clément. Notons aussi que ce saint pape députa un Claudius et un Fortunatus à l'Église de Corinthe, dans la circonstance dont nous parlerons bientôt.

Vient ensuite D. Furius Firmus, qui porte le titre de Sévir. Il est à propos de ne pas confondre les Sévirs des chevaliers romains, officiers purement civils et militaires, avec les Sévirs Augustaux, d'institution récente, qui exerçaient un sacerdoce de bas étage. Un Furius chrétien paraît sur les inscriptions les plus archaïques de la voie Nomentane.

Nous laissons passer T. Cominius Amaranthus et T. Flavius Luscus, faute de renseignements précis; mais au point de vue de l'histoire que nous écrivons, le cinquième de ces *juniores* vient décider par son nom l'importante question que nous nous étions posée au chapitre II, relativement à l'hôte de saint Pierre au Viminal. Pudens appartenait-il à la *gens* Cornelia? Des monuments du troisième siècle nous avaient mis à même de conclure que, du moins à cette époque, le surnom de *Pudentianus* se trouvait joint au *gentilitium* dans une branche des Cornelii. Or voici, dès l'an 70, un Quintus Cornélius, *Quinti filius,* Pudentianus, membre d'une tribu dont faisait partie la vallée du Viminal, où s'élève l'Église Pudentienne, habitation certaine de Pudens, l'hôte de saint Pierre. Le problème est donc résolu avec une évidence que la critique rencontre rarement.

Les conclusions se tirent d'elles-mêmes. Quintus Cornélius Pudens, mari de Priscille, eut un fils, nommé Quintus Cornélius Pudentianus. Ce fils, chrétien comme son père, figure le dernier, comme plus jeune, parmi les cinq *juniores* inscrits sur le cinquième marbre vespasien, duquel ont été bannies les dédicaces païennes qu'on lit sur les quatre autres. Ce jeune homme, en l'année 70, comptait déjà dans la tribu Succusane, ce qui suppose qu'il avait atteint au moins sa quinzième année, âge auquel on était admis à faire partie d'une tribu. En même temps se trouve résolu un autre problème. On savait que les deux vierges, Pudentienne et Praxède, étaient filles d'un Pudens du Viminal. En leur donnant pour père le Cornélius Pudens, hôte de saint Pierre, on était réduit à faire vivre jusqu'à un âge démesuré Praxède, qui survécut à sa sœur, et vivait encore sous Marc-Aurèle. Maintenant tout s'explique : les deux sœurs ne sont pas filles, mais petites-filles du mari de Priscille, et leur père ne porte pas moins le nom de Pudens. Il ne fallait que distinguer Q. Cornélius Pudens, l'ami de saint Pierre, de Q. Cornélius (*fils de Quintus*) Pudentianus. Un monument de l'année 70 vient confirmer tous les arguments sur lesquels M. de Rossi avait établi l'identité de Pudens et de Cornélius, et, au point de vue de nos récits, nous avons droit, plus que jamais, de signaler le baptême du centurion de la cohorte Italique à Césarée, comme le point de départ de l'entrée du christianisme dans Rome par le patriciat.

Après cette digression, qui jette une si vive lumière sur la voie que nous avons parcourue jusqu'ici, il est à propos de nous arrêter à considérer de nouveau le mouvement du christianisme dans la famille Flavia, qui compensait à ce moment le défaut d'une origine patricienne par l'éclat de la pourpre impériale. Avec un instinct évidemment éclairé d'en haut, Lucine avait su pressentir les destinées de cette race, et elle en avait admis tout d'abord l'aîné jusque dans sa propre famille. Mais au moment où Vespasien, son frère, devenait césar, le gendre de Lucine, Flavius Sabinus, périssait dans Rome, au milieu d'une émeute qu'avait amenée la chute de Vitellius. Depuis douze ans, selon Tacite, il gérait la préfecture de la ville, et l'estime publique entourait sa personne. Sa bonté et sa justice étaient universellement reconnues, et l'on s'accordait à dire que dans les camps et la vie privée nul ne s'était montré plus irréprochable. Quant à la dignité

de sa personne, Tacite, à qui nous empruntons tous ces traits, déclare qu'elle avait suffi à mettre en honneur la race des Flavii, avant même que Vespasien montât à l'empire. Ces grandes qualités aident à expliquer la bienveillance dont il fut l'objet de la part de Lucine, et peut-être ne nous tromperons-nous pas en attribuant leur développement à l'influence de cette illustre romaine. Avec tant de belles parties, Sabinus mit-il le dernier sceau à sa moralité, en embrassant le christianisme? Il semble qu'on serait en droit de le conclure du trait final qu'ajoute Tacite lorsqu'il nous dit que, vers la fin de sa vie, Sabinus adopta une conduite qui le fit accuser de mollesse par les uns, tandis que les autres reconnaissaient en lui un type de modération et la clémence d'un magistrat avare du sang humain (*Histor.*, lib. III, cap. LXXV). Des jugements semblables et formulés dans les mêmes termes chez des historiens païens, à l'endroit de personnages que nous savons, à n'en pas douter, avoir professé le christianisme, aident à saisir la portée des expressions de l'annaliste.

Nous connaissons déjà la fille de Sabinus, Plautilla, dont le nom est dérivé de celui de Plautia, sa mère. On ignore jusqu'ici celui de son mari, et le moment n'est pas venu encore de parler de son illustre fille, la vierge Flavia Domitilla. La mère et la fille sont honorées d'un culte dans l'Église. Outre leur fille Plautilla, Sabinus et Plautia eurent deux fils, dont l'un, nommé Titus Flavius Sabinus, épousa Julia Augusta, fille de Titus. Il n'y a pas lieu de douter qu'il n'ait été chrétien. L'autre, Titus Flavius Clemens, non-seulement fut chrétien, mais il remporta la palme du martyre. Il épousa Flavia Domitilla, petite-fille de Vespasien, chrétienne aussi, quoique de la branche cadette des Flavii. Nous aurons à revenir sur ces deux époux. Cette intéressante généalogie que M. de Rossi a exposée avec tant de précision et de clarté, nous donne une idée des succès de la prédication de saint Pierre dans Rome, en même temps qu'elle fait apprécier de plus en plus l'influence de Lucine, durant les quarante années de ce deuil dont nous parle Tacite, sans en pénétrer le mystère.

La branche cadette des Flavii ne paraît pas avoir donné au christianisme un autre nom que celui de Flavia Domitilla, l'épouse de Flavius Clemens; en retour, elle eut les honneurs et la puissance. Il n'est pas de notre sujet d'entrer dans le détail des gestes de Vespasien; mais nous devons

mentionner la construction de son colossal amphithéâtre, qui devint le champ de bataille des chrétiens, un des lieux où se décida, par leur invincible courage, la victoire finale après tant de luttes. Nous en reparlerons à propos de Titus.

Dans un moment où le christianisme fleurissait au sein même de la dynastie régnante, et où la Chaire de Pierre était occupée par un membre d'une des familles du haut patriciat, on n'a pas droit d'être étonné de voir l'Église régler déjà son administration par une mesure qui annonce l'importance de son établissement dans la capitale du monde. De même que Pierre avait tracé les grandes lignes de démarcation de l'empire chrétien, en créant, avec



Fig. 15.— Médaille de Vespasien. Cabinet des médailles.

subordination au premier, les trois siéges de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche; ainsi, Clément, son deuxième successeur, ayant devant lui les quatorze régions de Rome, en traçait sept au point de vue ecclésiastique, réunissant deux en une, et plaçait à la tête de chacune d'elles l'un des sept diacres qui formaient une partie essentielle du clergé de Rome, à l'imitation de ce qui avait eu lieu au commencement dans l'Église de Jérusalem. Ces diacres régionaux, dont l'institution nous est révélée par le *Liber pontificalis*, aidaient l'évêque dans l'administration des secours temporels aux pauvres, et facilitaient aux prêtres le ministère des âmes. Un de ces diacres avait la préséance sur les autres, et fut décoré de bonne heure du nom d'archidiacre, On entrevoit déjà cette prééminence dans saint Étienne à Jérusalem, et les Pères l'ont reconnue.

Clément institua en outre sept Notaires de l'Église, dont la fonction corres-

pondait à chacune des régions de la division chrétienne de Rome. La tolérance de Vespasien permettait ces hardiesses, et l'on reconnaît aisément le caractère romain dans cet esprit d'administration. Mais l'Église ne comptait pas sur la longueur de la trêve, et la mesure que prenait Clément l'annonçait assez. La charge de ces notaires devait être de recueillir les Actes des martyrs, c'est-à-dire le détail de leur interrogatoire, de leurs réponses, des tourments qu'ils auraient soufferts et de leur glorieux trépas. Le courage invincible des martyrs devant être la confirmation de l'origine divine du christianisme, il importait de ne pas laisser se perdre les éléments précieux d'un argument sur lequel reposerait la certitude de la foi dans les âges futurs. Le Sauveur, en outre, avait annoncé que toutes les paroles de ses disciples devant les persécuteurs leur seraient divinement suggérées; un respect particulier s'attachait donc à ces réponses sublimes rendues aux tyrans par des héros de toute condition, de tout âge et de tout sexe. L'effroyable persécution de Néron avait fait périr un nombre immense de chrétiens dans Rome. Durant la tempête, nul ne songea à recueillir des détails qui auraient été si précieux à la postérité. On mourait par masses : l'héroïsme du martyre était là; mais l'expérience du martyre n'était pas formée encore. Nous avons remarqué ci-dessus que deux noms seulement ont surnagé, de tous ceux des chrétiens de Rome qui succombèrent sous les violences et les cruautés raffinées de Tigellinus.

Clément, qui a sauvé de l'oubli ces deux noms, était à même de sentir à quel point il importait à l'Église romaine de réunir en corps de si utiles enseignements, et c'est ce qui le porta à organiser un service pour en assurer la conservation. Ses successeurs se montrèrent plus d'une fois les imitateurs et les continuateurs de son œuvre. Heureuse la postérité, si la persécution de Dioclétien, particulièrement jalouse des archives chrétiennes, n'eût pas sévi avec autant d'habileté que de fureur sur les dépôts où se conservaient de si glorieuses annales!

Sous un pontife tel que Clément, le nombre des chrétiens ne pouvait manquer d'être en progrès. Dans ces recrues, nous n'avons garde de le contester, les humbles et les pauvres formaient l'immense majorité, et dans l'Église la société tout entière, avec ses inégalités de rang et ses proportions naturelles, se trouvait représentée. Sous Néron, Tacite, parlant de la popu-

lation chrétienne de Rome, l'appelle déjà une multitude immense, *ingens multitudo*. La période de paix qui s'ouvrait à l'avénement des Flavii, abaissait de nombreuses barrières, et rendait une liberté d'action dont la prédication évangélique avait grandement à profiter. Mais les progrès de la chrétienté romaine ne firent point perdre de vue à Clément le devoir que lui imposait sa qualité de patriarche de l'Occident, celui de répandre la lumière de l'Évangile sur les provinces de l'Empire dont saint Pierre avait rattaché le soin immédiat au siége de Rome. Pour ce qui est de la Gaule en particulier, la critique la plus assurée rattache à saint Clément la mission de saint Denys à Paris. Il nous serait impossible de discuter ici les titres des autres Églises de France, qui font remonter à notre saint pape la mission de leur premier évêque; mais il est permis de remarquer que le *Liber pontificalis* attribue à Clément l'ordination de quinze évêques, *destinés à divers lieux*. On a droit de penser avec toute vraisemblance que ces évêques auront été partagés entre les provinces occidentales où le besoin d'apôtres se faisait le plus sentir. Les successeurs de saint Pierre ne durent avoir rien de plus à cœur que de propager la foi dans l'héritage qu'il leur avait transmis, et l'occupation chrétienne de la Gaule avant le troisième siècle est désormais un fait incontestable.

Le temps a fait disparaître, sauf un seul, les documents qui attestent l'intervention de Clément dans les affaires des Églises lointaines; mais celui qui nous est resté montre en plein exercice la puissance monarchique de l'évêque de Rome dès cette époque primitive. L'Église de Corinthe était agitée de discordes intestines, que la jalousie à l'égard de certains pasteurs avait suscitées. Ces divisions, dont on découvre le germe dès le temps de saint Paul, avaient détruit la paix et causaient du scandale aux païens eux-mêmes. L'Église de Corinthe finit par sentir le besoin d'arrêter un désordre qui pouvait être préjudiciable à l'extension de la foi chrétienne, et dans ce but il lui fallait chercher du secours hors de son sein. A ce moment, tous les apôtres avaient déjà disparu de ce monde, hors saint Jean, qui éclairait encore l'Église de sa lumière. De Corinthe à Éphèse, où résidait l'apôtre, la distance n'était pas considérable; néanmoins ce ne fut pas vers Éphèse, mais vers Rome que l'Église de Corinthe tourna ses regards.

Clément prit connaissance des débats que les lettres de cette Église ren-

voyaient à son jugement, et fit partir pour Corinthe cinq commissaires qui devaient y représenter l'autorité du siége apostolique. C'étaient Claudius, Ephebus, Valerius, Viton et Fortunatus. Ils étaient porteurs d'une lettre que saint Irénée appelle très-puissante, *potentissimas litteras*. Cette lettre, que nous avons encore en son entier, déclare en tête qu'elle est écrite « au nom de l'Église romaine, » Clément ayant jugé que cette suscription serait plus imposante encore, rappelant ainsi l'autorité de Pierre, dont le séjour et la mort dans Rome avaient valu la principauté à cette Église. Elle fut jugée si belle et si apostolique à cette époque première, que longtemps on la lut publiquement dans plusieurs Églises, comme une sorte de continuation des Écritures canoniques. Le ton en est digne, mais paternel, selon le conseil que saint Pierre donne aux pasteurs. Rien n'y sent l'esprit de domination; mais, à la gravité et à la solennité du langage, on reconnaît la voix du pasteur universel, auquel nul ne saurait désobéir sans désobéir à Dieu lui-même.

Au début de la lettre, Clément s'excuse de n'avoir pas répondu plus promptement à celle qu'il a reçue de Corinthe. Il s'est trouvé en proie à des traverses qui lui ont enlevé le loisir d'écrire. Cette particularité nous reporte vers les derniers temps du pontificat de Clément, où l'on dirigea contre lui des persécutions qui aboutirent à son exil. Il est à remarquer que l'Église de Corinthe, en implorant le secours de celle de Rome contre le schisme qui la désolait, avait eu recours au Siége apostolique pour d'autres questions, dont la solution dut être donnée dans une seconde lettre que nous n'avons plus.

L'espace ne nous permet pas de produire ici de longs fragments de cette célèbre épitre, dont le style rappelle souvent celui de saint Paul, avec moins de véhémence toutefois. Clément fait d'abord l'éloge de l'Église de Corinthe dans ses premiers jours; « mais, ajoute-t-il, la justice et la paix sont maintenant loin de vous, parce que vous vous êtes laissés aller à l'envie ». Il montre aux Corinthiens les dangers de ce vice, et c'est à ce propos qu'il rappelle la triste part qu'une funeste jalousie avait eue récemment à Rome dans l'immolation des saints apôtres. Il se livre ensuite à une digression sur la résurrection des morts. On sait combien le lien qui unit ce dogme à celui de la permanence de l'âme après le trépas, avait besoin d'être rappelé à ces néophytes élevés au sein d'une société qui n'avait plus que de vagues idées

sur la vie future. Il était souvent à propos de leur redire que non-seulement l'âme ne périssait pas, mais que le corps lui-même devait revivre. L'instinct païen, après avoir poussé l'homme à abuser du corps en cette vie, répugnait à l'idée de le voir renaître purifié et glorieux. Déjà saint Paul s'était vu obligé de proclamer cette vérité avec une insistance particulière aux oreilles des chrétiens de Corinthe. Pour inculquer d'une manière sensible l'enseignement de la révélation sur ce point capital, Clément a recours à des similitudes. « Le jour succède à la nuit, dit-il, et la nuit au jour; la semence est confiée à la terre, et lève plus tard en moisson florissante. » Il passe de là au phénix, dont il célèbre la palingénésie, d'après les naturalistes de l'antiquité, et termine en citant les livres saints.

Passant ensuite à l'objet direct de la lettre, le saint pape rappelle que les apôtres ont constitué les divers degrés de la hiérarchie, et réglé le mode de succession des pasteurs qui devaient tenir leur place. « Ceux donc, ajoute-t-il, qui ont été établis par eux, et après eux par des hommes vénérables, avec le consentement et l'approbation de toute une Église, s'ils ont régi convenablement la bergerie du Christ, ne pourraient sans injustice être rejetés de l'office qu'ils exercent. Or nous voyons que vous avez exclu de leurs fonctions plusieurs de ceux qui jusqu'ici les avaient gérées honorablement et sans reproche. » S'adressant ensuite à ceux qui s'étaient laissé tenter par les honneurs ecclésiastiques, il leur fait un appel que nul autre, plus que Clément, n'eût eu le droit de leur proposer, lui que son humilité avait porté à décliner tout d'abord la succession de Pierre. Il leur dit : « Est-il parmi vous un homme généreux, un homme dévoué et rempli de la charité ? Qu'il ait le courage de dire : Si je suis cause de la sédition, de la discorde, du schisme, je me retire, je m'en vais où vous voudrez ; je me soumets au vœu du peuple fidèle ; heureux, à ce prix, de voir régner la paix dans la bergerie du Christ, sous la conduite des Anciens qui doivent la régir. Celui qui se conduira ainsi s'acquerra une grande gloire dans le Seigneur, et trouvera partout un asile. »

Enfin, interpellant avec l'accent de l'autorité les instigateurs du scandale, Clément leur dénonce la peine qu'ils ont encourue. « Vous donc, leur dit-il, qui avez été les premiers auteurs de la sédition, soumettez-vous aux prêtres, et recevez pour correction la pénitence. Fléchissez les genoux de votre cœur;

apprenez à obéir, et quittez l'arrogance et la superbe de vos propos. Mieux vaut pour vous être petits et fidèles dans la bergerie du Christ, que de mériter d'en être chassés pour la hauteur de vos prétentions. »

Ce langage si solennel et si ferme obtint son effet : la paix se rétablit dans l'Église de Corinthe, et les messagers de l'Église romaine ne tardèrent pas à en rapporter l'heureuse nouvelle. Un siècle après, saint Denys, évêque de Corinthe, témoignait encore au pape saint Soter la gratitude de son Église envers Clément pour le service dont elle lui était redevable.

En lisant cette vénérable épître dont l'authenticité n'est pas contestée, on remarque que son auteur y allègue non-seulement les livres de l'Ancien Testament, mais encore ceux du Nouveau qui déjà avaient été publiés. Naturellement l'Évangile de saint Jean, qui n'était pas écrit encore, n'est pas cité ; mais ceux de saint Matthieu et de saint Luc ont fourni des textes à l'écrivain. La plupart des Épîtres de saint Paul figurent par citations dans la lettre, ainsi que la première Épître de saint Pierre. En constatant ces intéressantes particularités, on prend en pitié la prétendue critique d'outre-Rhin qui, sans tenir compte des faits, ose renvoyer au deuxième siècle, ou même plus tard, la rédaction et la circulation des livres du Nouveau Testament allégués par saint Clément dans une lettre dont la date n'a pas dépassé l'année 76. La vraie histoire et la saine archéologie triompheront de ces incroyables débauches de l'esprit germanique, ou c'en serait fait de la raison humaine.

Élevé à l'école des apôtres, Clément avait retenu dans une certaine mesure leur style et leur manière, et on les retrouve dans les écrits qu'il nous a laissés. Outre la lettre aux Corinthiens, il nous reste encore un assez long fragment qui lui est attribué par plusieurs critiques; mais ce débris d'une plus longue composition, lettre ou sermon, n'offre qu'un intérêt médiocre. Il en est autrement des deux *Lettres aux vierges*, dont on avait la trace par saint Épiphane et par saint Jérôme, et qui furent retrouvées au siècle dernier, par le savant Wetstein, dans la traduction syriaque, sur un manuscrit apporté d'Alep.

Le principe de la continence vouée à Dieu fut dès l'origine l'une des bases du christianisme, et l'un des moyens les plus efficaces dans la transformation du monde. Le Christ avait relevé le mérite supérieur de ce sacrifice, et saint

Paul, comparant les deux états de la femme, enseignait que la vierge est sainte d'esprit et de corps, tandis que l'épouse, malgré sa dignité, demeure divisée. (I *Cor.*, VII.) Clément eut à développer cette doctrine, et c'est ce qu'il fait dans ces deux lettres. Avant saint Athanase, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome et saint Augustin, ces grands docteurs de la virginité chrétienne, il développa les enseignements de Pierre et de Paul sur un sujet si grave. « Celui ou celle, dit-il, qui aspire à cette grandeur d'une vie supérieure, doit vivre comme les Anges d'une existence divine et toute céleste. La vierge s'isole des attraits sensuels; non-seulement elle renonce au droit qu'elle aurait de les suivre en ce qu'ils ont de légitime; mais elle aspire à cette espérance que Dieu, qui ne saurait tromper, entretient par sa promesse, et qui dépasse celle qu'ont les hommes d'avoir une postérité. En retour de leur généreux sacrifice, leur partage au ciel est la félicité même des Anges. »

Tel était le langage du disciple de Pierre, choisi par lui pour mettre la main au renouvellement de la Babylone romaine. Il ne fallait pas moins que cette forte doctrine, pour lutter avec avantage contre le débordement des mœurs de l'Empire. Si le christianisme se fût contenté d'inviter les hommes à l'honnêteté, comme faisaient les philosophes, ses efforts eussent été en pure perte. Le stoïcisme, en surexcitant l'orgueil chez quelques-uns, pouvait amener à mépriser la mort; il était impuissant à faire reculer le sensualisme, dans lequel il faut reconnaître le plus puissant auxiliaire de la tyrannie des Césars. L'idéal de la chasteté, jeté au sein de cette société dissolue, pouvait seul arrêter le torrent d'ignominie qui menaçait de submerger toute dignité humaine. Pour le bonheur du monde, la morale chrétienne parvint à se faire jour, et, les exemples éclatants se joignant aux maximes, on dut enfin en tenir compte. La corruption romaine s'étonna en entendant parler de la virginité, comme de l'objet du culte et de la pratique d'un grand nombre de sectateurs de la religion nouvelle, et cela dans un moment où les plus beaux priviléges, joints aux plus terribles châtiments, avaient peine à contenir dans le devoir les six vestales sur la fidélité desquelles reposaient l'honneur et la sécurité de la ville éternelle. Vespasien et Titus eurent connaissance des infractions que ces gardiennes du Palladium se permettaient à l'égard de leur premier devoir; mais ils jugèrent que le niveau auquel étaient descen-

dues les mœurs ne permettait plus d'infliger à ces infidèles les pénalités antiques.

Le moment devait cependant arriver bientôt où les empereurs, le sénat, Rome tout entière, allaient apprendre, en lisant la première Apologie de saint Justin, les merveilles de pureté dont l'enceinte de Babylone était le théâtre. « Parmi nous, en cette ville, leur disait l'apologiste, des hommes, des femmes, en nombre considérable, ont atteint déjà l'âge de soixante à soixante-dix ans; mais, élevés dès leur enfance sous la loi du Christ, ils ont persévéré jusqu'à cette heure dans l'état de virginité, et il n'est pas de pays dans lequel je n'en pourrais signaler de semblables. » Athénagore, dans son mémoire présenté à Marc-Aurèle peu d'années après, pouvait dire à son tour : « Vous trouverez parmi nous, tant chez les hommes que chez les femmes, une multitude de personnes qui ont passé leur vie jusqu'à la vieillesse dans l'état de virginité, n'ayant d'autre but que de s'unir à Dieu plus intimement. »

Clément fut à même d'entourer de ses soins une de ces existences angéliques. La jeune Flavia Domitilla, fille de Plautilla, avait été élue du ciel pour marcher sur les traces de Pétronilla. Sa mère avait placé près d'elle, en qualité d'officiers chargés de sa personne, deux chrétiens nommés Nérée et Achillée; l'un et l'autre avaient reçu le baptême des mains de saint Pierre. Les Actes que nous avons sur ces deux personnages disent qu'ils servaient leur jeune maîtresse en qualité d'eunuques; mais ce document, trop mélangé de détails apocryphes, est réfuté sur ce point par saint Grégoire le Grand qui, dans sa célèbre Homélie pour la fête des deux martyrs, relève le courage avec lequel ils ont dédaigné les joies de ce monde et sacrifié jusqu'à l'espoir légitime d'une postérité, afin de garder la fidélité qu'ils avaient promise à Dieu. Flavia Domitilla, qui fut de bonne heure privée de sa mère, demeura sous la garde de son oncle Flavius Clemens, qui, chrétien lui-même, encouragea les soins que Nérée et Achillée lui prodiguaient pour en faire une fidèle disciple de l'Évangile.

Cependant elle était parvenue à l'âge nubile qui arrivait de bonne heure pour les filles chez les Romains, et la petite-nièce de César ne pouvait manquer d'aspirants à sa main. Un parent d'Aurélius Fulvus, préfet de Rome, se mit sur les rangs; mais la jeune fille ayant connu, dans ses entre-

tiens avec ses deux officiers, la noblesse et le mérite de la virginité chrétienne, se dégagea des liens qui menaçaient sa liberté, et n'eut plus d'attrait que pour l'Époux céleste. La tradition de l'Église romaine est que Clément la consacra solennellement à Dieu, et lui donna le voile de virginité. Flavia Domitilla pouvait avoir alors quatorze ans. L'usage de consacrer les vierges, en imposant le voile sur leur tête, existait déjà au deuxième siècle, ainsi que nous le verrons, et rien n'empêche de le faire remonter au premier. La virginité consacrée au Christ était un mariage mystique; il n'y a pas lieu de s'étonner que la liturgie chrétienne ait eu aussi dès lors son *flammeum*.

Chaque pas que faisait l'Église développait au dehors ce fonds inépuisable de doctrine et d'esthétique dont l'Esprit-Saint, qui réside en elle, est la source; et l'étude des monuments de son âge primitif nous la montre déjà si avancée dans ses rites et dans son enseignement, que, plus d'une fois, on a entendu les représentants du protestantisme en témoigner leur surprise. Ce progrès réglé, cette expansion si sûre et en même temps si aisée, ont toujours procédé dans le christianisme du principe vivifiant d'une autorité dirigée d'en haut. De là cette confiance des vrais fidèles dans l'Église, dépositaire de toute vérité révélée, comme de tout moyen de salut pour l'homme, sous la garantie de la promesse formelle du Christ. Nous trouvons des images saisissantes de cette Église, appui tutélaire des fidèles, dans un opuscule qu'écrivit à Rome, sous le pontificat de Clément, un chrétien nommé Hermas, le même peut-être dont on lit le nom dans les salutations qu'envoie saint Paul à la fin de son Épître aux Romains. Cette composition forme la première partie d'un ensemble connu sous le titre de *Livre du Pasteur*, que l'on trouve déjà cité par saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien et Origène, et que quelques-uns auraient même voulu placer parmi les saintes Écritures. Cette première partie, qui est intitulée *Visions*, est incontestablement du premier siècle, et elle porte d'ailleurs en elle-même sa date, comme nous le verrons tout à l'heure. Les deux autres, qui ont pour titre *Préceptes* et *Similitudes*, se rapportent à une époque postérieure, et nous en rencontrerons l'auteur au deuxième siècle. De bonne heure, les trois opuscules furent fondus sous un même titre, lequel ne pourrait se rapporter au premier, puisqu'il n'y est pas question de *Pasteur*, tandis qu'un Pasteur est mis en scène dès le début du second. En outre, le troisième opuscule (les

Similitudes) contient, avec tous ses développements, la belle allégorie de la tour, déjà ébauchée dans le premier. Il n'est pas naturel qu'un même auteur traite deux fois et diversement le même sujet dans un même ouvrage. M. de Champagny, dans les *Antonins* (tome I), a très-lucidement démêlé cette question, et nous ne faisons ici que développer la solution qu'il a proposée.

Hermas raconte qu'il a vu une femme âgée, vêtue d'une robe éclatante, et tenant dans sa main un livre. Elle était assise avec autorité dans une chaire ornée d'une tenture de laine blanche comme la neige. Hermas apprend que cette femme est l'Église, et que, si elle paraît sous les traits de la vieillesse, « c'est qu'elle a été créée avant tout, et que le monde a été fait pour elle. » Dieu, en effet, a conçu éternellement le plan de son Église, et l'a destinée à recueillir ses élus dans tous les siècles. Toujours elle a été la société des âmes qui veulent s'unir à Dieu; mais, par le Christ, elle a reçu une forme et une organisation visibles et précises. Maintenant elle a une chaire, du haut de laquelle elle proclame ses enseignements.

Hermas la vit encore sous d'autres aspects. La première fois, elle s'était montrée grave et sévère; car elle avait des reproches à lui faire sur certains désordres qui régnaient dans sa famille, et dont sa conduite personnelle le rendait plus ou moins responsable. Apaisée par la docilité d'Hermas, elle se fit voir à lui de nouveau; mais cette fois sous les traits de la jeunesse et avec un visage riant; cependant, afin de montrer qu'elle était la même, elle avait conservé ses cheveux blancs. Une troisième fois, elle apparut à son disciple; mais les signes de la vieillesse avaient complétement disparu. Enfin, une quatrième fois, Hermas la vit, parée comme une jeune épouse dans la pompe nuptiale. Toute sa mise, jusqu'à la chaussure, était d'une blancheur éblouissante. Elle était coiffée d'une sorte de diadème, et ses longs cheveux flottants répandaient un éclat merveilleux. Cet ensemble plein de grâce marquait l'éternelle jeunesse de l'Église, qui n'a ni tache ni ride, comme dit l'apôtre (*Ephes.*, v). Elle est ancienne et ne vieillit pas; mais, pour rendre ce double caractère, des apparitions diverses et successives avaient été nécessaires. On sent déjà se préparer ici le symbolisme des peintures murales des catacombes, sur lesquelles l'Église est si souvent représentée sous la forme d'une femme.

L'Église apparaît encore à Hermas sous la figure d'une tour que l'on bâtit ; mais ce bel apologue est traité de nouveau, et d'une façon bien supérieure, dans l'opuscule du deuxième siècle, dont nous aurons à parler en son temps.

L'institutrice d'Hermas lui ordonne de mettre par écrit ce qu'il a vu et entendu, et lui prescrit d'en faire deux copies, dont il remettra l'une à Clément, « afin qu'il l'envoie aux villes plus éloignées; car, dit-elle, il le peut faire; » et l'autre à Grapté, pour qu'elle la communique aux veuves et aux orphelins dont elle avait la charge. Origène pense avec raison que Grapté était une des diaconesses de l'Église de Rome. Il est peut-être permis de reconnaître la trace de cette pieuse femme sur une inscription honorifique, trouvée dans un jardin de l'Esquilin et conservée dans le recueil de Muratori (*page* 705). Elle est ainsi conçue :

GRATTE C. F. DOMITILLAE
..LIAE. LENTINI. SABINI.
V. FORT. LEGT. ASCALON
CONIVGI. SATRI. SILON
IS. V. RELIG. PROMAGIST
NEPTI. VESPASIANI. IM

Le nom féminin de Grapté se rencontre plusieurs fois dans Gruter : ici nous trouvons *Gratte*, probablement par suite d'une distraction du graveur. Y voir, avec Muratori, l'altération du nom *Gratae*, est peu naturel : le graveur ne s'y serait pas trompé. En tout cas, cette femme portait le nom de Domitilla, et elle était nièce de Vespasien, dont la femme était aussi une Domitilla. Son père était un Sabinus, et son mari est qualifié de *Vir religiosus;* éloge rare et significatif. Rien de moins étonnant, après tout ce que nous avons vu, qu'un chrétien et une chrétienne de plus dans la famille Flavia. C'est le sentiment de Muratori et de Greppo touchant ces personnages.

La dernière partie du livre des *Visions* se rapporte à une grande persécution qui menaçait l'Église. Hermas a vu un immense dragon, à la gueule béante d'où s'échappaient des sauterelles de feu. Cette bête s'avançait avec une rapidité capable de renverser les murailles d'une ville. La femme qui

figurait l'Église dit à Hermas que ce monstre représentait la tribulation qui bientôt allait fondre sur les élus. La persécution de Domitien n'était pas éloignée ; peut-être ce terrible symbole la désignait-il déjà ; à moins que l'on ne doive voir ici l'ensemble de toutes les persécutions qui s'étendirent de Néron à Dioclétien, et qui furent l'épreuve décisive de l'origine divine de l'Église.

Clément était prédestiné à la gloire des martyrs ; mais il devait attendre longtemps encore sa couronne. Vespasien laissa l'Église jouir de la paix durant tout son règne ; comme dit Eusèbe : « il n'eut pas même la pensée de nous nuire. » (*Hist. eccles., lib.* III, *cap.* XVII.) Nous lisons néanmoins dans le *Liber pontificalis* que « Clément avait fait plusieurs écrits par zèle pour la foi chrétienne, et que ces écrits attirèrent sur lui une persécution qui aboutit au martyre. » Il est certain que, sur la fin de son règne, Vespasien devint ombrageux à l'égard des philosophes. Ces hommes aux doctrines indépendantes constituaient une sorte d'opposition dans l'État, et cette opposition était plus gênante sous le régime d'un homme nouveau qui était venu occuper la place des Césars, profitant de la lassitude que les Césars avaient inspirée, pour fonder une nouvelle dynastie. Les philosophes discouraient volontiers sur le gouvernement, et Vespasien, qui ne voulait pas être sanguinaire, n'était pas non plus sans savoir que les stoïciens affectaient de ne pas craindre la mort. Une répression tempérée lui sembla nécessaire. Il était d'ailleurs sous l'influence de Titus, qui trouvait avantageux de couvrir du nom de son père les actes de rigueur qu'il jugeait utiles à sa politique, se réservant de devenir « les délices du genre humain », quand une fois il serait assis sur le trône impérial.

On vit donc, sur les dernières années de Vespasien, partir pour l'exil, sous la prévention de regretter la république, Helvidius Priscus, Hostilius et Démétrius le Cynique. D'autres encore furent inquiétés, et plusieurs même mis à mort. Bientôt une sentence capitale, extorquée à Vespasien, vint atteindre Helvidius dans son exil. C'est au milieu de cette réaction impériale qu'eurent lieu l'exil de Clément et la fin de son pontificat qui ne dépassa pas l'année 76. Comment se fit-il qu'un prince résolu à n'inquiéter personne pour ce qui tenait aux questions purement religieuses en vînt à sévir contre le chef des chrétiens ? Comment le successeur de Pierre, oubliant

les enseignements si formels de l'apôtre, se sera-t-il immiscé dans la querelle politique, au point d'avoir partagé le sort des ennemis de Vespasien ?

Pour la solution de ces questions, il est nécessaire de se souvenir qu'il s'était produit, autour du nouveau maître du monde, des faits capables d'éveiller la sollicitude pastorale de Clément et de l'obliger à élever la voix, afin d'écarter le scandale qui menaçait son troupeau. Nous avons constaté plus haut l'affectation avec laquelle les membres de la tribu Succusane avaient acclamé la *Paix éternelle* à l'avénement du nouvel empereur, et comment plusieurs chrétiens de cette tribu, notamment Cornélius Pudentianus, prévoyant que, sous ce nom, Rome allait s'enrichir d'une nouvelle divinité, avaient préféré offrir à part leur hommage à Vespasien, en substituant l'*Hilaritas publica* à la *Pax æterna*. La nouvelle divinité inaugurée par les Flaviens prit en effet son rang parmi celles de Rome, et le temple de la Paix fut dédié solennellement en l'année 75. Vespasien avait séjourné dans la Palestine, il était allé consulter les mystérieux oracles du mont Carmel, et sa vanité de vieux soldat un peu crédule avait été flattée des compliments que des gens intéressés, abusant de certains passages des prophéties de l'Ancien Testament, lui offraient comme à celui qu'on y désignait sous le nom de *Prince de la Paix*. Les juifs ne firent pas défaut dans cette occasion. Leur haine pour les chrétiens s'accommodait d'un procédé qui éloignait de Jésus de Nazareth un titre glorieux, pour le reporter à César. Dans son Histoire de la guerre des juifs, livre hautement estimé de Titus, Josèphe ouvrait la voie à cette profanation des Écritures sacrées, en les appliquant sans pudeur à Vespasien. (*Lib.* VII, cap. XII.) Beaucoup de païens dans Rome, chez lesquels, depuis longtemps, l'attente vague d'un prince et d'un empire fondé sur la paix était répandue, comme on peut le voir dans Cicéron et dans Virgile, se laissaient volontiers persuader que le jour de ce monarque bienfaisant avait lui enfin. Le temple fut inauguré ayant à son fronton cette inscription solennelle : PACI ÆTERNÆ. Parmi les médailles des sixième et septième consulats de Vespasien, plusieurs la reproduisent, et d'autres y font allusion.

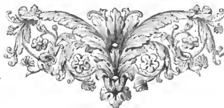
On n'a donc pas droit de s'étonner que Clément n'ait pu souffrir, sans protester, cette dérogation à la gloire du Fils de Dieu au profit de César, qu'il ait parlé, qu'il ait même écrit pour venger l'honneur du Christ de l'in-

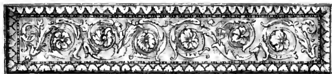
digne trahison de la synagogue et des prétentions de la vanité impériale. Sans vouloir fronder le pouvoir de César, il a dû enseigner résolûment que les prophéties regardaient un tout autre personnage que Vespasien, et les délations l'auront atteint auprès de Mucianus, l'un des agents autrefois de la tyrannie de Néron, maintenant chargé de la police de Rome, en ce qui concernait les proscriptions. Tel est le sentiment de Bianchini, auquel nous adhérons pleinement. Clément se vit donc à son tour frappé d'une sentence d'exil, Vespasien étant consul pour la septième fois, et Titus pour la cinquième; ce qui donne l'an 76. C'était jusque dans la Chersonèse, sur le Pont-Euxin, qu'on le reléguait, et il ne devait plus revoir Rome. Le pieux pontife dont l'humilité avait décliné tout d'abord la succession de Pierre, et qui avait recommandé au clergé de Corinthe de ne pas tant s'attacher aux dignités de l'Église, joignit l'exemple au précepte, en abdiquant lui-même les honneurs du premier siége. Il avait occupé environ huit années la chaire de saint Pierre. Le *Liber pontificalis* dit qu'après Clément le siége apostolique vaqua vingt-deux jours; preuve évidente de l'abdication du pontife, puisqu'il ne souffrit le martyre que vingt-cinq ans après, la chaire de saint Pierre étant occupée par Évariste.

Fidèle au plan que nous nous sommes imposé dans ces récits, de nous borner à la chronique locale de l'Église romaine, nous ne suivrons pas Clément dans son exil en Chersonèse. Les Actes qui en détaillent les circonstances remontent à la plus haute antiquité; mais nous n'avons pas à les discuter ici. Ils racontent que Clément trouva dans cette presqu'île un nombre considérable de chrétiens déportés avant lui, et employés à l'exploitation des carrières de marbre qui étaient riches et abondantes en Chersonèse. La déportation de ces chrétiens se rapportait sans aucun doute à la persécution de Néron, et la peine dont ils avaient été frappés était celle que la loi romaine appelait *Ad metalla:* terme par lequel on entendait les carrières aussi bien que les mines de métaux. La joie des chrétiens à la vue de Clément s'explique d'elle-même, son zèle à propager la foi dans cette lointaine contrée et les succès de son apostolat n'ont rien qui doive surprendre. Le miracle d'une fontaine jaillissant de la roche à la parole de Clément, pour désaltérer les confesseurs, est un fait analogue à cent autres que l'on rencontre dans les Actes les plus authentiques des

saints. Enfin l'apparition d'un agneau mystérieux sur la montagne, où il marque de son pied le lieu d'où l'eau va jaillir, reporte la pensée vers les premières mosaïques chrétiennes sur lesquelles on voit encore le symbole de l'agneau debout sur un monticule verdoyant.

La mémoire de Clément se présente entourée d'une auréole particulière dans les origines de l'Église de Rome. A ce moment où les apôtres ont disparu, il semble éclipser Linus et Clétus, qui cependant avaient reçu avant lui l'honneur de l'épiscopat. On passe comme naturellement de Pierre à Clément, et les Églises orientales ne célèbrent pas son souvenir avec moins d'honneur que l'Église latine. Il fut bien véritablement le pontife universel, et l'on sent déjà que l'Église tout entière est attentive à ses actes comme à ses écrits. Cette haute réputation lui a fait attribuer tout un cycle d'écrits apocryphes, qu'il est aisé de démêler de ses écrits véritables; mais il est à noter que les faussaires qui ont jugé à propos de lui prêter leurs propres œuvres, ou de bâtir des romans à son sujet, s'accordent à le faire naître de race impériale.

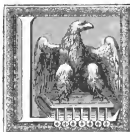




CHAPITRE VIII.

76—98.

Saint Clétus souverain pontife. — Titus empereur. — Dédicace de l'amphithéâtre de Vespasien. — Pontificat de saint Anaclet. — Mort de Lucine. — Son cimetière sur la voie Appienne. — Démonstration de son identité avec Pomponia Græcina. — Cimetière de Flavia Domitilla. — Sa façade retrouvée de nos jours. — Importance de son ambulacra. — Ses galeries surajoutées avec leurs belles peintures du siècle des Antonins. — Saint Anaclet fait décorer la Confession de saint Pierre. — Le chrétien Acilius Glabrio consul. — Domitien persécute l'Église. — Saint Jean l'Évangéliste à Rome. — Son martyre. — Il est divinement préservé. — Son exil à Patmos. — Le chrétien Flavius Clemens consul. — Ses deux fils adoptés par Domitien. — Flavius Clemens est mis à mort pour la foi. — Exil de sa femme Flavia Domitilla et de sa nièce, la vierge du même nom. — Deux juifs de la famille de David comparaissent devant Domitien. — Suspension de la persécution. — Nerva empereur. — Pontificat d'Évariste. — Prophétie de saint Jean sur Rome. — Évariste assigne leurs Titres aux vingt-cinq prêtres de l'Église romaine. — Le quartier du Viminal signalé comme suspect par Juvénal. — Cimetière de Prétextat. — Inscriptions primitives du cimetière Ostrianum sur la voie Nomentana, et du cimetière de Priscille sur la voie Salaria.



Le successeur de Clément sur la chaire romaine fut Clétus. Dans le cours d'un pontificat de six années, il vit mourir Vespasien, Titus occuper deux ans le trône impérial (fig. 16), et s'ouvrir le règne néfaste de Domitien. Durant cette période, Rome reçut d'importants embellissements. Le Capitole fut réédifié après un incendie, les thermes de Titus furent construits; le colosse de Néron fut consacré au Soleil, moyennant une nouvelle tête entourée de rayons d'or mise à la place de celle du tyran. Mais un monument qui intéresse à la fois Rome et l'Église chrétienne, est l'amphithéâtre de Vespasien, ce formidable et sublime colosse qui fut dédié par Titus. Dans les jeux qui signalèrent son

inauguration, il périt dix mille hommes et cinq cents bêtes féroces. L'arène de cet amphithéâtre, ainsi que nous l'avons dit, fut celle où se livra la bataille entre le paganisme et le christianisme. Les ruines imposantes d'un tel monument sont encore aujourd'hui la plus complète et la plus grandiose manifestation de la Rome impériale; mais nous préférons mettre sous les yeux du lecteur la belle médaille de l'inauguration par Titus, sur laquelle l'amphithéâtre Flavien apparaît dans son entier (fig. 17).

Clétus songea à élever à vingt-cinq le nombre des prêtres employés dans le ministère sacré; c'est la première origine des prêtres cardinaux de ce clergé romain que nous voyons, au temps de saint Cyprien, chargé du gouvernement de l'Église universelle durant la vacance du Siége aposto-



Fig. 16. — Titus. Cabinet des médailles.

lique, communiquant avec les évêques, et portant des règlements pour le maintien de la discipline générale. Il ne nous reste pas d'autres renseignements sur les actes du gouvernement de Clétus. Il fut enseveli dans la crypte vaticane, près du corps de saint Pierre. En lui finirent les trois évêques qui avaient partagé l'honneur d'avoir été les vicaires du prince des apôtres, et dont les noms sont restés inséparables.

Le successeur de Clétus fut Anaclet, que les Catalogues rédigés hors de Rome confondent avec son prédécesseur. L'Église romaine les a toujours distingués. Le Catalogue de Libère qui, dans sa première partie, nous donne les traditions romaines précisées au troisième siècle, désigne par des consulats différents le commencement et la fin du pontificat de l'un et de l'autre. Les peintures de la basilique de Saint-Paul, accompagnées d'inscriptions et se rapportant à l'époque de saint Léon, les distinguent pareillement.

La Chronique de Félix IV et le *Liber pontificalis* consacrent à chacun une notice séparée. Enfin les Martyrologes assignent le 26 avril à saint Clétus et le 13 juillet à saint Anaclet. L'Église de Rome a donc constamment reconnu Clétus et Anaclet pour deux de ses évêques, et non pour un seul. Dans cette question, très-secondaire d'ailleurs, les fastes locaux et officiels d'une Église ont naturellement plus de valeur que le témoignage des étrangers, qui ont pu aisément prendre le change à raison de la similitude des noms.

Anaclet était né à Athènes, et son père se nommait Antiochus. On ignore quelles circonstances l'amenèrent à Rome; mais il y fut distingué par saint Pierre qui l'ordonna prêtre. Ce fait, rapporté par le *Liber pontificalis*, nous montre dans Anaclet le dernier des papes qui ait été sanctifié par l'im-



Fig. 17. — L'amphithéâtre Flavien. Cabinet des médailles.

position des mains du prince des apôtres. Son pontificat, qui se termina au milieu de la tourmente d'une persécution, avait commencé sous des auspices plus tranquilles; mais quelque chose faisait craindre que Domitien, déjà trop porté à reprendre les errements de Néron, n'en vînt un jour jusqu'à vouloir imiter sa fureur contre les chrétiens.

Ce fut dans les premiers jours de l'épiscopat d'Anaclet que la chrétienté de Rome vit disparaître la noble femme que le monde appelait Pomponia Græcina, et que les fidèles nommaient Lucine. Les quarante années de son deuil, que Tacite a comptées, finissent vers l'an 83, et Lucine, après tant de saintes œuvres, avait droit au repos et aux joies sans fin de l'éternité. Elle laissait le christianisme en héritage à plus d'un patricien de Rome, ainsi qu'à la famille nouvelle des Flavii, et son nom demeurait attaché pour toujours à son cimetière de la voie Appienne.

Nous avons mentionné dans notre récit les deux cryptes que cette illustre chrétienne avait déjà créées dans ses *Prædia;* l'une sur la voie d'Ostie pour y recueillir le corps de saint Paul, et l'autre sur la voie Aurélia, où elle ensevelit les martyrs Processus et Martinien. Lucine, dans ses dernières années, en ouvrit une nouvelle, après le premier mille sur la droite de la voie Appienne (fig. 18). Cette voie était, comme l'on sait, bordée de tombeaux à droite et à gauche jusqu'à Albe, et, grâce aux déblayements exécutés par la munificence de Pie IX, on en peut suivre encore aujourd'hui l'imposante série. Derrière la ligne des tombeaux s'étendaient des terrains occupés par des *villæ* appartenant d'ordinaire à la famille dont les monuments funéraires bordaient la voie. Lorsque les propriétaires du sol étaient chrétiens, il leur était facile d'entreprendre un autre mode de sépultures, en créant, sous le sol même, des hypogées destinés aux membres de la famille qui professaient la même foi.

Le rapprochement des inscriptions tumulaires provenant des tombeaux qui bordaient la voie avec celles que l'on découvre à l'intérieur des cryptes chrétiennes qui s'étendent sous le même terrain, peut amener à constater qu'une même famille a occupé l'*area* extérieure et l'*area* souterraine. C'est grâce à une confrontation de ce genre que M. de Rossi a pu produire un nouvel argument en faveur de l'identité de Pomponia Græcina avec la pieuse et célèbre Lucine. D'un côté, les marbres païens des Pomponii ont été reconnus comme ayant eu leur place sur la voie; d'autre part, les inscriptions des Pomponii chrétiens, parmi lesquels un Pomponius Græcinus, ont apparu dans l'intérieur du cimetière de Calliste qui, dans l'origine, n'était qu'une annexe de celui de Lucine. La disposition architectonique et les peintures classiques de ce dernier offrent d'ailleurs le caractère du premier siècle, tel qu'on peut le déterminer d'après les monuments de Pompéi. Tous ces motifs réunis donnaient le droit d'attribuer ces terrains funéraires aux Pomponii, unis d'ailleurs aux Cæcilii. En même temps, il était constant que ce premier cimetière de la voie Appienne avait été dès l'origine désigné par le nom de Lucine; la conclusion à tirer était que la matrone qui dans la société romaine se nommait Pomponia Græcina, n'était pas autre que la chrétienne connue des fidèles sous le nom béni de Lucine. Ainsi s'est résolu de lui-même ce problème qui, ayant pour point

de départ le texte si précieux de Tacite, arrivait à sa solution, à l'aide d'un monument contemporain que le temps, malgré ses ravages, a encore respecté jusqu'à nos jours.

L'alliance des Pomponii avec les Cæcilii vient encore ajouter une nouvelle démonstration à la thèse. La crypte de Lucine contient, ainsi que nous le verrons, de nombreuses inscriptions chrétiennes des Cæcilii. Cette réunion



Fig. 18. — L'entrée du cimetière de Lucine. De Rossi, *Roma sotterranea*, tome I.

avec les Pomponii, sous les auspices du nom de Lucine, dans ces souterrains, confirme avec une nouvelle précision tout ce que nous avons dit jusqu'ici du christianisme dans ces deux familles. Nous ajouterons, d'après Cicéron (*Tusc.*, I, sect. VII), que les Metelli avaient leurs tombeaux sur la voie Appienne, à la distance de Rome où s'ouvre la crypte de Lucine, et qu'on a découvert en ce siècle même, dans la vigne Amendola, sur le sol extérieur de ce cimetière, un colombaire des affranchis de la *gens* Cæcilia.

Nous avons attendu jusqu'ici à parler de la nouvelle catacombe qui fut ouverte sur la voie Ardéatine, et est connue sous le nom de cimetière de

Domitilla. Sa première origine paraît avoir été une propriété possédée par une des Flavia Domitilla sur le sol dans lequel elle est creusée. Tout porte à penser que ce dut être la propre fille de Vespasien, mère de Flavia Domitilla, qui fut chrétienne et femme du consul Flavius Clemens. Un cippe découvert sur les terrains appelés aujourd'hui de *Tor Marancia*, près de la voie Ardéatine, est venu attester l'existence en ce lieu du *prædium* d'une Flavia Domitilla. On y lit cette inscription :

SCR. CORNELIO
.IVLIANO. FRAT
PIISSIMO. ET
ÇALVISIAE. EIVS
P. CALVISIVS
PHILOTAS. ET. SIBI
EX INDVLGENTIA
FLAVIAE DOMITILL
IN FR. P. XXXV
IN AGR. P. XXXX

Ainsi, Flavia Domitilla a bien voulu concéder sur son *prædium* à un Calvisius Philotas, pour y ensevelir les siens, une *area* de trente-cinq pieds de face et de quarante de profondeur.

Un second marbre publié par Gruter nous révèle un autre don de terrain pour sépulture fait par la fille de Flavia Domitilla en faveur de Glycéra son affranchie. Sur l'inscription, cette Flavia Domitilla est qualifiée de petite-fille de Vespasien.

Un troisième marbre, recueilli au dix-huitième siècle dans une vigne attenante à *Tor Marancia*, attestait pareillement le don d'un terrain funéraire fait à un particulier par la même Flavia Domitilla, toujours qualifiée de petite-fille de Vespasien.

C'est donc un fait certain, que dès le règne de Vespasien il existait sur la voie Ardéatine un terrain affecté à des sépultures, et ayant appartenu successivement aux deux illustres matrones Flavia Domitilla, fille de Vespasien, et Flavia Domitilla, petite-fille de cet empereur. Or le cimetière chrétien qui porte le nom de Domitilla est situé sous ce même sol; on est donc en droit de conclure qu'il doit son origine à l'une de ces deux princesses. Le christia-

nisme de la première n'est pas démontré; mais celui de la seconde est un fait historique incontestable. A quelle époque aura-t-on creusé l'hypogée de famille qui donna naissance au vaste cimetière de la voie Ardéatine? L'année peut être douteuse; mais il est incontestable qu'une des deux Domitilles avait ouvert de bonne heure en ce lieu une ou plusieurs salles funéraires, puisque c'est là que fut déposé le corps de la vierge Pétronilla, disciple de saint Pierre, et qui mourut dans sa première jeunesse.

Nous serions encore aujourd'hui réduits à ces données, évidentes d'ailleurs, sur l'origine du grand cimetière de la voie Ardéatine, si des recherches



Fig. 19. — Façade du cimetière de Flavia Domitilla. De Rossi, *Bulletin*, 3e année.

opérées aux frais de M. le comte Desbassayns de Richemont ne nous avaient pas révélé tout à coup l'entrée imposante de l'hypogée des Flavii chrétiens. A la suite de fouilles intelligentes, on vit apparaître, en 1865, la façade solennelle d'un vestibule s'adossant à la colline, comme celui du tombeau des Nasons sur la voie Flaminia (fig. 19). Cette façade, construite correctement en briques, était ornée d'une corniche en terre cuite. Au-dessus de la porte, on reconnaissait encore la place de l'inscription. A droite et à gauche s'étendaient deux édifices attenants, quoique construits un peu plus tard. Celui de gauche est composé de petites chambres étroites revêtues d'un stuc rouge, sur lequel sont peints des oiseaux, à la manière de certaines fresques de Pompéi. On remarque là un puits, un réservoir d'eau, la vasque d'une fontaine et des bancs de pierre. L'édifice placé à droite offre une vaste

salle, autour de laquelle règne un banc. Ce fut évidemment un *triclinium*, dans lequel les chrétiens se réunissaient pour leurs agapes (fig. 20).

Entrant maintenant par la porte qui ouvre sur le vestibule de l'hypogée, on descend quelques marches, auxquelles succède une pente douce, et l'on se trouve dans un vaste ambulacre, sur les parois duquel, à droite et à gauche, sont pratiquées les niches où furent établis de nombreux sarcophages dont les débris jonchent encore le sol. A partir du vestibule, la voûte est décorée dans toute sa longueur d'une fresque du goût le plus pur, repré-

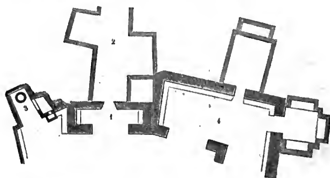


Fig. 20. — L'intérieur (plan par terre) du vestibule et de l'ambulacre. — 1. Vestibule monumental de la crypte; 2. L'ambulacre à son début; 3. Édifice à l'usage des gardiens; 4. Triclinium. De Rossi, *Bulletin*, 3e année.

sentant des branches de vigne, au milieu desquelles se jouent des oiseaux et des génies. Ces rinceaux descendent le long des murailles, et sont interrompus par des paysages qui rappellent ceux de Pompéi. L'ambulacre, qui fut réservé au commencement pour un petit nombre de tombeaux, selon les intentions de Domitilla, se ramifie peu à peu, mais toujours dans de vastes proportions, pour recevoir un supplément de sépultures. Plus loin, il est mis en communication avec la vaste catacombe Ardéatine, dont le centre est le tombeau des saints Nérée et Achillée.

L'état de délabrement dans lequel a apparu le large corridor qui fut d'abord à lui seul tout le cimetière de Domitille, ne permet plus de recueillir aujourd'hui autrement que par fragments les peintures des sujets chrétiens

dont il abondait autrefois. On reconnaît encore cependant les débris d'une fresque classique représentant Daniel dans la fosse aux lions. Dans un cubiculum, trois peintures répètent le mythe de Psyché. Ailleurs on voit l'image d'un homme occupé à la pêche; plus loin, une brebis paissant au pied d'un arbre. Au fond de l'ambulacre, deux personnages sont assis près d'une table élégante sur laquelle sont servis trois pains et un poisson. Un troisième personnage se tient debout près d'eux. Le dessin des figures, le style de l'ameublement, reportent aux fresques antiques les plus parfaites. Nous en produirons plus loin un échantillon.

Tel fut le début du magnifique cimetière connu non-seulement sous le nom de Domitille, mais sous ceux de Pétronilla et encore de Nérée et Achillée. Ce dernier nom se rapporte davantage au magnifique labyrinthe qui prend son point de départ à l'ambulacre de Domitille et s'étend sous les terrains de *Tor Marancia*, ayant eu pour centre historique le tombeau des deux martyrs. La beauté et l'importance des peintures que l'on remarque dans ses *cubicula* en font l'un des plus précieux monuments du christianisme dans Rome souterraine. Nous aurons recours souvent aux précieux et primitifs sujets dont il est rempli, et dont le goût classique reporte les connaisseurs aux premières années du deuxième siècle.

De la catacombe de la voie Ardéatine il nous faut passer maintenant à celle du Vatican, où nous avons vu ensevelir auprès du prince des apôtres deux de ses successeurs, Linus et Clétus. Anaclet jugea qu'un si auguste sanctuaire, où tous les fidèles vénéraient le fondement de l'Église, demandait d'être orné avec une dignité qui témoignât de son importance. Il attacha son nom à cette décoration, et la chronique papale ne donne pas sur ses gestes d'autres détails. Rome chrétienne s'affirmait ainsi dans les entrailles de la terre, au moment où la tempête s'apprêtait à fondre sur elle.

La folie sacrilége de Caligula, qui, de son vivant, s'était fait décerner les honneurs divins, s'empara de Domitien dès les premières années de son règne (année 85), et l'affermit encore dans sa carrière de crimes et d'extravagances (fig. 21). La complaisance des Romains de l'Empire ne fit pas défaut à cette entreprise du césarisme. Cette même année, Aurélius Fulvus, qui, par intérêt de famille, ne devait pas être bienveillant envers la religion de la vierge Flavia Domitilla, arrivait aux honneurs du consulat. Au reste, le

paganisme, en ces mêmes années, était à portée de faire la comparaison entre la licence de ses propres vestales et la dignité des vierges chrétiennes, dont le nombre s'accroissait à Rome de jour en jour. Sur les six prêtresses de Vesta, trois venaient d'être convaincues d'infidélité à leur engagement. C'était une Varronilla et deux Occellatæ : on crut devoir se relâcher à leur égard de l'atroce sévérité de la loi romaine, et on leur laissa le choix du supplice. Mais, six ans après, une autre vestale, qui portait le beau nom de Cornélia, s'étant laissé corrompre, la pénalité lui fut appliquée dans toute sa rigueur, et elle fut enterrée vive. Le paganisme vermoulu était heureux d'avoir pour se soutenir encore l'intérêt politique et l'attrait du peuple pour la superstition, deux forces redoutables dont Dieu seul pouvait triompher.

L'hostilité de Domitien à l'égard des chrétiens sembla se préparer, lorsque l'on vit, en l'année 89, Aurélius Fulvus appelé pour la seconde fois aux honneurs du consulat. Agricola était en disgrâce, et l'empereur ne sentait plus aucun frein capable de ralentir ses desseins pervers. Néanmoins, l'un des consuls de l'année 91 se trouva être un chrétien, Acilius Glabrio; mais peut-être Domitien ignorait-il encore à ce moment que ce patricien appartînt à la religion nouvelle. Les réunions des chrétiens étaient environnées d'un certain mystère, et plus d'une fois, dans la famille même, on parvenait à dissimuler assez longtemps le lien secret qui rattachait au culte proscrit.

On verra plus loin la preuve du christianisme d'Acilius Glabrio. Sa famille était consulaire, et ses ancêtres avaient été honorés des faisceaux dans les années 563 et 600. Celui dont nous parlons n'avait pas encore achevé son année qu'il put voir déjà, par un caprice du tyran, que sa vie même n'était pas en sûreté. Durant la célébration des jeux appelés *Juvenilia*, Domitien lui donna l'ordre de combattre contre un énorme lion qu'on venait de lâcher. Acilius obéit, et à force d'adresse il parvint à tuer l'animal; ce coup heureux déconcerta l'empereur, qui retrouva plus tard l'occasion de sacrifier celui dont le courage avait déjoué sa sinistre intention.

A l'exemple de Vespasien, son père, Domitien se prit de colère contre les philosophes dont l'esprit indépendant lui causait de l'ombrage; mais les influences dont il était entouré lui persuadèrent bientôt qu'en poursuivant les chrétiens il se montrerait encore un plus digne imitateur de Néron, pour lequel il ne dissimulait pas son goût. L'année 94 vit donc commencer une

persécution qui, pour avoir été de courte durée, n'en fut pas moins sanglante non-seulement à Rome, mais dans l'Empire. La police impériale vint mettre la main jusque sur un vieillard qui achevait tranquillement sa noble vie dans l'Asie Mineure, mais dont l'autorité pleine de douceur et le zèle ardent étaient signalés par les proconsuls comme la cause principale de la persistance et des progrès du christianisme dans cette florissante province. Ce vieillard bientôt centenaire était Jean, le dernier survivant des apôtres de Jésus. En amenant ainsi jusque dans Rome un tel personnage, Domitien ignorait quel surcroît de gloire il procurait à cette Église fondée par Pierre, évangélisée par Paul, et sanctifiée désormais par la présence du disciple que Jésus aimait. Quelle dut être la joie d'Anaclet et du peuple fidèle qui l'entourait, on en peut juger par l'enthousiasme qu'inspirait encore à Tertullien, plus d'un siècle après, le concours de ces trois apôtres apportant chacun à l'Église-mère le tribut de son autorité et de sa renommée, et la rendant auguste et sacrée entre toutes. « Heureuse Église, s'écrie-t-il, dans le sein de laquelle les apôtres ont versé toute leur doctrine avec leur sang; où Pierre a imité la Passion du Seigneur par la croix, où Paul a reçu comme Jean-Baptiste la couronne par le glaive, d'où Jean l'apôtre, sorti sain et sauf de l'huile bouillante, a été relégué dans une île! » (*De Præscript.*, cap. XXXVI.)

Le Sauveur avait annoncé aux deux fils de Zébédée qu'ils auraient part à son calice. Jacques, l'aîné des deux, avait de bonne heure consacré Jérusalem par les prémices du sang apostolique; c'était à Rome que Jean devait offrir sa vie pour l'honneur de son maître. Alors s'accomplit le mystérieux oracle dans lequel Jésus avait prédit que Pierre le suivrait, ayant les mains étendues sur la croix, sans vouloir expliquer si Jean mourrait ou ne mourrait pas. Par ordre du magistrat romain, le vieillard est conduit près de la Porte Latine. Là, on a préparé une chaudière d'huile brûlante; un ardent brasier fait bouillonner dans le vase immense la liqueur homicide. Les inspirations de Tigellinus dans les jardins de Néron semblent dépassées par les inventions des ministres de Domitien; et il est à croire que l'apôtre ne fut pas le seul des chrétiens soumis à cet ignoble et cruel supplice. Après la flagellation qui précédait toujours l'exécution des condamnés, les bourreaux saisissent le vieillard, ils le plongent avec barbarie dans la chaudière mor-

telle; mais, ô prodige! l'huile brûlante a perdu tout à coup ses ardeurs; aucune souffrance ne se fait sentir aux membres épuisés de l'apôtre, et lorsqu'on l'enlève enfin à ce supplice impuissant, il a recouvré la vigueur que les années lui avaient enlevée. Le prétoire est vaincu, et l'oracle du Christ est accompli. Comme Pierre, Jean a été soumis à l'épreuve; martyr de désir, il a accepté la mort; mais la mort a fui devant lui. Il attendra désormais que le Christ vienne et l'appelle.

L'impression d'une telle scène dut être profonde dans la chrétienté de Rome. A la paix de l'Église, une basilique s'éleva sous le titre de Saint-Jean devant la Porte Latine, près du lieu où la merveille s'était accomplie, et conserva aux âges futurs un si grand souvenir. Quant à l'apôtre, qui était



Fig. 21. — Médaille de Domitien. Cabinet des médailles.

venu apporter à l'Église romaine une nouvelle illustration, la superstition païenne attribua sa préservation à quelque procédé magique, et refusa de lutter plus longtemps avec lui. Une sentence impériale exila Jean dans l'île sauvage de Patmos.

Un caprice de Domitien, en l'année 95, appela tout à coup Flavius Clemens aux honneurs du consulat. Ce digne époux de Flavia Domitilla était un des membres les plus honorables de l'Église de Rome. La profession qu'il faisait du christianisme ne pouvait guère être ignorée de Domitien qui, bien qu'il eût mis à mort Sabinus, frère de Clemens, avait adopté les deux fils de celui-ci. Il avait voulu que l'un fût appelé Vespasien et l'autre Domitien, et le célèbre Quintilien avait été chargé de leur enseigner les belles-lettres. La chute de Domitien entraîna celle des Flavii, qui n'avaient pas duré assez pour lui survivre : autrement, ce prince venant à disparaître sans

descendance personnelle, on eût pu voir l'Empire, dès la fin du premier siècle, passer aux mains d'un chrétien. (Beulé. *Les chrétiens de la famille Flavia. Journal des savants.* Janvier 1870.) Les deux jeunes princes issus d'un père et d'une mère fortement attachés à la foi chrétienne, entourés d'autres membres de la famille non moins zélés pour le culte nouveau, auraient, selon toute probabilité, persévéré dans les principes de leur éducation première. Il en fût résulté pour l'Église un avantage prématuré qui n'entrait pas dans les intentions de la divine Providence. La lutte désarmée, mais victorieuse, contre le paganisme, devait durer encore plus de deux siècles, et le père du jeune Vespasien et du jeune Domitien avait à peine expié son christianisme sous la hache du licteur, que la dynastie des Flavii disparaissait dans la tempête avec le tyran.

Clemens et Domitille avaient pu, dans la vie privée, professer sans éclat la religion proscrite; mais le père et la mère des deux jeunes héritiers de l'Empire ne pouvaient plus désormais dérober aux regards ces nuances de conduite qui trahissaient le christianisme dans ses adhérents. Comment un consul, membre de la famille impériale, proche parent d'un César qui se faisait élever des temples et des autels, eût-il pu dissimuler longtemps son éloignement pour le paganisme, et paraître associé aux crimes de tout genre que commettait son impérial cousin? N'y avait-il pas d'ailleurs des yeux ouverts sur les Flavii chrétiens, des inimitiés sourdes qui n'attendaient que le moment pour éclater? Dans une telle situation, Clemens chercha l'obscurité, autant qu'il était possible à un consul; mais sa modestie lui fut fatale aux yeux de César. A peine avait-il achevé l'année de ses honneurs, que Domitien, sans tenir aucun compte des liens du sang, lui faisait trancher la tête.

Suétone, dans son appréciation païenne, accuse le martyr d'une inertie qui n'était digne que de mépris, *contemptissimæ inertiæ;* mais il insiste sur la précipitation avec laquelle la sentence de mort fut rendue et exécutée, à l'expiration de l'année du consulat. (*Domit.*, c. xv.) Dion Cassius entre dans plus de détails. Nous apprenons de son récit que Flavius Clemens fut accusé du crime d'impiété envers les dieux, et il ajoute que l'on condamna en même temps beaucoup d'autres personnes qui avaient embrassé les rites judaïques; ce qui signifie, comme l'on sait, le christianisme chez les auteurs

païens de cette époque. Bruttius Præsens, l'ami de Pline le Jeune, cité par Eusèbe dans sa Chronique, dit en propres termes que les victimes de la cruauté de Domitien à ce moment encoururent leur sentence pour avoir fait profession du christianisme. Au rapport de Dion Cassius, les uns furent mis à mort, et les autres dépouillés de leurs biens : Flavia Domitilla elle-même ne fut pas épargnée. Sans égard pour la parenté, Domitien l'exila dans l'île de Pandataria qui avait été le lieu d'exil de Julie, fille d'Auguste, femme d'Agrippa et de Tibère. Mais ce qui jette une lumière non douteuse sur l'instigateur de tant de mesures cruelles dirigées contre les membres chrétiens de la famille Flavia, c'est de voir figurer sur la liste des proscrits la fille de Plautilla, l'innocente vierge Flavia Domitilla, celle-là même qui avait repoussé l'hymen d'un Aurélius. Elle fut enlevée à son tour, et transportée dans l'île Pontia, voisine de celle de Pandataria. Au quatrième siècle, sainte Paule, se rendant en Palestine, voulut s'arrêter quelques instants sur cet aride rocher, pour y vénérer de si beaux souvenirs, et saint Jérôme atteste l'émotion qu'elle éprouva à la vue de la pauvre demeure où avait souffert pour la foi la courageuse nièce d'un César.

Ces traitements barbares envers des personnes d'un si haut rang ont indigné Tacite lui-même. Malgré sa haine pour les chrétiens, il ne peut s'empêcher de féliciter son beau-père Agricola de n'avoir pas été témoin des exils et des persécutions de tant de nobles femmes. (*Agric.*, c. XLV.) Aux victimes de Domitien prises dans sa propre famille, et sacrifiées à l'antipathie qu'il éprouvait alors pour les chrétiens, il faut ajouter en cette même année (96) l'ancien consul Acilius Glabrio, dont Dion Cassius mentionne la condamnation après celle de Flavius Clemens, la motivant sur les mêmes griefs.

Un incident inattendu vint mettre fin à cette affreuse tourmente qui désola l'Église, et, s'étendant hors de Rome, produisit des martyrs en diverses contrées. Domitien fit amener d'Orient et comparaître devant lui deux juifs de la famille de David, qui étaient petits-fils de l'apôtre saint Jude, parent du Seigneur. La politique de César avait pris quelque ombrage au sujet de ces descendants d'une race royale qui représentaient par le sang, non-seulement la nation que Rome venait d'écraser, mais le Christ lui-même que ses disciples exaltaient comme le suprême roi du monde. Domitien fut à même

de constater que ces deux humbles juifs ne pouvaient être un péril pour l'Empire, et que s'ils regardaient le Christ comme le dépositaire du pouvoir souverain, il s'agissait d'un pouvoir qui ne devait s'exercer visiblement qu'à la fin des siècles.

Le langage simple et courageux de ces deux hommes fit impression sur Domitien, et, au rapport de l'historien Hégésippe, auquel Eusèbe a emprunté les faits que nous venons de raconter, il donna des ordres pour suspendre la persécution. Mais si l'Église allait désormais respirer quelques instants, la mesure des crimes de Domitien était comblée. « Cette bête féroce qui semblait, comme dit Pline le Jeune, mettre ses délices à lécher le sang de ses proches » (*Paneg.*, LXVIII), trouva l'occasion de sa perte dans le meurtre de Flavius Clemens. C'est la remarque de Suétone lui-même, et Philostrate, dans la Vie d'Apollonius, signale la mort violente de Domitien, comme un effet de la colère du ciel irrité du crime qu'il avait commis à l'égard du vertueux consul. L'accord de ces deux païens atteste l'estime dont avait joui Flavius Clemens, et fait contre-poids aux termes méprisants que Suétone s'est permis. Le martyr était le second membre de la famille de Domitien immolé par le tyran, qui, s'il n'avait pas versé le sang des deux Domitilles, les avait précipitées du faîte des grandeurs dans les angoisses d'un honteux et cruel exil. Ce fut par ce côté que la vengeance divine fondit sur lui. Une conjuration de palais, amenée par la découverte subite d'un projet sanguinaire de Domitien contre l'impératrice elle-même, contre les deux préfets du prétoire, et plusieurs hauts personnages de la cour, éclata le dix-huit septembre de l'année 96. Au nombre des conjurés se trouvait un affranchi de Flavia Domitilla, nommé Stéphane. Il était intendant des biens de la veuve du consul, et ressentait d'autant plus vivement l'indigne traitement fait à sa maîtresse. Ce fut lui qui introduisit les autres conjurés, et qui porta le premier des sept coups de poignard par lesquels Rome et l'Empire furent délivrés du monstre, qui trop longtemps avait offert au monde l'ignoble copie des crimes, des débauches et des impiétés de Néron.

La même année 96 vit se clore le pontificat d'Anaclet. Il fut enseveli près de saint Pierre dans la crypte vaticane, et eut pour successeur Évariste. Le nouveau pontife était un juif hellène, né à Antioche. Son père, nommé

Judas, était sorti de Bethléem. Le clergé de Rome comptait dans ses rangs un certain nombre d'Orientaux, et souvent, comme nous le verrons, le pontife était pris parmi eux. Il résulte aussi, de l'ensemble des monuments, que, jusque dans le troisième siècle, la langue de l'Église romaine était la langue grecque.

En même temps que le pontificat chrétien, l'Empire se renouvelait en cette année 96. Évariste succédait à Anaclet, et l'honnête Nerva (fig. 22) s'asseyait pour deux ans sur le trône impérial rendu vacant par le meurtre de Domitien. Son premier soin fut de révoquer, avec le concours du sénat, les sentences d'exil et de proscription qui avaient été décrétées sous le régime précédent. Nous apprenons de saint Jérôme que cette mesure fut



Fig. 22. — Médaille de Nerva. Cabinet des médailles.

appliquée en particulier à saint Jean, qui put enfin quitter Patmos et revoir Éphèse, où il écrivit son Évangile, et termina bientôt sa sainte et laborieuse carrière.

Durant les années de son séjour dans l'île de Patmos, Dieu lui avait manifesté les mystères de l'avenir. Jean avait vu le sort futur de cette Rome qui se résignait à vivre sous le sceptre d'un Néron et d'un Domitien, et gardait toutes ses indignations pour les amis de Dieu. Elle s'appelait elle-même la ville éternelle, mais ses jours étaient comptés. A elle de tenir encore unies sous un même joug les nations de la terre, afin de faciliter la prédication de l'Évangile; à elle de diriger contre les saints, durant deux siècles encore, tous les efforts de sa cruauté; à elle de fournir ainsi l'éternel argument de l'établissement surnaturel du christianisme: mais elle est jugée et condamnée sans retour. Rome doit périr, les Antonins ne la sauveront pas,

et les empereurs chrétiens eux-mêmes ne réussiront pas à lui enlever le caractère de la bête. L'arrêt qui l'a vouée à la destruction est sans appel. Déjà le flot des barbares s'avance, il monte et rien ne l'arrêtera, jusqu'à ce qu'il ait submergé Rome païenne; mais, dans ce déluge vengeur, les basiliques des martyrs surnageront, et la nouvelle Rome, la Jérusalem nouvelle, à la construction de laquelle nous assistons, apparaîtra pour durer jusqu'à ce que vienne le Seigneur.

Écoutons le martyr de la Porte Latine : « Et il vint un des sept anges qui me parla et me dit : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux. Et je vis une femme assise sur une bête de couleur écarlate, pleine de noms de blasphème, qui avait sept têtes et dix cornes, et cette femme était couverte de pourpre, et elle tenait à la main un vase d'or plein d'abomination et de l'impureté de sa fornication. Et, sur son front, ce nom était écrit : Mystère : la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre. Et je vis cette femme ivre du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus. Et l'ange me dit : Les sept têtes sont les sept collines sur lesquelles est assise la femme. Les dix cornes sont dix rois, à qui le royaume n'a pas encore été donné. Ils combattront contre l'Agneau, et l'Agneau les vaincra. Ce sont eux qui réduiront la prostituée à la désolation, qui la dénuderont, dévoreront ses chairs et la feront brûler au feu. Les eaux sur lesquelles la prostituée est assise, ce sont les peuples, les nations et les langues. Et la femme que tu as vue, c'est la grande ville qui règne sur les rois de la terre. Ciel, fais éclater ta joie sur elle, et vous aussi, saints apôtres et prophètes; car Dieu a jugé votre cause contre elle.

« Et alors un ange plein de force leva en haut une pierre, comme une grande meule, et la jeta dans la mer en disant : C'est avec cette rapidité qu'elle sera précipitée, Babylone, cette grande ville, et on ne la trouvera plus. Et on a trouvé dans cette ville le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été mis à mort sur la terre. Et j'entendis ensuite comme la voix d'une nombreuse troupe qui était dans le ciel et qui disait : Alleluia ! Salut et gloire et puissance à notre Dieu ; parce que ses jugements sont véritables et justes; parce qu'il a porté son jugement sur la grande prostituée qui a corrompu la terre par sa prostitution, et parce qu'il a vengé le sang

de ses serviteurs, qu'elle a répandu de ses mains. Et ils dirent une seconde fois : Alleluia ! Et la fumée de son embrasement monte dans les siècles des siècles. » (*Apoc.*, XVII, XVIII, XIX.)

Rome et l'Empire romain ne pouvaient donc plus être sauvés, et l'on ne peut qu'être étonné de la naïve simplicité avec laquelle certains historiens croyants, écrivant l'histoire de l'Empire, passent tour à tour de la crainte à l'espérance à mesure que se déroule la succession des Césars. Si le colosse de Rome s'est écroulé, c'est, selon eux, par la faute de celui-ci, par la négligence de celui-là ; si l'on s'y fût pris de telle manière, tout était sauvé. Nous chrétiens, nous savons et nous croyons fermement que Rome était condamnée à mort par arrêt divin, pour avoir sanctionné toutes les idolâtries, depuis le grossier fétichisme jusqu'à l'adoration non moins grossière de César, pour avoir bu le sang des martyrs, et l'avoir fait répandre par torrents dans le monde entier.

On a dû remarquer que la révélation de saint Jean confirme l'appellation de Babylone que saint Pierre avait attribuée à Rome dans sa première Épître. Ce terme prophétique avait une application trop évidente quand il s'agissait d'une ville que le *Prince de ce monde* avait choisie pour le siége de sa puissance, et d'où il se faisait adorer des peuples. C'était pourtant dans ce centre de l'infidélité que Pierre avait déposé le germe de la foi chrétienne, et, depuis la deuxième année du règne de Claude, ce germe s'était déjà développé en un grand arbre. Nous en trouvons une preuve matérielle dans ce que le *Liber pontificalis* nous rapporte au sujet d'Évariste, lorsqu'il dit que ce pape divisa entre les vingt-cinq prêtres les Titres de la ville. Saint Pierre, ainsi que nous l'avons dit, avait désiré voir s'élever à ce nombre les sanctuaires chrétiens de Rome. Clétus avait consacré les prêtres destinés à les desservir, et Évariste se trouvait en mesure de les installer chacun dans une de ces églises domestiques, que la piété des chrétiens avait successivement assignées à la célébration du culte divin.

Ceci nous ramène tout naturellement à la vallée du Viminal, berceau du christianisme dans Rome. A l'avénement de Vespasien, nous y avons rencontré, en sa qualité de membre de la tribu Succusane, le jeune Q. Cornélius Pudentianus, en qui il nous a été aisé de reconnaître le propre fils de l'hôte de saint Pierre. Depuis, il avait épousé une Sabinilla, ainsi qu'on

peut le conclure des Actes de sainte Praxède, et tout porte à reconnaître dans cette femme un membre de la famille Flavia. On a vu que le chef de la branche aînée de cette famille portait le *cognomen* de Sabinus, et que le préfet de Rome, mari de Plautia, le passa à son fils aîné. A l'époque où nous sommes parvenus, Q. Cornélius Pudentianus se présente à nous comme chef de famille, entouré de ses deux filles, Pudentienne et Praxède. La première est distinguée par le *cognomen* de son père et de son aïeul; quant à celui que porte la seconde, il pourrait avoir pour raison le nom de Praxéa, donné un demi-siècle auparavant à la femme de Pomponius Labéon, préfet de Mysie. Il n'est pas besoin de rappeler les relations intimes qui rapprochèrent, en ces temps, les familles Cornélia et Pomponia.

L'adhésion au christianisme de plusieurs familles de l'aristocratie établies dans la vallée qui séparait l'Esquilin du Viminal, avait jeté dans la société païenne une sorte de suspicion contre ce noble quartier. On en trouve une trace assez évidente dans une boutade de Juvénal (*Satyr.*, III) qui dénonce ces lieux comme envahis par tous les aventuriers de l'Orient. Qu'ils vinssent de Syrie, de Grèce ou d'Asie, les chrétiens qu'appelait à Rome le zèle ou tout autre motif savaient d'avance, comme Justin le Philosophe, en quel lieu de l'immense cité l'hospitalité traditionnelle les attendait. « Qu'ils arrivent, dit le poëte, l'un de la haute Sicyone, l'autre d'Amydon, celui-ci d'Andros, celui-là de Samos, cet autre de Tralles ou d'Alabandes, ils s'acheminent vers les Esquilies ou le mont Viminal, et bientôt ils deviennent l'objet de la tendresse, les maîtres même des plus puissantes maisons. » Juvénal n'est pas sérieux quand il veut donner à entendre que ces émigrants qu'il jalouse, n'étaient, pour la plupart, que des artistes ou des saltimbanques (Celse et Lucien ne désignent pas autrement les chrétiens); mais il montre mieux sa pensée lorsqu'il les appelle aussi des hommes à tout savoir, habiles grammairiens, augures, médecins, magiciens. Il était impossible que la fraternité inspirée par le christianisme, et professée par des Romains du plus haut rang à l'égard d'étrangers que leur rattachait le lien de la foi, ne produisît pas à la longue une impression dans les salons de Rome. Nous avons vu comment Suétone jugeait les effets de la modestie chrétienne dans un personnage aussi digne que le consul Flavius Clemens; il était bien permis à Juvénal de tomber dans quelques méprises à propos

d'un monde nouveau sur lequel la société romaine n'avait pas compté.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans mentionner de nouveaux travaux qui avaient pour but le développement de Rome souterraine, et qui étaient dus aux soins et aux sacrifices d'une ou plusieurs familles aristocratiques de la ville. Nous voulons parler d'abord du cimetière de Prétextat qui fut ouvert à la fin du premier siècle, ou dans les premières années du second. Il est situé sur la gauche de la voie Appienne, en face de celui de Lucine; mais ses accroissements successifs lui ont donné une étendue immense. Aucun renseignement ne nous est parvenu sur le Prétextat qui donna son nom à cette vaste catacombe, dont l'origine fut probablement un hypogée de famille. Une inscription grecque découverte par M. de Rossi dans la crypte de sainte Cécile, et qui doit avoir été tracée du second au troisième siècle, porte le nom encore assez lisible d'un Septimius Prætextatus Cæcilianus. Y aurait-il eu entre les Prætextati et les Cæcilii une alliance antérieure, qui se serait encore resserrée par la profession commune du christianisme? Ce qu'il y a de certain, c'est que sainte Cécile, après le martyre de Valérien et de Tiburce, au lieu de déposer leurs corps au cimetière de Lucine, où les Cæcilii chrétiens furent si fréquemment ensevelis, ainsi qu'il conste par les inscriptions tumulaires elles-mêmes, les déposa au cimetière de Prétextat. M. de Rossi atteste avoir rencontré dans cette catacombe une série de peintures du style le plus pur, qui les ferait remonter sans peine au premier siècle. Il est regrettable que la publication de ces peintures soit différée encore; mais nous avons voulu tout d'abord prendre possession du côté gauche de la voie Appienne, avant de passer au deuxième siècle.

Un dernier renseignement que nous recueillerons des recherches de M. de Rossi, et que nous tenons à placer ici, est relatif aux familles romaines dont les membres avaient donné leur nom au christianisme, vers le temps de la chute des Flaviens. Dans un quartier des catacombes de la voie Nomentane, là où elles s'étendent à gauche sous les vignes, et se dirigent vers la voie Salaria, était situé le cimetière Ostrianum, *Ad Nymphas B. Petri*. On y a rencontré un groupe considérable d'inscriptions, dont les unes sont gardées à Rome, spécialement au musée de Latran, et les autres ont été enrichir diverses collections italiennes. La calligraphie de ces inscriptions est excel-

lente; le style en est laconique et classique, à ce point que, sans les signes chrétiens, on se demanderait si ces épitaphes n'appartiennent pas à des sépultures païennes. Sur les unes, le nom apparaît seul; sur d'autres, on ne trouve que le *cognomen*. L'adjonction au nom est des plus simples et des plus touchantes: *Filio dulcissimo, Filiæ dulcissimæ, conjugi dulcissimæ, parentibus dulcissimis;* une ou deux fois: *incomparabili*. Le style est le même sur les épitaphes de langue grecque. Le signe de christianisme le plus fréquent dans cette famille d'inscriptions funéraires est l'ancre. Sur une d'elles, le poisson vient s'adjoindre à ce signe. Le formulaire épigraphique chrétien n'est pas encore fixé; une seule pierre porte l'antique acclamation: *Vivas in Deo*. Tout annonce une époque entièrement primitive, la période qui, selon M. de Rossi, doit s'étendre des derniers Flaviens à Trajan.

La nomenclature de ces chrétiens de la première époque est du plus haut prix; cependant, le principe de l'égalité chrétienne dans le baptême ayant amené le mélange des sépultures des patrons et des affranchis, et les trois noms se trouvant rarement déclinés, il n'est pas toujours aisé de discerner les chrétiens de race illustre de ceux d'un rang inférieur. On ne contestera pas du moins comme appartenant à l'une des plus illustres familles de Rome, celle-ci:

L. CLODIVS CRESCENS CLODIAE VICTORIAE
CONIVGI INCOMPARABILI.

Elle est avoisinée de l'inscription d'une *Clodia Ispes*, affranchie de ce L. Clodius Crescens. Sans rappeler ici la Claudia de saint Paul, rien n'est donc plus assuré que l'existence d'un Clodius chrétien à l'époque où nous sommes arrivé dans nos récits. La découverte de cette inscription frappa tellement le savant Marini, qu'il voulut descendre dans la catacombe de la voie Nomentane, afin de la reconnaître par lui-même. Nous avons donné plus haut les motifs qui nous inclinaient à rattacher saint Clément à la famille Claudia. Notre inscription fournit une preuve incontestable que cette illustre famille n'a pas été sans donner de bonne heure quelques-uns de ses membres au christianisme. Il n'est pas besoin d'ajouter que le nom de cette *gens* s'écrivait indifféremment *Claudius* et *Clodius*, ainsi qu'en font foi les inscriptions les plus authentiques.

Parmi les noms qui se lisent sur les épitaphes du groupe dont nous parlons, nous noterons les suivants qui ne sont pas sans valeur dans l'ancienne Rome : L. Furius Ur..., Q. Memmius Felix, C. Munatius Octavianus, Claudius Atticianus, ...ius Rufinus, Tullia Paulina, Ulpia Agrippina, Vibia Attica.

Le cimetière de Priscille, dans la région que M. de Rossi a reconnue pour être le centre où se trouvaient les tombeaux des Pudens, offre aussi une famille d'inscriptions qui remontent, comme celles du cimetière Ostrianum, à l'origine du christianisme dans Rome. Là aussi, les noms sont posés avec une modestie remarquable. Le style de l'épigraphie chrétienne, qui commence à se caractériser vers le milieu du deuxième siècle, n'apparaît pas encore. Sur une seule tombe, on lit : *In pace;* mais sur un grand nombre est écrit *Pax tecum*, ou *Pax tibi :* l'ancre et la palme accompagnent souvent le nom. A la différence des inscriptions du cimetière *Ostrianum* qui sont la plupart gravées sur le marbre, celles de cette région du cimetière de Priscille sont simplement peintes en minium sur les tuiles qui ferment les *loculi*. Nous devons ajouter cependant que M. de Rossi a découvert, dans cette crypte même, un marbre ayant les trois noms : Titus Flavius Felicissimus. Il est impossible de ne pas reconnaître ici un nouveau membre chrétien de la *gens* Flavia. Avant d'entrer dans l'ère des Antonins, sous laquelle l'architecture et l'épigraphie chrétienne prirent un nouvel essor dans les catacombes, nous avons cru devoir au lecteur ce coup d'œil rapide sur leur état primitif. Nous parlerons plus tard des peintures classiques qui formèrent dans ces premiers jours de Rome souterraine l'ornementation des salles funéraires.





CHAPITRE IX.

98—138.

Trajan empereur. — Ses dispositions à l'égard des chrétiens. — Pline le Jeune en Bithynie. — Martyre des saints Nérée et Achillée et de sainte Flavia Domitilla. — Saint Ignace d'Antioche condamné à mort par Trajan. — Son martyre à Rome. — Saint Alexandre souverain pontife. — Saint Hermès et saint Quirinus. — Les chaînes de saint Pierre. — Hadrien empereur. — Pontificat de saint Sixte Ier. — Martyrs à Rome. — Hadrien en Grèce. — Apologies de Quadratus, d'Aristide et d'Ariston de Pella. — Succès de ces Apologies. — Les Hadrianées. — Le temple de Vénus et Rome. — Martyre de saint Gétulius. — Pontificat de saint Télesphore. — Hadrien en Égypte. — Culte d'Antinoüs. — La villa Hadriane à Tibur. — Soulèvement et dernière défaite des juifs. — Abolition du nom de Jérusalem. — Ælia Capitolina. — Martyre de sainte Symphorose et de ses sept fils. — Martyre de saint Télesphore. — Mort d'Hadrien.



PRÈS la mort du bon et pacifique Nerva, nous voyons s'ouvrir l'ère des Antonins. Durant cette période, Rome et l'Empire semblèrent respirer un peu sous des princes dont les qualités relatives firent parfois oublier le joug tyrannique des anciens Césars. Les barbares, fléau de Dieu, furent souvent forcés de reculer, et l'heure fatale de Rome en fut retardée. Mais le paganisme, avec toutes ses corruptions, n'en était pas moins au fond de la civilisation romaine, et l'Église, qui grandissait à vue d'œil dans une demi-paix, accélérait ses conquêtes sur toute la surface de l'Empire et au delà. Son divin fondateur lui avait appris à ne pas se fier dans les hommes, et à compter sur la tribulation. Celle-ci ne lui manqua pas plus sous les Antonins que sous leurs prédécesseurs; car telle est sa voie. Mais il se rencontra un moment où dans la

population générale de l'Empire, la majorité allait bientôt se trouver du côté des chrétiens.

Évariste avait vu finir Nerva, et il vit commencer Trajan (fig. 23). Ce prince, nonobstant ses grandes qualités, avait plus d'un côté faible. Sans insister sur les vices honteux qui souillèrent sa vie, il était accessible à des influences qu'un caractère plus fort eût repoussées. La tendance à suivre les errements d'une légalité brutale était assez naturelle dans un soldat parvenu, et, dès le début de son règne, nous en rencontrons une preuve dans la correspondance de Pline le Jeune. Celui-ci venait d'être nommé proconsul de Bithynie, et il écrivit dans les premiers mois à l'empereur la lettre suivante :



Fig. 23. — Médaille de Trajan. Cabinet des médailles.

« Dans la plupart des villes, mais particulièrement à Nicomédie et à Nicée, j'ai trouvé un certain nombre d'individus condamnés aux mines, destinés aux jeux, ou soumis à toutes autres peines; et qui maintenant affranchis reçoivent un salaire pour les corvées auxquelles on les emploie. Ayant eu connaissance de ceci, j'ai hésité longtemps sur ce que j'aurais à faire. Il me semblait bien sévère de soumettre à la peine édictée, après un si long temps, des gens dont la plupart sont déjà des vieillards, vivant, ainsi qu'on l'affirme, d'une manière frugale et tranquille. D'un aure côté, employer avec salaire aux travaux publics des individus qui ont été frappés d'une condamnation, ne me semblait pas conforme au devoir d'un magistrat. Vous me demanderez peut-être comment il est arrivé que des condamnés aient été ainsi affranchis de la peine; je me suis enquis moi-

même, sans avoir pu rien éclaircir. On me montrait les sentences qui les avaient atteints; mais j'ai cherché en vain les documents en vertu desquels ils auraient été libérés. Certaines personnes affirment que leur situation aurait été ainsi adoucie à la suite de suppliques auprès des proconsuls ou des légats. » On pourrait peut-être reconnaître ici une nombreuse famille de ces chrétiens, par l'exil desquels finit la persécution de Néron. Nous en avons déjà rencontré de semblables en Chersonèse. Ces exilés ont vieilli dans la déportation; ceci s'accorde parfaitement avec les dates. Tout condamnés qu'ils sont, Pline confesse que ce sont des hommes vertueux, de mœurs graves; des condamnés ordinaires n'offriraient pas ce caractère. Trajan répond au proconsul de Bithynie :

« Tu dois te rappeler que je t'ai envoyé dans cette province, parce qu'il s'y trouvait beaucoup d'abus à corriger. C'en est un qu'il s'y rencontre des gens condamnés à une peine, et qui, non-seulement n'ont été libérés par personne, mais se trouvent placés au rang des serviteurs honnêtes. Il faut donc que ceux qui auraient été frappés d'une condamnation dans les dix dernières années, et qui n'ont point obtenu de libération de la part d'une autorité compétente, soient rendus à la peine qu'ils ont encourue. Quant à ceux dont la condamnation serait plus ancienne, et aux vieillards, affectons-les aux gros travaux qui par eux-mêmes peuvent être déjà considérés comme un châtiment. »

Telles étaient les dispositions de Trajan, lorsqu'en la troisième année de son règne, il lui vint des rapports de Chersonèse, sur lesquels Clément était dénoncé comme perturbateur. Vingt-cinq années s'étaient écoulées depuis le départ du saint pontife pour le lieu de son exil, et il n'avait point été rendu à sa patrie. Nous ferons observer en passant que les auteurs qui ont retardé jusqu'au règne de Domitien l'exil de Clément, n'ont pas réfléchi que les victimes de la persécution de cet empereur furent graciées par ordre de Nerva et du sénat romain. C'est en vertu de cette disposition que saint Jean revint de Patmos à Éphèse. Cette mesure bénigne n'avait pas d'application à Clément exilé sous Vespasien.

La dynastie des Flaviens avait passé tout entière sur le trône impérial, sans que l'exil du saint vieillard eût été troublé par quelque violence contre lui. Clément avait profité de cette paix pour étendre le règne du christianisme

sur la terre de sa déportation, et la colonie chrétienne s'était beaucoup développée dans la Chersonèse. La superstition et la politique devaient s'entendre pour ne pas laisser impuni un tel attentat. D'après Eusèbe et saint Jérôme, ce fut dans la troisième année de Trajan, correspondant à l'an 100 de l'ère chrétienne, que partit de Rome l'ordre de mettre à mort l'auguste vieillard. Un navire apporta la sentence de César, et le supplice suivit de près. Clément fut jeté à la mer avec une ancre au cou, et de longs siècles s'écoulèrent avant que sa dépouille mortelle fût apportée à Rome.

La question légale du christianisme ne tarda pas à devenir directement une préoccupation pour Pline le Jeune dans son gouvernement. Il écrivit encore à l'empereur pour en recevoir une ligne de conduite. En commençant, il avoue n'avoir jamais assisté au procès des chrétiens, en sorte qu'il ignore encore ce qu'on doit rechercher et punir chez eux, et quelle pénalité il faut leur appliquer. « Doit-on, demande le proconsul, tenir compte de l'âge? peut-on user de pardon envers ceux qui se repentent? le seul titre de chrétien, en l'absence de tout crime, constitue-t-il un délit? Faut-il seulement sévir contre les crimes qui s'y rattachent? jusqu'ici, voici ma conduite à l'égard de ceux qui m'ont été dénoncés comme chrétiens : je leur ai demandé s'ils étaient chrétiens; sur leur réponse affirmative, j'ai renouvelé ma question une seconde et une troisième fois, en les menaçant du supplice. Quand ils ont persisté, je les ai fait exécuter. Parmi les hommes atteints de cette folie, il s'est trouvé des citoyens romains; je les ai fait expédier à Rome. On m'a remis une dénonciation anonyme qui compromettait un grand nombre de personnes. Tous ont nié qu'ils fussent chrétiens; j'ai cru devoir les renvoyer libres; d'autres, après avoir été désignés par un accusateur, s'étant d'abord déclarés chrétiens, se sont ensuite démentis. D'après leur affirmation, leur tort se réduisait à se réunir à jour fixe avant le lever du soleil; à chanter en chœur un hymne au Christ comme à un Dieu, à s'interdire le larcin, le brigandage, l'adultère, le manque de parole, la négation d'un dépôt; à s'asseoir à un repas commun où figurent innocemment les deux sexes. J'ai interrogé par la torture deux femmes esclaves, auxquelles on donnait le titre de diaconesses; mais je n'ai trouvé chez elles qu'une superstition excessive. J'ai donc ajourné l'enquête, et je viens prendre une direction, devenue nécessaire, à raison du grand nombre de ceux qui se

trouvent compromis. Une foule de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, sont dénoncées ou vont l'être bientôt; car cette contagion superstitieuse a gagné non-seulement les villes, mais les bourgs et les campagnes. Je crois néanmoins qu'il est possible de l'arrêter et de la guérir. Déjà les temples, presque abandonnés, sont fréquentés de nouveau; les cérémonies sacrées, longtemps interrompues, reprennent leur cours; on trouve maintenant à vendre les victimes pour lesquelles les acheteurs étaient devenus rares; d'où il est à conclure que beaucoup pourront être ramenés de leur égarement si l'on fait grâce au repentir. »

On a lieu d'être étonné de la légèreté avec laquelle Pline traite ici le christianisme. Ses progrès, il est vrai, frappaient peu les regards des païens, préoccupés qu'ils étaient de leurs plaisirs ou de leurs affaires. Le prosélytisme chrétien s'opérait sans bruit, et la recommandation si expresse faite aux fidèles par les apôtres de s'abstenir de toute intrigue politique, et de s'occuper uniquement de l'amélioration morale de soi-même et des autres, portait ses fruits. Nous avons remarqué plus haut comment la Bithynie et les autres provinces d'Asie, évangélisées deux fois par saint Pierre, avaient gardé et développé l'élément de la foi; nous avons rappelé à ce propos le mot de Lucien qui dit crûment que ces provinces étaient peuplées d'athées; l'aveu de Pline et la description qu'il fait de l'état du paganisme à son arrivée en Bithynie complètent le témoignage du philosophe grec. On voit par les paroles de l'ami de Trajan que tous les rangs de la société, sans excepter les plus élevés, étaient largement représentés dans la nouvelle religion, et que, non-seulement les rustiques habitants des campagnes, mais ceux des villes, avaient accepté la loi du Christ. Pline se vante d'avoir remis en honneur et en pratique le culte païen; mais en même temps il se contredit, lorsqu'il convient que, malgré ce succès, la population presque entière se trouve impliquée dans l'accusation de christianisme. Les quelques apostasies qu'il a obtenues sont au fond un assez mince succès, mais elles lui donnent l'espoir d'en finir avec un peu de clémence. Il se trompait, et d'une manière odieuse; car ses propres paroles le convainquent d'avoir envoyé au supplice les gens les plus honnêtes de la province.

Trajan lui répond en approuvant sa ligne de conduite. « On ne peut rien statuer à cet égard, dit-il, d'une manière générale, ni poser de règles cer-

taines. D'abord, il ne faut pas rechercher les chrétiens; mais, s'ils sont dénoncés, il faut les punir. Si l'accusé nie qu'il soit chrétien, et s'il confirme sa dénégation en invoquant les dieux, il y a lieu de lui pardonner, à cause de son désaveu. » Trajan recommande enfin à Pline de ne pas recevoir les dénonciations anonymes.

La réponse de cet empereur montre que, dans sa pensée, il existait une légalité qui défendait d'être chrétien. A qui remontait-elle? Évidemment à Néron. Le décret porté par ce monstre n'avait point été effacé des lois de l'empire. Vespasien et Titus n'en avaient pas pressé l'application; Domitien lui avait donné cours un moment, et il se retrouvait pour amener une question légale au tribunal de Trajan. Tels sont les extrêmes où conduit l'adoration de la loi humaine, et c'est ainsi que, plus d'une fois de nos jours, nous avons vu nos tribunaux baser leurs arrêts, en temps d'ordre et de paix, sur des décrets et ordonnances, non-seulement de la Convention nationale, mais même des anciens parlements, et sur d'anciens édits royaux. Il s'agissait, il est vrai, des corporations religieuses, auxquelles, comme aux premiers chrétiens, on refuse l'unique privilége qu'elles réclament, celui de l'existence de fait, et les légistes s'obstinent à vouloir une révocation des édits du passé accomplie dans les formes. L'Église elle-même dut attendre jusqu'à Constantin pour l'obtenir : jusque-là, la persécution contre elle put quelquefois être suspendue, mais jamais elle ne cessa d'être légale. Les chrétiens devaient se tenir pour dit qu'on avait toujours droit de les rechercher pour les punir, et qu'une fois amenés devant le magistrat, il n'y avait plus pour eux que la mort ou l'apostasie. Si maintenant la recherche allait être interdite, on voit que la dénonciation n'en était pas moins acceptée, à la condition toutefois de n'être pas anonyme. Telles furent les limites auxquelles Trajan réduisit la loi néronienne.

En attendant de le voir lui-même mettre en pratique sa jurisprudence, nous devons signaler près de Rome le martyre de la dernière chrétienne du sang des Flaviens. La révocation des édits d'exil portés par Domitien aurait dû rendre à la liberté les deux Domitilles, qui, chacune, expiaient leur fidélité à la foi chrétienne dans une île sauvage de la Méditerranée; mais la disgrâce de la famille Flavia permettait d'être plus sévère à l'égard de ses membres. Aurélius gardait toujours sa passion à l'égard de Flavia

Domitilla. Il s'était rendu à l'île Pontia, et avait cherché à séduire Nérée et Achillée. Les ayant trouvés invincibles dans la fidélité à leur maîtresse, il les avait enlevés et transportés à Terracine. Dénoncés comme chrétiens, ils comparurent devant le magistrat, et, sur leur refus de retourner à l'idolâtrie, ils eurent la tête tranchée. Un chrétien nommé Auspicius porta leurs corps à Rome, et les ensevelit sur la voie Ardéatine, dans le cimetière de Domitille. Leur sépulture y devint un des principaux centres historiques, et la catacombe où ils reposèrent porta dans l'antiquité le nom de cimetière de Nérée et Achillée, aussi bien que celui de cimetière de Domitille.

Après avoir éloigné de leur maîtresse ces deux gardiens dévoués, Aurélius tenta directement d'ébranler la constance de la vierge. Il l'enleva à son tour de l'île Pontia, avec deux de ses suivantes, nommées Euphrosyne et Théodora, et la fit conduire à Terracine, où il avait probablement sa villa. Flavia Domitilla résista aux séductions comme aux menaces, et son persécuteur ayant obtenu de Trajan, disent les Actes, l'autorisation de sévir contre la vierge et ses compagnes, toutes les trois périrent dans l'incendie de la maison où on les avait renfermées. Quant à Flavia Domitilla, l'épouse du martyr Clemens, on ignore si elle finit ses jours dans l'île Pandataria, ou si elle recouvra la liberté; mais son nom est resté cher à l'Église romaine, qu'elle illustra par sa foi, par son courage et ses saintes œuvres.

Évariste occupait encore le siége de Pierre, lorsqu'il vit arriver à Rome l'évêque d'Antioche qui venait y cueillir la palme du martyre. C'était Ignace, successeur d'Évodius sur le troisième siége de l'Église. Dans la tragédie qui allait se passer, Trajan jouait le premier rôle. En l'année 107, il se trouvait à Antioche au lendemain de ses victoires sur les Daces et à la veille de partir pour combattre les Arméniens et les Parthes. Ignace fut son propre dénonciateur; il se fit conduire devant l'empereur, espérant attirer sur lui seul les périls qui menaçaient son troupeau. Après un interrogatoire qui n'appartient pas à notre récit, Trajan rendit cette sentence : « Nous avons ordonné qu'Ignace, qui prétend porter en lui le crucifié, soit conduit enchaîné dans la grande Rome, afin qu'il y soit la pâture des bêtes, pour le divertissement du peuple. » Ainsi le vicaire de Pierre à Antioche allait venir, après quarante années, mêler son sang à celui de Pierre lui-même dans la capitale du paganisme.

Sur la route, en passant à Smyrne, le saint martyr visita l'évêque saint Polycarpe, disciple comme lui de saint Jean, et ce fut de cette ville qu'il adressa ses lettres aux Églises d'Éphèse, de Magnésie et de Tralles. Il écrivit aussi à celle de Rome cette éloquente lettre qui est demeurée l'une des plus nobles pages de l'antiquité chrétienne. La place nous manque pour l'insérer ici tout entière; mais nous ne devons pas omettre la suscription que le martyr plaça en tête de cette lettre et qui témoigne si énergiquement de sa foi dans la principauté de l'Église romaine :

« Ignace, appelé aussi Théophore, à cette Église qui a obtenu la miséricorde par la magnificence du Père très-haut, et de Jésus-Christ, son Fils unique; Église qui est aimée et éclairée par la volonté de celui qui veut toutes choses selon la charité de Jésus-Christ, notre Dieu; Église qui occupe le siége supérieur et réside dans la contrée des Romains, digne de Dieu, digne d'être appelée bienheureuse, digne d'être célébrée, digne de voir accomplir tous ses désirs, digne dans sa chaste fidélité; qui préside dans la charité, et qui est marquée du nom du Christ et du nom du Père. »

Telle était, sous Évariste, l'Église romaine, dans la pensée du disciple de saint Jean. Aussi avec quel respect il s'adresse à elle, implorant la grâce du martyre! « Mon entreprise, dit-il, est heureusement commencée; mais je crains que votre charité ne me soit funeste. Jamais je n'aurai telle occasion d'aller à Dieu, et, si vous m'aidez par votre silence, jamais aussi vous n'aurez accompli œuvre meilleure. Permettez seulement que je sois immolé à Dieu, tandis que l'autel est prêt. Je ne vous parle pas avec autorité, comme un Pierre ou un Paul; ils étaient des apôtres, moi je ne suis qu'un condamné; ils étaient déjà libres, je ne suis encore qu'un pauvre esclave. » Le saint confesseur, arrivé à Troade, écrivit aux Églises de Philadelphie et de Smyrne, avec une lettre d'adieu à saint Polycarpe. Sa marche vers le martyre était un triomphe, et il se réjouissait dans son cœur, en apprenant que son dévouement personnel avait écarté de l'Église d'Antioche le péril toujours douloureux de la persécution. Après un séjour assez prolongé à Smyrne, ses gardiens avaient craint de laisser passer l'époque des jeux publics, pour lesquels on l'attendait à Rome. Ces jeux se donnaient au mois de décembre, à l'occasion des Saturnales et des jours Sigillaires qui en faisaient partie. On reprit la mer en toute hâte, et bientôt le navire débarqua près

d'Ostie. Une députation des fidèles de Rome l'attendait sur le rivage. Ignace leur renouvela les instances dont sa lettre était remplie, et finit par les persuader de ne pas employer le crédit dont certains chrétiens jouissaient à Rome pour empêcher son supplice. Tous alors fléchirent le genou, et le saint évêque pria pour la cessation de la persécution, et pour le maintien de la charité parmi les frères.

A peine entré dans Rome, le treize des kalendes de janvier, ses gardes le dirigèrent immédiatement vers l'amphithéâtre de Vespasien, dont les immenses et nombreux gradins étaient couverts d'une multitude cruelle et déjà occupée à voir couler le sang. Un officier public prononça le nom d'Ignace, évêque des chrétiens à Antioche, et tout aussitôt le martyr s'avança dans l'arène. A sa vue, les bêtes féroces, poussées par un instinct non assouvi encore par les autres victimes qu'elles avaient déjà dévorées, s'élancèrent sur lui, et en quelques instants il ne resta plus de la dépouille mortelle du saint vieillard que quelques os les plus durs. Les fidèles de l'Église d'Antioche qui l'avaient suivi jusqu'à Rome avec un respectueux amour, les rachetèrent au prix de l'or, et les remportèrent avec eux. L'Église romaine, de son côté, regarda le triomphe d'Ignace comme une de ses gloires personnelles, et, de tous les athlètes chrétiens qui ont consacré pour jamais le Colisée par leur sang, il n'en est aucun dont le nom plane avec autant de majesté sur ce magnifique monument de la grandeur et de la férocité de Rome impériale.

Évariste ne survécut pas longtemps à l'immolation de l'évêque d'Antioche. Dès l'année 108, il passa à une vie meilleure, et alla reposer dans la crypte vaticane. Son successeur fut Alexandre. Il était né à Rome d'un père qui portait le même nom, dans le quartier que l'on nommait *Caput Tauri*, qui paraît être le même que Suétone appelle *Capita Bubala*. Nous avons sur ce pontife des Actes que nous ne prétendons pas accepter dans toute leur teneur, mais qui contiennent plusieurs traits auxquels il serait injuste de refuser une valeur historique.

Un magistrat romain, nommé Hermès, avait été converti à la foi par le saint pape. Les Actes le font préfet de Rome, ce qui est peu probable, si l'on considère le nom de ce personnage qui semble plutôt avoir été un affranchi. Rien n'empêche cependant de reconnaître en lui un officier plus ou moins

supérieur de l'administration ; ces charges ayant souvent été confiées à des affranchis, dès les premiers temps de l'Empire. Ce néophyte souffrit le martyre, et on l'ensevelit dans son prædium sur la voie Salaria *vetus*. On construisit à cet effet dans une *arenaria* une vaste crypte en briques, du style romain le plus sévère. Cet édifice par son étendue et ses proportions indique

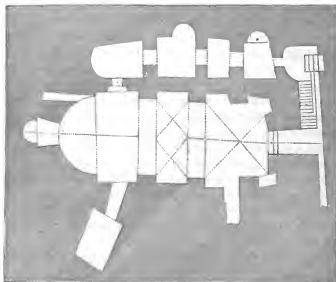


Fig. 24. — Plan par terre de la crypte de Saint-Hermès.

qu'il fut construit pour y recevoir les assemblées chrétiennes, en même temps qu'il conservait la mémoire du martyr. De tout temps, ce lieu fut connu sous le nom de Cimetière de Saint-Hermès, et nous pensons faire plaisir au lecteur, en plaçant sous ses yeux une construction chrétienne qui date du commencement du deuxième siècle (fig. 24 et 25).

Le martyre d'Hermès fut suivi de celui d'un tribun chargé de la garde des prisons, et nommé Quirinus. Son corps fut enseveli au cimetière de Prétextat, dont nous avons raconté la fondation. Un fragment de son sarco-

phage, découvert récemment par M. de Rossi, présente le buste du martyr avec le laticlave, insigne de l'ordre sénatorial. En mourant, Quirinus lais-



Fig. 25. — Intérieur de la crypte de Saint-Hermès.

sait une fille nommée Balbina. Elle est comptée parmi les vierges de l'Église romaine, et c'est à elle que cette Église est redevable de la possession des chaînes de saint Pierre. Ces chaînes précieuses, dont l'apôtre avait été lié dans son cachot, devaient être scellées à la muraille, et sans doute elles avaient servi depuis à d'autres captifs. Le père de Balbina, ayant

autorité dans les prisons, était à portée de satisfaire le pieux désir de sa fille. Celle-ci remit les chaînes à Théodora, femme d'Hermès, qui avait embrassé le christianisme avec son mari. Ces renseignements sur un objet si sacré n'occupent que quelques lignes dans les Actes de saint Alexandre; mais ces lignes sont d'un haut intérêt pour l'archéologue. Il est certain qu'à la paix de l'Église, Rome chrétienne était en possession des chaînes de saint Pierre. Elle n'a pu les obtenir que par un concours de circonstances analogue à celui que nous venons de relater, et qui n'offre rien que de très-

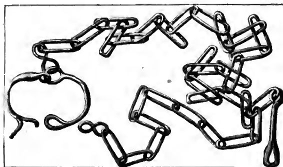


Fig. 26. — Les chaînes de saint Pierre, conservées à Rome, dans l'église de *San Pietro in Vincoli*.

naturel. Il faudrait être totalement étranger à la connaissance des mœurs des chrétiens pour s'étonner du désir que le pontife et les fidèles de Rome éprouvaient de posséder un si glorieux souvenir du martyre du prince des apôtres, ainsi que de l'empressement que deux néophytes auront mis à réaliser cette pieuse pensée (fig. 26).

Balbina ne tarda pas à unir à la couronne des vierges celle des martyrs, et le cimetière de Prétextat reçut sa sainte dépouille, comme il avait reçu celle de son père. Quant à Théodora, appelée à son tour devant le juge, elle confessa qu'elle était chrétienne. On lui trancha la tête, et elle alla reposer, près de son mari, dans leur crypte de la voie Salaria.

L'espace qui nous est laissé ne nous permet pas de détailler ici les décrets rendus par Alexandre sur la liturgie; la place nous manquerait pour les

explications dont il faudrait les entourer. Nous avons laissé passer de même les ordonnances de plusieurs de ses prédécesseurs relatées au *Liber pontificalis*, toujours dans le but de ne pas trop nous étendre. C'est pour nous un regret; mais le point de vue que nous avons choisi, celui du développement du christianisme au sein de la société romaine, offre assez d'importance par lui-même, pour expliquer comment nous réduisons tous nos efforts à le préciser le plus qu'il nous est possible.

La fin du pontificat d'Alexandre, en 117, coïncide avec la mort de Trajan. Il eut pour successeur Sixte, Romain de naissance, dont le père se nommait Pastor, et qui habitait la région appelée *Via lata*. Son élévation sur la chaire de saint Pierre se fit sans bruit dans Rome, qui saluait, à ce moment,



Fig. 27. — Médaille d'Hadrien. Cabinet des médailles.

de ses acclamations le fils adoptif de Trajan, Ælius Hadrien, montant au trône impérial (fig. 27). Le nouveau César, dont nous n'avons à nous occuper que dans ses rapports avec l'Église, apportait, pour les hautes fonctions qu'il allait remplir, une nature aussi riche qu'elle était incomplète. « Il avait, comme le dit le docte historien de l'Empire, tous les dons et toutes les faiblesses, toutes les grandeurs et toutes les puérilités, toutes les ambitions et toutes les hontes. » (De Champagny, *les Antonins*, t. II.)

Sous son règne, l'Église offre un groupe de martyrs assez considérable, et, si le nombre des fidèles allait toujours croissant, on voit que, soit dans un lieu, soit dans un autre, ils étaient fréquemment décimés. Hadrien n'avait aucun intérêt à les soutenir contre la fureur et la superstition populaires; il les laissait donc à leur sort, et l'Église cueillait de nouvelles palmes dans ces premières années du deuxième siècle, théâtre d'un progrès si mar-

qué pour elle dans les rangs de la population romaine. A la tête des martyrs de Rome sous Hadrien, nous avons à inscrire un chef militaire nommé Placidus, plus connu sous le nom d'Eustache ou mieux Eustathe. Ses Actes, qui ne peuvent compter parmi les documents historiques, servent au moins à conserver sa mémoire qui est célèbre dans toute l'Église.

Une jeune vierge, nommée Sérapie, était née à Antioche, et avait été amenée à Rome par sa mère qui portait le nom de Sabina. Celle-ci était issue de la race des Hérodes, et avait épousé un Romain nommé Valentin. Devenue veuve, elle vivait avec sa fille dans une grande opulence. Sérapie avait eu le bonheur d'être initiée au christianisme, et elle était parvenue à conquérir sa mère à la foi. Sa récompense fut d'être elle-même bientôt appelée à rendre témoignage à la pureté de l'Évangile. On lui trancha la tête. Sabina ne tarda pas à être dénoncée à son tour et subit le même sort. Nous constatons encore à la même époque, dans un cimetière de la voie Aurélia, un groupe de martyres composé d'une mère et de ses trois filles. Leurs noms significatifs datent évidemment de leur baptême, et couvraient quelque appellation illustre, ainsi que nous l'avons reconnu pour Lucine qui n'était autre que Pomponia Græcina. La mère se faisait honneur de s'appeler Sophie (*Sagesse*), et les trois filles étaient Pistis (*Foi*), Elpis (*Espérance*) et Agapé (*Charité*). Toutes les quatre mêlèrent leur sang dans un commun martyre, et des lampes brûlaient encore devant leurs tombeaux au temps de saint Grégoire le Grand.

Le voyage que fit en Grèce Hadrien, l'an 126, apporta d'une manière inattendue un adoucissement à la situation des chrétiens. Le prince avait entrepris la visite de l'Empire. Après avoir parcouru la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Espagne et la côte d'Afrique, il vint à Athènes, où l'appelaient toutes ses tendances de poëte et d'artiste. Durant son séjour en cette ville, il reçut un mémoire en forme ayant pour objet la défense du christianisme. Cette première des Apologies présentées par les chrétiens à la puissance impériale avait pour auteur Quadratus, qui venait de succéder au martyr Publius sur le siége épiscopal d'Athènes. Une autre Défense fut présentée en même temps à Hadrien. Elle avait été rédigée par Aristide, qui avait quitté l'école de Platon pour celle de l'Évangile. Enfin une troisième était signée du nom d'Ariston de Pella.

Une telle démarche, à laquelle les chrétiens n'eussent pas même songé sous Néron et sous Domitien, était devenue possible après la lettre de Trajan à Pline, et plus encore sous un empereur comme Hadrien qui affectait certains dehors de bienveillance et d'humanité. Le moment semblait venu de réclamer contre cette disposition cruelle, qui laissait la vie de tant d'hommes vertueux et inoffensifs à la merci d'un dénonciateur prévenu ou hostile. Enivré de ses admirations pour la Grèce et désireux de se montrer bienfaisant comme un dieu, César consentit à mitiger quelque peu la légalité dirigée contre les chrétiens. Il adressa donc à Minucius Fundanus, proconsul d'Asie, une instruction qui devait faire loi, et dans laquelle il décidait que si, à l'appui de leurs poursuites contre les chrétiens, les habitants de la province avaient à faire valoir des griefs susceptibles d'être produits en justice, ils auraient à porter l'affaire devant le tribunal, mais qu'ils s'abstiendraient désormais des démarches tumultueuses au théâtre ou des cris sur la place publique. S'il se rencontre un accusateur, et qu'il parvienne à prouver que les chrétiens commettent quelque chose contre la loi, ce sera au juge de statuer selon la gravité du délit. Si le dénonciateur n'a eu d'autre but que la calomnie, le juge aura à instruire sur cette manœuvre cruelle, et à en punir l'auteur.

Au fond, l'Empire s'engageait peu, car il demeurait toujours loisible d'accuser un chrétien de violer la loi, puisque la loi était le paganisme; mais les meurtres provoqués au moyen de l'émeute allaient devenir plus rares, et la puissance publique semblait entrer dans cette voie de modération qui laissa par le fait en liberté un nombre immense de chrétiens, et rendit l'Église assez forte pour affronter les guerres d'extermination auxquelles elle devait être en butte pendant la durée du troisième siècle.

Hadrien était trop porté à l'éclectisme pour ne pas avoir ressenti quelque impression de ce mouvement mystérieux que le christianisme imprimait à toute la société. On fut à même de s'en apercevoir par d'importantes modifications appliquées aux lois antérieures, que l'on vit dès lors tendre à devenir plus humaines et plus paternelles. La dynastie des Antonins semble avoir voulu suivre ce courant; mais ce qui est particulier à Hadrien, c'est d'être allé jusqu'à concevoir l'idée d'associer le Christ aux divinités de l'Empire, sans déroger aux prescriptions chrétiennes qui interdisaient si

sévèrement les idoles. Le christianisme, avec son Dieu immatériel, lui semblait une assez haute école de philosophie pour avoir, comme toute autre, sa place au soleil. Païens et chrétiens durent un jour être quelque peu surpris, lorsqu'ils apprirent qu'une fantaisie de César, passée en décret, ordonnait l'érection de temples sans idoles dans toutes les villes de l'Empire. Cette mesure n'était pas de nature à être soutenue par les successeurs d'Hadrien; toutefois, au rapport de Lampridius, elle causa de l'ombrage aux pontifes païens. Ils firent bientôt déclarer à l'empereur par leurs oracles que, s'il persistait dans son dessein, tous les sujets de l'Empire voudraient être chrétiens, et que les autres temples seraient bientôt abandonnés. La mesure n'en eut pas moins un commencement d'exécution. Ces édifices sans objet demeurèrent sur le sol en plusieurs villes, et on les appela Hadrianées, du nom de leur auteur. Saint Épiphane parle de ceux que l'on voyait encore de son temps à Alexandrie et à Tibériade.

Hadrien revint enfin de la Grèce à Rome, plus épris que jamais des arts et de la poésie, plus rempli de son pouvoir sans limites dont il venait de parcourir l'immense théâtre. Ce fut à cette époque qu'il édifia sur le forum le temple double de Vénus et Rome. Les deux tribunes étaient adossées l'une à l'autre; un même portique introduisait dans la cella de chacune, et ainsi, dans un même lieu, recevaient l'encens comme deux sœurs déesses, la Volupté dont la plaie rongeait le monde, et l'Orgueil de la ville superbe, qui, non contente de l'empire universel, voulait encore la divinité (fig. 28). Le christianisme avait à dissoudre cette alliance et à terrasser ce double ennemi du règne de Dieu.

Parmi les généreux athlètes que l'on remarqua dans la lutte qui devait conduire à une telle victoire, nous signalerons un tribun de la milice romaine nommé Gétulius Zoticus. Cet officier était chrétien, et sa femme Symphorose, qui partageait sa foi, lui avait donné sept fils. Son frère Amantins, chrétien comme lui, et occupant aussi un poste dans l'armée, jouissait des bonnes grâces d'Hadrien. La maison de Gétulius était située à Gabies, dans la Sabine, et le pieux tribun en avait fait un centre de réunion pour les fidèles. Une dénonciation attira les regards de la police impériale, et un officier de l'empereur nommé Céréalis reçut ordre d'instruire sur l'objet de la plainte. Céréalis, étant venu à Gabies pour y remplir sa mission, rencontra la foi

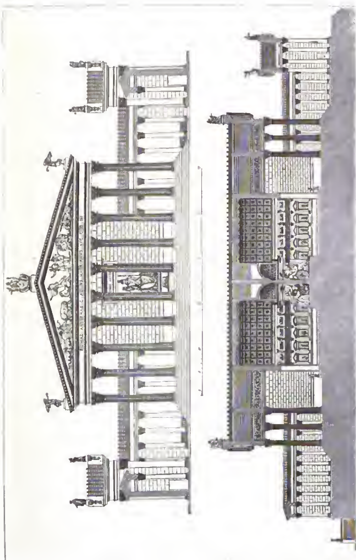


Fig. 28. — Temple de Vénus et Rome, d'après Canina, *Architettura romana.*

qu'il ne cherchait point. Il fut tellement touché des vertus qui brillaient dans les deux frères, et subjugué par l'autorité douce de leur parole, qu'il demanda bientôt lui-même le baptême. Un message fut envoyé à Sixte qui se hâta d'arriver à Gabies. Là, dans une crypte appartenant à Gétulius, le saint pape catéchisa Céréalis et le régénéra dans le Christ par l'eau sainte. Il offrit ensuite le sacrifice, et le néophyte participa avec les anciens chrétiens à la victime du salut. La conversion de Céréalis devait le conduire au martyre, et en ouvrir la voie à ses amis. Il en fut ainsi : un magistrat appelé Licinius fut envoyé pour procéder contre ces nouveaux chrétiens. C'est à lui que Céréalis fit cette belle réponse : « Dis-moi si tu désires vivre ou mourir? » lui avait demandé Licinius. — « Si je ne désirais pas vivre, répondit Céréalis, je ne confesserais pas le nom du Christ. » Un commun supplice réunit les trois martyrs qui regardaient Gétulius comme leur chef. Symphorose recueillit avec une respectueuse tendresse le corps de son époux, et l'ensevelit, disent les Actes, dans l'arenarium de sa maison de campagne, au pays des Sabins, en un lieu nommé Capris, près de la ville de Tibur, au-delà du fleuve. On a lieu de penser que le corps du martyr Gétulius fut transporté plus tard dans les vastes cryptes de la voie Lavicane, où l'on rencontre un centre historique connu sous le nom de *Cœmeterium Zotici.*

Le pontificat de Sixte touchait à son terme au moment du retour d'Hadrien à Rome. L'année 127 fut la dernière de sa sainte carrière. Il fut enseveli dans la crypte vaticane, et l'Église romaine lui donna pour successeur Télesphore, Grec de nation, qui avait servi Dieu dans la vie monastique, comme semblent l'indiquer les mots *ex anachorita*, qu'on lit dans la chronique papale. Nous ne saurions ici nous arrêter à prouver que des hommes voués à Dieu par une consécration spéciale, comme les Nazaréens dans l'ancienne loi, pouvaient exister déjà au deuxième siècle.

L'élévation du nouveau pontife des chrétiens se trouvait coïncider avec les grands travaux qu'Hadrien exécutait dans Rome depuis son retour; mais le prince ne comptait pas faire un long séjour dans la capitale du monde. Après l'ingénieuse Grèce, qui avait captivé le littérateur, l'Égypte attirait cette nature superstitieuse. Il fallait à Hadrien ces mystères, ces initiations, ces arcanes d'un monde plus antique et plus voisin des soupiraux de l'enfer. En l'année 130, il repartit de Rome et se dirigea vers la vieille

terre de toutes les idolâtries. Ce fut là qu'il sacrifia, sur la parole d'un prétendu oracle, l'ignoble instrument de ses débauches, le bel Antinoüs, à l'honneur duquel il consacra des temples et jusqu'à des villes, fondant, pour cet infâme favori, un culte nouveau, qui s'étendit bien au-delà de l'Égypte et durait encore en plusieurs lieux un demi-siècle après la mort d'Hadrien. L'accès de spiritualisme qui avait donné naissance aux Hadrianées n'avait donc pas été, comme on le voit, de longue durée; en retour, Hadrien avait pris goût à la divinité. Il accepta des temples en Asie et même en Grèce; mais il recula devant la pensée d'en réclamer à Rome. Au reste, il revenait d'Égypte, usé et fatigué de la vie, n'ayant retiré que l'ennui et le désenchantement, à la suite de tant de mouvement et de changements de scène.

Bientôt le séjour de Rome lui devint insupportable. Il lui fallut se créer, hors la ville, une retraite digne d'un César, où les heures s'écouleraient moins longues et plus agréables. Il choisit Tibur à cet effet, et construisit dans le voisinage cette villa superbe dont les débris étonnent encore. Là furent reproduits à grands frais et avec toute l'exactitude possible les monuments de l'art et de la superstition qui l'avaient intéressé dans ses voyages. Les opérations magiques occupaient une partie de ses loisirs, et, quant aux sacrifices offerts aux dieux, il n'en était pas dans lesquels il ne cherchât un moyen d'occuper son penchant rêveur et superstitieux.

Ce fut pour lui un réveil pénible d'apprendre tout à coup que le fanatisme juif se relevait dans la Palestine, et que des bandes innombrables, commandées par un chef de brigands nommé Barcochébas, bravaient la puissance romaine, et annonçaient l'intention de soustraire la terre d'Israël au joug des gentils. Il fallut entreprendre une répression violente, et une armée romaine, sous la conduite de Julius Sévérus, écrasa ce dernier mouvement politique du judaïsme, à la suite de tels carnages qu'on ne les peut comparer qu'à ceux qui ensanglantèrent la Judée sous Titus.

La vengeance païenne d'Hadrien seconda en cette occasion la vengeance divine. Après le désastre de Jérusalem sous les Flaviens, le nom du moins de cette ville était demeuré. Le César voulut qu'il disparût de la terre. La ville de David dut s'appeler désormais Ælia Capitolina, et elle garda ce nom jusqu'à la paix de l'Église. Alors Jérusalem reparut; mais ce n'était

plus qu'un humble siége épiscopal, suffragant de la métropole de Césarée de Palestine. Jusqu'à la ruine définitive sous Hadrien, le siége de saint Jacques avait vu se succéder quatorze évêques, tous juifs sans exception; le premier évêque d'Ælia Capitolina se nommait Marc, et était sorti de la gentilité. Le dernier reflet du judaïsme s'effaçait de l'Église, et des deux capitales du culte de Dieu, Jérusalem et Rome, Rome seule survivait, non-seulement par les droits irréfragables de Pierre, mais parce que Dieu ne pouvait plus souffrir le nom même de la cité déicide. La haine du judaïsme contre le christianisme s'en accrut encore. On rencontra plus que jamais les juifs parmi les plus perfides et les plus habiles ennemis de l'Église, et, chose digne de remarque, jamais le paganisme, même après avoir souillé l'emplacement où fut Jérusalem, ne demanda compte aux juifs de leur monothéisme ni de leur horreur pour les idoles.

L'instinct de Rome païenne, qui ne sentait pas encore à quel point le Christ l'avait blessée, mais qui se débattait cependant sous son étreinte, conduisit Hadrien à l'odieuse idée d'élever un temple à Jupiter Capitolin sur l'emplacement même où Salomon avait bâti le temple de Jéhovah. Il alla plus loin, et, provoquant le Christ en personne, il chercha, dans la ville renouvelée, ses traces divines pour les profaner, bien qu'il fût notoire que les chrétiens avaient refusé de prendre part à l'insurrection. Par ordre impérial, la statue de Vénus fut établie sur la colline du Calvaire; celle d'Adonis sur la grotte de Bethléem, et celle de Jupiter au mont des Oliviers, sur le lieu de l'Ascension. Mais tel est l'aveuglement des impies, qu'ils servent, sans le vouloir, aux desseins de Dieu. Ces monuments de l'idolâtrie marquèrent les lieux saints d'une manière ineffaçable, et, à la paix de l'Église, il ne fut besoin que de faire disparaître ces impures idoles, pour relever la gloire du Fils de Dieu, en ces lieux que les chrétiens d'Ælia Capitolina pouvaient d'autant moins oublier qu'on avait voulu les en repousser.

Cependant Hadrien ne perdait pas de vue son grand œuvre à Tibur. La villa grandiose et fantastique qu'il avait élevée à si grands frais était enfin achevée. Il songea à en célébrer solennellement la dédicace; mais il voulut auparavant consulter les oracles sur la durée d'un monument destiné à immortaliser son nom. Il lui fut répondu par l'oracle du temple d'Hercule qui était célèbre à Tibur : « La veuve Symphorose, avec ses sept fils, ne

cesse de nous tourmenter en invoquant son Dieu. Qu'elle sacrifie, ainsi que ses enfants, et nous nous engageons à t'accorder tout ce que tu désires. »

La sainte veuve du martyr Gétulius était ainsi désignée par l'enfer lui-même au ressentiment d'Hadrien. Rome allait voir immoler à ses portes une émule de la mère des Machabées, et un Antiochus ne manquerait ni à elle ni à ses fils. Peu d'années après, un holocauste tout semblable s'offrit dans l'enceinte même de Rome, en sorte que l'Église chrétienne n'eut plus rien à envier à l'ancienne alliance, si justement fière d'avoir une fois produit une telle mère et de tels fils.

Symphorose, entourée de ses sept enfants, fut amenée en présence d'Hadrien, qui espéra un moment que quelques bienveillantes paroles, sorties de la bouche du maître du monde, triompheraient de la résistance d'une faible femme. La martyre répondit avec dignité : « Mon mari Gétulius et son frère Amantius étaient tribuns dans tes armées. Ils ont enduré les supplices plutôt que de consentir à sacrifier aux idoles; comme de vaillants athlètes, ils ont, en mourant, vaincu tes démons; maintenant mêlés aux anges, ils jouissent dans les cieux d'une vie sans fin à la cour du roi éternel. » La feinte modération d'Hadrien ne put tenir à cette réponse. « Ou tu vas sacrifier avec tes fils aux tout-puissants dieux, s'écria-t-il d'un ton menaçant, ou je te fais immoler toi-même avec tes enfants. » — « Et d'où me vient ce bonheur, reprit Symphorose, d'être offerte avec mes fils comme une hostie à Dieu? » — « Mais c'est à mes dieux, dit l'empereur, que je te ferai immoler. » — « Tes dieux, repartit Symphorose, ne peuvent pas me recevoir en sacrifice; mais si tu me fais consumer par les flammes pour le nom du Christ mon Dieu, c'est alors que je brûlerai bien plus ardemment encore tes démons. » — « A toi de choisir, dit Hadrien : ou sacrifie à mes dieux, ou attends-toi à périr d'une fin cruelle. » — « Ne ne te flatte pas, reprit la martyre, d'émouvoir mon âme par une crainte de cette espèce; moi qui n'ai qu'un désir, celui d'aller me reposer près de mon époux Gétulius, que tu as fait mourir pour le nom du Christ. » Hadrien la fit aussitôt conduire au temple d'Hercule, donnant ordre de la souffleter avec violence, et de la suspendre par les cheveux. Ayant appris que rien ne pouvait abattre son courage, il commanda de la précipiter dans l'Anio avec une grosse pierre au cou. Symphorose avait à Tibur un frère, membre du conseil de la

ville : les Actes ne disent pas qu'il fût chrétien. Il témoigna du moins son affection fraternelle en recueillant le corps de la martyre, et l'ensevelit à peu de distance de Tibur.

Le lendemain, Hadrien se fit amener les sept fils de Symphorose. Ils se nommaient Crescent, Julien, Némésius, Primitivus, Justin, Stactéus et Eugène. Ils se montrèrent invincibles et dignes de leur mère. Par ordre de l'empereur, ils furent conduits près du temple d'Hercule, et immolés cruellement tous les sept. On laissa exposés toute la journée les corps des victimes de ce sacrifice humain, et, le lendemain, Hadrien ordonna qu'on les jetât dans une fosse profonde. C'était là une des scènes dont aimait à se repaître l'imagination malade d'un prince à qui, surtout en ce moment, il fallait du sang et de la superstition. La haine des pontifes païens donna officiellement au lieu de ce sanglant sacrifice un nom d'exécration : *Ad septem biothanatos*. Le *biothanate* était celui qui avait péri de mort violente. Ces aveugles ne se doutaient pas que cet endroit de la banlieue de Tibur serait un jour vénéré comme le théâtre de la plus noble victoire, et que la Rome nouvelle ouvrirait un de ses sanctuaires à la vaillante mère et à ses sept fils. Les Actes de ces saints martyrs, qui sont originaux, ajoutent qu'après leur immolation, il n'y eut pas de sang chrétien répandu à Rome durant un an et six mois, et qu'on en profita pour élever les trophées de ces glorieuses victimes. Leur martyre se rapporte au 18 juillet de l'année 136.

Un tel incident tenait peu de place dans la vie d'Hadrien, perdu d'ennui au milieu des chefs-d'œuvre de sa villa. Sa santé allait s'altérant de plus en plus, et les sentences de mort arbitrairement lancées venaient sans cesse effrayer le sénat et la ville. Sénateurs, affranchis, miliciens, rien n'était à l'abri. Au milieu de ses accès de mélancolie, qui l'entraînaient parfois jusqu'à la tentation du suicide, le César préparait un tombeau magnifique pour recevoir ses cendres; mais il avait dû songer aussi à se donner un successeur dans l'Empire. Son choix était allé chercher un Lucius Vérus, issu de la famille étrusque des Ceionii. Tout annonçait dans ce personnage un triste César; mais le monde en fut débarrassé après deux ans, Hadrien vivant encore. Il fallut un nouveau choix. Le vieil empereur se décida en faveur d'Aurélius Antoninus. Celui-ci était fils du consul Aurélius Fulvus, déjà connu dans nos récits. Il avait épousé Annia Faustina, fille d'Annius

Vérus, préfet de Rome et trois fois consul. Hadrien exigea qu'Antonin adoptât à son tour Marcus Annius Aurélius, neveu de sa femme, et Lucius Ælius Vérus, âgé de huit ans, fils du Lucius Vérus à qui la mort venait d'enlever l'héritage de l'Empire.

La famille Annia, nouvelle comme l'avait été celle des Flavii, allait donc arriver aux premières grandeurs de la terre. Par son alliance avec Antonin, elle entrait en part de la dignité impériale, et Marc-Aurèle, qui devait succéder à Antonin, la porterait bientôt sur le trône. Nous aurons à montrer le christianisme pénétrant jusque dans son sein, vers la fin du siècle, de même qu'il avait fait son choix parmi les Flavii, sans consulter Vespasien, et dans les Ulpii, sans en prévenir Trajan.

Cependant le vieux César se débattait entre les serres de la mort qu'il avait si souvent appelée. Antonin dut veiller sans cesse à arrêter les projets homicides que son père adoptif formait chaque jour contre sa propre vie. Enfin le malade transporté à Baïes y expira le 10 juillet 138[1], et Antonin prit les rênes de l'Empire.

Au début de cette même année, le saint pape Télesphore avait terminé son pontificat par un martyre que saint Irénée appelle glorieux. Il fut enseveli dans la crypte vaticane, et promptement remplacé sur le siége apostolique par Hygin. Celui-ci, comme son prédécesseur, était Grec d'origine, né à Athènes, et il avait porté le manteau de philosophe. Le *Liber pontificalis* déclare que le nom de son père est demeuré inconnu. Ainsi l'année 138 voyait commencer presque en même temps le règne d'Antonin et le pontificat d'Hygin, qui devait s'asseoir à peine quelques années sur la chaire de saint Pierre.





CHAPITRE X.

138—160.

Antonin empereur. — Pontificat de saint Hygin. — Hérésies de Saturnin, de Basilide et de Carpocrate. — Infamies des sectateurs de ce dernier. — Origine des calomnies contre les chrétiens. — Valentin et Cerdon repoussés de l'Église romaine. — Pontificat de saint Pie. — L'hérétique Marcion. — Menaces de persécution. — Saint Justin. — Son Apologie. — Édit de tolérance d'Antonin. — Le christianisme pénètre dans la famille des Annii. — Sainte Praxède et sainte Pudentienne filles du second Cornélius Pudens. — Privilège accordé à la maison du Viminal. — Nouvelle Église aux Thermes de Novatus. — *Constitutum* du pape saint Pie sur la célébration de la Pâque. — Hermès et le livre du Pasteur. — L'allégorie de la tour. — Pontificat de saint Anicet. — Saint Polycarpe à Rome.



NTONIN a mérité la reconnaissance de l'Église. Peu de princes, dans l'histoire, apparaissent aussi équitables, aussi remarquables par la bonté, et ont su unir avec une si haute puissance une telle modération et une telle possession de soi-même. Sa tolérance envers les chrétiens ne peut être comparée qu'à celle que fit paraître Alexandre Sévère au siècle suivant. Les progrès de l'Église, sous ce règne, durent être considérables dans Rome, grâce à une liberté dont on n'avait pas encore joui jusqu'alors. Hygin en profita pour régler les charges ecclésiastiques dans son clergé. Les quelques mots que nous fournit à ce sujet le *Liber pontificalis* doivent s'entendre d'un complément d'organisation. Nous avons vu déjà saint Clément créer sept notaires, et saint Évariste attribuer un prêtre spécial à chacun des vingt-cinq Titres de la ville. Restait à instituer des officiers pour d'autres

emplois rendus nécessaires par le développement de la chrétienté urbaine. La richesse temporelle s'était accrue d'une manière considérable; on ne tardera pas à en voir la preuve sous le pontificat de Soter. Une administration en règle était donc devenue nécessaire. C'est aux diacres qu'elle était confiée; mais la part principale fut dévolue de bonne heure à celui d'entre eux qui portait le titre d'archidiacre. La garde des archives, la rédaction des correspondances avec toutes les Églises, l'expédition des lettres *formées*, toutes les branches de service d'un si vaste corps, exigeaient des clercs spécialement députés à leurs offices. Le soin des cimetières dont le nombre s'accroissait de jour en jour, la sépulture des martyrs, réclamaient aussi des hommes fidèles, dont le zèle fût à la hauteur de ces importantes fonctions. Hygin s'occupa de satisfaire à tous ces besoins, et le gouvernement de l'Église romaine fut mis sur un pied respectable, comme il convenait à l'Église principale.

Au milieu de tant de soins, le pieux pontife eut à subir une dure épreuve : ce fut, dans Rome, l'invasion des hérésies orientales. Depuis la défaite de Simon le Mage, la chrétienté romaine avait joui d'une paix profonde relativement à la doctrine. Les hérésies judaïsantes avaient fini par s'épuiser, même en Orient; mais le père du mensonge ne renonçait pas à séduire les âmes, en propageant des systèmes hostiles à la foi. L'Orient lui tenait en réserve pour attaquer le symbole chrétien, d'un côté le panthéisme qui faisait le fond des théogonies égyptiennes; de l'autre le dualisme qui, de la Perse, infectait une partie de l'Asie. Simon avait, du premier coup, essayé une synthèse de ces erreurs diverses; mais il s'était éteint rapidement, et son hérésie multiple allait être reprise en sous-œuvre. L'explosion eut lieu en Orient cette fois encore. Au même moment où un sectaire nommé Saturnin émettait son enseignement fondé sur le dualisme, Basilide produisait la théorie panthéiste de l'émanation sous des obscurités calculées qui devaient en voiler les conséquences aux âmes honnêtes. Son disciple Carpocrate eut moins de pudeur, et dans cette branche de la secte se produisirent bientôt les plus infâmes pratiques. Ce furent ces horreurs qui, ayant été constatées malgré le mystère dont les Carpocratiens les entouraient, donnèrent lieu aux atroces calomnies que juifs et païens firent planer, durant plus d'un siècle, sur les chrétiens et sur leurs assemblées.

Incestes, promiscuité, anthropophagie, rien n'était mieux démontré que ces crimes, par les découvertes que fit la police de l'empire dans ces bas-fonds de l'hérésie. Les Carpocratiens se vantant d'appartenir au christianisme, il fut aisé aux ennemis de la nouvelle religion, en s'adressant à la crédulité populaire, de répéter et de faire croire en tous lieux que telles étaient les mœurs des sectateurs du Christ.

Un autre rameau du panthéisme, à l'état d'hérésie chrétienne, fut le système de Valentin qui prétendait posséder la gnose supérieure. Un amas de rêveries d'où sortaient ces « interminables généalogies » que saint Paul avait signalées d'avance (I *Tim.*, I), formait le caractère de cette secte qui s'étendit et séduisit beaucoup d'imaginations, jusqu'à ce qu'épuisée par les divisions et subdivisions qu'elle enfantait, elle s'affaissa sur elle-même. Valentin, philosophe égyptien, puis chrétien, avait aspiré à la dignité épiscopale. On le trouva suspect, et son ambition déçue l'entraîna dans la voie de perdition. Après avoir tenté quelques essais en Orient, il eut l'idée de se montrer à Rome. La vigilance d'Hygin ne tarda pas à démasquer ses mauvais desseins. Par trois fois, il fut condamné et signalé aux fidèles comme un docteur d'impiété, et, ne trouvant pas de crédit pour sa secte, il quitta Rome et s'en alla en Chypre, où il donna pleine carrière à son dogmatisme insensé.

A peine Valentin avait-il délivré l'Église romaine de sa présence, qu'un autre sectaire oriental venait à son tour y chercher fortune. C'était Cerdon, disciple de Saturnin, et, comme lui, apôtre du dualisme. Il fut aisé à Hygin de démêler le loup sous ses peaux de brebis. En face de la majesté du siége de Pierre, Cerdon ne put tenir longtemps. Il abjura son erreur; mais le sectaire ne pouvait mourir en lui. Il revint à son vomissement, et Hygin se vit contraint de le dénoncer et de l'expulser de l'Église. Ce fut au milieu de ces labeurs, que le zélé pontife quitta ce monde pour aller recevoir la récompense de sa fidélité dans la garde du dépôt de la foi. Il mourut en l'année 142, et son corps fut déposé, près de ceux de ses prédécesseurs, à l'ombre de la crypte Vaticane.

Pie Ier fut élu à la papauté en remplacement d'Hygin. Il était d'Aquilée, et avait un frère nommé Pastor qui servait l'Église romaine en qualité de prêtre. Il est probable que le nom sous lequel ils sont connus l'un et

l'autre n'était que leur *cognomen*. Quoi qu'il en soit, on trouve sur les fastes, à l'année 163, un consul du nom de Pastor.

Les premiers jours du pontificat de Pie furent troublés par l'arrivée d'un nouveau sectaire que l'Orient dirigeait encore sur Rome. C'était Marcion, né à Sinope en Paphlagonie. Excommunié pour un crime par son évêque qui était aussi son père, il venait demander sa réhabilitation à l'Église romaine. On lui répondit que cette faveur pourrait lui être accordée, lorsque son évêque aurait levé la sentence portée contre lui. Marcion, dans sa colère, répliqua que, puisque l'Église romaine lui déniait sa communion, il allait désormais mettre tout en jeu pour la déchirer. Il alla donc trouver l'hérétique Cerdon, qu'il dépassa bientôt en audace, et scandalisa la chrétienté de Rome, en dogmatisant avec fureur, non-seulement sous le pontificat de Pie, mais jusque sous Éleuthère. Prenant aussi pour base la doctrine des deux principes, il jugea à propos de simplifier les systèmes orientaux, afin d'arriver à un enseignement plus acceptable aux imaginations moins fantastiques de l'Occident.

Ces efforts de l'hérésie pour s'implanter dans Rome devaient être vains. Quelques chrétiens sans doute pouvaient être séduits et payer cher leur imprudence ou leur vanité ; mais rien n'était capable de porter atteinte à la pureté de l'Église-mère. Sa foi, maintenue indéfectible par la prière du Christ, la rendait semblable au rocher, sur lequel le serpent ne saurait laisser sa trace. (Origène, *In Matth., sect.* xii.) Pour l'hérétique et pour l'hérésie, elle n'avait que des anathèmes ; mais, durant plusieurs siècles, il lui faudra vivre ayant, non dans son sein, mais près d'elle, de dangereux et obstinés sectaires. Ses vrais enfants ne seront pas trompés ; ils savent tenir à leur place ces prédicants de l'erreur. « Il est en effet, écrivait saint Justin à l'époque où nous sommes parvenus, il est des hommes qui se professent chrétiens et qui ne tiennent pas la doctrine de Jésus-Christ. Nous, ses disciples, nous n'en sommes que plus fermes dans la foi ; car il nous avait annoncé leur venue. En dépit de leur prétention de se couvrir du nom de Jésus, nous ne les désignons pas autrement que par le nom de l'auteur de leur secte. Nous ne communiquons avec aucun d'eux, sachant que, dans leur impiété, ils ne sont pas les adorateurs de Jésus, et ne le confessent que de bouche. Semblables aux gentils, qui appellent Dieu l'ouvrage de leurs

mains, c'est eux-mêmes et eux seuls qui s'imposent le nom de chrétiens, et ils participent à des sacrifices qui ne sont que crime et impiété. » (*Dialog. cont. Tryph., cap.* xxxv.)

Cependant, un bruit de persécution s'était fait entendre sous le bienveillant Antonin (fig. 29). Le péril des chrétiens ne venait pas de quelque nouvel édit, mais de l'aveuglement du peuple qui s'en prenait à eux et réclamait leur supplice, lorsque quelque calamité venait à tomber sur une ville ou sur une province. Le règne d'Antonin ne fut pas exempt de ces secousses qui agitaient les populations, et tenaient en éveil leurs mauvais instincts. Des tremblements de terre dans l'Asie Mineure et dans l'île de Rhodes, l'inon-



Fig. 29. — Médaille d'Antonin. Cabinet des médailles.

dation du Tibre, la peste et la famine, de fréquents incendies à Antioche, à Carthage, à Narbonne, à Rome même, où le feu dévora trois cent quarante maisons; c'était plus qu'il n'en fallait pour surexciter les fureurs de la multitude contre les chrétiens. Il dut y avoir et il y eut en effet çà et là quelques martyrs, et on avait lieu de craindre que la persécution ne vînt à s'étendre. Antonin, par son caractère personnel, ne causait aucune inquiétude à l'Église: mais son futur successeur Marc-Aurèle, qui affectait des tendances vers la philosophie, ne préparait-il pas aux chrétiens des épreuves sur lesquelles la prudence les obligeait de compter ? Il était notoire que la philosophie ne dédaignait pas seulement le christianisme, mais qu'elle le jalousait et le haïssait. Le rhéteur Fronton, précepteur du jeune prince, était soupçonné d'être ennemi des chrétiens, et il se montra tel dans la suite. Lucien poursuivait de ses sarcasmes leur religion dans ses Dialogues, et l'épicurien Celse venait de publier un livre contre le christianisme, sous

le titre ambitieux de *Discours ami de la Vérité.* L'auteur s'était donné la peine de lire les livres des chrétiens, et l'attaque était conduite avec habileté et malice, comme à l'égard d'un adversaire plus redouté encore que méprisé.

Entre les systèmes de la philosophie, c'était la nuance stoïcienne qu'avait adoptée le jeune Marc-Aurèle, et il s'en donna les airs toute sa vie. Ce genre de sagesse avait cela de commode que ses sectateurs pouvaient emprunter au christianisme, en fait de morale, tout ce que bon leur semblait, et s'en parer comme d'un produit de leur école. Épictète avait été un grand maître dans ce système d'assimilation, et l'on ne peut disconvenir que beaucoup de traits de sa morale ont été délicatement choisis dans celle des chrétiens. Quant à Celse, il ne se faisait pas faute d'être épicurien; mais les deux tendances s'unissaient en parfaite alliance pour faire la guerre au christianisme, qui réprouvait à la fois l'orgueil du stoïcien et les honteux abaissements du sensualiste. Quant aux rites païens, ils faisaient partie de la constitution de l'Empire; les uns et les autres les pratiquaient extérieurement sans y attacher d'importance, à moins qu'il ne s'agît d'y soumettre les chrétiens par la violence et par les supplices.

Dans cette situation, il pouvait être avantageux de tenter auprès d'Antonin ce qui avait réussi jusqu'à un certain point à Quadrat et à Aristide auprès d'Hadrien. Une nouvelle Apologie du christianisme, déposée aux mains des maîtres du monde, aurait l'avantage d'être un appel à l'opinion publique, en même temps qu'à la conscience probe d'Antonin. La disposition peu bienveillante de la philosophie envers le christianisme, à la veille d'un règne comme celui qui se préparait, semblait aussi demander que l'apologiste lui-même ne fût pas étranger à la philosophie.

A ce moment l'Église romaine possédait dans son sein un homme arrivé à la foi chrétienne, après avoir fréquenté les diverses écoles de la sagesse mondaine. Tour à tour disciple de Zénon, d'Aristote, de Pythagore et de Platon, il avait frappé à toutes les portes, hors à celle d'Épicure, cherchant la vérité; mais il ne l'avait rencontrée qu'à l'école du Christ, où s'étaient enfin fixés son intelligence et son cœur. Il était né sous Trajan à Flavia Néapolis, ville samaritaine transformée par Vespasien en colonie romaine, et sortait d'une famille grecque. Le désir de puiser à la source aposto-

lique une plus parfaite intelligence de la doctrine divine à laquelle il avait désormais voué sa vie, l'amena à Rome, où il changea son nom grec Symmétrius en celui de Justin qui en était la traduction latine. L'Église romaine ne tarda pas à apprécier le mérite de ce philosophe que la foi chrétienne avait conquis pour toujours, et il fut élevé à l'ordre de prêtrise. Une candeur et une générosité d'âme, telles que les païens n'en auraient pu même concevoir l'idée, formaient son caractère, et il était véritablement digne de servir d'organe aux remontrances de l'Église, en cette solennelle occasion.

Avant l'année 150, l'Apologie de Justin fut déposée entre les mains d'Antonin à qui l'auteur l'adressait, ainsi qu'à Marc-Aurèle et à Lucius Vérus, qui y sont qualifiés l'un et l'autre de philosophes. Le ton de ce mémoire est d'une fermeté et d'un désintéressement de la vie, qui durent étrangement étonner ces gentils. Justin se plaint des violences dont les chrétiens vont devenir de nouveau les victimes. Il les montre résolus à tout braver, plutôt que de renoncer à leur foi; mais en même temps il s'applique à faire voir que c'est cette foi même qui les attache à la vertu, dont la pratique est si favorable à la société et au pouvoir qui la régit. Il établit que les chrétiens sont sujets fidèles par motif de conscience, et que César n'a pas plus à craindre d'eux qu'ils n'ont eux-mêmes peur de César. Après avoir réfuté l'absurde accusation d'athéisme dont on les chargeait, il aborde les dogmes qui sont l'objet de leur croyance, et il en montre le fondement et la beauté. Il n'est pas jusqu'à la croix elle-même, si odieuse aux païens, qu'il ne confesse et ne relève comme un trophée glorieux. Mais il importait aussi de dissoudre les calomnies atroces lancées de toutes parts contre les chrétiens, à la suite des découvertes que la police romaine avait faites sur les mœurs des Carpocratiens. Justin se trouve donc amené à dévoiler tous les mystères de l'initiation chrétienne, le baptême avec ses rites et ses engagements à la vertu, le sacrifice avec la transformation du pain et du vin en le corps et le sang de Jésus, n'omettant rien de ce qui se passait dans les assemblées des fidèles. Pour découvrir ainsi à des païens jusqu'aux mystères que la discipline de l'Église ne permettait de confier aux catéchumènes qu'à la veille de leur baptême, il avait fallu la dernière extrémité; et l'avocat du christianisme fut, sans doute, autorisé par le pouvoir

compétent à déroger pour cette circonstance à la loi de l'arcane, que l'on sait avoir été fidèlement maintenue dans l'Église avant et après l'Apologie de saint Justin.

A la fin de ce mémoire éloquent dans sa simplicité, Justin formule l'unique demande des chrétiens à César. Elle consiste à réclamer l'application des mesures prescrites par Hadrien au proconsul d'Asie Minucius Fundanus. Si un chrétien est dénoncé, que l'acccusateur fasse contre lui la preuve d'un autre délit que du délit de christianisme; autrement, que l'accusé soit renvoyé de la plainte.

Les espérances furent dépassées. Le vieil empereur termina la question en adressant, vers l'an 152, un rescrit à l'assemblée des villes d'Asie. C'était en cette contrée que le soulèvement contre les chrétiens s'était produit avec plus de violence, à l'occasion des tremblements de terre. Antonin rappelle dans ce rescrit la décision donnée autrefois par Hadrien, et, enchérissant sur ce que cette décision avait déjà de favorable, il statue que si l'accusation de christianisme est encore portée contre un particulier, le dénonciateur, lors même qu'il ferait la preuve de son accusation, sera puni lui-même comme coupable d'un délit. Cette disposition fut aussitôt mise en pratique dans l'Empire, et Justin lui-même nous l'apprend indirectement, lorsque, s'adressant aux juifs, dans son Dialogue avec Tryphon, il leur dit : « Vous ne pouvez plus aujourd'hui nous maltraiter, parce que ceux qui ont empire sur vous, vous le défendent; mais dans le passé, toutes les fois qu'il vous a été possible, vous l'avez fait. » (*Cap.* XVI.)

La nécessité où nous sommes de réduire nos récits nous oblige à ne faire que mentionner le rôle du prêtre Justin dans l'Église romaine, en qualité de chef de l'école chrétienne qui commence à lui, et se poursuit jusque dans le cours du troisième siècle. Nous ne dirons non plus qu'un seul mot, d'après saint Jérôme, du grand travail qu'il publia pour la réfutation des hérésies qui avaient paru jusqu'alors, ainsi que du traité spécial qu'il écrivit contre Marcion, lequel, s'étant implanté dans Rome, continuait de tendre des piéges; mais ce qu'il importe de faire ressortir, c'est l'abondance des citations qu'il emprunte aux Évangiles et aux autres livres du Nouveau Testament. Il a fallu toute l'insolence de l'école hégélienne pour oser parler d'une fabrication lente et successive de ces textes sacrés que nous

voyons cités mot à mot tels que nous les avons, par saint Clément au premier siècle, et au deuxième par saint Justin et saint Irénée. C'est trop perdre de vue la dignité, la circonspection, les communications incessantes qui faisaient le caractère de l'immense société chrétienne. La période des Antonins est la plus civilisée dont ait joui l'Empire; c'est aussi celle où l'Église s'accrut davantage quant au nombre et à la considération de ses membres.

Parmi les recrues que fit à Rome le christianisme sous les Antonins, il faut placer celles que lui fournit la famille Annia. Antonin avait pris dans cette famille sa femme Annia Faustina, et Marc-Aurèle était le propre neveu de cette impératrice. Or les monuments de Rome souterraine nous apportent la preuve incontestable de l'entrée des Annii dans l'Église chrétienne. Les cryptes de Lucine, sur la voie Appienne, ont fourni à M. de Rossi les inscriptions suivantes :

ANNIA ΦΑΥCΤΕΙΝΑ
ΑΙΚΙΝΙΑ ΦΑΥCΤΕΙΝΑ
ΑΚΕΑΙΑ ΒΗΡΑ
ΑΝΝΙΟC ΚΑΤΟC

Voici donc d'abord une Annia Faustina. Le goût avec lequel sont traités les sujets sculptés sur le sarcophage, et qui représentent des génies faisant la vendange, ne dément pas la fin du deuxième siècle. La Licinia Faustina qui vient ensuite, et dont le sarcophage offre même un peu plus d'archaïsme, ne saurait être contestée à la famille Annia dans laquelle on rencontre cinq femmes au moins avec le *cognomen* de Faustina. Acilia Véra n'est pas moins authentiquement un membre de la même famille, dans laquelle est usité le *cognomen* Vérus. Marc-Aurèle le porte sur ses inscriptions et sur ses médailles : *Marcus Annius Aurelius Verus*. Quant à Annius Catus, le *nomen* est exprès, et nous n'avons pas à justifier le *cognomen*. Les quatre inscriptions sont de la même époque, à en juger par les caractères. Si on veut les descendre jusqu'aux premières années du troisième siècle, il n'en demeure pas moins certain que ces Annii chrétiens ont dû vivre vers la fin du règne de Marc-Aurèle et sous celui de Commode, auxquels ils étaient unis par le sang.

Leur présence au cimetière de Lucine donne lieu à M. de Rossi de se demander quel lien pouvaient avoir les Annii avec les Cæcilii, dont on trouve en si grand nombre les marbres dans cette région des catacombes. Il résout aisément la question, en rappelant qu'une Annia Faustina, petite-fille de Marc-Aurèle et nièce de Commode, épousa un Pomponius Bassus. Or le lien d'alliance qui unissait les Pomponii aux Cæcilii, date, ainsi que nous l'avons vu, des temps mêmes de la république, et la célèbre Lucine qui fit creuser la crypte de la voie Appienne près du terrain des Cæcilii, était à la fois Pomponia et Cæcilia.

Mais il est temps de revenir à Cornélius Pudens, que nous avons connu dans sa première jeunesse, à l'avénement de Vespasien. Les Actes de sainte Praxède, rédigés malheureusement trop tard, ne peuvent être considérés comme un document incontestable dans toutes leurs parties; mais ils renferment, comme nous l'avons dit, certains détails que les monuments ont confirmés, et l'on peut s'en aider dans une certaine mesure pour éclairer et compléter les récits. Sans s'inquiéter de la chronologie, le rédacteur a confondu les deux Pudens, et par suite il a ouvert la voie à des difficultés inextricables. Maintenant que les deux personnages sont reconnus parfaitement distincts, toute difficulté est levée. Rien donc ne s'oppose à ce que disent les Actes, que Pudens prolongea sa vie jusqu'au pontificat de Pie Ier. On l'ensevelit au cimetière de famille près de son père, l'hôte de saint Pierre, et de sa mère Priscille qui avait donné son nom à la catacombe. La région où reposèrent ces nobles et primitifs chrétiens est encore reconnaissable par la forme des *loculi*, et par le style antique des peintures sur le stuc dont les parois sont ornées. C'est là que M. de Rossi a découvert l'antique image de la Vierge dont nous parlerons plus tard.

Les deux filles de Cornélius Pudens, Praxède et Pudentienne, continuèrent d'habiter la maison paternelle du Viminal, que rendait si vénérable le séjour qu'y avait fait le prince des apôtres. Elles y vivaient dans la virginité, et l'une des deux au moins avait reçu le voile sacré dont saint Clément, au siècle précédent, avait honoré Flavia Domitilla. Leur vie se passait dans la prière, et comme elles désiraient remplir jusqu'aux conseils mêmes du Seigneur, elles se résolurent de vendre leur patrimoine, et d'en distribuer le prix aux pauvres. Leur maison, ainsi que nous l'avons dit

plus haut, était un des centres de réunion pour les fidèles; mais elle pouvait être élevée à un degré supérieur encore, si le pontife consentait à y établir la fontaine baptismale qui était réservée aux principaux sanctuaires. La dignité que cette maison empruntait de ses grands souvenirs semblait appeler cette distinction. Les deux sœurs exprimèrent leur désir au prêtre Pastor, et Pie accorda le privilége. Les Actes disent qu'à la Pâque sui-



Fig. 30. — Sainte Pudentienne recevant le voile des mains du pape saint Pie Ier, accompagné du prêtre Pastor. *Cimetière de Priscille.*

vante, il n'y eut pas moins de quatre-vingt-seize personnes baptisées dans ce lieu vénérable. Une si noble origine a rendu sacrée à jamais la basilique Pudentienne, le plus ancien Titre de la ville sainte, connu aujourd'hui sous le nom d'Église de Sainte-Pudentienne. Elle est appelée aussi dans les anciens documents : *Titulus Pastoris;* à cause du prêtre Pastor dont l'influence lui obtint de si grands honneurs, et qui probablement la desservit lui-même.

Une année et demie s'était à peine écoulée que Pudentienne s'envolait de ce monde pour aller recevoir au ciel la couronne des vierges. Praxède con-

serva vingt-huit jours près d'elle le corps de sa sœur, et l'ensevelit à côté de leur père au cimetière de Priscille. Son affection pour cette sœur chérie a laissé dans l'hypogée des Pudens un monument que nos yeux voient encore. Sur une chaire pontificale, un vieillard est assis; près de lui est une jeune fille debout, tenant avec respect un voile qu'elle vient de recevoir du pontife. Un troisième personnage, debout aussi, accompagne le vieillard et complète la scène (fig. 30). Dans un tel lieu, et si l'on considère le style encore très-correct de la peinture, il n'est pas difficile de reconnaître sur cette fresque la vierge Pudentienne, le pontife qui la consacra et le prêtre dont il fut assisté. Quel autre que Praxède elle-même, appelée à demeurer longtemps encore dans les luttes de cette vie, a pu consacrer à son angélique sœur ce touchant témoignage de son respect et de sa tendresse, placé ainsi sous la garde des plus précieux souvenirs de leur famille? Il est naturel de rapporter cette fresque, qui est une des rares peintures historiques des catacombes, à la première moitié du deuxième siècle, la seconde ayant été agitée par la persécution de Marc-Aurèle, sous laquelle Praxède elle-même disparut de ce monde.

Les Actes nous font connaître un pieux Romain nommé Novatus, dont le frère appelé Timothée était prêtre de l'Église romaine. Ce zélé chrétien aimait à venir prier dans l'Église Pudentienne, et il appartient au groupe de saints personnages que nous voyons réunis autour de la vierge Praxède. Il possédait sur l'Esquilin des thermes qui n'étaient plus en usage, quoique la construction en fût belle et spacieuse. Sa piété le porta à consacrer cet édifice au culte de Dieu, et deux ans environ après la dédicace de l'Église Pudentienne, sentant la mort approcher, il en légua la propriété à son frère Timothée, sous le nom duquel ce nouveau Titre figura d'abord. Praxède obtint aisément de Pie l'érection de ce sanctuaire. L'église qui s'élève aujourd'hui sur son emplacement porte le nom de la vierge, et est encore pleine de son souvenir.

Le *Liber pontificalis* s'accorde avec les Actes de sainte Praxède, pour attribuer à Pie un décret (*Constitutum*) qui intéressait l'Église entière. Selon les Actes, ce décret avait pour objet la fête de Pâque, dont il s'agissait d'amener la célébration au dimanche dans toutes les Églises, nonobstant la pratique contraire qui était encore suivie dans un certain nombre de lieux.

Cette question reparut vers la fin du siècle, sous le pontificat de Victor; mais déjà Pie avait senti la nécessité d'établir l'uniformité sur une matière si importante. Il rappelait aux Églises lointaines la tradition que saint Pierre, ainsi que nous l'avons dit, avait laissée à ce sujet dans l'Église de Rome, et qu'il semblait urgent d'appliquer à toute la chrétienté, maintenant que l'élément judaïque, envers lequel l'Église avait dû garder d'abord quelque ménagement, était complétement dissous. Nous verrons la suite de cette affaire sous le pontificat suivant.

Nous avons maintenant à parler du célèbre livre du *Pasteur*, dont il est question à cette époque, non-seulement dans le *Liber pontificalis*, mais dans la Chronique de Félix IV, et, ce qui est encore plus digne de remarque, dans le Catalogue des papes du troisième siècle. On y parle d'un nommé Hermès, qualifié frère de Pie, auquel un ange, apparaissant sous la forme d'un Pasteur, ordonne de consigner dans un livre ce qu'il lui a fait connaître. Nous avons rencontré sous le pontificat de Clément l'opuscule rédigé par Hermas, et qui porte avec lui sa date. La similitude des noms a fait unir sur les manuscrits l'œuvre du premier siècle à celle du deuxième, et donner à cet ensemble le titre général de *Livre du Pasteur*. Or il n'est question de Pasteur que dans les deux opuscules postérieurs, qui sont entièrement fondés sur l'apparition d'un ange, ayant les dehors d'un berger et servant d'initiateur à Hermès. On remarque seulement dans un passage du troisième livre qui est intitulé : *les Similitudes*, qu'une main étrangère a tenté de relier les visions de cette partie avec celles de la première; mais il n'est pas explicable qu'un même auteur ait pu traiter le même apologue à si peu de pages de distance, et reproduire avec des dissemblances si notables les détails mêmes qu'il vient de donner. En admettant deux auteurs, ce retour à un sujet déjà traité n'a rien qui étonne. Nous donnerons ici quelques traits de l'allégorie du deuxième siècle, si supérieure en grâce et en poésie à celle du premier.

Le sujet est encore l'édification de l'Église sous la forme d'une tour, dont les pierres figurent les âmes. Le Pasteur conduit Hermès au lieu où se bâtit cette tour. Il lui montre d'abord une plaine sur laquelle s'élèvent douze montagnes d'aspect très-divers, d'où doivent être tirés les matériaux. Ce sont les différentes classes d'hommes que la grâce appelle à former l'Église,

les uns par la voie de la sainteté, les autres par celle de la pénitence. Au milieu de la plaine était une pierre blanche d'une vaste dimension, et surpassant en hauteur les douze montagnes. Sa forme était carrée, et elle pouvait porter le monde entier. Cette pierre semblait d'une haute ancienneté; mais elle avait une porte récemment ouverte, et il en sortait une lumière plus vive que celle du soleil. Le Pasteur enseigne à Hermès que cette pierre est le Fils de Dieu. Elle est ancienne, parce que le Fils de Dieu subsiste avant toute créature. Il a assisté au conseil du Père, lorsqu'il s'est agi de la création. La porte est récente, parce que c'est dans les derniers temps qu'elle a été ouverte, afin que, par elle, les élus pénètrent dans le royaume de Dieu, qui n'a pas d'autre accès. Près de la porte se tenaient douze vierges, placées deux à deux, vêtues de tuniques de lin, ayant le bras droit dégagé avec modestie, et se préparant à accomplir un travail. Elles étaient toutes d'une grande beauté, agiles et posées avec énergie, comme si elles avaient eu le ciel à soutenir. Le Pasteur révélera plus tard à Hermès le nom et la qualité de ces êtres surhumains. Tout à coup six hommes d'un aspect imposant, et tous semblables par les traits du visage, parurent. Ils en appelèrent d'autres qui leur étaient subordonnés, bien qu'ils fussent d'une même nature. Il fut dit plus tard à Hermès que les uns et les autres étaient des anges. Les premiers donnèrent l'ordre aux nouveaux-venus de se mettre à bâtir la tour sur la pierre; car c'est avec le puissant concours des saints anges que s'élève l'Église.

Les travailleurs angéliques étaient aidés par les vierges, qui leur présentaient les pierres que les autres anges avaient la charge d'extraire des flancs des douze montagnes. Mais la tour ne s'achevait pas, parce que le Seigneur devait auparavant la visiter, afin de voir s'il n'était pas entré dans sa construction des pierres de rebut qui devraient être rejetées et remplacées. Le Seigneur vint en effet, et les vierges qui gardaient la tour accoururent au-devant de lui, et marchèrent à ses côtés. Il frappait les pierres avec une baguette qu'il avait à la main, et quelques-unes apparaissaient aussitôt couvertes de taches, et d'autres se fendaient. Le Seigneur commanda au Pasteur de purifier toutes ces pierres défectueuses, et de jeter au rebut celles qui ne pourraient convenir. Le Pasteur accomplit l'ordre du Seigneur.

Un grand nombre de ces pierres, ayant subi l'épreuve de la taille, furent replacées dans la construction par la main des vierges, les unes dans l'épaisseur des murs, les autres plus en évidence. Quant à celles qui restaient au rebut, elles furent enlevées par douze femmes qui se présentèrent vêtues de tuniques noires, sans ceinture, les épaules découvertes et les cheveux épars. Ces femmes avaient une beauté sauvage, et paraissaient triomphantes en reportant ces pierres aux montagnes d'où on les avait extraites. Le Pasteur les désigna par leur nom à Hermès : « Ce sont d'abord, lui dit-il, la perfidie, l'intempérance, l'incrédulité et la volupté. Les huit autres sont la tristesse, la méchanceté, la débauche, la colère, le mensonge, la folie, l'enflure et la haine. Le serviteur de Dieu qui les hante, ajouta le Pasteur, pourra voir de ses yeux le royaume de Dieu, mais il n'y entrera pas. »

L'œuvre de la tour étant achevée par les derniers soins du Pasteur et la coopération des douze vierges, celui-ci parla de se retirer, et commanda à Hermès d'attendre son retour. « Que ferai-je, seul ici ? » répondit Hermès avec anxiété. — « Mais tu ne seras pas seul, dit le Pasteur, puisque ces vierges restent avec toi. » — « Alors, Seigneur, reprit Hermès, recommande-moi à elles. » Le Pasteur les appela et leur dit : « Je vous recommande celui-ci, jusqu'à ce que je sois de retour. » Elles accueillirent l'étranger avec une gracieuse affabilité, surtout quatre d'entre elles qui semblaient supérieures aux autres; mais laissons Hermès parler lui-même.

« Elles me dirent ensuite : — Le Pasteur ne doit pas revenir ici aujourd'hui. — Que ferai-je donc ? leur répondis-je. — Attends jusqu'au soir; peut-être viendra-t-il, et parlera-t-il avec toi; autrement tu demeureras avec nous jusqu'à ce qu'il revienne. — J'attendrai jusqu'à ce soir. S'il ne revient pas, je retournerai à ma maison et je reviendrai le lendemain matin. — Tu nous as été confié; il ne t'est pas libre de t'éloigner de nous. — Mais où demeurerai-je ? — Tu demeureras avec nous, non comme un époux, mais comme un frère. Ne l'es-tu pas en effet ?

« Cette proposition me rendait confus; alors celle d'entre elles qui semblait la première me serra dans ses bras et me donna un baiser. Toutes les autres vinrent ensuite et m'embrassèrent fraternellement; puis, me conduisant vers la tour qu'elles avaient élevée, elles jouaient amicalement avec moi.

Quelques-unes se mirent à chanter des psaumes, pendant que les autres formaient des chœurs de danse. Moi, je marchais avec elles, silencieux et comme rajeuni par la joie. Le soir étant venu, je voulus me retirer; elles me retinrent. Je restai donc cette nuit avec elles près de la tour. Elles déployèrent sur la terre leurs tuniques de lin, et, m'ayant placé au milieu d'elles, elles ne cessèrent de prier. Comme elles, je priais sans interruption et avec non moins d'ardeur. Leur joie était grande de me voir prier ainsi, et je demeurai dans leur compagnie jusqu'à ce que le jour parût.

« Lorsque nous eûmes adoré le Seigneur, le Pasteur arriva et leur dit : Vous ne l'avez point maltraité? Elles répondirent : Demande-le-lui. — Seigneur, dis-je à mon tour, j'ai éprouvé un grand bonheur en demeurant avec elles. — De quoi as-tu soupé? demanda-t-il. — Je me suis nourri toute la nuit des paroles du Seigneur, lui répondis-je. — Présentement, veux-tu m'écouter? me dit-il. — Oui, Seigneur, lui répondis-je, et je te prie de satisfaire aux questions que je vais t'adresser. Il me dit : Je remplirai ton désir et je ne te cacherai rien. » Le Pasteur donna à Hermès les explications que nous avons indiquées plus haut sur les diverses parties de l'allégorie de la tour, et lorsque celui-ci lui demanda enfin quelles étaient ces vierges qui s'étaient montrées si empressées à son égard, il répondit : « Ce sont les diverses opérations de l'Esprit-Saint dans les âmes; et nul homme ne peut entrer dans le royaume de Dieu qu'elles ne l'aient revêtu de leur propre tunique. Elles sont les puissances du Fils de Dieu, et en vain porterait-on son nom, si l'on n'était en outre revêtu de ces puissances. Tu as vu ces pierres qui ont été rejetées; elles portaient son nom, le nom de chrétien; mais elles n'étaient pas couvertes de la robe de ces vierges. — « Et quelle est donc cette robe? demanda Hermès. — Ce sont leurs noms mêmes, répondit le Pasteur. Quiconque porte le nom du Fils de Dieu doit aussi porter le nom de ces vierges; car le Fils de Dieu lui-même le porte. Toutes elles ne sont qu'un même esprit, qu'un même corps, et c'est pour cela que leurs vêtements sont d'une même couleur. » — « Dis-moi maintenant leurs noms, Seigneur, reprit Hermès. Le Pasteur répondit : Les quatre plus puissantes sont la foi, la tempérance, la force et la patience. Quant aux huit autres, voici leurs noms : la simplicité, l'innocence, la chasteté, la joie du cœur, la vérité, l'intelligence, la concorde et la charité. »

Le Pasteur continue d'expliquer à Hermès les autres parties de l'apologue dont nous venons de donner les principaux traits, et dont la supériorité sur celui d'Hermas pour l'étendue de la conception et l'importance des détails est de la plus haute évidence. Nous avons voulu seulement donner l'idée d'une œuvre mystique qui se rapporte à l'époque de nos récits. Rien ne révèle mieux la transformation opérée dans la partie chrétienne de la



Fig. 31. — Les vierges du *Pasteur d'Hermès*, bâtissant la tour. Fresque dans les catacombes de Naples.

population de Rome, de cette ville usée par tous les genres de corruption civilisée, que cette candeur, cette paix de l'âme, cette naïveté qui apparaissent d'une manière si touchante dans ces pages. Qu'on lise en regard les Apologies de saint Justin; la même simplicité, la même énergie tranquille nous font découvrir une race d'hommes supérieurs à ce monde visible, et prêts à tout, même au martyre. On s'explique ces épitaphes concises des tombeaux chrétiens du premier âge, sur lesquels tout souvenir mondain est absent, où seulement on entend parfois le cri, *Vivas in Deo*, et cet adieu, *In pace*. On se rend compte de l'expression naïve des person-

nages sur les peintures contemporaines dont les *cubicula* des catacombes sont ornés, et qui retracent à la fois tant de vie et tant de calme.

La belle allégorie de la tour occupa assez la pensée des chrétiens de cette époque primitive, pour qu'un monument nous soit resté de la popularité dont elle jouissait. Une fresque des catacombes de Naples, portant les caractères de l'époque des Antonins pour la pureté du dessin et la grâce de la composition, représente les vierges d'Hermès dans leur robe blanche, employées à la construction de la tour (fig. 31). Ce sujet ne se retrouve pas dans la série des peintures des catacombes romaines, dont, il est vrai, la plus grande partie a péri par suite des dévastations et de l'incurie.

Le saint pape Pie I[er] acheva son pontificat en l'année 150, et on l'ensevelit dans la crypte Vaticane. L'Église de Rome lui donna pour successeur Anicet, Syrien de nation, dont le père se nommait Jean. Il habitait dans la ville un quartier désigné plus ou moins exactement par la Chronique papale, sous le nom d'*Omisa* ou *Amisa*. Le nouveau pape trouvait l'Église en paix du côté de César; mais la chrétienté de Rome avait à souffrir de la part des hérétiques orientaux qui dogmatisaient en dehors de l'Église dont ils avaient été repoussés, et ne laissaient pas que d'entraîner dans leurs erreurs un certain nombre d'esprits. En même temps, on était préoccupé de la crainte de voir tôt ou tard une division éclater entre les orthodoxes sur la question de la Pâque, au sujet de laquelle le prédécesseur d'Anicet avait cru devoir faire une démonstration solennelle. Anicet tenait depuis peu de temps le gouvernail du vaisseau de l'Église, lorsqu'il vit arriver à Rome un illustre vieillard, Polycarpe, évêque de Smyrne, disciple autrefois de l'évangéliste saint Jean, et bientôt appelé à la gloire du martyre. Ému au bruit qu'avait fait dans toute l'Église le *Constitutum* de Pie, il venait réclamer le maintien d'une coutume chère aux chrétiens d'Asie, et autorisée par la condescendance du disciple bien-aimé du Seigneur.

En vain Anicet chercha-t-il à le persuader des sages raisons qui avaient porté l'Église romaine à choisir le jour du dimanche pour la célébration de la plus solennelle des fêtes; en vain s'efforça-t-il de démontrer à son hôte vénérable que le moment était venu de secouer le dernier lambeau des pratiques judaïques, Polycarpe ne demeura pas convaincu, et Anicet comprit que le moment n'était pas venu encore d'établir dans l'Église une parfaite

uniformité sur ce point capital de la liturgie. Il renonça à presser davantage le vieillard dont il honorait la haute vertu, et remit à ses successeurs le soin de régler définitivement cette importante question, lorsque le temps aurait enlevé les difficultés de personnes, et amené déjà la plupart des Églises, ainsi qu'il arriva, à la pratique romaine. Il voulut même donner à son peuple une preuve de l'estime qu'il professait pour Polycarpe, en l'invitant à célébrer solennellement les saints mystères dans l'assemblée des fidèles de Rome. Mais la soif du martyre dévorait le saint évêque, et il avait fallu le motif de prévenir des troubles dans son Église et dans celles de la province d'Asie, pour lui faire entreprendre, à l'âge de quatre-vingts ans, un si long et si laborieux voyage. Il se sépara donc du successeur de Pierre avec l'espoir d'avoir conjuré de graves dissensions, et repartit pour Smyrne où la couronne l'attendait. Les Actes de son martyre attestent la persécution ouverte, et la recherche des chrétiens par les magistrats de l'Empire. On doit donc reporter l'événement aux premières années de Marc-Aurèle, et non à l'année 155, où l'Église jouissait encore de la tranquillité.

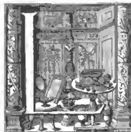




CHAPITRE XI.

161—171.

Pontificat de saint Soter. — Mort d'Antonin. — Marc-Aurèle empereur. — Sa philosophie hostile au christianisme. — Martyrs dans les derniers jours d'Antonin. — Deuxième Apologie de saint Justin. — Sainte Félicité et ses sept fils martyrs. — Tombeau de saint Januarius et sa découverte récente. — Martyre de saint Justin. — Mort de sainte Praxède. — Largesses du pape saint Soter à l'Église de Corinthe. — Puissance et richesse de l'Église de Rome. — Développement de la société chrétienne dans l'Empire. — Dignités et honneurs conférés aux chrétiens. — Mélange des deux sociétés. — Les matrones chrétiennes.



Le pontificat d'Anicet ne s'étendit pas au-delà de l'année 161, qui vit aussi mourir Antonin, prince digne des regrets de Rome, de l'Empire, et, nous ajouterons, de l'Église. Marc-Aurèle lui succéda (fig. 32), associant à l'Empire Lucius Vérus. Anicet fut remplacé sur le siége apostolique par Soter. Le nouveau pape, né dans la Campanie, à Fundi, était fils d'un nommé Concordius. Son pontificat fut plus agité que celui de ses prédécesseurs. Non-seulement les hérésies, qu'aucune force extérieure ne réprimait, continuaient leurs ravages; mais la persécution, qui dormait sous Antonin, allait se réveiller sanglante et perfide sous son successeur. Il était possible de fondre en un même système d'oppression les rescrits de Trajan, d'Hadrien et d'Antonin. Pour cela, il suffisait d'un empereur peu bienveillant envers le christianisme. Ces trois décisions impériales avaient été de plus en plus favorables à la liberté des chrétiens, mais pas une, même celle d'Antonin, n'avait enlevé à ceux-ci la

qualité de prévenus d'un délit contraire aux lois de l'Empire. Qu'importait que leurs dénonciateurs eussent été plus ou moins contenus, si un jour les magistrats recevaient l'ordre officiel ou tacite de donner suite à la dénonciation? Marc-Aurèle n'encourrait pas le reproche d'une tyrannie par trop odieuse, si, laissant tomber les adoucissements ajoutés par Hadrien et par Antonin, il s'en tenait à la ligne de conduite prescrite au proconsul de Bithynie par Trajan. Au fond c'était replacer les chrétiens sous la légalité établie à leur égard par Néron; on en était quitte pour ne pas l'avouer, et assurément les païens ne réclameraient pas. Quant aux chrétiens, ils réclamèrent, comme nous allons le voir.

Marc-Aurèle avait embrassé la profession de philosophe. Le contraste de cette vie solennelle et supérieure au vulgaire lui avait semblé d'un grand effet sur le trône impérial. Il prépara son rôle de longue main, et le suivit jusqu'au bout. Après la prédication de l'Évangile, la philosophie n'était plus qu'une réaction de l'orgueil contre le christianisme qui l'avait dépassée, et la convainquait d'erreurs grossières dans toutes ses écoles sans exception. Le philosophe sincère, et véritable chercheur de la sagesse, accourait au baptême, comme saint Justin; les autres éprouvaient un éloignement instinctif pour une doctrine qui accueillait le pauvre et l'ignorant aussi bien que le riche et le savant, et n'avait pour l'un comme pour l'autre qu'un même symbole de foi, devant lequel toute pensée humaine devait s'incliner. L'opposition du juif et celle du philosophe contre le christianisme étaient donc de même nature. La religion du Christ disait à l'Israélite que Moïse ne suffisait plus, au philosophe que la sagesse humaine n'est devant Dieu que folie; ni le juif ni le philosophe ne voulant se rendre, il ne leur restait que la haine.

Ce sentiment, s'il rendait le juif toujours plus obstiné et plus sourd à la voix de ses propres oracles, n'empêchait pas du moins le philosophe de discerner dans le christianisme certaines vérités dont la possession et même l'idée distincte avait manqué aux écoles antiques. Le plagiat devenait tentant; on sut se le permettre, sans que la haine y perdît rien. Chez Marc-Aurèle, la spécialité était la morale. Il la trouvait toute faite dans l'enseignement chrétien, et, pas plus qu'Épictète, il ne se faisait faute d'y faire des emprunts, sans toutefois trahir la source. Les chrétiens étaient nombreux

et puissants dans la société romaine, et il s'était formé insensiblement un courant qui transmettait déjà leurs principes jusqu'à ceux mêmes qui affectaient d'ignorer ce qu'était le christianisme. De là, sous les Antonins, une modification dans les lois, rendues plus conformes à l'équité naturelle. Hadrien avait fait quelque chose dans ce sens, Antonin suivit la même ligne, et Marc-Aurèle continua. C'était le progrès par le christianisme, sans avouer le christianisme.

Quant au dernier de ces empereurs, personne n'ignore avec quelle faveur il a été traité dans la postérité. On a tenu à le juger en faisant abstraction des faits dans lesquels est empreint son caractère véritable, et peu s'en faut que son apothéose ne se soit étendue jusqu'à nos temps. Ses admirateurs se



Fig. 32. — Médaille de Marc-Aurèle. Cabinet des médailles.

sont fait une loi de l'apprécier uniquement par ses écrits, sans se rendre compte qu'il y pose continuellement. Ses Pensées sont une confidence vaniteuse qu'il daigne faire de sa grande âme, et la candeur de sentiment qui fait le caractère de ses lettres à Fronton rassure peu chez un homme qui répandit par système le sang innocent. On sait, au reste, que les anciens écrivaient d'ordinaire leurs lettres intimes dans la pensée qu'elles iraient plus loin que le destinataire, et un empereur assurément ne pouvait en douter.

La moralité de l'époux de Faustine ne saurait se soutenir, et l'on voit qu'elle a toujours embarrassé ses panégyristes. A l'égard de cette ignoble femme, Marc-Aurèle fut-il dupe ou complaisant? La première supposition n'est pas admissible; la seconde serait peu honorable dans un moraliste. Au fond, quelle base eût pu avoir une vertu sérieuse, chez un homme qu'aucun principe supérieur ne conduisait? Sur Dieu, sur l'âme, il en demeure tou-

jours, dans ses écrits, au scepticisme. En revanche, sa philosophie se combine parfaitement avec la superstition d'un païen vulgaire. Il ne fait rien pour arrêter la contagion du paganisme oriental qui précipitera la ruine de l'Empire; mais, dès qu'il s'agit du christianisme, son mépris et sa haine lui inspirent un sang-froid qui fait frémir. A peine sera-t-il assis sur le trône qu'on verra recommencer le carnage des chrétiens dans tout l'Empire. Ce philosophe est en même temps jaloux du courage des martyrs. Plaidant lâchement, au livre XIe de ses Pensées, la cause du suicide, qu'il propose comme le dénouement de la vie d'un sage, il conseille au philosophe une résolution qui doit être l'effet de mûres réflexions et d'un jugement arrêté. « Il faut se garder, dit-il, d'aller à la mort en enfants perdus, comme les chrétiens. » Marc-Aurèle ment ici à sa conscience. Il était à même d'apprendre par l'Apologie de Justin et par les réponses des chrétiens aux interrogatoires des proconsuls, que si les martyrs s'offraient avec une noble ardeur à la mort, c'est parce qu'ils voulaient fuir le mal auquel on les provoquait, c'est parce qu'ils savaient qu'ils allaient à Dieu par cette voie. Et ce n'était pas la mort seulement que les martyrs affrontaient; c'étaient d'affreuses tortures inventées par la férocité païenne. Marc-Aurèle a mauvaise grâce de rappeler ces généreux sacrifices à ceux auxquels il conseille de sortir de cette vie par un attentat contre eux-mêmes, et qu'il essaye de rassurer, en leur suggérant les moyens les plus doux. On sut donc de bonne heure, dans tout l'Empire, qu'on ne lui déplairait pas en poursuivant les chrétiens à outrance.

Antonin vivait encore, et déjà l'audace païenne se montrait à découvert, grâce à la vieillesse de l'empereur et aux sentiments bien connus de son associé. En 160, la préfecture de la ville était aux mains de Q. Lollius Urbicus. Un fait en particulier annonça aux chrétiens de la ville que le règne d'Antonin n'existait plus que de nom. Deux époux avaient vécu dans le désordre durant de longues années. La femme rentra en elle-même, et, ayant ouvert les yeux à la lumière, elle embrassa généreusement le christianisme. Dès lors elle dirigea tous ses efforts pour amener son mari à une vie meilleure; mais cet homme s'étant jeté dans des désordres qui surpassaient encore ceux de sa vie antérieure, sa femme, après avoir pris conseil et à la suite d'une longue épreuve, sollicita la séparation que lui permettait la loi civile. Le mari alla aussitôt déposer une dénonciation contre elle, l'ac-

cusant de christianisme auprès du préfet de Rome, Lollius Urbicus. Elle s'adressa à l'empereur, pour obtenir un sursis qui devait lui donner le temps de régler ses affaires domestiques, avant de répondre à l'accusation. Irrité de ce délai, le mari tourna sa fureur contre un chrétien nommé Ptolémée qui avait initié sa femme au christianisme. Une dénonciation s'ensuivit, et Ptolémée comparut devant Urbicus. Interrogé sur le seul fait de savoir s'il était chrétien, il s'avoua tel, et le préfet l'envoya au supplice. Un autre chrétien, présent au jugement et nommé Lucius, osa interpeller Urbicus, sur une conduite si opposée aux maximes qu'Antonin avait fait prévaloir dans les causes des chrétiens. — « Es-tu donc aussi de ces gens-là? lui demanda le préfet. » — « Oui, » répondit Lucius. Sans autre information, Urbicus prononça la peine de mort contre ce second chrétien. « Je te rends grâces, Urbicus, s'écria le martyr, de me délivrer du joug de tels maîtres, et de m'envoyer vers celui qui est le père et le roi plein de bonté. » Un troisième des auditeurs, ayant déclaré de lui-même qu'il n'avait pas d'autres sentiments que les deux premiers, fut pareillement conduit au supplice. C'est ainsi que la persécution sournoise et sanguinaire débutait dans Rome.

Le prêtre Justin s'indigna de cette recrudescence d'une guerre que sa première Apologie semblait avoir conjurée pour longtemps. Il entreprit une nouvelle Défense des chrétiens, qui devait être présentée à Antonin lui-même, ainsi qu'à Marc-Aurèle et à son frère adoptif Lucius Vérus. Il y débute en racontant les faits que nous venons de relater, et qui venaient de se passer dans Rome même sous les yeux des Césars, et il se plaint que des attentats semblables aient lieu à la même heure dans toutes les provinces de l'Empire, avec le concours des magistrats. Les chrétiens cependant ont été justifiés; la précédente Apologie a exposé ce qu'ils croient, ce qu'ils font, ce qu'ils désirent. Si, nonobstant, on veut de nouveau les soumettre à la persécution, que l'on sache qu'ils sont prêts à tout souffrir pour la vérité, et qu'ils ne renieront pas leur foi. Quant à lui Justin, il compte personnellement sur les embûches perfides de Crescens le Cynique, qui ne lui pardonne pas d'avoir confondu ses calomnies, en dévoilant aux yeux de tous sa profonde ignorance. En attendant, Justin réclame une dernière fois de la justice des Césars, non plus seulement la tolérance, mais même la protection; car

c'est l'équité qui l'exige en ce moment, de la part d'un prince disciple de la philosophie. Justin réclamait en vain, ainsi qu'un peu plus tard Méliton, évêque de Sardes, qui envoyait de l'Asie Mineure à Marc-Aurèle les éloquentes réclamations des chrétiens. (Pitra. *Spicileg. Solesm.* Tom. II.)

En l'année 162, un coup d'autorité judiciaire vint révéler aux chrétiens de Rome l'inanité de leurs requêtes. La préfecture de la ville avait passé aux mains de Publius Salvius Julianus, qui l'occupa deux ans. Les populations étaient surexcitées dès l'année précédente par les inondations et par la famine, et l'orage grondait d'autant plus contre les chrétiens. Une matrone illustre, désignée sous le nom de Félicitas par les Actes de son martyre, vivait à Rome dans la retraite et la prière, entourée de sept fils qu'elle élevait dans la foi chrétienne. Le *cognomen* féminin *Felicitas* ne saurait nous renseigner sur la famille à laquelle elle appartenait. On le trouve porté par de nombreux membres des familles Cornelia, Cæcilia, Valeria, Claudia, Julia, Bruttia, etc.; ce qui donnerait à entendre qu'il annonçait une certaine distinction dans la personne. Il est hors de doute qu'une chrétienne devait y attacher un sens plus élevé que le vulgaire. Saint Augustin en relève avec éloquence la gracieuse convenance chez une martyre, à propos de l'esclave Félicitas, compagne de Perpétue dans l'amphithéâtre de Carthage.

Les Actes de sainte Félicité sont historiques, au jugement des critiques les plus exigeants, et l'on ne doit pas s'inquiéter des légers défauts qu'un rédacteur inhabile leur a imposés, comme il arrive si souvent, en employant des termes qui le montrent déjà quelque peu éloigné du temps où les choses s'étaient passées. Il ne serait pas plus raisonnable de voir un indice de supposition dans le rapport qui unit les deux martyres Symphorose et Félicité, ayant chacune sept fils. L'une a souffert à Tibur sous Hadrien, l'autre à Rome sous Marc-Aurèle. Leurs sépultures, distantes l'une de l'autre et parfaitement connues, ainsi que celles de leurs enfants, empêchent toute confusion. S'il prenait fantaisie à quelqu'un de susciter ici une controverse du genre de celle qui s'est élevée au sujet des deux Urbain, le moyen de solution serait le même; il consisterait à produire et à peser les faits. Une plus grande habitude des monuments de l'archéologie chrétienne de Rome épargnerait beaucoup de surprises, et préviendrait à propos les confusions topographiques et chronologiques chez ceux qui se croient trop aisément

maîtres dans une matière qui jusqu'ici n'avait pas fait l'objet de leurs études. Quoi d'étonnant qu'il ait plu à Dieu que Tibur ne fût pas seul témoin de cette sublime reproduction de la mère des sept frères Machabées, et qu'il ait voulu laisser dans Rome même comme un second renouvellement de ce fait qui est la gloire des annales juives?

Félicité menait dans Rome une vie obscure malgré son rang. Tout entière aux bonnes œuvres et au soin de ses fils, elle semblait devoir échapper à ces infâmes dénonciateurs qui pouvaient toujours, quand bon leur semblait, traîner un chrétien au prétoire. Elle ne put éviter cependant les regards des prêtres païens, auxquels l'instinct avait révélé en elle une ennemie des dieux. Félicité étant veuve, et n'ayant pas conservé de relations avec le monde, se trouvait sans défense, et pouvait être impunément attaquée. Elle fut donc traduite devant le préfet de Rome que les Actes désignent seulement par son *prænomen* Publius. C'est au savant Borghesi que nous devons de pouvoir décliner la nomenclature entière de ce personnage. (*Lettres*, tome II.) Publius l'invita d'abord à rendre raison de l'accusation portée contre elle, et il essaya de gagner la courageuse femme par des paroles flatteuses qui témoignaient de sa considération pour une personne de haut rang. Il insistait en même temps sur le danger de la résistance. « Ni tes caresses ni tes menaces n'ont prise sur moi, répondit Félicité. J'ai en moi l'Esprit-Saint, qui ne permettra pas que je sois vaincue par le diable. Je suis donc en assurance; car, si je survis, c'est que tu ne m'auras pas abattue, et, si tu me fais mourir, je n'aurai que mieux triomphé de toi. » Déconcerté de cette réponse inattendue, Publius éclata par cette invective : « Misérable femme, s'il t'est si agréable de mourir, laisse du moins vivre tes enfants. » — « Si mes enfants ne sacrifient pas aux idoles, reprit Félicité, c'est alors qu'ils vivront véritablement; mais, s'ils commettaient un tel crime, la mort éternelle serait leur partage. »

Le lendemain Publius s'assit sur son tribunal au forum de Mars, et il fit amener devant lui Félicité et ses sept fils. « Aie pitié de tes enfants, dit-il à la mère; ils sont dans la fleur de la plus brillante jeunesse. » Félicité répondit : « La compassion que tu témoignes à leur égard n'est qu'impiété, et rien n'est plus cruel que tes conseils. » Puis, s'adressant à ses fils : « Regardez le ciel, mes enfants, leur dit-elle; tenez vos yeux en haut; c'est

là que le Christ vous attend avec ses saints. Combattez pour vos âmes, et montrez-vous fidèles dans l'amour du Christ. » Publius s'écria : « C'est jusqu'en ma présence que tu oses les exhorter à mépriser les ordonnances de nos maîtres ! » et il fit donner des soufflets à l'héroïque femme.

Il appela ensuite successivement les sept frères, et employa tour à tour les promesses et les menaces pour les entraîner. Leurs réponses furent dignes de leur mère, et Publius, déconcerté par cette constance unanime, adressa un rapport aux empereurs sur l'audience. Marc-Aurèle, désirant éviter un trop grand éclat, et ne pas laisser peser sur le préfet toute la responsabilité de cette sanglante tragédie, fit renvoyer les accusés devant plusieurs juges subalternes qui seraient chargés d'appliquer la peine. Le premier de ces juges condamna Januarius, l'aîné des sept, à être assommé avec des fouets garnis de plomb ; le second fit périr sous le bâton Félix et Philippe ; le troisième ordonna de précipiter Silvanus d'un lieu élevé ; le quatrième fit trancher la tête à Alexandre, à Vital et à Martial ; le cinquième enfin condamna Félicité à périr par le glaive. Ses enfants furent immolés le 10 juillet, et quant à elle-même elle attendit la couronne jusqu'au 23 novembre. L'Église romaine a inséré son nom au Canon de la messe, récompense digne de la foi et du courage d'une si grande martyre. Son corps fut enseveli sur la voie Salaria, au cimetière appelé *de Maxime*. Cette particularité apporte peut-être quelque jour sur l'origine de sainte Félicité. On constate que, sous les Antonins, les Claudii, et particulièrement les Claudii *Maximi*, florissaient encore dans l'aristocratie romaine. Un Claudius *Maximus* paraît sur les fastes consulaires en 172. C'est à un Claudius que Marc-Aurèle marie celle de ses filles qui sera la mère d'Annia Faustina, femme du chrétien Pomponius Bassus du cimetière de Calliste, et chrétienne elle-même. Il n'est pas sans quelque vraisemblance de voir dans l'hypogée de la voie Salaria une propriété de la *gens* Claudia affectée comme naturellement à la sépulture de notre martyre, qui, ainsi que nous allons le voir, a pu appartenir à cette famille.

Il était réservé à M. de Rossi de résoudre plusieurs problèmes quant à l'emplacement du tombeau de sainte Félicité et du cimetière de Maxime. On savait par le calendrier romain du quatrième siècle publié par Boucher, et par le martyrologe de Fiorentini, que non-seulement le tombeau de la sainte

martyre était un centre historique au cimetière de Maxime, sur la voie Salaria, mais que Silvanus, l'un de ses fils, avait sa sépulture au lieu appelé *Ad sanctam Felicitatem*. Au mois d'avril 1856, le savant archéologue découvrit dans les ruines d'un oratoire de la voie Salaria correspondant avec la première catacombe de cette région, presque sous les murs de Rome, un marbre sur lequel deux chrétiens exprimaient qu'ils s'étaient procuré un *bisomus* dont ils désignaient l'emplacement par ces mots : *Ad sanctam Felicitatem*, confirmant ainsi l'appellation antique. Cette première découverte



Fig. 33. — Les sept frères martyrs, fils de sainte Félicité.

en entraînait d'autres, et peu à peu les sépultures de cinq autres des fils de sainte Félicité ont pu être déterminées, en même temps que la série des cimetières qui précèdent celui de Priscille sur la voie Salaria. A la suite du premier qui porte le nom de Maxime, et qui a été choisi de préférence pour y déposer le corps de la noble matrone, on trouve le cimetière de Thrason, lequel étant dépassé, on rencontre celui qui est désigné sous le nom des *Jordani ;* c'est là que furent ensevelis trois des frères : Martial, Vital et Alexandre. Le cimetière de Priscille ne vient qu'après : c'est celui où furent déposés les corps de Félix et de Philippe. Une peinture de ce dernier cimetière nous retrace le glorieux septénaire. Les martyrs sont à genoux en groupe. Près d'eux on voit les poissons, les pains et les sept corbeilles, dont nous donnerons bientôt la signification (fig. 33).

Le précieux renseignement que le calendrier romain de 354 nous donne sur la sépulture des sept fils de sainte Félicité, se complète par l'indication du tombeau de Januarius, qui fut l'aîné. Seul, il n'est pas sur la voie Salaria; c'est sur la voie Appienne, au cimetière de Prétextat, qu'il a été enseveli. Quelle raison pourrait-on en assigner? Le jeune martyr aurait-il été exécuté au pagus de la voie Appienne dont nous parlerons bientôt, et qui avoisinait le cimetière de Prétextat? Il est bon d'observer, à l'appui de nos conjectures sur l'origine de sainte Félicité, que le nom de Januarius se trouve au moins vingt fois dans Gruter, comme ayant été porté par des membres de la *gens* Claudia. Les noms des autres frères se rencontrent aussi, quoique moins fréquemment, sur les inscriptions de cette même famille; il était naturel que l'on donnât à l'aîné le nom le plus usité. Nous avons dit plus haut que le surnom féminin de Félicitas se reproduit plus d'une fois dans les fastes de la *gens* Claudia. Ces divers rapprochements, qui se confirment les uns les autres, ne sont pas sans apporter quelque lumière sur l'origine de sainte Félicité.

L'un des événements de notre temps qui ont le plus servi à encourager les investigations dans les labyrinthes de Rome souterraine, a été l'insigne découverte du tombeau de saint Januarius au cimetière de Prétextat. On fut alors à même de reconnaître avec quelle distinction la précieuse dépouille du martyr avait été accueillie dans cette importante catacombe. En 1857, M. de Rossi pénétra dans une crypte assez voisine de l'Église de Saint-Urbain *alla Caffarella*. Il n'y avait pas d'arcosolium dans cette crypte. Elle n'était pas creusée dans le tuf; mais bâtie sous le sol, en maçonnerie solide, comme l'Église souterraine de Saint-Hermès. Sur trois côtés s'ouvraient des niches destinées à recevoir des sarcophages. On aperçoit encore la trace du revêtement en marbre qui avait décoré la crypte. Ce petit édifice souterrain avait une façade construite en briques jaunes, et accompagnée de pilastres en briques rouges, avec des corniches en terre cuite. Nous reproduisons ici le fragment d'un pan de muraille (fig. 34). Le style, confronté avec celui d'autres monuments du deuxième siècle, atteste avec la dernière évidence l'époque des Antonins.

La voûte est décorée d'une fresque dont l'exécution se rapporte au même temps : nous en donnerons plus loin quelques détails. La figure du bon

Pasteur occupait le centre de l'arc faisant face à la porte d'entrée; mais elle est coupée en deux par un *loculus* pratiqué plus tard pour recevoir un corps. M. de Rossi découvrit sur l'enduit qui avait servi à cimenter la fermeture de ce *loculus*, une inscription dont les lettres suivantes sont encore lisibles... *Mi refrigeri Januarius, Agatopus, Felicissim... martyres*... On était donc averti que le chrétien dont la sépulture indiscrète

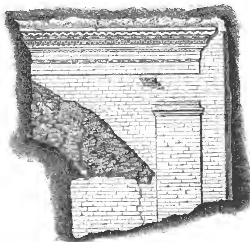


Fig. 34. — Pan de muraille de la crypte de saint Januarius.

avait été placée dans un tel lieu, y était venu chercher la protection du martyr Januarius dont il implorait le secours, avec celui d'Agatopus et de Félicissime. Cet Agatopus invoqué ici, en même temps que Januarius, est le diacre Agapitus qui, ainsi que son collègue Félicissimus, fut martyrisé, dans ce cimetière même, avec le pape saint Sixte II, en 257. Or nous savons par des monuments incontestables que les martyrs désignés ici avaient reposé au cimetière de Prétextat. Januarius étant nommé le premier, on était en droit de penser que cet important monument était sa propre tombe. Il ne fut plus possible d'en douter, lorsque M. de Rossi ayant

recueilli les fragments de marbre épars sur le sol put, en les réunissant, former cette inscription :

BEATISSIMO MARTYRI
IANVARIO
DAMASVS EPISCOPVS
FECIT

L'apparition de cette tombe triomphale était à la fois une joie pour les cœurs chrétiens, auxquels elle rappelait si éloquemment le fils aîné de la matrone Félicité, et le plus puissant encouragement à l'étude de Rome souterraine, qui révélait ainsi l'un de ses principaux centres; mais il nous faut revenir au deuxième siècle, et reprendre le cours de notre récit.

L'immolation de Félicité et de ses fils avait eu lieu, ainsi que nous l'avons dit, sous la préfecture de Publius Salvius Julianus, qui géra cette charge dans les années 161 et 162. Elle atteste les violences auxquelles étaient soumis les chrétiens jusque dans Rome, au moment où expirait le règne d'Antonin, et où Marc-Aurèle et son entourage allaient pouvoir faire sentir à l'Église la dureté du joug païen. L'Apologie de Justin ne pouvait produire aucun effet, si ce n'est d'irriter plus encore les ennemis du christianisme et d'attirer sur celui qui l'avait écrite les vengeances du pouvoir. En l'année 163, la préfecture de Rome passa aux mains de Junius Rusticus qui avait été l'un des précepteurs de Marc-Aurèle. Justin ne tarda pas à être cité devant ce magistrat. Il nous faut malheureusement abréger les détails rapportés dans les Actes du martyr qui sont d'une très-haute autorité, sauf quelques erreurs insignifiantes de copiste. Mais il est un trait que nous relèverons ici. Rusticus adresse cette question à Justin : « Dis-moi du moins en quel lieu vous vous réunissez, toi et tes disciples. » Voici la réponse du martyr : « Jusqu'ici j'ai habité dans le voisinage d'un certain Martin, aux Thermes de Timothée. C'est le second séjour que je fais à Rome, et je n'ai pas connu d'autre domicile. S'il a plu à quelqu'un de venir vers moi, c'est là que je lui ai communiqué la doctrine de vérité. »

Il est aisé de reconnaître dans la désignation donnée ici par saint Justin les Thermes de Novat, cédés par celui-ci à son frère, le prêtre Timothée, et consacrés en Église chrétienne par le pape saint Pie, sur la demande de la

vierge Praxède. Justin ne fit pas difficulté de désigner ce lieu, parce que déjà la police romaine, éclairée par les dénonciations de Crescens le Cynique, ne pouvait manquer d'en avoir connaissance. Nous constatons en même temps que Justin avait, dans ce Titre, ses attributions comme prêtre de l'Église romaine, puisque c'est là que venaient le trouver ceux qui voulaient se faire instruire du christianisme.

Le jugement du martyr et de plusieurs chrétiens qui avaient été arrêtés avec lui se termina par la peine capitale. C'est ainsi que Rusticus était chargé de répondre à la seconde remontrance de Justin ; la force devait tenir lieu de raison. Un mot dans les réponses de Justin à Rusticus nous a ramené vers le sanctuaire que Praxède et Timothée ont consacré à Dieu dans les Thermes de Novat sur l'Esquilin. Le prétoire connaît ce lieu de réunion des chrétiens ; il n'ignore pas que la fille d'un Cornélius Pudens couvre de son nom respecté cet asile d'une religion proscrite ; mais, à ce début, les poursuites judiciaires ménageront les familles de l'aristocratie romaine. La persécution est inaugurée ; mais c'est à peine si elle est avouée. Elle contredit manifestement la tolérance d'Antonin, et au sénat qui contient dans son sein plus d'un chrétien, quelqu'un pourrait demander peut-être comment il se fait que l'on frappe aujourd'hui de la peine capitale ceux dont les dénonciateurs étaient punis hier. D'ailleurs, les Annii eux-mêmes ne sont pas sans reproche ; plus d'un membre de cette famille devenue impériale semble pencher vers le christianisme ; des ménagements sont donc nécessaires. Il suffit pour le moment que le sang chrétien soit versé, quand bien même il ne serait pas illustre.

Les Actes de sainte Praxède racontent qu'elle fit enlever de nuit le corps du prêtre Symmétrius, sous le nom duquel il est impossible de méconnaître saint Justin, et lui donna la sépulture au cimetière de Priscille. Les Itinéraires des catacombes (IV[e] et V[e]) signalent sa sépulture dans ce même cimetière, près de Pudentienne et de Praxède. D'autre part aucun de ces monuments ne mentionne le tombeau de saint Justin qui, d'après ses Actes, fut enseveli au cimetière de Priscille ; nous sommes donc en droit de maintenir ce que nous avons dit de l'identité de Symmétrius et de Justin.

Quant à Praxède elle-même, une tristesse profonde s'était emparée de son âme. L'Église, après une longue tranquillité, retombée sous le joug de ses

ennemis, l'éloquent apologiste des chrétiens succombant sous les coups d'une perfide vengeance, la demeure de la fille de Cornélius Pudens ne pouvant plus abriter avec sûreté les fidèles qui venaient y louer Dieu, et recevoir les secours de l'âme et du corps; tant de douleurs accablèrent Praxède. Elle demanda à Dieu avec larmes de la retirer d'un monde où tout l'affligeait, et de la réunir bientôt à sa sœur, la douce vierge Pudentienne. Elle fut exaucée, et moins de deux mois après le martyre de son hôte, son âme s'envola de la terre au ciel. Le prêtre Pastor déposa le corps de Praxède près du tombeau de sa sœur, dans la crypte où reposaient déjà deux générations de cette famille bénie par le prince des apôtres.

Au milieu des épreuves de l'Église de Rome, que nous suivons à l'aide des rares fragments historiques et des débris de monuments que le temps et le ravage des persécutions n'ont pas dévorés, Soter conduisait avec zèle et prudence le troupeau du Seigneur. Sa sollicitude qui s'étendait à toutes les Églises ne se bornait pas au maintien de l'orthodoxie, à l'apostolat et à la conversion des infidèles; pasteur universel, il subvenait encore aux nécessités temporelles des chrétientés lointaines par des largesses qui nous révèlent l'opulence dont commençait à jouir l'Église romaine. Eusèbe nous a conservé le précieux fragment d'une lettre que saint Denys, évêque de Corinthe, envoyait en action de grâces à Soter pour un bienfait de cette nature. Cette lettre, selon l'usage fréquemment observé à l'époque primitive, est adressée à l'Église romaine. L'exemple de saint Paul qui écrivait collectivement aux diverses chrétientés avait introduit cette coutume; ainsi avons-nous vu saint Ignace d'Antioche écrire, non-seulement aux Romains, mais aux Magnésiens, aux Falliens, aux Éphésiens. Dans cette lettre, l'évêque de Corinthe disait aux Romains : « Dès le commencement vous avez eu l'habitude de combler vos frères de toutes sortes de bienfaits, et l'on vous a vus envoyer des subsides pour les choses nécessaires à la vie aux diverses Églises établies dans un grand nombre de villes. Vous pourvoyez ainsi aux besoins des indigents dans nos cités, même aux nécessités des frères qui sont contraints aux travaux des mines; et, en distribuant ces largesses, vous ne faites qu'imiter, vous Romains, l'exemple que vous ont donné, dès l'origine, les chrétiens de Rome, vos pères. Mais Soter, votre évêque, n'a pas seulement suivi cette munificence traditionnelle, il l'a encore accrue par l'abondance

des subsides qu'il a envoyés aux saints, ainsi que par la manière affable dont il prodigue les consolations aux frères voyageurs, comme un père plein de tendresse agit avec ses fils. »

Eusèbe, à qui nous devons ce passage de la lettre de saint Denys, en extrait encore quelques lignes auxquelles nous avons plus haut fait allusion, au sujet de l'épître de saint Clément aux Corinthiens. « Aujourd'hui même, dit le pieux évêque, c'était le saint jour du Seigneur. Nous avons lu votre lettre, et nous continuerons de la lire à l'avenir, ainsi que nous faisons pour celle que Clément nous écrivit autrefois, et nous puiserons de précieux enseignements dans l'une et dans l'autre. »

Cette charité de l'Église de Rome que l'évêque de Corinthe célèbre avec tant d'effusion, continua de se manifester sous l'effort même des affreuses persécutions du troisième siècle. Ainsi nous apprenons de saint Basile, dans une lettre à saint Damase, que le pape saint Denys, qui siégeait en 261, avait envoyé racheter des captifs jusqu'en Cappadoce; et l'historien Eusèbe donne une lettre de saint Denys d'Alexandrie, où nous lisons que saint Étienne, qui fut pape en 255, trouvait moyen de faire parvenir ses largesses jusqu'en Syrie et en Arabie.

Plus d'un lecteur s'étonnera de voir, dès le pontificat de Soter qui s'étend de 161 à 171, l'Église romaine arrivée à un état de prospérité qui lui permet de diriger des chargements de blé vers les provinces étrangères; la construction des catacombes donne cependant une idée encore supérieure de la puissance des chrétiens durant les siècles de la lutte avec le paganisme. Il vaut mieux convenir que l'on n'avait jamais réfléchi sérieusement sur les faits les plus patents, empressé que l'on était de produire l'antithèse de la faiblesse matérielle du christianisme, en face du paganisme armé de tous les genres de force. Assurément l'immense majorité des fidèles, ainsi que nous en sommes toujours convenu, devait appartenir et appartenait en effet à la classe indigente, puisque l'Évangile s'adressait à tous les membres de la société humaine telle qu'elle existe; mais on aurait dû se demander si en même temps la haute civilisation et les lumières n'étaient pas représentées aussi dans les rangs toujours plus serrés de l'Église chrétienne. C'est ce que notre récit a prouvé jusqu'ici par les faits; et maintenant que nous touchons à l'important épisode dont tout ce qui précède

est en quelque sorte la préparation, il nous semble à propos de réunir ici certains traits généraux, qui aideront le lecteur à mieux apprécier encore le milieu social dans lequel a vécu le personnage principal auquel les pages qui vont suivre sont consacrées. Ces traits, nous les emprunterons à Tertullien dont la naissance, comme celle de Cécile, date des premières années du règne de Marc-Aurèle. Ce moraliste chrétien, qui fut à même plus que tout autre de connaître à fond la société de son temps, ayant partagé sa vie entre le séjour de Carthage et celui de Rome, donne une peinture fidèle des habitudes de la société chrétienne à l'époque des Antonins, les écrits que nous allons citer se rapportant aux dernières années du deuxième siècle et au commencement du troisième.

Commençons par la question du nombre et de la qualité des chrétiens dans l'Empire. Les premières années de Sévère, qui succéda au dernier des Antonins, avaient été marquées par une certaine bienveillance à leur égard. « Ce prince n'ignorait pas, dit Tertullien à Scapula, proconsul d'Afrique, qu'au nombre des sectateurs de notre religion, on comptait des Clarissimes, tant parmi les femmes que parmi les hommes; non-seulement il ne les a pas maltraités, mais il leur a rendu un témoignage honorable et il a su contenir en face la fureur du peuple qui menaçait de se porter contre eux aux dernières violences. » (*Ad Scapulam.* Cap. IV.) Cette fureur du peuple, il est vrai, entraîna plus tard Sévère dans la persécution à l'égard du christianisme, et l'an 202 vit émaner de cet empereur un édit sanguinaire contre l'Église.

Tertullien nous donne une idée des clameurs païennes qui avaient amené cette mesure violente. « La capitale est assiégée, disait-on; les chrétiens sont partout, jusque dans les campagnes, dans les villages, dans les îles. Tout sexe, tout âge, toute condition, même toute dignité, nous quittent pour passer dans leurs rangs, et prendre ce nom funeste. » Ainsi, ce n'est pas seulement le nombre des sectateurs du Christ qui inquiète le paganisme; c'est aussi la situation supérieure qu'occupent dans le monde ces déserteurs des dieux de l'Empire. Tertullien ne conteste ni l'un ni l'autre. Après avoir raconté les indignes traitements que les chrétiens ont eu à souffrir dans un grand nombre de lieux, il ajoute: « Pouvez-vous dire que nous ayons jamais cherché les représailles? Pourtant, il ne nous faudrait qu'une nuit et quelques torches pour nous venger largement,

s'il nous était permis de rendre le mal pour le mal. Qu'est-ce donc après tout que les Maures, les Marcomans, les Parthes eux-mêmes, nations isolées, si on les compare au monde entier? Nous sommes d'hier, et déjà nous remplissons tout ce que vous avez d'espace. On nous trouve partout : dans les cités, dans les îles, dans les villages, dans les municipes, dans les conseils, dans les camps, dans les tribus, dans les décuries, au palais, dans le sénat, au forum; nous ne vous laissons que vos temples. Que l'on fasse le compte de vos armées; le nombre des chrétiens d'une seule province est au-dessus. »

C'est aux magistrats de l'Empire que Tertullien adresse le mémoire où se lisent de telles paroles; c'est eux qu'il prend à témoin de cette présence des chrétiens en tous lieux. Ce peuple qui a surgi depuis hier dans toutes les provinces de l'Empire, et qui supporte patiemment le joug dont on l'accable, ce n'est pas une tourbe aveugle et illettrée; le palais des Césars, le sénat, les conseils, l'armée, se recrutent de ses membres. On est chrétien comme on est Romain.

Tertullien vient d'appeler l'armée en témoignage. Sous le règne de Marc-Aurèle lui-même, nous allons rencontrer une légion, la Fulminante, composée tout entière de chrétiens; on ne dira pas, sans doute, que ses chefs et ses officiers étaient païens. L'Empire comptait donc sur ces hommes, malgré l'inflexibilité de leurs principes, puisqu'il s'en servait. Malgré le mauvais vouloir de César, les marques d'estime, les récompenses devaient bien arriver quelquefois jusqu'à eux. On n'a pas assez pesé jusqu'ici ce fait capital de l'histoire du christianisme au deuxième siècle : l'acceptation par l'État d'une classe de soldats dans l'armée, en dehors des autres légions, pour lesquelles les pratiques idolâtriques étaient de rigueur. Il est évident que la légion Fulminante devait marcher sous des étendards un peu différents de ceux que l'on portait en tête des autres légions. Une fresque d'un cimetière de la voie Salaria représente un personnage militaire entouré de tous les attributs que l'on peut réunir autour d'un officier principal des armées romaines. On s'est demandé si cette tombe était chrétienne. Nous répondrons : Pourquoi ne le serait-elle pas? Les victoires, les aigles et les autres attributs belliqueux réunis autour du personnage n'ont rien que de civique, et n'impliquent en quoi que ce soit la négation du christianisme. Peut-être a-t-on

dû supporter cette ornementation un peu profane, pour ne pas offusquer les membres païens d'une famille. En tout cas, si l'on veut bien y regarder avec attention, on apercevra, près de la couronne que tient à la main la Victoire volante placée à droite, cinq perles disposées dans l'intention évidente de figurer la croix. A notre avis, il n'en faudrait pas davantage, dans un tel lieu, pour déterminer une sépulture chrétienne (fig. 35).

Le grand nombre de chrétiens admis aux magistratures de l'Empire, au moins sous Commode, le dernier des Antonins, est constaté dans



Fig. 35. — Fresque accompagnant une sépulture militaire, dans un cimetière de la voie Salaria.

les opuscules de Tertullien, où le sévère Africain s'attache à donner des règles de conduite à ceux de ses frères qu'il préférerait voir plus détachés des honneurs du monde et moins exposés au péril. « Un chrétien, leur dit-il, peut accepter les honneurs, mais à titre d'honneurs seulement. Il ne peut sacrifier, il ne peut prêter son autorité aux sacrifices, il ne peut fournir les victimes, il ne peut se charger de distribuer à d'autres le soin des temples, il ne peut contribuer à leur assurer des revenus, il ne peut donner de spectacles à ses frais ni à ceux de l'État, il ne peut présider à leur célébration. » Ce cas de conscience à l'usage du magistrat chrétien atteste du moins que ce magistrat existait, que les fidèles pouvaient être en mesure de se présenter et d'être acceptés pour les postes d'honneur.

Dans un autre de ses traités, Tertullien argumente contre les spectacles, et passe en revue les excuses que plusieurs chrétiens appartenant à la société polie mettaient en avant pour continuer, après le baptême, de fréquenter le cirque et l'amphithéâtre. L'entraînement vers ces jeux était si vif, nous dit-il, qu'il n'était pas rare de rencontrer des hommes qui hésitaient à embrasser le christianisme, plutôt par la nécessité où ils seraient dès lors de renoncer à ce genre de plaisir, que par la crainte même du supplice qui menaçait les fidèles. Mais l'auteur convient en même temps que la généralité des chrétiens savait s'abstenir de ces scènes dont le carnage et la lubricité faisaient tout le fond, et il atteste que les païens eux-mêmes reconnaissaient qu'un homme avait embrassé le christianisme, lorsqu'ils le voyaient cesser de paraître aux spectacles.

Personne n'a droit de s'étonner que la fragilité humaine se retrouvât parfois chez des hommes qui s'étaient arrachés au paganisme pour donner leur nom à une religion austère. Le fait est que lorsque la persécution s'élevait, et elle revenait souvent, les apostats étaient rares, et que ces mêmes hommes qui s'étaient un peu amollis redevenaient des héros. Mais c'est dans ses conseils aux dames chrétiennes, dans son opuscule *De cultu fœminarum*, que Tertullien est plus instructif encore sur les habitudes de la haute société romaine, à laquelle appartenaient les matrones qu'il entreprend de ramener aux lois d'une tenue plus sévère. « Beaucoup d'entre vous, leur dit-il, entraînées par l'irréflexion, ou cédant à une tendance qu'elles ne s'avouent pas, affichent dans leur extérieur aussi peu de retenue que si la pudeur, chez une femme, consistait uniquement dans la garde stricte de l'honneur et dans l'aversion pour le crime. Il semble que, pour elles, il n'y ait rien au delà, et que le luxe exagéré soit chose indifférente. On les voit persévérer dans les mêmes recherches qu'auparavant pour relever l'éclat de leurs charmes, et promener en public la même pompe que les femmes païennes, auxquelles manque le sentiment de la véritable pudeur. »

Tertullien poursuit d'abord la richesse excessive des bijoux dont ces chrétiennes ne craignent pas de se charger. « On tire d'un petit écrin, dit-il, la valeur de tout un patrimoine considérable. On enfile à un même cordon des diamants qui représentent un million de sesterces. Une tête délicate porte

sur elle des forêts entières et jusqu'à des îles; le revenu d'une année pend à l'oreille de celle-ci, et chacun des doigts de la gauche de celle-là se joue en agitant ce qui a coûté des sacs gonflés d'or. Admirez la force que donne la coquetterie, en voyant un faible corps s'assujettir à de tels fardeaux. »

Le rude et éloquent Africain passe ensuite aux soins excessifs employés à la chevelure. Il se plaint de ces mêmes chrétiennes qui « s'ingénient, dit-il, à donner à leurs cheveux une teinte blonde, comme si elles regrettaient de n'être pas nées filles de la Germanie ou de la Gaule. Le jour viendra sans doute, ajoute-t-il, où elles essayeront de teindre en noir leurs cheveux devenus blancs, si elles ont le chagrin de voir approcher la vieillesse. Que sert à votre salut, dit-il encore, tout ce labeur employé à l'ornement de la tête? Quoi! pas une heure de repos à cette chevelure; aujourd'hui retenue par un nœud, demain affranchie du réseau, tantôt dressée en l'air, tantôt abaissée; ici, captive dans des tresses; là, éparse et flottante avec une négligence affectée! Que sera-ce quand vous ajoutez à votre chevelure de nouveaux cheveux qui viennent s'arrondir sur votre tête comme un bouclier? Si vous ne rougissez pas du fardeau, ayez du moins honte de son indignité. Ces dépouilles d'une tête étrangère que vous arborez sur votre tête sanctifiée et chrétienne, proviennent peut-être, qui sait? de quelque créature immonde qui aura mérité la vindicte des lois. »

La coiffure de plusieurs femmes chrétiennes ne paraît pas moins répréhensible à Tertullien. Il leur reproche d'avoir abandonné le voile pour des parures de tête qui ne s'accordent pas avec la modestie. « Il en est, dit-il, qui lient leur tête de bandelettes, dont leur front, il est vrai, est traversé, mais en laissant à découvert le reste de la tête. D'autres, de peur sans doute de la trop charger, posent dessus un tissu léger qui ne descend pas même aux oreilles, et ne cache que le sommet de la tête. Vraiment, j'ai pitié d'elles, d'avoir l'ouïe assez dure pour ne pas entendre à travers un voile. » L'impitoyable moraliste ne fait grâce à aucune faiblesse. Il poursuit avec une rigueur soutenue les femmes chrétiennes qui soignent leur peau au moyen de pâtes préparées par l'art des médecins, qui colorent leurs joues d'un incarnat artificiel, et prolongent le contour de leurs sourcils au moyen d'une poudre appliquée au pinceau.

Ce n'est pas qu'il ne rende justice aux vertus réelles de ces chrétiennes im-

prudentes; mais il leur reproche la présomption, et les déclare responsables des périls que leur vanité pourrait faire courir à autrui. « Vous devriez bien plutôt, leur dit-il, dissimuler, sous la simplicité de votre extérieur, des charmes qui peuvent être funestes à ceux aux yeux desquels vous les produisez sans précaution. Ce n'est pas la beauté que j'accuse; elle est une perfection pour le corps, un ornement de plus à l'œuvre de Dieu, un vêtement de dignité pour l'âme; mais les désordres qu'elle peut attirer de la part de ceux dont elle frappe imprudemment les regards, sont à redouter. Je ne prétends certes pas vous imposer une tenue grossière, un extérieur sauvage, ni préconiser la malpropreté comme une vertu; je me borne à vous conseiller la mesure équitable selon laquelle vous devez avoir soin de votre corps. Ne dépassez donc jamais ce qu'exige une modeste et décente simplicité; en un mot, n'allez pas au-delà de ce qui plaît au Seigneur. Admettons que l'opulence de votre maison, la naissance, le rang, vous condamnent à paraître avec une magnificence extérieure; c'est alors qu'il faut vous souvenir que vous avez reçu la sagesse. Apportez à ce luxe tous les tempéraments possibles, et ne lui lâchez pas la bride sous prétexte qu'il est pour vous une nécessité. Comment pratiquerez-vous l'humilité que nous devons professer comme chrétiens, si vous ne savez pas restreindre cette richesse et cette élégance d'ajustements qui poussent à la vaine gloire?

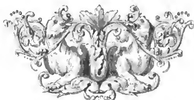
« Mais vous qui êtes exemptes de ces nécessités qu'il faut bien admettre pour d'autres, où sont vos motifs, lorsque vous vous montrez avec cette pompe? Vous ne fréquentez pas les temples, on ne vous voit pas aux spectacles, les fêtes des gentils vous sont étrangères. C'est dans de telles occasions que la femme païenne, voulant voir et être vue, affiche sa tenue insolente, pour mettre à l'encan sa pudeur, ou pour recueillir les succès dont elle est fière. Mais vous, vous n'avez occasion de sortir que pour des motifs graves et sérieux : c'est un frère malade à visiter, c'est le sacrifice qui va être offert, c'est la parole de Dieu qu'il s'agit d'aller entendre. Tout ceci est œuvre de gravité et de sainteté; pour y vaquer, il ne faut ni vêtements extraordinaires, ni longs apprêts, ni robe flottante. Si des devoirs d'amitié ou des relations de famille vous réclament, pourquoi ne pas vous montrer sous l'armure qui vous distingue, et d'autant plus que vous paraissez devant des personnes étrangères à la foi? N'avez-vous pas alors à manifester la diffé-

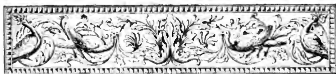
rence qui existe entre les servantes de Dieu et celles du démon ? N'êtes-vous pas appelées, dans ces occasions, à servir d'exemple à celles-ci ? Ne devez-vous pas les édifier en vos personnes, afin que, comme dit l'apôtre, Dieu soit glorifié dans votre corps ? Oui, il est glorifié par la chasteté de ce corps ; mais n'est-il pas juste que votre mise extérieure soit en rapport avec cette chasteté même ? »

Nous nous laissons entraîner par le charme de cette parole éloquente ; mais où trouverait-on des renseignements plus précis sur la vie intime des chrétiens à Rome et dans l'Empire ? Quel homme de bonne foi pourrait contester l'existence du christianisme à l'état de société complète sous les Antonins ? Laissons donc les païens reprocher à la nouvelle religion la qualité infime de ses membres, parce qu'elle appelait tous les hommes à l'égalité devant Dieu, et accueillait les pauvres avec une faveur spéciale ; laissons la fantaisie germanique rêver un temps où l'Église n'avait pas conscience d'elle-même, parce que, prétendent-ils, elle ne possédait dans son sein ni les supériorités sociales ni les lumières de la civilisation, livrée qu'elle était à une ignorance grossière et à l'indécision des doctrines. Les faits les plus positifs révèlent, on l'a vu, une tout autre situation dès le commencement. Pour le deuxième siècle, Tertullien nous renseigne à souhait, et l'on est désormais à même de reconnaître qu'à cette époque la qualité, pas plus que le nombre, ne manquait aux chrétiens. Nous sommes loin d'avoir épuisé les traits que nous fournirait l'incisif écrivain ; mais ce que nous en avons choisi en dit assez sur la liberté et la publicité de relations qu'avaient ensemble à cette époque les deux sociétés.

Remarquons cependant que ces chrétiennes élégantes auxquelles Tertullien rappelle le devoir de la simplicité et de la modestie pouvaient, d'un moment à l'autre, être réclamées pour le martyre. Un édit, moins qu'un édit, une simple dénonciation, les amenait parfois au prétoire. Pas une qui n'eût à compter sur l'heure solennelle, où elle devrait honorer son baptême, en livrant son corps aux tortures et sa tête au licteur. Tertullien les laisse en face de cette épreuve qui les attend et sur laquelle elles ont dû compter. « Hâtez-vous donc, leur dit-il, de renoncer à ces délicatesses amollissantes qui ne peuvent qu'énerver la mâle vigueur de la foi. Franchement, je ne sais si des poignets accoutumés à de si riches bracelets ne seront pas un peu

étonnés du poids et de la rudesse des chaînes. Je m'inquiète de savoir si des pieds habitués à des cercles d'or se trouveront à l'aise quand ils seront serrés dans les entraves. J'en viens à craindre que cette tête autour de laquelle s'entrelacent tant de cercles de perles et d'émeraudes, n'ait quelque peine à livrer passage au tranchant du glaive. En tout temps, mais en celui-ci surtout, c'est sur le fer et non sur l'or que doivent compter les chrétiens. Voici qu'on prépare déjà les robes pour les martyres; déjà les anges les tiennent dans leurs mains. Oui, montrez-vous parées, mais avec les ornements que vous prêteront les prophètes et les apôtres. Le blanc, demandez-le à la simplicité, l'incarnat à la pudeur, la beauté du regard à la modestie, l'agrément de la bouche à la retenue des discours. Suspendez à vos oreilles la parole de Dieu, et sur votre cou placez le joug du Christ. Vivez soumises à vos maris, et rien ne manquera à votre parure. Occupez vos mains à filer la laine, enchaînez vos pieds à la maison, ils seront mieux ainsi que si vous les couvriez d'or. La vertu sera votre soie, la sainteté votre lin, la pudeur votre pourpre : ainsi parées, vous aurez Dieu lui-même pour amant. »





CHAPITRE XII.

La *gens* Cæcilia. — Son illustration sous les rois. — Elle reparaît sous la république. — L. Cæcilius Métellus vainqueur des Carthaginois. — Q. Cæcilius Métellus. — La *gens* Cæcilia se divise en deux branches. — La première a pour chef Q. Cæcilius Métellus le Macédonique. — La seconde L. Cæcilius Métellus Calvus. — Ses deux fils, le Dalmatique et le Numidique. — Grandeur d'âme du Numidique. — Les Cæcilii vengeurs de la morale dans Rome. — Q. Cæcilius Métellus Plus, fils du Numidique. — Les Cæcilii en Espagne. — Q. Cæcilius Pomponianus Atticus, l'ami de Cicéron. — Les femmes de la *gens* Cæcilia. — Caia Cæcilia Tanaquil. — Tombeau et sarcophage de Cæcilia Métella. — Villa de Q. Cæcilius Marcellus sur la voie Tusculane. — L. Cæcilius Balbinus Vibullius Pius, consul en 137. — Au cimetière de Lucine, L. Cæcilius chrétien, vers la fin du deuxième siècle. — Sainte Cécile issue de la lignée du Numidique. — Sa naissance.



Les éloquentes paroles de Tertullien qui terminent le chapitre précédent serviront d'introduction à celui-ci, où nous allons parler enfin de l'héroïne dont le nom brille sur le titre de cet ouvrage, et dont la noble vie est comme le résumé de tout ce que nous avons exposé jusqu'ici de l'alliance de Rome antique avec le christianisme, du patriciat de la ville aux sept collines avec la race cosmopolite des chrétiens. Le nom de Cécile qui est une des gloires principales de l'Église réveille en même temps les plus beaux souvenirs de l'histoire romaine, et nous sommes amené naturellement à tracer ici la généalogie de la race héroïque dont l'illustre vierge est issue. Plus d'une fois déjà le nom des Cæcilii s'est rencontré sous notre plume : nous ne pouvions parler des Cornelii sans signaler leur alliance avec la famille qui fut leur émule dans les hauts faits et les nobles entreprises d'où sortit la grandeur de Rome. Nous ne pouvions non plus rappeler le rôle des Pomponii, sans mettre

en relief les Cæcilii, qui leur apportèrent l'illustration en s'unissant avec eux. Les Sergii, que nous avons rencontrés sur la route, nous ont pareillement révélé leur lien de parenté avec la *gens* Cæcilia. Le moment est venu de faire appel aux traditions de la ville éternelle, et de montrer quels furent les ancêtres directs de cette jeune femme, dont le nom est l'objet d'un respect et d'une admiration qui surpassent tout ce que la postérité a pu accorder en ce genre aux grands hommes dont elle fut la fille.

La *gens* Cæcilia, qui semble avoir été originaire de l'Étrurie, a pour premier représentant, dans l'histoire romaine, la célèbre Caïa Cæcilia Tanaquil, dont nous parlerons bientôt. La chute des rois entraîna l'expulsion de plusieurs familles patriciennes, et les Cæcilii furent du nombre. Ils rentrèrent de bonne heure dans Rome ; mais ce ne fut qu'au prix des plus



Fig. 36. — Monnaie consulaire des Cæcilii. Les éléphants. Cabinet des médailles.

signalés services qu'ils recouvrèrent avec le temps les honneurs du patriciat. Nous ne ferons que nommer Q. Cæcilius, tribun du peuple en l'année de Rome 316; mais, dès l'an 470, les fastes consulaires s'ouvraient pour L. Cæcilius Métellus. C'est la première fois que le *cognomen* Métellus apparaît uni au nom des Cæcilii, dont il est désormais inséparable.

En l'année 503, les faisceaux consulaires reposent aux mains de L. Cæcilius Métellus, fils du précédent. On peut dire qu'en cet illustre personnage est le point de départ de la gloire des Cæcilii. La victoire de Panorme qu'il remporta sur les Carthaginois répara les désastres de Scipion et de Régulus, et assura l'heureuse issue de la première guerre punique. Le triomphe fut digne de la victoire. On y mena treize généraux ennemis, et cent vingt éléphants furent offerts aux regards du peuple romain. De là, sur les monnaies des Cæcilii, les éléphants qu'on y remarque si fréquemment (fig. 36).

La haute estime que recueillait L. Cæcilius parut dans son élévation au

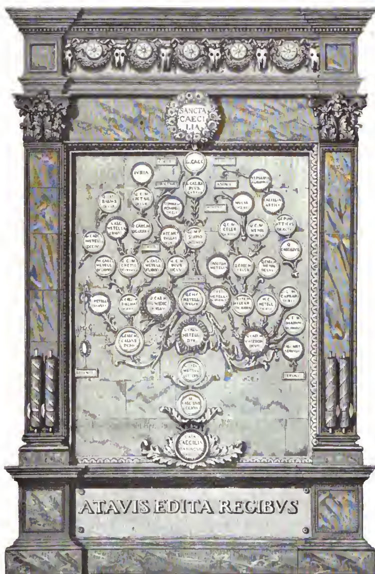


Fig. 37 — Arbre généalogique de la *gens* Cæcilia.

suprême pontificat, où il acheva de conquérir l'estime du sénat et du peuple par un acte célèbre de dévouement. Un incendie dévorait le temple de Vesta, et allait faire périr le Palladium et les autres objets sacrés auxquels Rome croyait ses destins attachés. Les vestales elles-mêmes avaient fui. Métellus s'élance au milieu des flammes, et enfin il reparaît portant dans ses bras à demi-consumés le signe tutélaire de la première Rome. Ses yeux



Fig. 38. — Monnaie consulaire des Cæcilii. La Pallas. Cabinet des médailles.

avaient cruellement souffert de l'action du feu, et ils en demeurèrent frappés de cécité. En retour d'un tel acte de courage, le sénat décréta que Métellus aurait désormais le privilége de se rendre à la curie sur un char; ce qui jusqu'alors n'avait été accordé à aucun sénateur. Les Cæcilii voulurent conserver la mémoire du haut fait de leur aïeul, en représentant l'image de Pallas sur leurs monnaies consulaires (fig. 38).



Fig. 39. — Monnaie consulaire des Cæcilii. Le bouclier macédonique. Cabinet des médailles.

Le fils de ce grand homme fut Quintus Cæcilius Métellus, consul en 548 et dictateur en 549. C'est à lui que Rome fut redevable de l'envoi en Afrique de celui des Scipions qui devait mériter si glorieusement le nom d'*Africain*, et ruiner pour jamais la fortune de Carthage. Il fallut, pour faire prévaloir ce choix d'un général capable d'anéantir enfin la rivale de Rome, que Quintus Cæcilius luttât en plein sénat avec des hommes tels que Caton et Fabius. Il l'emporta par l'ascendant de son nom et par son mérite personnel, et les destinées de la ville éternelle reprirent leur cours.

A partir de ce Quintus, la *gens* Cæcilia se divise en deux branches de la plus haute illustration. La première a pour chef Q. Cæcilius Métellus le Macédonique. Simple préteur, il gagna ce titre en soumettant la Macédoine révoltée. C'est de ce fait (607) que date l'introduction du *clypeus Macedonicus* sur les monnaies céciliennes (fig. 39). De retour à Rome, Q. Cæcilius, après le triomphe (fig. 40), commença l'embellissement de la ville, en faisant construire sur la partie du Champ de Mars où s'éleva plus tard le portique d'Octavie, les deux premiers temples de marbre que Rome eût vus dans son enceinte, dédiés l'un à Jupiter et l'autre à Junon. On remarqua qu'il n'inscrivit point son nom sur ces monuments. La modestie et la modération furent constamment, avec le courage et l'honnêteté des mœurs, le caractère des Cæcilii. Le Macédonique aimait cette magnificence qui élève



Fig. 40. — Monnaie des Cæcilii. Un triomphe. Cabinet des médailles.

les idées d'un peuple. Il encadra d'un portique les deux temples qu'il avait bâtis, et réunit à l'entour une suite de statues équestres rapportées de sa conquête. Elles étaient, disait-on, l'œuvre de Lysippe qui, sur l'ordre d'Alexandre, l'avait représenté lui-même, ainsi que les chevaliers de son armée tombés au passage du Granique.

Consul en 611, le Macédonique passa en Espagne. La Celtibérie, soulevée et défendue par Viriathe, allait échapper à Rome. En deux années, on la vit pacifiée et soumise presque tout entière par la valeur et l'habileté de Métellus. Rentré dans Rome, où il sut conquérir au plus haut degré l'estime de ses concitoyens, il fut créé censeur (623). Un de ses premiers soins fut de travailler à l'épuration des mœurs publiques. Dans un discours qu'il prononça en vertu de sa charge, on l'entendit insister sur le devoir qu'il aurait voulu imposer à tous les Romains de contracter mariage, afin d'anéantir l'odieuse indépendance du libertinage. Un siècle après, Auguste, poursuivant le même but, fit rechercher ce discours d'un Cæcilius, le fit lire

dans le sénat, et un édit en notifia le texte au peuple romain. Inexorable contre les désordres qui tendaient à corrompre la république, l'intègre censeur usa de son autorité sans se mettre en peine de la fureur des gens vicieux qu'il ameutait contre lui. Atinius Labéon, tribun du peuple, avait été rayé du sénat par Métellus. Ayant rencontré celui-ci près du Capitole, à une heure où l'extrême chaleur du jour avait rendu ce lieu comme désert, il se jeta sur lui, et déjà il l'entraînait vers la roche Tarpéienne, lorsque les autres tribuns, arrivant au secours, arrachèrent enfin de ses mains l'intègre et courageux censeur. Labéon, déçu de son projet homicide, s'en vengea audacieusement, en confisquant solennellement ses biens, sur les rostres, au profit des temples. De tels outrages ne faisaient qu'élever plus haut Métellus dans l'estime des gens de bien. Des dissensions avaient existé entre lui et Scipion Émilien ; jamais elles ne lui firent perdre de vue le mérite de ce grand homme. Il pleura sa mort, et commanda à ses propres fils de porter eux-mêmes son corps au bûcher.

L'an de Rome 639 vit terminer la vie de ce vertueux citoyen qui porta si haut le nom des Cæcilii. Il mourait prince du sénat, et l'on remarqua à ses funérailles que de ses quatre fils qui déposèrent son corps sur le bûcher, l'un était consul de l'année, deux l'avaient été déjà, et un quatrième allait le devenir à son tour. Ses deux gendres eux-mêmes, qui étaient présents à la pompe funèbre, obtinrent aussi dans la suite cet honneur.

Les quatre fils du Macédonique, auxquels leur père avait laissé de si nobles exemples, étaient Q. Cæcilius Métellus, dit le Baléarique, triomphateur des Baléares, consul en 631 ; Lucius Cæcilius Métellus, consul en 637 ; Marcus Cæcilius Métellus, consul en 639, et Caïus Cæcilius Métellus Caprarius, consul en 641 ; ces deux derniers, triomphateurs en un même jour de deux peuples différents. Nous n'enregistrerons pas ici les autres descendants du Macédonique qui furent honorés des faisceaux jusque dans les dernières années du septième siècle de Rome ; mais il nous est impossible d'omettre le type de la magnanimité et de l'indomptable fidélité au devoir, Q. Cæcilius Métellus Céler, l'adversaire de Catilina, vengeur aussi de la morale, dont les fastes consulaires portent le nom inscrit à l'année 694. Ce fut sous ce consulat que se forma, pour la perte de la république, le triumvirat de Pompée, César et Crassus. Céler en prévit les suites et en mourut de douleur.

Telle fut la branche aînée dans la descendance de Quintus Cæcilius Métellus, le consul de 548. La seconde va nous apparaître plus illustre encore. Son chef fut L. Cæcilius Métellus Calvus, frère du *Macédonique*, et consul en 612. Il laissa deux fils, le *Dalmatique* et le *Numidique*, dont nous allons suivre la filiation.

Le *Dalmatique* fut appelé Lucius comme son père, et le surnom dont il est décoré vient de son triomphe sur les Dalmates. L'année 635 le vit consul. Vengeur sévère des mœurs comme un Cæcilius, il osa, étant censeur, expulser du sénat jusqu'à trente-deux sénateurs.

Il eut pour fils L. Cæcilius Métellus, consul en 686. Le frère de celui-ci fut Q. Cæcilius Métellus le *Crétique*. Il dut ce glorieux *agnomen* à la conquête qu'il fit de la Crète. Les fastes consulaires le portent à l'année 685. Ce dernier fut le père de Cæcilia Métella, femme du triumvir Crassus, sur laquelle nous aurons occasion de revenir. Un fils du *Crétique*, nommé comme lui Q. Cæcilius Métellus, fut tribun du peuple, et plus tard l'un des généraux du parti d'Antoine à la bataille d'Actium. Il avait adopté un membre de l'antique *gens* Junia, qui prit le nom de Q. Cæcilius Métellus Créticus Silanus, et fut consul en 760. Sa fille Junia fut fiancée à Néro Cæsar, fils aîné de Germanicus. Étant morte peu de temps après, ses cendres furent déposées dans le mausolée d'Auguste, en sa qualité de membre de la famille impériale.

Mais aucun des Cæcilii n'a atteint la gloire du NUMIDIQUE, frère du *Dalmatique*. Il portait le *prænomen* Quintus qui continua dans sa descendance. Envoyé, dans sa jeunesse, à Athènes, pour y recevoir les leçons du rhéteur Carnéade, il en revint orateur distingué; mais ses principes de morale ne lui permirent jamais d'user de son éloquence qu'en faveur du bon droit, et on le vit refuser de plaider la cause de son beau-frère Lucullus, parce que celui-ci lui semblait avoir forfait à l'honneur. En 645, il était consul, et ne tarda pas à se rendre en Numidie, où la fortune de Rome cédait devant l'âpre résistance de Jugurtha. Il fallut peu de temps à Q. Métellus pour remonter le moral de l'armée, et pour humilier un si redoutable adversaire. Heureux s'il n'eût pas choisi pour son lieutenant le plus ingrat et le plus perfide des hommes, C. Marius! Celui-ci, laissant tout-à-coup l'armée, après avoir obtenu quelques succès militaires, osa se rendre à Rome dans le but

de supplanter un si grand général, dont il accusait les sages et habiles lenteurs. Il parvint, par ses intrigues auprès du sénat et par ses flatteries envers la populace, à se faire attribuer, avec le consulat, le commandement de l'expédition en Numidie, et se hâta de repartir pour l'Afrique. A peine avait-il disparu, que le sénat et le peuple se repentaient déjà de la légèreté avec laquelle ils avaient cédé à l'intrigue d'un ambitieux. Cependant Métellus revenait avec tristesse vers Rome si redevable déjà aux Cæcilii, et si amère pour leur héritier. Contre son attente, il fut reçu avec les plus vives démonstrations d'enthousiasme et de reconnaissance. Des médailles furent frappées en son honneur, et, au grand dépit de Marius, le surnom de *Numidique* lui fut décerné d'un commun accord.

En quittant Rome, Marius y avait laissé de dignes héritiers de sa haine, et bientôt Métellus se voyait citer en justice, et accuser de concussion par les jaloux de sa considération et de son opulence. Mais son jugement fut un nouveau triomphe, plus insigne encore que le premier. Le tribunal se hâta de déclarer qu'un homme tel que le Numidique devait être jugé, non sur telles ou telles écritures, mais sur sa vie tout entière qui proclamait assez haut l'intégrité de son caractère.

En 652, Métellus était créé censeur avec son cousin Caprarius. Rome tout entière fut contrainte de s'incliner sous le joug austère de ces deux Cæcilii, non sans des réactions violentes qui allèrent jusqu'à contraindre le Numidique de se réfugier au Capitole, où la multitude armée des citoyens vicieux le poursuivit et l'assiégea, jusqu'au moment où les chevaliers romains accoururent le délivrer. Ce fut dans l'exercice de cette vigoureuse censure qu'à l'exemple de son oncle le Macédonique, le Numidique sonda la plaie profonde des mœurs romaines, et prononça à son tour une célèbre harangue pour réclamer la réhabilitation du mariage. Cette double protestation, demeurée célèbre dans la postérité, attesta qu'avant d'attacher son glorieux nom à la régénération de Rome par le christianisme, la race des Cæcilii avait été, plus que toute autre, la gardienne de l'honnêteté dans cette ville qui n'eut pas de plus grand ennemi que sa propre corruption.

Mais les épreuves du Numidique n'étaient pas terminées. Une nouvelle intrigue de Marius suscita la discussion d'une loi agraire. Le projet de cette loi, présenté par le tribun Apuléius Saturninus, portait qu'après son

acceptation par le peuple, tout sénateur qui ne consentirait pas à la jurer se verrait interdire l'eau et le feu. Marius proposa au sénat de jurer la loi, en sous-entendant une clause qui aurait annulé le serment, persuadé qu'il était que le Numidique ne se prêterait jamais à une telle feinte. Il ne s'était pas trompé. Les sénateurs juraient de toutes parts, et suppliaient le grand homme d'imiter leur exemple. Métellus fut inflexible, et accepta de subir la peine qu'avait méritée sa probité. En quittant le forum, il disait à ses amis dans ce style dont nous retrouverons encore la trace chez notre héroïne au deuxième siècle : « Faire ce qui est mal, c'est le propre des esprits mauvais; faire sans courir de risques ce qui est bien, peut appartenir aux âmes vulgaires; l'homme de cœur ne s'écarte jamais de ce qui est juste et honnête, qu'il ait à attendre la récompense ou les menaces. » (PLUTARQUE, *in C. Mario*.) Les citoyens probes prenaient déjà les armes et se préparaient à livrer combat pour la défense de Métellus; mais celui-ci se hâta de se dérober à ses amis comme à ses ennemis. Disant adieu à Rome et à sa brillante existence, il monta sur un navire et alla se retirer à Rhodes, où sa vie d'exilé s'écoula dans toute la grandeur et la dignité des mœurs antiques.

La réaction ne tarda pas à se faire sentir. Apuléius fut massacré, et le peuple réclama le retour d'un si grand citoyen, rappelant avec enthousiasme tous les services dont Rome était redevable à la *gens* Cæcilia. Métellus était passé de Rhodes à Smyrne, lorsqu'il reçut la nouvelle de son rappel. Son arrivée fut signalée par les transports d'une joie inouïe; Rome tout entière sentait qu'il rentrait le même qu'il était sorti.

Son fils, Q. Cæcilius Métellus, dont la piété filiale s'était signalée, avec la plus noble constance, dans les démarches qui amenèrent le retour d'un homme si honoré de la population romaine, reçut par acclamation le *cognomen* de Pius, qui demeura comme un héritage dans cette branche des Cæcilii. A peine sorti de l'adolescence, il se vit élevé au suprême pontificat, et préféré pour cet honneur aux personnages même consulaires. A partir de ce moment, les monnaies des Cæcilii offrirent souvent l'image d'Énée portant son père, ou la cigogne ayant devant elle la Piété. Pour exprimer la gloire militaire unie au pontificat, on y représenta aussi l'*urceus* et le *lituus*, au centre d'une couronne de laurier chargé de ses fruits (fig. 41).

Avant de nous séparer du Numidique, nous dirons que sa maison de ville

était située sur le Palatin; mais il avait sa villa sur la voie Tiburtine, à une faible distance de Rome. Son opulence lui avait permis d'en faire un des plus somptueux monuments de la campagne romaine, et il n'avait pas mis moins de quatre ans à la bâtir. Nous notons ces points en passant, nous réservant d'y revenir.

Son fils Q. Cæcilius Métellus Pius avait fait ses premières armes dans la guerre contre Jugurtha, où le Numidique l'emmena simple soldat sous ses ordres. Il parut plus tard comme un des meilleurs généraux de Sylla, dans les luttes de celui-ci contre la faction démocratique; mais il n'avait d'autre but que de refouler la démagogie qui, sous la conduite de Marius, menaçait Rome des derniers malheurs, et il ne trempa jamais dans les violences atroces qui ont souillé la mémoire du dictateur. Il eut les honneurs du



Fig. 41. — Monnaie des Cæcilii. La *Pietas* et la cigogne. L'*urceus* et le *lituus*. Cabinet des médailles.

consulat en 674. On ne tarda pas à l'envoyer en Espagne, où Sertorius tenait en échec la puissance romaine. Les rebelles, qui avaient compté sur l'isolement de la péninsule pour prolonger leur occupation séditieuse, se virent contraints de céder devant la science militaire de Pius. Celui-ci, dans l'expédition, avait eu pour collègue le jeune Pompée qui partagea avec lui les honneurs du triomphe en 684. Il mourut en 691, ayant tenu durant quarante ans le pontificat souverain.

Le rôle militaire des Cæcilii sur la terre d'Espagne, ouvert par le Macédonique, ne s'étendit pas au-delà des dernières campagnes de Métellus Pius; mais cette contrée demeura chère aux Cæcilii qui l'avaient occupée assez de temps, pour y fonder comme un second établissement de leur famille. Deux villes nouvelles, Mételline, et Castra Cæcilia, aujourd'hui Cacérès, en Estramadure, ont marqué le souvenir de leur glorieux passage. Lorsque tout fut perdu pour la grandeur romaine, on vit une partie de cette noble race s'établir sur le sol que ses ancêtres avaient reconquis à Rome, et venir chercher

au milieu des races ibériennes l'héritage de cette estime que leurs pères y avaient méritée. Les médailles et les inscriptions nous les montrent, aux premiers siècles de notre ère, se liant toujours plus par leurs bienfaits avec les peuples de la péninsule. Au reste, les Cæcilii ne furent pas seuls à venir demander à cette terre l'indépendance et la dignité de la vie, telles qu'elles pouvaient exister encore sous le règne des Césars.

On peut dire que l'époque la plus heureuse et la plus brillante pour l'Espagne fut celle où, à partir du règne d'Auguste, ayant renoncé à la lutte contre la puissance des légions, elle recueillit et appliqua les moyens de civilisation qu'apportèrent dans son sein les grandes races de l'émigration romaine. Ce fut au moment même où la péninsule Italique marchait vers la décadence que l'Ibérique s'éleva au faîte de sa grandeur. Grâce aux influences que nous signalons, l'esprit romain, la langue et les mœurs latines, s'y montraient plus florissants qu'en Italie même, où l'esprit grec avait si fort modifié le vieux caractère national. On ne s'étonne plus alors de voir l'Espagne fournir à Rome des empereurs : Trajan, Hadrien et Théodose. (Reinhold Baumstark. *Une excursion en Espagne.*)

Entre les familles du patriciat romain dont plusieurs membres émigrèrent dans ce pays, nous ne pouvons omettre de désigner les Valerii. On les y suit comme les Cæcilii, à l'aide des inscriptions et des médailles, à partir du règne d'Auguste, exerçant l'un après l'autre ou simultanément les premières charges dans les colonies et les municipes de cette contrée. Bien plus, les deux noms s'unissent dans la communauté la plus intime. A Sagonte, un Valérius est adopté par les Cæcilii (Gruter., *pag.* 378) ; à Barcelone, une Valéria dédie un monument funèbre à son mari Cæcilius (*ibid.*, 534) ; un Cæcilius Bassus épouse une autre Valéria (*ibid.*, 1092), tandis que, à Rome, un Valérius Bassus est le mari d'une Cæcilia (*ibid.*, 478). Ces rapprochements auront plus tard leur prix dans notre histoire.

Nous avons parlé déjà, à propos des Cornelii, de Q. Cæcilius Métellus Pius Scipion, adopté par les Cæcilii. En même temps qu'il était arrière-petit-fils de P. Cornélius Scipion Nasica Corculum, il se rattachait au même degré de parenté, par son aïeule, à Cæcilius le Macédonique, en attendant qu'il entrât définivement dans la *gens* Cæcilia par l'adoption que fit de lui Métellus Pius. Nous avons dit comment, en la journée de Thapsus, cet

héritier des deux races succomba avec Rome devant la fortune de César. C'est une justice de prendre dans la série des monnaies céciliennes et de reproduire ici celle qui représente unis en sa personne les deux grands noms Métellus et Scipion (fig. 42). On sait que les têtes représentées sur les monnaies consulaires ne sont pas celles des consuls eux-mêmes, mais celles de quelque divinité ou de Rome même.

Avant de parler des femmes de la *gens* Cæcilia, il n'est pas hors de propos de dire quelque chose des simples chevaliers de cette famille. On entendait sous ce nom ceux des Cæcilii qui, laissant à leurs frères l'illustration des hautes magistratures, se contentaient de l'état intermédiaire où les plaçait leur fortune. Ainsi nous mentionnerons Q. Cæcilius Bassus qui, après la bataille de Pharsale, lutta avec énergie dans Apamée contre les



Fig. 42. — Monnaie des Cæcilii. Métellus Scipion. Cabinet des médailles.

forces de César. Nous avons nommé déjà l'ami de Cicéron, Q. Cæcilius Pomponianus Atticus, né d'un Pomponius et d'une Cæcilia. L'existence splendide et pacifique de ce personnage dans des temps aussi agités est un des épisodes les plus intéressants de cette époque où Rome finit. Nous avons dit la grande fortune que lui assura l'adoption de son oncle Q. Cæcilius, et son nom ne tardera pas à revenir, à propos de sa descendance féminine.

Le nom d'une Cæcilia brille aux premières pages de l'histoire romaine, et là il est le point de départ des gloires inouïes qui se sont rassemblées autour de cette famille. L'époque des rois était close depuis bien des siècles, la république avait épuisé ses destinées, l'Empire s'en allait chancelant vers sa ruine, que le souvenir de Caïa Cæcilia Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, planait encore sur la ville éternelle. Dans son admiration pour cette matrone, Rome lui avait érigé une statue au Capitole. Varron, au rapport de Pline, atteste que la quenouille garnie de laine et le fuseau de

Caïa Cæcilia se conservaient encore de son temps dans le temple de Sangus, et que l'on gardait dans celui de la Fortune une robe que cette princesse avait tissue pour l'usage de Servius Tullius.

Ce culte traditionnel rendu à une femme que son rôle politique n'avait point détournée des convenances et des occupations de son sexe, est un des



Fig. 43. — Tombeau de Cæcilia Métella sur la voie Appienne, d'après Piranesi.

traits caractéristiques de l'ancienne Rome, et nous aurons occasion de remarquer jusqu'à quel degré l'idée et les attributs de Caïa Cæcilia étaient entrés dans le type de l'épouse romaine. Mais ce qui ajoute encore à la gloire de ce personnage mystérieux, c'est d'avoir obtenu les éloges d'un Père de l'Église. Saint Jérôme a cité l'épouse de Tarquin l'Ancien comme l'un des modèles de la pudicité conjugale chez les gentils. « Le nom du prince auquel elle fut unie, dit le saint docteur, disparaît sous les ombres de l'antiquité comme celui des autres rois; mais la rare vertu qui a élevé cette femme

au-dessus de son sexe est gravée si profondément dans la mémoire de tous les siècles, que le temps n'a pu l'effacer. » (*Adv. Jovinian. Lib.* I, c. XLIX.)

Une autre Cæcilia est restée célèbre jusqu'à nos jours, non par les qualités dont elle fut ornée, puisque les historiens ne nous en ont rien transmis, mais par la grâce et la majesté du monument qui lui servit de tombeau. Fille de Q. Cæcilius Métellus le *Crétique*, que nous avons vu consul en 685, elle fut mariée au triumvir M. Licinius Crassus. Assis vers le sommet d'une colline que la voie Appienne monte rapidement, le sépulcre élevé par le Romain à son épouse dominait avec grandeur les tombeaux, les temples, les *villæ* et les aqueducs qui portaient à la ville des Césars le tribut des lacs et des fleuves. De nos jours, cet admirable monument n'est plus qu'une ruine; mais il est resté le plus noble ornement de cette sublime région de la campagne romaine, si grandiose dans ses lignes, si suave dans l'ondulation de ses plans.

Posant sur un dé quadrilatère, construit en travertin, ce tombeau a la forme d'une tour aux plus élégantes proportions. Une frise à festons entrecoupés de têtes de taureau décore avec grâce la partie supérieure, et un toit conique terminait autrefois ce gracieux monument. Ce toit fut renversé au moyen âge et remplacé par des créneaux de défense qui subsistent encore en partie. Le temps et les hommes ont respecté jusqu'aujourd'hui l'inscription dédicatoire placée sous la frise, faisant face du côté de la voie, et surmontée de plusieurs trophées. Elle porte seulement ces mots:

CAECILIAE
Q. CRETICI F.
METELLAE CRASSI.

Nous ne résistons pas au désir de placer sous les yeux du lecteur, dans un chapitre consacré à la mémoire des Cæcilii, ce monument si connu, et dont les ruines défieront longtemps encore les siècles (fig. 43).

A l'intérieur du monument, on admirait le sarcophage dans lequel Crassus déposa le corps de son épouse. Il fut enlevé au seizième siècle, et placé dans Rome sous le *cortile* du palais Farnèse, où il est encore. Nous donnons ici le dessin de ce sarcophage avant les restaurations qu'on lui a faites, et qui lui ont enlevé quelque chose de son caractère (fig. 44 et 45).

Q. Cæcilius Métellus Pius fut père d'une autre Cæcilia Métella, qui épousa d'abord M. Æmilius Scaurus, prince du sénat, deux fois consul. Devenue veuve, elle s'unit en secondes noces à celui qui fut plus tard le trop célèbre dictateur L. Cornélius Sylla Félix (666), consul cette année même avec Pompée. Cette mésalliance d'une fille des Cæcilii choqua toute la ville, et Plutarque (*in Syllam*) rapporte que l'on chanta dans les rues des couplets à la honte de celui qui n'avait pas reculé devant une telle ambition; « les sénateurs eux-mêmes, au rapport de Tite-Live, n'estimant

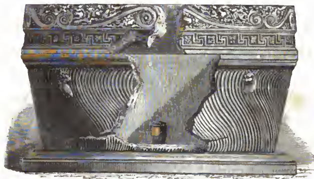


Fig. 44. — Sarcophage de Cæcilia Métella, d'après Piranesi.

pas digne de la main d'une si grande dame celui qu'ils avaient jugé digne du consulat. » Au reste, Sylla entoura toujours Métella de la plus haute considération. Il eut d'elle deux enfants jumeaux, un fils et une fille, qu'il appela, l'un Faustus et l'autre Fausta.

L'héritier des Cornelii et des Cæcilii, que nous avons vu succomber à Thapsus, eut une fille qui conquit au plus haut degré l'estime de la société romaine. Elle est connue sous le nom de Cornélia. Ayant perdu son mari P. Crassus qui périt dans la guerre des Parthes avec son père le triumvir, elle épousa en secondes noces le grand Pompée. Plutarque dit à propos de cette nouvelle Cæcilia : « Ceste dame avoit beaucoup de grâces pour attraire un homme à l'aimer, oultre celle de sa beaulté; car elle estoit hones-

tement exercitée aux lettres, bien apprise à jouer de la lyre, et sçavante en la géométrie, et si prenoit plaisir à ouïr propos de la philosophie, non point en vain, ny sans fruict : mais, qui plus est, elle n'estoit point pour tout cela ny fascheuse, ny glorieuse, comme le deviennent ordinairement les jeunes femmes, qui ont ces parties et ces sciences-là. Davantage, elle estoit fille d'un père, auquel on n'eust sceu que reprendre, ny quant à la noblesse de sa race, ny quant à l'honneur de sa vie. » (*Plutarque* d'Amyot, *in Pompeium*.)

Notre intention n'est pas d'énumérer ici toutes les gloires qu'apportèrent, par leurs alliances, à la *gens* Cæcilia, les femmes de cette grande race. L'ar-

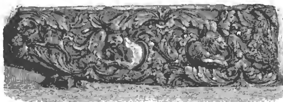


Fig. 45. — Fragment de la frise du sarcophage de Cæcilia Métella, d'après Piranesi.

bre généalogique placé en tête de ce chapitre en donnera quelque idée (fig. 37); mais nous ne devons pas omettre la fille de Pomponius Atticus, celle-là même que Cicéron salue encore tout enfant, dans ses lettres à son père : « *Puellæ Cæciliæ bellissimæ salutem dices.* » (*Ad Atticum*, VI, 4.) Elle fut mariée à l'ami et lieutenant d'Auguste, M. Vipsanius Agrippa, qui préféra l'alliance de Pomponius Atticus, simple chevalier de la *gens* Cæcilia, à celle des plus grandes familles.

La fille de Cæcilia Attica fut appelée des noms de son père Vipsania Agrippina, et Auguste l'ayant fiancée, dès l'âge d'un an, à Tibère, elle épousa celui-ci et lui donna pour fils Drusus César, le père même de cette Julie que Messaline fit périr en l'année 43, et dont la mort fut le moyen dont se servit la divine Providence pour amener au christianisme notre illustre Pomponia Græcina. Plus tard, Auguste rompit le mariage qu'il avait noué lui-même. Tibère se vit contraint de renvoyer Vipsania qui était

enceinte, et jouissait de l'estime universelle, aussi bien que de la tendresse de son mari. Ce divorce imposé fut très-sensible à Tibère qui dut épouser Julie, la propre fille d'Auguste. Il est à croire que si le futur empereur fût demeuré sous l'ascendant de la petite-fille des Cæcilii, Rome et le monde n'auraient pas vu les affreux désordres qui souillèrent le trône impérial, et mirent à l'ordre du jour les infamies qui forment le caractère du règne des premiers Césars.

Séparée pour toujours de Tibère, Vipsania épousa en secondes noces Asinius Gallus, et mourut en l'année 20 de l'ère chrétienne. Elle est la seule des nombreux enfants d'Agrippa qui n'ait pas péri de mort violente. Son second mari, Asinius Gallus, était fils du célèbre orateur C. Asinius Pollion, qui, appelé aux honneurs du consulat et du triomphe, eut aussi la gloire d'ouvrir à Rome la première bibliothèque publique. Il mourut dans sa villa de Tusculum, la troisième année de notre ère. Sa fille, belle-sœur de Vipsania, épousa M. Claudius Marcellus Æserninus; et ce fut cette alliance qui introduisit dans la *gens* Asinia l'usage du surnom Marcellus, qu'on y retrouve fréquemment depuis, avec celui d'Agrippa qu'y apportait en même temps la petite-fille de Cæcilius Atticus. Un nouveau mariage sera-t-il venu, dans la seconde moitié du premier siècle, resserrer encore l'alliance des deux familles Asinia et Cæcilia ? C'est ce que semblerait insinuer le *cognomen* de ce Q. Cæcilius *Marcellus*, possesseur, sous Trajan, de la magnifique villa Tusculane dont M. de Rossi vient de déterminer l'emplacement. (*Bollettino* 1872.) Il n'était pas rare à cette époque que les fils de famille adoptassent comme troisième nom celui de leur mère, et cette villa de Q. Cæcilius Marcellus, si elle ne fut pas la dot même d'Asinia Marcella, mère de celui-ci, se trouve du moins en rapports de voisinage avec d'importantes possessions des Asinii (villa, briqueteries) sur ce même territoire de Tusculum.

Telle fut l'illustre race d'où sortit au deuxième siècle la vierge Cécile, dont la gloire efface par son éclat toutes les grandeurs qui l'avaient précédée. Elle fut donnée du ciel pour unir en sa personne l'ancienne Rome, en ce qu'elle avait de plus noble et de plus pur, à la Rome nouvelle qui, à partir de Cornélius Pudens et de Pomponia Græcina, avait déjà enrôlé dans ses rangs généreux plus d'un membre ou d'un allié de la *gens* Cæcilia. Les

autres demeurèrent, comme il n'est que trop aisé de l'expliquer, sous les ombres de l'infidélité. A rares intervalles, sous les empereurs, quelques-uns parurent sur les fastes consulaires; ainsi, nous noterons, en l'an 17 de l'ère chrétienne, C. Cæcilius Rufus dont le *cognomen* annonce une alliance des Cornelii Rufi avec la grande race des Cæcilii. Il faut descendre jusqu'à l'an 137 pour rencontrer L. Cæcilius Balbinus Vibullius Pius; mais celui-ci a droit de nous arrêter. Son *cognomen* Pius indique tout d'abord la filiation du Numidique; et, d'autre part, son *prænomen* Lucius se retrouve sur le marbre chrétien d'un Cæcilius, dont le *cognomen* a été brisé. Ce marbre, découvert par M. de Rossi au cimetière de Lucine, appartient à la dernière moitié du deuxième siècle. N'aurait-il pas rapport au consul de l'année 137, ou au fils de celui-ci? En toute hypothèse, cette inscription commence la série d'un grand nombre d'autres de la famille Cæcilia que nous énumérerons bientôt, et qui attestent directement la profession du christianisme dans cette famille au deuxième siècle.

Il serait difficile de pousser plus avant l'investigation généalogique; mais un fait de la plus haute évidence démontre que notre héroïne est issue de la branche des Cæcilii Metelli *Numidici* et *Pii*. Les monuments pouvaient seuls dirimer le problème. Nul archéologue chrétien ne peut ignorer le canon du concile de Carthage qui a fait droit si longtemps, même à Rome, dans l'attribution du nom de tel ou tel saint à une église que l'on voulait construire. Ce célèbre canon auquel M. de Rossi a fait appel avec tant de succès, pour déterminer l'origine de la basilique de Saint-Clément, porte que les églises en l'honneur des saints, peuvent être élevées seulement dans les lieux où reposent leurs reliques et dans ceux où ils ont vécu, où ils ont souffert, et, encore, dont ils ont été possesseurs. (CONCIL. CARTHAG. IV, *ann.* 398, canon XIV.) Or nous apprenons du *Liber pontificalis* que le pape saint Zacharie, qui siégea de 741 à 752, entreprit la restauration d'une Église de Sainte-Cécile qui était située sur la voie Tiburtine au cinquième mille, vers le point où le Magliano joint ses eaux à celles du Teverone. A en juger par les soins que le pontife mit à cette restauration, il faut que cette antique mémoire de sainte Cécile ait été d'une haute importance historique; d'autre part, l'état de ruine où elle se trouvait déjà au huitième siècle atteste l'époque reculée à laquelle elle remontait. Zacharie la releva

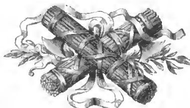
avec splendeur, l'orna de peintures, la dota richement, et il alla jusqu'à racheter les biens qu'elle avait eus autrefois, et qui avaient été envahis par les voisins. Dans son respect pour ce lieu sacré, il en confia l'administration au clergé de la basilique Vaticane, et le *Liber pontificalis*, chronique contemporaine, atteste que cette belle et riche église de la voie Tiburtine était appelée *Domus culta sanctæ Cæciliæ*.

Nous avons vu plus haut que Cæcilius Métellus le Numidique avait fait construire magnifiquement sa villa sur la voie Tiburtine, et un texte de Cicéron nous apprend que cette villa ne devait pas être très-éloignée de Rome. Le grand orateur raconte que, dans une levée de soldats, un particulier cherchant à se faire exempter sous le prétexte de la faiblesse de sa vue, le Numidique lui demanda s'il ne voyait absolument rien. — « Oh! répondit le Romain, je suis encore de force à apercevoir ta villa, en regardant de la porte Esquiline. » (*De Oratore*, II.) Cette petite distance de Rome concorde aisément avec ce que dit le *Liber pontificalis* des cinq milles qui séparaient de la ville l'église de Sainte-Cécile rebâtie par Zacharie.

Nous pouvons maintenant tirer les conséquences. Sainte Cécile n'a point souffert le martyre sur la voie Tiburtine à cinq milles de Rome, ses reliques n'y ont jamais reposé; le motif qui lui a fait ériger un sanctuaire très-important en ce lieu dès la paix de l'Église, ne peut donc être que le séjour qu'elle y aura fait, ou le domaine qu'elle y aura exercé. Or ce lieu, ce domaine, qui se rattache au souvenir et au culte d'un membre de la *gens* Cæcilia sur la voie Tiburtine, peut-il être autre que la célèbre villa du Numidique, possédée ensuite par son fils Cæcilius Pius et par sa descendance? Dès lors il nous est permis d'affirmer avec certitude la filiation qui rattache en ligne directe notre héroïne à la branche la plus glorieuse des Cæcilii. Ceci admis, il est assez naturel de conjecturer que la villa Tiburtine aura été assignée en dot à Cécile, lors de son mariage avec Valérien, et l'Église romaine que nous verrons si empressée de recueillir les traces de l'illustre martyre dans la ville, n'aura pas mis moins de zèle à les glorifier hors de Rome.

Cécile dut naître dans les premières années du règne de Marc-Aurèle, et le glaive du martyre l'avait déjà moissonnée avant la mort de l'empereur

philosophe. Sa carrière fut courte; car la mort de son jeune époux Valérien et sa propre immolation suivirent de près le jour qui éclaira l'alliance de ces deux grands noms. Ses Actes nous apprennent qu'elle souffrit la mort pour le Christ sous Marc-Aurèle et Commode; ils précisent par là même, autant qu'il est possible, la date de son glorieux trépas, puisque ces deux empereurs ne régnèrent ensemble que du 27 novembre 176 au 17 mars 180, qui fut le jour de la mort de Marc-Aurèle. C'est donc dans l'intervalle qui s'écoule entre ces deux dates que doit être placé le martyre de la fille des Cæcilii. On verra par le récit les raisons qui nous font choisir de préférence l'année 178.

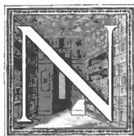




CHAPITRE XIII.

161 — 170.

Enfance de Cécile. — Elle est élevée dans le christianisme. — L'ardeur de sa foi. — Rome souterraine et ses enseignements. — Peintures des catacombes. — Leur ensemble doctrinal. — Série des faits qui sont le corps du christianisme. — Disgrâce de la synagogue et vocation des gentils. — Le Christ et ses apôtres. — L'Église. — La dogmatique chrétienne. — Mission du Fils de Dieu, suivie de celle du Saint-Esprit. — L'Agneau et la Colombe. — La Croix. — Le Baptême et la Chrismation. — Le Poisson et l'Eucharistie. — La rémission des péchés. — La morale chrétienne. — Le Martyre. — La théologie mystique. — Le dogme de la résurrection des corps affirmé dans les catacombes.



Nous savons par le témoignage de Cécile elle-même qu'elle fut nourrie dans le christianisme dès son berceau. La maison où elle fut élevée et où elle passa ses années jusqu'à l'âge nubile était située au Champ de Mars. La piété romaine érigea de bonne heure une église sur l'emplacement de cette maison, et cette église fut appelée Sainte-Cécile *de Domo*. (Fonseca, *de Basil. S. Laurentii in Dam.*) Elle fut rebâtie dans de moindres proportions, au siècle dernier, par la munificence de Benoît XIII, et une inscription qui provient de l'ancienne église, et qui est gravée en caractères de la fin du moyen âge sur un cippe antique, porte ces mots :

HAEC EST DOMVS
IN QVA ORABAT
SANCTA CAECILIA.

Le titre populaire *(Santa Maria del divino amore)* qui s'est attaché à

cette église relie le monument moderne à la maison des Cæcilii, qui fut véritablement, durant les années que la vierge passa sous son toit, un temple auguste de l'amour divin.

On ne doit pas s'étonner de trouver déjà, sous les Antonins, une maison patricienne établie au Champ de Mars. Quoique les auteurs anciens donnent à entendre que ce vaste emplacement fut destiné aux exercices militaires, sous les empereurs, il était déjà envahi dans sa plus grande partie par des temples et des édifices publics, et l'on vit Auguste, dès son sixième consulat, faire construire son célèbre mausolée entre la voie Flaminienne et la rive gauche du Tibre, au-delà même du lieu où s'éleva le palais des Cæcilii. Ce mausolée était environné de bosquets que l'empereur avait destinés à l'agrément du peuple. On sera moins étonné encore que les Cæcilii aient choisi le Champ de Mars pour y établir leur demeure, lorsque l'on se rappellera que le Numidique avait sa maison sur le Palatin. Personne n'ignore les bouleversements que Néron opéra sur cette colline, lorsqu'il bâtit sa maison dorée. Il réduisit par là même les anciens habitants du Palatin à aller chercher ailleurs l'emplacement de leur demeure, et le Champ de Mars, déjà envahi depuis Auguste, offrait assez d'espace pour que l'on fût à même de choisir. C'est donc à l'antique règle ecclésiastique qui fut en vigueur si longtemps dans la construction des églises, que nous devons de pouvoir constater aujourd'hui l'emplacement du palais des Cæcilii, au temps de l'Empire. Le souvenir de l'enfance et de l'habitation de Cécile au Champ de Mars a protégé, en le déterminant, le lieu où les Metelli, descendus du Palatin, étaient venus se poser, de même que son église de la voie Tiburtine nous éclaire sur l'emplacement de la villa du Numidique. Des fouilles nécessitées par quelques réparations vers le milieu de ce siècle, dans les substructions de la petite église de *Santa Maria del divino amore*, ont mis à découvert les restes d'importantes constructions qui attestent qu'un somptueux édifice s'élevait autrefois en ces lieux.

On ignore à quel âge Cécile fut régénérée dans l'eau baptismale. Hors le cas où la vie de l'enfant pouvait courir des risques, l'Église d'alors retardait le plus souvent ce grand acte jusqu'au moment où, l'intelligence et la volonté étant éveillées, le néophyte pouvait comprendre l'étendue des engagements contractés avec le Dieu des chrétiens. Soumise aux influences des membres

de la famille qui adoraient le Christ, Cécile n'eut point à chercher la voie qui conduit l'homme à Dieu. Elle fut de bonne heure à même de connaître d'autres aïeux, auprès desquels pâlissait la gloire de ceux que Rome païenne lui avait donnés. Elle sut que, par son baptême, elle avait eu part à l'adoption divine, et qu'elle était devenue la propre fille de l'Église qui est l'Épouse du Fils de Dieu. Sa première gloire fut de se sentir disciple des apôtres qu'il a envoyés aux hommes, comme son Père l'avait envoyé lui-même. A ses yeux, la Rome dont ses pères avaient porté si haut la puissance et si loin la domination, était déjà transformée en une Rome nouvelle, mère et nourrice des élus dans le monde entier. Les tombeaux de Pierre et de Paul étaient là comme les témoins impérissables de la foi qu'ils avaient annoncée : Pierre, dans la crypte vaticane, sous la garde des Cornelii; Paul, sur la voie d'Ostie, dans le sanctuaire souterrain que lui avait consacré Pomponia Græcina. Dès ses jeunes années, les yeux de Cécile avaient pu contempler la chaire vénérable sur laquelle Pierre s'était assis, et ses lèvres avaient pu baiser respectueusement les chaînes qu'il avait portées dans le *Carcer Tullianus*.

La jeune fille n'ignorait donc pas à quelles dures conditions la foi qu'elle professait s'était implantée, au prix de quelles épreuves elle se maintenait et se propageait, dans ce centre de l'idolâtrie et de tous les vices d'un monde dégradé. Elle savait que l'Église issue de la croix obtenait son accroissement par le glaive, et tout aussitôt elle se sentit prête. L'espérance du martyre reposa dans son cœur, jusqu'au jour où elle put en cueillir la palme. Avec quel enthousiasme elle repassait dans son souvenir les glorieux combats livrés au paganisme par les fidèles sous la tyrannie de Néron ! Avec quel pieux respect son regard s'arrêtait sur le cirque Vatican, fameux par tant de victoires chrétiennes ! L'amphithéâtre Flavien lui redisait le triomphe d'Ignace, qui avait suivi de si près les immolations commandées par Domitien. En descendant la série des Césars plus voisins de son temps, elle sentait avec transport que, si le martyre était devenu plus rare, les règnes des Trajan, des Hadrien, des Antonin, avaient eu cependant leurs privilégiés, et un pressentiment semblait lui annoncer que le César sous lequel elle avait vu le jour ouvrirait plus largement la carrière aux soldats du Christ.

Cécile était fière de la part que son sexe avait eue à tant de victoires. Elle connaissait mieux que nous la liste des héroïnes qui l'avaient précédée dans

l'arène; mais nous ne pouvons douter que ceux de ces glorieux noms qui ont pu descendre jusqu'à nous, n'aient fait battre son cœur d'une noble envie. Ainsi, au milieu des sanglantes hécatombes de Néron, son œil discernait les deux héroïques femmes, Danaïs et Dyrcé, dont la renommée était allée jusqu'à Corinthe. Sous Domitien, la gracieuse Flavia Domitilla lui apparaissait s'envolant vers l'Époux céleste, du milieu des flammes. Sous Trajan, Balbine et Théodora payaient avec joie le tribut du sang au Christ qui les avait choisies; Sérapie conduisait au triomphe Sabine, sa noble mère, à qui elle donnait ainsi la vie céleste, en retour de la vie naturelle qu'elle en avait reçue; sous Adrien, c'était Symphorose, le front ceint d'un diadème où brillaient sept rubis; sous Marc-Aurèle, Félicité, seconde émule de la mère des Machabées, entourée d'un nouveau septénaire de héros; et à l'heure où Cécile, mûrie par la grâce, repassait ainsi les glorieux fastes de son sexe, il était à espérer que l'invincible phalange des chrétiennes martyres ne tarderait pas à s'enrichir de nouvelles recrues. La superbe forteresse du paganisme, Rome la déesse, se sentait assiégée; mais elle ne devait se rendre qu'après de sanglants combats, dont la durée s'étendrait à plus d'un siècle encore.

C'est au sein de cette ville impure que Cécile devait attendre son départ pour sa vraie patrie, et, jusqu'à cette heure fortunée, il lui fallait rencontrer à chaque pas ces odieuses idoles auxquelles les esprits infernaux semblaient s'être incorporés, ces pompes, ces cérémonies de tous les jours, où Satan se faisait rendre hommage par un peuple enivré de toutes les erreurs et voué à toutes les corruptions. Plus d'une fois, dans les calamités publiques, ce cri féroce : « Les chrétiens aux lions! » digne écho des clameurs du cirque et de l'amphithéâtre, avait retenti aux oreilles de la jeune fille. On avait peut-être lieu de s'attendre de la part du pouvoir à des ménagements envers les classes élevées de la société. Le christianisme, on l'a vu, avait jeté de profondes racines dans l'aristocratie romaine, et ses progrès, de ce côté, paraissaient au grand jour. En même temps, ceux entre les mains desquels se trouvaient à ce moment les destinées de l'Empire avaient quelque intérêt à ne se pas déclarer hostiles à certaines familles, dont au besoin ils auraient réclamé l'alliance. Aussi verrons-nous que la haine du christianisme, qui était un sentiment intime dans Marc-Aurèle, sévit de préférence sur les rangs inférieurs

de la société. Les choses devant se passer ainsi, on aurait eu lieu de penser que l'ambition de Cécile pour le martyre pourrait être déçue; et en effet, si un jour elle fut satisfaite, notre héroïne le dut, après la grâce divine, à cette grandeur d'âme, à cette sublime ardeur qui la fit courir au-devant du sacrifice.

Un puissant stimulant vers le martyre s'offrait de lui-même aux chrétiens de cette génération, dans les fréquentes visites qu'ils faisaient aux catacombes pour les réunions religieuses, les anniversaires déjà si multipliés des martyrs, la sépulture des morts et le culte de leur mémoire. Rome souterraine n'était plus réduite aux hypogées primitifs qui dataient de l'époque apostolique; l'immense labyrinthe avait rayonné en tous sens, ayant, sur chaque voie romaine, pour point de départ quelque sépulture historique. Des escaliers nouvellement creusés conduisaient à des étages inférieurs; de toutes parts, grâce à l'opulence de la communauté chrétienne, les galeries s'étendaient, et leurs alvéoles recevaient journellement les corps des fidèles du Christ que la mort enlevait à l'Église militante. De nombreux *cubicula* se couvraient de fresques, œuvres d'un pinceau que n'avait pas encore trop affaibli la décadence de l'art. Sur la voie Ardéatine, les salles auxquelles accédaient les corridors qui partaient de la tombe des martyrs Nérée et Achillée, donnent encore par leurs élégants plafonds et leurs peintures murales une idée de la magnificence avec laquelle ces demeures sépulcrales étaient ornées. Les cryptes de la voie Nomentane autour du cimetière *Ostrianum*, celles de Prétextat, n'étaient point au dessous. Celles de la voie *Salaria*, des voies Latine et Lavicane, rivalisaient souvent avec ces types d'un art qui savait fondre ensemble le génie classique et l'intention chrétienne. Passé l'époque des Antonins, le style s'affaiblit et se perd dans les catacombes comme ailleurs.

Les regards de Cécile durent fréquemment rencontrer, en ces lieux sacrés, la représentation émouvante des scènes et des symboles dans lesquels se résumaient les dogmes de sa croyance. En dépit des ravages du temps, cette synthèse animée de la foi chrétienne peut encore être suivie aujourd'hui. En étudiant dans les cimetières de Lucine, de Domitille, de Priscille et des voies que nous venons de nommer, les fresques du premier et du deuxième siècle, sur lesquelles la peinture conserve encore cette pureté de

lignes et cette manière antique que celles du troisième siècle ne retracent plus que par exception, on se sent avec attendrissement en face des mêmes scènes si souvent contemplées par ces chrétiens qui, sous le règne des deux Césars Marc-Aurèle et Commode, lorsque la persécution sourde et cruelle sévissait dans tout l'Empire, venaient étudier à leur source les traditions du martyre.

Quant à l'intention et au choix des représentations qui ornent les parois et les plafonds des *cubicula*, on ne saurait y méconnaître un enseignement officiel et garanti par l'autorité compétente. Sans cesse les prêtres de l'Église romaine, les papes eux-mêmes, étaient amenés dans les cimetières, soit pour la célébration des mystères, soit pour les sépultures; ils n'eussent pas souffert que cet enseignement contredît la doctrine prêchée par les saints apôtres, et conservée comme un dépôt inviolable dans l'Église de Rome. On a donc le droit de considérer le cycle des peintures cémétériales comme ayant été exposé aux regards des fidèles avec la sanction de l'autorité. Par suite des destructions à jamais déplorables qui ont eu lieu, il est indubitable que plusieurs des sujets de cette vaste synthèse nous manquent aujourd'hui; mais assez d'éléments nous sont restés pour nous mettre à même d'y retrouver sans effort le symbole presque entier de la foi catholique. Une réserve qui s'explique aisément par la loi de l'arcane, et par le danger où l'on était sans cesse de voir la police païenne descendre dans ces souterrains pour les explorer, a fait employer plus d'une fois des types usités avec une signification différente dans la gentilité, et reproduire comme ornement des motifs profanes que leur qualité accessoire rendait insignifiants; mais les représentations directement et exclusivement chrétiennes, quoique toujours mesurées dans l'expression, y sont en telle majorité, qu'un œil investigateur ne saurait s'y tromper. Les illusions de M. Raoul-Rochette n'ont eu d'autre raison d'être que l'inconvénient dans lequel il est tombé, de prendre l'accessoire pour le principal.

La police impériale pénétrant dans ces sombres galeries n'aurait eu du moins aucune raison de poursuivre comme provocatrices à la révolte ces inoffensives peintures, qui traduisaient la pensée chrétienne sur les murailles des cryptes. Tout y respirait la paix, et rien n'annonçait qu'une réaction politique fût à craindre de la part de ceux qui venaient déposer dans les

alvéoles de ces labyrinthes les corps de tant de personnes chères et si souvent victimes de la férocité païenne. Les effigies de ces nobles victimes apparaissent plus d'une fois sur les fresques des cimetières; mais rien ne dénote en elles la résistance; c'est par la patience qu'elles ont vaincu; rien ne rappelle les tortures par lesquelles elles ont passé. En contemplant ces héros, on voit seulement qu'ils sont arrivés et qu'ils sont dans la paix : IN PACE, ЄN ЄIPHNH, ainsi qu'il est écrit sur leurs tombes.

Oui, ils sont là comme les vainqueurs, et nous verrons que les palmes et les couronnes ne leur manquent pas; mais, comme le dit l'apôtre saint Jean, « c'est par la foi qu'ils ont vaincu le monde. » (I Johan., v.) Rien n'est donc plus intéressant que de saisir au vif le principe qui les a soutenus et armés, et, sans tarder davantage, nous allons en rechercher la trace, interrogeant celles des peintures cémétériales que leur style nous montre contemporaines des événements que nous avons à raconter. Le désir de ne pas franchir l'époque où Cécile subit son glorieux martyre nous interdit le secours que nous auraient fourni les sarcophages chrétiens par les bas-reliefs dont ils commencent à paraître ornés dès le siècle suivant, et surtout au quatrième. Il nous faut renoncer pareillement à l'emploi de plusieurs peintures du plus haut intérêt que produisit le troisième siècle dans les catacombes; mais nous avons préféré conserver à cette monographie son cachet particulier. A l'époque où Cécile donna sa vie pour le Christ, l'antique société romaine est encore reconnaissable; le troisième siècle, avec ses empereurs asiatiques et tout ce qu'ils entraînent après eux, lui enlève par trop cette physionomie dont les Antonins essayèrent de lui conserver quelques restes.

Il entrait dans notre plan de commencer cette investigation des fresques cémétériales par une description générale des catacombes, ramenant le sujet à certains principes fondamentaux, à l'aide desquels il est aisé de saisir tout le système de Rome souterraine, au point de vue géologique, architectonique et chronologique. On sait que Mabillon créa un jour la science diplomatique qui n'existait pas avant lui. Il y avait eu jusqu'alors des essais plus ou moins heureux; mais, lorsque le maître eut paru, on entendit un homme aussi érudit que modeste, Papebrock, témoigner hautement de son admiration, et rendre grâces, au nom du monde lettré, au moine français qui

avait ainsi reculé les bornes du savoir humain. Notre siècle aura vu quelque chose de semblable. On avait écrit beaucoup et doctement sur les catacombes; il était réservé à M. de Rossi d'en fonder la science. Nous n'aurions fait, après tout, que répéter les leçons que nous avions prises, non-seulement dans la lecture des écrits si lumineux du puissant archéologue romain, mais dans nos relations intimes avec lui. Quant au résultat quelconque de nos études personnelles, il n'a jamais fait que confirmer ce que le moderne



Fig. 46 et 47. — Fossoyeurs des catacombes de Rome, au deuxième siècle. Cimetière de la voie Lavicane.

Bosio a enseigné dans ses savants écrits. Au reste, les travaux récents de M. Desbassayns de Richemont, de MM. Northcote et Brownlow, et du docteur Kraus, suffisent abondamment pour initier tout lecteur de bonne volonté à une branche si importante de l'archéologie chrétienne, et dans leurs excellents travaux chacun peut prendre une idée exacte de la Rome souterraine.

Avant de nous enfoncer dans ses sombres galeries, pour retrouver à la lueur des torches les fresques qui retraçaient aux yeux des chrétiens du deuxième siècle les faits et les symboles auxquels la foi les avait initiés, nous payerons un tribut de reconnaissance à ces humbles *fossores* qui par

leurs travaux gigantesques ont créé cette nécropole aux détours infinis, et dont l'étendue réelle ne sera probablement jamais connue. Les effigies de ces constructeurs à la pioche, à l'équerre et au ciseau, se rencontrent de temps en temps sur les peintures murales; hommage légitimement dû aux hommes laborieux qui préparaient ainsi des tombeaux aux martyrs, des sépultures aux fidèles, des sanctuaires et des lieux de réunion pour les membres de la chrétienté romaine. Nous reproduisons ici à leur honneur deux peintures de la catacombe des saints Marcellin et Pierre, sur la voie Lavicane, *inter duas lauros* (fig. 46 et 47). Il est à regretter que les peintres

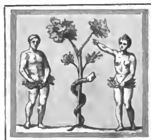


Fig. 48. — Adam et Ève tentés par le serpent. Cimetière de la voie Nomentane.

dont nous admirons les scènes historiques, les symboles et les élégants plafonds, n'aient pas songé à nous léguer aussi quelqu'un de leurs portraits, reconnaissable à la postérité.

I.

Au début de la synthèse doctrinale qu'offrent les peintures des deux premiers siècles dans les catacombes, il est naturel de placer les faits dont la succession historique constitue la base du christianisme. Nous produirons donc d'abord une fresque du cimetière de la voie Nomentane représentant Adam et Ève au pied de l'arbre de la science du bien et du mal (fig. 48). L'unité de la race humaine, sa descendance d'une même famille, l'épreuve

à laquelle furent soumis nos premiers parents, la tentation du serpent; tout est compris dans cette importante peinture.

Le cimetière de la voie Lavicane offrait aux chrétiens le spectacle de la catastrophe amenée par la désobéissance. Le péché commis, le mal et par lui la mort introduite sur cette terre, Adam et Ève dans la honte et la désolation, le serpent détaché de l'arbre et triomphant de sa victoire (fig. 49); mais, en face de cette scène désolante, le fidèle avait à se rappeler la miséri-

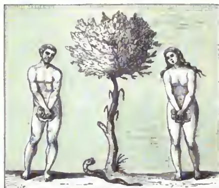


Fig. 49. — Adam et Ève après la chute. Cimetière de la voie Lavicane.

cordieuse promesse d'un rédempteur pour les coupables et pour leur race, la tête du serpent ennemi brisée par le pied de la femme.

Un sujet répété maintes fois sur les fresques des catacombes : le déluge et le rôle de Noé, nous est offert sur les belles peintures du cimetière de la voie Ardéatine; nous le retrouverons plus loin au point de vue symbolique; ici nous l'insérons dans les représentations historiques, comme l'un des jalons de l'enseignement chrétien. La justice de Dieu punissant les crimes de la terre, et sa miséricorde conservant une famille de la race humaine, afin que la grande promesse s'accomplisse en ce monde repeuplé, au temps marqué par les décrets divins (fig. 50).

L'histoire du sacrifice d'Abraham continue l'instruction du chrétien. Pour

prix de son obéissance envers Dieu, le patriarche apprend que de sa race naîtra un fils, et que, dans ce fils d'Abraham, « toutes les nations de la terre seront bénies ». (*Genèse*, XXII.) Rome a déjà part à cette bénédiction par le grand nombre de chrétiens qui se pressent dans son enceinte. Le sacrifice d'Abraham a valu à celui-ci la gloire d'être non plus seulement le père d'Israël, mais le père de tous les croyants, même dans la gentilité, comme



Fig. 50. — Noé et l'arche. Cimetière de la voie Ardéatine.

l'a enseigné saint Paul aux Romains eux-mêmes. Ce sujet revient souvent sur nos fresques; nous prenons celle-ci au cimetière de la voie Lavicane (fig. 51).

C'est maintenant le rôle passager d'Israël qui va se dessiner. Il faut à Dieu un peuple qui conserve son nom et son culte, jusqu'à l'avénement du Sauveur promis, un peuple au sein duquel s'accomplissent les figures, dont les réalités sont réservées au peuple cosmopolite des chrétiens. Saluons donc Moïse et le Sinaï, sur les sommets duquel est donnée la loi de crainte dont le juif est encore si fier, bien qu'elle ait croulé avec les murs de Jérusalem et de son temple. C'est encore le cimetière de la voie Lavicane qui nous fournit cette belle peinture (fig. 52).

Le peuple israélite ne pouvait se maintenir dans la réaction contre le polythéisme et l'idolâtrie, que par le secours d'une Providence occupée



Fig. 51. — Sacrifice d'Abraham. Cimetière de la voie Lavicane.

sans cesse à multiplier les prodiges; autrement, il retournait au veau d'or et à d'autres divinités plus odieuses encore. Un échantillon de ces merveilles





Fig. 52. — Moïse recevant la loi sur le Sinaï. Fig. 53. — Moïse fait sortir l'eau du rocher.
Cimetière de la voie Lavicane.

est le miracle de l'eau sortant du rocher, au contact de la verge de Moïse. Cette peinture sert de pendant à la précédente, au cimetière des saints Marcellin et Pierre, *inter duas lauros* (fig. 53).

Il est temps que paraisse David, roi et prophète, ancêtre direct du libérateur. Le livre de ses cantiques a passé tout entier de la synagogue dans l'Église. Sans cesse, dans ses strophes inspirées, il montre le Christ, tantôt



Fig. 54. — David armé de la fronde. Cimetière de la voie Ardéatine.

dans les souffrances, tantôt dans la gloire. Il convie toutes les nations de la terre à l'adoration du Dieu unique et véritable. C'est à David même que résiste le juif qui s'obstine à vouloir éloigner le gentil. La peinture que nous



Fig. 55. — Élie enlevé au ciel. Cimetière de la voie Ardéatine.

reproduisons est extraite d'un des plus beaux plafonds de la catacombe de Domitille, sur la voie Ardéatine. On y a peint le jeune David marchant, avec sa fronde, à l'attaque de Goliath (fig. 54).

L'Esprit de Prophétie, qui est un des principaux traits de l'Ancien Testament, est représenté par Élie dans les catacombes, comme il le fut sur le

Thabor. La peinture que nous reproduisons ici est au même cimetière de Domitille. Élie monte sur le char céleste qui va l'enlever, et laisse à Élisée son manteau de prophète. Il est à regretter que la dévotion indiscrète d'un chrétien ait mutilé cette belle fresque, en creusant un *loculus*, afin d'ensevelir un enfant plus près du martyr qui reposait sous l'*arcosolium* (fig. 55).

Le même sujet se retrouve, quoique traité d'une manière un peu différente, sur un plafond du cimetière de Priscille. D'Agincourt a recueilli cette



Fig. 56. — Élie enlevé au ciel. Cimetière de Priscille. D'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments*, t. V.

fresque que Bosio n'avait pas donnée, et nous désirons n'en pas priver nos lecteurs. La voici telle que la donne l'illustre auteur de l'*Histoire de l'art par les monuments* (fig. 56).

Enfin le moment est venu où la promesse faite au commencement va s'accomplir. Un ange est envoyé à la Vierge, fille de David, pour lui annoncer qu'elle concevra, sous l'influence de l'Esprit-Saint, un fils qui, tout en étant le sien, sera appelé le Fils du Très-Haut. Une scène si imposante ne pouvait manquer d'être placée, quoique avec mystère, sous les yeux des

fidèles. Le cimetière de Priscille nous fournit ce beau plafond, où la Vierge, assise sur un siége d'honneur, ainsi que nous la montrent presque toujours les fresques des catacombes, afin de marquer sa supériorité sur tous autres personnages, reçoit de Gabriel l'intimation du décret divin par lequel elle va devenir la mère de Dieu (fig. 57).



Fig. 57. — Annonciation de la maternité divine à Marie. Cimetière de Priscille.

Une autre peinture, continuant cette divine histoire, nous montre la Vierge-Mère allaitant le Créateur de toutes choses, qui a pris chair dans son chaste sein. Un personnage tenant à la main le rouleau qui contient les prophéties d'Israël la désigne aux gentils. L'étoile annoncée par Balaam, et qui guida les mages de l'Orient à Bethléhem, scintille au ciel. Le style primitif de cette fresque, dont la gravure ne peut donner qu'une impar-

faite idée, la fait remonter, aux yeux des connaisseurs, jusqu'à l'âge des Flaviens. On la voit au cimetière de Priscille, où elle semble se dérober aux regards, et par sa dimension très-restreinte et par la manière mystérieuse avec laquelle elle a été placée. Sur cette peinture, malheureusement détériorée par l'humidité, nous possédons le plus antique monument de Rome chrétienne en l'honneur de la Mère de Dieu (fig. 58).



Fig. 58. — La Vierge-Mère et l'étoile. Cimetière de Priscille.

La même catacombe de Priscille nous offre dans une autre salle, célèbre sous le nom impropre de *Capella græca*, une autre image de la Vierge-Mère, assise sur le trône, et se disposant à allaiter le divin enfant. Cette peinture, ainsi que celles qui l'accompagnent, remonte au temps de Marc Aurèle. C'est du même compartiment que nous avons extrait le groupe de la vierge Pudentienne. Praxède a dû veiller à l'exécution de cette fresque, dans cette crypte des Pudens (fig. 59).

Mais ces deux images de la Madone à l'usage des chrétiens de l'Église primitive ne sont pas les seules qui se rapportent aux deux premiers siècles. Celle que nous donnons à la suite des précédentes se trouve au cimetière de Nérée et Achillée, entourée des plus classiques peintures de l'âge des Antonins. Le trône désigne, selon la coutume, la majesté et la puissance de celle qui est assise et tient entre ses bras l'Enfant-Dieu. Autour d'elle sont les Mages offrant au souverain Roi, son fils, les présents de l'Orient. Il est à regretter que cette peinture ait souffert de graves détériorations (fig. 60).



Fig. 59. — La Mère de Dieu avec l'enfant Jésus. Cimetière de Priscille.

La série des peintures historiques retrace quelques-uns des prodiges de l'Homme-Dieu, de ces prodiges auxquels Cécile fera appel dans sa harangue à Tiburce, comme aux irréfragables arguments de la divinité du fils de Marie. Quant aux épisodes relatifs à la Passion du Sauveur, ils manquent, sauf peut-être celui du couronnement d'épines, au cimetière de Prétextat, et encore y serait-il tellement déguisé qu'on aurait peine à trouver des arguments pour répondre au contradicteur. Rien d'étonnant d'ailleurs, lorsque nous rencontrons si souvent les martyrs sur nos fresques, toujours placides et n'annonçant leur triomphe que par la sérénité de leurs traits.

Nous donnons ici, d'après une fresque de Nérée et Achillée, la guérison de l'aveugle-né par le Sauveur (fig. 61).

La résurrection de Lazare revient souvent sur nos peintures, et comme fait historique et comme symbole; car les traits de l'Évangile, ainsi que l'ont remarqué les Pères, servent à la fois d'arguments dans la démonstration chrétienne et d'instruction morale aux fidèles. Dans cette première partie de notre exposé, nous insérons d'abord ce qui tient au positif des



Fig. 60. — La Vierge-Mère assise sur un trône. Cimetière de la voie Ardéatine.

faits sur lesquels s'appuie la croyance. Les gentils de Rome et de l'Empire ont cru à Jésus-Christ, parce qu'il a ressuscité à Jérusalem un mort nommé Lazare, enseveli depuis quatre jours. Le sens moral que l'on peut tirer de ce fait les eût peu intéressés, si, avant tout, le fait n'eût pas été certain à leurs yeux. Tenons-nous donc pour assurés qu'ils y ont regardé de fort près, avant d'accepter le récit dans sa teneur; car personne n'ignorait les conséquences qui pouvaient résulter du passage d'un païen au christianisme. Quant à la société polie de Rome au sein de laquelle nous avons signalé et nous signalerons tant de conversions à la foi prêchée par les apôtres, on conviendra qu'elle s'affirme suffisamment par le luxe colossal de ces innom-

brables peintures dont les débris sont encore si imposants et si précieux pour l'histoire de l'art. Ne faudrait-il pas être insensé, pour prétendre encore que le christianisme, réduit aux ressources d'une agrégation formée au sein des



Fig. 61. — Le Christ guérissant l'aveugle-né. Cimetière de l'Ardéatine.

classes vulgaires, eût pu concevoir et exécuter ces œuvres d'une si haute distinction, et qui souvent rivalisent d'élégance avec les fresques si admirées des tombeaux des Nasons? Non; c'est bien l'aristocratie chrétienne de



Fig. 62. — Le Christ ressuscite Lazare. Cimetière de l'Ardéatine.

Rome qui a cru la résurrection de Lazare par le Christ, et qui a reconnu pour un Dieu le Nazaréen, maître de la vie et de la mort. Le dessin que nous donnons ici de ce sujet si souvent répété dans les cryptes chrétiennes, est pris au même cimetière de Nérée et Achillée, sur la voie Ardéatine.

Lazare est représenté en momie, et la baguette dont le Sauveur le touche figure le pouvoir divin qui peut seul rendre un mort à la vie (fig. 62).

La foi chrétienne est désormais établie sur le fondement des miracles. Les apôtres reçoivent la mission d'enseigner toutes les nations : que va devenir le judaïsme ? après avoir recruté d'une faible partie de ses membres la nouvelle société, il s'irrite de voir les gentils admis à l'alliance de Dieu. Par son dépit inhumain contre le christianisme, il renouvelle la jalousie de Jonas contre Ninive pénitente. Il fallait que ce trait tînt bien fortement à cœur aux premiers chrétiens, pour qu'ils l'aient reproduit si souvent, non-seulement sur leurs fresques murales, mais jusque sur les bas-reliefs de leurs



Fig. 63. — Jonas sous les ardeurs du soleil. Cimetière de l'Ardéatine.

sarcophages. La fureur des juifs contre la loi nouvelle, le bonheur chez les gentils convertis, de se sentir héritiers des promesses, et d'avoir éprouvé les miséricordes de Dieu, nous donnent la raison de cette insistance.

Le livre sacré nous apprend que Jonas, après avoir dénoncé aux Ninivites l'arrêt divin qui condamnait leur ville à une destruction violente dans le terme de quarante jours, s'irrita de voir Dieu pardonner à cette ville infortunée qui l'avait désarmé par la prière et par l'expiation. Dans son dépit d'avoir proféré une menace que la bonté divine avait daigné retirer, il alla se placer sur une montagne située à l'orient de Ninive, et de là il considérait avec indignation la ville qui venait de faire l'épreuve de la miséricorde céleste. Le soleil était ardent au ciel, et dardait vivement ses rayons sur le prophète. Une des fresques du cimetière de Domitille nous le représente dans l'accablement physique et moral qu'il éprouvait (fig. 63).

Il se leva cependant, et chercha à se construire un abri en ce lieu où sa colère le retenait. Dieu, qui lui ménageait une leçon, fit croître à l'instant sur l'appentis une plante grimpante aux larges feuilles que l'ancienne Vulgate appelle *cucurbita*, ce qui a donné lieu aux premiers chrétiens d'en mêler les fruits au-dessus de la tête du prophète. Sous cet ombrage, Jonas put goûter le repos de ses membres, garanti qu'il était des ardeurs du soleil. Les fresques du même cimetière, avec leur allure classique, nous le représentent dans cette attitude (fig. 64).



Fig. 64. — Jonas abrité sous le feuillage. Cimetière de l'Ardéatine.

Mais Dieu, qui voulait donner aux juifs une leçon d'humanité, envoya dès le matin un ver qui coupa la racine du bienfaisant arbrisseau; les feuilles séchèrent tout à coup et tombèrent, et les premiers feux du soleil dont l'ardeur montait toujours vinrent donner d'aplomb sur la tête de Jonas. Le courage l'abandonna, et, dans sa déception, il en vint jusqu'à souhaiter la mort. Le peintre chrétien du deuxième siècle l'a représenté dans cette situation (fig. 65).

Dieu se fit entendre alors à son prophète infidèle : « As-tu raison de t'irriter contre cet arbrisseau qui te refuse service? » — « Oui, répondit le prophète; je suis irrité à en mourir. » Et le Seigneur lui dit : « Tu te fâches

au sujet d'une plante que tu n'as pas fait pousser. Née dans une nuit, elle a disparu dans une nuit, et moi je n'aurai pas le droit de pardonner à Ninive, cette immense cité, où plus de cent vingt mille hommes ne savent pas encore discerner leur main droite de leur main gauche? » (JONAS, IV.)

Saint Augustin explique ce type de Jonas si populaire dans les premiers siècles, et si inintelligible aujourd'hui pour les chrétiens qui ne lisent plus la Bible. « Jonas, dit-il, figurait le peuple charnel d'Israël. Ce peuple était



Fig. 65. — Jonas privé de son abri. Cimetière de l'Ardéatine.

triste du salut des Ninivites, c'est-à-dire de la rédemption et de la délivrance des gentils. Pourtant, le Christ est venu appeler, non les justes, mais les pécheurs à la pénitence. Cette ombre de la cucurbite qui s'étendait sur la tête du prophète, signifiait les promesses du Vieux Testament, qui ne garantissaient, pour récompense, que l'exemption des maux temporels, et dont les bienfaits, dans la terre de promission, n'étaient qu'une ombre des récompenses futures. Ce ver qui, dès le matin, vient ronger la racine de la cucurbite, est le Christ qui, par sa parole, par la prédication de l'Évangile, a desséché ce feuillage temporel, à l'ombre duquel l'Israélite avait cru trouver un repos sans fin. Maintenant ce peuple expulsé de Jérusalem, privé de sa royauté, de son sacerdoce, de son sacrifice, toutes choses qui n'étaient que

l'ombre des biens futurs, est esclave et dispersé; il est brûlé, comme Jonas, des ardeurs de la tribulation. » (*Epist. ad Deogratias.*)

Nous arrêtons ici la première série des peintures cémétériales, qui conduisaient les fidèles de la création et de la chute de l'homme à la réparation par le Christ, et se terminaient par la substitution de la gentilité au peuple d'Israël. Nous allons suivre maintenant l'enseignement dogmatique de la foi chrétienne; mais, auparavant, il est nécessaire d'établir l'Église par laquelle la foi et la grâce nous sont transmises.

II.

La mission du Christ sur la terre ne devait être que temporaire, et l'application des moyens par lesquels l'homme s'unit à Dieu devait être confiée à d'autres hommes. Jésus en choisit douze, auxquels il dit : « Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. Allez, enseignez toutes les nations et les baptisez. » (JOHAN., XX; MATTH., XXVIII.) La crypte Ardéatine nous offre, sur une de ses fresques, le Sauveur assis sur un trône, et entouré de ces douze hommes, entre les mains desquels il va laisser la race humaine. Il les enseigne, et il leur donne l'investiture de leur pouvoir. Deux d'entre eux sont assis sur un pliant, comme préférés aux autres; c'est Pierre, pasteur des agneaux et des brebis, qui doit entrer en fonctions lorsque son maître sera monté au ciel; c'est Paul, docteur des gentils, exprimant par son office spécial la vocation de tous les peuples. Au centre sont placés les rouleaux des Écritures sacrées, qui contiennent la parole de Dieu et l'annonce prophétique de tout ce qu'il a daigné opérer pour le genre humain (fig. 66).

Mais la notion ne serait pas complète, si l'on se bornait à nous montrer ces douze dépositaires de la parole et des mystères du Christ. Ces hommes passeront, comme ont passé les prophètes; mais ils ont une œuvre à établir avant de disparaître. Ce sont eux que la sainte Liturgie célèbre, quand elle chante : « Les voici, ceux qui, vivant encore dans la chair, ont planté l'Église par leur sang. » Ils sont les ministres de l'alliance que le Fils de Dieu veut contracter avec le genre humain. Cet Homme-Dieu a résolu de se donner une épouse sur la terre, et cette épouse sera l'Église. En elle vivront

jusqu'à la fin des siècles les prérogatives qu'il a départies à ces douze hommes. Elle sera bâtie sur le fondement des apôtres (*Ephes.*, II), et en elle résideront les dogmes de la foi, les grâces qui opèrent le salut de l'homme; hors de son sein il n'y aura pas de salut. Une seconde fresque, empruntée à la catacombe de Sainte-Agnès, sur la voie Nomentane, exprime d'une manière saisissante ce passage des apôtres à l'Église. Là encore, le Christ est assis au milieu de ses disciples; mais l'exiguïté du lieu n'a pas permis à l'artiste de représenter ceux-ci au-delà du nombre de six. Au



Fig. 66. — Le Christ et les Apôtres. Cimetière de l'Ardéatine.

dessous apparait une femme, les bras étendus pour la prière; les festons suspendus au-dessus de sa tête annoncent les noces que le Fils de Dieu a célébrées avec elle. La Colombe, portant dans son bec le rameau d'olivier, l'assiste; c'est l'Esprit-Saint sous l'influence duquel elle est placée. Le parallélisme a obligé le peintre de répéter ce symbole à droite et à gauche (fig. 67).

Les apôtres avaient été institués pour l'enseignement : l'Église est en même temps enseignante et enseignée. Les apôtres avaient tous reçu le don de sanctifier les hommes par les Sacrements; l'Église possède le même don de sanctification, mais seulement dans un certain nombre de ses membres qui ont reçu un caractère spécial. Le baptême, à cause de sa nécessité, est le seul qui puisse être conféré sans ce caractère. Cette division entre l'Église

enseignante et enseignée, sanctifiante et sanctifiée, n'altère point son unité, mais elle la resserre. Le moyen dont le Christ s'est servi pour établir et conserver cette unité, est l'établissement d'un des membres de l'Église comme base essentielle de l'édifice tout entier. Pour entrer dans la construction de l'Église, tous les autres membres doivent poser sur cette base. C'est Pierre, auquel Jésus, qui est la pierre angulaire, a communiqué sa propre solidité, et qui doit vivre dans ses successeurs jusqu'à la fin des temps. Les peintures du troisième siècle expriment déjà la prérogative de ce chef des apôtres.



Fig. 67. — Le Christ, les Apôtres et l'Église. Cimetière de la voie Nomentane.

Le Christ s'est présenté comme le Pasteur universel. Les peintures cémétériales le retracent sans cesse avec ce caractère. L'homme qui doit tenir sa place a reçu de sa bouche, en la personne de Pierre, le pouvoir de paître brebis et agneaux. (Johan., xxi.) Nous donnons ici, simplement comme notion, l'une des innombrables fresques qui représentent le Pasteur. C'est un plafond du cimetière des saints Marcellin et Pierre, sur la voie Lavicane (fig. 68).

Les brebis reposent tranquilles à l'ombre de ce pasteur qui les protége, en maintenant l'unité du bercail. Une hiérarchie descend du Pasteur suprême, source divine de l'unité pastorale, et place à portée de chaque fidèle, au moyen de l'épiscopat, un représentant de l'autorité même du Christ. Mais

le lien des chrétiens entre eux étant d'abord l'unité d'une même foi, et la foi, comme l'enseigne l'apôtre, pénétrant par l'ouïe (*Rom.* x), le pouvoir pastoral est représenté par la Chaire, de laquelle descendent les enseignements. De là, dans l'antiquité, cette vénération pour la propre Chaire sur laquelle s'était assis le fondateur d'une Église, et qu'occupaient ensuite ses succes-



Fig. 68. — Le Christ en pasteur. Cimetière de la voie Lavicane.

seurs. Tertullien et saint Cyprien sont d'une grande éloquence sur l'incommutabilité de cette Chaire, et telle était l'idée qu'en avaient les premiers chrétiens, qu'on l'a trouvée, non-seulement peinte, mais gravée sur le marbre, au cimetière de la voie Lavicane. Elle y apparaît avec pompe, dominée par la colombe divine qui dirige les enseignements qui en descendent. Son importance et sa dignité sont marquées par les draperies qui l'entourent (fig. 69).

La hiérarchie de puissance figurée ainsi par un trône, et de laquelle descend l'enseignement de la foi, d'où les chrétiens sont appelés *fidèles*, n'est pas la seule dans l'Église. Elle est appelée à s'unir à une autre qui se transmet par voie sacramentelle, et est appelée la *hiérarchie d'Ordre*. C'est par celle-ci que la sanctification découle sur les fidèles. On entre dans ses rangs par l'imposition des mains du Pontife, lequel communique par degrés la vertu divine, qui chez lui a sa source dans le caractère suprême de l'épiscopat. Un plafond du cimetière de Domitille représente ce grand acte d'une

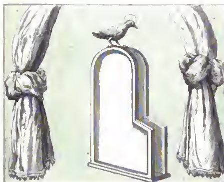


Fig. 69. — La Chaire de l'enseignement dans l'Église, gravée sur un marbre. Cimetière de la voie Lavicane.

façon expressive. Le Pontife est assis; deux ministres l'accompagnent, et il impose ses mains sur trois fidèles qui sont à ses pieds. Les rouleaux des saintes Écritures sont là, et rendent témoignage de la réalité de ce qui s'opère dans cette auguste transmission du sacerdoce même du Christ (fig. 70).

Régie par la hiérarchie de Pouvoir, et sanctifiée par la hiérarchie d'Ordre, l'Église ne forme qu'une grande personnalité, une, sainte, catholique, apostolique. Elle est l'élite de l'humanité. Elle tend vers tous les hommes, et tous les hommes ont un chemin pour arriver à elle. C'est pour s'unir à elle que le Fils de Dieu est descendu du ciel en terre. Une partie d'elle est déjà triomphante et glorifiée au ciel; l'autre est encore ici-bas, et elle se nomme *militante*, parce qu'il lui faut lutter contre les obstacles qui l'en-

travent de toutes parts dans son œuvre. Elle n'a rien à craindre cependant, car elle a été établie pour être la colonne inébranlable sur laquelle repose



Fig. 70. — L'imposition des mains pour l'Ordination. Cimetière de l'Ardéatine.

pour nous la vérité. (I *Tim.* III.) C'est cette expression de saint Paul qu'a voulu rendre le peintre du cimetière de la voie Lavicane, lorsqu'il nous fait



Fig. 71. — La Colonne, symbole de l'Église. Cimetière de la voie Lavicane.

voir deux colombes posant avec tant de sécurité au pied d'une colonne mystérieuse (fig. 71).

Dans son passage sur la terre, les épreuves ne manquent pas à l'Église. Elle a deux sortes d'ennemis. Les premiers sont les persécuteurs qui espèrent

l'anéantir par la violence; mais l'amour de son Époux lui fait tout souffrir avec patience, et par sa douceur elle triomphe de la force brutale. Ainsi se montra-t-elle à l'époque où nos peintres chrétiens la représentaient sur les murs des catacombes. Quoi de plus touchant que cet *arcosolium* du cimetière de la voie Lavicane! L'artiste y a réuni l'Époux et l'Épouse. Le Christ est sous les traits du bon Pasteur; l'Église modeste et tranquille prie les bras étendus. Près d'elle, d'un côté, est le fouet garni de plomb dont la puissance des Césars l'a meurtrie; de l'autre, le lis qui figure sa virginité. Sur un



Fig. 72. — Le Christ Pasteur et l'Église sous la persécution. Cimetière de la voie Lavicane.

arbre, les colombes aspirent vers elle, tandis que les agneaux caressent le Pasteur ou se complaisent en lui (fig. 72).

Les hérétiques forment la seconde classe des ennemis de l'Église. Ils ont juré de la corrompre, comme les deux vieillards de Babylone le tentèrent vainement à l'égard de Susanne; mais elle garde avec une fidélité complète le dépôt de la vérité qu'elle a reçu de son Époux. Elle a horreur de la moindre nouveauté en matière de doctrine, elle ne sait que mettre en pratique le commandement du Christ qui est la Vérité : *Est, est : Non, non.* (MATTH., V.) Au cimetière de Prétextat, le peintre l'a représentée sous la forme d'une innocente brebis, au-dessus de laquelle est écrit : *Susanna.* Deux loups s'approchent d'elle, espérant en triompher. Sur la tête de l'un d'eux est écrit : *Senioris*, pour *Seniores.* Par la pureté inviolable de sa foi, l'Église triomphe

de toutes les séductions, et mérite le bel éloge que lui donne saint Paul, de n'avoir en elle « ni tache ni ride ». (*Ephes.*, v.) Cette peinture n'appartient



Fig. 73. — L'Église sous le type de Susanne. Cimetière de Prétextat.

qu'au troisième siècle; mais elle nous était si utile pour achever de caractériser l'Église, que nous nous sommes permis de l'insérer ici (fig. 73).



Fig. 74. — L'Église intercédent pour le genre humain. Cimetière de Priscille.

Mais là ne se borne pas le rôle de l'Église en ce monde. Elle est la mère commune, et, sans cesse, elle intercède pour les enfants que son sein a portés. Voyons-la suppliante au cimetière de Priscille. Le laticlave décore

sa tunique; on sent en elle l'Épouse du roi. Son attitude exprime l'ardeur de sa prière. Elle demande le retour des brebis perdues, la persévérance des brebis fidèles, l'éloignement des fléaux, les effusions nouvelles de la miséricorde. Vit-on jamais plus de grandeur unie à plus de majesté (fig. 74)?

Un plafond du cimetière de la voie Lavicane nous montre encore l'Église dans son rôle d'intercession. Elle n'a plus la même grandeur qu'au cime-



Fig. 75. — L'Église sous les traits de la jeunesse. Cimetière de la voie Lavicane.

tière de Priscille; sa tunique est néanmoins ornée du laticlave; une sorte de diadème apparaît sous son voile. Inspiré par les visions d'Hermas que nous avons citées plus haut, le peintre a affecté de lui donner les traits de la jeunesse, afin d'exprimer qu'elle ne saurait vieillir (fig. 75).

III.

La notion de l'Église étant ainsi établie, nous avons à suivre maintenant sur nos peintures les traces de son action. C'est elle qui met le chrétien en plein rapport avec le Christ dont elle est l'Épouse, et le chrétien, une fois

initié, se trouve faire partie lui-même de l'Église. Nous avons montré la Chaire de l'enseignement comme l'organe de la vérité révélée. Un dogme primordial en descend ; c'est que Dieu s'est manifesté à l'égard des hommes par deux *missions* divines qui ont eu lieu : mission du Fils par le Père, mission du Saint-Esprit par le Père et le Fils. Dans la mission qu'il a reçue, le Fils est symbolisé par un agneau. Or l'agneau est destiné à l'immolation. On l'offre en sacrifice par l'effusion de son sang, et ce sang est destiné à



Fig. 76. — L'Agneau et la Colombe, types divins. Cimetière de Priscille.

apaiser la colère du ciel. Mais l'Agneau divin triomphe de la mort, et saint Jean, dans sa prophétie, nous le montre établi royalement sur l'autel, portant la trace glorieuse de son immolation; et les chœurs célestes chantent éternellement : « Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir la gloire et les hommages dus à la Divinité. » (*Apoc.*, v.)

Dans la mission qu'il est venu remplir, non temporaire ainsi que celle du Fils, mais permanente jusqu'à la fin des siècles, l'Esprit-Saint qui est comme l'âme de l'Église, ainsi que l'enseignent les Pères, de même que le Fils en est l'Époux, opère en même temps sur chaque fidèle par la grâce dont il est le dispensateur et l'instrument. Le symbole sous lequel il s'est manifesté est la colombe. Son attribut visible est la branche d'olivier, autre signe d'amour

et de paix. L'olive donne l'huile qui, avec le pain et le vin, est le troisième bienfait que Dieu a départi aux hommes dans l'ordre de nature et dans l'ordre de grâce (*Psalm.*, IV). Sanctifiée par les rites sacrés, l'huile devient le Chrême, qui est le moyen de l'action sacramentelle de l'Esprit-Saint sur l'homme.

De la diversité des missions et des opérations du Fils et du Saint-Esprit, nous apprenons à connaître la distinction des personnes en l'Essence divine, sans qu'il soit porté atteinte à l'unité de cette Essence. Le Fils, que représente l'Agneau, nous a révélé le Père. L'Esprit, qui s'est manifesté sous l'image de la Colombe, nous a donné par son action le troisième terme des relations divines. Les peintres des catacombes ne pouvaient avoir l'idée de représenter la personne du Père qui n'est pas envoyé; mais ils ont exprimé la seconde et la troisième personne sous les traits à l'aide desquels les saintes Écritures ont caractérisé leur mission. C'est ainsi que nous trouvons au cimetière de Priscille l'Agneau et la Colombe, posés hiératiquement sur le pied d'égalité, comme la base de toute la croyance chrétienne (fig. 76).

Or c'est par son immolation sur la croix que l'Agneau a racheté les péchés du monde. C'est par la substitution de l'arbre du Calvaire qu'a été réparé le désastre dont l'arbre de la science du bien et du mal avait été l'occasion dans le paradis terrestre. La croix, « scandale pour les juifs, folie aux yeux des gentils » (I *Cor.*, I), est donc le point de départ du christianisme. Les peintures des catacombes ne pouvaient pas demeurer muettes sur ce signe sacré, et s'il importait de ne pas l'exposer trop visiblement aux regards des païens qui pouvaient pénétrer tôt ou tard dans ces sanctuaires souterrains, il n'en avait pas moins le droit d'être exprimé aux yeux des fidèles, pour lesquels d'ailleurs il était l'objet de tant d'amour et de tant d'espérances.

Aucun sujet en effet, si ce n'est le divin mystère de l'Eucharistie, ne s'offrait aussi fréquemment dans les catacombes aux regards des futurs martyrs, que le signe de la croix sur laquelle l'Agneau de Dieu a offert le sacrifice de la rédemption. Les plus anciennes peintures de Rome souterraine sont celles du cimetière de Lucine. Nous leur empruntons le plafond d'une des deux chambres les plus primitives (fig. 77). Au centre, on aperçoit encore l'image demi-effacée du bon Pasteur, qui se retrouve sur les pendentifs de la voûte, croisant avec l'image de la femme qui prie, les bras

étendus. Le reste appartient au pur agrément de la décoration. Des têtes selon le goût antique, des génies dessinés dans toute la pureté classique; tous ces motifs secondaires sont de ceux que le sévère Tertullien permet aux chrétiens d'employer « comme simple ornement, *simplex ornamen-*

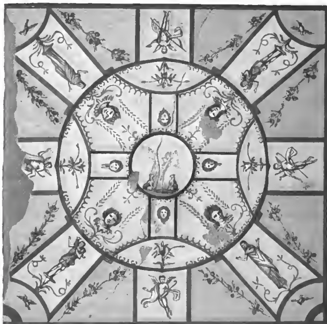


Fig. 77. — Plafond décoré de la croix. Premier siècle. Cimetière de Lucine.

tum. » (*Adv. Marcionem.* Lib. II, cap. XXII.) Le style est celui des peintures de Pompéi, et des connaisseurs d'un goût incontestable ne font aucune difficulté de rapporter cette fresque au temps des Flaviens. Pour un œil tant soit peu attentif, le sujet n'est autre que le triomphe de la Croix, et le jeu des compartiments n'a d'autre but que de la représenter tout en la dissimulant. Le centre du plafond l'exprime de la manière la plus sensible.

Les pendentifs la présentent encore d'une façon plus développée, et, pour la troisième fois, on la retrouve projetant ses quatre lignes à la retombée de la voûte. On dirait un défi lancé par Lucine au paganisme de Rome.

Un autre plafond qui descend à l'âge des Antonins, au cimetière de Pris-

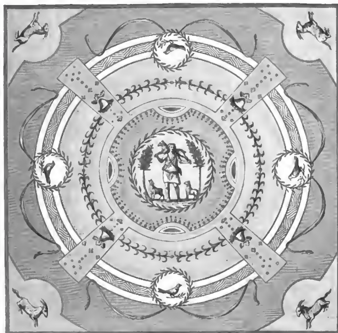


Fig. 78. — Autre plafond orné de la croix. Deuxième siècle. Cimetière de Priscille.

cille, présente la croix d'une manière non moins expressive, ayant aussi le bon Pasteur au centre (fig. 78). L'ornementation simple et animée donne à cette charmante peinture le cachet de l'époque; et, à son aspect, on éprouve quelque chose du bonheur que devaient ressentir les chrétiens, en voyant ainsi le signe du salut qu'ils osaient très-rarement risquer sur les pierres sépulcrales, arboré d'une façon si significative, et dominant la salle tout entière.

Le plus souvent la croix n'est pas arborée avec cette pompe. Elle est simplement un arbre dont la vue doit rappeler celui qui fut l'instrument du salut du monde. Toute l'antiquité des Pères, et le concert de toutes les





Fig. 80. — La colombe devant les deux arbres. Fig. 79. — La colombe devant l'arbre. Cimetière de l'Ardéatine.

liturgies de l'Orient et de l'Occident, célèbrent le choix que le ciel a fait du bois pour réparer le dommage causé par le bois à l'humanité tout entière. Cette jolie peinture du cimetière de la voie Ardéatine nous présente une



Fig. 81. — L'arbre tendant vers la croix. Cimetière de l'Ardéatine.

âme symbolisée sous la forme d'une colombe, et aspirant avec tout son amour vers l'arbre qui lui redit le dévouement de son libérateur divin (fig. 79).

Une autre colombe, dans un des compartiments du même plafond, contemple le mystère du bois dans toute son étendue. Les deux arbres sont

devant elle ; le premier n'est plus qu'un bois mort, auquel le second arbre, par la réparation du péché de l'homme, a ôté la vie (fig. 80).

Toujours au même cimetière, dont les fresques occupent par leur nombre et par leur importance la première place dans les merveilles de la Rome



Fig. 82. — L'arbre étendant ses rameaux sur le troupeau. Cimetière de l'Ardéatine.

souterraine, nous devons signaler l'arbre mystérieux trahissant sa signification d'une façon plus sensible encore. Pour signe de la vie qui est en lui, il lance deux rameaux verdoyants, et son tronc est accompagné d'une tra-



Fig. 83. — Même sujet, avec variation. Même catacombe.

verse horizontale qui donne à cette peinture sa signification complète. A droite et à gauche, une colombe le contemple, et chacune d'elles a devant les yeux le tronc dénudé de l'arbre fatal (fig. 81).

D'autres fois, l'intention est plus cachée, et, sous l'apparence d'un paysage, la même région des catacombes nous offre l'arbre étendant deux rameaux,

comme pour embrasser le monde (fig. 82). A son ombre bienfaisante, le troupeau, représenté tantôt par la brebis, tantôt par le bœuf, goûte le repos et la sécurité (fig. 83).

Ainsi la croix d'où est descendue la réconciliation du ciel avec la terre, et par laquelle a été renouée l'alliance entre Dieu et l'homme, planait sur toutes les pensées et sur tous les sentiments des fidèles qui se réunissaient dans ces lieux sacrés. Tous les bienfaits divins avaient émané de la croix par le sang rédempteur dont l'Agneau l'avait arrosé. Ce sang précieux était la source d'où découlaient les moyens mystérieux par lesquels Dieu s'unit à l'homme, c'est-à-dire les Sacrements.

IV.

Le premier de tous était le Baptême, qui montrait l'eau devenue puissante pour laver, non plus seulement les corps, mais les âmes. Le sang du Christ lui a donné cette vertu, et elle s'est écoulée avec lui du flanc du Rédempteur ouvert par la lance. Mais le prélude de l'emploi de l'eau pour purifier le monde a été le déluge, œuvre de justice, en attendant l'œuvre de la miséricorde qui ne devait paraître qu'après l'arrivée du Rédempteur. La représentation de Noé dans l'arche flottant sur les eaux est fréquente sur nos peintures; mais elle s'y complète toujours par la présence de la colombe apportant le rameau d'olivier. Dans notre nouvelle naissance, la Colombe opère avec l'Agneau. L'eau régénère l'homme, et l'huile le fait parfait chrétien. C'est ce que chante l'Église, le Jeudi-Saint, lorsqu'elle célèbre la dignité du Chrême sacré. « Lorsque les crimes du monde, dit-elle, eurent été expiés par le déluge, la colombe vint présager la paix rendue à la terre, par le rameau d'olivier qu'elle portait, annonce des faveurs que nous réservait l'avenir. Cette figure se réalise aujourd'hui, lorsque, les eaux du baptême ayant effacé tous nos péchés, l'onction de l'huile vient donner beauté et sérénité à nos visages. » (Pontificale rom.) Nous prenons, entre plusieurs autres, cette représentation du mystère dans les peintures du cimetière de la voie Lavicane (fig. 84).

On sent que c'est en face d'une peinture analogue, que Tertullien a écrit

ces lignes : « De même qu'après les eaux du déluge qui fut comme le baptême du monde, l'antique iniquité étant effacée, la colombe sortit de l'arche, et y rentrant avec la branche d'olivier, signe de paix chez les gentils



Fig. 84. — Noé, l'eau et la colombe. Cimetière de la voie Lavicane.

eux-mêmes, annonça l'apaisement du courroux céleste; ainsi, dans l'ordre spirituel, lorsque la terre, c'est-à-dire notre chair, remonte du lavoir sacré, laissant derrière elle ses anciens péchés, la Colombe de l'Esprit-Saint, envoyée



Fig. 85. — Le baptême et la confirmation. Cimetière de Lucine.

du ciel, vole sur nous, apportant la paix de Dieu, en sorte qu'il nous est aisé de voir que l'arche a été la figure de l'Église. » (*De Baptismo*, cap. VII.)

Sur la fresque que nous donnons à la suite, et que nous empruntons à l'une des chambres primitives du cimetière de Lucine, les paroles de Ter-

tullien sont appliquées à la lettre. Le ministre du Baptême, après avoir plongé trois fois son néophyte dans l'eau purifiante, l'en retire régénéré, et du ciel, la Colombe divine descend, apportant l'olivier dont l'huile confirmera le nouveau chrétien (fig. 85).

Quoi d'étonnant si le catéchumène, instruit des merveilles qu'il a plu à Dieu d'opérer par l'élément de l'eau, aspirait ardemment à la fontaine sacrée où il devait perdre toutes ses souillures, et si, pour peindre son ardent désir, il empruntait avec transport les paroles de David, au psaume XLI : « Comme le cerf altéré désire l'eau des fontaines, ainsi mon âme aspire vers



Fig. 86. — Cerfs figurant les catéchumènes qui aspirent au baptême. Voie Lavicane.

son Dieu ? » De là, les représentations de l'âme haletante au baptême sous la forme d'un jeune cerf, ainsi que nous la rencontrons sur cette peinture du cimetière des saints Marcellin et Pierre, *inter duas lauros* (fig. 86).

V.

Le Christ ayant ainsi régénéré le néophyte, et l'Esprit-Saint l'ayant marqué de son sceau, il lui faut désormais une nourriture qui soit en rapport avec son origine. « Ce n'est pas de la chair et du sang, dit saint Jean, qu'il est né, mais de Dieu » (JOHAN., I); il faut que Dieu même devienne son aliment. Ce sera encore le fruit de l'arbre de la croix, sur lequel l'Agneau est immolé pour être ensuite mangé dans le festin pascal, et la Colombe divine aura encore ici son rôle. Mais rien n'étant plus merveilleux et plus surhumain que cette nutrition que le Christ avait annoncée, lorsqu'il disait : « Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage » (*Ibid.*, VI), la représentation d'un tel mystère sur les pein-

tures chrétiennes devait être l'arcane par excellence. Dès l'origine, les fidèles, pour l'exprimer, eurent recours à une anagramme qui renfermait tout, et ne trahissait rien aux yeux des profanes. Cette anagramme, composée de chacune des premières lettres d'une formule exprimant le dogme de la foi, donnait un mot significatif en rapport avec le mystère et représentant les figures bibliques qui l'avaient annoncé. La formule était : ΙΗΣΟΥϹ ΧΡΙΣΤΟϹ ΘΕΟΥ ΥΙΟϹ ΣѠΤΗΡ, *Jésus-Christ Fils de Dieu, Sauveur*. L'anagramme donnait ΙΧΘΥϹ, Poisson. Dès lors, le nom et l'image du Poisson devinrent la *tessère* des chrétiens, et on le retrouve, dès l'origine, sur leurs inscriptions, sur leurs pierres gravées, et sur leurs peintures. L'inscription d'Autun, celle de saint Abercius, mille autres débris de l'antiquité chrétienne ont



Fig. 87. — La colombe et le poisson. Tombe gravée, au cimetière de Priscille. De Rossi, *Bollettino*, 1864, février.

donné matière à écrire, avec autant de profondeur que d'intérêt, sur le symbole chrétien du Poisson; et des savants, comme S. E. le cardinal Pitra et M. de Rossi, ont laissé peu à dire sur un point de si haute importance.

Pour rester dans notre sujet, nous nous bornons aux représentations du Poisson dans les catacombes romaines. Nous commençons par cette pierre sépulcrale du cimetière de Priscille (fig. 87).

Nous avons là un monument en parfait rapport avec celui que nous avons relevé ci-dessus, représentant les deux personnes divines envoyées pour le salut de l'homme, avec cette différence que le Fils de Dieu ne paraît pas sous la forme de l'Agneau, mais sous celle du Poisson. L'un et l'autre symbole a la même signification; mais l'Agneau est pour être immolé, et le Poisson pour servir de nourriture. Cette tombe qui n'a pas d'autre inscription, et qu'un œil distrait pourrait aisément négliger, n'a pas été relevée, et la réunion des deux symboles n'en est pas moins d'une haute importance,

si on la rapproche de l'autre peinture du même cimetière, sur laquelle la Colombe est unie à l'Agneau.

La peinture chrétienne des catacombes ne pouvait manquer de remonter jusqu'à l'Ancien Testament, pour y chercher la première manifestation du Poisson mystérieux qui doit être à l'homme nourriture et remède. Or voici

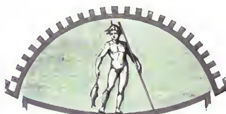


Fig. 88. — Tobie et le poisson. Cimetière de l'Ardéatine.

sur les fresques du cimetière de Nérée et Achillée le jeune voyageur Tobie rapportant triomphalement le Poisson qui doit opérer d'une manière si efficace en faveur de lui-même et des siens (fig. 88).

Mais pour servir à la fin bienfaisante à laquelle il est destiné, il faut préalablement que le Poisson meure comme l'Agneau. Le fer l'a traversé,



Fig. 89. — Le poisson immolé. Cimetière de l'Ardéatine.

et il a été soumis à l'action du feu avant de devenir l'aliment mystique des âmes. De là, est-il représenté, au même cimetière de l'Ardéatine, dans l'état de souffrance et de mort qui a fait de lui la victime du sacrifice, à laquelle participe le chrétien comme à l'aliment de sa vie (fig. 89).

Ainsi préparé pour le besoin de l'homme, l'ἰχθὺς (*Jésus-Christ Fils de Dieu, Sauveur*) apparaît maintes fois servi sur la table, uni au pain et nourrissant ses convives. La plus ancienne de ces peintures, malheureusement plus qu'à demi ruinée, est celle de l'ambulacre du cimetière de Domi-

tille dont nous ne donnons ici qu'une idée imparfaite. Elle est dans le style des fresques contemporaines de Pompéi. On y voit servi sur une table élégante un poisson entouré de petits pains, et deux convives assis qui vont s'en nourrir (fig 90).

Les fresques du troisième siècle au cimetière de Calliste sont plus expressives encore et plus détaillées; mais étant postérieures à l'époque à laquelle nous nous arrêtons, nous avons dû les négliger, malgré leur importance dogmatique, dans ce travail auquel nous voulons laisser jusqu'à



Fig. 90. — Pain et poisson servis sur la même table. Ambulacre de Domitille.

la fin sa couleur historique. Nous sommes plus que dédommagés par la précieuse peinture que nous offre le cimetière de Lucine, dans un *cubiculum* que sa forme et son ornementation font aisément remonter au règne des Flaviens.

Sur la paroi de l'une des chambres primitives de cette catacombe, dans l'intervalle qui sépare l'un de l'autre deux *loculi* superposés, est peint le Poisson portant sur son dos une corbeille identifiée avec lui dans un même symbole. Cette corbeille est remplie de petits pains qui s'accumulent jusqu'à son orifice; au centre de la corbeille est une ouverture fermée par un léger treillis, à travers lequel on aperçoit un vase de cristal rempli d'un vin dont la transparence est encore sensible. Ce symbole eucharistique est répété deux fois, deux poissons ainsi chargés de la corbeille

se correspondant l'un à l'autre. Nous en reproduisons immédiatement ici le dessin (fig. 91).

Il est aisé de reconnaître que cette peinture n'a rien d'historique, et qu'elle est exclusivement dogmatique. Désormais le poisson eucharistique est expliqué. L'ἰχθὺς, c'est-à-dire « Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur, » est ici identifié avec le pain et le vin eucharistiques, et la parole du Christ est prise à la lettre, lorsqu'il a dit : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. Ma chair est véritablement nourriture et mon sang est véritablement breuvage. » (JOHAN., *ibid.*) Sur d'autres fresques, le poisson apparaît mort et préparé comme pour un repas; ici il est vivant et l'on ne peut plus nier que, dès la fin du premier siècle, la relation personnelle du Christ avec le pain et le vin consacrés n'ait été reconnue. Il n'est pas jusqu'à la corbeille contenant



Fig. 91. — Pain et vin identifiés au poisson. Cimetière de Lucine.

les dons eucharistiques, qui n'ait son fondement dans les usages primitifs, comme étant usitée pour renfermer le pain et le vin consacrés. (HIERONYM. *ad Rusticum.*) En présence de cette peinture de si grande importance, M. de Rossi relève la légèreté avec laquelle M. Renan a osé dire que le poisson ne paraît dans les catacombes qu'à l'état de mets, servi sur une table où le Christ prend un repas avec ses disciples. D'abord, la peinture d'un tel repas n'existe pas dans les catacombes, et si, plusieurs fois, des convives y apparaissent se nourrissant de poisson, c'est une application de l'arcane, tandis qu'ici c'est l'arcane lui-même antérieur à toute représentation historique. La peinture du cimetière de Lucine constate irréfragablement ce fait, que la foi de l'Église catholique représentée sur ce monument de l'âge apostolique n'a pas varié, et que l'identité du pain et du vin eucharistiques avec la personne même du Christ, fut reconnue dès l'origine du christianisme.

Après les symboles dans lesquels se déclare cette identité, viennent les

figures où l'on voit le Christ, sous la forme humaine, dispensant lui-même le Pain vivant. Telle est cette fresque du cimetière de l'Ardéatine, où il est représenté ayant les pains dans le pan de sa robe (fig. 92).

La multiplication miraculeuse du pain eucharistique qui ne s'épuise jamais, quel que soit le nombre de ceux qui y participent, est marquée au cimetière de Nérée et Achillée par les sept corbeilles qui demeurèrent



Fig. 92. — Le Christ et les pains dans le pan de sa tunique. Cimetière de l'Ardéatine.

pleines de pain, après que les cinq mille hommes eurent été rassasiés. On voit que cette peinture est à la fois historique et symbolique (fig. 93).

Nous retrouvons le pur symbole dans une autre série de peintures, où l'aliment divin est présenté sous la forme mystérieuse du lait, qui est la première nourriture de l'homme. L'emploi de cette figure de l'Eucharistie se trouve déjà dans les Actes de sainte Perpétue, écrits aux premières années du troisième siècle. La martyre raconte que le Pasteur représenté, comme le personnage des sept corbeilles, sous les traits d'un homme en cheveux blancs, lui a mis dans la bouche un lait délicieux. Sur une peinture du cimetière de la voie Lavicane, le vase contenant ce lait divin est placé sur le dos de l'Agneau lui-même, pour figurer son identité avec lui, comme

la corbeille contenant le pain et le vin est incorporée au poisson sur les peintures de Lucine (fig. 94).



Fig. 93. — Les sept corbeilles. Cimetière de l'Ardéatine.

Le même Agneau reparaît sur une fresque du cimetière de l'Ardéatine; mais le vase ne pose pas immédiatement sur lui. Il en apparaît comme le



Fig. 94. — Le vase de lait porté par l'Agneau. Cimetière de la voie Lavicane.

dispensateur et le gardien, comme celui auquel il faut s'adresser pour obtenir cet aliment qui procède de lui; c'est dans cette intention qu'il le tient suspendu à sa houlette. On voit combien ce symbolisme est à la fois plein de grâce et de doctrine (fig. 95).

Outre une fresque du cimetière de Lucine où le Pasteur lui-même tient le vase de lait, nous en signalerons une autre encore au cimetière de la voie



Fig. 95. — L'Agneau ayant le vase de lait suspendu à la houlette. Peinture des cryptes de l'Ardéatine.

Nomentane, où ce même Pasteur est représenté entre deux de ces vases, sur l'un desquels pose sa houlette (fig. 96).

Nous terminerons la déclaration du symbole du lait eucharistique, par cette



Fig. 96. — Le bon Pasteur ayant à ses côtés deux vases de lait. Voie Nomentane.

représentation tirée des peintures primitives du cimetière de Lucine. On y voit le vase de lait établi seul sur une sorte de monticule. A droite et à gauche, deux brebis le gardent respectueusement, comme un dépôt dont elles connaissent le prix, et qui semble avoir été placé là pour elles (fig. 97).

Nous avons dû nous étendre longuement sur les manifestations d'un point aussi capital de la doctrine catholique que l'est celui de l'Eucharistie. On a été à portée de constater la croyance primitive sur l'essence de cette nourriture divine, et, après avoir contemplé le chréiien régénéré dans l'eau et rendu parfait par l'huile sainte, nous le voyons maintenant mis en possession du Christ lui-même qui s'incorpore à lui. Mais il nous faut explorer



Fig. 97. — Le vase de lait et les deux brebis. Cimetière de Lucine.

encore la série des grâces dont le sacerdoce chrétien, que nous avons vu ci-dessus conféré par le pontife, est le moyen.

VI.

L'homme régénéré dans le Christ n'est pas pour cela devenu impeccable. Si, après le baptême, après la réception de l'Esprit-Saint, et la participation au Poisson divin qui est le même que l'Agneau, il lui arrive de retomber dans le péché, sera-t-il perdu sans retour? La miséricordieuse prévoyance du Christ est venue à son secours, en éiablissant un autre sacrement, dont l'effet est de remettre les fautes commises après le baptême.

L'Église romaine n'eut pas seulement à consigner l'expression de ce dogme sur les représentations patentes dans les lieux de réunion des chrétiens. Elle dut protester avec une insistance particulière contre les orgueilleuses tendances des sectes rigoristes qui prétendaient borner le pouvoir sacramentel à établir l'homme dans l'amitié de Dieu, sans plus aucun moyen de le restituer dans cet heureux état, s'il avait le malheur d'en déchoir.

Ces pharisiens de la loi nouvelle se scandalisaient des paroles que le Sauveur avait dites à ceux de la synagogue : « Le Fils de l'homme a le



Fig. 98. — Le paralytique emportant son lit. Voie Ardéatine.

pouvoir de remettre les péchés. » (MATTH., IX.) Semblables à d'autres hérétiques qui n'ont pas voulu prendre à la lettre les paroles du Christ, quand il dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » ils refusaient d'accepter la portée de son langage, lorsqu'il déclara qu'il remettait les péchés « en tant que Fils de l'homme ». Ils entendaient par là borner la puissance du caractère sacerdotal conféré dans l'ordination, comprenant très-bien que si le Christ, en tant que Fils de l'homme, a pu remettre les péchés, d'autres fils de l'homme peuvent recevoir de lui le même pouvoir. Pour protester contre cette odieuse hérésie, l'Église romaine fit peindre fréquemment dans les catacombes l'image du paralytique emportant son lit, parce que ce fut dans

la guérison de ce malade que le Christ prononça ces solennelles paroles, qu'il interpréta plus tard, en disant : « Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur sont remis. » Nous choisissons encore dans le cimetière de la voie Ardéatine le sujet que nous plaçons sous les yeux du lecteur (fig. 98).



Fig. 99. — Le bon Pasteur et les chèvres. Cimetière de Priscille.

De là, transportons-nous au cimetière de Priscille, et contemplons-y ce gracieux plafond dont le dessin est donné ci-dessus (fig. 99). Le Pasteur en occupe le centre ; mais ce n'est plus une brebis qu'il porte sur ses épaules ; c'est la chèvre qui ne semblait pas appelée à un tel honneur. Aux pieds du Pasteur, le troupeau est représenté par l'agneau et la chèvre, afin de donner à entendre que, dans sa miséricorde, le Sauveur, qui n'a parlé que

d'agneaux, consent à recevoir près de lui cette espèce inférieure qui figure les pécheurs ayant perdu la sainteté de leur baptême, et l'ayant recouvrée par le ministère des clefs. Ils sont rentrés au bercail, et il ne tient qu'à eux de n'en plus sortir. Avec quel amour cette humble chèvre réhabilitée dans le troupeau contemple le Fils de l'homme, auquel elle doit son heureuse rentrée sous les ombrages dans lesquels se jouent des colombes !

L'Église romaine, lorsque le montanisme fit irruption dans son sein, ne se borna plus à faire peindre le bon Pasteur sur les murailles des cimetières ;



Fig. 100. — La Samaritaine. Voie Ardéatine.

Tertullien, dans son dépit, se plaint que le pape Zéphyrin fût allé jusqu'à faire graver ce signe d'espérance pour les pécheurs jusque sur les calices, où, après avoir été réconciliés par le sacrement de la Pénitence, ils venaient aspirer le sang du Christ. Mais, pour revenir à nos fresques, l'Évangile y avait déjà été mis à contribution quant aux types de la réhabilitation, témoin la coupable mais humble Samaritaine, si gracieusement représentée sur une des fresques du cimetière de Domitille (fig. 100).

La scène de Lazare enseveli depuis quatre jours, et répandant déjà l'odeur de la corruption, est sans cesse représentée, non-seulement comme un monument du pouvoir du Christ sur la vie et la mort, mais le plus

ordinairement comme le symbole du pouvoir sacramentel qu'il a laissé à son Église, de rendre la vie de l'âme au pécheur le plus invétéré, par la rémission des péchés. Nous choisissons, dans la catacombe *inter duas lauros*, sur la voie Lavicane, le sujet que nous donnons ici. On y voit le Christ étendant sa main vers la momie de Lazare, et formant le signe de la bénédiction (fig. 101).

C'est ainsi que la mission du Fils de Dieu et de l'Esprit-Saint, de l'Agneau et de la Colombe, au moyen du Baptême, de la Chrismation, de l'Eucha-



Fig. 101. — Résurrection de Lazare. Voie Lavicane.

ristie et de la Pénitence, a restitué à l'homme, malgré sa chute, l'être surnaturel, et, selon l'expression hardie de saint Pierre, l'a fait « participant de la nature divine ». (II PETR., I.)

VII.

Il s'agit maintenant de montrer ce que doit être cet homme renouvelé, et pour cela nous avons à chercher les traits de la vie morale du chrétien sur nos peintures.

La première chose qui nous frappe, c'est cette sorte d'identité qui semble désormais établie entre le médiateur divin et ceux qu'il est venu rattacher à Dieu. Elle avait déjà apparu, lorsque l'appellation de *Christianus* fut décrétée à Antioche, pour désigner désormais les disciples du Christ.

Dans les catacombes et sur les antiques représentations chrétiennes, le Poisson apparaît fréquemment, mais il ne signifie pas toujours le Christ; souvent c'est le fidèle même qu'il exprime. Qu'est le fidèle en effet, sinon un poisson? le Christ n'a-t-il pas dit à ses apôtres : « Je vous ferai pêcheurs d'hommes » (MATTH., IV)? Aucune des peintures de l'époque à laquelle nous nous arrêtons ne représente cette pêche, si ce n'est peut-être celle par trop effacée de l'ambulacre du cimetière de Domitille; mais le chrétien-



Fig. 102. — Poisson, symbole du chrétien. Voie Latine.

poisson lui-même abonde déjà sur les fresques du second siècle. Nous le donnons ici comme échantillon, d'après une peinture du cimetière de la voie Latine (fig. 102).

De même, le Verbe incarné étant dépeint sous les traits de l'agneau, son disciple devra revêtir aussi le caractère de l'agneau. « Je vous envoie, dit le Sauveur, comme des agneaux au milieu des loups. » (LUC, X.) Dans la parabole où il se représente comme le Pasteur, il parle sans cesse des fidèles



Fig. 103. — Agneau, symbole du fidèle. Voie Lavicane.

comme de ses brebis « qu'il connaît, et dont il est connu ». (JOHAN., X.) Le cimetière de la voie Lavicane nous fournit les types que nous produisons ici (fig. 103). Il n'est pas jusqu'au pauvre pécheur réhabilité après le baptême dont il avait perdu la grâce, qui ne reparaisse, sous les traits de la chèvre, il est vrai, mais agile et régénéré. Le même cimetière nous met à même d'en reproduire ici le type (fig. 104).

La manifestation de l'Esprit-Saint sous la forme de colombe amenait un nouveau type pour désigner le chrétien par imitation. Au-dessus des eaux du Jourdain c'est l'Esprit-Saint qui se manifeste sous un signe sensible :

Spiritus Sanctus; mais l'âme humaine est désignée aussi, dans les Écritures, sous le nom de *spiritus*. Le Psautier se termine par ces paroles : *Omnis spiritus laudet Dominum.* (*Psalm.* CL.) L'antiquité païenne avait consacré la colombe à Cypris; le christianisme s'en empare désormais et l'inscrit de toutes parts, dans son sens nouveau, sur ses monuments primitifs. Tantôt elle vole, tantôt elle repose, tantôt elle tient dans ses pattes le laurier de sa



Fig. 104. — Chèvre, symbole du pécheur réconcilié. Voie Lavicane.

victoire, tantôt elle le porte à son bec; rien de plus répété aux catacombes. Nous en réunissons ici deux seulement, d'après les fresques des cimetières de Priscille et de Sainte-Agnès : l'une sort du combat triomphante, l'autre plane déjà vers le Christ (fig. 105).

Avant d'aller plus loin, il nous faut parler du symbolisme des fleurs sur les peintures des catacombes. Nous y rencontrons souvent la rose et le lis réunis ensemble comme sur une même tige; le lis, signe de la pureté de l'âme; la rose consacrée par les païens à l'amour profane, et devenue pour



Fig. 105. — Colombes, symboles des âmes. Cimetières de Priscille et de Sainte-Agnès.

les chrétiens l'expression de cet amour suprême qui les conduisait au martyre. Minucius Félix, dans son *Octavius* (cap. XXXVIII), répond aux païens qui accusaient les sectateurs du christianisme de dédaigner les fleurs, parce qu'ils ne s'en couronnaient pas : « Bien que toute créature, étant un don inviolable de Dieu, ne puisse être souillée en elle-même par le mauvais usage, nous nous abstenons, il est vrai, de certain emploi de ces créatures, pour ne pas donner lieu de penser que nous accordons quelque chose aux

démons dans ce qui leur est consacré, ou que nous rougissons de notre religion. Mais est-il permis d'ignorer le goût que nous professons pour les fleurs, nous qui faisons tant de cas de la rose du printemps et du lis, et généralement de ce que les fleurs offrent de charme, soit dans leurs couleurs,



Fig. 106. — La rose et le lis. Cimetière de l'Ardéatine.

soit dans leur parfum? Nous savons nous en servir, soit pour en joncher la terre, soit pour en former de fraîches guirlandes, dont nous entourons notre cou. Si nous n'en couronnons pas nos têtes, excusez-nous; c'est par l'odorat et non par les cheveux de l'occiput, que nous aspirons le parfum



Fig. 107. — Le laurier et le collier de perles. Voie Ardéatine.

des fleurs. » Ce goût des premiers chrétiens pour les plantes et les arbres odoriférants paraît sur les peintures cémétériales, dans les rinceaux dont elles sont décorées si souvent. Quant à la rose et au lis emmêlés, il ne se peut rien voir de plus gracieux que les échantillons que nous en donnons ici, d'après les fresques du cimetière de l'Ardéatine (fig. 106).

Le laurier, symbole de cette victoire qui ne s'acquiert que par une lutte au champ d'honneur, et qui est sans cesse célébré dans l'antiquité ecclésiastique comme l'emblème du martyre, ne pouvait manquer de figurer parmi les symboles en faveur dans Rome souterraine. La même catacombe qui vient de nous donner la rose et le lis, nous fournit aussi le laurier accompagnant le collier de perles qui sera le prix du vainqueur (fig. 107).

Mais il faut entrer maintenant dans la série des actes de vertu que le chrétien devra pratiquer pour être digne de son divin caractère. Avant tout, il lui faut mettre en Dieu une confiance inaltérable. Son espérance dans le secours d'en haut doit être cette ancre que recommande l'apôtre. (*Hebr.* VI.)

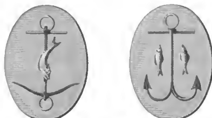


Fig. 108 et 109. — Le poisson et l'ancre.
Pierres gravées du cabinet de M. Hamilton, publiées par Lupi.

Aussi voyons-nous fréquemment sur les pierres gravées pour l'usage des fidèles, et qui sont arrivées jusqu'à nous, le poisson, figure du chrétien, se serrant fortement contre cette ancre de salut, qui, terminée par la Croix, montre que toute l'espérance de l'homme repose dans le Christ, qui a délivré le genre humain par l'effusion de son sang sur le bois de la rédemption. Nous produisons seulement ici deux exemples de ce symbole si connu (fig. 108 et 109).

A côté de l'espérance apparaît l'humilité, l'homme étant d'autant moins disposé à mettre sa confiance en lui-même, qu'il sent tout ce que Dieu opère en sa faveur. De là cette simplicité héroïque, caractère d'une nouvelle génération que l'on aurait crue descendue du ciel et se révélant à la terre. Un jour le Christ avait béni un enfant, et il avait dit à ceux qui l'entouraient : « Si vous ne devenez comme cet enfant, vous n'entrerez point dans le royaume

des cieux. » (MATTH., XVIII.) La simplicité devait donc faire le caractère de la nouvelle société appelée à triompher de l'ancienne, au sein de laquelle l'orgueil et toutes les convoitises étaient déchaînés. Cette vertu respire de toutes parts dans les nombreuses figures qu'a produites l'art des catacombes. On sent que tous ces personnages ont traité avec Dieu, et qu'il leur en reste l'impression douce et profonde du néant de l'homme. Clément d'Alexandrie, dans son délicieux *Carmen* au Christ, *Roi des enfants*, épanche l'enthousiasme qu'inspirait à ses contemporains cette paix, fruit de l'humilité chrétienne. Nous donnons ici le Christ bénissant un enfant, d'après une fresque



Fig. 110. — Le Christ bénissant un enfant. Cimetière de la voie Latine.

du cimetière de la voie Latine (fig. 110). Ceux qui voudraient y voir la guérison de l'aveugle-né n'ont évidemment pas considéré avec attention cette peinture qui retrace un enfant et non un homme, en même temps qu'elle est en parfait rapport avec le récit évangélique.

La confiance envers Dieu et l'humilité produisent la prière; et l'on peut dire que le grand nombre des figures chrétiennes des catacombes représente le chrétien dans l'exercice de cet acte de piété envers Dieu. La révérence avec laquelle l'homme doit aborder ce souverain seigneur, est exprimée par le type de Moïse qui vient d'ôter sa chaussure par respect, avant de s'approcher du buisson ardent, près duquel il doit s'entretenir avec Dieu. Les belles peintures du cimetière de Nérée et Achillée nous fournissent encore cet intéressant sujet (fig. 111).

Quant à la prière elle-même, ainsi que nous venons de le dire, elle est partout dans les catacombes. Ces hommes, ces femmes, recueillis et immobiles, qui ont reçu le nom d'*Orantes*, se retrouvent à chaque pas. On sent que c'est avec Dieu qu'ils traitent. Leur attitude représente le Christ, les bras étendus sur la croix et offrant sa prière pour le salut du genre humain. Ils savent que c'est par lui que leur prière monte jusqu'au ciel et est agréée, et ils persévèrent dans l'application à Dieu avec lequel la con-



Fig. 111. — Moïse se déchaussant. Catacombe de la voie Ardéatine.

templation les unit. Que leur importe le fracas qui accompagne les convulsions de l'Empire au-dessus de leur tête? Leur âme repose en Dieu, leur corps exprime la figure de la croix; sous quelques jours peut-être ils seront immolés; mais la Rome nouvelle, grâce à la prière silencieuse, s'établira par eux, et les temples des faux dieux, s'écroulant, verront s'élever du sol de la ville éternelle les basiliques qui porteront jusqu'aux cieux le nom et la gloire des martyrs. Nous donnons pour *spécimen* la prière d'un homme, prise sur une fresque des saints Marcellin et Pierre (fig. 112), et celle d'une femme, empruntée aux galeries de la voie Nomentane (fig. 113). Soit que les *orantes* des catacombes expriment la prière éternelle des bienheureux au sein de Dieu, soit qu'ils rendent la prière de ceux qui sont encore dans la

voie de l'épreuve, il est à remarquer que le caractère et l'expression demeurent toujours les mêmes.

Le détachement des choses temporelles et la patience sous la main de Dieu dans les épreuves, entraient aussi dans le caractère du chrétien. Il lui fallait se déprendre des charmes de la vie présente dont il avait reconnu la vanité et trop souvent le danger, depuis qu'il avait écouté les enseignements





Fig. 112 et 113. — Orantes.
Catacombe de la voie Lavicana. Catacombe de le voie Nomentane.

de l'Évangile. L'exemple de Job soumis à Dieu au sein même des plus grandes tribulations, était rappelé aux premiers fidèles par saint Jacques dans sa solennelle Épître (*Cap*. v). L'effigie de ce héros de la patience ne pouvait donc être omise dans la série des peintures catéchétiques des cimetières. Nous la donnons ici, d'après une des fresques de la catacombe Ardéatine, où le saint arabe apparaît isolé de tous les biens de ce monde, et assis sur son fumier (fig. 114).

Au reste, ils devaient être prêts à la tribulation, ces chrétiens des générations premières, obligés qu'ils étaient de compter sans cesse sur le martyre, comme sur le dénouement plus ou moins prochain de leur existence.

Ils n'allaient pas au baptême sans avoir entendu lire, durant les heures solennelles qui précédaient, l'histoire des trois enfants jetés à Babylone dans une fournaise ardente, pour avoir refusé d'adorer la statue de Nabu-



Fig. 114. — Job sur son fumier. Cimetière de l'Ardéatine.

chodonosor. Ces trois héros furent miraculeusement préservés; mais les chrétiens n'ignoraient pas que Dieu ne s'était pas engagé à répéter le prodige, chaque fois que ses serviteurs de la loi nouvelle seraient appelés à





Fig. 115 et 116. — Les enfants dans la fournaise.
Voie Nomentane. Voie Salarie.

confesser leur foi. Pierre avait dit aux chrétiens dans sa première Épître : « Le Christ a souffert dans sa chair ; armez-vous de cette pensée. » (*Cap.* IV.) Le martyre ou l'apostasie, telle était l'alternative qui pouvait s'offrir à eux d'un moment à l'autre. C'est pour cette raison que la représentation des trois enfants dans la fournaise est une des plus fréquentes sur les fresques des catacombes. Nous en produisons deux exemples ici : le premier emprunté

au cimetière de la voie Nomentane (fig. 115), et le second à celui de Priscille (fig. 116). Cette dernière fresque est remarquable par la présence de la divine Colombe planant au-dessus des trois martyrs, et portant dans son bec le rameau d'olivier, pour rappeler l'huile sacrée de la Confirmation, qui donne au chrétien la force de confesser la foi du Christ, au milieu même des supplices.

Un autre type du martyre non moins expressif et non moins fréquent sur nos fresques est Daniel dans la fosse aux lions. Le courage tran-

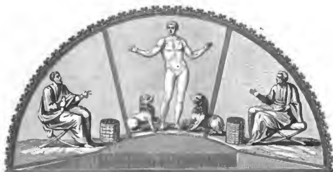


Fig. 117. — Daniel dans la fosse aux lions. Voie Ardéatine.

quille avec lequel le prophète affronta ces bêtes féroces devait accompagner le chrétien, lorsqu'il aurait à descendre dans l'amphithéâtre pour y être à son tour dévoré par les lions; et si quelquefois, par exception, il plaisait à Dieu de donner la leçon aux païens, en contraignant ces animaux féroces à demeurer immobiles et respectueux aux pieds des athlètes de la foi, le chrétien ne devait pas compter sur le prodige, mais se tenir toujours prêt à sentir la dent de ces animaux affamés s'enfoncer dans sa chair et dévorer ses membres. Le nombre des martyrs de l'amphithéâtre dépasse de beaucoup, on le sait, celui des martyrs du bûcher. Les jeux publics étaient fréquents et ils avaient besoin d'être alimentés. Nous prenons ce sujet dans les peintures des cryptes Ardéatines, à cause de la solennité avec laquelle il est traité (fig. 117). Saint Pierre et saint Paul, fondateurs de l'Église

romaine, ayant près d'eux les saintes Ecritures, sont assis de chaque côté du martyr, pour soutenir sa foi, et lui rappeler la constance dont ils lui ont donné la leçon par leurs écrits et par leurs exemples.

Qu'ils fussent appelés ou non à sortir de cette vie d'une manière précipitée et violente, les chrétiens devaient toujours se tenir prêts, gardant dans leurs âmes l'alliance qu'ils avaient scellée avec Dieu par le baptême, et pratiquant jusqu'à la fin les œuvres qu'inspire une foi vivante. La parabole de l'Évangile leur était connue. (MATTH., XXV.) C'est au milieu de la nuit, au sein même de leur sommeil, que devait retentir le cri qui les appellerait



Fig. 118. — Les cinq vierges sages. Voie Nomentane.

devant le juge. A ce moment, leurs lampes devaient être non-seulement allumées, mais garnies de cette huile, sans laquelle la lumière ne saurait briller. Le Christ donne à entendre que, parmi les hommes, les uns se trouvent prêts pour ce moment solennel, et les autres en retard. Il met en scène dix vierges, dont cinq sont pourvues de l'huile nécessaire qui manque aux cinq autres. Les riches galeries de la voie Nomentane nous ont fourni le gracieux sujet que nous reproduisons ici. On y voit les cinq vierges sages qui viennent d'entendre le cri. Elles se sont levées, leur provision d'huile est faite, et, le flambeau à la main, elles s'avancent vers la lumière éternelle qui va les recevoir pour toujours (fig. 118).

Le Sauveur avait établi sa loi sur le double fondement de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain; les peintures cémétériales ne pouvaient donc manquer d'offrir leurs enseignements sur la pratique du second com-

mandement, que le Christ déclare être exigible de nous aussi bien que celle du premier. (MATTH., XXII.) Le symbole de cette charité fraternelle était exprimé par les agapes, festins communs institués par les apôtres et continués après eux, pour unir ceux qui étaient frères par le baptême dans une étroite familiarité. Les mêmes cryptes de la voie Nomentane nous fournissent cette charmante fresque, où brille, avec la simplicité chrétienne, tout le charme de la peinture antique (fig. 119).



Fig. 119. — Le festin des Agapes. Voie Nomentane.

Mais l'union entre les frères ne suffirait pas à l'accomplissement du grand précepte de l'amour du prochain. Le chrétien doit subvenir par l'aumône aux besoins de ses frères. Cette charité qui porte à s'imposer des privations pour soulager les autres hommes dans leurs nécessités, fut un des caractères du christianisme qui émurent davantage les païens, d'autant plus qu'ils voyaient les chrétiens non-seulement se secourir entre eux, mais encore prendre à leur charge ceux qui n'avaient pas le bonheur de partager leurs croyances. Nous trouvons au cimetière de la voie Lavicane une charmante expression de la charité chrétienne, dont il nous semble ne devoir pas priver le lecteur. Trois chrétiens sont à une table; l'un enlève un mets, et s'empresse de le donner à un pauvre; l'autre, voyant arriver un

serviteur chargé d'un autre mets, lui fait signe de l'aller porter à quelque indigent; en sorte que la table restera à peine servie. Une chrétienne préside à cette table et approuve par sa présence et par son geste les largesses que font ses deux convives (fig. 120).

VIII.

Nous avons parcouru dans cette revue des peintures de Rome souterraine un nombre considérable de sujets exprimant, tantôt dans leur réalité, tantôt



Fig. 120. — L'eumône. Voie Lavicene.

sous des symboles, les principaux points du dogme et de la morale du christianisme. Notre investigation, nous l'avons dit, ne devait avoir pour objet que les fresques dont le style nous reporte généralement à la période qui a précédé le troisième siècle. Sans les pertes à jamais regrettables qu'a éprouvées Rome souterraine, il est à croire que notre synthèse eût été beaucoup plus complète. Nous pouvons cependant l'enrichir encore, en reproduisant ici quelques sujets que nous avons réservés pour la fin, parce qu'ils sont le complément de l'instruction catholique, et ouvrent la voie à la théologie mystique qui, recherchant l'union toujours plus intime avec Dieu, est le sommet de la perfection chrétienne. Cette tendance supérieure qui ne s'écarte jamais de la stricte orthodoxie dogmatique, a son point de départ dans les écrits de saint Denys et de Clément d'Alexandrie, et elle continue de se manifester dans les livres des auteurs mystiques canonisés par l'Église.

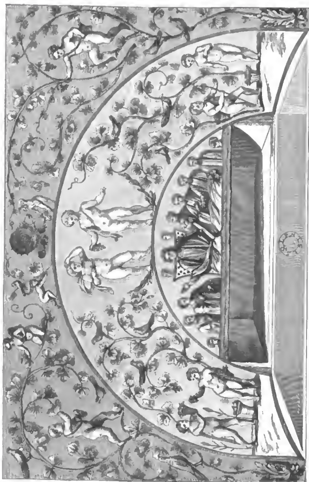


Fig. 121. — Le Christ et les raisins. Cimetière de la voie Ardéatine.

Au cimetière de Domitille, le Christ est représenté assis au milieu de ses disciples (fig. 121). La peinture de l'*arcosolium* a été gâtée malheureuse-

ment par l'indiscrète dévotion d'un chrétien qui, pour être plus près du martyr enseveli dans le tombeau servant d'autel, a fait creuser son *loculus* de manière à tronquer toutes les figures. La voûte de cet *arcosolium* est tapissée d'une vigne, sur laquelle le peintre a fait figurer avec beaucoup de grâce les génies de la vendange que reproduisait le pinceau antique. Le but de l'artiste sera demeuré secret à plus d'un spectateur; mais un sentiment plus intime du christianisme en donne la clef. Sur les rameaux de la vigne sont multipliées les colombes, qui, ainsi que nous l'avons vu, figurent les âmes. La pensée chrétienne est donc tout entière ici; seulement elle est plus mystérieuse. Quelle est la vigne, quelle est la grappe que nous avons sous les yeux? C'est le Christ lui-même, connu et goûté par l'âme, qu'un amour profond et encouragé attire à une union plus étroite. L'Épouse du Cantique des cantiques, chargée par l'Esprit-Saint d'exprimer cette union, le fait en ces paroles : « Mon bien-aimé est une grappe dans les vignes d'Engaddi. » (*Cap.* I.) Ainsi la décoration de cet *arcosolium* n'est pas seulement un ornement capricieux entourant la scène du centre; elle a pour objet de rendre une des principales figures de l'Épithalame sacré.

A la suite de ce gracieux rinceau sur lequel se déploient si richement l'aisance et la richesse du pinceau antique, mises au service du plus intime sentiment chrétien, nous donnerons cet autre plafond symbolique emprunté au même cimetière, et sur lequel le spectateur non initié pourrait croire, au premier abord, que l'idée chrétienne ne fait pas le centre de la composition (fig. 122). Orphée jouant de la lyre n'est évidemment pas un emprunt fait aux figures bibliques. Pourtant, il est là entouré des symboles habituels que les peintures cémétériales puisent dans les saintes Écritures. On est donc obligé de recourir à l'idée, si l'on veut s'expliquer comment le mythe antique a pu s'unir ainsi au symbole chrétien, et il faut avant tout distinguer la forme païenne ou idolâtrique d'avec le sens nouveau que voient en lui les disciples du Christ.

Il s'agit ici d'un être supérieur, centre du concert de tous les êtres, et les attirant tous autour de lui par la mélodie de ses accords. Pour le chrétien qui a appris à le connaître et à le goûter comme principe de l'harmonie universelle, qu'est le Fils de Dieu incarné, sinon le véritable Orphée? On comprend alors l'admirable langage de Clément d'Alexandrie, contemporain

de notre peinture, faisant allusion à l'Orphée des païens. « Combien, dit-il, est différent, le chantre merveilleux dont j'ai à vous parler! Il est venu, et à l'instant il a brisé nos chaînes, il a détruit la cruelle servitude sous laquelle nous tenaient les démons; il nous a fait passer sous un autre joug, le plus doux, le plus facile à porter, celui de la piété. Nous rampions sur



Fig. 122. — Orphée. Cimetière de la voie Ardéatine.

la terre, il nous rappelle au ciel. Lui seul a su attendrir la barbarie, apprivoiser l'homme, de tous les animaux le plus féroce. Déjà, comme créateur, le Verbe, ce chantre des cieux, avait mis ce bel ordre dans l'univers, enseignant aux éléments discordants à former un concert admirable, de même que le musicien sait tempérer le mode dorien par celui de la Lydie. Tels ne sont pas les accords du chantre de Thrace, semblables à ceux dont Tubal fut l'inventeur; mais tels furent ceux de David, qui, dans l'har-

monie de ses chants, fut en accord avec le Dieu créateur. Le Verbe de Dieu, né de David, bien qu'il fût avant lui, a rejeté la lyre et la harpe, instruments inanimés, et, saisissant ce monde avec l'homme qui est le microcosme, il a su accorder notre corps et notre âme au moyen de l'Esprit-Saint, et en faire un instrument à plusieurs voix pour célébrer Dieu. Il a dit à cet instrument : « Tu es ma harpe, ma flûte, mon temple ; » harpe par l'harmonie des sons, flûte par le souffle qui t'inspire, temple pour le Verbe qui résidera en toi.

« Mais le Verbe qui a fait de l'homme un si bel instrument, n'est-il pas lui-même une lyre plus sainte, plus complète, plus dégagée de toute discordance, celui dont Dieu se sert, la Sagesse qui est au-dessus du monde ? Quel est ce nouveau cantique qui a retenti ? La vue rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, les boiteux redressés, les égarés remis dans la voie de la justice, Dieu montré à ceux qui étaient insensés, la corruption détruite, la mort vaincue, les fils rebelles réconciliés avec le Père. Car la lyre de Dieu aime le genre humain ; le Verbe est rempli de compassion ; il exhorte, il avertit, il châtie, il conserve, il protége, et promet pour récompense le royaume des Cieux, lui qui n'a d'autre avantage à retirer de nous que notre salut.

« Ce cantique dont je parle, n'allez pas le croire nouveau, dans le sens d'un vase que l'on façonne ou d'un édifice qu'on élève. Il était avant l'aurore, ce cantique. (Psalm. cix.) Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. (Johan. i.) Mais il a voulu paraître sur la terre en ces derniers temps, et être appelé du nom sanctifié et auguste de Christ, et c'est en ce sens que je l'appelle le Cantique nouveau. Dieu et homme tout ensemble, il a apparu récemment aux hommes, pour nous apporter la félicité complète. Formés par ses enseignements à bien vivre, nous passons à l'éternelle vie. » (*Cohortatio ad Gentes.*)

Le Christ est donc l'Orphée véritable, et les chrétiens craignaient d'autant moins d'invoquer en lui un personnage du paganisme, qu'il circulait des vers qu'on lui attribuait, et dans lesquels l'unité de Dieu était célébrée. Il n'était pas nécessaire que tous les chrétiens qui étaient appelés à contempler le centre de ce beau plafond, eussent conscience du Christ comme étant la lyre divine, le principe de l'harmonie de tous les êtres, qu'ils saisis-

sent en propres termes la distinction du Cantique éternel au sein du Père et du Cantique nouveau au milieu des hommes; une égale participation aux mystères divins les mettait suffisamment en rapport avec celui qui se donne aux grands et aux petits, aux parfaits et aux imparfaits.

Le mythe d'Orphée, type du Christ en tant qu'il est le principe et l'auteur de l'harmonie universelle, nous conduit à celui de Psyché, adopté par les chrétiens de Rome, à l'époque primitive. Sur les peintures des catacombes, il ne se rencontre qu'en un seul endroit, et c'est encore au cimetière de Domitille dans la partie qui remonte évidemment au siècle des apôtres. Un *cubiculum* qui ouvre sur le grand ambulacre, présente jusqu'à trois fois ce sujet caractéristique. On n'a pas droit de s'étonner de voir la fable antique préoccuper l'attention des chrétiens qui arrivaient à connaître l'amour du Fils de Dieu pour sa créature, qu'il a aimée jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Un mythe qui plaçait en scène l'Amour et ses divines recherches à l'égard de l'Ame, ne pouvait manquer d'intéresser, comme une sorte de prophétie, les néophytes d'un esprit cultivé, qui abordaient à la foi chrétienne. N'avaient-ils pas d'ailleurs, pour préparer leur pensée au divin mystère des noces de l'Époux céleste avec l'Épouse terrestre, le Cantique sacré qui en est l'épithalame, et qui fait partie essentielle des saintes Écritures ? Le beau mythe que l'Orient avait transmis, et que la philosophie platonicienne avait complété, se présentait donc de lui-même, comme une expression toute choisie, à cette fraction élue de la société romaine qui avait donné au Christ Aurélia Pétronilla et Flavia Domitilla. Quoi d'étonnant d'en rencontrer la trace, en cette région où furent leurs tombeaux ?

La synthèse des peintures cémétériales, autant qu'on en peut juger par les débris à l'aide desquels nous essayons de la former, ne conserva pas ce délicat et mystérieux sujet. Probablement l'œuvre d'Apulée, qui dénatura et souilla ce chaste sujet dans un livre obscène, en rendit l'usage chrétien moins convenable et moins libre. C'est une raison de plus pour nous de le présenter ici dans sa simplicité inédite, où il n'offre que modeste familiarité et tendresse.

Nous nous bornerons à reproduire ici seulement un des sujets que nous avons relevés, afin d'éviter la monotonie. L'Amour et Psyché sont occupés à cueillir des fleurs qui doivent remplir une corbeille. Ces fleurs signifient

le parfum et la pureté de leur union. Psyché porte ses ailes de papillon, auxquelles on la reconnaît toujours sur les monuments de l'art antique; mais elle est modestement vêtue, et la corbeille de fleurs qu'elle a préparée pour l'Amour, est déjà remplie (fig. 123).

Les deux autres fresques respirent la même simplicité et la même tranquillité. On sent que le peintre a voulu seulement rendre l'idée, laissant à compléter par l'âme, la vraie Psyché, ce qui manque à l'expression des sentiments qu'elle éprouve envers celui qui, étant le Roi éternel, a daigné



Fig. 123. — L'Amour et Psyché. Cimetière de Domitille.

« convoiter sa beauté ». (PSALM. XLIV.) L'imperfection artistique de ces peintures saute aux yeux; mais leur manière ne nous reporte pas moins à l'époque la plus classique.

IX.

Avant de terminer cette investigation de Rome souterraine à l'époque des Antonins, il nous reste à mettre en lumière un sujet que nous n'avons pas introduit plus tôt, afin de ne pas interrompre notre marche. Il s'agit du dogme chrétien de la résurrection des corps, qu'il ne faut pas confondre avec celui de l'immortalité de l'âme. La croyance à cette restitution que le

tombeau doit faire un jour de notre dépouille mortelle, est un des points fondamentaux du christianisme. Le dernier effet de la rédemption ne sera

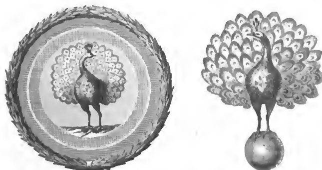


Fig. 124 et 125. — Le paon, symbole de la résurrection. Cimetière de Priscille.

obtenu, la mort ne sera complétement vaincue, que lorsque le tombeau aura rendu à notre âme ce corps, dont elle n'est désunie que pour un temps,



Fig. 126. — Les saisons, figure de le résurrection. Voie Ardéatine.

en expiation du péché. Le paganisme, sensuel par-dessus tout, avait en horreur, comme nous l'avons dit, cette croyance chrétienne, qui, pour les martyrs, était un motif de plus de dédaigner le corps, que rien ne peut

soustraire à sa juste et inévitable dissolution. L'apôtre Paul leur avait enseigné que le Christ, dans sa résurrection, est « le premier-né d'entre les morts » (*Col.*, I.) et que la chair est confiée à la tombe « pour en sortir un jour comme le plus noble froment ». (I *Cor.*, xv.) De là, il était aisé de conclure que, pour ce qui est du corps, la mort n'est qu'un sommeil ; et ce



Fig. 127. — Les saisons. Cimetière de Prétextat.

fut pour cette raison que les chrétiens, dans toute l'Église, s'accordèrent à donner le nom de *cimetière*, qui en grec signifie *dortoir*, aux divers lieux où se trouvaient réunies leurs sépultures.

Les signes de leur foi dans la résurrection des corps ne pouvaient donc être omis sur les peintures cémétériales, et l'on peut même dire que rien n'y est plus fréquent. Tout est mis à contribution pour rendre l'idée de cette palingénésie sur laquelle le chrétien compte fermement. Tantôt il y est fait appel par la représentation antique du paon, à la chair duquel les natura-

listes de ces temps attribuaient l'incorruptibilité. Nous en donnons ici deux exemples, empruntés au cimetière de Priscille (fig. 124 et 125).

La succession des saisons fut employée aussi comme le symbole de cette réviviscence sur laquelle nous devons compter. « L'hiver et l'été, écrivait Tertullien à l'époque que nous racontons, le printemps et l'automne, se remplacent avec leurs énergies, leurs caractères et leurs produits. La règle assignée par le ciel est que les arbres dépouillés revêtent de nouveau leur feuillage, que les fleurs reprennent leurs riches couleurs, que les céréales

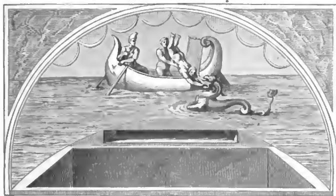


Fig. 128. — Jonas avalé par le monstre. Voie Ardéatine.

reproduisent la semence absorbée par la terre. Cette succession des choses est une figure de la résurrection des morts. » (*De resurrect. carnis*, cap. XII.) Origène s'exprime de la même manière dans son Commentaire sur l'Épître aux Romains. L'inépuisable cimetière de l'Ardéatine nous donnera encore cette gracieuse peinture où les quatre saisons sont groupées autour du bon Pasteur (fig. 126).

Au cimetière de Prétextat, dans la crypte de saint Januarius, l'évolution des saisons est exprimée d'une autre manière. Au-dessus de la niche, le pinceau a tracé un arc occupé par des moissonneurs qui accomplissent la récolte du père de famille. Quant à la voûte elle-même, elle est partagée en quatre

zones circulaires destinées à rappeler le mouvement des saisons, sans l'intervention d'aucun personnage, en employant seulement des enroulements de feuillages et quelques accessoires. Les roses du printemps, les épis de l'été, les grappes de l'automne, le laurier toujours vert, même sous la neige, s'enroulent dans les plus gracieux rinceaux, peuplés de nids et de colombes. Nous avons cherché à donner une idée de cette charmante voûte par ce dessin malheureusement trop réduit (fig. 127).

Enfin le dogme de la résurrection des corps s'affirme dans les catacombes,



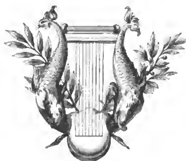
Fig. 129. — Jonas vomi par le monstre. Voie Ardéatine.

par la reproduction incessante, jusque sur le marbre des sarcophages, de l'histoire de Jonas, que le Christ lui-même a donné comme le type de sa propre résurrection, prélude de la nôtre. (Matth., xii.) Nous mettons une dernière fois à contribution les galeries de l'Ardéatine, pour leur emprunter la scène du prophète avalé par le monstre qui figure la mort (fig. 128).

Une autre peinture, correspondante à la première, nous montre Jonas revomi plein de vie par le monstre qui ne l'avait englouti que pour le rendre (fig. 129).

Ainsi s'affirme, par les signes les plus expressifs, le grand dogme que le christianisme devait faire prévaloir au milieu du monde païen, en renouve-

lant le sentiment de la dignité de l'homme jusque dans son corps. Ainsi s'explique le zèle pieux qui porta dès l'origine les chrétiens à attacher une si haute importance aux sépultures, à conserver avec tant de respect les débris de ces corps qui avaient été les temples du Saint-Esprit, et devaient ressusciter glorieux. Rome souterraine, l'une des merveilles de ce monde, et peut-être la plus grande, dut son existence au dogme de la résurrection des corps. Sous l'inspiration de cette vérité primordiale, elle devint la cité mystérieuse et sacrée, la nécropole des martyrs, le lieu de réunion des fidèles, l'école où l'on apprenait à vivre et à mourir pour le Christ.





CHAPITRE XIV.

170—177.

Hérésies. — Le Montanisme. — Hérode Atticus. — Le Pagus Triopius. — Les Cæcilii entreprennent un nouveau cimetière sur la voie Appienne. — Saint Urbain dans ces parages. — Miracle de la légion *Fulminante*. — Adoucissement de la persécution. — Extension du christianisme dans le monde entier, et en particulier dans la Gaule. — Caractère peu élevé de Marc-Aurèle. — Il se laisse aller de nouveau à son antipathie contre les chrétiens. — Mauvaises passions contre eux dans l'Empire. — Insulte au Christ à propos d'Alexamène au Palatin. — Marc-Aurèle associe son fils Commode à l'Empire. — Le préfet de Lyon consulte le Palatin sur le sort des chrétiens dénoncés et arrêtés. — Réponse sanguinaire. — Apologies d'Athénagore, d'Apollinaire et de Miltiade. — Jeunesse de Cécile. — Elle consacre secrètement à Dieu sa virginité. — Son zèle pour la conversion des païens. — Ses relations avec saint Urbain. — On songe à la marier. — Fausse position de la femme chrétienne avec un mari infidèle. — Les Valerii. — Valérien est destiné à recevoir la main de Cécile. — Son frère Tiburce.



APRÈS cette longue excursion à travers les monuments primitifs du christianisme, dans laquelle nous avons touché successivement les éléments de cette vitalité qui animait nos martyrs, nous revenons au saint pontife qui présidait au gouvernement général de l'Église. Les sollicitudes de Soter étaient grandes, dans un moment où il fallait faire face à cette persécution sournoise, qui, semblable à un incendie mal éteint, lançait à chaque instant ses flammes sur les fidèles du Christ. Un autre sujet d'inquiétude préoccupait le chef de la chrétienté. La persécution ne pouvait tuer que le corps; mais l'hérésie était bien autrement à redouter pour l'âme qu'elle séparait de la foi qui est sa vie. Le gnosticisme continuait ses ravages dans l'Église, et si la vigilance du pontife

veillait plus particulièrement sur Rome, afin de l'en garantir, il était impossible d'extirper totalement cette ivraie maudite.

A cette époque, Tatien qui avait remplacé saint Justin dans l'école romaine où celui-ci avait enseigné la philosophie chrétienne, se montra infidèle à la succession que lui avait laissée le martyr. Enivré des succès qu'avait d'abord recueillis son enseignement, son esprit vain et susceptible d'exaltation s'égara dans les rêveries de Valentin et de Marcion. Il avait su s'échapper des liens de la philosophie profane, et finit en sectaire. Il n'osa cependant enseigner ses systèmes d'erreur si près de la chaire de Pierre, et partit pour l'Orient, où il alla fonder en toute liberté l'hérésie vulgaire des Encratites qui lui survécut peu.

Une secte plus vivace qui s'éleva pareillement sous le pontificat de Soter, fut l'hérésie de Montan. Les allures de cette école étaient différentes de celles qu'affectaient les diverses familles du gnosticisme. Montan mettait en avant la réforme morale comme but de son nouveau système, et il tendait à élever la pratique du christianisme à une rigueur sous laquelle disparaissait la limite qui sépare les préceptes des conseils. Né en Phrygie, cet hérésiarque, peu après son baptême, se jeta dans des aberrations qui rappelaient celles auxquelles les hommes de son pays s'étaient trop souvent montrés sujets. Il se fit appeler le Paraclet, et se mit tout d'abord à prophétiser. Deux femmes de la même contrée, Maximille et Priscille, s'attachèrent à lui, et annoncèrent la prétention au sacerdoce et à l'épiscopat, dont elles enseignaient que leur sexe devait jouir désormais. Le thème continuel des improvisations de ces voyants et de ces voyantes était l'établissement d'un rigorisme qui ne craignait pas de démentir jusqu'à l'Évangile lui-même. Pas de rémission pour les péchés commis après le baptême, interdiction du mariage, du service militaire, et même de la fuite en temps de persécution : nous nous bornons à ces traits. Il ne paraît pas cependant que Montan ait osé venir en personne répandre ces nouveaux dogmes jusque dans Rome, comme l'avaient fait Valentin et Marcion; mais ses émissaires y pénétrèrent bientôt.

Soter acheva sa carrière en 171, dans la neuvième année de son pontificat. Il fut enseveli près de saint Pierre dans la crypte Vaticane, et eut pour successeur Éleuthère, né à Nicopolis, d'un père nommé Abundius. Nous apprenons d'un passage de l'historien Hégésippe, cité par Eusèbe,

qu'il avait été archidiacre de l'Église romaine sous Anicet. Il occupa quinze années la chaire apostolique, et vit la fin de la persécution de Marc-Aurèle.

On ne saurait raconter la vie des pontifes romains, si abrégé qu'en soit le récit, sans être amené sans cesse à descendre aux catacombes, et l'on peut dire que tous les chemins y conduisent. Le personnage profane dont nous allons parler, était loin de se douter que le site des grands travaux qu'il exécutait sur la voie Appienne deviendrait célèbre dans les fastes de



Fig. 130. — Hérode Atticus. Visconti. *Iconographie romaine.*

l'Église chrétienne à Rome, comme l'un des théâtres des plus belles victoires qu'elle y ait remportées. Hérode Atticus, rhéteur athénien, avait été, comme tant d'autres, au nombre des précepteurs de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus (fig. 130). Cette impériale éducation, aussi bien que son immense fortune, l'avaient fait monter, en l'an 143, aux honneurs du consulat. Ayant perdu, en 161, sa femme Annia Attilia Régilla, qui était de la famille Julia, et pour laquelle il professait un grand attachement, il résolut d'en éterniser la mémoire, en élevant, près de la voie Appienne, tout un ensemble de monuments qui devaient donner naissance à un nouveau *pagus*. La villa qu'il se construisit était située sur la gauche dans les terres qu'Annia Régilla avait apportées en dot à Hérode Atticus. On la trouvait au-delà de la plaine que

jonchent aujourd'hui les débris du cirque de Maxence, et que domine, du même côté de la voie, le tombeau de Cæcilia Métella.

Au troisième mille, à l'endroit où la colline s'élève vers les monts Albains, sur les lieux qu'on nomme de nos jours la *Caffarella*, et où le voyageur visite le nymphée qui a usurpé le nom d'Égérie, l'opulent Athénien construisit non-seulement le tombeau de son épouse, mais des portiques et des temples avec l'accompagnement d'un bois sacré. Un champ sépulcral dédié à Minerve et à Némésis était destiné à recevoir d'autres tombeaux. Annia Régilla avait professé un culte fervent envers les deux Cérès, l'ancienne et la nouvelle; ces déesses eurent là aussi leur temple, et c'est après avoir dédié tous les joyaux qu'elle aimait aux divinités Éleusines, Cérès et Proserpine, dans leurs sanctuaires les plus vénérés, qu'Hérode Atticus s'occupa de consacrer à sa mémoire les splendides monuments dont nous parlons. Il donna à cet ensemble le nom de *Triopius*, toujours en l'honneur de Cérès, dont un sanctuaire à Argos portait ce nom. (VISCONTI. *Iscrizioni Greche Triopie.*) Autour des constructions que nous venons d'énumérer, le *pagus* ne tarda pas à se former. On y rencontrait d'abord un temple dédié à Jupiter, près duquel était une place où les chrétiens furent exécutés en si grand nombre, qu'on l'appela *Locus trucidatorum*. Le pagus Triopius n'en portait pas moins le nom d'*Hospitalier*, comme on le lit sur l'une des belles inscriptions en marbre pentélique qui en ont été apportées et se conservent au Musée du Louvre.

Étalant ainsi ses splendeurs au soleil, le pagus Triopius confinait au cimetière de Prétextat où la touchante mémoire du jeune martyr Januarius nous a fait descendre tout à l'heure. Félicité et ses sept fils avaient souffert le martyre l'année qui suivit la mort d'Annia Régilla; mais la dédicace du pagus Triopius fut différée jusqu'en 175. Dans l'intervalle, le cimetière de Prétextat déjà ouvert sous Hadrien, et qui du même côté de la voie dirigeait ses rameaux vers le Nord, s'était accru encore, et, lorsqu'il eut pris tous ses développements au siècle suivant, il venait terminer ses galeries aux abords même du pagus. Une coïncidence remarquable avait réuni sur un même rayon les principaux monuments de Rome souterraine. Les cryptes de Lucine, l'immense cimetière de Domitille, et celui de Prétextat, déjà devenus sacrés par les mémoires des martyrs qu'ils avaient reçus, s'enrichissaient

chaque jour de nouveaux trophées, et ouvraient leurs galeries à d'innombrables sépultures. Sur le sol, des deux côtés de la voie, les familles chrétiennes sous la propriété desquelles s'ouvraient des hypogées qui devenaient bientôt des cimetières, avaient leurs *villæ* plus ou moins étendues, qui protégeaient les travaux d'excavation, et garantissaient les galeries de toute incursion profane. Il est naturel de penser que le pagus Triopius, situé dans de tels parages, dut posséder dès l'origine une population chrétienne, zélée et empressée de témoigner sa foi sur ces lieux illustrés chaque jour par tous les dévouements. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'Église romaine ait entretenu, au sein de cette vaste région, un dignitaire ecclésiastique chargé à la fois de veiller sur cette immense nécropole des martyrs, et de satisfaire aux besoins spirituels des chrétiens. On lit dans les Actes du pape saint Alexandre, qui, sans être absolument historiques dans tous leurs détails, n'en renferment pas moins des particularités que la science ne saurait dédaigner, que le pape saint Sixte Ier établit un évêque sur la voie Nomentane, à sept milles de Rome, au tombeau du même saint Alexandre, afin que lui et les autres martyrs, qui reposaient en ce lieu, fussent honorés par l'oblation du sacrifice chrétien.

Un évêque nommé Urbain remplit un rôle principal dans les Actes de sainte Cécile. Son existence y paraît liée à cette région de la voie Appienne que nous explorons en ce moment. Les Actes le montrent en rapport le plus intime avec Cécile. Il est constant que les Cæcilii avaient une propriété sur la voie Appienne, en face du cimetière de Prétextat; des relations devaient naturellement s'ensuivre entre eux et le représentant d'Éleuthère. On voit aussi par les Actes que, dans les moments où sévissait la persécution, des moyens étaient établis et connus des Cæcilii pour communiquer avec Urbain sur la voie Appienne. On ne doit pas oublier non plus que la sépulture d'Urbain, après son martyre, eut lieu au cimetière de Prétextat, et que l'unique temple du pagus Triopius qui soit demeuré debout, transformé en église, porte de temps immémorial le vocable du saint évêque.

Dès le siècle dernier, le savant jésuite Lesley, dans les notes de son édition du missel mozarabe dédiée à Benoît XIV, ne fait aucune difficulté de reconnaître dans l'Urbain des Actes de sainte Cécile un évêque dont la résidence aurait été, sous Marc-Aurèle, un pagus de la voie Appienne.

Le P. du Sollier, dans son commentaire du martyrologe d'Usuard, et le docte Mazzochi, dans son précieux travail sur le calendrier napolitain, avaient déjà pressenti l'incompatibilité du récit des Actes de sainte Cécile avec les événements du pontificat de saint Urbain Ier, sous Alexandre Sévère. Nous avions exposé leur sentiment dans la deuxième édition de notre *Histoire de sainte Cécile*, sans cependant abandonner l'opinion vulgaire. L'évidence des faits nous a contraint depuis à changer d'avis; mais nous ne nous étions pas permis de mépriser l'autorité de ces savants hommes; bien moins encore, nous serions-nous scandalisé à propos d'une pure question de chronologie, qui ne tient ni de près ni de loin à la révélation.

On ne doit pas s'étonner qu'Éleuthère apparaisse ainsi accompagné d'un vicaire revêtu du caractère épiscopal, quand on se rappelle que saint Pierre lui-même avait ordonné évêques Linus, Clétus et Clément. Le savant Bianchini a prouvé assez clairement que plusieurs des papes que nous avons vus se succéder, avaient d'abord servi en qualité de vicaires de leur prédécesseur. Avant lui, le P. Papebrock, dans ses travaux sur la chronologie papale, avait proposé ce système, et plus d'une fois il l'a justifié par des arguments très-plausibles. La liberté avec laquelle Urbain agit dans Rome d'après le récit des Actes, dénote en lui trop expressément la qualité de représentant du pontife, pour qu'il soit possible de douter qu'il ait joui de toute la confiance d'Éleuthère. Les Actes de saint Urbain lui-même nous apprennent qu'il était d'un âge avancé, et que déjà à deux reprises il avait confessé la foi. On voit par ceux de sainte Cécile que la notoriété de ce saint personnage était assez grande, pour que les païens fussent conduits à voir en lui le chef du christianisme dans Rome.

Nous venons de rappeler les propriétés que les Cæcilii possédaient sur la droite de la voie Appienne. Dans les années où nous sommes arrivé, la piété de certains membres de cette famille y avait fait entreprendre un nouvel hypogée chrétien appelé aux plus hautes destinées. Peut-être l'initiative de ce travail vint-elle de Cécile elle-même; dans tous les cas, c'est là qu'elle devait reposer bientôt, et attirer autour d'elle toutes les grandeurs de l'Église romaine. La voie Appio-Ardéatine, qui a disparu sous les terrains de la vigne Amendola, isolait ce nouveau cimetière de celui de Lucine; plus tard,

ils furent mis en communication au moyen de galeries creusées sous la voie. Jusque-là, les Cæcilii chrétiens avaient eu leurs sépultures dans les cryptes de Lucine, et nous verrons une partie de la famille demeurer fidèle à cette tradition. Nous allons avoir à suivre les développements du nouveau cimetière, qui débuta, selon l'usage, par une salle sépulcrale destinée aux membres de la famille qui le faisait construire. Ainsi se préparait sans bruit celui des cimetières de Rome souterraine, qui devait approcher le plus de la gloire dont le cimetière des Cornelii était en possession dès l'an 67; ainsi le christianisme, objet de répulsion pour les uns et d'un héroïque dévouement pour d'autres, poursuivait de toutes parts l'occupation du sol romain. Quant à la personne des chrétiens, les exécutions à mort allaient leur train, à la volonté des dénonciateurs; la liberté et la vie n'étaient plus assurées; mais on circulait, on entretenait ses relations jusqu'à ce que l'on fût appelé au prétoire. L'autorité avait des moyens d'arrêter une cause trop compromettante, et aussi d'accélérer l'issue fatale d'un procès, auquel souvent il arrivait qu'elle n'était pas étrangère.

C'est au milieu de cette situation qu'en l'année 174 Marc-Aurèle passa le Danube à la tête de ses troupes, dans une expédition contre les barbares qui ravageaient la frontière de l'Empire. Les légions romaines firent reculer les Marcomans; mais quand l'empereur se fut avancé dans le pays des Quades, son armée se trouva enveloppée par ces barbares, dont le nombre était de beaucoup supérieur à celui des Romains. Un soleil ardent faisait ressentir aux soldats une soif dévorante, la lutte était devenue impossible pour l'armée romaine, et un désastre était à craindre. En ce moment redoutable pour l'Empire, Dieu tenta par un dernier effort d'enlever Marc-Aurèle à son orgueil et à ses préjugés, en accordant aux prières des chrétiens un miracle qui sauva l'armée et l'empereur. Celui-ci avait eu recours inutilement aux incantations de ses magiciens, lorsque la douzième légion appelée la *Fulminante*, formée tout entière de chrétiens et recrutée dans le district de Mélitène en Cappadoce, sortit du camp, et, fléchissant le genou, implora le secours du vrai Dieu. Les barbares furent dans la stupeur à la vue de ces six mille hommes priant immobiles, les bras étendus; mais ils furent bien autrement surpris, lorsqu'un épais nuage se forma tout à coup au-dessus des deux armées, versant les flots d'une pluie rafraîchissante sur les

Romains et éclatant en grêle et en foudre sur eux-mêmes. La déroute des Quades fut promptement décidée; ils se ruaient sous l'incendie céleste, et, loin de poursuivre désormais les Romains, ils se jetaient dans leurs lignes, désespérés et implorant la clémence de Marc-Aurèle.

Tout l'Empire demeura persuadé qu'un secours surnaturel était descendu sur l'armée romaine. Les auteurs païens, Dion Cassius, Lampridius, Capitolinus, Thémistius, Claudien, s'accordent sur le fait en lui-même avec les écrivains de l'antiquité chrétienne. Il est hors de doute que l'intervention pieuse de la légion de Mélitène fut non-seulement connue, mais consentie par Marc-Aurèle, qui avait recours en même temps à ses dieux. Dans une lettre au sénat que rappellent aux païens Apollinaire et Tertullien, auteurs contemporains, et qui n'a rien de commun avec la pièce apocryphe qui a été fabriquée à ce sujet, Marc-Aurèle mentionnait la prière des chrétiens entre les secours à l'aide desquels un tel bienfait avait été obtenu du ciel. Quant aux auteurs païens, ils cherchent à en rendre compte, en invoquant, les uns les ressources de la magie, les autres la piété de l'empereur.

Il est indubitable, par le témoignage de Tertullien dans son Apologétique, que Marc-Aurèle crut devoir, à cette occasion, faire quelque chose en faveur des chrétiens. Il se garda bien, à la vérité, d'abolir la pénalité décernée contre eux par les lois de l'Empire, mais il renouvela et aggrava même les ordonnances d'Antonin, qui punissaient de mort leurs dénonciateurs. L'avenir de la persécution demeurait toujours réservé, et on avait l'air de faire quelque chose pour une partie nombreuse de la population. Comme les chrétiens ne se défendaient pas, on serait toujours à même de tourner contre eux l'un des tranchants de ce glaive qui en avait deux. En attendant, l'Église profitait de la demi-liberté qui lui était laissée. C'est beaucoup pour elle de n'avoir à redouter que la persécution de fait, et elle en profitait pour étendre indéfiniment ses conquêtes. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, d'après le témoignage des anciens, malgré tant de violences et un si grand nombre de martyrs dans tout l'Empire, l'époque des Antonins vit, plus que toute autre, la propagation du christianisme. Trajan, Hadrien et Marc-Aurèle lui-même furent loin de tenter contre les chrétiens tout ce qu'ils auraient pu, et l'on sait combien le zèle de la foi a toujours

été empressé de profiter des moindres libertés pour répandre jour et nuit la parole divine.

On entend dire quelquefois, aujourd'hui encore, que le christianisme ne fut pas propagé dans les Gaules avant le milieu du troisième siècle. Les soutenants de cette opinion, qu'a vue naître le dix-septième siècle, devraient enfin s'apercevoir qu'ils montrent trop gratuitement la légèreté de leur savoir. Est-il possible d'ignorer que saint Irénée, Tertullien et Origène, s'accordent à nommer la Gaule parmi les contrées où florissait déjà l'Évangile? Qu'il nous soit permis d'ajouter à ces trois grands témoins Lactance, qui n'a point été cité dans la controverse, et qui, en ruinant de fond en comble le système, a l'avantage de confirmer directement ce que nous venons de dire. On pourra y prendre une idée de l'extension du christianisme sous les Antonins, et par là même du progrès qu'il dut faire alors dans la Gaule si voisine de Rome. « Après l'acte du sénat qui cassa toutes les sentences du tyran Domitien, dit cet auteur, l'Église reprit non-seulement son état antérieur (celui qu'elle avait eu sous les Flaviens); mais elle brilla et fleurit toujours davantage. A l'époque qui suivit, durant laquelle plusieurs princes ornés de bonnes qualités tinrent le gouvernail de l'Empire romain, elle se trouva garantie des assauts de ses ennemis, et put étendre ses bras tant à l'Orient qu'à l'Occident. Il n'y eut plus un coin de terre, si éloigné qu'il fût, où le culte de Dieu ne pénétrât; il n'y eut plus une nation, si féroce qu'elle fût, qui n'eût accepté la vraie religion, et adouci ses mœurs au moyen des œuvres saintes. » (*De mortibus persec.*, cap. III.) Lactance flatte un peu trop ici les Antonins, réservant sa sévérité pour Décius qu'il appelle l'*exécrable animal*, et pour ceux qui le suivirent; mais le passage n'en est pas moins précieux, comme témoignage de la rapide propagation de la foi chrétienne à cette époque dans l'Empire, et ceux qui prétendraient excepter les Gaules auraient besoin d'y réfléchir encore. Il n'est pas de notre sujet de nous étendre davantage sur ce point.

Marc-Aurèle, en quittant la Germanie, ne devait pas être rassuré sur l'avenir de l'Empire. On pouvait refouler pour un temps les barbares sur la rive gauche du Danube; mais il y avait tout lieu de craindre qu'un jour ou l'autre, leur marche ne s'arrêtât plus. L'Orient était-il plus fidèle à Rome? La révolte de Cassius fit voir le contraire. La Syrie et l'Égypte se

donnèrent à ce soldat de fortune, et la nouvelle en vint chercher Marc-Aurèle jusqu'au fond de la Pannonie. Cassius, il est vrai, succomba sous le glaive d'un centurion, et l'Orient resta assujetti au joug de Rome. Quant à Marc-Aurèle, délivré encore une fois du péril, il sentit qu'il devait se montrer à Antioche et à Alexandrie, et partit pour l'Orient. Il s'était donné les airs d'un chrétien par la clémence dont il avait usé envers la mère, le gendre et les enfants de Cassius, comme s'il eût voulu montrer que la philosophie pouvait élever l'homme aussi haut que l'Évangile. Les applaudissements et les acclamations ne lui manquèrent pas. Il dit à ce sujet : « Je n'ai pas assez mal vécu, ni assez mal servi les dieux, pour que Cassius eût jamais pu être vainqueur. » Un chrétien eût dit simplement : « J'ai fait ce que je devais faire. » (Luc, xvii.) Il y a ici toute la différence qui sépare deux doctrines, l'une fondée sur la glorification de Dieu et l'autre sur l'exaltation de l'homme.

Le philosophe couronné, traversant la Grèce, ne manqua pas l'occasion de se faire initier au sanctuaire de la Minerve d'Athènes et aux mystères de Cérès à Éleusis. Son spiritualisme, nous l'avons dit, ne le garantissait pas de la superstition, et c'est une des raisons pour lesquelles le christianisme, qui ne pactise pas avec la superstition, était particulièrement odieux à l'école stoïcienne, qui avait toujours soin de ménager ce mauvais côté de l'homme. Mais on ne tarda pas à voir jusqu'où allait chez le plus sage des Césars le mépris de la nature humaine, sous le voile d'un culte religieux. Faustine avait suivi son mari en Orient. Elle mourut inopinément au pied du mont Taurus, laissant peser sur elle le soupçon d'une complicité avec Cassius, dont elle eût espéré le titre d'Auguste pour prix de sa main. Les honneurs de l'apothéose n'en attendaient pas moins la nouvelle Messaline. Marc-Aurèle les sollicita du sénat, en présence duquel il prononça l'éloge de cette femme décriée : le sénat s'empressa d'accorder la demande. Cette ignoble faiblesse du mari excita plus tard les railleries de Julien l'Apostat, cet autre philosophe couronné. Rome compta donc une divinité de plus, et le sénat vota un autel à Faustine, ordonnant que désormais toute Romaine nouvellement mariée y viendrait offrir un sacrifice, accompagnée de son époux.

Tel était l'appui que donnait aux mœurs publiques le sage tant vanté

qui trouvait le christianisme trop dangereux pour lever l'arrêt de mort porté par Néron contre ses adhérents. Dans les rues de Rome, un chrétien conduit au martyre en vertu des lois maintenues par Marc-Aurèle, pouvait tous les jours rencontrer la pompe nuptiale de deux jeunes époux se rendant à l'autel de Faustine, pour brûler l'encens aux pieds de sa statue d'argent, en vertu d'un sénatus-consulte rendu sur la demande du même César.

Que pouvait attendre l'Église sous un tel régime, sinon la persécution, moins franche, mais tout aussi haineuse que celle qu'elle eut à subir de la part des empereurs qui lui furent le plus hostiles? Après l'événement de la légion Fulminante, une sorte de pudeur politique assura aux chrétiens quelque répit, mais cette paix ne devait pas être de longue durée. Au fond, une rivalité d'école travaillait le philosophe couronné. Par un heureux plagiat, il avait su, comme plusieurs de ses prédécesseurs, emprunter au christianisme, qui s'infiltrait bon gré mal gré, certains principes plus conformes à l'humanité, et s'en servir pour modifier la législation de l'Empire; mais le stoïcien, avec son orgueilleuse théorie du suicide, jalousait, on l'a vu, la mort humble et courageuse du martyr. Il eût voulu extirper de la terre cette race d'hommes, dont la philosophie supérieure voyait chaque jour s'accroître le nombre de ses partisans, tandis que les disciples du Portique ne devaient jamais arriver à la popularité. Invoquer la raison d'État contre les chrétiens aurait été intempestif. On venait de constater que dans la vaste conspiration de Cassius, qui avait failli embraser tout l'Orient, pas un seul d'entre eux ne s'était trouvé compromis. (Tertull., *Apol.*, xxxv.) L'abstention des chrétiens dans une telle crise avait été pour l'Empire un service plus grand que le miracle de la légion Fulminante. Restait donc une seule ressource : celle de ne pas trop contrarier les instincts haineux dont une partie de la population de l'Empire était animée envers les chrétiens. Les calomnies les plus atroces, les fables les plus ridicules, circulaient de toutes parts sans obstacle, et l'émeute n'était pas moins à craindre que les dénonciateurs. Les récits contemporains les plus authentiques ne nous laissent aucun doute à ce sujet. Un trait direct que nous sommes à même de vérifier, constate aujourd'hui encore le mépris brutal des païens pour les fidèles, et cela jusque dans le palais de César.

On a découvert, en ces dernières années, une caricature grossièrement

tracée sur le mur d'une salle basse dans les ruines du Palatin. Le local était occupé, vers les temps que nous racontons, par un poste de gardes impériaux, et l'un d'eux s'est laissé aller à l'envie de ridiculiser quelque camarade chrétien. Il a représenté un personnage à tête d'âne attaché à une croix. A côté est une figure de magot témoignant sa vénération pour le personnage crucifié. Comme explication, on lit ce graphit grec peu élégant



Fig. 131. — Caricature païenne du mystère de la Croix, au Palatin.

de forme et peu correct : ΑΑΕΞΑΜΕΝΟϹ ϹΕΒΕΤΕ ΘΕΟΝ ; « Alexamène adore son Dieu. » On sait par Tertullien que les païens accusaient les fidèles d'adorer l'âne (fig. 131). Minucius Félix en parle aussi dans son Octavius. Cette absurdité se rencontre déjà dans Tacite qui, prenant la chose de plus haut, étend l'accusation à la nation juive tout entière. Il arrivait dès lors ce qui arrive encore aujourd'hui, où l'on trouve des gens qui imputent à la croyance catholique des excentricités qui n'ont aucun fondement dans son symbole. Il ne tiendrait qu'à eux de s'assurer de la chose ; mais on peut être sûr qu'ils ne le feront pas.

Plus récemment une nouvelle découverte est venue compléter la première. A quelque distance, gravé aussi sur l'enduit, est apparu cet autre graphite :

ΑΛΕΞΑΜΕΝΟϹ
FIDELIS

Fig. 132. — Signature d'Alexamène, au Palatin.

Cet Alexamène, confessant ainsi sa foi, a-t-il voulu répliquer à l'outrage que l'on faisait à son Dieu ? ou la déclaration de sa foi a-t-elle provoqué l'insulte ? il est difficile de le dire; mais ces insultes personnelles n'étaient rien auprès du déchaînement dont les chrétiens étaient l'objet de la part du peuple superstitieux (fig. 132). Les calomnies odieuses et absurdes auxquelles les crimes des Carpocratiens avaient donné occasion, trouvaient toujours la même créance, et l'on ne peut qu'être étonné du sérieux avec lequel les divers apologistes, dans leurs mémoires aux empereurs, sont obligés de discuter de si absurdes accusations. Au Palatin, on savait parfaitement à quoi s'en tenir sur ces fables. La haute moralité des chrétiens n'y faisait pas doute, et c'était même la principale raison d'une rivalité qui devait toujours être fatale au plus faible.

On était encore, il est vrai, au lendemain des mesures indulgentes prises à la suite de l'événement merveilleux qui avait signalé la campagne contre les Quades et les Marcomans; mais si les dénonciations contre les chrétiens arrivaient par trop nombreuses, il était à prévoir que les magistrats, occupés à sévir contre les dénoncés, n'auraient bientôt plus assez de loisir pour faire le procès des dénonciateurs. D'ailleurs, l'émeute dispensait de toute formalité, et l'on savait bien qu'elle était toujours au moment d'éclater contre les chrétiens dans toutes les villes de l'Empire. Marc-Aurèle ne pouvait-il pas donner en preuve de ses sentiments pleins d'humanité l'impopularité qu'il n'avait pas craint d'encourir, lorsque, empruntant, sans le dire, l'idée chrétienne, il s'était permis de marchander le sang des gladiateurs dans l'amphithéâtre, au point d'irriter le peuple qui voyait en lui un ennemi de ses

plaisirs? Était-ce donc sa faute, si les barrières qu'il avait posées sur la fin de son règne pour protéger les chrétiens, et derrière lesquelles ceux-ci se multipliaient de plus en plus, étaient parfois renversées par le peuple au nom de la religion de l'Empire? Ajoutons que des encouragements et des excitations à la rigueur pouvaient bien aussi lui venir de son entourage. N'avait-il pas près de lui une tourbe de sophistes, de littérateurs, de jurisconsultes, tous stoïciens à la manière du maître, et ennemis jurés des chrétiens? Junius Rusticus, le meurtrier de saint Justin, n'avait-il pas été entre tous le favori et le conseil ordinaire de l'empereur, qui alla jusqu'à solliciter du sénat une statue en son honneur? Un trait du caractère de Marc-Aurèle qui vient à



Fig. 133. — Médaille de Commode. Cabinet des médailles.

notre sujet, est ce mot que lui attribue son historien Capitolinus : « Il vaut mieux, aurait-il dit, que je me conduise d'après le conseil de tels et tels amis, que de contraindre tels et tels amis à suivre la volonté de moi seul. »

En 176, dès son retour de l'Orient, il associa à l'empire son fils Commode, âgé de quinze ans (fig. 133). Ce jeune prince, digne fils de Faustine, n'avait aucune des qualités de son père, dont la philosophie n'était pas descendue jusqu'à lui. C'en était fait de la dynastie des Antonins; l'impuissance du stoïcisme se déclarait, et l'Empire asiatique allait commencer bientôt. A cette même époque, d'affreuses calamités éclataient dans plusieurs provinces; Éphèse et Smyrne s'affaissaient dans des tremblements de terre, et de toutes parts le peuple surexcité par les prêtres des idoles accusait les chrétiens d'être les auteurs de tant de maux. Entre les villes où des soulèvements populaires eurent lieu, il faut compter celle de Lyon dans les Gaules. L'Église y était très-florissante, et la réaction qui s'éleva contre

elle en l'année 177, va nous éclairer sur la manière dont Marc-Aurèle entendait les adoucissements qu'il avait apportés au sort des chrétiens.

De nombreuses arrestations avaient eu lieu. Au nombre des accusés se trouvait le saint évêque Pothin, vieillard nonagénaire qui mourut en prison, après avoir confessé la foi. On employa les plus affreuses tortures pour abattre le courage des confesseurs, parmi lesquels on remarquait Sanctus, diacre de l'Église de Vienne, avec des laïques, tels que Maturus, Attale, et une jeune esclave nommée Blandine. Avant de prononcer la peine capitale contre les accusés que les tourments n'avaient pu vaincre, le préfet de la cité crut devoir écrire à César pour en recevoir une direction. La réponse ne se fit pas attendre. Elle portait que « ceux qui s'avoueraient chrétiens devaient être frappés du glaive, et ceux qui le nieraient, renvoyés sans aucun mal. » (*Acta Mart. Lugd.*) D'autres rescrits dans les mêmes termes furent expédiés aux diverses provinces, en réponse aux consultations des magistrats, et nous verrons bientôt que la minute officielle avait force de loi dans Rome même. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner en voyant les apologies chrétiennes se multiplier autour de cette année 177, manifestant avec évidence la reprise demi-avouée de la persécution. Ces apologies eurent pour auteurs, Apollinaire, évêque d'Hiérapolis, Miltiade qui donna à son plaidoyer ce titre significatif sous Marc-Aurèle : « *Pour la Philosophie chrétienne;* » enfin Athénagore dont nous avons encore la remarquable *Défense pour les chrétiens.*

Cependant la sécurité de l'Empire était loin d'être complète du côté des barbares, et Marc-Aurèle se vit bientôt réduit à marcher vers le Danube, pour s'opposer à ces mêmes peuples, qu'il combattait depuis l'année 169, et qu'il avait vaincus avec le secours du ciel. Avant de marquer son départ pour cette nouvelle campagne, il est temps de revenir à notre héroïne, dont le rôle si important commence à se dessiner. L'âge nubile est arrivé pour elle, et la société romaine est à même de reconnaître dans la fille des Metelli une jeune patricienne dont le joug du Christ a adouci la fierté, sans lui rien enlever de cette énergie et de cette décision qui ont signalé si longtemps dans ceux de sa race les vainqueurs du monde. Le mépris de la vie, l'indépendance à l'égard de tout ce qui passe, la laissent tout entière au service de ses frères, dont elle n'a en vue que les destinées immortelles.

Quelque chose indique en elle, non la néophyte récemment initiée, mais le rejeton vigoureux d'une famille dont plusieurs générations ont déjà produit des disciples au Christ. A l'aisance de sa parole, à la fermeté de sa démarche, on reconnaît en elle la femme forte que les grandeurs mondaines ont laissée intacte, qui a mesuré, dès ses premières années, les conséquences de son baptême, et qui puise dans son ardent désir du martyre un dégagement et une liberté, capables non-seulement d'étonner, mais de subjuguer ceux qui en feront l'épreuve. Rome avait eu peu d'années auparavant sous les yeux le spectacle de la noble matrone Félicité, ce type de la veuve chrétienne, décrite par saint Paul (I *Tim.*, v), ne soupirant qu'après les biens célestes, à travers toutes les immolations; l'heure était venue où elle allait contempler la jeune femme victorieuse de toutes les séductions de l'âge, du rang et de la fortune, enivrée de l'amour du crucifié, ardente au salut de ses frères, et bravant le paganisme de cette antique cité dont elle n'avait hérité que l'indomptable courage.

Initiée par l'Esprit-Saint à toutes les vertus qui font la chrétienne accomplie, Cécile développait de jour en jour ce caractère de force et de générosité, qui se révèle dans les moments de crise que l'Église doit avoir à traverser. Les aspirations de cette âme virile ne pouvaient s'arrêter à la lettre du précepte; la perfection du conseil sollicitait son courage. De bonne heure elle avait compris les enseignements du christianisme sur l'excellence de la virginité. Elle savait qu'il était écrit : « La vierge est sainte dans le corps et dans l'esprit. En elle il n'y a pas partage. » (I *Cor.* vii.) Les fastes de l'Église romaine lui redisaient les beaux noms de Pétronilla, de Domitilla, de Pudentienne et de Praxède, et une invincible émulation avait tout d'abord enflammé son cœur. En même temps l'Époux céleste daignait l'attirer à lui; car sa main pouvait seule prétendre à cueillir cette fleur qui s'élevait si fraîche et si suave du sein des épines de la gentilité. Il inspira donc à la fille des Cæcilii un amour digne de celui dont il l'avait aimée sur la croix. La vierge répondit aux avances d'un Dieu, et jura dans son cœur que jamais elle n'appartiendrait à un homme. Celui qui l'avait invitée aux noces du ciel, accepta ses serments et attendit dans son éternité le moment où il s'unirait à elle.

C'est par de tels dévouements qui, comme nous l'avons vu, étaient

nombreux, que le christianisme avançait l'affranchissement de la nature humaine courbée sous le joug de la première faute. L'état d'esclavage dans lequel était retenue la femme, arrêtait l'essor de la famille; mais la dignité personnelle de la femme elle-même ne pouvait se révéler que par la virginité à l'état permanent et sacré. Le paganisme en avait eu quelque conscience, et il avait tenté quelques essais; mais pour cette réhabilitation du sexe féminin, il fallait au monde le type sublime de Marie, de cette reine mystérieuse qu'a chantée David, son aïeul, et dont il dit que « des « vierges seront amenées après elle, et introduites avec elle dans le temple « du roi » (*Ps.* XLIV). L'émancipation du joug des sens pour rechercher un amour supérieur, arracha tout d'un coup la femme à la servitude, et la gloire que conquérait la vierge rejaillit sur son sexe tout entier, qui en fut ennobli jusqu'au sein même de la vie conjugale.

La vérité que nous énonçons ici a été reconnue par un des hommes de notre temps les plus hostiles à l'Église. Nous citerons ici ses propres paroles, priant le lecteur de ne se pas choquer du style voltairien, en considération du fond. « La pudeur, cette mère de l'amour, dit-il, est un des fruits du christianisme. Les louanges *exagérées* de l'état de virginité furent une des *folies* des premiers *pamphlétaires* chrétiens; ils sentaient bien que ce qui fait la force d'un amour ou d'un culte, ce sont les sacrifices qu'il impose. Mais par l'effet de leurs discours, une vierge chrétienne eut un genre de vie indépendant et libre; elle put traiter de pair avec l'homme qui la sollicitait au mariage, et l'émancipation des femmes fut accomplie. » (DE STENDHAL, *Promenades dans Rome*, tome II.)

L'Église ne tarda pas à embellir et à sanctifier par des rites touchants et mystérieux, et surtout par l'imposition solennelle du voile, cette consécration des vierges à l'unique amour du Fils de Dieu; mais pour la plupart d'entre elles, principalement aux deux premiers siècles, leur dévouement à l'Époux céleste s'accomplissait dans le secret de leur âme. Il en fut ainsi pour Cécile, et ses parents, parmi lesquels se trouvaient des chrétiens, n'eurent pas connaissance de l'acte suprême qu'elle avait accompli. Les motifs qu'eut la vierge de couvrir ainsi du mystère le mobile de sa vie tout entière, se devinent aisément; mais dès lors elle dut s'attendre à voir disputer au Christ le trésor qu'elle lui avait confié. Quel défenseur trouvera-t-elle dans les luttes qu'elle

aura à subir, la jeune fille dont l'âme habite au ciel, et dont les pieds foulent encore la terre? L'Époux divin qu'elle a choisi a donné ordre à l'ange qui veille à sa garde de se manifester à elle. Cet esprit céleste l'a assurée pour toujours de sa protection; il l'aidera à vaincre le monde et ses attraits. Elle sait même que ce gardien fidèle qui veille à ses côtés, frapperait de son bras vengeur le téméraire qui oserait manquer au respect dû au Christ dans son épouse.

Élevée au-dessus des préoccupations terrestres, Cécile, nous disent ses Actes, vivait au fond de son cœur dans la compagnie de son Époux divin, et ses entretiens avec lui ne cessaient ni le jour, ni la nuit. Ravie par le charme de sa parole intérieure, elle le retrouvait encore dans la lecture des saintes Écritures, et le livre des Évangiles, caché sous ses vêtements, reposait continuellement sur sa poitrine. Cécile recevait de ce contact sacré une force qui l'élevait au-dessus de la faible nature, et la vertu des paroles qui sont « esprit et vie » (JOHAN., VI) se communiquait toujours plus intimement à elle.

Mais le charme de la contemplation n'enlevait point la vierge à la pensée du salut des autres. Le règne du Christ, qui faisait chaque jour de nouveaux progrès, ne s'étendait pas assez vite encore au gré de ses désirs. Elle eût voulu voir accourir au baptême tous ceux que le Rédempteur universel avait rachetés de son sang. L'esprit de conquête qui avait rendu sa race si illustre dans les annales de Rome revivait en elle; mais, à l'exemple des apôtres, c'était les âmes qu'elle brûlait de conquérir. Sa parole éloquente et vive pénétrait comme un glaive dans les cœurs, et les ministres de l'Église se promettaient en elle un auxiliaire puissant dans les labeurs de leur zèle. Urbain qui la chérissait d'une tendresse paternelle assistait avec admiration aux débuts de cette carrière d'apôtre; mais le ciel ne lui avait pas révélé encore l'insigne gloire à laquelle Cécile serait bientôt appelée, ni l'éclat que sa victoire devait jeter sur l'Église romaine. Pour lui-même, il vivait dans l'attente continuelle du dernier combat; mais il ignorait que le martyre de la jeune vierge serait le prélude de son propre sacrifice.

Le rang qu'occupaient dans Rome les Cæcilii mettait notre héroïne en rapport avec la plus brillante société de cette grande ville. Fidèle au précepte de l'apôtre qui ordonne aux chrétiens d'user de ce monde comme n'en usant

pas (I *Cor.*, VII), son extérieur était celui d'une patricienne arrivée à l'âge nubile, supérieure aux vanités de la parure, mais assujettie aux convenances de son rang et aux volontés de la famille. Ses Actes nous apprennent qu'avant même son mariage elle portait une robe brodée d'or. Ornée des grâces de la nature, faible image de la beauté de son âme, elle semblait mûre pour un hymen terrestre. Ses parents, fiers d'une telle fille, aspiraient à contracter par elle une alliance choisie, dont sa main serait l'heureux gage. La connaissance et la pratique du christianisme qui ne leur étaient pas étrangères n'avaient pas semblé à la jeune fille un motif suffisant pour leur révéler le mystérieux amour qui enchaînait son cœur. L'Épouse du Christ allait donc se voir contrainte d'accepter un fiancé parmi les hommes, et ce fiancé était un jeune païen. La loi romaine donnait tout pouvoir aux parents sur les enfants, lorsqu'il s'agissait du mariage. Cécile n'ayant pas jugé opportun de manifester aux siens l'obstacle secret que pouvait rencontrer leur dessein dans la condition qu'elle avait vouée, dirigée d'ailleurs par l'Esprit divin qui habitait en elle, s'en était remise à son Époux céleste pour toutes les suites de sa déférence à l'injonction impérative qu'elle avait reçue.

Les mariages entre chrétiens et païens étaient encore fréquents au deuxième siècle, et, s'ils amenaient parfois des situations difficiles, souvent aussi ils étaient le moyen dont Dieu se servait pour gagner à la foi chrétienne la partie infidèle. Les païens, au reste, ne l'ignoraient pas, et l'on trouve dans Plutarque, cet auteur qui s'est fait une loi de ne jamais nommer le christianisme dans ses écrits, un passage qui exprime avec clarté le mécontentement qu'avaient causé plus d'une fois les conversions que ces mariages mélangés pouvaient entraîner après eux. « La femme, dit-il, ne doit pas avoir d'amis à elle, mais les amis de son mari doivent être les siens. Or, comme les dieux réclament le premier rang parmi les amis, la femme ne doit ni connaître ni honorer d'autres dieux que ceux de son mari. Il faut qu'elle ferme sa porte aux religions superflues et aux superstitions étrangères. Aucun des dieux n'a pour agréable un culte que la femme lui rendrait en cachette et furtivement. » (*Conjugialia præcepta.*)

La mauvaise humeur de Plutarque est ici patente; quant à la gêne qui devait résulter de la dissemblance de religion dans les ménages où l'un des époux était chrétien et l'autre païen, nous en trouvons chez Tertullien, con-

temporain de Cécile, un tableau trop expressif pour qu'il nous soit possible de l'omettre. « Comment la femme, dit-il, pourra-t-elle être aux ordres de son mari? Assurément, elle sera dans l'impuissance de satisfaire à ses propres devoirs, ayant près d'elle un serviteur du diable, chargé par son maître de traverser les fidèles dans l'accomplissement de leurs obligations. La chrétienne doit-elle se rendre à une Station? ce sera ce jour-là que le mari aura fixé pour aller aux bains. Se rencontre-t-il un jeûne prescrit? c'est précisément le jour où le mari doit donner un festin. Le moment est-il venu de se rendre à quelque réunion? le soin de la famille n'a jamais été plus instant. Trouvera-t-on un mari païen qui laissera sa femme visiter librement les frères, pénétrer çà et là dans les plus pauvres demeures, qui tolérera qu'elle le quitte, pour se rendre à quelque convocation à une heure nocturne, qui ne concevra pas d'inquiétude, en la voyant passer hors de la maison la nuit entière de la Pâque? Quel mari laissera sans soupçon partir sa femme pour aller prendre part au festin du Seigneur, sur lequel les païens débitent tant d'infamies? Comment souffrira-t-il qu'elle se glisse dans les plus étroits cachots pour aller baiser les chaînes d'un martyr? »

Tertullien s'étend ensuite sur les œuvres de miséricorde que doit remplir une chrétienne, et pour lesquelles elle manquera totalement de liberté. Puis il ajoute, s'adressant à la femme elle-même: « Comment te sera-t-il possible de dérober à la vue d'un mari païen ces pratiques quotidiennes qui sont comme les perles de ta vie? Plus tu chercheras à les cacher, plus tu les rendras suspectes. Lorsque tu feras le signe de la croix sur ton lit et même sur ta personne, lorsque tu souffleras pour expulser quelque influence immonde, lorsque tu te lèveras la nuit pour prier, ne lui semblera-t-il pas que tu te livres à quelque opération magique? Ton mari ignorera-t-il cet aliment que tu goûtes secrètement avant toute autre nourriture, ou ne sera-t-il pas tenté de le croire tel que la calomnie le prétend? Il faudra donc que la servante de Dieu habite avec des lares qui lui sont étrangers, qu'elle soit témoin de tous les honneurs rendus aux démons, qu'elle ait le dégoût de respirer l'encens à toutes les fêtes du prince, au début de l'année, au commencement de chaque mois. Elle passera sous le seuil de sa porte garnie de lampes et de lauriers, comme un établissement de débauche; elle ira s'asseoir avec son mari dans des rassemblements de buveurs. Elle qui était accoutumée à servir les

saints, sera quelquefois condamnée à être la servante des impies, de ceux-là même qu'elle devra juger un jour. A qui présentera-t-elle sa main? à quelle coupe pourra-t-elle boire? Quels couplets lui adressera son mari, et quelles strophes aura-t-elle à lui chanter? Que sera devenu le souvenir de Dieu? où est l'invocation du Christ, la parole des Écritures qui nourrissait la foi, rafraîchissait l'âme, attirait la bénédiction de Dieu? tout est étranger, tout est ennemi, tout est condamné, tout est l'œuvre de l'esprit de malice pour arrêter le salut. » (*Ad uxorem*, lib. II.)

Il y a tout lieu de penser que la connaissance et l'estime que l'on avait du christianisme dans la famille Cæcilia, avaient fait prévoir les inconvénients de l'alliance mixte qui était projetée, et que la jeune femme n'aurait pas trop à souffrir de l'accomplissement des devoirs de sa religion; aussi n'était-ce pas de ce côté que se portait l'anxiété de Cécile.

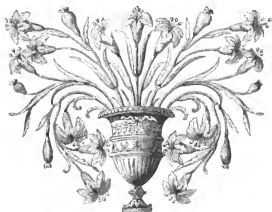
Le mariage qui lui était imposé devait créer un nouveau lien entre sa famille et la *gens* Valeria. Issue de Valérius Publicola, cette famille était une des anciennes gloires de Rome, et, plus d'une fois dans le passé, ses membres s'étaient unis aux Metelli. Nous avons vu ci-dessus que jusque sur le sol d'Espagne, dans cette dernière période, des adoptions et des mariages avaient resserré les liens entre les Valerii et les Cæcilii. A Rome même, nous avons constaté le mariage d'un Valérius Bassus avec une Cæcilia. Il est donc aisé de comprendre comment la pensée d'unir leur fille au jeune Valérianus avait pu séduire les parents de Cécile.

La maison qu'habitaient les Valerii, et qui devait être celle des deux époux, était située en la XIV[e] région de Rome, dans le Transtévère. De glorieux souvenirs se rapportaient à son emplacement, et expliquaient comment il se faisait qu'une si illustre famille avait placé sa demeure dans une région de Rome aussi peu considérée que l'était ce quartier. Le motif de ce choix remontait aux premiers temps de la république. Selon les traditions antiques, au moment du siége de Rome par les Tarquins et Porsenna leur allié, Valérie, fille du consul Publicola, partagea avec éclat les exploits de Clélie, sa compagne. La fuite courageuse de cette dernière rentrant dans Rome à la nage, illustra pour jamais son nom; mais Valérie ne rendit pas le sien moins glorieux, lorsque, se faisant jour valeureusement à travers la milice des Tarquins, elle regagna, sur l'ordre paternel, le camp étrusque, où

la rappelait la foi d'un traité. Le fait se passa au lieu même où s'éleva la demeure des Valerii, au débouché du pont Sublicius illustré dans la même guerre par l'intrépidité d'Horatius Coclès. La mémoire de ces deux jeunes filles était restée populaire dans Rome, et une statue équestre de femme avait été élevée au sommet de la voie sacrée, en mémoire de ces événements. Au témoignage de Denys d'Halicarnasse (*Lib.* v), Pline l'Ancien (*Lib.* xxxiv) et Plutarque (*Vita Publicolæ. De virtutib. mulierum*), on était incertain dans la ville sur celle des deux vierges romaines que représentait cette statue. Sous les empereurs, la question fut tranchée, et on éleva à Valérie une statue au Transtévère, sur le lieu même qui rappelait sa courageuse obéissance à son père et son respect pour la foi jurée. L'érection de ce monument par lequel la *gens* Valeria rétablissait un si noble souvenir sur l'emplacement même du fait, dut avoir lieu au plus tard sous le règne d'Hadrien, auquel se rapporte une inscription donnée par Grüter (251), sur laquelle est signalé un vicus *Statuæ Valerianæ*, entre le vicus des *Lares ruraux* et le vicus *Salutaris*. Les anciens monuments topographiques de Rome signalant aussi, dans la région Transtibérine, un quartier qu'ils désignent sous le nom de *Statuæ Valerianæ*, on en doit conclure que le monument fut élevé par les Valerii avec une certaine magnificence. Comme on sait, par le même Denys d'Halicarnasse et par Sénèque (*Consolat. ad Marciam*), que le monument de la voie Sacrée ayant été détruit dans un incendie fut rétabli dans le cours du premier siècle, il est naturel de penser que le désir d'éviter désormais l'incertitude qui planait sur l'intention qui l'avait fait élever, aura engagé les Valerii à ériger à leur aïeule cette statue, qui laissait sa compagne Clélie en possession du monument de la voie Sacrée. C'est ainsi que le lieu où devait un jour habiter Cécile, était déjà marqué d'avance par le souvenir d'une des femmes héroïques de l'ancienne Rome.

Le jeune Valérien se présentait donc avec les plus nobles titres pour obtenir la main de Cécile, et les qualités de son âme, en même temps que les charmes de sa personne, semblaient le rendre digne plus qu'un autre de sceller une telle alliance. L'heureux fiancé avait un frère nommé Tiburce qui jusqu'alors avait été l'objet unique de son affection, et ils pensaient l'un et l'autre avec bonheur que son union avec Cécile resserrerait encore ces liens si chers, en associant à leur mutuelle amitié la tendresse d'une sœur si

accomplie. Les deux frères ne se trompaient pas dans leur espérance; mais Dieu seul savait combien l'amour que Cécile verserait dans leurs cœurs l'emporterait sur ces affections terrestres qu'ils devaient si rapidement dépasser, et combien prompte serait la migration des deux frères et de la sœur vers la région où les âmes pures s'unissent au sein de l'amour infini.





CHAPITRE XV.

177.

Mariage de Cécile et de Valérien. — Cécile déclare sa résolution à Valérien. — Conversion de celui-ci par saint Urbain. — Il est couronné par un ange avec Cécile. — Arrivée de Tiburce. — La harangue de Cécile. — Conversion de Tiburce. — Vie intime des deux époux — Tenue extérieure des dames romaines sur la fin de Marc-Aurèle. — La cyclade en broderies d'or.



CÉCILE n'avait donc pas été libre de repousser les avances de Valérien. Pleine d'estime pour les qualités de ce jeune païen, elle l'eût aimé comme un frère; mais elle était sa fiancée, et le jour des noces approchait avec toutes ses alarmes. Qui pourrait dépeindre les angoisses de la vierge? La volonté irrésistible des parents, la fougue du jeune homme la glaçaient de crainte, et elle ne pouvait que refouler au fond de son âme le chaste secret de cet amour qui avait obtenu l'irrévocable empire sur son cœur.

Elle savait que son ange veillait près d'elle; mais bientôt elle allait avoir à lutter elle-même; l'heure était venue de se préparer au combat. Sous le luxe de ses vêtements, un cilice meurtrissait sa chair innocente. Cette armure sévère assujettissait les sens à l'esprit; la chair serait moins rebelle, si, bientôt victime de l'amour du Christ, Cécile devait payer de son sang l'honneur d'avoir été préférée par cet époux divin. Condamnée à vivre au sein de la mollesse patricienne, elle prenait ses sûretés envers elle-même; elle émoussait par la souffrance volontaire l'attrait du plaisir qui tyrannise les

enfants d'Ève, et qui révèle trop souvent à l'âme imprudente et inattentive les abîmes du cœur de l'homme.

Si, à l'exemple de la veuve de Béthulie, Cécile dissimulait sous ses habits somptueux l'instrument de sa pénitence, comme David elle affaiblissait encore sa chair par des jeûnes rigoureux. Selon l'usage des premiers chrétiens, lorsqu'ils voulaient fléchir le ciel ou obtenir quelque grâce signalée, elle s'abstenait de toute nourriture pendant deux jours, quelquefois pendant trois jours, ne prenant que le soir l'austère repas qui devait soutenir sa vie. Ces avances courageuses par lesquelles elle cherchait à assurer sa victoire, étaient rendues plus efficaces encore par la prière ardente et continuelle qui s'échappait de son cœur. Avec quelles instances elle recommandait au Seigneur l'heure pour laquelle elle tremblait ! Avec combien de larmes et de soupirs elle implorait les esprits célestes qui coopèrent au salut de nos âmes, les saints apôtres, patrons et fondateurs de Rome chrétienne, les bienheureux habitants du ciel qui protégent nos combats.

La grâce que sollicitait Cécile était accordée; mais l'Époux céleste se plaisait à éprouver sa noble fiancée, afin que sa vertu s'élevât plus mâle et plus épurée. Ne devait-elle pas bientôt, en retour de tant d'alarmes, entrer dans le repos de l'éternelle possession ? D'ailleurs la lutte qui approchait, et dont Cécile devait sortir avec tant de gloire, n'était que le prélude d'autres combats, pour lesquels il faudrait plus encore que le courage et la grandeur d'âme d'une fille de l'ancienne Rome.

Enfin le jour est venu où Valérien va recevoir la main de Cécile. On était dans l'hiver de 177 à 178. Tout s'ébranle dans la demeure des Cæcilii; le cœur du jeune homme tressaille de bonheur, et les deux familles, fières de s'unir dans de si chers rejetons, saluent l'espoir d'une postérité digne des aïeux.

Cécile est amenée; elle s'avance dans la parure nuptiale des patriciennes. Une tunique de laine blanche, unie, ornée de bandelettes et serrée d'une ceinture aussi de laine blanche, est son vêtement et figure la candeur de son âme. Cette tenue modeste, dernière trace de l'antique simplicité des mœurs romaines, était en même temps un glorieux souvenir dans la maison des Cæcilii. La robe sans luxe des nouvelles épouses était destinée à rappeler celles que tissait de ses mains la royale matrone Caïa Cæcilia. Les cheveux

de la vierge, partagés en six tresses, imitent la coiffure des vestales, touchant symbole de la consécration de Cécile. Un voile couleur de flamme, appelé pour cela *flammeum*, dérobe ses traits pudiques aux regards des profanes, sans les ravir à l'admiration des anges. En ce moment solennel, le cœur de la vierge reste ferme et sans trouble; elle s'appuie sur le secours de l'ange qui a reçu du ciel la mission de la protéger.

Étrangère jusqu'alors aux rites païens, Cécile est contrainte d'en subir le spectacle. Tertullien demande si un chrétien peut prendre part aux noces, toujours accompagnées de ces rites idolâtriques qui enserraient de toutes parts l'existence des Romains. Il répond que la présence du chrétien est licite en ces occasions, s'il est là par égard pour les hommes, et non par honneur pour l'idole. (*De idololat.*, cap. XVI.) L'offrande du vin et du lait s'accomplit donc en présence de la vierge, qui détourne ses regards. Le gâteau, symbole de l'alliance, est rompu, et la tremblante main de Cécile, ornée de l'invisible anneau des épouses du Christ, est placée dans celle de Valérien. Tout est consommé aux yeux des hommes, et la vierge sur qui veille le ciel a fait un pas de plus vers le péril.

A la chute du jour, selon l'usage antique, la nouvelle épouse est conduite à la demeure de son époux. La maison de Valérien était située, comme nous l'avons dit, dans la région Transtibérine, près de la voie *Salutaris*, à peu de distance du pont Sublicius, auquel se rattachait le glorieux souvenir de Valérie.

Les torches nuptiales précédaient le cortége qui conduisait Cécile à son époux. La foule applaudissait aux grâces de la jeune vierge; quant à Cécile, elle conversait dans son cœur avec le Dieu puissant qui préserva des flammes les enfants de la fournaise et sauva Daniel de la fureur des lions. Ces souvenirs de l'ancienne alliance si souvent retracés sur les peintures murales des cryptes, qui avaient été familières à Cécile dès son enfance, soutenaient son courage, comme ils avaient fortifié celui de tant de martyrs.

On arrive enfin au palais des Valerii. Sous le portique orné de blanches tentures sur lesquelles ressortent en festons des guirlandes de fleurs et de verdure, Valérien attendait Cécile. Selon la coutume des aïeux, l'époux préludait par cette interrogation : « Qui es-tu ? » disait-il. L'épouse répondait : « Là où tu seras Caïus, je serai Caïa. » L'allusion était plus vive encore au

mariage d'une fille des Cæcilii; car cette formule était aussi un souvenir de Caïa Cæcilia, vénérée par les Romains comme le type de la femme vouée aux soins du ménage. Mais la Cécile chrétienne trouvait un modèle plus accompli encore dans le portrait que l'Esprit-Saint a tracé de la femme forte, et bientôt Valérien connaîtrait la vérité de cet oracle divin qui devait s'accomplir dans son épouse : « La force et la grâce sont sa parure, et elle sourira à sa dernière heure. Sa bouche s'est ouverte pour donner les leçons de la sagesse, et la loi de miséricorde est sur ses lèvres. Son époux s'est levé, et il l'a comblée de louanges. » (*Proverb.*, XXXI.)

Cécile franchit le seuil de la maison. Le respect de Valérien pour son épouse fit sans doute qu'on lui épargna, en sa qualité de chrétienne, les rites superstitieux dont les Romains accompagnaient le moment où l'épouse entrait sous le toit conjugal. Ces rites ne tenaient en rien à la célébration du mariage qui avait eu lieu dans la demeure de l'épouse et sous les yeux des parents. Les usages qui s'accomplissaient ensuite avaient plus de convenance. On présentait de l'eau à l'épouse, en signe de la pureté dont elle devait être ornée; on lui remettait ensuite une clef, symbole de l'administration intérieure qui désormais lui était confiée; enfin, elle s'asseyait un instant sur une toison de laine, qui lui rappelait les travaux domestiques auxquels elle devait se rendre familière.

Les époux passèrent ensuite dans le triclinium, où le souper des noces était servi. Durant le festin, on chanta l'épithalame qui célébrait l'union de Valérien et de Cécile, et un chœur de musiciens fit retentir la salle du son harmonieux des instruments. Au milieu de ces profanes concerts, Cécile chantait aussi, mais dans son cœur, et sa mélodie s'unissait à celle des anges. Elle redisait au Seigneur cette strophe du Psalmiste qu'elle adaptait à sa situation : « Que mon cœur et mes sens demeurent purs, ô mon Dieu! que ma pudeur ne souffre pas d'atteinte! » (*Psal.*, CXVIII.) La chrétienté qui chaque année redit ces paroles de la Vierge, au jour de sa fête, en a gardé fidèle mémoire, et pour honorer le sublime concert que Cécile exécutait avec les anges, bien au-delà des mélodies de la terre, elle l'a saluée pour jamais Reine de l'harmonie.

Après le festin, des matrones guidèrent les pas tremblants de Cécile jusqu'aux portes de la chambre nuptiale, décorée dans tout le luxe romain,





MARIAGE DE SAINTE CÉCILE.

Peinture à fresque de Francia dans l'église de Saint-Jacques, à Bologne. Seizième siècle

mais rendue plus imposante encore par le silence et le mystère. Valérien suivait les traces de la Vierge.

Quand ils furent seuls, tout à coup Cécile, remplie de la vertu d'en-haut, adressa à son époux ces douces et naïves paroles : « Jeune et tendre ami, j'ai un secret à te confier; mais jure-moi que tu sauras le respecter. » Valérien jure avec ardeur qu'il gardera le secret de Cécile, et que rien au monde ne pourra forcer sa bouche à le révéler. — « Écoute, reprend la vierge : j'ai pour ami un ange de Dieu qui veille sur mon corps avec sollicitude. S'il voit que, dans la moindre chose, tu oses agir avec moi par l'entraînement d'un amour sensuel, soudain sa fureur s'allumera contre toi, et, sous les coups de sa vengeance, tu succomberas dans la fleur de ta brillante jeunesse. Si, au contraire, il voit que tu m'aimes d'un cœur sincère et d'un amour sans tache, si tu gardes entière et inviolable ma virginité, il t'aimera comme il m'aime, et te prodiguera ses faveurs. »

Troublé jusqu'au fond de son âme, le jeune homme, que la grâce maîtrise déjà à son insu, répond à la vierge : « Cécile, si tu veux que je croie à ta parole, fais-moi voir cet ange. Lorsque je l'aurai vu, si je le reconnais pour l'ange de Dieu, je ferai ce à quoi tu m'exhortes; mais si tu aimes un autre homme, sache que je vous percerai de mon glaive l'un et l'autre. » La vierge reprend avec une ineffable autorité : « Valérien, si tu veux suivre mon conseil, si tu consens à être purifié dans les eaux de la fontaine qui jaillit éternellement, si tu veux croire au Dieu unique, vivant et véritable, qui règne dans les cieux, tu pourras alors voir l'ange qui veille à ma garde. » — « Et quel est celui qui me purifiera, afin que je voie ton ange? » reprit Valérien. Cécile répondit : « Il existe un vieillard qui purifie les hommes, après quoi ils peuvent voir l'ange de Dieu. » — « Ce vieillard, où le trouverai-je? » dit Valérien. — « Sors de la ville par la voie Appienne, répondit Cécile; va vers la troisième colonne milliaire. Là, tu trouveras des pauvres qui demandent l'aumôme à ceux qui passent. Ces pauvres sont l'objet de ma constante sollicitude, et mon secret leur est connu. Quand tu seras auprès d'eux, tu leur donneras mon salut de bénédiction; tu leur diras : Cécile m'envoie vers vous, afin que vous me fassiez voir le saint vieillard Urbain; j'ai un message secret à lui transmettre. Arrivé en présence du vieillard, tu lui rendras les paroles que je t'ai dites; il te purifiera et te revê-

tira d'habits nouveaux et blancs. A ton retour, en rentrant dans cette chambre où je te parle, tu verras le saint ange devenu aussi ton ami, et tu obtiendras de lui tout ce que tu lui demanderas. »

Poussé par une force inconnue, le jeune Romain, naguère si bouillant, quitte sans effort la vierge dont les accents si doux ont changé son cœur. Il se met en marche, et aux premières lueurs du jour il arrive près d'Urbain, ayant trouvé toutes choses comme Cécile lui avait annoncé. Il raconte au saint évêque l'entretien de la chambre nuptiale, qui seul peut expliquer la présence de Valérien dans ces lieux. Le vieillard est ravi de joie; il tombe à genoux, et, levant ses bras vers le ciel, il s'écrie, les yeux pleins de larmes : « Seigneur Jésus-Christ, auteur des chastes résolutions, recevez le fruit de la divine semence que vous avez déposée au cœur de Cécile. Bon pasteur, Cécile, votre servante, comme une éloquente brebis, a rempli la mission que vous lui aviez confiée. Cet époux, qu'elle avait reçu semblable à un lion impétueux, elle en a fait, en un instant, le plus doux des agneaux. Si Valérien ne croyait pas déjà, il ne serait pas venu jusqu'ici. Ouvrez, Seigneur, la porte de son cœur à vos paroles, afin qu'il reconnaisse que vous êtes son Créateur, et qu'il renonce au démon, à ses pompes et à ses idoles. »

Urbain pria longtemps, et Valérien était ému dans toutes les puissances de son âme. Tout à coup apparaît aux regards du jeune homme et du saint évêque, un vieillard vénérable couvert de vêtements blancs comme la neige, et tenant à la main un livre écrit en lettres d'or. C'était le grand Paul, l'apôtre des gentils. A cette vue imposante, Valérien, saisi de terreur, tombe comme mort, la face contre terre. L'auguste vieillard le relève avec bonté, et lui dit : « Lis les paroles de ce livre et crois; tu mériteras d'être purifié et de contempler l'ange dont la très-fidèle vierge Cécile t'a promis la vue. »

Valérien lève les yeux et commence à lire sans prononcer de paroles. Le passage était ainsi conçu : « *Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême; un seul Dieu, Père de toutes choses, qui est au-dessus de tout et en nous tous.* » (*Ephes.*, IV.) Quand il eut achevé de lire, le vieillard lui dit : « Crois-tu qu'il est ainsi? » Valérien s'écria avec force : « Rien de plus vrai sous le ciel; rien qui doive être cru plus fermement. »

Comme il achevait ces paroles, le vieillard disparut, et laissa Valérien seul avec Urbain. Le saint évêque s'empressa de donner au jeune homme le symbole de la foi; il le régénéra dans l'eau baptismale, et, après que le néophyte eut participé aux mystères augustes des chrétiens, il lui dit de retourner auprès de son épouse.

Il n'avait donc fallu que quelques heures pour transformer Valérien en un disciple complet du Christ. Sollicitée par Cécile, une grâce était descendue du ciel sur le jeune Romain, et sa conversion subite venait accroître le nombre de celles que la bonté de Dieu opérait d'une manière immédiate en ces jours. Souvent des visions merveilleuses venaient triompher de toute résistance, et abattre le païen aux pieds du Christ; Tertullien en rend témoignage dans son Apologétique. (*Cap.* XXIII.) Nous apprenons d'Eusèbe que saint Basilide fut gagné à la foi dans une apparition de la vierge Potamienne, qui lui plaça une couronne sur la tête, et lui prédit qu'il la suivrait dans le martyre. Le savant Arnobe, au rapport de saint Jérôme, fut appelé au christianisme par une grâce du même genre, dont on trouve aussi de nombreux exemples dans les Actes les plus authentiques des martyrs.

Origène se joint à Tertullien pour proclamer le fait de ces prodigieuses vocations à la foi. « Je ne doute pas, dit ce grand philosophe chrétien, que Celse ou le juif qu'il fait parler ne me tourne en dérision; mais cela ne m'empêchera pas de dire que beaucoup de personnes ont embrassé la foi chrétienne comme malgré elles, leur cœur s'étant trouvé tout à coup tellement changé par quelque Esprit qui leur apparaissait, tantôt le jour, tantôt la nuit, qu'au lieu de l'aversion qu'elles avaient eue jusqu'alors pour notre doctrine, elles l'ont aimée jusqu'à mourir pour elle. Il est beaucoup de ces sortes de changements dont nous sommes témoins, et que nous avons vus nous-mêmes. » (*Contra Cels.*, lib. I, cap. XLVI.)

Cécile avait vaincu, et le premier trophée de sa victoire était le cœur de Valérien offert pour jamais au Sauveur des hommes. Durant l'absence de son époux, elle n'avait pas quitté la chambre nuptiale toute retentissante encore du sublime entretien de la nuit, tout embaumée des célestes parfums de la virginité. Elle avait prié sans relâche pour la consommation du grand œuvre que sa parole avait commencé, et elle attendait avec confiance le retour de cet époux qui lui serait plus cher que jamais.

Valérien, couvert encore de la tunique blanche des néophytes qu'il venait à peine de revêtir, est arrivé à la porte de la chambre. Il entre et ses regards respectueux rencontrent Cécile prosternée dans la prière, et près d'elle l'ange du Seigneur, au visage éclatant de mille feux, aux ailes brillantes des plus riches couleurs. L'Esprit bienheureux tenait dans ses mains deux couronnes entrelacées de roses et de lis. Il en pose une sur la tête de Cécile, l'autre sur celle de Valérien, et, faisant entendre les accents du ciel, il dit aux deux époux : « Méritez de conserver ces couronnes par la pureté de vos cœurs et par la sainteté de vos corps; c'est du jardin du ciel que je vous les apporte. Ces fleurs ne se faneront jamais, leur parfum sera toujours aussi suave; mais personne ne les pourra voir qu'il n'ait mérité comme vous, par sa pureté, les complaisances du ciel. Maintenant, ô Valérien, parce que tu as acquiescé au désir pudique de Cécile, le Christ, Fils de Dieu, m'a envoyé vers toi pour recevoir toute demande que tu aurais à lui adresser. »

Le jeune homme, saisi de reconnaissance, se prosterne aux pieds du divin messager, et ose ainsi exprimer son désir : « Rien en cette vie ne m'est plus doux que l'affection de mon frère; il serait cruel à moi, qui suis maintenant affranchi du péril, de laisser ce frère bien-aimé en danger de se perdre. Je réduirai donc toutes mes demandes à une seule : je supplie le Christ de délivrer mon frère Tiburce, comme il m'a délivré moi-même, et de nous rendre tous deux parfaits dans la confession de son nom. » Alors l'ange, tournant vers Valérien un visage rayonnant de cette joie dont tressaillent au ciel les esprits bienheureux, lorsque le pécheur revient à Dieu, lui répond : « Parce que tu as demandé une grâce que le Christ est encore plus empressé de t'accorder que tu ne l'es toi-même de la désirer, de même qu'il a gagné ton cœur par Cécile, sa servante, ainsi toi-même tu gagneras le cœur de ton frère, et tous deux vous arriverez à la palme du martyre. »

L'ange remonta aux cieux, et laissa les deux époux dans la plénitude de leur bonheur. Cécile glorifiait le maître des cœurs qui avait déployé avec tant d'éclat les richesses de sa miséricorde; elle tressaillait à la vue des roses mêlées aux lis sur la couronne de Valérien comme sur la sienne, pour annoncer que lui aussi aurait part aux honneurs du martyre. Tiburce partagerait la palme avec son frère; mais la prédiction fortunée ne s'était pas

étendue jusqu'à elle. La vierge devait donc survivre aux deux frères, et les assister dans le combat; jusque-là, le Ciel n'avait point manifesté plus avant ses décrets. Les deux époux s'épanchèrent dans un entretien que l'amour du Christ rendait semblable à un festin délicieux, et ils s'encouragèrent à mériter toujours la couronne dont l'ange avait ceint leurs fronts. Le néophyte, rempli du feu divin qu'avaient allumé dans son cœur les mystères auxquels Urbain l'avait fait participer, savourait à longs traits cette vie nouvelle révélée tout à coup à son âme. Cécile, initiée dès son enfance à la doctrine du salut, parlait avec l'expérience et l'autorité d'une chrétienne éprouvée.

Leur conversation sainte durait encore, lorsque Tiburce, impatient de revoir son frère, entra et vint suspendre ce colloque digne des anges. Épouse de son frère chéri, Cécile était devenue sa sœur. Tiburce l'aborda par un baiser fraternel; mais quelle fut sa surprise de sentir émaner des cheveux de la vierge un parfum qui rappelait celui des fleurs les plus fraîches du printemps! L'hiver régnait encore à ce moment, ou, s'il tempérait déjà ses rigueurs, la nature n'avait pas repris sa vie et son éclat. « D'où vient, Cécile, cette odeur de roses et de lis en la saison où nous sommes? s'écrie le jeune homme. Quand je tiendrais en ce moment dans mes mains le plus odorant faisceau de ces fleurs, il ne répandrait pas un parfum égal à celui que je respire. Cette merveilleuse senteur me transporte; il me semble qu'elle renouvelle tout mon être.

« — C'est moi, ô Tiburce! répond Valérien, c'est moi qui ai obtenu pour toi la faveur de sentir cette suave odeur; si tu veux croire, tu mériteras même de voir de tes yeux les fleurs dont elle émane. C'est alors que tu connaîtras celui dont le sang est vermeil comme les roses, et dont la chair est blanche comme le lis. Cécile et moi, nous portons des couronnes que tes yeux ne peuvent apercevoir encore; les fleurs dont elles sont tressées ont l'éclat de la pourpre et la pureté de la neige.

« — Est-ce un songe, ô Valérien! s'écria Tiburce, ou parles-tu selon la vérité? — Jusqu'ici, répond l'époux de Cécile, notre vie n'a été qu'un songe; maintenant, nous sommes dans la vérité, et il n'y a rien de menteur en nous; car les dieux que nous adorions ne sont que des démons.

« — Comment le sais-tu? » répondit Tiburce. — Valérien reprit: « L'ange

de Dieu m'a instruit, et tu pourras voir toi-même cet esprit bienfaisant, si tu veux te purifier de la souillure des idoles. — Et combien de temps, répliqua Tiburce, devrai-je attendre cette purification qui me rendra digne de voir l'ange de Dieu ? — Elle sera prompte, reprit Valérien; jure-moi seulement que tu renonces aux idoles, et qu'il n'est qu'un seul Dieu dans les cieux. — Je ne comprends pas, dit Tiburce, à quelle fin tu exiges de moi cette promesse. »

Cécile avait gardé le silence durant ce dialogue des deux frères; elle avait dû laisser la parole au néophyte, dans l'ardeur du zèle qui le pressait. D'ailleurs, il était juste que Valérien parlât le premier à Tiburce; mais la vierge, nourrie dès ses plus jeunes années de la doctrine évangélique, possédait mieux que son époux le langage qu'il fallait tenir à un païen pour le détacher des idoles. Empruntant donc les arguments des anciens prophètes, des apologistes chrétiens, et des martyrs devant leurs juges, sur la vanité de ces simulacres aux pieds desquels le monde se prosternait, elle prit ainsi la parole :

« Je m'étonne, ô Tiburce, que tu n'aies pas compris déjà que des statues de terre, de bois, de pierre, d'airain ou de tout autre métal, ne sauraient être des dieux. Ces vaines idoles sur lesquelles les araignées tendent leurs toiles, et les oiseaux déposent leurs nids et leurs ordures; ces statues dont la matière est tirée des entrailles de la terre par la main des malfaiteurs condamnés aux mines, comment peut-on les estimer des dieux, et placer sa confiance dans de tels objets ? dis-moi, Tiburce, y a-t-il une différence entre un cadavre et une idole ? un cadavre a encore tous ses membres, mais il n'a plus ni souffle, ni voix, ni sentiment; de même l'idole a aussi tous les membres, mais ces membres sont inhabiles à l'action, et encore au-dessous de ceux d'un homme mort. Du moins, pendant que l'homme jouissait de la vie, ses yeux, ses oreilles, sa bouche, son odorat, ses pieds, ses mains, remplissaient leur office; mais l'idole a commencé par la mort, et demeure dans la mort, elle n'a jamais vécu ni même pu vivre. »

Tiburce, frappé tout à coup de la vanité des simulacres auxquels il avait jusque-là brûlé son encens, s'écria vivement : « Oui, il en est ainsi, et qui ne le comprend pas est descendu jusqu'à la brute. » Transportée de joie à cette réponse, Cécile se lève et serre dans ses bras ce païen qui commence

à goûter la lumière : « C'est aujourd'hui, lui dit-elle, que je te reconnais pour mon frère. L'amour du Seigneur a fait de ton frère mon époux ; le mépris que tu professes pour les idoles fait de moi ta véritable sœur. Le moment est venu où tu vas croire ; va donc avec ton frère pour recevoir la régénération. C'est alors que tu verras les anges, après avoir obtenu le pardon de toutes tes fautes. »

Alors Tiburce, s'adressant à Valérien : « Quel est l'homme vers lequel tu vas me conduire ? — Un grand personnage, reprend Valérien ; il se nomme Urbain, vieillard aux cheveux blancs, au visage angélique, aux discours véritables et remplis de sagesse. » — « Ne serait-ce pas, dit Tiburce, cet Urbain que les chrétiens appellent leur pape ? J'ai entendu dire qu'il a déjà été condamné deux fois, et qu'il est réduit à se tenir caché. S'il est découvert, il sera livré aux flammes ; et nous, si l'on nous trouve avec lui, nous partagerons son sort. Ainsi, nous aurons voulu chercher une divinité qui se cache dans les cieux, et nous rencontrerons sur la terre un supplice cruel. »

Pour avoir appris à dédaigner les idoles, Tiburce n'en était pas encore à mépriser les souffrances d'ici-bas ; Cécile vint à son secours. « En effet, lui dit-elle, si cette vie était la seule, s'il n'en était pas une autre, ce serait avec raison que nous craindrions de la perdre ; mais s'il est une autre vie qui ne finira jamais, faut-il donc tant redouter de perdre celle qui passe, quand, au prix de ce sacrifice, nous nous assurons celle qui durera toujours ? »

Un tel langage était bien nouveau à un jeune homme élevé dans cette société romaine du deuxième siècle, où régnaient à la fois les plus humiliantes superstitions, la corruption des mœurs la plus éhontée, et toutes les aberrations d'une philosophie sceptique. Il répondit donc à la vierge : « Jamais je n'ai rien entendu de semblable ; y aurait-il donc une autre vie après celle-ci ? » — « Mais, reprit Cécile, peut-on même appeler vie celle que nous passons en ce monde ? Jouet de toutes les douleurs du corps et de l'âme, elle aboutit à la mort qui met fin aux plaisirs comme aux angoisses. Quand elle est terminée, on dirait qu'elle n'a pas même été ; car ce qui n'est plus est comme rien. Quant à cette autre vie qui succède à la première, elle a des joies sans fin pour les justes et des supplices éternels pour les pécheurs. — Mais, répliqua Tiburce, qui est allé dans cette vie ? qui en est

revenu, pour nous apprendre ce qui s'y passe? sur quel témoignage pouvons-nous y croire? »

Alors Cécile, se levant avec la majesté d'un apôtre, fit entendre ces imposantes paroles : « Le Créateur du ciel, de la terre et des mers, l'auteur du genre humain et de tous les êtres que nous voyons, a engendré de sa propre substance un Fils, avant toute création, et il a produit par sa vertu divine l'Esprit-Saint; le Fils par lequel il devait créer toutes choses, l'Esprit-Saint par lequel il les vivifie. Tout ce qui existe, le Fils de Dieu, engendré du Père, l'a créé; tout ce qui est créé, l'Esprit-Saint, qui procède du Père, l'a animé. »

« — Comment! s'écria Tiburce, tout à l'heure tu disais, ô Cécile, que l'on ne doit croire qu'un seul Dieu, qui est dans le ciel, et maintenant tu parles de trois! » Cécile répondit : « Il n'est qu'un seul Dieu dans sa majesté, et si tu veux concevoir comment ce Dieu existe dans une Trinité sainte, écoute cette comparaison. Un homme possède la sagesse; par sagesse nous entendons le génie, la mémoire et l'intelligence : le génie qui découvre les vérités, la mémoire qui les conserve, l'intelligence qui les explore. Reconnaîtrons-nous pour cela plusieurs sagesses dans le même homme? si donc un mortel possède trois facultés dans la seule sagesse, devrons-nous hésiter à reconnaître une Trinité majestueuse dans l'essence unique du Dieu tout-puissant? »

Tiburce, ébloui de l'éclat d'un si haut mystère, s'écria : « O Cécile! la langue humaine ne saurait s'élever à de si lumineuses explications; c'est l'ange de Dieu qui parle par ta bouche. » Tant était vive la reconnaissance du jeune homme envers cette divine lumière dont les rayons commençaient à descendre jusqu'à lui. Il n'osait plus s'adresser à la vierge, interprète du ciel; mais se tournant vers son frère : « Valérien, lui dit-il, je le confesse, le mystère d'un seul Dieu n'a plus rien qui m'arrête; je ne désire qu'une chose, c'est d'entendre la suite de ce discours qui doit satisfaire à mes doutes. » — « C'est à moi, Tiburce, que tu dois t'adresser, reprit Cécile. Ton frère, encore revêtu de la robe blanche, n'est pas en mesure de répondre à toutes tes demandes; mais moi, instruite dès le berceau dans la sagesse du Christ, tu me trouveras prête sur toute question qu'il te plaira de proposer. » — « Eh bien! dit Tiburce, je demande quel est celui qui

vous a fait connaître cette autre vie que vous m'annoncez l'un et l'autre ? »

La vierge, reprenant son discours avec un enthousiasme tout divin, continua ainsi : « Le Père a envoyé des cieux sur la terre son propre Fils unique, et une vierge l'a conçu. Ce Fils de Dieu, debout sur la montagne sainte, a fait entendre à haute voix ces paroles : « Peuples, venez tous à moi. » Alors sont accourus vers lui tous les âges, les deux sexes, toutes les conditions. Il leur a dit à tous : « Faites pénitence pour l'ignorance dans laquelle vous êtes tombés ; car le royaume de Dieu, qui doit mettre fin au règne des hommes, est arrivé. Dieu veut faire part de son royaume à ceux qui croiront, et celui qui sera le plus saint y recevra le plus d'honneurs. Les pécheurs seront tourmentés par des supplices éternels, et des feux les dévoreront sans relâche. Quant aux justes, ils seront environnés d'une éternelle splendeur de gloire, et des délices sans fin seront leur partage. Ne cherchez donc plus, enfants des hommes, les joies fugitives de cette vie ; mais assurez-vous l'éternelle félicité de la vie à venir. La première est courte, la seconde dure toujours. »

« Les peuples ne crurent pas d'abord à cet oracle, et ils dirent aussi : « Quel est celui qui est entré dans cette vie, et en est revenu pour nous certifier la vérité de ce que vous dites ? » Le Fils de Dieu leur a répondu : « Si je vous fais voir des morts que vous-mêmes avez vu ensevelir, rendus à la vie, persévérerez-vous à ne pas croire la vérité ? Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes prodiges. »

« Afin d'ôter tout prétexte au doute, il se rendait avec les peuples près des tombeaux, et il rappelait à la vie des morts ensevelis depuis trois et quatre jours, et exhalant déjà l'odeur des cadavres. Il marchait à pied sec sur les flots de la mer ; il commandait aux vents, il apaisait les tempêtes. Aux aveugles il rendait la vue, aux muets la parole, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux boiteux et aux paralytiques ; il délivrait les possédés, il mettait en fuite les démons.

« Mais les impies s'irritèrent de ces prodiges ; car les peuples les quittaient pour s'attacher à sa suite, et jetaient leurs vêtements sous ses pas, en criant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Des hommes appelés Pharisiens, jaloux de ses triomphes, le livrèrent au gouverneur Pilate, disant qu'il était un magicien et un homme couvert de crimes. Ils

excitèrent une sédition tumultueuse, au milieu de laquelle ils le crucifièrent. Lui, connaissant que sa mort devait opérer le salut du monde, se laissa prendre, insulter, fouetter et mettre à mort. Il savait que sa Passion seule pouvait enchaîner le démon, et retenir dans les flammes de leurs supplices les esprits immondes.

« Il fut donc chargé de chaînes, celui qui n'a point commis le péché, afin que le genre humain fût affranchi des liens du péché. Il fut maudit, celui qui est béni à jamais, afin que nous fussions arrachés à la malédiction. Il souffrit d'être le jouet des méchants, afin de nous enlever à l'illusion des démons dont nous étions le jouet nous-mêmes. Il reçut sur sa tête une couronne d'épines, pour nous soustraire à la peine capitale que les épines de nos péchés avaient méritée. Il laissa porter le fiel à sa bouche, pour rétablir dans l'homme le sens du goût que le premier père avait faussé, au jour où la mort envahit le monde. Il fut abreuvé de vinaigre, pour attirer en lui toute l'âcreté dont notre sang était brûlé, voulant boire lui-même le calice que nous avions mérité. Il fut dépouillé, pour couvrir d'un vêtement éclatant de blancheur la nudité produite chez nos premiers ancêtres, par leur docilité aux perfides conseils du serpent. Il fut suspendu au bois de sa Passion, pour enlever la prévarication qui était venue par le bois. Il laissa la mort approcher de lui, afin qu'elle fût renversée dans la lutte, et que celle qui avait régné par le serpent devînt la captive du Christ, ainsi que le serpent lui-même.

« Enfin, lorsque les éléments contemplèrent leur créateur élevé sur la croix, un tremblement d'horreur les saisit : la terre s'ébranla, les rochers se fendirent, le soleil épouvanté s'obscurcit, et un voile lugubre couvrit le monde. Un nuage sanglant intercepta les pâles rayons de la lune, et les étoiles s'enfuirent du ciel. Gémissante comme d'un enfantement, la terre rendit les corps de plusieurs saints qui sortirent de leurs sépulcres, pour attester que le Sauveur était descendu aux enfers, qu'il avait arraché le sceptre au démon, et qu'en mourant il avait dompté la mort, désormais enchaînée et abattue sous les pieds de ceux qui croiraient en lui.

« Voilà pourquoi nous nous réjouissons lorsque nous sommes maltraités pour son nom, pourquoi nous trouvons notre gloire dans les persécutions. Il en doit être ainsi, puisque nous savons que notre vie caduque et misérable

fait place à cette vie éternelle que le Fils de Dieu, ressuscité d'entre les morts, a promise à ses apôtres qui l'ont vu monter au ciel. Le témoignage de trois personnes suffit pour asseoir la conviction d'un homme sage; mais le Christ ressuscité ne s'est pas montré seulement à ses disciples qu'il avait choisis au nombre de douze, il s'est fait voir à plus de cinq cents personnes, et n'a pas voulu laisser le plus léger prétexte au doute sur un si étonnant prodige. Ses disciples, envoyés par lui pour prêcher toutes ces merveilles dans le monde entier, ont appuyé leur prédication sur les plus évidents miracles. Ils ont, en son nom, guéri toutes les maladies, mis en fuite les démons et rendu la vie aux morts.

« Maintenant, ô Tiburce, je pense n'avoir rien omis pour satisfaire à ta demande. Vois s'il n'est pas juste de mépriser du fond de son cœur cette vie présente, et de rechercher avec ardeur et courage celle qui doit la suivre. Celui qui a la foi dans le Fils de Dieu et qui s'attache à ses commandements, ne sera pas même touché par la mort, quand il déposera ce corps périssable; mais il sera reçu par les saints anges, et conduit dans l'heureuse région du paradis. Mais la mort s'unit au démon pour enchaîner les hommes par mille distractions, et préoccupe leur imprudence d'une foule de nécessités qu'elle leur suggère. Tantôt c'est un malheur à venir qui les intimide, tantôt un gain à saisir qui les captive; c'est la beauté sensuelle qui les charme, c'est l'intempérance qui les entraîne; enfin, par tous genres d'appâts, la mort fait en sorte que, pour leur malheur, ils ne songent qu'à la vie présente, afin que leurs âmes, à la sortie des corps, soient trouvées entièrement nues, et n'ayant sur elles que le poids de leurs péchés. Je le sens, ô Tiburce! je n'ai fait que toucher quelques points d'un si vaste sujet; si tu veux m'entendre davantage, je suis prête. »

Ainsi parla la vierge. Cette sublime harangue, dans laquelle respire toute l'énergie de la foi et toute l'ardeur du zèle, nous révèle en entier l'âme de la fille chrétienne des Cæcilii. A travers ces flots d'éloquence et de poésie, on suit le travail de la pensée chez la jeune vierge qui, dès ses premières années, a jugé toutes choses à la lumière du saint Évangile, s'assurant en même temps de la certitude de sa croyance et de la réalité des devoirs qu'impose la foi du Christ. On retrouve dans son langage la trace des impressions que devait déposer dès l'enfance dans l'âme des chrétiens le

langage muet et expressif des peintures murales des catacombes. Ainsi préparée, Cécile devait vaincre, et son discours rapide avait renouvelé l'âme de Tiburce. Les larmes du jeune païen coulaient avec abondance, et il éclatait en sanglots. Son âme encore neuve n'avait point cette écorce impénétrable que le vice forme et entretient chez les hommes blasés par les plaisirs ou par la cupidité. « Oh! si jamais, s'écria-t-il, en se jetant aux pieds de Cécile, mon cœur et ma pensée s'attachent à la vie présente, je consens à ne pas jouir de celle qui doit lui succéder. Que les insensés recueillent, s'il leur convient, les avantages du temps qui passe; moi, qui jusqu'à cette heure ai vécu sans but, je ne veux plus qu'il en soit ainsi. »

Après cette promesse faite entre les mains de la Vierge dont le cœur d'apôtre tressaillait de bonheur, Tiburce se tourna vers Valérien : « Frère chéri, lui dit-il, prends pitié de moi. Point de délai : tout retard m'effraye, et je ne puis plus supporter le poids qui m'accable. Conduis-moi tout de suite à l'homme de Dieu, je t'en supplie, afin qu'il me purifie, et me rende participant de cette vie dont le désir me consume. »

Deux jours ne s'étaient pas écoulés depuis ces noces dont l'approche avait causé tant d'alarmes à Cécile, et déjà la virginité chrétienne, toujours féconde pour les âmes, avait produit de si glorieux fruits. « La femme fidèle, comme parle l'apôtre, avait sanctifié le mari infidèle, » (I *Cor.*, VII) et celui-ci, par le mérite de sa foi, avait obtenu l'âme de son frère.

Valérien et Tiburce prirent congé de Cécile, dont la présence en cette maison, naguère encore païenne, avait été le gage de tant de faveurs, et ils partirent en hâte pour se rendre auprès d'Urbain. Qu'elle était belle aux yeux des anges, cette marche des deux frères se dirigeant sur la voie Appienne, l'un couvert encore de la robe blanche de son baptême, et l'autre haletant comme le cerf après l'eau de la fontaine! Arrivés aux pieds du saint évêque, ils racontèrent ce qui s'était passé depuis le retour du néophyte auprès de son épouse, et le vieillard rendit grâces au Seigneur qui avait ménagé de si doux triomphes à sa fidèle servante. Il reçut Tiburce avec allégresse, et le jeune homme descendit bientôt dans la piscine du salut, d'où il remonta purifié, et respirant avec délices l'air pur de cette nouvelle vie qu'il avait si ardemment ambitionnée.

Valérien revint auprès de son épouse; mais Urbain retint Tiburce, les

sept jours entiers durant lesquels les néophytes devaient porter la robe blanche. L'onction du Saint-Esprit, dans le sacrement de Confirmation, consacra soldat du Christ le jeune athlète, et il goûta cette nourriture mystérieuse qui divinise l'homme, et dont Valérien lui avait révélé l'ineffable harmonie avec le lis et la rose. Devenu un homme nouveau, Tiburce fit enfin ses adieux au vieillard, et vint retrouver Cécile et Valérien. Il était tout rayonnant de la grâce céleste; une ardeur inconnue transportait son âme, et un ineffable pressentiment l'avertissait que de hautes destinées lui étaient réservées. En attendant ce dénouement glorieux, les anges de Dieu se faisaient voir à lui, et il conversait avec eux. S'il témoignait au ciel un désir, ces aimables messagers s'empressaient de l'obtenir pour celui qu'ils regardaient déjà comme leur frère. Cécile et Valérien admiraient les merveilles de la puissance et de la bonté de Dieu dans ce jeune patricien que le paganisme et l'amour de cette vie semblaient avoir captivé pour jamais, et les liens qui unissaient les trois amis devenaient de jour en jour plus étroits et plus doux. Cécile dominait tout cependant par l'autorité de son caractère et par la mâle éloquence de sa parole. Armée pour tous les genres de lutte, prête à tous les combats comme à tous les dévouements, elle était plus que jamais, malgré sa jeunesse, l'un des plus solides appuis de la chrétienté de Rome.

Avant de voir s'ouvrir la lice dans laquelle devaient vaincre et triompher les trois héros, arrêtons-nous un moment à contempler le sublime spectacle qu'offrait au ciel et à la terre l'amour des deux époux que l'ange était venu couronner. La grâce par laquelle Dieu sanctionne l'union conjugale était descendue sur eux; elle avait confondu leurs cœurs dans une ineffable tendresse, forte comme la mort, affranchie de la servitude des sens; affection plus intime que celle qui lie le frère à une sœur chérie, et semblable en quelque chose à celle qui au ciel unit les anges épris en commun de la beauté divine. Nous avons entendu saint Justin révéler aux Césars, dans son Apologie, qu'un tel amour se rencontrait souvent alors chez des époux chrétiens, et déclarait ainsi l'indépendance de l'âme à l'égard de l'attrait sensuel. L'Église chrétienne devait garder en son sein ce mystérieux élément qui fait apparaître la dignité humaine dans tout son éclat, et renverse les vulgaires pensées de l'homme charnel. Aux yeux du chrétien, le mariage

est avant tout l'alliance de deux âmes; le monde n'y voit et n'y cherche que le côté sensuel. Il a fallu que l'humanité, redressée par le Christ, en vînt à comprendre que l'essence de l'amour est dans les sentiments, et qu'on en profane le nom en l'appliquant exclusivement à un attrait si souvent volage et toujours passager. C'est pour cela que l'Esprit-Saint a semé sur la route de l'Église les exemples les plus éloquents : au sein de Rome païenne, Valérien et Cécile; sur le trône impérial de Constantinople, sainte Pulchérie et Marcien; sur celui d'Occident, l'empereur saint Henri et sainte Cunégonde; en Angleterre, saint Édouard et Édithe; en Pologne, Boleslas V et une autre sainte Cunégonde; en Hongrie, Coloman et Salomé; au midi de la France, saint Elzéar de Sabran et sainte Delphine de Glandève; en Bretagne, le duc Pierre II et la bienheureuse Françoise d'Amboise; dans le Maine, le comte Robert de Sillé et la bienheureuse Jeanne de Maillé, etc.

Telle fut l'alliance plus angélique qu'humaine dont la demeure des Valerii fut l'heureux témoin. Valérien et Cécile y goûtèrent cet amour qui procède de Dieu même, auteur du lien conjugal. Là véritablement se réalisait ce tableau de l'union des époux chrétiens tracé par Tertullien, peu d'années après. « Ensemble ils prient, ensemble ils se prosternent, ensemble ils jeûnent; l'un l'autre ils s'instruisent, ils s'exhortent, ils se soutiennent. De compagnie on les voit à l'église, de compagnie au banquet divin; les épreuves et les joies, ils les partagent également. Nul secret à se dérober, jamais d'isolement, jamais de dégoût. Ils n'ont pas à se cacher l'un de l'autre pour visiter les malades, pour assister les indigents. Leurs aumônes sont sans discussion, leurs sacrifices sans froissement, leurs pratiques pieuses sans entraves. Chez eux pas de signes de croix furtifs, pas de timidité dans leurs pieux transports, pas de muettes actions de grâces. Ils chantent à l'envi les psaumes et les cantiques, et s'ils sont rivaux en quelque chose, c'est à qui célébrera le mieux les louanges de son Dieu. » (*Ad uxorem.*, lib. II.)

La situation des deux époux dans Rome leur imposait nécessairement des habitudes en rapport avec leur rang. Riche de grands biens, parmi lesquels était la villa du Numidique, sur la voie Tiburtine, Cécile était devenue la dispensatrice d'une opulente fortune, et elle en profitait pour satisfaire son ardent amour envers les pauvres du Christ. Sans rien perdre de l'humilité

et de la modestie d'une chrétienne, elle retint les parures dont usaient les dames romaines de sa condition. Les Actes nous apprennent qu'elle portait une robe brodée d'or, dès le temps qui précéda son mariage. Ce vêtement qui fut empourpré de son sang a reparu deux fois aux regards attendris des fidèles, en 821 et en 1599. A cette dernière date, on prit soin d'en prendre le dessin en couleur, et il en existe au moins deux peintures, de mains diverses, mais conformes pour le fond et les détails. L'une, sur marbre, se conserve à Rome au musée Kircher; l'autre, sur bois, de plus petite dimension et plus soignée, se garde à l'abbaye de Solesmes, où elle est arrivée après avoir séjourné plus ou moins longtemps à Cologne.

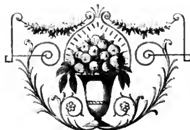
Il est certain que, sous les premiers Césars, les dames romaines n'étaient pas autorisées à porter des tuniques brodées ou brochées d'or. Ce luxe ne commence à s'établir que sous les Antonins. Le premier exemple qu'on en trouve est celui de l'impératrice Faustine, femme de Marc-Aurèle. En 172, à la veille de l'expédition contre les Quades et les Marcomans, cet empereur, voulant subvenir aux besoins de la guerre, mit en vente un grand nombre de choses précieuses, entre lesquelles se trouvaient des joyaux et des objets de parure à l'usage de l'impératrice. Parmi ceux-ci, Julius Capitolinus (*in Antonin. Philosoph.*, cap. XVII) signale des robes de soie brodées d'or. Il ajoute que, ces vêtements ayant sans doute tenté d'imitation les dames romaines, Marc-Aurèle, trois ans après, dérogeant à la sévérité des lois somptuaires, permit aux femmes du plus haut rang d'en user désormais. Qu'une fille des Metelli, entourée d'une famille qui devait être fière d'un tel rejeton, ait dû se conformer aux exigences de son rang, rien n'est plus naturel; nous verrons d'ailleurs les circonstances les plus ordinaires de la vie de notre héroïne s'encadrer constamment avec les usages du temps où elle a vécu.

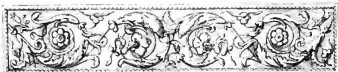
Sur les deux peintures dont nous parlons, la teinte du vêtement de Cécile, gravement altérée par le temps, paraît avoir été la couleur verte; et il est à remarquer que cette couleur est maintenue par Paul Véronèse dans son touchant tableau de la mort de la martyre. La robe est celle que les anciens nommaient cyclade, à cause du cercle en broderie qu'elle avait dans sa partie inférieure; mais on voit que le luxe de Faustine et de ses imitatrices avait enchéri sur la cyclade primitive, qui d'abord était unique au bas du

vêtement. La robe de la martyre reproduit ce cercle de distance en distance, dans toute la hauteur. Les manches offrent aussi la cyclade, répétée plusieurs fois dans leur longueur. Au rapport de Bosio, l'or de toutes ces broderies jetait encore un éclat très-vif en 1599.

Sainte Agnès, qui appartient au siècle suivant, rend grâces à l'Époux divin, dans ses Actes, de l'avoir revêtue d'une cyclade tissue d'or. Plus d'un siècle écoulé depuis l'époque où nous sommes arrivés, avait dû étendre l'usage de cette parure.

En se prêtant ainsi aux convenances de la société à laquelle elle appartenait, Cécile, toujours vigilante et forte contre elle-même, continuait de mortifier son corps par l'âpreté du cilice qu'elle cachait sous la richesse et la mollesse apparente de ses vêtements. Valérien rendait grâces à Dieu de l'avoir uni à une épouse dont toute la vie était pour lui comme un éclatant flambeau qui lui révélait toutes les vertus, et Cécile, témoin des saintes œuvres de son époux, bénissait le ciel d'avoir créé pour eux deux ce lien chaste et sacré qui les établissait dès ce monde dans les conditions de la vie céleste.





CHAPITRE XVI.

178.

Violences à Rome contre les chrétiens. — Turcius Almachius, chargé de les poursuivre, n'a point été préfet de Rome. — Altération que son nom a subie. — Valérien et Tiburce cités au tribunal de ce personnage, pour avoir donné leurs soins à la sépulture des martyrs. — Fermeté des deux frères. — Almachius les condamne à avoir la tête tranchée. — Noble conduite du greffier Maxime. — Il conduit les martyrs à sa maison. — Entrevue de Cécile et de Valérien. — Nuit passée dans l'instruction des néophytes et l'administration du baptême. — Les deux frères sont immolés au pagus Triopius. — Sépulture que leur donne Cécile. — Martyre de Maxime. — Cécile l'ensevelit près des deux frères. — Le phénix.



U début de l'année 178, le charme d'une telle union ne s'offrait pas aux deux époux avec le calme qui, dans d'autres siècles, a entouré l'existence de leurs imitateurs. Nous avons vu, dès l'année précédente, les dispositions du Palatin à l'égard des chrétiens de Lyon. Les Actes de saint Symphorien d'Autun, qui sont comptés parmi les *sincères*, contiennent un rescrit impérial de la même époque, qui traduit parfaitement les dispositions et le caractère du chef de l'Empire à l'égard de l'Église. « Nous avons reconnu, y est-il dit, que les préceptes légaux sont violés de notre temps par les chrétiens. Punissez-les de supplices divers, quand ils ont été arrêtés, à moins qu'ils ne sacrifient à nos dieux, afin que la sévérité vienne à l'appui de la justice, et que cette rigueur qui consiste à couper court au crime arrive promptement à son terme. » Cette recrudescence de la persécution qui paraissait se montrer avec

un certain regret hypocrite, avait pour ministre, ainsi que nous l'avons dit plusieurs fois, l'irritation populaire qui fournissait au besoin un prétexte à la violation des engagements quelconques, pris à l'occasion du miracle de la légion Fulminante. On fut sourd aux réclamations d'Athénagore, et, jusque dans Rome, les sévices recommencèrent avec parti pris. Marc-Aurèle tenait à terminer sa carrière comme il l'avait commencée, et naturellement il ne devait pas rencontrer d'obstacles chez son jeune fils Commode.

La liste des préfets de Rome présente malheureusement beaucoup de lacunes au temps où nous sommes arrivés. Les Actes de sainte Cécile nous donnent un Turcius Almachius, qui aurait géré cette haute magistrature à l'époque du martyre de l'illustre Romaine. Comme la plupart des monuments de cette nature, ces Actes qui s'encadrent si parfaitement dans l'histoire et sont confirmés jusque dans les détails les plus minutieux par les faits archéologiques, reçurent, de la part de leur compilateur, quelques légères interpolations qu'il est aussi aisé de corriger que de reconnaître. Dom Ruinart, dans ses *Acta sincera*, en a relevé grand nombre du même genre, qui ne diminuent point la valeur et l'autorité des documents qu'un copiste malhabile a cru quelquefois perfectionner, en ajoutant de son fond certaines particularités, soit sur la chronologie, soit sur les offices dont furent revêtus les personnages qu'il met en scène d'après des monuments certains et originaux.

Constatons d'abord que Turcius Almachius n'a pu être préfet de Rome. Le savant Borghesi a prouvé que cette charge, l'une des plus importantes du régime impérial, n'était jamais conférée qu'à des personnages de la plus haute distinction, et honorés, au moins une fois déjà, de la dignité consulaire. Dion Cassius (lib. LXXVIII, 14) rapporte qu'une des mesures qui révoltèrent le plus la noblesse romaine contre le gouvernement éphémère de Macrin (217), fut qu'il avait confié la préfecture urbaine à un personnage qui n'avait pas encore été consul, comme s'il eût voulu, dit l'historien, « souiller ainsi le sénat. » Personne n'ignore que le nom de Turcius Almachius est complétement absent des fastes consulaires durant les trois premiers siècles. Le Turcius des Actes de sainte Cécile n'a donc pu être qu'un magistrat inférieur, préteur peut-être, ou mieux encore délégué du préfet de Rome aux causes religieuses. Il est même possible que cette délégation soit venue

MARTYRE DE SAINTE CÉCILE.

D'après un tableau de Pinturicchio, conservé au musée de Berlin. Quinzième siecle.



à Turcius du propre mouvement de Marc-Aurèle qui, au rapport de Capitolinus (*in M. Anton. X*), confiait volontiers la décision de certaines affaires à d'anciens préteurs. Le même historien nous apprend que ces favoris du prince ne se recommandaient pas toujours par l'illustration de leur origine. Ainsi, un certain Vétrasinus, ancien gladiateur, se voyant éconduit de la préture sous le prétexte que l'opinion publique était à ménager, osa répondre, sans être démenti par Marc-Aurèle, qu'il retrouvait parmi les préteurs bon nombre de ses anciens camarades de l'arène. A l'appui de ce que nous disons, certains traits de l'interrogatoire de Cécile témoignent dans le juge d'une vulgarité qui ne se fût pas rencontrée chez un préfet de Rome, et dans les réponses de Cécile elle-même un accent qui dénote en celle qui parle le sentiment de la supériorité du rang.

Le *nomen* Turcius se trouve encore assez aisément au quatrième siècle, et une fois même vers la fin du troisième; mais on s'accorde assez généralement à regarder le *cognomen* Almachius comme étranger par sa conformation même au génie de la langue latine. Sirmond et Mazochi en ont été frappés. M. de Rossi produit l'inscription d'un certain Amachius dont peut-être le nom altéré aurait produit celui qu'on lit dans les Actes. Nous devons signaler ici, sur l'un des monuments de la tribu Succusana, le nom d'un L. Lartius Aoemachus. Ce nom traduit du grec (Ἀεὶ μάχη, *qui combat sans relâche*), forme une appellation qui, passée au moule romain, n'a du moins rien d'étrange. Amachius (*qui ne combat pas*) est peut-être une corruption en même temps qu'un contre-sens d'Aoemachus. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que ce *cognomen*, devenu avec le temps Almachius, ne sente un peu le gladiateur. Dans notre récit nous maintiendrons, ces réserves faites, l'appellation vulgaire.

Ce personnage fut donc choisi vers l'année 178, pour présider aux violences qui s'exercèrent contre les chrétiens dans Rome, et donnèrent lieu aux réclamations d'Athénagore. Ces violences sont exprimées d'une façon très-énergique dans les Actes de sainte Cécile. Elles avaient de préférence pour objet des chrétiens d'une condition inférieure. M. de Rossi établit qu'une hécatombe entre autres eut lieu sur la voie Appienne. C'était non loin des cryptes de Prétextat, de celles de Lucine et du cimetière que l'on creusait à ce moment même aux frais des Cæcilii chrétiens, dans la région fameuse en

martyrs sur laquelle Urbain exerçait sa sollicitude. Après chaque exécution, venait pour les chrétiens le soin de la sépulture des victimes de la foi. Almachius, disent les Actes, non content de déchirer par toutes sortes de tortures les membres des chrétiens, voulait que leurs corps demeurassent sans sépulture.

Valérien et Tiburce, animés par Cécile, se dévouèrent à recueillir les saintes dépouilles des soldats du Christ, et à les entourer d'honneurs. Souvent il leur fallait racheter à prix d'or ces corps immolés par la fureur païenne, et rien n'était épargné pour rendre la sépulture complète. On réunissait avec amour les membres séparés par le glaive, on recherchait jusqu'aux instruments du supplice, afin de conserver à la postérité chrétienne le témoignage complet de la victoire. Le sang de ces glorieuses victimes était gardé avec un soin particulier. On le recueillait avec des éponges, que l'on pressait ensuite sur des fioles ou des ampoules. Aucun péril n'arrêtait la sollicitude fraternelle des deux jeunes patriciens envers ces morts vénérés, pauvres, la plupart, selon la chair, mais déjà rois dans les palais du ciel. Jaloux de témoigner leur respect envers de si glorieuses dépouilles, ils n'épargnaient pas même les parfums les plus précieux, en même temps qu'ils subvenaient par d'abondantes aumônes, et par toutes les œuvres de la miséricorde, aux familles chrétiennes que la perte de leurs chefs ou de leurs principaux membres avait laissées dépourvues des ressources nécessaires à la vie.

Les corps des nombreuses victimes de la cruauté d'Almachius furent recueillis furtivement dans les divers cimetières déjà ouverts sur la plupart des voies qui sortaient de la ville ; mais il paraît certain que celui qui se construisait à ce moment par les soins des Cæcilii, sur la voie Appienne, en reçut un certain nombre dans ses galeries à peine ébauchées. Le feu ayant été le supplice d'une partie de ces chrétiens, leur sépulture devait exiger moins de place. Tous les anciens Martyrologes ont conservé la mémoire de plusieurs centaines de martyrs qui auraient ainsi reposé dans ces cryptes nouvelles, qui sont appelées *ad sanctam Cæciliam.* Avec quel tendre respect Cécile accueillait les restes inanimés de ces valeureux athlètes, avec quelle ardeur elle enviait le sort de ceux qui avaient déjà rendu au Christ le témoignage du sang, avec quelle sainte fierté elle contemplait le courage de son époux et de son frère, initiés seulement depuis quelques jours à la foi chrétienne, et déjà si dévoués aux œuvres laborieuses qu'elle imposait alors

aux plus généreux de ses disciples ! Valérien et Tiburce ne tardèrent pas à être dénoncés à Almachius, et pour leurs largesses envers des personnes viles, et pour l'infraction qu'ils osaient faire à la défense d'inhumer les corps des martyrs. Ils furent donc accusés l'un et l'autre, et conduits devant le tribunal. Almachius n'avait pas l'intention de sévir contre ces deux jeunes patriciens qu'il avait fait mander à sa barre; il voulait simplement les intimider, et obtenir une satisfaction pour la violation publique qu'ils avaient osé faire de ses ordres.

« Comment! leur dit-il, vous qui, par votre naissance, avez droit au titre de Clarissimes, pouvez-vous avoir dégénéré de votre sang, jusqu'à vous associer à la plus superstitieuse des sectes ? J'apprends que vous dissipez votre fortune en profusions sur des gens de condition infime, et que vous vous abaissez jusqu'à ensevelir avec toute sorte de recherches des misérables qui ont été punis pour leurs crimes. En faut-il conclure qu'ils étaient vos complices, et que c'est là le motif qui vous porte à leur donner ainsi une sépulture d'honneur ? »

Le plus jeune des deux frères prit la parole. « Plût au ciel, s'écria Tiburce, qu'ils daignassent nous admettre au nombre de leurs serviteurs, ceux que tu appelles nos complices ! Ils ont eu le bonheur de mépriser ce qui paraît être quelque chose et cependant n'est rien. En mourant, ils ont obtenu ce qui ne paraît pas encore, et qui néanmoins est la seule réalité. Puissions-nous imiter leur vie sainte, et marcher un jour sur leurs traces ! »

Almachius, déconcerté par la fermeté de cette réponse, chercha un incident pour rompre le discours du jeune homme. Il crut l'avoir trouvé, en relevant la ressemblance frappante qui existait entre les deux frères. « Dis-moi, Tiburce, quel est le plus âgé de vous deux ? » Telle fut la question du juge. Tiburce répondit : « Ni mon frère n'est plus âgé que moi, ni moi plus jeune que lui; le Dieu unique, saint et éternel, nous a rendus tous deux égaux par la grâce. »

« — Eh bien ! dit Almachius, dis-moi ce que c'est que ce qui paraît être quelque chose et n'est rien. — Tout ce qui est en ce monde, repartit vivement Tiburce, tout ce qui entraîne les âmes dans la mort éternelle, à laquelle aboutissent les félicités du temps. — Maintenant, dis-moi, reprit Almachius, qu'est-ce que ce qui ne paraît pas encore et est néanmoins la

seule réalité? — C'est, dit Tiburce, la vie future pour les justes, et le supplice à venir pour les injustes. L'un et l'autre approchent, et par une triste dissimulation nous détournons les yeux de notre cœur, afin de ne pas voir cet ineffable avenir. Les yeux de notre corps s'arrêtent aux objets du temps, et, mentant à notre propre conscience, nous osons employer pour flétrir ce qui est bien les termes qui ne conviennent qu'au mal, et décorer le mal lui-même de ceux qui servent à désigner le bien. »

Almachius interrompit le jeune homme : « Je suis sûr, dit-il, que tu ne parles pas selon ton esprit. — Tu dis vrai, reprit Tiburce, je ne parle pas selon l'esprit que j'avais lorsque j'étais du siècle, mais selon l'esprit de celui que j'ai reçu au plus intime de mon âme, le Seigneur Jésus-Christ. — Mais sais-tu même ce que tu dis? repartit Almachius, contrarié d'entendre sortir de la bouche du jeune homme ce nom sacré qui attestait la profession du christianisme dans celui qui le proférait avec tant d'amour. — Et toi, dit Tiburce, sais-tu ce que tu demandes? — Jeune homme, répondit Almachius, il y a chez toi de l'exaltation. » Tiburce répondit : « J'ai appris, je sais, je crois que tout ce que j'ai dit est réel. — Mais je ne le comprends pas, repartit le magistrat, et je ne saurais entrer dans cet ordre d'idées. — C'est, dit le jeune homme, empruntant les paroles de l'apôtre, c'est que « l'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu; mais l'homme spirituel juge toutes choses, et n'est jugé lui-même par personne. » (I *Cor.*, II.)

Almachius sourit avec dépit, dissimulant l'injure qu'il venait de recevoir, et, ne voulant pas laisser le jeune homme se compromettre davantage, il le fit écarter, et ordonna de faire avancer Valérien.

« — Valérien, lui dit-il, la tête de ton frère n'est pas saine; toi, tu sauras me donner une réponse sensée. — Il n'est qu'un seul médecin, répondit Valérien; c'est lui qui a daigné prendre soin de la tête de mon frère et de la mienne, en nous communiquant sa propre sagesse; c'est le Christ, Fils du Dieu vivant. — Allons, dit Almachius, parle-moi raisonnablement. — Ton oreille est faussée, répondit Valérien; tu ne saurais entendre notre langage. »

Le magistrat se contint, et, refusant toujours d'accepter la confession spontanée du christianisme que les deux frères aspiraient à faire devant son tribunal, il essaya l'apologie du sensualisme païen, auquel les Césars avaient

été redevables de la soumission passive que leur prêtait l'Empire. « C'est vous-mêmes, dit-il, qui êtes dans l'erreur, et plus que personne. Vous laissez les choses nécessaires et utiles pour suivre des folies. Vous dédaignez les plaisirs, vous repoussez le bonheur, vous méprisez tout ce qui fait le charme de la vie; en un mot, vous n'avez d'attrait que pour ce qui est contraire au bien-être et opposé aux plaisirs. »

Valérien répondit avec calme : « J'ai vu, au temps de l'hiver, des hommes traverser la campagne au milieu des jeux et des ris, et se livrant à tous les plaisirs. En même temps, j'apercevais dans les champs plusieurs villageois qui remuaient la terre avec ardeur, plantaient la vigne et écussonnaient des roses sur les églantiers; d'autres greffaient des arbres fruitiers, ou écartaient avec le fer les arbustes qui pouvaient nuire à leurs plantations; tous enfin se livraient avec vigueur aux travaux de la culture.

« Les hommes de plaisir, ayant considéré ces villageois, se mirent à tourner en dérision leurs travaux pénibles, et ils disaient : « Misérables que vous êtes, laissez ces labeurs superflus; venez vous réjouir avec nous; venez partager nos jeux et nos délices. Pourquoi se fatiguer ainsi à de rudes travaux? Pourquoi user le temps de votre vie à des occupations si tristes? » Ils accompagnaient ces paroles d'éclats de rire, de battements de mains et d'insultantes provocations.

« A la saison des pluies et de la froidure succédèrent les jours sereins, et voilà que les campagnes, cultivées par tant d'efforts, s'étaient couvertes de feuillages touffus, les buissons étalaient leurs roses fleuries, la grappe descendait en festons le long du sarment, et aux arbres pendaient de toutes parts des fruits délicieux et agréables à l'œil. Ces villageois, dont les fatigues avaient paru insensées, étaient dans l'allégresse; mais les frivoles habitants de la ville, qui s'étaient vantés d'être les plus sages, se trouvèrent dans une affreuse disette, et regrettant, mais trop tard, leur molle oisiveté, ils se lamentèrent bientôt, et se disaient entre eux : « Ce sont là pourtant ceux que nous poursuivions de nos railleries. Les travaux auxquels ils se livraient nous semblaient une honte; leur genre de vie nous faisait horreur, tant il nous paraissait misérable. Leurs personnes nous semblaient viles, et leur société sans honneur. Le fait cependant a prouvé qu'ils étaient sages, en même temps qu'il démontre combien nous fûmes malheureux, vains et

insensés. Nous autres, nous n'avons pas songé à travailler; loin de venir à leur aide, du sein de nos délices nous les avons bafoués, et les voilà maintenant environnés de fleurs et brillants de l'éclat du succès. »

C'est ainsi que le jeune patricien, dont le caractère grave et doux formait un si aimable contraste avec le naturel impétueux de son frère, imitait le langage de Salomon, et flétrissait les vanités du mônde au sein même de la plus vaine et de la plus voluptueuse des cités. Almachius avait écouté jusqu'au bout le discours de Valérien; reprenant à son tour la parole, il lui dit : « Tu as parlé avec éloquence, je le reconnais; mais je ne vois pas que tu aies répondu à mon interrogation. — Laisse-moi achever, reprit Valérien. Tu nous as traités de fous et d'insensés, sous le prétexte que nous répandons nos richesses dans le sein des pauvres, que nous donnons l'hospitalité aux étrangers, que nous secourons les veuves et les orphelins, enfin que nous recueillons les corps des martyrs, et leur faisons d'honorables sépultures. Selon toi, notre folie consiste en ce que nous refusons de nous plonger dans les voluptés, en ce que nous dédaignons de nous prévaloir aux yeux du vulgaire des avantages de notre naissance. Un temps viendra où nous recueillerons le fruit de nos privations. Nous nous réjouirons alors; mais ils pleureront, ceux qui tressaillent maintenant dans leurs plaisirs. Le temps présent nous est donné pour semer; or ceux qui, en cette vie, sèment dans la joie, moissonneront dans l'autre le deuil et les gémissements, tandis que ceux qui aujourd'hui sèment des larmes passagères recueilleront dans l'avenir une allégresse sans fin.

« — Ainsi, répliqua Almachius, nous et nos invincibles princes, nous aurons pour partage un deuil éternel, tandis que vous, vous posséderez à jamais la vraie félicité? — Et qui êtes-vous donc, vous et vos princes? s'écria Valérien. Vous n'êtes que des hommes, nés au jour marqué, pour mourir quand l'heure est venue. Encore aurez-vous à rendre à Dieu un compte rigoureux de la souveraine puissance qu'il a placée entre vos mains. »

L'interrogatoire avait dépassé le but que le juge s'était proposé. En voulant seconder les mauvaises dispositions de l'État contre les chrétiens, et produire un effet sur les membres de la haute société romaine qui appartenaient à la religion proscrite, il avait dépassé le but et amené une complication inattendue. Deux patriciens avaient comparu devant lui, et bientôt,

par l'imprudence du magistrat, des paroles offensantes pour la dignité impériale étaient sorties de leur bouche. La profession du christianisme était flagrante dans les deux frères; elle avait retenti jusque dans le sanctuaire des lois. Almachius songea à sortir de cette situation difficile, en faisant à Tiburce et à Valérien une proposition qui, s'ils l'acceptaient, allait tout aussitôt les mettre hors de cause. Il leur dit donc : « Assez de discours inutiles; plus de ces longueurs qui font perdre le temps. Offrez des libations aux dieux, et vous vous retirerez sans avoir subi aucune peine. »

Il ne s'agissait ni de brûler de l'encens aux idoles, ni de prendre part à un sacrifice; une simple libation, à peine aperçue des assistants, dégageait les deux frères de toutes poursuites, et mettait à couvert la responsabilité du magistrat et l'honneur des lois de l'Empire. Valérien et Tiburce répondirent à la fois : « Tous les jours nous offrons nos sacrifices à Dieu, mais non pas aux dieux. — Quel est, demanda Almachius, le dieu auquel vous rendez ainsi vos hommages ? » Les deux frères répondirent : « Y en a-t-il donc un autre, que tu nous fais une pareille question à propos de Dieu ? En est-il donc plus d'un ? — Ce dieu unique dont vous parlez, répliqua Almachius, dites-moi du moins son nom. — Le nom de Dieu, dit Valérien, tu ne saurais le découvrir, quand bien même tu aurais des ailes, et si haut que tu pusses voler. — Ainsi, répondit le magistrat, Jupiter, ce n'est pas le nom d'un dieu ? — Tu te trompes, Almachius, dit Valérien ; Jupiter, c'est le nom d'un corrupteur, d'un libertin. Vos propres écrivains nous le donnent pour un homicide, un personnage rempli de tous les vices, et tu l'appelles un dieu ! Je m'étonne de cette hardiesse; car le nom de Dieu ne saurait convenir qu'à l'être qui n'a rien de commun avec le péché, et qui possède toutes les vertus. — Ainsi, reprit Almachius, le monde entier est dans l'erreur; ton frère et toi, vous êtes les seuls à connaître le véritable Dieu ? »

A ces paroles, une noble et sainte fierté s'émut au cœur de Valérien, et, proclamant les immenses progrès de la foi chrétienne, il osa répondre : « Ne te fais pas illusion, Almachius; les chrétiens, ceux qui ont embrassé cette doctrine sainte, ne peuvent déjà plus se compter dans l'Empire. C'est vous qui formerez bientôt la minorité; vous êtes ces planches disjointes qui flottent sur la mer après un naufrage, et qui n'ont plus d'autre destination que d'être jetées au feu. »

Almachius, irrité de la généreuse audace de Valérien, commanda qu'il fût battu de verges; il hésitait encore à prononcer contre lui la peine de mort que requéraient les lois de l'Empire. Les licteurs dépouillèrent aussitôt le jeune homme, et sa joie de souffrir pour le nom de Jésus-Christ éclata par ces courageuses paroles : « Voici donc arrivée l'heure que j'attendais avec tant d'ardeur ; voici le jour qui m'est plus agréable que toutes les fêtes du monde. » Pendant qu'on frappait cruellement l'époux de Cécile, la voix d'un héraut faisait retentir ces paroles : « Gardez-vous de blasphémer les dieux et les déesses. » En même temps, et à travers le bruit des coups de verges, on entendait la voix énergique de Valérien, qui s'adressait à la multitude : « Citoyens de Rome, s'écriait-il, que le spectacle de ces tourments ne vous empêche pas de confesser la vérité. Soyez fermes dans votre foi ; croyez au Seigneur qui seul est saint. Détruisez les dieux de bois et de pierre auxquels Almachius brûle son encens ; réduisez-les en poudre, et sachez que ceux qui les adorent seront punis par des supplices éternels. »

Durant cette exécution qui avait lieu en dehors du prétoire, les passions s'agitaient au dedans. Quelle serait la fin de cette cause, que l'inhabile magistrat avait amenée avec tant d'imprudence ? Au lieu de deux jeunes gens qu'il n'avait voulu qu'intimider, il avait en face deux chrétiens, dignes, par leur mâle courage, d'être comparés aux plus héroïques martyrs qu'il venait d'envoyer à la mort. Laisserait-il se retirer, après un châtiment passager, ces hommes qui avaient insulté les divinités de l'Empire, bravé les lois, et défié un représentant de la puissance publique jusque sur son siége ; ou sévirait-il contre eux jusqu'à la peine capitale ? un conseil perfide, qui faisait appel à sa cupidité, fixa les incertitudes d'Almachius. Tarquinius, son assesseur, lui dit en particulier : « Finis-en avec eux : l'occasion est bonne. Si tu mets du retard, ils continueront de distribuer leurs richesses aux pauvres jusqu'à ce qu'elles soient épuisées, et, quand ils auront été enfin punis de la peine capitale, tu ne trouveras plus rien. »

Almachius comprit ce langage. Ses intérêts pouvaient être mêlés jusqu'à un certain point avec ceux du fisc ; il résolut donc de ne pas laisser échapper la proie. Les deux frères furent de nouveau amenés devant lui, Valérien, le corps ensanglanté par les verges, et Tiburce, saintement jaloux que son frère lui eût été préféré dans l'honneur de souffrir pour le Christ. La

sentence fut immédiatement rendue; elle était commune aux deux jeunes patriciens, et portait qu'ils seraient conduits au *pagus Triopius*, situé sur la voie Appienne, entre la troisième et la quatrième borne milliaire. Au bord de la route, s'élevait le temple de Jupiter, qui servait comme d'entrée au pagus. Valérien et Tiburce seraient invités à brûler de l'encens devant l'idole, et, s'ils refusaient de le faire, ils auraient la tête tranchée.

C'en était fait : les deux frères, entraînés par la soldatesque, se mettaient en marche pour le lieu de leur martyre. Ils allaient s'éloigner de Rome, sans qu'il eût été donné à Valérien de revoir un instant son épouse, à Tiburce de prendre congé de sa sœur; tant était rapide le mouvement qui les emportait l'un et l'autre vers la patrie des anges. Cécile n'avait pas été présente à l'interrogatoire des deux confesseurs; mais l'ardeur de ses prières les avait assistés devant le juge, et ils s'étaient montrés dignes d'elle et de leur baptême. Dieu, cependant, qui voulait que la vierge survécût à leur départ pour le ciel, ménageait, à ce moment même, une entrevue pleine de consolation pour les trois amis.

Maxime, greffier d'Almachius, avait été désigné pour accompagner les martyrs au lieu de l'épreuve. C'était à lui de rendre compte au juge de l'issue du drame. Il devait ramener libres Tiburce et Valérien, s'ils sacrifiaient aux dieux, ou certifier leur exécution, s'ils persistaient dans la profession du christianisme. A la vue de ces deux jeunes hommes qui marchaient d'un pas si léger vers le supplice, et s'entretenaient ensemble avec une joie tranquille et une ineffable tendresse, Maxime ne put retenir ses larmes, et leur adressant la parole : « O noble et brillante fleur de la jeunesse romaine! s'écria-t-il; ô frères unis par un amour si tendre! vous vous obstinez donc dans le mépris des dieux, et, au moment de perdre toutes choses, vous courez à la mort comme à un festin! »

Tiburce lui répondit : « Si nous n'étions pas assurés que la vie qui doit succéder à celle-ci durera toujours, penses-tu donc que nous montrerions tant d'allégresse à cette heure? — Et quelle peut être cette autre vie? dit Maxime. — Comme le corps est recouvert par les vêtements, reprit Tiburce, ainsi l'âme est revêtue du corps; et de même que l'on dépouille le corps de ses vêtements, ainsi en sera-t-il de l'âme à l'égard du corps. Le corps, dont l'origine grossière est la terre, sera rendu à la terre; il sera réduit

en poussière pour ressusciter, comme le phénix, à la lumière qui doit se lever. Quant à l'âme, si elle est pure, elle sera transportée dans les délices du paradis, pour y attendre, au sein des plus enivrantes félicités, la résurrection du corps. »

Ce discours inattendu fit une vive impression sur Maxime. C'était la première fois qu'il entendait un langage opposé au matérialisme, dans lequel l'ignorance païenne avait plongé sa vie tout entière. Il fit un mouvement vers cette lumière nouvelle qui se révélait à lui : « Si j'avais la certitude de cette vie future dont tu me parles, répondit-il à Tiburce, je sens que moi aussi je serais disposé à mépriser la vie présente. » Alors Valérien, plein d'une sainte ardeur que lui communiquait l'Esprit divin, s'adressa ainsi à Maxime : « Puisqu'il ne te faut plus que la preuve de la vérité que nous t'avons annoncée, reçois la promesse que je te fais en ce moment. A l'heure où le Seigneur va nous faire la grâce de déposer le vêtement de notre corps pour la confession de son nom, il daignera t'ouvrir les yeux, afin que tu voies la gloire dans laquelle nous entrerons. Une seule condition est mise à cette faveur, c'est que tu te repentes de tes erreurs passées. — J'accepte, dit Maxime, et je me dévoue aux foudres du ciel, si, dès l'heure même, je ne confesse pas le Dieu unique qui fait succéder une autre vie à celle-ci. C'est maintenant à vous de tenir votre promesse, et de m'en faire voir l'effet. »

Par cette réponse, Maxime offrait déjà son nom à la milice chrétienne; mais les deux frères ne voulaient pas quitter la terre avant qu'il eût obtenu, sous leurs yeux, le bienfait de la régénération. Ils lui dirent donc : « Persuade aux gens qui doivent nous immoler de nous conduire à ta maison; ils nous y garderont à vue; ce n'est que le retard d'un jour. Nous ferons venir celui qui doit te purifier, et, dès cette nuit, tu verras déjà ce que nous t'avons promis. » Maxime ne balança pas un instant. Tous les calculs de la vie présente, ses craintes et ses espérances, n'étaient déjà plus rien à ses yeux. Il conduisit à sa maison les martyrs avec l'escorte qui les accompagnait, et tout aussitôt Tiburce et Valérien commencèrent à lui expliquer la doctrine chrétienne. La famille du greffier, les soldats eux-mêmes, assistaient à la prédication des deux apôtres, et tous, divinement éclairés par leur langage si vrai et si solennel, voulurent croire en Jésus-Christ.

Cécile avait été avertie de ce qui se passait par un message de Valérien.

Ses ferventes prières avaient sans doute contribué à obtenir du ciel une si grande effusion de grâces; mais il s'agissait de consommer l'œuvre divine dans ces hommes si rapidement conquis à la foi chrétienne. Cécile disposa toutes choses avec cette vigueur et cette sagesse qu'elle savait mettre en tout, et, quand la nuit fut arrivée, elle entra dans la maison de Maxime, suivie de plusieurs prêtres qu'elle amenait avec elle.

Le langage des anges pourrait seul rendre la douceur de l'entrevue que la bonté de Dieu avait préparée pour les deux époux, sur la route de la patrie céleste. Les roses prophétiques de la couronne de Valérien allaient bientôt s'épanouir au soleil de l'éternité; celles qui ornaient le front de Cécile devaient, quelques jours encore, exhaler leur parfum sur la terre. Il dut leur être doux de repasser ensemble la suite des desseins de Dieu sur eux, et les voies que la grâce leur avait fait parcourir, depuis l'entretien mystérieux de la chambre nuptiale, jusqu'à ce moment où Valérien n'avait plus qu'à saisir la palme qui s'offrait à lui. Tiburce, le favori des anges, la seconde conquête de Cécile, ne pouvait manquer de mêler à ces colloques suprêmes toute l'effusion de son âme tendre et dévouée.

Mais les deux frères, mais la vierge, ne perdaient pas de vue cette moisson fortunée qui avait surgi tout à coup sur le chemin du martyre; le moment pressait de la recueillir pour les greniers du Père céleste. Sous les yeux de Cécile, de son époux et de son frère, au milieu des vives actions de grâces qu'ils rendaient au Seigneur, Maxime et sa famille, tous les soldats, professèrent solennellement la foi chrétienne, et les prêtres répandirent sur leurs têtes l'eau qui purifie et renouvelle les âmes. Cette maison du greffier d'Almachius était devenue un temple, et tous ceux qui l'habitaient, durant ces heures dérobées au ciel, n'avaient entre eux qu'un cœur et qu'une âme.

Cependant la nuit avait achevé son cours, et l'aurore paraissait au ciel. C'était le jour du martyre pour Valérien et pour Tiburce, le 18 des kalendes de mai (14 avril). Un silence solennel mit fin aux transports que la foi faisait naître dans ces cœurs unanimes. La voix de Cécile le rompit tout à coup, donnant par ces paroles du grand Paul le signal du départ : « Allons, s'écria-t-elle, soldats du Christ, rejetez les œuvres de ténèbres, et revêtez-vous des armes de la lumière. Vous avez dignement combattu, vous avez achevé votre course, vous avez gardé la foi. Marchez à la couronne de vie;

le juste juge vous la donnera, à vous et à tous ceux qui se réjouissent de son avénement. » (*Rom.*, XIII, 12; II *Tim.*, I.)

La troupe héroïque se mit en marche aux accents inspirés de la vierge, dont la puissance surhumaine dominait encore cette scène sublime. Les deux confesseurs étaient conduits par le nouveau chrétien Maxime, escortés par des soldats dont le front était encore humide de la rosée baptismale. Les Actes ne nous disent pas si la vierge suivit son époux et son frère jusqu'au lieu du triomphe. Il est à croire qu'après les adieux d'une séparation qui ne devait pas durer un long temps, Cécile demeura dans Rome. En peu d'heures elle allait être appelée à rendre les derniers honneurs aux martyrs du Christ que le glaive aurait immolés. Depuis l'ouverture de la persécution, ce pieux devoir marquait pour ainsi dire chacune de ses journées; mais les martyrs dont elle allait bientôt recueillir et honorer la sainte dépouille n'intéresseraient plus seulement sa foi; ils devaient représenter les plus tendres affections de son cœur d'épouse et de sœur. Ce ne fut donc pas un sentiment de faiblesse ou de timidité qui retint la vierge dans la ville au départ des deux jeunes héros. Que pouvait craindre Cécile sur la terre, elle qui, pour la garde de sa virginité, avait su braver le courroux d'un époux païen, et qui, sous peu de jours, défierait sur son tribunal le représentant de la loi romaine?

Les martyrs et leur pieuse escorte s'acheminèrent vers la voie Appienne. Le long des tombeaux dont le luxe accompagnait cette voie durant plusieurs milles, leur marche se dirigeait vers le pagus Triopius. Le souvenir de Pierre rencontrant en ces mêmes lieux le Christ chargé de sa croix, redoubla l'ardeur des deux frères. A droite et à gauche, derrière la haie somptueuse des mausolées, les cryptes chrétiennes étendaient silencieusement sous terre leurs vastes et profondes galeries, et les martyrs purent saluer en passant le lit de leur glorieux repos. En prenant sur la gauche pour descendre vers le pagus, ils laissaient à droite le tombeau de Cæcilia Métella qui rappelait à Valérien le nom de l'épouse qu'il avait reçue du ciel, et à laquelle il devait bien plus que le bonheur d'ici-bas. C'était de quelques jours seulement qu'il la devançait, et bientôt elle se réunirait à lui pour jamais dans leur unique patrie. Les fureurs d'Almachius faisaient assez pressentir que l'heure approchait pour la noble vierge. Le seul désir de



MARTYRE DE [illegible]

Composition de Raphaël gravée par Marc-Antoine et [illegible]

[illegible]

SAINTE C[illegible]

[illegible] La M[illegible] (D'après une estampe appartenant à M. [illegible])

[illegible] vendue à Paris en 1873 [illegible]

Valérien en ce monde, à cette heure suprême, était désormais de reposer non loin d'elle, après la victoire, dans la cité des martyrs, loin du faste profane de leurs aïeux.

On fut bientôt arrivé au pagus. Sur l'une des inscriptions d'Hérode Atticus en l'honneur d'Annia Régilla, il était appelé Hospitalier, ainsi que nous l'avons dit plus haut; mais aux chrétiens il n'avait alors à offrir que le glaive ou l'apostasie. Les prêtres de Jupiter attendaient avec l'encens. Tiburce et Valérien furent invités à rendre leurs hommages à l'idole. Ils refusèrent, se mirent à genoux et tendirent le cou aux bourreaux. Les soldats devenus chrétiens ne pouvant tirer le glaive sur des martyrs, d'autres bras s'offrirent, car il y avait là des exécuteurs en permanence, et ces deux têtes glorieuses reçurent du même coup la mort et la couronne de vie. A ce moment, le ciel s'ouvrit aux yeux de Maxime, et il entrevit un instant la félicité des saints. Il fut aisé à cet officier chrétien d'Almachius de soustraire les corps des deux héros et de les consigner aux mains de Cécile, en qui il vénérait la mère spirituelle qui, la nuit précédente, l'avait présenté au baptême. Cécile, qui s'était rendue dans sa *villa* de la voie Appienne, attendait avec transport l'arrivée des dépouilles triomphales. Elle les reçut avec une tendre vénération; mais l'hypogée chrétien des Cæcilii n'était pas encore assez avancé pour leur offrir un asile convenable. De l'autre côté de la voie, au cimetière de Prétextat, non loin de la tombe de Januarius, un cubiculum pouvait les recevoir. Cécile jugea que les martyrs y reposeraient avec plus d'honneur, et ce fut là qu'elle ensevelit les corps de son époux et de son frère. Rien ne manqua à cette sépulture chrétienne, ni les larmes d'adieu et d'espérance, ni les parfums, ni la palme, ni la couronne, symboles de la plus éclatante victoire.

Les heureux témoins du martyre de Valérien et de Tiburce étaient rentrés dans Rome, pleins d'admiration pour le courage de ceux qui avaient été leurs initiateurs aux secrets de la vie éternelle, et tous aspiraient à les suivre au plus tôt. Maxime surtout se sentait brûler d'un feu divin, et il ne cessait de répéter qu'il avait entrevu l'aurore du jour éternel. « Au moment même où le glaive frappait les martyrs, disait-il en l'affirmant avec serment, j'ai vu les anges de Dieu resplendissants comme des soleils. J'ai vu l'âme de Valérien et celle de Tiburce sortir de leurs corps, semblables à de jeunes

épouses parées pour la fête nuptiale. Les anges les recevaient dans leur sein, et, s'envolant vers le ciel, les emportaient avec eux. » En disant ces paroles, il versait des larmes de joie et de désir. Beaucoup de païens se convertirent après l'avoir entendu; ils renoncèrent aux idoles et se soumirent, avec une foi sincère, au Dieu unique, créateur de toutes choses.

La conversion du greffier Maxime parvint aux oreilles d'Almachius. Il en fut d'autant plus irrité, que cette défection courageuse avait eu de nombreux imitateurs, non-seulement dans la famille de Maxime, mais encore au dehors. Le sort de cet officier de la justice romaine fut bientôt décidé. Il n'eut pas la tête tranchée comme les deux patriciens; le juge ordonna qu'il fût assommé avec des fouets armés de balles de plomb; c'était le supplice des personnes d'un rang inférieur.

Le martyr rendit généreusement à Dieu l'âme dont Valérien et Tiburce lui avaient révélé le prix et les destinées. Cécile voulut l'ensevelir de ses propres mains. Sur le sarcophage qu'elle lui destina, la vierge fit sculpter l'emblème du phénix, en souvenir de l'allusion que Tiburce avait empruntée de cet oiseau merveilleux, pour donner à Maxime l'idée de la résurrection de nos corps. Par ses ordres, ce tombeau fut placé au cimetière de Prétextat, dans la crypte où reposaient déjà Valérien et Tiburce.





CHAPITRE XVII.

178.

Cécile est poursuivie par Almachius au sujet des biens de son mari. — Elle convertit les envoyés de ce magistrat, et passe la propriété de la maison du Transtévère au sénateur Gordien. — Elle est enfin citée et comparaît devant Almachius. — L'Église de Sainte-Cécile de *Lupo Pacho*, appelée aussi de *Turre campi*. — Interrogatoire de Cécile. — Elle attaque le paganisme et confesse la foi chrétienne. — Almachius la fait reconduire à sa maison, où il ordonne qu'elle soit étouffée par la vapeur du *caldarium*. — Elle est miraculeusement préservée de la mort. — Un licteur est envoyé pour lui trancher la tête. — Il se retire après avoir frappé trois coups, et laisse la vierge baignée dans son sang. — Elle obtient de Dieu trois jours pour revoir Urbain, et remettre à l'Église romaine, par les mains du saint évêque, la propriété de sa maison. — Elle meurt. — Son corps est déposé sur la voie Appienne dans la crypte commencée par les Cæcilii. — Urbain est l'objet des poursuites d'Almachius. — Il est arrêté et mis à mort. — Sa sépulture au cimetière de Prétextat.



La sensation que dut produire dans la haute société de Rome l'exécution des deux jeunes patriciens, était de nature à inquiéter le Palatin, où l'on ne pouvait se dissimuler l'action du christianisme sur un grand nombre de membres de l'aristocratie. Après l'application d'une sentence de mort, avait lieu la confiscation des biens; mais cette sentence de mort avait été à peine prévue. Pour la provoquer, il avait fallu l'attitude méprisante que Tiburce et Valérien avaient témoignée envers le paganisme; un procès capital avait remplacé ce qui ne devait être qu'une solennelle remontrance. On ne jugea donc pas à propos de mettre immédiatement la main sur les biens personnels des deux martyrs. Le palais des Valerii au Transtévère, avec son riche mobilier,

tentait l'avidité du fisc; mais Cécile était héritière de la fortune de son époux. Le moyen efficace d'atteindre cette proie était d'amener la veuve du martyr à quelque démonstration hostile aux lois de l'Empire contre les chrétiens. On ne provoquerait pas Cécile à sacrifier aux dieux: son caractère était trop connu pour qu'on osât risquer une telle imprudence; mais on pouvait essayer de la compromettre, en même temps qu'on emploierait les piéges de la légalité pour la dépouiller. L'appréhension d'avoir à se mesurer avec cette jeune veuve dont l'énergie et l'indépendance chrétienne n'étaient ignorées de personne, furent cause que plusieurs mois s'écoulèrent avant que Cécile eût reçu aucune citation à comparaître devant Almachius, à qui le Palatin laissait le soin de terminer cette odieuse affaire.

Dans sa prévoyance, Cécile profita du répit qui lui était donné, pour distribuer aux pauvres les richesses mobilières qu'elle trouvait sous sa main. A la veille de son départ pour le ciel, elle voulait, selon l'Évangile, envoyer devant elle ses trésors. (Luc, xii.) Quant à la maison qu'elle avait habitée avec Valérien, sa pieuse ambition était, en imitant Praxède et Pudentienne, d'en faire un nouveau Titre pour le service de l'Église romaine.

Almachius, qui sentait le besoin de réparer son honneur compromis en pleine audience par les rudes répliques de Tiburce et de Valérien, imagina d'abord de tendre un piége à Cécile, en cherchant à provoquer de sa part, sans publicité, un acte de complaisance envers l'idolâtrie, espérant s'en couvrir comme d'un succès. S'il réussissait, le fisc pourrait, il est vrai, se trouver frustré d'une partie de ses espérances; mais on aurait du moins l'avantage d'éviter un jugement dont la fin peut-être serait tragique, et causerait de l'agitation dans le public. Il imagina donc de traiter avec Cécile de puissance à puissance, et, au lieu de la mander à son prétoire, l'idée lui vint d'envoyer au domicile de l'épouse de Valérien des officiers de justice, pour lui proposer de se prêter sans bruit sous leurs yeux à quelque pratique, si insignifiante qu'elle fût, de la religion de l'Empire. On en prendrait acte, et le danger de se commettre en public avec une chrétienne telle que Cécile serait éloigné.

Les gens d'Almachius se transportèrent au palais des Valerii, et présentèrent à Cécile la proposition de ce magistrat. La vierge démêla aisément l'émotion que leur inspirait sa contenance pleine de douceur et de gravité.

Le respect, la déférence, l'embarras d'avoir à remplir près d'elle une telle mission, paraissaient dans leurs paroles et jusque dans leur attitude.

Elle leur répondit avec un calme céleste : « Concitoyens et frères, écoutez-moi. Vous êtes les officiers de votre magistrat, et au fond de vos cœurs vous avez horreur de sa conduite impie. Pour moi, il m'est glorieux et désirable de souffrir tous les tourments pour confesser le nom du Christ; car je n'ai jamais eu la moindre attache à cette vie. Mais je vous plains, vous qui êtes encore dans l'âge de la jeunesse, du malheur que vous avez d'être ainsi aux ordres d'un juge rempli d'injustice. » A ce discours, les appariteurs d'Almachius ne purent retenir leurs larmes, et ils se lamentaient de voir une jeune dame si noble, si belle et si sage, courir à la mort avec un tel empressement; ils la suppliaient de ne pas permettre qu'une si brillante fortune, embellie de tant de charmes, devînt la proie du trépas.

La vierge les interrompit par ces paroles : « Mourir pour le Christ, ce n'est pas sacrifier sa jeunesse, mais la renouveler; c'est donner un peu de boue pour acquérir de l'or, échanger une demeure étroite et vile contre un palais magnifique, offrir une chose périssable et recevoir en retour un bien immortel. Si aujourd'hui quelqu'un mettait à votre disposition un amas de pièces d'or, à la seule condition de lui donner en retour autant de pièces d'une vile monnaie de même poids, ne vous montreriez-vous pas empressés pour un échange aussi avantageux ? n'engageriez-vous pas vos parents, vos alliés, vos amis, à profiter comme vous de cette bonne fortune? ceux qui voudraient vous en détourner, en viendraient-ils jusqu'aux larmes, vous les réputeriez fous et malavisés. Cependant, tout votre empressement n'aurait abouti qu'à vous procurer un métal plus précieux, mais terrestre, en échange d'un autre métal plus grossier et à poids égal. Jésus-Christ, notre Dieu, ne se contente pas de donner ainsi poids pour poids; mais ce qu'on lui offre, il le rend au centuple, et il ajoute encore la vie éternelle. »

Subjugués par ce discours, les assistants ne pouvaient plus contenir leur émotion. Dans le transport de son zèle d'apôtre, Cécile monte sur un marbre qui se trouvait près d'elle, et d'une voix inspirée, elle s'écrie : « Croyez-vous ce que je viens de vous dire ? » Tous répondent à la fois : « Oui, nous croyons que le Christ, Fils de Dieu, qui possède une telle servante, est le Dieu véritable. » — « Allez donc, reprit Cécile, et dites à ce malheureux

Almachius que je demande un délai, que je le prie de retarder quelque peu mon martyre. Durant cet intervalle, vous reviendrez ici, et j'y aurai fait venir quelqu'un qui vous rendra participants de la vie éternelle. » Les officiers d'Almachius, déjà chrétiens dans le cœur, lui portèrent la nouvelle du refus qu'avait fait Cécile d'accéder à sa proposition, et en même temps la demande qu'elle faisait d'un délai de comparution. Almachius s'abstint de donner l'ordre immédiat d'amener la vierge devant son tribunal.

Urbain ne tarda pas à recevoir un message de Cécile qui l'instruisait de son prochain martyre, et des nouvelles conquêtes qui se préparaient pour la foi du Christ. Non-seulement les appariteurs d'Almachius, mais un grand nombre d'autres personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, principalement de la région transtibérine, avaient ressenti l'ébranlement de la grâce divine, et aspiraient au baptême.

Urbain vint en personne recueillir une si riche moisson, et bénir une dernière fois la vierge héroïque qui, dans peu de jours, devait tendre du haut des cieux sa palme au saint vieillard, dont la présence fut pour elle, à un tel moment, une sensible consolation. Le baptême fut célébré avec splendeur, et plus de quatre cents personnes reçurent la grâce de la régénération. Telle était la riche offrande que Cécile présentait au Christ, si peu d'heures avant d'aller au martyre. Un dernier soin la préoccupait; celui d'assurer à l'Église romaine la possession de sa maison. Elle n'avait d'autre moyen pour cela, que d'en céder à temps la propriété à une personne de confiance qui l'appliquerait à la destination fixée par la vierge. Elle arrêta son choix sur un des nouveaux baptisés, nommé Gordien, qui était décoré du titre de Clarissime. Ce fut avec ce patricien que Cécile, libre encore, passa le contrat qui garantissait à l'Église, sous la garde d'un nom nouveau, la jouissance du don que lui avait préparé la vierge. Un arrêt de confiscation des biens de Cécile après son martyre ne pouvait plus dès lors atteindre ce palais que sa présence et celle de Valérien avaient sanctifié.

Urbain, malgré les périls, fixa sa demeure sous le toit de Cécile; mais à peine y était-il établi, que la vierge reçut l'ordre formel de comparaître. On était à la veille des Ides de septembre (12 septembre). Cécile, heureuse d'être arrivée au moment de confesser sa foi, s'était parée comme une noble patricienne. Le lieu où Almachius tenait son audience était situé au Champ



de Mars, à peu de distance de la maison des Cæcilii, près de l'amphithéâtre de Statilius Taurus, dont les décombres ont formé l'éminence que l'on appelle Monte Giordano. Une église y fut bâtie pour rappeler le lieu où Cécile avait confessé la foi. Sur les anciens diplômes cités par Fonseca (*de Basilica S. Laurentii in Damaso*), on voit qu'elle était appelée, au moyen âge, Sainte-Cécile de *Lupo Pacho*, et aussi de *Turre Campi*.

C'est là que, la première et unique fois, notre héroïne vit en face l'homme dont les mains étaient teintes du sang de son époux et de son frère; qu'elle se trouva au milieu d'un prétoire, où l'on apercevait de toutes parts les images impures des faux dieux; mais jamais l'épouse du Christ, qui tenait le monde sous ses pieds, n'avait paru plus imposante par la dignité et la simplicité de son maintien. Ravie en celui qui possédait tout son cœur, et qui l'appelait enfin aux noces de l'éternité, ses regards s'abaissaient sur la terre avec un dédain sublime. Elle allait ouvrir la bouche pour répondre; mais sa parole n'allait être qu'une protestation contre cette force brute qui tentait d'arrêter les âmes dans leur essor vers le bien infini. Sa mission d'apôtre était accomplie; les martyrs qu'elle avait formés l'avaient précédée au ciel; d'autres devaient bientôt l'y suivre; il ne lui restait plus qu'à rendre le dernier témoignage dont le prix était la palme.

L'interrogatoire de Cécile nous est parvenu en son entier, portant la trace visible de son authenticité, dans le style parfaitement contemporain qui y règne d'un bout à l'autre, et qui contraste si évidemment avec la diction vulgaire du compilateur des Actes. Les paroles de la martyre et d'Almachius furent recueillies par les greffiers du tribunal, comme on avait coutume de le faire, et la Providence divine a veillé sur la conservation d'un document de si haut intérêt. Mais, comme tant d'autres monuments, ce précieux interrogatoire avait souffert en certains endroits d'indiscrètes superfétations, qui sans doute n'en altéraient pas la substance, mais en rompaient l'unité et parfois le caractère. Ces additions, dues à quelques copistes peu éclairés du moyen âge, ont été reproduites dans les éditions des Actes données par Bosio et par Laderchi. Nous devions avant tout donner dans sa pureté primitive un texte si capital. Pour cela, nous avons trouvé le travail déjà tout fait par M. de Rossi, à qui l'histoire de sainte Cécile est si redevable. Ces additions maladroites et invraisemblables ont

pu être constatées par la confrontation avec de nombreux manuscrits des Actes. Une trentaine de ces manuscrits, pris dans les bibliothèques de l'Italie, de la France et de la Suisse, s'accordent à repousser ces fourrures qui du reste, nous en convenons, laissent subsister le texte entier de l'interrogatoire. On a été à même de constater l'époque à laquelle elles ont été insérées, par la traduction grecque que Siméon Métaphraste fit des Actes de sainte Cécile au dixième siècle. Cette traduction, très-exacte d'un bout à l'autre, est totalement exempte des superfétations que les nombreux manuscrits latins dont nous venons de parler ne contiennent pas. Au seizième siècle, Mombritius et Surius donnèrent dans leurs collections des Actes des saints ceux de sainte Cécile, en retraduisant en latin la version de Métaphraste, et en se conformant aux plus anciens manuscrits. Ce sont eux que nous allons suivre, désireux de laisser dans toute sa pureté un monument aussi sacré, qui a fait partie de ces actes publics dont les chrétiens se procuraient des copies, et qui étaient ensuite transcrits par les notaires de l'Église romaine.

Almachius frémit à la vue de sa victime si douce et si fière. Cherchant à se donner de l'assurance, il feignit de ne pas reconnaître l'héritière des Cæcilii, et il osa ouvrir ainsi l'interrogatoire :

ALMACHIUS. Jeune fille, quel est ton nom ?

CÉCILE. Cæcilia.

ALMACHIUS. Quelle est ta condition ?

CÉCILE. Libre, noble, clarissime.

ALMACHIUS. C'est sur ta religion que je t'interroge.

CÉCILE. Ton interrogation n'était donc pas précise, si elle donnait lieu à deux réponses.

ALMACHIUS. D'où te vient cette assurance ?

CÉCILE, *se servant d'un texte de saint Paul :* « D'une conscience pure et d'une foi sans déguisement. » (I *Tim.*, I.)

ALMACHIUS. Ignores-tu quel est mon pouvoir ?

CÉCILE. C'est toi-même qui ignores ce qu'est ton pouvoir. S'il te plaît de m'interroger à ce sujet, je puis te montrer la vérité avec évidence.

ALMACHIUS. Eh bien ! parle; je serai charmé de t'entendre.

CÉCILE. La puissance de l'homme est semblable à une outre remplie de

vent; qu'on vienne à percer l'outre avec une simple aiguille, soudain elle s'affaisse, et tout ce qu'elle semblait avoir de consistance a disparu.

Almachius. Tu as débuté par l'injure, et tu continues sur le même ton.

Cécile. Il n'y a injure que lorsqu'on allègue des choses qui n'ont pas de fondement. Démontre que j'ai dit une fausseté, je conviendrai alors de l'injure; autrement, le reproche que tu m'adresses est une calomnie.

Ce début de l'interrogatoire montre à quel point l'antique fierté romaine vivait encore à Rome chez les chrétiens de grande race, au moment où toute dignité tendait à disparaître sous l'abaissement de l'Empire. En face du parvenu qui osait tenir à sa barre la fille des Metelli, le Numidique eût reconnu son sang. Une des additions au texte de l'interrogatoire consiste à faire donner par Cécile à Almachius le titre de *préfet*. Ni les trente manuscrits, ni la version grecque de Métaphraste, ne reproduisent ce mot qui n'a pu se trouver sur l'interrogatoire, puisque Turcius Almachius ne fut jamais préfet de Rome, mais un simple magistrat subalterne. Au reste, son ton et la maladresse de son langage dénotent assez l'homme vulgaire qui n'a rien de commun avec le *Præfectus urbis*, lequel, à cette époque et longtemps après, était toujours, comme nous l'avons dit, un personnage consulaire.

Almachius changea de discours, et s'adressant à Cécile : « Ignores-tu donc, lui dit-il, que nos maîtres, les invincibles empereurs, ont ordonné que ceux qui ne voudront pas nier qu'ils sont chrétiens, soient punis, et que ceux qui consentiront à le nier soient acquittés ? »

Le lecteur doit remarquer que les termes dont se sert ici Almachius, en citant le texte officiel qui frappait les chrétiens, sont identiques à ceux qu'on lit dans les Actes des martyrs de Lyon, comme étant la réponse officielle du Palatin consulté sur le sort des confesseurs retenus dans les prisons. Cette relation entre les deux documents est une preuve de plus de l'authenticité et de la contemporanéité de l'un et de l'autre.

Cécile. Vos empereurs se trompent, et ton Excellence avec eux. L'ordre que tu attestes toi-même avoir été porté par eux, prouve seulement que vous êtes cruels et que nous sommes innocents. Si le nom de chrétien était un crime, ce serait à nous de le nier, et à vous de nous obliger par les tourments à le confesser.

Almachius. Mais c'est dans leur clémence que les empereurs ont statué

cette disposition; ils ont voulu par là vous assurer un moyen de sauver votre vie.

Cécile. Est-il une conduite plus impie et plus funeste aux innocents que la vôtre? Vous employez les tortures pour faire avouer aux malfaiteurs la qualité de leur délit, le lieu, le temps, les complices; s'agit-il de nous, tout notre crime est dans notre nom; car vous savez que nous sommes innocents. Mais nous connaissons toute la grandeur de ce nom sacré, et nous ne pouvons en aucune façon le renier. Mieux vaut donc mourir pour être heureux, que vivre pour être misérables. Vous voudriez nous extorquer un mensonge; mais, en proclamant la vérité, c'est nous qui vous infligeons la plus cruelle torture.

Almachius. Choisis l'un de ces deux partis : ou sacrifie aux dieux, ou nie simplement que tu sois chrétienne, et tu pourras te retirer.

A cette proposition, un sourire de compassion parut sur les lèvres de Cécile. « Quelle humiliante situation pour un magistrat! dit-elle; il veut que je renie un nom qui témoigne de mon innocence, et que je me rende coupable d'un mensonge. Il consent à m'épargner, et il est prêt à sévir contre moi; il semble ne rien voir, et rien n'est plus précis que son regard. Si tu as envie de condamner, pourquoi exhortes-tu à nier le délit? Si ton intention est d'absoudre, pourquoi ne te donnes-tu pas la peine de t'enquérir?

Almachius. Mais voici les accusateurs; ils déposent que tu es chrétienne. Nie-le seulement, et toute l'accusation est mise à néant; mais si tu persistes, tu reconnaîtras ta folie, lorsque tu auras à subir la sentence.

Cécile. Une telle accusation était l'objet de mes vœux, et la peine que tu me réserves sera ma victoire. Ne me taxe pas de folie; fais-toi plutôt ce reproche, pour avoir pu croire que tu me ferais renier le Christ.

Almachius. Malheureuse femme, ignores-tu donc que le pouvoir de vie et de mort m'a été conféré par les invincibles princes? Comment oses-tu me parler avec cet orgueil?

Cécile. Autre chose est l'orgueil, autre chose la fermeté; j'ai parlé avec fermeté, non avec orgueil; car nous avons ce vice en horreur. Si tu ne craignais pas d'entendre encore une vérité, je te montrerais que ce que tu viens de dire est faux.

Almachius. Voyons, qu'ai-je dit de faux ?

Cécile. Tu as prononcé une fausseté, quand tu as dit que tes princes t'avaient conféré le pouvoir de vie et de mort.

Almachius. Comment ai-je menti en disant cela ?

Cécile. Oui, et si tu me l'ordonnes, je prouverai que tu as menti contre l'évidence même.

Almachius. Alors, explique-toi.

Cécile. N'as-tu pas dit que tes princes t'ont conféré le pouvoir de vie et de mort ? Tu sais bien cependant que tu n'as que le seul pouvoir de mort. Tu peux ôter la vie à ceux qui en jouissent, j'en conviens ; mais tu ne saurais la rendre à ceux qui sont morts. Dis donc que tes empereurs ont fait de toi un ministre de mort, et rien de plus ; si tu ajoutes autre chose, c'est mentir, et mentir en vain.

Almachius. Assez d'audace : sacrifie aux dieux. » En prononçant ces paroles, le juge désignait les statues qui remplissaient le prétoire.

Cécile. Je ne sais vraiment ce qui est arrivé à tes yeux, où et comment tu en as perdu l'usage. Les dieux dont tu parles, moi et tous ceux qui ici ont la vue saine, nous ne voyons en eux que de la pierre, de l'airain ou du plomb.

Almachius. En philosophe, j'ai dédaigné tes injures, quand elles n'avaient que moi pour but ; mais l'injure contre les dieux, je ne la puis supporter.

Cécile. Depuis que tu as ouvert la bouche, tu n'as pas dit une parole dont je n'aie fait voir l'injustice, la déraison, la nullité ; maintenant, afin que rien n'y manque, te voilà convaincu d'avoir perdu la vue. Tu appelles des dieux ces objets que nous voyons tous n'être que des pierres, et des pierres inutiles. Palpe-les plutôt toi-même, tu sentiras ce qu'il en est. Pourquoi t'exposer ainsi à la risée du peuple ? Tout le monde sait que Dieu est au ciel. Quant à ces statues de pierre, elles feraient meilleur service si on les jetait dans une fournaise pour les convertir en chaux. Elles s'usent dans leur oisiveté, et sont impuissantes à se défendre des flammes, aussi bien qu'à t'arracher toi-même à ta perte. Le Christ seul sauve de la mort, seul il délivre du feu l'homme coupable. »

Ce furent les dernières paroles de Cécile devant l'homme qui représentait la puissance païenne. Elle voulut flétrir publiquement le grossier fétichisme

qui depuis si longtemps asservissait le monde racheté du sang d'un Dieu. Libre à l'égard de tout ce qui passe, le martyre était sa seule ambition ; mais avant de présenter sa tête au glaive, elle avait voulu faire un dernier et solennel appel à la conscience de ceux qui l'entendaient. Ses paroles demeurèrent après elle, et éveillèrent dans plus d'un cœur des sentiments qui ne pouvaient trouver leur expansion que dans le christianisme. Elles devinrent un héritage pour les fidèles de Rome ; et, peu d'années après, l'argument qu'avait fait valoir Cécile contre l'injustice et la déraison de la loi qui régissait les procès des chrétiens, reparaissait dans l'Apologétique de Tertullien, relevé encore, mais non créé, par le génie et l'éloquence du célèbre Africain.

Almachius et ceux qui le mettaient en mouvement n'avaient pas été sans prévoir l'issue d'une cause dont Rome tout entière devait retentir. Quelle peine imposer à une jeune dame romaine d'un tel caractère et d'un tel rang ? Il avait été résolu que Cécile ne périrait pas sous le glaive. On l'enfermerait dans la salle des bains de son palais, que les Romains appelaient le Caldarium. On maintiendrait un feu violent et continu dans l'hypocauste, et la vierge, laissée sans air sous la voûte ardente, aspirerait la mort avec la vapeur embrasée, sans qu'il fût besoin de l'épée d'un licteur pour l'immoler. Ce supplice arbitraire qui n'avait pas, il est vrai, son fondement exprès dans la pénalité romaine, avait l'avantage de faire éviter l'éclat et le tumulte. La philosophie couronnée triomphait dans l'extermination d'une chrétienne, dont le rang, l'éloquence vive et le caractère sympathique, étaient dans Rome une gêne pour le paganisme. Le patriciat d'ailleurs ne pourrait voir un déshonneur dans ce supplice employé déjà contre une impératrice. Octavie n'avait-elle pas été ainsi livrée aux ardeurs dévorantes du caldarium par ordre de son mari Néron ? On sait que cette manière privilégiée de sortir violemment de la vie fut plus tard imposée par Constantin à sa femme l'impératrice Fausta.

Cécile fut donc reconduite à cette maison que le Ciel avait prédestinée à devenir le théâtre de toutes ses gloires. En la léguant à l'Église, il y avait peu de jours, la vierge ignorait qu'elle devait d'abord la consacrer par son sang. En la quittant tout à l'heure pour se rendre à l'audience d'Almachius, elle pensait n'avoir plus à en franchir le seuil. Son cœur tressaillait en saluant l'arène, quelle qu'elle fût, où elle allait avoir à soutenir la lutte

contre l'ennemi de Dieu; et voici qu'on l'entraînait vers cette demeure sacrée, où son zèle avait conquis au Christ Valérien et Tiburce, où, venu du ciel, un ange avait ceint son front d'une fraîche et odorante couronne. Ce fut donc avec une sainte allégresse qu'elle se vit enfermée dans l'étroit réduit où elle devait laisser cette vie mortelle et commencer la vie qui ne finit pas.

Mais une si grande martyre ne pouvait être immolée sans l'effusion de son sang, et le stratagème dont s'applaudissait la politique n'était pas appelé à réussir. Cécile, enfermée dans le caldarium, y passa le reste du jour et la nuit suivante, sans que l'atmosphère enflammée qu'elle respirait eût seulement fait distiller de ses membres la plus légère moiteur. Une rosée céleste, semblable à celle qui rafraîchit les trois enfants dans la fournaise de Babylone, tempérait délicieusement les feux de cet ardent séjour, et l'on pouvait dire de la vierge ce que, plus tard, saint Léon le Grand a dit de l'intrépide archidiacre Laurent, « que le feu de l'amour qui le consumait au dedans, ôtait toute sa force au feu matériel qui l'environnait au dehors. » En vain les ministres de la cruauté légale attisaient l'incendie par le bois dont ils alimentaient sans cesse le brasier; en vain un souffle dévorant s'échappait sans relâche par les bouches de chaleur, et versait dans l'étroite enceinte les bouillantes vapeurs des chaudières; Cécile demeurait invulnérable, et attendait avec calme qu'il plût à l'Époux divin de lui ouvrir une autre route pour monter jusqu'à lui.

Ce prodige renversa l'espoir qu'on avait conçu de ne pas en venir jusqu'à verser le sang d'une si illustre dame; mais il n'était plus possible de s'arrêter dans la voie funeste où l'on s'était engagé. Un licteur fut envoyé avec ordre de trancher la tête de Cécile, dans ce lieu même où elle se jouait avec la mort. Le bourreau se présenta armé de l'instrument du supplice. La vierge le vit entrer pleine de joie, comme celui qui venait lui apporter la couronne nuptiale. Elle s'offrit au martyre sanglant, avec l'empressement que l'on pouvait attendre de celle qui jusqu'alors avait triomphé de tout ce qui effraye, et de tout ce qui séduit la nature humaine.

Le licteur brandit son glaive avec vigueur; mais son bras mal assuré n'a pu, après trois coups, abattre encore la tête de Cécile. Il laisse étendue à terre et baignée dans son sang la vierge sur laquelle la mort semble craindre d'exercer son empire, et il se retire avec terreur. Une loi défendait

au bourreau qui, après trois coups, n'avait pas achevé sa victime, de la frapper davantage.

Les portes de la salle du bain étaient demeurées ouvertes, après le départ du licteur; la foule des chrétiens qui attendaient au dehors la consommation du sacrifice, s'y précipite avec respect. Un spectacle sublime et lamentable s'offre à leurs regards : Cécile, aux prises avec le trépas et souriant encore à ces pauvres qu'elle aimait, à ces néophytes auxquels sa parole avait ouvert le chemin de la véritable vie. On s'empresse de recueillir sur des linges le sang virginal qui s'échappe de ses blessures mortelles; tous lui prodiguent les marques de leur vénération et de leur amour. D'un instant à l'autre ils s'attendent à voir s'exhaler cette âme si pure, brisant les faibles et derniers liens qui la retiennent encore. La couronne est suspendue au-dessus de la tête de Cécile; elle n'a plus qu'à étendre la main pour la saisir, et cependant elle tarde. Les fidèles ignoraient encore le délai qu'elle avait sollicité et obtenu.

Durant trois jours entiers, ils l'entourèrent gisante sur les dalles du caldarium inondées de son sang. Partagés entre l'espoir et la crainte, ils adoraient en silence les mystérieuses volontés du Seigneur sur son héroïque servante. De temps en temps la voix affaiblie de Cécile se faisait entendre; elle les exhortait à demeurer fermes dans le Christ. D'autres fois, la martyre faisait approcher d'elle les pauvres; elle leur prodiguait les marques les plus touchantes de son affection, et veillait à ce qu'on leur distribuât ses dernières aumônes. Les agents de l'autorité ne se présentèrent pas; ils savaient que la victime respirait encore; et d'ailleurs cette maison ensanglantée devait paraître aussi redoutable aux païens, qu'elle semblait auguste aux fidèles qui la vénéraient comme la glorieuse arène où Cécile avait conquis la palme.

Il y eut un moment où le flot du peuple fidèle s'écoula. La vierge mourante allait enfin recevoir la visite d'Urbain qui, depuis quelques jours, comme nous l'avons dit, abritait son exil dans la maison de Cécile. Jusqu'à cette heure désirée, la prudence n'avait pas permis au vieillard d'approcher de la martyre qui l'attendait avec ardeur pour monter au ciel. Cécile voulait faire une remise solennelle, entre les mains d'Urbain, de cette maison devenue sacrée à tant de titres. Avant de partir pour le prétoire, elle en









MORT DE SAINTE CÉCILE

avait assuré la propriété légale au fidèle Gordien; elle désirait la consigner elle-même à l'Église romaine en la personne du vicaire d'Éleuthère. Urbain pénétra dans la salle du bain, et ses regards attendris s'arrêtèrent sur Cécile étendue comme l'agneau du sacrifice sur l'autel inondé de son sang.

La vierge tourna vers lui son œil mourant, où se peignaient encore la douceur et la fermeté de son âme: « Père, lui dit-elle, j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours, afin de remettre entre vos mains et ces pauvres que je nourrissais, et cette maison pour être consacrée en église à jamais. »

Après ces paroles, la vierge se recueillit en elle-même, et ne songea plus qu'à la félicité de l'Épouse qui va être admise auprès de l'Époux. Elle remercia le Christ de ce qu'il avait daigné l'associer à la gloire de ses athlètes, et réunir sur sa tête les roses du martyre aux lis de la virginité. Les cieux s'ouvraient déjà au-dessus d'elle, et une dernière défaillance annonça les approches du trépas. Elle était couchée sur le côté droit, les genoux réunis avec modestie. Au moment suprême, ses bras s'affaissèrent l'un sur l'autre; et, comme si elle eût voulu garder le secret du dernier soupir qu'elle envoyait au divin objet de son unique amour, elle tourna contre terre sa tête sillonnée par le glaive, et son âme se détacha doucement de son corps. On était au 16 des kalendes d'octobre (16 septembre).

Il appartenait à Urbain, l'hôte de Cécile, de rendre les derniers devoirs à la fille des Metelli. Assisté du ministère des diacres, il présida aux funérailles d'une si grande martyre. On ne toucha pas aux vêtements de la vierge, plus riches encore par la pourpre du sang glorieux dont ils étaient imbibés que par les broderies d'or dont ils étaient relevés; on respecta jusqu'à l'attitude dans laquelle elle avait expiré. Le corps, réduit par la souffrance, fut déposé dans un cercueil formé de planches de cyprès que l'on avait eu le loisir de préparer à l'avance, et l'on plaça aux pieds de la jeune matrone les linges et les voiles dans lesquels les fidèles avaient recueilli son sang.

La sépulture de Cécile devait consacrer le nouveau cimetière de la voie Appienne. Cette crypte des Cæcilii n'avait pas semblé suffisamment disposée encore pour recevoir les corps de Valérien et de Tiburce après leur martyre, et Cécile avait dû les ensevelir de préférence au cimetière de Prétextat. C'est là aussi qu'elle avait déposé avec un intérêt tout maternel la

dépouille de Maxime. Les corridors du nouveau cimetière étaient à peine ébauchés. Une seule salle funéraire, appelée bientôt aux plus hautes destinées, et dépourvue encore de tout ornement, se trouvait assez achevée pour recevoir l'auguste dépôt. Au fond de cette salle, dans le lieu principal, en face de la porte, s'ouvrait à fleur de terre une arcature légèrement cintrée et destinée à recevoir un sarcophage. Le lecteur apprendra plus tard le motif pour lequel cette arcature, vide de son précieux dépôt, fut ensuite fermée par une cloison de briques qui, en s'écroulant, a révélé la destination première.

Urbain fit établir le sarcophage sous cette arcature, et il y renferma l'arche de cyprès où dormait la martyre. Le couvercle de marbre fut scellé sur le sarcophage, et protégea le mystérieux trésor. En attendant d'autres honneurs, Cécile devint ainsi le centre d'un groupe de martyrs que la persécution de Marc-Aurèle accroissait chaque jour, et dont les restes étaient admis dans les loculi des galeries que l'on creusait à la hâte. C'est pour cette raison que cette région de Rome souterraine fut appelée par les chrétiens : *Ad sanctam Cæciliam*, jusqu'au moment où un nom plus solennel lui fut imposé; mais les anciens Martyrologes conservèrent la trace de cette appellation première.

Les événements que nous venons de raconter s'accomplirent pendant qu'Éleuthère occupait la chaire apostolique. Si nous ne l'y voyons pas figurer en personne, c'est que nous n'avons pas d'autres mémoires que les Actes eux-mêmes, dont le rédacteur, selon l'usage de ceux qui l'ont précédé et suivi, se concentre uniquement sur le personnage dont il a entrepris de raconter le martyre, et ne s'inquiète aucunement de donner à son récit l'encadrement historique que la science devra suppléer dans les âges postérieurs. Ce système regrettable s'applique aux Actes les plus authentiques des martyrs de Rome, tels que ceux de sainte Félicité et de saint Justin, dont il faut que l'historien de l'Église comble les lacunes par de laborieuses recherches.

Au milieu de la tempête qui agitait l'Église de Rome, Éleuthère qui représentait les intérêts du christianisme tout entier, put tenir le gouvernail de l'Église durant quinze ans, sans être atteint par les poursuites de la puissance publique. Urbain, son vicaire, semble avoir été plus à découvert,

SÉPULTURE DE SAINTE CÉCILE.

Peinture à fresque de Francia dans l'eglise de Saint-Jacques, à Bologne. Seizième siècle.



et ses relations avec les Cæcilii chrétiens l'exposaient en première ligne aux recherches de la police impériale, à la suite des événements tragiques qui venaient d'avoir lieu. La précaution qu'avait prise Cécile de disposer de sa maison, rendait illusoire de ce côté la sentence de confiscation. L'argent et le riche mobilier distribués aux pauvres par Cécile ne se trouvaient plus; Almachius dut croire qu'elle pouvait avoir consigné ses trésors entre les mains d'Urbain. Il fallait donc à tout prix mettre la main sur ce vieillard, qui deux fois déjà avait comparu devant la justice romaine sous la prévention de christianisme. On finit par le découvrir avec deux prêtres et trois diacres, dans une grotte où il se tenait caché.

Les Actes de saint Urbain sont trop récents pour avoir dans toute leur teneur une valeur historique; mais, comme tant d'autres, ils renferment diverses particularités qui viennent de plus haut, et ont leur prix pour l'historien. Ainsi Almachius insiste sur le grand nombre de chrétiens qui ont été suppliciés depuis quelque temps, et nous avons vu les traces de ce carnage dans les Actes mêmes de la martyre. Almachius en vient bientôt à réclamer les richesses de Cécile, dont il accuse Urbain d'être le dépositaire. « C'est, dit-il, le vain espoir d'une autre vie, qui a si tristement séduit Cécile, son mari et son beau-frère, et leur a fait sacrifier l'existence la plus brillante. En mourant, ils t'ont laissé, dit-il en s'adressant à Urbain, d'immenses trésors; il s'agit de les restituer. — Insensé, répondit le vieillard, rends plutôt hommage au Créateur, pour lequel ceux dont tu parles ont donné leur vie, après avoir distribué aux pauvres tous leurs biens. » A la suite d'un interrogatoire, dans le cours duquel Almachius fit battre les compagnons d'Urbain pour les punir de la fermeté de leurs réponses, les martyrs furent reconduits en prison. Peu après on les ramena de nouveau devant le juge, et, par son ordre, ils furent conduits au pagus Triopius, dans l'espoir qu'ils consentiraient à brûler de l'encens devant l'idole de Jupiter. Il est évident que le motif d'Almachius, en choisissant de préférence ce pagus, était de donner plus d'éclat à l'apostasie d'Urbain, s'il venait à abjurer le christianisme dans les lieux mêmes qui étaient le centre de son action, et aussi sans doute plus de solennité à son exécution, s'il refusait de sacrifier aux dieux dans une région si fréquentée par les chrétiens.

L'essai tenté par Almachius n'ayant pas réussi à son gré, on ramena

dans Rome Urbain et ses compagnons, et la sentence définitive fut qu'ils seraient conduits à un temple de Diane, avec ordre aux soldats de leur trancher la tête, s'ils refusaient de sacrifier. Urbain et ses compagnons s'étant montrés fermes jusqu'à la fin, ils furent aussitôt mis à mort. Il est probable que ce temple de Diane était lui-même situé sur la voie Appienne; car les Actes de saint Urbain, d'accord en cela avec tous les monuments, affirment que le corps du saint évêque fut enseveli au cimetière de Prétextat. Une



Fig. 134. — L'Église de Saint-Urbain, ancien temple païen, à la *Caffarella*.

riche chrétienne que les Actes désignent sous le nom de Marménia, et qui possédait un prædium sur le sol même au-dessous duquel s'étendaient les cryptes chrétiennes, fit disposer une vaste salle en maçonnerie, dont le tombeau du saint évêque occupait le centre. Elle y employa les marbres les plus précieux, et la salle tout entière en était revêtue avec le plus grand luxe. Les fouilles récentes de M. de Rossi, au cimetière de Prétextat, qui nous ont déjà rendu le tombeau de saint Januarius, et ouvert un vaste ambulacre du deuxième siècle où se trouvent les débris de tombeaux d'une grande importance, nous restitueront, espérons-le, lorsqu'elles pourront être reprises, l'important hypogée que Marménia construisit pour Urbain.

Sur les débris du pagus Triopius, près du nymphée d'Égérie, s'élève

encore de nos jours un temple païen, transformé depuis de longs siècles en une église dédiée à saint Urbain. Ainsi que nous l'avons dit, cette appellation jointe au fait incontestable de la sépulture du saint évêque à quelques pas de là, au cimetière de Prétextat, est un monument du séjour qu'il fit dans ces parages, et vient confirmer les relations qu'il fut à même d'entretenir avec les Cæcilii chrétiens. Nous donnons ici une vue de ce temple contemporain des événements que nous racontons (fig. 134). On ne s'accorde pas sur le nom de la divinité à laquelle cet édifice fut dédié. Longtemps on l'a appelé le temple des *Camènes;* maintenant on le désigne sous le nom de temple de Bacchus. Nous ferons plus loin mention des peintures relatives à saint Urbain, dont il fut décoré au moyen âge.





CHAPITRE XVIII.

178 — 197.

Mort de Marc-Aurèle. — Commode seul empereur. — Nouvelles conversions dans l'aristocratie romaine. — Urania, fille d'Hérode Atticus, chrétienne. — Le sénateur Apollonius. — La colonne Antonine et le *Jupiter Pluvius*. — Sollicitudes du pape saint Éleuthère. — Le montanisme dans les Gaules. — Saint Irénée à Rome. — L'historien Hégésippe. — Lucius, roi de Bretagne, demande des missionnaires à saint Éleuthère. — Florin et Blastus. — Saint Irénée, devenu évêque de Lyon, écrit son livre *Adversus hæreses*. — L'enseignement de l'Église romaine, règle de foi pour toutes les autres Églises. — Pontificat de saint Victor. — Marcia, femme de Commode. — Son influence favorable au christianisme. — Les *Philosophumena*. — Calomnies de ce pamphlet contre saint Calliste. — Intrigues des montanistes. — Commencements de Sabellius. — Tertullien passe au Montanisme. — Septime Sévère empereur. — Sa bienveillance pour les chrétiens au commencement de son règne. — Travaux de saint Victor pour l'unité dans la célébration de la Pâque. — Fin de notre étude sur la société romaine aux deux premiers siècles.



ès le mois d'août 178, Marc-Aurèle s'était vu obligé de repartir pour les bords du Danube, où les Quades et les Marcomans recommençaient à inquiéter l'Empire. Il ne fut donc pas présent à Rome, lorsque le juge Almachius termina au mois de septembre, par l'immolation de Cécile, la tragédie qu'il avait ouverte au mois d'avril par la mort violente de Valérien et de Tiburce. L'empereur ne revint pas de cette campagne, mais il mourut loin de Rome en 180, laissant l'Empire à Commode. Depuis Vespasien, nul César n'avait transmis le sceptre du monde à son fils; mais le rejeton de l'empereur philosophe ne fit pas plus d'honneur à son père, que Domitien n'avait recommandé le sien par sa manière de vivre et de régner. Toutefois le nouvel empereur,

entre ses défauts, ou ses vices pour mieux parler, n'avait pas celui d'aimer à poser en sage, et il ne se piquait pas de rivalité avec les gens vertueux. Les progrès du christianisme n'étaient pas de nature à inquiéter beaucoup son indifférence, et, sans les excitations de son père, il eût volontiers laissé les chrétiens en paix.

Aussitôt après la mort de Marc-Aurèle, le feu de la persécution se ralentit de lui-même. Eusèbe (*lib.* V, *cap.* XXI) atteste, au moment même de l'avénement de Commode comme seul empereur, la conversion simultanée à Rome d'un grand nombre de personnes illustres par leur naissance et puissantes par leurs richesses. Il raconte même que des familles entières du patriciat se déclarèrent tout à coup pour la religion proscrite. Nul doute que la mort glorieuse de Cécile et l'exemple de Valérien et de Tiburce n'eussent profondément ébranlé la société romaine en ces années, et n'aient eu la principale influence dans ces éclatantes conversions que l'historien enregistre dès le début du règne de Commode.

Les inscriptions de la première *area* du cimetière de Calliste offrent en si grand nombre les noms des Aurelii et des Ælii, qu'il est naturel de penser que ces familles impériales auront eu grande part dans le mouvement attesté par Eusèbe. Quant aux Annii que nous avons signalés comme ayant donné leurs noms au christianisme vers ce temps, ils avaient leurs sépultures au cimetière de Lucine, en union avec les Pomponii, premiers propriétaires de ce cimetière.

Nul doute que les familles simplement opulentes n'aient ressenti à ce moment une impulsion du même genre. M. de Rossi a récemment découvert au cimetière de Prétextat, dans une salle monumentale, une inscription concernant la propre fille d'Hérode Atticus, le fondateur du pagus Triopius. Ce personnage, s'ennuyant de son veuvage, avait fini par épouser une Vibullia Alcia, dont il eut plusieurs enfants. Le marbre récemment découvert nous apprend qu'une de ses filles nommée Uranie fut chrétienne. Voici l'inscription :

·ЄΥΜЄΡΙΤω· ΟΥΡΑΝΙΑ·
·ΘΥΓΑΤΗΡ· ΗΡωΔΗϹ·

Cette inscription où le mot εὐμοιρείτω est écrit selon la prononciation,

doit être lue comme il suit : *Bonam sortem habeat Vrania, filia Herodis.* Quoi de plus touchant que de voir une fille d'Hérode Atticus lui-même devenue chrétienne, et ensevelie près des martyrs du pagus Triopius ! Et si l'on fait réflexion au nom de sa mère, *Vibullia*, il est impossible de ne pas se rappeler que le L. Cæcilius Pius consul en 137, et qui dut être au moins l'aïeul, sinon le père de Cécile, portait aussi parmi ses noms celui de Vibullius. Cette parenté entre Cécile et Urania jetterait un intérêt de plus sur cette récente découverte, et n'offrirait rien d'étonnant à ceux qui se sont donné la peine d'étudier Rome souterraine au point de vue des généalogies.

Une autre découverte de M. de Rossi au cimetière de Prétextat, a eu pour objet l'inscription d'une Arménia. Elle est ainsi conçue :

·ΑΡΜΕΝΙΑ ·ΦΗΛΙΚΙΤΑϹ·
·ΑΙΛΙΑ ·ΡΗΓΙΝΑ·

Ne serait-il pas permis de reconnaître ici, soit la pieuse dame qui ensevelit Urbain, soit quelqu'un de sa famille ? Les Actes de saint Urbain rédigés fort tard écrivent *Marménia ;* mais, outre que le nom n'est pas romain et a été certainement défiguré, Marini et M. Letronne ont constaté l'existence d'une famille Arménia honorée et illustre aux siècles de l'Empire.

Le glaive cependant n'était pas rentré dans le fourreau, et le baptême pouvait encore être le chemin du martyre. Un sénateur nommé Apollonius, probablement un des néophytes dont nous venons de parler, fut déféré comme chrétien au préfet Pérennis qui renvoya sa cause devant le sénat. Apollonius lut, en présence de cette assemblée, un mémoire dans lequel il exposait avec force et éloquence les motifs de sa conversion au christianisme. Cette harangue, dont Eusèbe loue la beauté, et qu'il dit avoir insérée dans ses Passions des anciens martyrs, ouvrage malheureusement perdu, fut la confession de foi par laquelle le généreux sénateur scella sa conversion. On l'écouta ; mais la loi de l'Empire contre les chrétiens lui fut appliquée, et il eut la tête tranchée par ordre du sénat. On doit cependant remarquer dans la suite du récit d'Eusèbe, que le dénonciateur, nommé Sévère, s'attira le châtiment dont le décret d'Antonin avait frappé les déla-

teurs. Du vivant de Marc-Aurèle, les martyrs eussent été moins nombreux, s'il eût fallu payer de sa tête chaque dénonciation faite au magistrat; elles étaient non-seulement impunies, mais encouragées, comme nous l'avons vu dans l'interrogatoire de sainte Cécile, où Almachius parle avec une sorte de bienveillance de ceux dont la délation avait amené devant lui la martyre. Cette seule différence dans la manière d'agir vis-à-vis de ceux qui poursuivaient les chrétiens devant les magistrats, a fait regarder dans l'antiquité le règne de Commode comme ayant été favorable à l'Église, de même qu'il n'a fallu à Marc-Aurèle, pour mériter le titre de persécuteur, que d'assurer, contrairement à l'édit d'Antonin, l'impunité aux dénonciateurs.

Le génie païen de l'Empire n'en était pas moins vivace. Il parut, entre autres, dans une circonstance solennelle sous le règne de Commode. Cet empereur avait à inaugurer la colonne Antonine, destinée à rappeler les victoires de son père. L'un des épisodes qu'on y devait retracer, était la défaite des Quades et des Marcomans, en 174, défaite qui fut attribuée, comme on l'a vu, par Marc-Aurèle lui-même à la pieuse intervention des chrétiens. Il y avait lieu de se demander sous quels traits serait représenté le prodige qui s'accomplit aux regards de toute l'armée, lorsqu'on vit le ciel lancer ses foudres sur les barbares, et répandre sur les Romains par torrents une pluie bienfaisante. Le monument élevé par Commode décrivait l'épisode dans un sens uniquement païen, et l'on ne fera pas tort à Marc-Aurèle, en supposant que de bonne heure il en avait, sinon suggéré, du moins approuvé l'idée. La scène est rendue d'une façon assez dramatique, et conforme à l'histoire. Les foudres du ciel éclatent sur les barbares, la pluie vient rafraîchir les Romains; mais au-dessus de la scène plane, avec ses grandes ailes, le Jupiter Pluvius, à qui et non à tout autre dieu, est déféré l'honneur du prodige (fig. 135). Il fallait y compter; mais Rome païenne qui persistait à être insensible au progrès que le christianisme faisait dans son sein, pouvait bien s'attendre qu'un jour, de moins en moins éloigné, elle verrait ces mêmes barbares que le bras seul de Dieu pouvait comprimer, s'installer dans son sein, et se partager les dépouilles du monde entier qu'elle y avait accumulées.

Le pontificat d'Éleuthère, sous lequel les chrétiens avaient eu tant à souffrir, se poursuivit sous ces jours de paix relative; mais l'Église n'avait pas

seulement à sentir le glaive des persécuteurs, l'hérésie suscitait dans son sein d'autres ravages. Le montanisme se glissait adroitement dans les chrétientés, sous couleur d'une plus haute perfection morale. La Gaule n'en fut pas exempte, et l'intrigue de ces sectaires avait cherché à faire des ravages



Fig. 135. — Bas-relief de la colonne Antonine, représentant le *Jupiter Pluvius*.

jusque chez les confesseurs qu'attendait un si glorieux martyre dans la ville de Lyon. Les relations d'origine qu'entretenait l'Église de cette ville avec les chrétientés de l'Asie Mineure, amenaient fréquemment ces communications, dont nous voyons un exemple dans la lettre des Églises de Vienne et de Lyon à celles de l'Asie et de la Phrygie, sur le martyre du saint évêque Pothin et de ses glorieux compagnons. L'hérésie de Montan était née en

ces contrées de l'Orient, et, à la faveur des relations fraternelles qui n'avaient jamais cessé, une dangereuse estime à l'endroit des nouveaux prophètes s'était introduite jusque dans nos régions. Les confesseurs de la foi attendant le martyre dans les prisons de Lyon, et d'autres chrétiens gaulois, au rapport d'Eusèbe, s'inquiétèrent de ces nouveautés, et avec d'autant plus de fondement qu'il était aisé d'entrevoir, au milieu des prophéties de ces prétendus contemplatifs, certaines doctrines qui étaient loin de s'accorder avec la foi de l'Église. Le prêtre Irénée fut donc envoyé à Rome, et chargé de plusieurs lettres de consultation. Eusèbe nous a conservé un court fragment de celle des confesseurs lyonnais. Ils recommandaient leur envoyé à Éleuthère comme « un fervent défenseur du Testament du Christ », et priaient le pontife d'employer son autorité à rétablir la paix troublée par les novateurs de l'Asie Mineure et de la Phrygie. L'esprit de parti pourrait seul ne pas reconnaître ici encore la conviction répandue dans la société chrétienne tout entière, que les controverses de doctrine devaient être amenées au tribunal de l'évêque de Rome, et terminées par sa sentence.

L'Église romaine avait déjà connaissance de l'hérésie de Montan; Soter l'avait directement combattue. Éleuthère porta contre elle une nouvelle décision, dont le séjour à Rome du prêtre Irénée nous explique l'occasion. Un des confesseurs de Lyon, nommé Alcibiade, affectait un genre d'abstinence systématique qui pouvait l'entraîner dans les aberrations des gnostiques. Déjà le martyr Attale, après sa première épreuve dans l'amphithéâtre, avait appris d'une révélation céleste, « qu'Alcibiade n'agissait pas selon la rectitude, en n'usant pas des créatures que Dieu a faites. » La décision d'Éleuthère contre le montanisme confirma la même doctrine. Le *Liber pontificalis* nous apprend que le pontife donna un décret, dans lequel il enseignait que « les chrétiens ne devaient repousser aucune sorte d'aliments, Dieu les ayant tous créés. »

Irénée put rencontrer à Rome le célèbre Hégésippe, premier historien de l'Église, dont les écrits ont malheureusement péri, sauf les rares et courts fragments qui nous ont été conservés par Eusèbe. Ce pieux personnage avait entrepris de démontrer par les témoignages la perpétuité de la doctrine des apôtres dans les Églises, et en ce but il avait visité les plus célèbres parmi celles qu'ils avaient fondées. C'était en recueillant les noms des évêques qui

s'étaient succédé sur les divers siéges, et en constatant la doctrine de chacun d'eux, qu'il arrivait à démontrer la permanence de l'enseignement apostolique. Mais il importait surtout à Hégésippe de constater la foi de l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les autres; c'est ce qui le porta à se rendre à Rome dès le temps d'Anicet, et il y séjourna sous le pontificat de Soter et sous celui d'Éleuthère. Le futur docteur de l'Église des Gaules qui devait plus tard, dans son grand ouvrage *contre les Hérésies*, s'appuyer sur l'argument d'Hégésippe, et confondre les novateurs par le seul fait de la tradition conservée dans les Églises de fondation apostolique, fut à même de conférer avec ce pieux pèlerin des origines chrétiennes. A l'ombre de la chaire de saint Pierre, l'un et l'autre sentirent que là est la vraie solidité du christianisme. Si l'avenir eût été ouvert à leurs yeux, ils auraient vu toutes ces Églises qui devaient leur création aux apôtres sombrer dans l'hérésie, sauf celle que Pierre lui-même avait choisie pour siége. Mais leur foi n'aurait pas été ébranlée, parce qu'ils reconnaissaient dans l'Église de Rome un don spécial et incommunicable, émanant d'une promesse positive du Christ, sur laquelle est fondé le christianisme tout entier. Irénée, ayant accompli sa légation, revint à Lyon et ne tarda pas à monter sur le siége épiscopal de cette ville, devenu vacant par le martyre de saint Pothin.

Vers ce même temps, arrivait à Éleuthère une députation venue de l'île des Bretons, et chargée de lui demander des prédicateurs de l'Évangile pour cette terre isolée par la mer du reste de l'Empire. Elle était envoyée par Lucius qui portait le titre de roi dans cette île, dont il gouvernait une portion, sous l'investiture de la puissance romaine. Ce recours au successeur de Pierre de la part d'un prince dont le nom seul est resté, reporte la pensée vers les origines apostoliques de la foi dans cette île. Le succès qu'y obtinrent les missionnaires envoyés par Éleuthère est attesté par le témoignage des plus illustres contemporains, saint Irénée, Tertullien, Origène. Mais tandis que le saint pape étendait ainsi dans l'Occident le domaine de la foi, il avait la douleur de voir l'ivraie de l'hérésie s'implanter dans la moisson si florissante qu'il cultivait dans Rome. Non-seulement le montanisme faisait çà et là des victimes, mais les dernières années du pontife virent la chute lamentable de deux prêtres de l'Église romaine. L'un était Florin, autrefois attaché comme officier à la cour des Antonins. Il avait eu en Asie des

rapports intimes avec saint Polycarpe, auprès duquel il avait connu saint Irénée. Celui-ci fut à même de le retrouver à Rome, durant le séjour qu'il y fit. Florin était alors honoré du sacerdoce; mais bientôt Éleuthère se vit contraint de l'écarter des fonctions sacrées. L'infidèle disciple du grand Polycarpe, s'égarant à la suite d'un si grand nombre de ses contemporains sur la question de l'origine du mal, osa lui donner Dieu même pour auteur, et devint chef d'une secte obscure dont les restes existaient encore au temps de saint Augustin. Irénée adressa du fond des Gaules à son ancien ami une lettre polémique, dont Eusèbe nous a conservé un fragment. Florin ne se rendit pas, et bientôt il alla se perdre dans les systèmes fantastiques des Valentiniens. Le zèle d'Irénée l'y poursuivit encore, en opposant à ses erreurs un livre également disparu.

L'autre prêtre infidèle était Blastus, qu'Éleuthère dut aussi dégrader de l'honneur du sacerdoce. Sa tendance le poussait vers le judaïsme. Elle l'entraîna dans la rébellion sur la question de la Pâque, et il ne craignit pas de faire schisme sur ce point au sein même de l'Église romaine. Cette question de la Pâque avait pris des proportions considérables, et elle éclata sous le pontificat suivant. Blastus semble d'ailleurs avoir eu des tendances favorables au montanisme, dont les sectateurs affectaient aussi de judaïser dans la Pâque. Irénée s'émut du scandale, et publia contre le prêtre romain un écrit dont nous avons aussi à regretter la perte.

Mais ces polémiques de détail n'épuisaient pas la vigueur du grand évêque de Lyon. On le vit bientôt déclarer une attaque générale contre toutes les hérésies à la fois, lorsqu'il publia ses cinq livres *Adversus Hæreses*. Il y réfute l'un après l'autre tous les systèmes d'erreur que l'enfer avait tenté d'opposer à la véritable doctrine du Christ et des apôtres. Il y montre l'Église toujours une, toujours pure, au milieu de ces défections continuelles qui n'altèrent jamais son symbole, parce qu'elle chasse immédiatement de son sein quiconque porte la plus légère atteinte à la vérité dont elle est dépositaire. Il relève le principe d'unité, qui exige essentiellement l'accord de toute Église particulière et de tout fidèle avec l'Église romaine, « à cause de sa puissante principauté, par laquelle l'enseignement divin se maintient immuable et en son entier sur la terre. » (*Lib.* III, *cap.* 3.) Ce témoignage célèbre sur la monarchie pontificale dans le christianisme,

énonçait la tradition doctrinale non-seulement de l'Église des Gaules, mais aussi des Églises d'Asie que représentait Irénée. On voit par la liste des papes, insérée dans cet ouvrage, qu'Éleuthère occupait encore le siége apostolique. Le saint pontife survécut peu de temps à la publication du livre de l'évêque de Lyon. Il mourut en 185, ayant occupé la Chaire de saint Pierre durant quinze années. Le *Liber pontificalis* ne dit pas qu'il ait été martyr, et en effet, au moment où il mourut, il ne paraît pas que l'Église romaine ait été agitée par la persécution. On l'ensevelit dans la crypte vaticane comme ses prédécesseurs, et Victor fut élu pour lui succéder.

Ce pontife était Africain de naissance, et son père se nommait Félix. Sous son administration qui fut d'environ douze années, l'Église de Rome vit



Fig. 136. — Médaille de Commode et de Marcia. Cabinet des médailles.

s'accroître encore la tranquillité dont elle avait joui dans les derniers jours d'Éleuthère. L'insouciance de Commode avait pu déjà ralentir la persécution ; elle cessa totalement, grâce à l'influence d'une femme que cet empereur affectionnait. Après avoir exilé, puis fait périr sa femme Crispina coupable d'adultère, il se passionna pour Marcia, qu'avait laissée libre en mourant le sénateur Quadratus, victime d'une conspiration dans laquelle il s'était trouvé impliqué. Marcia était douée d'une grande beauté qui fit sa fortune ; mais, étant sortie d'une famille d'affranchis, elle n'obtint ni le titre d'Auguste, ni certains honneurs réservés aux impératrices. Elle fut la seule femme en titre auprès de Commode depuis l'an 183 jusqu'à la mort de ce prince. Il l'aima jusqu'à changer en son honneur le nom du mois de décembre en celui d'Amazonius, parce que Marcia, pour lui complaire, aimait à

paraître en costume d'amazone. Il nous est resté une médaille de la dix-septième année tribunitienne de Commode, sur laquelle sont réunies les deux têtes de cet empereur et de Marcia; celle-ci est coiffée d'un casque (fig. 136).

Dion Cassius nous apprend que cette femme qui sut se maintenir si longtemps dans la familiarité et les bonnes grâces de Commode, portait le plus vif intérêt aux chrétiens, et s'employa avec efficacité à adoucir leur sort. Au témoignage de cet historien païen, est venu se joindre celui de l'anonyme contemporain, dont le livre, connu sous le nom de *Philosophumena* et publié pour la première fois en 1851, a fait connaître diverses particularités qui se rapportent aux pontificats de Victor, de Zéphyrin et de Calliste. Cet auteur raconte, dans le neuvième livre de son ouvrage, « que Marcia, femme de Commode, personne aimant Dieu, voulant accomplir une bonne action, appela auprès d'elle le bienheureux Victor, évêque de l'Église à cette époque, et lui demanda les noms des confesseurs exilés en Sardaigne; que Victor lui en ayant remis la liste, elle obtint de l'empereur des lettres de délivrance qu'elle confia à un vieil eunuque nommé Hyacinthe, qui l'avait élevée elle-même dans son enfance; qu'enfin Hyacinthe, après avoir signifié les lettres au gouverneur de Sardaigne, rendit à la liberté les martyrs qui étaient employés dans cette île au travail des mines. » (*Lib.* IX.)

L'accord de ces deux sources historiques ne laisse aucun doute sur l'influence bienfaisante de Marcia dans les affaires des chrétiens, et les années de paix dont ils jouirent sous le reste du règne de Commode s'expliquent d'autant plus aisément. Marcia elle-même était-elle chrétienne, ou simplement favorable aux chrétiens? La réponse est plus difficile. Il n'y aurait pas lieu de s'étonner qu'elle eût embrassé le christianisme, à ce moment où les conversions devenaient de plus en plus nombreuses dans la société romaine, ainsi que nous venons de le constater par le témoignage d'Eusèbe. Le vieil eunuque qui l'avait élevée, et qui exécute ses commissions en faveur des chrétiens, pourrait bien avoir été chrétien lui-même, et ce fait expliquerait l'attachement de Marcia pour une religion qu'elle aurait vu pratiquer dès son enfance. M. de Rossi démontre que l'on ne pourrait tirer un argument de l'épithète Φιλόθεος que l'auteur applique à cette princesse; cette qualification ayant été donnée plus d'une fois à des païens par le seul motif qu'ils avaient rendu service à la cause du vrai Dieu. Quoi qu'il en soit, la faveur que

Marcia accordait aux chrétiens fut utile à l'Église, et lui valut la tranquillité; c'est plus que jamais un point acquis à l'histoire.

Parmi les confesseurs exilés en Sardaigne, se trouvait un homme appelé dans la suite aux plus hautes destinées dans l'Église, et que le neuvième livre des *Philosophumena* est employé tout entier à décrier de la manière la plus atroce. Son nom était Calliste. Il nous serait impossible de discuter ici les charges que le pamphlétaire accumule contre lui, sous le rapport de la morale comme sous celui de la foi. La passion et les froissements de l'orgueil paraissent trop visiblement dans cette diatribe, pour que l'historien en puisse tenir un compte sérieux, et d'ailleurs les faits donnent un trop solennel démenti aux calomnies de l'ennemi de Calliste, pour qu'il soit possible d'ajouter foi à ses récits. Zéphyrin succéda à Victor et ses premières faveurs furent pour Calliste. Après la mort de ce pontife, Calliste fut appelé à lui succéder dans le pontificat. Il faudrait ignorer la gravité avec laquelle s'accomplissait à Rome par le clergé et par le peuple l'élection des diacres, des prêtres et du pontife lui-même, pour croire qu'un personnage aussi décrié que l'aurait été Calliste, ait pu s'élever sous les yeux et avec le concours de la société chrétienne de Rome, au faîte des honneurs et de la puissance. Le bon sens et l'équité la plus vulgaire obligent donc de renvoyer aux calomnies les charges que le diffamateur anonyme a voulu faire peser sur sa victime. L'Église lui a répondu en accordant les honneurs du culte religieux à Calliste, et l'histoire, aidée même des renseignements fournis par le pamphlet, a droit de l'enregistrer parmi les pontifes qui ont le mieux mérité de la société chrétienne. Il nous est impossible de nous étendre ici davantage sur Calliste dont le pontificat appartient au troisième siècle, au-delà, par conséquent, de l'époque où nous nous arrêtons. Il ne figurera désormais dans nos récits qu'en ce qui touche directement l'histoire posthume de la vierge Cécile.

La tranquillité dont jouissait l'Église de la part des païens sous Victor, continuait d'être troublée au dedans par les hérésies, dont le flot montait sans cesse. Les montanistes intriguaient pour obtenir du pontife quelques marques de bienveillance dont ils auraient abusé; ils furent repoussés. Le danger de cette secte exaltée et rigoriste dut être considérable, lorsqu'on voit un homme aussi éminent que Tertullien, prêtre de Carthage, venu à Rome comme au centre du christianisme pour en approfondir mieux la doctrine,

glisser à son tour dans l'erreur, et perdre au profit des nouveaux illuminés la plus grande partie des talents qu'il avait reçus pour être le soutien et la lumière de l'Église. D'autre part, une attaque plus formidable encore se préparait. Sabellius commençait déjà ses ravages en Asie, et dans son système, il ne s'agissait de rien moins que d'enlever la distinction des personnes dans l'essence divine, et d'abolir la foi à la Trinité sur laquelle le christianisme s'appuyait tout entier. Le troisième siècle vit ces grands combats, et Calliste eut la gloire de formuler la profession de foi qui conciliait l'unité de la divine essence avec la distinction des personnes. Son ennemi se trouva frappé par cette sentence doctrinale, et, s'il ne se soumit pas, son aveu n'en est pas moins formel, que le monde entier accepta la définition de Calliste. C'est tout ce qu'il fallait à l'Église. Il était à prévoir que l'arianisme naîtrait un jour de ces discussions sur la Trinité; mais, en attendant le symbole de Nicée, la formule que Calliste élabora dans son concile romain, suffit à préserver dans toute l'Église la foi qu'avaient enseignée les apôtres, et que la formule même du baptême instituée par le Christ devait protéger toujours. Trois personnes distinctes dans une essence unique, tel avait été, tel resta le symbole du christianisme en tous lieux.

En attendant, l'Église romaine, sous Victor, ne manquait ni de vigilance, ni de lumière. Le pontife avait la science en partage; il sut démêler un précurseur direct d'Arius dans la personne d'un certain Théodote, venu de Byzance, et qui, après avoir renié le Christ durant la persécution de Marc-Aurèle, avait trouvé moyen de se mêler parmi les fidèles de l'Église de Rome. Théodote niait expressément la divinité de Jésus-Christ, et Victor le sépara de l'Église. Un ancien auteur contemporain, cité par Eusèbe au sujet de cette nouvelle école de blasphème, fait appel contre elle au témoignage des auteurs chrétiens qui ont précédé, et invoque en passant le témoignage des chants liturgiques. « Les psaumes et les cantiques de nos frères, composés depuis longtemps déjà, ne célèbrent-ils pas le Christ, Verbe de Dieu ? ne reconnaissent-ils pas sa divinité ? » (*Hist. eccles.*, lib. V, cap. XXVIII.) Cet appel fait aux chants liturgiques, comme exprimant la foi, est digne de remarque, en même temps qu'il rappelle ces hymnes au Christ que chantaient le dimanche les chrétiens de Bithynie, selon le rapport de Pline le Jeune, dans sa lettre à Trajan.

Cependant le triste règne de Commode touchait à sa fin. L'année 192 vit périr honteusement le fils de Marc-Aurèle, et la dynastie des Antonins s'éteindre dans la honte et l'impuissance. Si l'on s'en rapporte aux historiens, Marcia n'aurait pas été exempte de complicité dans la mort de Commode; elle l'eût fait tuer pour sauver sa propre vie. En ce cas, la question de savoir si cette princesse a appartenu au christianisme, se trouverait résolue par la négative; Tertullien n'ayant pas craint, peu d'années après, d'avancer, dans son Apologétique, que nul chrétien n'avait jamais trempé dans le meurtre d'un César.

L'Empire, après avoir vu passer comme des ombres Helvius Pertinax, Didius Julianus et Pescennius Niger, se donna enfin à Septime Sévère, sol-



Fig. 137. — Médaille de Septime Sévère. Cabinet des médailles.

dat africain, ami des lettres, et en même temps assez fort et assez habile pour relever un moment l'Empire affaissé (fig. 137).

Ce nouveau César montait sur le trône avec des dispositions presque favorables à la religion chrétienne. Dans son enfance, il avait été guéri d'une maladie grave par un esclave chrétien, nommé Proculus Torpacion, qui avait fait sur lui une onction au nom du Christ. Devenu empereur, il se souvint de ce chrétien, le fit chercher, et le garda dans son palais tant qu'il vécut. L'influence de Proculus fit choisir une chrétienne pour nourrice de Caracalla, fils aîné de Sévère. Cet empereur n'avait pas été sans remarquer qu'aucun chrétien ne s'était trouvé mêlé aux mouvements politiques de Niger et d'Albin, qui lui avaient disputé l'empire. D'un autre côté, le nombre considérable de membres de la haute société romaine, qui avaient donné leurs noms au christianisme, surtout depuis l'immolation de Cécile, faisait comprendre à un homme nouveau le besoin d'avoir quelques égards pour

une croyance dont les adhérents devenaient toujours plus nombreux, et se recrutaient autant dans l'aristocratie que dans le peuple. L'importance qu'il mettait à ménager cet élément avec lequel l'Empire, s'il avait une politique sensée, devait songer à compter désormais, l'amena au début de son règne (193) jusqu'à risquer sa popularité, ainsi que nous l'avons dit déjà, en lui faisant couvrir de sa protection des sénateurs et des sénatrices contre lesquels des cris menaçants se faisaient entendre. (Tertullien. *Ad Scapulam.*) L'abstention de ces clarissimes à l'égard de certaines fêtes civiques entachées de paganisme, avait sans doute irrité le vulgaire idolâtre. Tels furent les débuts de l'empire de Sévère à l'égard du christianisme; dix ans après, il s'inscrivait parmi ses plus ardents persécuteurs, et publiait un édit qui produisit dans toute l'Église un nombre immense de martyrs.

Durant la trêve, Victor poursuivait le cours de son tranquille pontificat. Ce fut dans ses dernières années qu'il résolut de terminer enfin la grande affaire de la Pâque. Depuis le *Constitutum* de Pie I[er], les pontifes auxquels succédait Victor avaient préparé les voies. Nous avons dit les ménagements dont Anicet crut devoir user envers le vénérable évêque de Smyrne; mais Soter et Éleuthère qui vinrent après, reprirent la ligne de conduite que Pie avait tracée, et s'ils ne crurent pas devoir presser les évêques de l'Asie Mineure, il était aisé de voir qu'ils n'avaient rien plus à cœur que de faire disparaître cette tache de judaïsme qui déparait encore plusieurs des florissantes chrétientés de l'Orient. Avant de renouveler le *Constitutum* de Pie, dont l'indulgence d'Anicet avait suspendu l'effet, Victor résolut de provoquer une manifestation du sentiment des diverses Églises, afin de confondre les récalcitrants par la vue de leur petit nombre. Il ordonna donc que l'on tînt de nombreux conciles dans l'Église. Eusèbe, de qui nous tenons ces faits, a eu entre les mains les Actes de plusieurs de ces assemblées. Nous savons en particulier par cet historien, que l'on réunit à ce sujet plusieurs conciles dans les Gaules; ce qui renverse de fond en comble le système de ceux qui voudraient faire croire que le christianisme n'a été prêché dans ce pays qu'au milieu du troisième siècle. Le dissentiment sur le jour de célébration de la Pâque se manifesta seulement dans l'Asie Mineure, et des plaintes se firent jour par une lettre de Polycrate, évêque d'Éphèse, qui voulait à tout prix conserver la tradition judaïque. Victor pensa qu'il ne

pouvait plus hésiter, et il déclara retranchés de l'unité de l'Église les évêques de cette contrée. Cette sentence parut trop rigoureuse à plusieurs, entre autres à saint Irénée. Eusèbe a conservé un fragment de la lettre par laquelle le saint évêque de Lyon essaya d'adoucir la sévérité du pontife.

Au reste, les Églises de l'Asie Mineure ne persévérèrent pas longtemps dans leur pratique erronée, et la sentence de Victor obtint le but que se proposait le pontife. Dès le commencement du troisième siècle, selon le témoignage de saint Athanase, les restes de la secte des quartodécimans ne se rencontraient plus que dans la Syrie, dans la Cilicie et dans la Mésopotamie. (*Epist. de Synod. Ariminensi et Seleuciensi.*) Victor survécut peu de temps à cette grave mesure, dans laquelle il n'avait fait que suivre la ligne tracée par ses prédécesseurs. Il mourut en 197, après douze années de pontificat, et il fut le dernier des papes ensevelis dans la crypte vaticane.

L'Église romaine lui donna pour successeur Zéphyrin, Romain de naissance et fils d'un certain Abundius. Les premières années de ce nouveau pontife s'écoulèrent dans la paix dont l'Église avait joui au temps de Victor. Les dispositions favorables de Sévère envers les chrétiens duraient encore, et en l'année 197 rien ne faisait présager la tempête.

Nous arrêtons ici l'essai que nous nous étions proposé d'écrire sur la société romaine aux deux premiers siècles, dans ses rapports avec le christianisme. Les faits que nous avons rassemblés, nous semblent avoir mis dans tout son jour l'influence providentielle, par laquelle Dieu voulut que le patriciat romain aidât à l'avénement du christianisme. Nul homme de bonne foi ne pourra dire, en présence de tels faits, que le christianisme ne fut dans ses débuts qu'une secte vulgaire, ignorante et superstitieuse. Les Écritures du Nouveau Testament, soumises aux regards de tant de personnes appartenant à la plus haute civilisation, et recevant de leur part un respect et une adhésion qu'on ne saurait contester, apparaissent désormais comme originales et authentiques. Il n'est pas permis d'oublier que la civilisation romaine ne s'éleva jamais plus haut qu'au siècle d'Auguste et au siècle des Antonins, et il faut bon gré mal gré convenir que l'élite de cette société fournit dès le début et sans interruption des fidèles à l'Église chrétienne.

S'il nous eût été possible de continuer les mêmes études sur le troisième siècle, nul doute que nous n'eussions eu à signaler une foule de traits dans

lesquels se fût révélée la prépondérance pacifique du christianisme, à cette époque qui touche de si près à son triomphe définitif. Mais les adversaires que nous avons en vue, consentant à reconnaître qu'alors le christianisme s'organise enfin et commence à prendre la forme qu'il conservera désormais, nous avons préféré montrer que, dès son origine jusqu'au troisième siècle exclusivement, il avait été en tout semblable à lui-même, complet dans ses croyances, intègre dans ses monuments, et fixé dans son organisation. Nous voulions aussi faire voir à quel degré la Rome antique fut providentiellement chargée de donner la main à la Rome nouvelle. Cette thèse demandait que nos récits ne s'étendissent pas au-delà du terme où nous nous arrêtons. L'extinction successive des anciennes familles du patriciat romain est un fait dans la nature des choses comme dans la réalité historique, et l'aristocratie du troisième siècle n'est déjà plus celle des beaux temps de Rome. Une narration qui s'étend du centurion Cornélius à Cécile, se trouve donc renfermer dans tes noms qu'elle relate la dernière époque de la vraie aristocratie romaine. Désormais, rentrant dans les limites d'une monographie, il ne nous reste plus qu'à suivre les traces de notre héroïne à travers les âges, montrant tout ce que sa mémoire a recueilli d'hommages dans la suite des siècles, tout ce qui est demeuré attaché de charme et de grandeur au souvenir de celle qui ne résuma en elle-même toutes les splendeurs de Rome antique, que pour en faire l'un des plus insignes trophées de la Rome nouvelle.

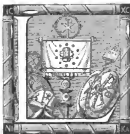




CHAPITRE XIX.

III° SIÈCLE.

Commencement de l'histoire posthume de sainte Cécile. — Saint Calliste, archidiacre de saint Zéphyrin, est chargé du *Cimetière papal.* — Ce cimetière est transféré du Vatican sur la voie Appienne, dans la catacombe des Cæcilii. — Le corps de sainte Cécile est changé de place. — Nouveau *cubiculum* de la martyre. — La salle des Pontifes. — La première *area* du cimetière des Cæcilii achevée par saint Calliste. — Pontificat de saint Calliste. — Saint Urbain. Son épitaphe. — Saint Pontien. — Saint Antéros. Son épitaphe. — Saint Fabien. Basilique qu'il construit au-dessus du cimetière de Calliste. Son épitaphe. — Saint Cornélius. Sa sépulture au cimetière de Lucine. Son épitaphe. — Dernier coup d'œil sur les inscriptions céciliennes des cimetières de Lucine et de Calliste. — Saint Lucius. Son épitaphe. — Saint Étienne. — Saint Sixte II. Son martyre dans le cimetière de Prétextat. Translation de son corps dans l'hypogée des Pontifes — Saint Denys. — Saint Félix. — Saint Eutychien. Son épitaphe. — Saint Caius. — Les papes saint Eusèbe et saint Melchiade ensevelis les derniers au cimetière de Calliste. — Paix de Constantin.



'ÉGLISE romaine avait à peine installé Zéphyrin sur le siége apostolique, qu'elle le vit tout aussitôt choisir pour son archidiacre Calliste, l'exilé d'Antium, et, durant son pontificat de dix-huit ans, il l'entoura de sa confiance. C'est ce qu'attestent les *Philosophumena;* mais l'histoire n'a aucun besoin d'épouser les colères personnelles de l'auteur d'un pamphlet; il lui suffit de se tenir sur le terrain des faits. L'auteur anonyme nous apprend que Calliste, entre les attributions de sa charge, fut préposé au Cimetière. Cette expression, commentée à l'aide des documents archéologiques par M. de Rossi, jette une vive lumière sur l'histoire de Rome souterraine. On savait que, durant la période des persécutions, les cimetières chrétiens furent l'un des principaux

objets de la sollicitude du clergé et des fidèles de Rome. Ils étaient désignés tantôt par le nom de la personne qui les avait fait construire, tantôt par celui d'un martyr principal que l'on y avait enseveli. Il s'agit ici du Cimetière sans appellation secondaire, et ce cimetière est tellement réservé, que l'archidiacre en reçoit la direction des mains du pontife lui-même. Les autres catacombes se rattachaient chacune à quelqu'un des Titres de la ville, et les prêtres chargés de desservir celui-ci étendaient leurs soins sur celle qui était ainsi unie à leur Église. Il est aisé de reconnaître à la désignation qu'emploient les *Philosophumena* l'hypogée principal, celui dans lequel reposaient les pontifes. Jusqu'ici nous avons vu chacun des successeurs de saint Pierre, après les labeurs de sa charge pastorale, aller tour à tour prendre place au cimetière Vatican, ouvert dès le premier siècle par les soins des Cornelii chrétiens. Désormais, dans le cours du troisième siècle, nous n'en verrons plus un seul enseveli dans cet hypogée vénérable. Les papes de ce siècle iront reposer sur la voie Appienne, dans un autre cimetière qui deviendra ainsi, jusqu'à la paix de l'Église, la nécropole des pontifes. C'est là le Cimetière proprement dit, qui fut achevé, décoré et disposé par les soins de Calliste, dont le nom lui demeurera attaché.

Il est difficile aujourd'hui d'assigner le motif qui porta les papes, dès le commencement du troisième siècle, à renoncer à l'honneur d'avoir leur sépulture autour de la tombe du prince des apôtres. Il nous faudrait entrer dans les récits de cette époque pour raconter à loisir et apprécier une telle mesure. Il eût été intéressant de parler aussi des corps de saint Pierre et de saint Paul transférés sur la voie Appienne par Calliste devenu souverain pontife, de raconter leur déposition dans le lieu même où ils furent cachés par les Orientaux au lendemain du martyre des deux apôtres, ainsi que de leur rétablissement à leurs places respectives par le pape Cornélius; mais ces narrations, si émouvantes d'ailleurs, nous entraîneraient trop loin; et la nécessité seule de retrouver les traces de notre héroïne, nous oblige à quelques excursions dans ce siècle qui n'est déjà plus le sien. Il se trouve que la salle où reposeront désormais les pontifes, est celle-là même où Urbain a déposé, il y a vingt ans, le corps de Cécile. Par une attraction mystérieuse, la tombe de la grande martyre appellera près d'elle le sénat majestueux des vicaires du Christ, durant une période tout entière de l'histoire des catacombes. Il a

fallu pour cela que les Cæcilii, ayant connaissance de la nécessité où se trouvait l'Église romaine, de changer le domicile funéraire des pontifes, aient mis à la disposition du pape leur propre hypogée, qu'ils ont ouvert et qu'ils poursuivent à leurs frais, et sur lequel plane déjà avec une gloire incomparable le grand nom de Cécile.

Nous donnons ici le plan primitif de la modeste *area* qu'avait préparée cette famille. Elle longe la voie Appio-Ardéatine, et s'étend sur un espace de deux cent cinquante pieds de face sur cette voie, et de cent de largeur



Fig. 138. — La crypte des Cæcilii, au moment où le corps de sainte Cécile y fut déposé. — 1. Escalier. 2. *Cubiculum*. 3. Premier tombeau de sainte Cécile. 4. Corridors et galeries ébauchés. 5. Voie Appio-Ardéatine.

dans la campagne : *in fronte pedes* CCL, *in agro pedes* C, pour nous servir du texte officiel dans le mesurage des *areæ* funéraires. Plus régulière que les autres, cette catacombe inachevée a tracé ses corridors en ligne directe, et jusque-là les *cubicula* y apparaissent à peine (fig. 138).

Le travail de Calliste va consister maintenant à disposer cet hypogée pour la fin à laquelle il devra désormais servir. Il faut qu'on y célèbre les saints mystères au milieu des tombes sacrées que la mort remplira successivement, et que le lieu soit digne de la majesté des pontifes. Au fond de la salle, en face de la porte d'entrée, repose le sarcophage de Cécile. Il est devenu nécessaire de le transférer, afin d'établir à cette place même l'autel et la chaire du pontife qui viendra célébrer les divins mystères dans cet imposant sanc-

tuaire. Calliste aura donc à faire construire en dehors de la salle des pontifes un nouveau *cubiculum* contigu à celui-ci, et destiné à recevoir le corps de la martyre. Nous allons donner tout à l'heure le plan de l'hypogée, complété et renouvelé par Calliste; mais auparavant, il convient de mettre sous les yeux du lecteur la disposition première. Malheureusement nous sommes obligé de l'emprunter à l'état de ruine dans lequel se trouve maintenant un



Fig. 139. — Emplacement du premier tombeau de sainte Cécile, vu de l'entrée de la crypte papale. De Rossi. *Roma sotterranea*, t. II

asile autrefois si sacré (fig. 139). Le spectateur a devant soi la porte de l'hypogée. Sa vue le traverse, et va s'arrêter au fond de la salle sur ce réduit à fleur de terre, longtemps intercepté par une cloison en brique, en partie écroulée. C'est là que reposa d'abord le sarcophage de Cécile; c'est de là qu'il a été tiré pour être placé dans le voisinage. On voit avec évidence que l'arcature ne contenait plus rien, quand elle fut murée, et qu'elle n'avait eu d'autre raison d'être que celle de recevoir un sarcophage. Cécile a laissé la place d'honneur aux pontifes, et le lieu où elle a reposé primitivement



Fig. 140. — Intérieur de la crypte des papes disposée par saint Calliste et décorée par saint Damase. Restitué par M. le commandeur de Rossi.

est devenu le point central de la noble crypte, l'endroit où s'élèveront la chaire et l'autel.

Lorsque la crypte papale, si longtemps ignorée des explorateurs des cata-

combes, apparut tout à coup, ainsi que nous le racontons plus loin, aux regards de la Commission d'archéologie sacrée, la dévastation y était au comble; mais, chose merveilleuse! tout était reconnaissable. Le lucernaire étant débouché, on pouvait suivre, à l'aide des débris de toutes sortes, le plan et la disposition de cet auguste sanctuaire, tel qu'il était lorsqu'il sortit des mains de Calliste. Au fond de l'hypogée, sur la gauche, s'ouvrait une porte qui conduisait à la crypte contiguë que Calliste avait fait creuser pour recevoir dignement le corps de Cécile; et là, peintures et inscriptions, tout

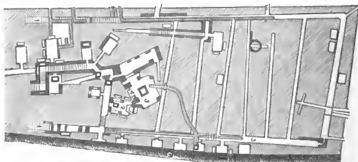


Fig. 141. — La crypte des Cæcilii et son *area*, après les traveux de saint Calliste et de saint Demese. — 1. Escelier primitif. 2. Selle sépulcrele dee papee. 3. *Cubiculum* de sainte Cécile. 4. Son second tombeau. 5. Corridors et galeries terminés, selon le plen primitif. 6. Voie Appio-Ardéatine.

annonçait le séjour de la martyre jusqu'au neuvième siècle. Aidé par les débris considérables demeurés en place, plus encore par ceux qui jonchaient le sol, M. de Rossi a pu dresser le plan exact de ce sanctuaire tant visité par les pèlerins des premiers siècles dont les noms innombrables, gravés au poinçon sur le stuc, se lisent encore aux deux côtés de la porte d'entrée et sur les murs voisins. C'est donc avec une pleine certitude d'avoir rencontré la véritable disposition d'un lieu si vénérable, que le savant archéologue a pu donner l'intéressante description que nous reproduisons ici (fig. 140).

Calliste ne se borna pas à préparer la crypte des pontifes avec son autel, sa chaire, ses niches à fleur de sol, ses *loculi* superposés, ses peintures et ses revêtements en marbre, tout ce luxe d'ornementation qui fut plus

tard complété par Damase; il ne se contenta pas d'avoir établi la dépouille de Cécile dans une demeure digne d'elle, et aussi voisine que possible de son premier tombeau; il acheva de creuser l'*area* tout entière qu'avaient préparée les Cæcilii, continuant de suivre les longues avenues qui correspondent aux ambulacres avec une régularité, on peut même dire une monotonie, que l'on ne retrouve pas dans les autres cimetières. Le lecteur verra avec plaisir le plan du cimetière des Cæcilii, complété par les soins du vigilant archidiacre. Nous le donnons ici d'après le travail de M. de Rossi (fig. 141).

L'*area* cécilienne était trop insuffisante pour le cimetière principal de Rome : deux autres lui furent adjointes successivement dans la première moitié du troisième siècle. Il est naturel que l'importance des travaux de Calliste ait fini par attacher son nom à l'ensemble de cette vaste nécropole.

Après un pontificat de dix-huit ans, Zéphyrin alla jouir du bonheur des justes, et, selon l'expression remarquable du *Liber pontificalis,* « il fut enseveli dans son propre cimetière, auprès du cimetière de Calliste. » Ces expressions annoncent que l'on faisait à l'origine une distinction entre l'hypogée cécilien qui forma la crypte papale où Zéphyrin fut déposé le premier, et les chambres et corridors qui avaient dû leur origine ou leur continuation aux travaux de son archidiacre.

L'Église romaine, après la mort de Zéphyrin, appela Calliste sur le siége apostolique (215). Nous ne pouvons nous étendre sur les événements si pleins d'intérêt de son pontificat, ni sur les luttes qu'il eut à subir; mais, dans cet ouvrage consacré en grande partie aux traditions de Rome souterraine, nous devons rappeler que c'est lui-même qui, dans un moment de péril, leva de leurs tombeaux les corps de saint Pierre et de saint Paul, et les transporta sur la voie Appienne, au lieu même où les avaient cachés les Orientaux, lorsqu'ils voulurent les enlever à la ville de Rome. Comme il s'agissait de prendre toutes les précautions pour soustraire ce trésor aux profanes, Calliste ne plaça point les dépouilles des saints apôtres dans quelque *cubiculum* apparent; il fit fabriquer un puits, au fond duquel se trouve une chambre sépulcrale, où l'emplacement des deux sarcophages est encore visible aujourd'hui, par la disposition des dalles employées dans le carrelage de ce mystérieux réduit. Autour de ce monument s'ouvrirent bientôt des

galeries et des *cubicula*, et cette région de Rome souterraine, située autour de l'espace qu'occupe la basilique de Saint-Sébastien, fut enviée, comme lieu de sépulture, par un grand nombre de fidèles qui désiraient reposer près des tombes des saints apôtres. Cette dévotion persista même après que leurs dépouilles sacrées eurent été rapportées dans les cryptes d'où elles avaient été tirées. Ce lieu fut appelé dans la plus haute antiquité *Ad Catacumbas* (*Kata tumbas*), c'est-à-dire *près des tombes des Apôtres*, et ce n'est qu'improprement que l'on a étendu beaucoup plus récemment l'appellation générale de catacombes aux cimetières de Rome.

Tant de travaux sur la voie Appienne semblaient donner à Calliste un droit spécial de reposer dans le noble hypogée où l'attendait Zéphyrin. La divine Providence en avait autrement disposé. Sous le règne bienveillant d'Alexandre Sévère, il perdit la vie au quartier du Transtévère, dans une sédition des païens contre lui. La cause de cet attentat fut sans doute l'acquisition qu'il avait faite d'une ancienne *taberna meritoria*, située dans cette région, et qu'il consacra en église. C'est l'auguste basilique de Sainte-Marie *trans Tiberim*. La propriété en fut disputée à Calliste, et la cause référée à l'empereur, qui décida pour les chrétiens. (LAMPRIDIUS, *in Alexandro Severo*, cap. XIX.) La mort violente de Calliste semble une vengeance de ses adversaires, et elle eut lieu tout près de l'édifice que sa fermeté avait conservé à l'Église. Les séditieux précipitèrent le pontife dans un puits, que l'on voit encore dans l'église de Saint-Calliste, à quelques pas seulement de la basilique Transtibérine. La sédition ne permit pas, à ce qu'il paraît, de transporter le corps du martyr sur la voie Appienne, et on alla le déposer dans un cimetière déjà ouvert sur la voie Aurélia, où sa sépulture donna origine à un nouveau centre historique dans cette partie de Rome souterraine.

Le successeur de Calliste fut Urbain (222), dont le pontificat s'écoula tout entier sous Alexandre Sévère. La ressemblance des noms l'a fait prendre pour l'évêque Urbain, qui figure dans la vie de Cécile; nous expliquerons bientôt comment et à quelle époque la confusion eut lieu. L'Urbain dont il est question dans les Actes de la martyre reposait depuis cinquante ans déjà au cimetière de Prétextat, et l'on ne saurait assigner la raison pour laquelle on n'eût pas enseveli un pape dans la crypte des pontifes qui est en face de ce

cimetière. Un monument précis vient confirmer cette conclusion. Dans l'hypogée papal, M. de Rossi a trouvé le fragment d'un bord de sarcophage, sur lequel on lit : ΟΥΡΒΑΝΟϹ (fig. 142). Tout porte à croire que le trait arqué qui vient après le nom est le commencement de la première lettre du mot ΕΠΙϹΚΟΠΟϹ. La forme même du fragment montre avec évidence qu'il a été détaché du couvercle d'un sarcophage. Les autres inscriptions de la crypte papale que l'on a retrouvées, ont servi à fermer les simples *loculi* qui sont en bien plus grand nombre dans la salle, ainsi qu'on peut le voir sur le plan général (fig. 140). Celui-ci, étant détaché d'un sarcophage, annonce une des premières sépultures faites dans l'hypogée, et pour lesquelles on aura employé les alvéoles ouvertes près du sol, dans lesquelles seules il était possible d'établir les sarcophages. Pour peu que l'on se rappelle qu'à

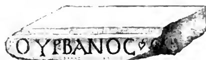


Fig. 142. — Épitaphe du pape saint Urbain. De Rossi. *Roma sotterranea*, t. II.

la mort d'Urbain, Zéphyrin reposait encore seul dans la crypte papale, il est aisé de comprendre que le corps du successeur immédiat de Calliste ait été placé dans un sarcophage de préférence à un *loculus*. D'autres arguments viendront confirmer l'existence du tombeau du saint pontife en ce lieu, et non sur la gauche de la voie Appienne, où la présence d'un autre Urbain est aussi formellement constatée.

Pontien succéda à Urbain (230). L'Empire changea de mains, et passa au pouvoir de Maximin dès le 18 mars 235. Une sentence impériale déporta le pontife des chrétiens, avec le prêtre Hippolyte, dans l'île de Bucina, où il souffrit d'indignes traitements qui lui valurent la couronne du martyre. De bonne heure, il avait voulu pourvoir au gouvernement de l'Église romaine, en abdiquant la papauté. Son corps demeura dans cette île de la Méditerranée jusqu'au pontificat de saint Fabien qui l'alla chercher, accompagné de ses prêtres, et le réunit aux autres papes qui dormaient déjà sous les voûtes de l'hypogée cécilien.

Antéros (235) qui ne fit que passer sur le siége de Rome eut la même sépulture. On a pu réunir les fragments de l'inscription de son *loculus*, et son nom ANTEROS s'y lit aisément (fig. 143). Il eut pour successeur Fabien (236), duquel le *Liber pontificalis* raconte qu'il fit faire de nombreuses constructions dans les cimetières. La crypte des pontifes dans laquelle il fut enseveli nous a rendu son inscription tumulaire, fracturée comme celles que nous avons données jusqu'ici, mais non moins importante (fig. 144). Parmi ses constructions, il est permis de compter le petit édifice à trois absides qui s'élève au-dessus de la seconde *area* callistienne, et qui, par les pèlerins du



Fig. 143. — Épitaphe de saint Antéros. De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II.

quatrième siècle et des suivants, fut appelé la basilique de Sainte-Cécile et de Saint-Sixte, à cause du voisinage de leurs tombeaux, les plus célèbres de tous.

Le successeur de Fabien fut un Cornélius (251). Dans ce rapide parcours de l'histoire pontificale au troisième siècle, il nous est agréable de rencontrer ce grand nom. Une seconde Lucine apparaît aussi auprès de ce nouveau pontife, zélée comme la première pour la sépulture des martyrs, et exerçant des droits sur le cimetière qu'avait creusé la première Lucine. Nous ne faisons aucun doute qu'elle n'appartînt également aux Pomponii qui, comme nous l'avons dit plus haut, avaient des liens avec les Cornelii. Dans ce récit abrégé, où nous ne parlons des pontifes que dans leurs rapports avec les cimetières de la voie Appienne, nous ne devons pas cependant omettre l'acte important que Cornélius accomplit, à l'instigation de Lucine (*Liber*

pontific.); ce fut de retirer du puits où les avait placés Calliste les corps des deux grands apôtres de Rome, qui avaient reposé plus de trente ans dans ce sombre asile. Cette translation s'opéra secrètement et à la faveur des ombres de la nuit. Lucine se chargea de faire replacer le corps de saint Paul dans son ancienne Confession, située près de la voie d'Ostie, sur le prædium de la première Lucine. Quant au corps de saint Pierre, Cornélius prit soin de le faire replacer dans l'antique crypte des Cornelii au Vatican, où l'attendaient ses successeurs du premier et du second siècle, et où, depuis lors, il est demeuré immobile dans toute la majesté apostolique, « près du lieu où il avait été crucifié », ainsi que le répète pour la seconde fois, à cette nouvelle occasion, le *Liber pontificalis.*



Fig. 144. — Épitaphe de saint Fabien. De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II.

Saint Cyprien a célébré l'intrépidité avec laquelle Cornélius accepta et occupa la chaire pontificale, dans un moment où Décius était possédé d'une telle fureur contre l'Église « qu'il eût préféré voir s'élever dans l'Empire un compétiteur, que de laisser remplacer dans Rome le pontife des chrétiens. » (*Epist. ad Antonian.*) La carrière du saint pape ne pouvait se terminer que par le martyre; mais le crédit de Lucine était tel en ces lieux, qu'elle obtint que ce membre de la race des Cornelii ne serait pas enseveli dans la crypte ordinaire des pontifes : elle lui donna donc la sépulture au cimetière voisin décoré d'un nom qui rappelait de si grands souvenirs.

Le seul fait de cette sépulture insolite pour un pape au troisième siècle suffirait à attester le lien de parenté qui devait exister entre Cornélius et la noble héritière de Pomponia Græcina, et il confirme pleinement ce que nous avançons ici sans aucun doute sur l'origine du saint pontife. L'épi-

taphe tumulaire placée sur son monument particulier au cimetière de Lucine, était en langue latine. Il est permis de penser que, de même que Lucine avait voulu que Cornélius fût enseveli au milieu des siens, elle aura repoussé la langue grecque, lorsqu'il se sera agi de tracer l'épitaphe d'un pontife dont le nom seul rappelait ce que le Latium avait produit de plus illustre. Nous donnons ici ce précieux marbre, qui se rapporte plus directement encore que les autres au sujet spécial que nous avons traité dans cet ouvrage (fig. 145).

Le retour que nous venons de faire au cimetière de Lucine nous donne lieu de jeter un regard sur les marbres céciliens du troisième siècle qu'on y a retrouvés. La sépulture de Cécile dans une crypte nouvelle n'entraîna pas

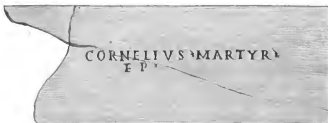


Fig. 145. — Épitaphe de saint Cornélius. De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II.

l'abandon de la catacombe de Lucine par les familles qui déjà y étaient représentées dans leurs membres chrétiens. Ainsi, vers la fin du deuxième siècle, on y ensevelit une Cæciliana Paulina, dont le marbre s'est retrouvé récemment. Au troisième siècle, c'est le tombeau d'un enfant qualifié de *puer clarissimus*, et nommé Q. Cæcilius Maximus. La *gens* Valeria est une des rares familles, et la première, qui furent honorées par le peuple romain du surnom de *Maximus*. Il est peut-être permis de reconnaître ici une suite de l'alliance des Valerii Maximi et des Cæcilii dans la personne de Cécile et de Valérien. Avant cette époque, on ne rencontre pas sur les inscriptions le *cognomen* Maximus donné aux Cæcilii. Au quatrième siècle, les Cæcilii font défaut dans les cryptes de Lucine; mais les premières années du cinquième nous donnent l'inscription d'une enfant qui ne vécut que quelques mois. Elle est appelée Pompeïa Octavia Attica Cæciliana C. P. (*clarissima*

puella). Les épitaphes du père et de la mère ont été presque en même temps découvertes par M. de Rossi, au cimetière de Calliste; l'un et l'autre ayant voulu reposer près de la grande martyre. Le père est appelé Octavius Cæcilianus, V. C., et la mère Pompeïa Attica C. F. (*clarissima fœmina*) : l'enfant avait réuni les noms de l'un et de l'autre. On voit par d'autres monuments encore que les Cæcilii se partagèrent entre les deux cimetières jusqu'à la fin. Les uns étaient attirés par les sépultures antérieures de la famille dans les cryptes de Lucine, les autres optaient pour le voisinage de Cécile. Parmi ces derniers, il faut compter une Cæcilia Fausta du troisième siècle, dont l'inscription est encore entière et à sa place. Elle est ainsi conçue :

SERGIVS ALEXANDER
CAECILIE FAVSTAE
CONIVGI SVE BENE
MERIENTI FECIT.

Cette épitaphe, dont nous avons conservé l'orthographe fautive, montre la continuité de l'alliance entre les Sergii et les Cæcilii. Nous avons déjà mentionné comme ayant eu sa sépulture, au même siècle, près du tombeau de Cécile, un Septimius Prætextatus Cæcilianus. Le quatrième siècle nous donne, dans la même région, les inscriptions d'une Cæciliana C. F., et d'une Cæcilia H. F. (*honesta fœmina*). Nous terminerons cette énumération des Cæcilii chrétiens ensevelis dans ces cryptes, par un Cæcilius Cornélianus retrouvé dans la seconde *area* callistienne, et qui se trouve réunir en sa personne les deux plus grands noms de notre histoire. Jusqu'ici Rome souterraine ne nous a plus rien transmis en fait de monuments funéraires des Cæcilii.

Les Pomponii chrétiens si intimement liés aux cryptes de Lucine, ne pensèrent pas leur être infidèles, en choisissant parfois leur sépulture hors de ce cimetière pour se rapprocher davantage de Cécile. Ainsi, M. de Rossi a découvert parmi les inscriptions du cimetière de Calliste, se rapportant à la première partie du troisième siècle, celle d'un Pomponius Bassus, le mari sans doute d'Annia Faustina, et, ce qui est encore d'un plus grand prix, celle tant désirée d'un

ΠΟΜΠΩΝΙΟϹ
ΓΡΗΚΕΙΝΟϹ

Nous ne quittons qu'à regret ces augustes souterrains, où tant de noms historiques, et noms chrétiens en même temps, voudraient nous retenir encore. Au cimetière de Lucine, un Æmilius IN PACE, un Saloninus, surnom d'une branche des Cornelii célèbre au troisième siècle; une nouvelle Φαυστεῖνα, et surtout une Iallia Clementina, fille de Iallius Bassus, dont la science archéologique vient de recouvrer la généalogie, et qui nous reporte au deuxième siècle, auraient droit de nous arrêter. Au cimetière de Calliste, nous prenons congé avec un regret non moins vif des nombreux Æmilii et Æmiliæ, des Aurelii, des Maximi, des Attici, des Valeriani, des Claudiani. Nous eussions aimé à approfondir ces épitaphes d'une Φελίκιτας Φαυστεῖνα, d'un Rufus, époux d'une Valéria, d'un Ælius Saturninus, et de tant d'au-



Fig. 146. — Épitaphe de saint Lucius. De Rossi. *Roma sotterranea*, t. II.

tres qui montrent si éloquemment les riches conquêtes de l'Église dans l'aristocratie romaine, ainsi que la permanence, au sein du christianisme, des alliances constatées par les monuments de l'ancienne Rome, entre les plus illustres familles de la république. Mais il nous faut bien plutôt demander pardon au lecteur de cette digression à laquelle la sépulture insolite du pape Cornélius a donné occasion, et reprendre le fil de notre narration malheureusement trop rapide.

Lucius succéda à Cornélius sur la chaire de saint Pierre (253). Il fut moissonné par le glaive du martyre, et s'en vint reposer en la compagnie de ses prédécesseurs dans la crypte papale. Son marbre est aussi du nombre de ceux qu'a retrouvés M. de Rossi (fig. 146).

Nous n'avons point conservé l'épitaphe d'Étienne qui succéda à Lucius (254), et fut comme lui déposé, après son martyre, dans l'hypogée des papes. Sixte II, successeur d'Étienne (257), a laissé une mémoire plus

imposante que tous les autres pontifes qui sont venus, depuis Zéphyrin, reposer dans ce cimetière. Il eut la gloire de lui donner son nom, et c'est ainsi que cette région est si souvent appelée *Ad sanctum Xystum, Ad sanctum Systum* ou *Sustum.* La grandeur du martyre de Sixte avait ému les peuples, et un témoignage unique aux catacombes, celui d'une chaire de marbre teinte du sang pontifical, contribuait à maintenir ce sentiment d'admiration qu'attestent les nombreux graphites, tracés à l'entrée de la salle funéraire, et sur lesquels le nom de Sixte est si souvent répété avec l'accent de l'admiration et de la confiance.

L'empereur Valérien avait compris que le centre de vie pour le christianisme à Rome était dans les cimetières, et, le premier des princes persécuteurs de l'Église, il avait fini par publier un édit qui en interdisait l'accès aux fidèles. Les catacombes n'étant plus désormais inviolables allaient courir les plus grands dangers de la part des païens, si une active prévoyance ne faisait prendre des mesures pour en rendre impossible l'envahissement. On trouva moyen de couper les escaliers, d'obstruer les voies dans tous les quartiers importants, et de mettre par là en sûreté les trésors sacrés qui s'étaient accumulés durant deux siècles entiers dans les sanctuaires de Rome souterraine. Pour pénétrer désormais dans les cimetières, il fallut d'autres itinéraires, et des guides auraient été nécessaires aux païens s'ils avaient tenté sérieusement d'y pénétrer. Cet état de choses dura, sauf de courts intervalles, jusqu'à la paix de l'Église, qui restitua à la fois aux chrétiens et les cimetières qu'ils avaient creusés sous le sol et les églises que, depuis la première moitié du troisième siècle, ils bâtissaient déjà au grand jour, particulièrement en Orient. Les édits qui interdisaient les réunions dans les cimetières, ne portaient rien moins que la peine de mort contre les infracteurs; mais certaines fonctions qu'avait à remplir le pontife, l'obligeaient souvent d'enfreindre de telles prohibitions. La prudence exigeait par-dessus tout que la crypte papale fût mise hors d'atteinte; elle fut donc interdite au moins momentanément par une soigneuse interception de l'entrée et des voies.

Le cimetière de Prétextat n'était pas, comme celui de Calliste, désigné aux recherches des persécuteurs par un caractère officiel. Un jour du mois d'août de l'année 258, Sixte y présida une réunion qui devait laisser un

souvenir ineffaçable dans la mémoire des fidèles. Il était assisté des diacres Félicissime et Agapit, et vaquait à une fonction sacrée dans une des salles principales de cet important cimetière. Tout à coup, le lieu de réunion est envahi par des soldats envoyés par le préfet de Rome. Sixte occupait la chaire de marbre, du haut de laquelle il adressait une allocution aux fidèles. Le spectacle si nouveau de ces hommes armés qui venaient mettre la main sur le pontife saisit de terreur toute l'assemblée, mais sans arrêter l'élan de la foi dans ces généreux fidèles. Ils offraient tous leur tête pour sauver celle de leur père. Sixte fut entraîné dans Rome, il comparut et fut condamné à recevoir la mort au lieu même où il avait bravé les édits de César.



Fig. 147. — Médaille de Cornélia Salonina. Cabinet des médailles.

Comme on l'entraînait par la voie Appienne, son archidiacre Laurent lui reprocha de se rendre sans lui au lieu du sacrifice. — « Dans trois jours tu me suivras, » lui répondit le saint pontife. L'escorte qui conduisait Sixte au supplice envahit le cimetière où on l'avait surpris, et ce fut sur la chaire même d'où il avait présidé la sainte assemblée, qu'on lui trancha la tête. Cette chaire toute teinte du sang du martyr fut plus tard apportée dans la crypte papale; elle était adossée, ainsi que nous l'avons dit, au premier tombeau de Cécile. Dès qu'il fut possible, on transféra le corps de Sixte auprès de ses prédécesseurs du troisième siècle; mais les circonstances si glorieuses de son immolation le firent considérer comme le plus illustre de tous par le peuple fidèle.

Denys succéda à Sixte (259), et il vit l'Église jouir quelque temps d'une heureuse trêve par l'influence de Cornélia Salonina, femme de l'empereur Gallien, qui était chrétienne et parvint à arrêter la persécution (fig. 147).

Nous avons signalé tout à l'heure la tombe d'un Saloninus, visible encore près du tombeau de saint Cornélius, au cimetière de Lucine. La sépulture de Denys eut lieu dans la crypte papale, ainsi que celle de son successeur Félix (269), comme en fait preuve l'inscription de Sixte III. Eutychien, qui succéda à Félix (275), vint reposer auprès d'eux, et son épitaphe, que nous reproduisons ici, est une de celles qu'a retrouvées M. de Rossi (fig. 148).

Caïus, qui siégea ensuite (283), fut inhumé pareillement dans la crypte cécilienne; mais ses deux successeurs Marcellin et Marcel furent ensevelis au cimetière de Priscille.



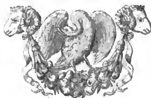
Fig. 148. — Épitaphe de saint Eutychien. De Rossi. *Roma sotterranea*, t. II.

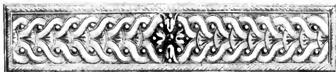
A cette époque figure une troisième Lucine non moins zélée pour l'Église que les deux premières; mais on ne voit pas que son nom soit lié avec le cimetière primitif de la voie Appienne. Un trait qui se rapporte à la persécution de Dioclétien, et que nous ne devons pas omettre dans la recherche que nous faisons des monuments chrétiens de cette voie, est la sépulture du grand martyr Sébastien près du puits, au fond duquel avaient été cachés les corps des saints apôtres. C'est là aussi que la troisième Lucine fut inhumée, à la suite d'une vie toute consacrée au service de l'Église.

Au commencement du quatrième siècle, nous trouvons encore deux papes, saint Eusèbe et saint Melchiade ensevelis au cimetière de Calliste; mais leurs corps ne furent pas déposés dans la crypte papale, sans doute encore inaccessible par suite des mesures qu'on avait dû prendre pour en interdire l'entrée aux païens, durant les années orageuses de la persécution. Ils eurent chacun leur *cubiculum* particulier, et celui de saint Eusèbe, heu-

reusement retrouvé, garde encore les traces de son élégante ornementation.

A la suite de ces vicissitudes, Rome souterraine et les cryptes de la voie Appienne en particulier entendirent proclamer la paix de l'Église. L'édit de Milan rendait la liberté à leurs sentiers et la sécurité à leurs sanctuaires. Par les ordres de Constantin, la croix paraissait au grand jour; mais nul n'ignorait dans tout l'Empire, nul homme de bonne foi ne pouvait disconvenir, qu'une telle victoire était due au courage et au sang des martyrs. Le sol de la ville éternelle vit s'élever de splendides basiliques comme autant de trophées de la religion du Christ; mais, durant de longs siècles encore, les catacombes demeurèrent en honneur. Les anniversaires des martyrs y ramenèrent constamment la population romaine; et de nouveaux travaux, galeries, peintures, constructions, annoncèrent que l'histoire de Rome souterraine se continuait, tandis que la ville éternelle, retenant encore debout les monuments du passé qui devaient succomber sous les coups des barbares, se purifiait et s'embellissait sous une parure chrétienne.





CHAPITRE XX.

DU IVe AU VIIIe SIÈCLE.

La double fête de sainte Cécile à Rome. — Solennité des anniversaires des martyrs. — Saint Damase et ses travaux dans les catacombes. — Inscription de saint Sixte III à l'entrée de la crypte papale. — Rédaction des Actes de sainte Cécile. — Solennité du culte de sainte Cécile dans les liturgies, à Rome, dans les Gaules et en Espagne. — Mosaïque de Ravenne. — Basilique des saints Tiburce, Valérien et Maxime, au cimetière de Prétextat. — Ravages des Goths dans les catacombes. — Les huiles de Monza. — Les Itinéraires des pèlerins dans les catacombes. — Leur importance historique et topographique.



La délivrance de l'Église par Constantin enleva tout à coup les ombres sous lesquelles la Rome nouvelle s'était construite, et ses fastes qu'elle avait tenus cachés aux regards profanes parurent au grand jour. Le plus ancien document qui nous reste du calendrier chrétien de Rome est celui de l'année 354, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler plusieurs fois. Tout incomplet qu'il est, il nous renseigne très-utilement sur la manière dont étaient disposées, quant aux lieux et quant aux jours, les Stations aux tombeaux des martyrs; mais ce précieux monument est loin de retracer tous les anniversaires que célébraient en l'honneur des martyrs les chrétiens de Rome à cette époque. Non-seulement sainte Cécile manque sur ce calendrier; mais on n'y trouve pas davantage les noms de la plupart des plus illustres martyrs de Rome, dont la mémoire cependant ne pouvait manquer d'être célébrée à jour fixe dans les cimetières. Ainsi on y cherche en vain les noms de saint Linus et

de saint Clétus, ceux de pontifes aussi célèbres qu'Alexandre, Télesphore, Éleuthère, etc., ceux des saints Processus et Martinien, Nérée et Achillée, et de tant d'autres non moins illustres dans l'Église romaine; ceux enfin des vierges Flavia Domitilla, Praxède, Pudentienne, etc., et des saintes femmes Symphorose et Félicité.

Pour avoir des détails complets sur les fêtes que les fidèles célébraient annuellement dans les cimetières, il faut recourir à l'ancien martyrologe appelé *Hieronymianum*, parce que sa rédaction fut attribuée à saint Jérôme. Il n'existe plus nulle part dans sa teneur originale, ayant dû subir des additions journalières, selon les divers lieux où on le transcrivait; mais les traces de la rédaction primitive peuvent encore être suivies sur un grand nombre de martyrologes anciens, en tête desquels il faut distinguer, parmi les imprimés, celui qu'a publié Fiorentini, et parmi les manuscrits, celui que M. de Rossi a découvert à la bibliothèque de Berne. D'après ces sources, la Station en l'honneur de sainte Cécile avait lieu le 16 des kalendes d'octobre, qui correspond au 16 septembre, et elle est indiquée par ces mots : *Via Appia, Passio sanctæ Cæciliæ.*

On cessera d'être étonné que l'Église romaine célèbre aujourd'hui la fête de l'illustre martyre au 22 novembre, qui est le 10 des kalendes de décembre, si l'on consulte les manuscrits plus ou moins hiéronymiens des anciens martyrologes; il suffit de remarquer les termes dans lesquels cette fête y est indiquée. On y lit simplement, ainsi que sur le martyrologe actuel : *Romæ, sanctæ Cæciliæ, virginis.* Dans cette formule, rien n'annonce le jour de la mort de sainte Cécile. Selon le style des martyrologes, si ce jour était l'anniversaire du martyre, on lirait : *Natalis*, ou *Passio*, ou *Depositio*, qui sont les termes usités. Dès le lendemain, 23 novembre, la fête de saint Clément est ainsi formulée : *Natalis sancti Clementis, Papæ.* Au 14 avril, les saints Tiburce, Valérien et Maxime ont aussi le *Natalis.* Il faut donc qu'une raison particulière ait fait assigner dans Rome la fête de sainte Cécile au 22 novembre, au temps même où l'on célébrait encore sa *Passion* sur la voie Appienne, le 16 septembre. On sait que la maison de Cécile, consacrée par son sang et par la destination qu'elle lui avait donnée en mourant, comptait parmi les églises de Rome; sa dédicace, accomplie un 22 novembre, aura motivé ce second anniversaire, qui a fini par demeu-

rer le seul, lorsque la dévastation des cimetières contraignit de transférer le corps de la martyre dans la basilique construite sur le palais des Valerii. On voit, par les Sacramentaires Léonien et Gélasien, que la fête du 22 novembre était précédée d'une Vigile, qui avait à la Messe sa Préface et ses Oraisons propres; distinction que l'Église de Rome, dans la célébration de ses martyrs, n'a accordée qu'à saint Laurent. Ni saint Sébastien ni sainte Agnès n'en ont joui, et Dom Martène, dans son grand ouvrage, *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, montre que cette prérogative accordée à la fête de sainte Cécile a laissé sa trace jusqu'au neuvième siècle.

Afin de témoigner sa vénération pour la basilique qui fut d'abord la demeure de Cécile et qui était déjà Titre cardinalice au cinquième siècle, l'Église de Rome choisit pour lecture de l'Ancien Testament, à la Messe du 22 novembre, un texte du chapitre LI du livre de l'Ecclésiastique qui renfermait une allusion touchante à la destinée de ce sanctuaire. On lisait dès les premiers siècles, et on lit encore au Missel romain, ces touchantes paroles : « Seigneur mon Dieu, vous avez glorifié ma maison sur la terre; c'est là que je vous ai adressé ma prière, au moment où la mort arrivait sur moi. » Il est regrettable qu'à l'époque très-tardive où l'on introduisit dans le Missel des Messes pour les *Communs*, cette lecture, qui ne se rapportait qu'à la fête du 22 novembre et à sainte Cécile, ait été rendue banale par son insertion dans ces mêmes *Communs*, qui ne sont devenus nécessaires que par suite de l'accession continuelle de nouveaux saints au calendrier.

Saint Jérôme atteste, au quatrième siècle, que nulle Église n'était aussi démonstrative que celle de Rome dans le culte de ses martyrs (*In Epist. ad Gal.*, lib. II), et Prudence, dans un de ses poëmes, nous a donné une idée de l'enthousiasme du peuple fidèle en ces rencontres. A propos de la fête de saint Hippolyte, prêtre romain, il décrit le pieux concours des chrétiens aux cryptes des martyrs. « Lorsque, dit-il, après avoir parcouru le cercle de ses mois, l'année se renouvelle, et ramène avec la fête du martyr le jour de son Natalis, quelles troupes innombrables de fidèles se pressent à l'envi ! Quels concerts immenses de vœux et de prières à la gloire de Dieu ! l'auguste cité envoie là ses enfants, quirites et patriciens, tous ensemble, poussés par un saint désir : tous, et les grands et la phalange plébéienne, confondus sous le bouclier de la foi qui précipite leurs pas. Avec non moins

d'ardeur, des bataillons d'Albains sortent des murs de leur ville, et déploient en longues lignes la blancheur de leurs toges. De tous côtés, sur toutes les routes, on entend les frémissements d'une joie bruyante; c'est le Picenum et l'Étrurie qui arrivent. Avec eux accourt le Samnite sauvage et le Campanien de la superbe Capoue, et l'habitant de Nole; tous, avec leurs épouses et leurs tendres enfants, sont heureux et s'empressent. A peine les vastes campagnes suffisent à l'ardeur joyeuse de la foule qui se multiplie; même au milieu de la plaine, on voit des bandes trop compactes réduites à s'arrêter. La sainte caverne sans doute sera trop étroite pour ces troupes sans nombre, quelque large que soit son accès. » (*Peristephanon. Carmen S. Hippolyti.*)

Pour ce qui est de la chambre sépulcrale de Cécile, il fallut en effet agrandir de bonne heure, en faveur des pieux visiteurs, le *cubiculum* que Calliste avait fait construire, et cette nouvelle disposition entraîna la nécessité d'ouvrir un lucernaire pour donner un jour plus abondant à cette crypte devenue l'une des plus vastes que l'on rencontre dans les catacombes. La divine Providence avait donné de bonne heure à Rome, au quatrième siècle, un pontife qui avait hérité de l'amour des anciens papes martyrs pour les sacrés cimetières. Ce fut Damase, homme pieux et cultivé, qui voulut avoir saint Jérôme pour secrétaire. Sa mission sembla avoir été de reconnaître dans toute l'étendue des catacombes les principales Mémoires des martyrs, et de les constater par l'autorité apostolique aux yeux de la postérité. Mais il ne se borna pas à ces soins juridiques; il voulut que chaque sépulture notable fût ornée d'un marbre, témoignage de vénération, ainsi que nous l'avons vu au tombeau de saint Januarius.

Pour d'autres tombeaux, sa piété ne se contenta pas de cette simple forme d'hommage. Il composa lui-même en vers hexamètres de longues épitaphes qui, en même temps qu'elles témoignent de son culte pour le martyr, ont plus d'une fois servi de documents pour l'histoire. Naturellement il dut payer le tribut de sa veine poétique à la crypte papale. Il l'orna de deux grandes inscriptions : l'une en souvenir du martyre de Sixte II, et destinée à accompagner sa chaire ensanglantée; l'autre à la louange des nombreux martyrs qui reposaient près de ce pontife sur la droite de la voie Appienne. On ne saurait douter que la crypte voisine où dormait Cécile,

n'ait possédé aussi son marbre de Damase; mais les dévastations dont cette salle fut l'objet lors des invasions barbares, ne l'ont pas laissée arriver jusqu'à nous. A peine a-t-on pu trouver dans les décombres qui jonchaient la salle quelques fragments portant une ou deux lettres, que l'on pourrait peut-être rapporter à l'inscription damasienne de Cécile. On ne s'en étonnera pas, lorsqu'on saura que, pour rétablir la grande inscription de la crypte papale, il a fallu réunir au-delà de cent fragments; tant avait été féroce la barbarie qui sévit dès le sixième siècle contre les monuments aussi sacrés qu'inoffensifs de nos martyrs! Nous regrettons d'être contraint à nous borner sur un sujet aussi intéressant que les travaux de Damase dans les cimetières; il y a là tout un épisode de l'histoire de Rome souterraine, une transition de leur gloire ancienne à leur gloire nouvelle. Il était beau qu'un pape eût été chargé d'en haut d'initier les générations de la paix aux sublimes exemples qui avaient signalé la brillante et terrible époque de la lutte. Damase laissa un solennel monument de sa mission par l'inauguration d'un nouveau caractère épigraphique plein de grandeur et d'élégance, pour lequel il employa le calligraphe Furius Dionysius Philocalus, soupçonné d'abord par M. de Rossi d'avoir été l'exécuteur de cette splendide épigraphie, et désigné plus tard comme son auteur direct, dans la découverte de l'inscription de saint Eusèbe.

Les nombreux pèlerins que la piété attirait à Rome pour y visiter les tombeaux des saints apôtres, durant les siècles qui suivirent la paix de l'Église, auraient regardé leur pieux voyage comme incomplet, s'ils s'étaient bornés à vénérer les sanctuaires de la ville. Un attrait particulier les portait à se répandre dans les cimetières, afin d'y prier aux Mémoires des saints martyrs, qui par leur sang avaient obtenu la victoire de l'Église. Mais aucun lieu de Rome souterraine n'attirait autant leur dévotion que la célèbre crypte papale où reposaient autour de Sixte II ses vaillants prédécesseurs et successeurs. Leur enthousiasme pour cet auguste sanctuaire les portait à inscrire leurs noms au poinçon sur l'enduit des murailles qui avoisinent son entrée. M. de Rossi a pu nous donner une idée de ces innombrables graphites, qui respirent une foi si ardente envers les saints martyrs; mais on voit que leur principale vénération était pour saint Sixte. Un pontife du cinquième siècle qui portait le même nom, Sixte III, voulant instruire les

pieux voyageurs sur les grands martyrs dont les dépouilles faisaient l'illustration de cette salle, eut la pensée d'en inscrire au-dessus de la porte d'entrée la liste glorieuse. Ce détail transmis par le *Liber pontificalis*, et confirmé par l'emplacement encore visible du marbre sur lequel on lisait cette solennelle inscription, inspirait des regrets aux amis de Rome souterraine. La divine Providence a daigné les consoler, lorsque l'infatigable archéologue romain, recherchant jusqu'aux derniers vestiges des martyrs dans les catacombes, s'est trouvé en mesure de restituer la teneur tout entière de cette précieuse inscription. Sur deux manuscrits, l'un de Closter-Newbourg, l'autre de Gotwich, à la suite de la grande inscription de saint Damase, on lit une suite de noms qui se trouvent être précisément ceux des pontifes du troisième siècle qui reposaient dans la crypte papale. Plusieurs noms qui ne désignent pas des papes y sont ajoutés. La découverte de l'inscription damasienne a démontré que le pèlerin avait pris ailleurs cette nomenclature; car elle n'est pas gravée sur ce marbre. Il faut donc reconnaître dans cette addition une copie de l'épigraphe tant désirée de Sixte III. Plusieurs autres manuscrits des martyrologes, compulsés par M. de Rossi, sont venus confirmer cette précieuse liste, que nous transcrivons ici comme le complément de l'histoire de la crypte cécilienne.

XYSTVS	DIONYSIVS	STEPHANVS	VRBANVS
CORNELIVS	FELIX	LVCIVS	MANNO
PONTIANVS	EVTYCHIANVS	ANTEROS	NVMIDIANVS
FABIANVS	GAIVS	LAVDICEVS	IVLIANVS
EVSEBIVS	MILTIADES	POLYCARPVS	OPTATVS

On voit que, parmi les pontifes énumérés par Sixte III, Urbain a sa place marquée avec les autres. Nous en prenons note en ce moment sur ce document solennel du cinquième siècle, et nous prions le lecteur de se rappeler que les Actes même du martyre de l'évêque Urbain qui figure dans l'épisode de sainte Cécile, racontent expressément qu'il fut enseveli au cimetière de Prétextat, où d'autres documents nous ramèneront tout à l'heure pour y constater la présence de son tombeau.

Le culte si fervent des saints martyrs, ainsi ravivé, devait faire désirer aux fidèles d'entendre la lecture de leurs Actes aux jours qui leur étaient

consacrés. Des écrivains spéciaux s'adonnèrent à ce travail, et ce fut à l'Église romaine de juger si leur œuvre était digne d'un usage officiel et public. De ces Actes, rédigés au quatrième siècle avec sérieux et gravité, il nous reste ceux de sainte Symphorose et de saint Justin, avec ceux de sainte Félicité, auxquels saint Grégoire le Grand reconnaît expressément le caractère d'un document authentique. (*Homil.* III. *In Evang.*) Les Actes de sainte Cécile, tels que nous les avons, attendirent leur rédaction jusqu'au commencement du cinquième siècle. On sent que l'auteur, peu fait à l'élégance du style, a eu entre les mains des documents antérieurs qu'il a fondus dans son récit. Il se plaint dans son prologue de ce que l'on a tant fait pour conserver la mémoire des grandes actions des héros profanes, et si peu pour relever la gloire des héros du christianisme. Sa narration commence aux préparatifs du mariage de Cécile avec Valérien, et s'étend jusqu'à son martyre et à sa sépulture. Ces Actes étant destinés à être lus le jour de la fête avec une certaine solennité, le rédacteur a cherché à donner, autant que possible, une marche uniforme à son récit; mais il est aisé de discerner ce qui lui appartient de ce qu'il a trouvé déjà rédigé sur des mémoires. Ce qui lui appartient, ce sont surtout les liaisons, dont le style un peu vulgaire contraste vivement avec celui dans lequel sont exprimées tant de scènes et de paroles délicates, qui lui ont été évidemment transmises sur des fragments qu'il a eu l'heureuse pensée de rassembler et de fondre ensemble. Le ton de candeur qui règne dans toute son œuvre est déjà une garantie de sa probité et de l'entière bonne foi de sa narration.

La partie principale des Actes de sainte Cécile est celle qui contient son interrogatoire par Almachius. Là, le style a tous les caractères d'un document original et n'offre rien de commun avec la latinité personnelle du compilateur. La harangue de Cécile à Tiburce, si remplie de verve, et conduite avec une logique inflexible qui obtient son effet sur le lecteur, comme elle l'obtint sur Tiburce lui-même, ne saurait appartenir non plus au rédacteur qui, lorsqu'il est livré à ses seules forces, retombe dans sa prose incolore et sans élévation. Il suffit de lire son prologue pour sentir qu'il lui eût été impossible de conduire à lui seul cette superbe argumentation, si colorée et si vive, et parfois interrompue par les réclamations de Tiburce. On ne rencontre rien de pareil dans les faux Actes, assez nombreux pour

que l'on puisse déduire la théorie de leur rédaction. En quelques rares endroits, on sent que le rédacteur s'est permis d'entrer tant soit peu dans les discours de ses héros au moyen de verbes accumulés et d'épithètes naïves; mais la trame originale du texte primitif demeure toujours reconnaissable. Mazochi avait déjà deviné la présence des originaux sous cette forme un peu inculte du rédacteur. (*In vetus Neapolitanæ Eccl. Kalendar.*) Nous devons du moins à celui-ci l'immense service de nous avoir conservé aussi peu altéré que possible, avec de précieux documents originaux, un ensemble de faits qui, soumis à l'épreuve, ont triomphé, et sont une solide garantie pour les autres.

On conçoit que la harangue de Cécile, qui amena la conversion de Tiburce, ait été recueillie par celui-ci ou par son frère, et qu'elle ait été conservée chèrement dans la famille Cæcilia. L'interrogatoire de la martyre a été levé au greffe comme une foule d'autres, dont quelques-uns se sont conservés, et dont le plus grand nombre a péri sous Dioclétien. Quant au reste, il est évident que le rédacteur n'a pu ni voulu inventer, et sa probité mise à l'épreuve sur un grand nombre de détails encore accessibles à l'examen sévère de la science en est sortie victorieuse, ainsi que nous venons de le dire. La bonne foi oblige de reconnaître qu'il a eu entre les mains des récits antérieurs sur le sujet qu'il avait à traiter. Maintenant, en quel degré l'histoire et la chronologie lui étaient-elles familières? Le récit des Actes ne nous le révèle pas par lui-même. Autre chose est une narration, autre chose l'encadrement historique et chronologique de cette narration, et, sur ce dernier point, quelques assertions du rédacteur ont eu besoin d'être discutées, ainsi qu'il a eu lieu pour un grand nombre d'Actes sincères d'autres martyrs.

Ayant rencontré sur ses documents un personnage nommé Urbain, et n'ignorant pas qu'un des anciens pontifes de l'Église romaine avait porté ce nom, il est arrivé à notre pieux compilateur de confondre l'un avec l'autre. Ayant besoin d'une date pour clore son récit, selon l'usage d'un grand nombre d'Actes des martyrs, il est allé prendre innocemment celle qu'il trouvait sur l'interrogatoire officiel de Cécile, sans se douter qu'à ce compte il faisait vivre Cécile cinquante ans avant le pontificat d'Urbain. Plusieurs copistes des Actes ont senti l'anachronisme, et ont fait disparaître

d'un trait de plume cette phrase de la fin des Actes : « *Passa est Marco Aurelio et Commodo imperatoribus ;* mais il était trop tard. Adon et Usuard, auxquels personne ne peut refuser d'avoir compulsé avec le plus grand soin les Actes des martyrs à l'époque où ils rédigèrent leurs célèbres martyrologes, ont lu et transcrit fidèlement cette date avec la contradiction qu'elle exprime. Deux manuscrits de la bibliothèque de la Vallicella à Rome, vus par Baronius, la portent encore, et nous-même, dans la bibliothèque du Mont-Cassin, nous avons retrouvé Marc-Aurèle et Commode sur deux beaux manuscrits en lettres lombardes. Tout cet ensemble oblige de conclure que si l'auteur des Actes est entraîné vers le troisième siècle par son préjugé, la réalité le ramène forcément au deuxième.

Une autre considération l'eût retenu, s'il eût été plus familier avec l'histoire du passé. Son récit nous montre le feu de la persécution sévissant avec violence dans Rome. Or le pape saint Urbain siégeait sous Alexandre Sévère, que tout le monde sait avoir été favorable aux chrétiens. En outre, les poursuites judiciaires dirigées d'abord contre le mari et le beau-frère de Cécile, et plus tard contre Cécile elle-même, seraient de toute invraisemblance sous un prince qui avait la prétention de descendre des Metelli, cherchant ainsi à se rattacher à la haute aristocratie romaine. (LAMPRIDIUS *In Alex.*, cap. XLIV.) Nous avons relevé ci-dessus la méprise dans laquelle est encore tombé le rédacteur des Actes, en attribuant à Turcius Almachius la charge de *Præfectus Urbis.* Son peu de connaissances en fait d'histoire paraît encore lorsque, dans les interrogatoires qu'il transcrit, il nous montre l'Empire gouverné par plusieurs, et en effet Marc-Aurèle et Commode régnaient ensemble à ce moment ; mais il devient d'autant plus évident que le compilateur ne s'est pas rendu compte que le pape saint Urbain a siégé sous Alexandre Sévère qui régna seul.

Ces défectuosités ne sauraient étonner que les personnes peu accoutumées à traiter avec les originaux, et formant d'ordinaire leurs convictions d'après des livres de seconde ou de troisième main. L'auteur des Actes de sainte Cécile n'y perd rien en autorité quant à ses récits eux-mêmes, en ce qui concerne la personne de notre héroïne. S'il est tombé dans quelques erreurs innocentes, sur des points très-secondaires, la même chose est arrivée souvent aux rédacteurs d'autres Actes des plus authentiques, ainsi qu'on

peut le voir en étudiant la collection de Ruinart. La vraie science n'a pas l'habitude de repousser un historien pour quelques méprises dans lesquelles il est tombé, et les historiens de l'antiquité profane les plus autorisés ne sont pas plus à couvert du contrôle de la critique que les pieux rédacteurs des Actes des saints. Quelques personnes, à ce qu'il paraît, ont été choquées d'entendre dire que l'évêque Urbain qui figure dans les Actes de sainte Cécile ne serait pas le même que le pape saint Urbain. Le doute sur ce point ayant été d'abord mis en avant par Tillemont, il leur a semblé qu'il ne pouvait y avoir là qu'une erreur. Sans doute, cet auteur a combattu les Actes de sainte Cécile en eux-mêmes, par des arguments empruntés au génie de la secte à laquelle il appartenait, et auxquels nous croyons avoir répondu dans notre première et dans notre deuxième édition de l'*Histoire de sainte Cécile;* mais le question chronologique sur le temps où Cécile a vécu, est d'une nature fort différente. Personne n'a été plus éloigné des faux systèmes de Tillemont, que la savant jésuite Du Sollier, que Mazochi, le docte chanoine de Naples, que l'érudit P. Lesley, de la Compagnie de Jésus. Tous trois, ainsi que nous l'avons déjà dit, ont senti l'embarras chronologique. Mazochi a supposé qu'à l'époque de ses relations avec nos martyrs, Urbain était jeune encore, et qu'après la mort de Calliste il aurait été élevé sur le siége apostolique. Cette hypothèse concilierait tout; mais les monuments, comme on va le voir, sont venus confirmer celle du P. Lesley, qui le premier a indiqué la solution du problème, en déclarant l'existence de deux Urbain, l'un sous Marc-Aurèle et l'autre sous Alexandre Sévère; l'un simple évêque dans un *pagus* près de Rome, et l'autre pape.

Le vénérable rédacteur des Actes de la vierge romaine ne perdra donc rien de l'estime et de la reconnaissance qu'il mérite aux yeux de la postérité, pour les quelques taches qui se rencontrent dans son précieux récit. Il a eu le sort de beaucoup d'autres auteurs qui, pour s'être mépris en quelque chose en se laissant aller à leur idée personnelle, n'ont en rien diminué l'étendue du service qu'ils rendaient : *non ego paucis offendar maculis.*

Tandis que le préjugé relatif à la date du martyre de Cécile s'implantait, la beauté des Actes, désormais complétés de tous les détails qui montrent dans sa splendeur le plus brillant épisode de l'âge des persécutions, était reconnue de toutes parts. L'Église romaine elle-même, si grave dans ses

démonstrations, relevait le caractère de Cécile par de poétiques et touchants éloges, dans les mélodieuses Préfaces que contenaient à son honneur les Sacramentaires de saint Léon et de saint Gélase. Le célèbre concile tenu à Rome en 494 et présidé par Gélase lui-même nous apprend avec quelle réserve l'Église mère et maîtresse procédait dans l'admission des Actes des Martyrs; à peine en reconnaissait-elle quelques-uns; mais en même temps on est en droit de conclure que ceux de Cécile étaient de sa part l'objet de la plus haute estime, quand on la voit s'en inspirer jusque dans la composition des formules les plus solennelles du Sacrifice. Il n'est pas jusqu'à la fête des saints Tiburce, Valérien et Maxime, qui n'eût aussi son élégante Préface suggérée par la lecture des Actes. Cette impulsion donnée de si haut s'étendit aux autres Églises de l'Occident, et nous voyons les missels gallican et mozarabe s'enrichir tour à tour de nouvelles et pompeuses formules également inspirées par les nobles souvenirs que l'Église romaine avait jugés dignes d'être rappelés jusqu'à l'autel. Cécile n'était plus seulement la martyre dont on venait autrefois, à travers les périls, visiter le silencieux sarcophage dans les cryptes de la voie Appienne; sa gloire et son culte étaient partout, et tout chrétien, dans la Gaule et dans la péninsule ibérique, rivalisait d'enthousiasme avec le Romain envers la fille des Cæcilii.

La plus ancienne des œuvres de l'art que l'on connaisse en l'honneur de Cécile, se rapporte au sixième siècle. Elle existe encore aujourd'hui, sur les mosaïques de la basilique de Saint-Apollinaire à Ravenne, terminées vers 570, par les soins de l'archevêque Agnellus. Une suite de vingt-cinq martyrs s'avance vers le Christ pour lui faire hommage des couronnes qu'ils tiennent à la main, et parallèlement vingt-deux saintes se dirigent vers la Mère du Sauveur qui tient son divin Fils sur ses genoux. Le nom de chacune de ces vierges est écrit au-dessus de sa tête, et Cécile a sa place entre Lucie et Eulalie. Toutes ces figures sont en pied, et parées d'un costume riche et élégant. Selon le style des mosaïques byzantines, un arbre est placé entre chaque personnage, pour marquer que celles qu'on a voulu représenter habitent les jardins célestes, et toutes ces saintes tiennent une couronne à la main dans les plis de leur voile. Ciampini a donné le dessin, malheureusement trop restreint, de cette mosaïque (*Vetera monimenta*, t. II).

Au cinquième siècle, la voie Appienne avait vu s'élever un nouveau sanctuaire au-dessus du cimetière de Prétextat. Il répondait à celui qui s'élevait sur la droite en l'honneur de Sixte et de Cécile, et il fut destiné à recevoir les sarcophages de Tiburce, de Valérien et de Maxime. L'inscription votive aux trois martyrs sur un marbre de vaste dimension, s'est conservée jusqu'aujourd'hui. Elle fut transportée au neuvième siècle à Rome, dans la basilique de Sainte-Cécile. Nous la donnons ici avec les incorrections qu'elle présente :

SANCTIS MARTYRIBVS TIBVRTIO
BALERIANO ET MAXIMO QVORVM
NATALES EST XVIII KALEDAS MAIAS.

Ce fut dès le sixième siècle que commença la série des épreuves lamentables dont les catacombes romaines n'ont pour ainsi dire cessé d'être l'objet, après les deux siècles de gloire qui suivirent pour elles l'avénement de Constantin. La paix des martyrs fut tout à coup troublée par les barbares, et le bruit des armes retentit jusque sous les voûtes sacrées où reposaient les vainqueurs de Rome païenne. En 536, sous le pontificat de saint Silvère, Rome se vit assiégée un an entier par l'armée des Goths, sous la conduite de Vitigès. Non contents de ruiner les magnifiques aqueducs qui, se déroulant sur les voies Appienne, Latine et Tiburtine, portaient dans Rome, depuis tant de siècles, le tribut inépuisable de leurs eaux, ces barbares étaient descendus dans les cimetières, et leur main sacrilége s'était plu à renverser les décorations dont la piété des pontifes et des fidèles avait embelli les cryptes sacrées. Les inscriptions en l'honneur des martyrs, placées près de leurs tombeaux, éprouvèrent surtout les effets de cette rage aussi aveugle qu'impie.

Le pape Jean III, qui gouverna l'Église jusqu'en 572, entreprit de restaurer ces dévastations, et de nos jours nous avons pu revoir, au tombeau du pape saint Eusèbe, l'inscription damasienne qui fut refaite alors pour remplacer l'ancienne, brisée par les Goths ; mais, hélas ! cette seconde inscription était dans le même état où Jean III avait trouvé la première. Les Lombards ne furent pas moins les dévastateurs de Rome souterraine que ne l'avaient été les Goths. Dans l'intervalle, grâce aux restaurations des pontifes,



Fig. 149. — Les fresques du sixième et du neuvième siècle, dans le *cubiculum* de sainte Cécile, sur la voie Appienne De Rossi. *Roma sotterranea*, t. II.

Rome souterraine retrouva quelque chose de son ancienne gloire; la piété des fidèles n'était pas refroidie, et les pèlerins de la chrétienté tout entière n'auraient pas regardé comme complet leur voyage aux tombeaux des saints apôtres, s'ils n'eussent pieusement parcouru, comme ceux du quatrième et du cinquième siècle, l'immense série des cimetières, et vénéré les tombeaux des principaux martyrs qui reposaient encore pour quelque temps dans les cryptes. Les Stations aux anniversaires avaient repris leur cours, et certaines basiliques de la ville étaient chargées de pourvoir à l'entretien des cimetières qui leur étaient attribués. L'ornementation des sanctuaires, qui avait tant souffert, fut même restaurée, mais avec les ressources d'un art qui contrastait par trop cruellement avec les belles et classiques peintures heureusement restées intactes dans un grand nombre de salles.

La fureur des barbares semble s'être portée principalement sur les centres historiques, où ils reconnaissaient les traces d'un culte plus solennel. C'est ainsi que la crypte de sainte Cécile, ayant souffert plus qu'une autre, parut avoir besoin que les artistes du temps fussent mis à contribution pour la décorer. Les fresques grossières que l'on y exécuta du sixième au neuvième siècle ont reparu en 1854. La divine Providence avait conservé cette œuvre d'un pinceau trop inexpérimenté, afin de désigner d'une manière irréfragable la tombe où avait reposé le corps de Cécile, depuis le jour où Calliste le transféra dans cette salle contiguë à la crypte papale. On y voit l'image d'une jeune femme parée à la mode byzantine, et tenant les bras étendus en *orante;* ses pieds se perdent dans un parterre de roses. Une autre peinture placée au-dessous, et que nous rapportons au neuvième siècle, offre, à côté d'une tête de Christ, l'image d'un personnage revêtu de l'antique *casula*, et son nom est inscrit près de lui. Les lettres superposées, se lisant de haut en bas, forment cette inscription en capitales : S. VRBANVS. Nous reproduisons ici, dans toute sa naïveté, cette fresque dont la découverte est venue tout d'un coup résoudre l'un des plus importants problèmes de Rome souterraine (fig. 149).

Au premier rang des soins pieux que l'on prodiguait encore aux tombeaux des martyrs sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, et même après lui, était le maintien du luminaire. Des lampes innombrables étaient entretenues ans les centres historiques, ainsi qu'il avait eu lieu dans des temps meil-

leurs. Les fidèles avaient grande dévotion à l'huile qui remplissait ces lampes, Dieu ayant souvent récompensé leur foi par des faveurs miraculeuses. Saint Grégoire le Grand, qui professait un intérêt paternel pour la reine des Lombards Théodelinde, voulut satisfaire sa piété par l'envoi de plusieurs fioles remplies de l'huile des lampes qui brûlaient ainsi dans les cimetières des martyrs. Afin que la piété de Théodelinde se représentât plus vivement les voies sacrées de Rome souterraine, toutes remplies des trophées de la victoire des soldats du Christ, il joignit à l'envoi des huiles saintes une indication topographique des divers tombeaux auprès desquels elles avaient été prises.

Cette liste précieuse, écrite sur un papyrus, et signée par un personnage nommé Jean, qui n'y prend pas d'autres qualifications que celles de *pécheur* et *indigne*, se conserve encore dans le trésor de l'église de Saint-Jean-Baptiste à Monza. On y suit avec un vif intérêt l'itinéraire des catacombes, à la fin du sixième siècle. Une voie succède à l'autre, et les noms des saints sont groupés selon la place qu'occupaient leurs tombeaux dans les diverses cryptes. Outre la liste tracée sur le papyrus, le même ordre se retrouve sur les étiquettes spéciales attachées à chaque fiole, et qui sont encore aujourd'hui conservées en grande partie, soit adhérentes aux vases, soit détachées. L'huile qui remplissait la plupart de ces fioles était, pour l'ordinaire, empruntée aux lampes de plusieurs tombeaux. Celle qui contient un souvenir de celui de sainte Cécile, porte cette inscription :

SCA SAPIENTIA. SCA SPES. SCA FIDES. SCA
CARITAS. SCA CAECILIA. SCS TARSICIVS.
SCS CORNILIVS. ET MVLTA MILLIA SCORVM.

Voici d'abord les noms de quatre saintes martyres : sainte Sagesse, sainte Espérance, sainte Foi et sainte Charité; la mère et les trois filles, qu'il ne faut pas confondre avec les quatre martyres qui portent des noms grecs de même signification. Celles-ci, ayant souffert sous Hadrien, reposèrent sur la voie Aurélia; celles-là eurent leur sépulture sur la voie Appienne, entre les cryptes de sainte Sotéris et de sainte Cécile. Après leurs noms paraît le nom de Cécile elle-même, suivi de celui de Tarsicius, que l'on sait avoir reposé non loin d'elle au cimetière de Calliste. Saint Cor-

nélius est nommé ensuite, et l'on sait que son tombeau est à peu de distance, au cimetière de Lucine. Quant au grand nombre de martyrs indiqués ici collectivement, nous le retrouverons bientôt signalé sur d'autres documents.

Nous avons donc ici un monument de l'époque grégorienne relatif à Cécile. Cette humble fiole a traversé les siècles, et une partie de l'huile qu'elle contient fut extraite, au temps de saint Grégoire, d'une lampe qui brûlait près du tombeau de la vierge. Depuis, la crypte papale et celle de Cécile ont été dévastées; les marbres et les lampes ont disparu; Cécile est remontée en triomphe dans Rome; la solitude et la désolation ont pesé de tout leur poids, durant de longs siècles, sur ces souterrains autrefois l'objet d'une si ardente vénération; mais ce vase rempli par une main pieuse à la lampe qui veillait près d'un tombeau existe encore aujourd'hui, attestant la religion des Romains du sixième siècle envers l'Épouse du Christ.

Ce n'est pas tout encore. Une autre fiole du trésor de Monza conserve l'huile des lampes qui brûlaient près des tombeaux de l'époux et du frère de Cécile. Voici l'inscription :

SCI SEVASTIANI. SCS EVTYCIVS. SCS QVIRINVS
SCS VALERIANVS. SCS TIBVRTIVS. S. MAXI
MVS. SCS ORBANVS. SCS IANVARIVS.

On voit que celui qui a recueilli les huiles de cette fiole est parti de la basilique de Saint-Sébastien, où, près de cet illustre martyr, reposait saint Eutychius, dont le marbre damasien est encore en place. Revenant vers Rome, il est descendu au cimetière de Prétextat, et s'est arrêté au tombeau de saint Quirinus, que nous savons avoir été enseveli dans cette catacombe, sous le règne d'Hadrien. De là, il a continué de remplir sa fiole avec l'huile de la lampe qui brûlait devant les tombeaux des saints Valérien, Tiburce et Maxime. Le sépulcre de saint Urbain établi dans le voisinage a arrêté ses pas, et il a achevé de remplir sa fiole avec l'huile du tombeau de saint Januarius. Nous sommes donc encore au cimetière de Prétextat, puisque les Actes de saint Urbain nous apprennent qu'il fut enseveli dans ce cimetière et non dans la crypte papale, comme il eût convenu s'il eût été souverain pontife. Quant à saint Januarius, son tombeau récemment retrouvé atteste assez que

le lieu de son repos fut en effet au cimetière de Prétextat. C'est ainsi que cette humble liste de l'abbé Jean se trouve devenir un véritable itinéraire des catacombes, et vient jeter une lumière inattendue sur des questions qui intéressent à la fois l'histoire et la topographie. C'est à ce document incontestable que nous sommes redevables, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, d'un solide argument en faveur de la première Chaire de saint Pierre, au cimetière *Ostrianum*.

On peut dire que le flambeau de Rome souterraine, qui a brillé tout à coup dans ces derniers temps, et à l'aide duquel on a pu dès lors discerner et classer chaque région, était providentiellement conservé dans les Itinéraires, où les pèlerins consignaient à la hâte ce qui les avait frappés dans chaque cimetière. Nous venons d'interroger le plus ancien de tous, la liste des huiles de Monza, rédigée sans autre intention que d'énumérer les pieuses Mémoires près desquelles avaient été cueillis des souvenirs destinés à être transmis à une reine par un pape. Dès le siècle suivant, nous nous trouvons en face de véritables *Guides* des catacombes, dont la science jusqu'ici n'avait non plus fait aucun usage. Les bons pèlerins qui les ont tracés ne sont pas toujours doctes, ils se méprennent quelquefois sur les détails secondaires. Ajoutons qu'ils ont passé par de très-mauvais copistes; mais leurs notes, dans l'état où nous les trouvons, n'en sont pas moins du plus haut prix. Les deux plus anciens proviennent d'un manuscrit de la bibliothèque de Saltzbourg, publié par Froben en 1777, dans son édition d'Alcuin. Ils se rapportent à la première moitié du septième siècle. Voici ce que nous rencontrons dans le premier. Le pèlerin, étant sorti de la basilique de Saint-Sébastien, reprend la voie Appienne, et se retourne vers Rome. « Sur cette voie, dit-il, en te dirigeant vers le Nord, tu descendras aux saints martyrs Tiburce, Valérien et Maxime. En ce même lieu, tu rencontreras une vaste grotte, et là tu trouveras saint Urbain, évêque et confesseur, et dans un autre endroit Félicissime et Agapit, martyrs et diacres de Sixte, et dans un troisième endroit le martyr Cyrinus; enfin dans un quatrième le martyr Januarius. » Il était impossible de mieux décrire le cimetière de Prétextat, tel que la découverte du tombeau de saint Januarius nous l'a révélé. Les Actes de saint Urbain et ceux de saint Quirinus sont aussi parfaitement d'accord avec les données du pèlerin.

Il continue : « Sur la même voie, tu iras à Sainte-Cécile, où est une multitude innombrable de martyrs. Le premier est Sixte, pape et martyr; Denys, pape et martyr; Julien, *pape* et martyr; *Flavien*, martyr; sainte Cécile, vierge et martyre; quatre-vingts martyrs reposent au-dessous. A l'étage supérieur repose *Géférinus* (Zéphyrin), pape et confesseur. Eusèbe, pape et martyr, repose plus loin dans une grotte. Cornélius, pape et martyr, repose dans une autre grotte beaucoup plus éloignée. Puis tu arriveras à sainte Sotéris, vierge et martyre. » Une addition marginale porte ces mots : « Sur la même voie, tu arriveras à la petite église, où saint Sixte a été décollé avec ses diacres; son corps repose plus au nord. »

Sorti du cimetière de Prétextat, le pèlerin a donc pris la gauche de la voie Appienne, et s'est dirigé vers le cimetière de Calliste qu'il appelle « *Ad sanctam Cæciliam.* » Il est entré dans la crypte papale où Sixte II a les plus grands honneurs. L'énumération qu'il fait des pontifes est aussi courte qu'elle est inexacte. Il a lu l'épitaphe de saint Denys, il s'est trompé à l'égard d'un martyr Julianus, dont il a fait mal à propos un pape; au lieu de Fabianus il a lu Flavianus. Le *cubiculum* de sainte Cécile a reçu sa visite. Il est allé de là à la crypte de saint Eusèbe qui, dit-il, est plus éloignée, ainsi que nous pouvons le constater depuis son heureuse découverte. Passant sous la voie Appio-Ardéatine, il a pénétré jusqu'au cimetière de Lucine, comme on peut encore le faire maintenant, et il a rencontré le tombeau de saint Cornélius. L'addition relative au lieu de la décollation de saint Sixte au cimetière de Prétextat, n'est pas moins précieuse, ainsi que la remarque du pèlerin sur la translation du corps du saint martyr au cimetière de Calliste, dont l'entrée est en effet plus au nord que celle par où il avait pénétré au cimetière de Prétextat. Qui ne reconnaîtrait ici avec admiration la contre-épreuve des découvertes que nous avons vues s'opérer d'une façon si merveilleuse depuis vingt-cinq ans?

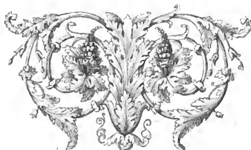
Un autre Itinéraire que Guillaume de Malmesbury a inséré dans son histoire d'Angleterre, sans y rien comprendre, se rapporte également au septième siècle. Le pèlerin s'exprime ainsi : « La onzième porte et la onzième voie sont appelées Appiennes. Là reposent saint Sébastien et saint Quirinus, et ont reposé les corps des apôtres. Plus près de Rome (*à Prétextat*), sont les martyrs Januarius, Urbain, Xénon (*Zénon*), Quirinus, Agapit, Félicis-

sime. Dans une autre église, Tiburce, Valérien, Maxime. Non loin de là (*à Calliste*) est l'église de Sainte-Cécile, martyre. Là sont ensevelis Étienne, Sixte, Zefférinus, Eusèbe, Melchiade, Marcel, Eutychien, Denys, Antheros, Pontien, Lucius, pape; Optatus, Julianus, Calocerus, Parthenius, Tharsitius, Policamus, martyrs. Là aussi est l'église de Saint-Cornélius et son corps. Dans une autre église, sainte Sotéris. »

On voit que ce nouveau pèlerin, ainsi que le précédent, a débuté sur la voie Appienne par Saint-Sébastien, et il atteste aussi le séjour qu'y ont fait les corps des saints apôtres. Il est ensuite revenu sur Rome, passant par le cimetière de Prétextat, et il a trouvé là les mêmes martyrs qu'a énumérés son prédécesseur. Au cimetière de Calliste, outre sainte Cécile, il a reconnu les tombes d'un certain nombre de papes, mêlant mal à propos ceux qui reposaient dans la crypte cécilienne, avec ceux qui avaient leur sépulture à part, tels que saint Eusèbe et saint Melchiade. Ces confusions sont pardonnables à un voyageur, qui les avait tous vus à peu de distance les uns des autres.

Le second manuscrit de Saltzbourg, pareillement du septième siècle, commence par le cimetière de Calliste : « Sur la voie Appienne, à l'orient de la ville, est l'église de Sainte-Sutéris (*Sotéris*), martyre, où elle repose avec un grand nombre de martyrs. Près d'elle, sur la même voie, est l'église de Saint-Sixte, pape, où il dort. Là, dort aussi la vierge Cécile. Là, saint Tarsicius et saint Géférinus reposent dans un même tombeau. Là, saint Eusèbe et saint Colocerus (*Calocerus*), avec saint Parthénius, tous trois ensevelis à part; huit cents martyrs reposent là. Non loin, au cimetière de Calliste, Cornélius et Cyprien dorment dans une église. » Le naïf pèlerin ayant vu la peinture de saint Cyprien qui accompagnait celle de saint Cornélius, en souvenir de l'amitié qui unit ces deux grands évêques, a cru que le corps de l'évêque de Carthage reposait près de celui du pontife de Rome. Sur le cimetière de Prétextat il continue ainsi : « On trouve aussi sur la même voie l'église de plusieurs saints, savoir Januarius, qui fut l'aîné des sept fils de Félicité, Urbain, Agapit, Félicissime, Cyrinus (*Quirinus*), Zénon, frère de Valentin; Tiburce, Valérien et Maxime, ainsi que beaucoup de martyrs reposent là. Et près de la même voie est l'église de Saint-Sébastien, martyr, où il dort, et où sont les sépultures des apôtres qui y ont reposé quarante ans. »

Un autre Itinéraire publié par Mabillon dans ses *Veterum analecta,* t. IV, sur un manuscrit d'Einsiedeln, est du huitième siècle. Dans l'énumération des sépultures du cimetière de Calliste, il place formellement le pape Urbain près de Sixte, dans le voisinage du tombeau de sainte Sotéris, dont on sait que la crypte était voisine de l'hypogée des papes. Ce témoignage vient confirmer encore la distinction des deux Urbain, le premier, celui des Actes de sainte Cécile, enseveli au cimetière de Prétextat, ce qui ne s'expliquerait pas s'il avait été souverain pontife; le second, reposant près de Sixte dans la crypte papale, où son inscription tumulaire a été retrouvée de nos jours, et où le solennel *Titulus* de Sixte III indiquait expressément sa place.

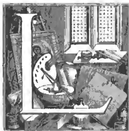




CHAPITRE XXI.

DU IX[e] AU XV[e] SIÈCLE.

Abandon définitif des catacombes. — Translation des corps des martyrs dans les basiliques de Rome. — Saint Paschal I[er] retrouve le corps de sainte Cécile. — Preuves de la véracité des Actes. — Translation du corps de la martyre dans sa basilique. — La mosaïque de saint Paschal. — Culte de sainte Cécile à Cologne, et en Espagne au Mont Serrat — Métaphraste traduit en grec les Actes de sainte Cécile. — Son Hymne dans la liturgie grecque. — Dévotion de saint Grégoire VII à sainte Cécile. — Les portes de bronze de l'Église de Saint-Michel in Monte Gargano. — L'Église cathédrale de Sainte-Cécile à Alby. — Cimabué consacre son pinceau à sainte Cécile. — Peintures de l'Église de Saint-Urbain à la Caffarella. — Dans la basilique de Sainte-Cécile, fresques représentant l'apparition de la vierge à saint Paschal. — Angélique de Fiesole peint sainte Cécile. — Les deux petits volets de Van Eyck. — La fresque de la sacristie dans l'Église de Sainte-Cécile *de Domo*. — Martyre de sainte Cécile par Pinturicchio. — Le Missel de Jacques Juvénal des Ursins. — Au quinzième siècle, on commence à représenter sainte Cécile comme patronne de la musique. — Beauté et convenance de ce patronage. — Les catacombes privées de pèlerins deviennent de plus en plus inconnues. — On supplée par des fables aux détails qui sont perdus. — Guillaume de Bois-Ratier, archevêque de Bourges, place une inscription à un faux tombeau de sainte Cécile dans le cimetière de Saint-Sébastien.



ES Itinéraires des pèlerins des septième et huitième siècles, que nous venons de citer, attestent qu'à l'époque où ils furent dressés, les catacombes gardaient encore les tombeaux des martyrs, et présentaient le même aspect qu'elles offraient lorsque saint Grégoire, à la fin du sixième siècle, y faisait prendre les huiles qu'il destinait à Théodelinde; mais, dans la seconde partie du huitième siècle, on vit appliquer aux cimetières sacrés une mesure qui devait bientôt réduire Rome souterraine à ses souvenirs, en la dépouillant des trésors qui, dès le premier âge du christianisme, s'étaient accumulés dans son sein. Les

corps des martyrs allaient quitter leurs sombres retraites, et venir chercher asile dans la ville sainte.

En l'année 761, le saint pape Paul Ier ouvrit un nombre considérable de tombeaux dans les cryptes, et il distribua les ossements des martyrs entre les Titres, les diaconies, les monastères et les autres églises. Le *Liber pontificalis* désigne en particulier l'église du monastère de Saint-Sylvestre, au Champ de Mars, fondée par le pontife lui-même, comme ayant été plus favorisée que toutes les autres. Dans un diplôme relatif à ce monastère, et cité par Boldetti, Paul rend compte des motifs qui l'avaient porté à troubler ainsi ces cendres vénérées. « Par le laps des siècles, dit-il, divers cimetières des saints martyrs et confesseurs du Christ avaient été négligés et dépérissaient. Vint ensuite l'invasion impie des Lombards qui les ruinèrent de fond en comble. Ces barbares étaient allés jusqu'à fouiller les sépultures des martyrs, et, au milieu de ces dévastations, ils avaient osé dérober plusieurs corps saints. A partir de cette époque désastreuse, ces lieux n'avaient plus été traités avec le même honneur, et la négligence des fidèles à leur endroit avait remplacé la piété antique. On était allé, faut-il le dire, jusqu'à en laisser l'entrée libre aux animaux, jusqu'à y parquer des troupeaux. » (Boldetti. *Osservazioni*, lib I, cap. xxii.)

Une inscription placée sous le portique de l'église de Saint-Sylvestre *In capite* relate encore aujourd'hui les noms des martyrs dont les dépouilles sacrées furent placées, tant par les soins de Paul Ier que par ceux de Paschal Ier, l'un de ses successeurs, dans cette basilique. Ils sont établis sur une liste monumentale, dressée selon l'ordre du calendrier. Ce sont, pour les papes, Antéros, Melchiade, Lucius, Caïus, Zéphyrin et Denys. Le détail des autres nous entraînerait trop loin; mais on voit déjà que la crypte papale avait cédé à la ville plusieurs de ses pontifes. Léon III, qui termina le huitième siècle, fit encore diverses constructions aux catacombes, principalement au cimetière de Calliste, dans le but de conserver des lieux si sacrés, et de maintenir un reste de la dévotion des Romains envers des sanctuaires que leurs pères avaient tant aimés.

Paschal Ier, qui monta sur le siége apostolique en 817, reconnut bientôt que le moment était venu de transférer d'une manière définitive la généralité des corps des martyrs dans la ville. L'état de délabrement des cryptes excu-

sait jusqu'à un certain point l'indifférence des fidèles, et bientôt les saintes reliques n'auraient plus été en sûreté dans leurs corridors abandonnés. Dès la seconde année de son pontificat, il se mit en devoir de préparer des sépultures plus convenables dans les églises, et commença le cours des solennelles translations qui ont marqué son règne d'un caractère particulier. Nous pouvons nous faire une idée de l'importance des levées qui eurent lieu à cette époque dans les cimetières par Paschal, en lisant la vaste inscription contemporaine, exposée dans la basilique de Sainte-Praxède. On y mentionne deux mille trois cents corps de martyrs, déposés par le pontife tant sous l'autel principal que dans un autre lieu de la basilique situé à droite en entrant, dans l'oratoire de saint Jean-Baptiste, et enfin dans une chapelle de sainte Agnès qui faisait partie des bâtiments du monastère.

Paschal énumère parmi les pontifes : Urbain, Étienne, Antéros, Melchiade, Fabien, Jules, Pontien, Sirice, Lucius, Sixte, Félix, Anastase et Célestin. On voit par cette liste qu'il reprit plusieurs corps des pontifes à Saint-Sylvestre *in capite*, et qu'il recueillit les autres dans divers cimetières où ils étaient ensevelis; en sorte que la mesure qu'il avait prise s'étendit à Rome souterraine tout entière. Parmi les vierges qu'il énumère, il nomme Praxède et Pudentienne; parmi les veuves, il cite Symphorose; le nom de sainte Agnès ne se trouve pas ici, parce que cette illustre martyre resta dans sa basilique de la voie Nomentane, construite sur son tombeau.

Un jour de l'année 821, Paschal était allé faire ses prières dans la basilique de Sainte-Cécile. Il fut frappé de l'état de délabrement dans lequel était tombé cet illustre sanctuaire. Ces murs vénérables, restaurés par saint Grégoire plus de deux siècles auparavant, avaient grandement souffert, et il était à craindre que, si l'on n'apportait un secours prompt et efficace, l'antique église avec ses grands souvenirs ne fût bientôt plus qu'un monceau de ruines. Paschal forma sur-le-champ la résolution de relever, depuis les fondements, une basilique si chère à la piété romaine, et de la rebâtir avec une magnificence plus grande encore que celle qui avait paru dans sa première construction.

Dès avant le pontificat de Paschal, on avait cherché le corps de sainte Cécile dans toutes les cryptes de la voie Appienne, et toujours inutilement. Les corps des papes avaient été levés de leur crypte solennelle; comment

expliquer qu'on eût laissé, sans l'apercevoir, la tombe de Cécile dans le *cubiculum* attenant à l'hypogée pontifical? Il faut reconnaître ici que, depuis les dévastations des Lombards, on perdait de plus en plus la trace de ces lieux autrefois si vénérés. Le dernier des Itinéraires, qui est de la fin du huitième siècle, ne parle déjà plus du tombeau de sainte Cécile, à propos de la crypte des papes, comme l'avaient fait les trois autres; preuve évidente que le sarcophage de la martyre ne frappait plus les regards. Comment donc Paschal a-t-il pu le découvrir dans la même salle, où les pèlerins antérieurs l'avaient vénéré?

Tout s'expliquera aisément, quand on se souviendra qu'au milieu de leurs déprédations dans les cimetières, les Lombards avaient enlevé les reliques de plusieurs martyrs. Leur désir était surtout de ravir le corps de sainte Cécile, et ils le cherchèrent avec persévérance. Un tel zèle dans ces barbares devenus chrétiens rappelle celui dont fit preuve leur roi Luitprand, lorsqu'il eut la dévotion de racheter à prix d'or, des mains des Sarrasins, le corps de saint Augustin, qu'il fit transporter de Sardaigne à Pavie. Dans la prévision d'un enlèvement, il suffisait aux gardiens des catacombes d'établir une cloison qui fermât l'arc à fleur de terre sous lequel reposait le sarcophage. Dès lors, on pouvait entrer dans le *cubiculum*, le parcourir, et ne plus rien apercevoir que les tombes horizontales, creusées et superposées aux parois de la salle. Un coup d'œil sur le plan de cette salle que nous donnons plus loin (fig. 159), fera comprendre comment cette précaution avait dû réussir.

Cette manière de sauver les tombeaux des martyrs dans les catacombes a d'ailleurs été employée plus d'une fois. Nous citerons en particulier au cimetière de Prétextat, dans une vaste salle, un *arcosolium* entièrement dissimulé par une cloison. C'était le tombeau principal de ce *cubiculum*, et personne ne l'apercevait. Les ouvriers n'eurent pas plutôt démoli, par les soins de M. de Rossi, ce mur dont on avait fini par soupçonner l'existence, que l'on vit apparaître un *arcosolium* bisôme, revêtu de plaques de marbre. La table qui le fermait était munie de deux anneaux de bronze, pour la faire glisser en avant ou la soulever. Deux corps étaient couchés dans le sépulcre, l'un vêtu d'un tissu d'or et l'autre de pourpre. Une découverte du même genre a eu lieu dans l'ambulacre du cimetière de Domitille. De telles précautions,

prises à temps, ont dû être employées pour sauver de la rapacité ou des profanations des Lombards d'autres sépultures de martyrs; il n'en faut pas davantage pour expliquer comment le tombeau de Cécile avait disparu aux regards, sans cependant avoir été violé. La rareté toujours plus grande des visites en ces lieux dont l'abandon avait déjà commencé, aidait encore à accréditer la fausse tradition de l'enlèvement du sacré dépôt. Paschal ne se découragea pas cependant, et, jaloux d'inaugurer la basilique restaurée, en plaçant l'illustre patronne sous son autel, il ordonna de recommencer les fouilles. Il descendit en personne dans les cryptes, mais aucune des tombes qu'il fit ouvrir ne rendit le corps de la vierge. Trop crédule envers la rumeur populaire, il renonça à pousser plus avant ses recherches. L'heure cependant était arrivée où Cécile allait reparaître et rentrer dans Rome.

Un matin, Paschal (c'est lui-même qui le rapporte dans un de ses diplômes) assistait au service divin dans la basilique de Saint-Pierre, près de la Confession. Les clercs psalmodiaient mélodieusement l'office des Laudes matutinales, et le pontife écoutait avec délices l'harmonie des cantiques que l'Église fait monter vers le Seigneur au lever du jour. Un assoupissement produit par la fatigue des veilles saintes vient le saisir sur le siége même où il présidait dans la majesté apostolique. Les chants sacrés ne résonnent plus à son oreille que comme un concert lointain; mais son œil fermé aux objets extérieurs est soudain frappé d'une apparition lumineuse. Une jeune dame de grande beauté, et parée comme les épouses du Christ, est devant lui. Elle lance sur le pontife un regard pénétrant, et lui dit d'un ton ferme : « Nous avons des actions de grâces à te rendre. Sur les simples récits du vulgaire, sur de faux bruits, as-tu donc abandonné les tentatives que tu faisais pour me retrouver? Dans le cours de tes recherches, il y a cependant eu un instant où tu t'es rencontré si près de moi, que nous eussions pu discourir ensemble.

« — Mais, reprit le pontife vivement ému, qui es-tu donc, toi, qui me parles avec tant de hardiesse? — Puisque tu veux savoir mon nom, dit le personnage céleste, je m'appelle Cécile, servante du Christ. » Paschal, qui savait que les apparitions ne sont pas toujours un indice de la volonté du ciel, repartit : « Mais comment pourrions-nous le croire? C'est un bruit répandu depuis longtemps que le corps de cette sainte martyre a été enlevé par les

Lombards. — En effet, dit Cécile, ils m'ont cherchée longtemps et avec insistance; mais la faveur de ma puissante dame, la Mère de Dieu, toujours vierge, m'a protégée. Elle n'a pas permis que l'on m'emportât au loin, et je suis demeurée au lieu même où j'ai toujours reposé. Tu avais commencé des recherches, continue-les; car il a plu au Dieu tout-puissant, pour l'amour et pour l'honneur duquel j'ai souffert, de me révéler à toi. Tu enlèveras donc mon corps avec les autres corps saints qui sont près de moi, et tu nous déposeras dans le Titre que récemment tu as fait restaurer. » Après ces paroles, la vision disparut.

Le pontife, frappé d'un si solennel avertissement, fit reprendre incontinent les fouilles. Il dut naturellement commencer par la grande crypte attenante à celle des papes, et s'assurer de ce qu'elle contenait. Il n'avait pas sondé la muraille, et l'état de délabrement dans lequel était toute la salle lui avait fait conclure que le corps de Cécile n'était pas en ce lieu. La place du sarcophage étant dissimulée aux regards par une heureuse précaution, Paschal jusqu'alors y avait été trompé comme les Lombards. On voit par les paroles de son récit qu'il s'appuya sur le texte des Actes pour se guider dans ses recherches, ayant conclu de cet écrit que Cécile devait avoir été ensevelie avec les pontifes. On y lit en effet que Cécile fut ensevelie par Urbain, *inter collegas episcopos,* le compilateur ayant ignoré que le corps de la martyre, déposé par Urbain dans le lieu où plus tard on établit la sépulture des papes, céda sa place, et fut transféré tout auprès. Sa méprise rend raison des incertitudes de Paschal et du peu de succès de ses premières recherches.

La cloison étant enlevée, le sarcophage de Cécile apparut. Il n'avait rien souffert dans les dévastations qui avaient précédé. Cécile y reposait dans son arche de cyprès. Elle était encore revêtue de la robe aux cyclades d'or avec laquelle Urbain l'avait ensevelie; les linges qui avaient servi à essuyer ses blessures étaient roulés ensemble et déposés à ses pieds. Paschal atteste, dans son diplôme, avoir touché de ses propres mains ces restes augustes, *omnia nostris manibus pertractantes.*

Nous trouvons ici une première preuve de la véracité des Actes jusque dans des détails minutieux, et en même temps une garantie de l'exactitude des mémoires sur lesquels leur rédacteur a travaillé. Le diplôme de Paschal,



Fig. 150. — Apparition de sainte Cécile au pape saint Peschel 1er. Fresque du treizième siècle dans le basilique de Sainte-Cécile, à Rome.

qui a toute la gravité d'un titre de fondation et n'est pas simplement un récit, nous apprend que le corps de Cécile était encore couvert d'une robe tissue d'or. Ce détail est d'une importance secondaire; mais les Actes l'avaient déjà fourni. Paschal ne dit pas qu'il ait découvert près du corps l'ampoule pleine de sang que l'on a rencontrée si souvent aux tombeaux des martyrs; ce sont des linges imbibés de sang qu'il a trouvés aux pieds de Cécile. La circonstance de ces linges est caractéristique dans les Actes. Ils attestent une blessure essuyée sur un corps sillonné par le glaive; ils n'ont rien de commun avec les éponges dont on se servait pour recueillir à terre, après le supplice, le sang épanché des martyrs, qu'on exprimait ensuite sur le vase destiné à le recevoir. Ces linges avec lesquels les Actes disent que l'on avait étanché le sang qui coulait des plaies de la martyre (*bibulis linteaminibus extergebant*) étaient là, roulés avec précaution, et déposés comme un trophée aux pieds de Cécile. Des indications recueillies au temps même du martyre ont pu seules mettre le rédacteur du cinquième siècle à même de formuler les détails si précis qu'il donne, et que le récit de Paschal vient confirmer six siècles après. On est donc en droit de conclure qu'il a eu entre les mains des mémoires antérieurs, et, s'il s'est égaré quelquefois, c'est uniquement dans les rares circonstances où il a voulu suppléer par ses conjectures à des détails de temps et de lieu, qu'il ne trouvait pas exprimés sur les documents à l'aide desquels il traçait sa narration.

Paschal atteste avoir trouvé le corps de Valérien non loin de celui de Cécile, et Cécile elle-même dans sa révélation au pontife lui parle des saints qui reposent près d'elle. On sait que les tombeaux des trois martyrs étaient primitivement sur la gauche de la voie Appienne. Pour expliquer leur présence autour du corps de Cécile, on est en droit de penser qu'à l'époque où la tombe de celle-ci fut dissimulée par crainte des Lombards, on aura pris des mesures pour soustraire leurs corps, trop exposés au cimetière de Prétextat, et pour les cacher dans la crypte de Cécile.

Nous devons ajouter ici que la narration de Paschal dans son diplôme est confirmée de tout point par le *Liber pontificalis*, dans une notice officielle et contemporaine sur ce pontife. Les faits rapportés dans ces deux documents se trouvent par là mis au-dessus de toute discussion.

Cécile venait donc de renaître pour la ville sainte, et elle allait reprendre

possession de ces lieux que sa présence avait honorés tant de siècles auparavant. Cette maison, témoin de ses vertus, arrosée de son sang, transmise par elle à l'Église romaine, pour être un temple au Seigneur, elle allait la revoir fréquentée par le peuple chrétien, et gardant fidèlement la destination qu'elle-même lui avait donnée au moment de monter au ciel.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour où Paschal, dans une visite à la basilique, avait résolu de consacrer ses soins au renouvellement de ce sanctuaire. On était au 8 des ides de mai (8 mai) de l'année 822. Le pontife célébra solennellement la dédicace de l'Église restaurée par ses soins, et ce fut sans doute en ce même jour qu'il déposa les saintes reliques sous la Confession.

Il avait fait préparer un sarcophage de marbre pour la vierge à laquelle étaient dus les premiers honneurs d'un si magnifique triomphe. Elle devait y reposer seule, dans le coffre de cyprès qui contenait ses restes glorieux. Paschal respecta comme l'avait fait Urbain l'attitude de la vierge; mais il fit garnir les parois intérieures du cercueil d'une étoffe de soie à franges, appelée *Quadrapulum*, et étendit sur tout le corps un tissu léger, aussi à franges, et formé de l'étoffe qu'on nommait *Stauracin*. Quand tout fut disposé, on scella une table de marbre sur le tombeau, qui ne devait revoir la lumière qu'après huit siècles.

Un second sarcophage reçut les trois corps de Valérien, de Tiburce et de Maxime; l'époux de Cécile fut placé entre les deux autres martyrs, et chacun d'eux fut enveloppé dans un linceul particulier. Avant de clore ce second sépulcre, Paschal enleva le chef de Tiburce, que le glaive avait détaché du tronc, et plaça cette pieuse relique du frère de Cécile dans une châsse d'argent du poids de huit livres, voulant que les fidèles eussent constamment sous les yeux ce témoignage éloquent du courage de nos martyrs.

Paschal avait préparé un troisième sarcophage, dans lequel il déposa les corps de saint Urbain et de saint Lucius, qu'il prit à Sainte-Praxède, où il les avait d'abord déposés. Ils furent aussi enveloppés chacun d'un linceul particulier, et le pontife, ayant fermé ce troisième sépulcre, fit élever l'épais mur circulaire qui devait enclore le lieu où reposaient les martyrs.

Un marbre portant une croix en mosaïque avec une inscription fut placé dans l'intérieur du souterrain, près du tombeau, pour attester à la postérité

la valeur du dépôt que Paschal avait enfoui sous ses ombres impénétrables. On y lisait gravés ces vers :

HANC FIDEI ZELO PASCHALIS PRIMVS AB IMO
ECCLESIAM RENOVANS DVM CORPORA SACRA REQVIRIT
ELEVAT INVENTVM VENERANDAE MARTYRIS ALMAE
CAECILIAE CORPVS HOC ILLVD MARMORE CONDENS
LVCIVS VRBANVS HVIC PONTIFICES SOCIANTVR
VOSQVE DEI TESTES TIBVRTI VALERIANE
MAXIME CVM DICTIS CONSORTIA DIGNA TENETIS
HOS COLIT EGREGIOS DEVOTE ROMA PATRONOS

Lorsque, par le zèle de la foi, Paschal rebâtissait cette église depuis les fondements, s'étant mis à la recherche des saintes reliques, il découvrit et leva le corps de l'auguste martyre Cécile; c'est sous ce marbre qu'il l'a déposé. Les pontifes Lucius et Urbain sont avec elle, et vous aussi, témoins de Dieu, Tiburce, Valérien, Maxime, vous y occupez une place digne de vous. Ici reposent ceux que Rome vénère comme ses puissants protecteurs.

L'autel principal de la basilique s'élevait au-dessus de l'enceinte des tombeaux; on avait, selon l'usage, pratiqué dans sa masse une ouverture munie d'une grille mobile, et appelée *fenestella.* Dans l'intérieur et à travers les marbres, s'ouvrait un conduit vertical, au moyen duquel on faisait parvenir jusqu'à la tombe de Cécile les linges appelés *brandea*, que l'on remontait ensuite sanctifiés par ce contact sacré, pour être distribués comme de précieuses reliques.

La basilique que le pontife avait ornée et pourvue avec tant de munificence était disposée selon la forme que l'on gardait alors dans toutes les églises de Rome. Une cour environnée d'un portique, avec une fontaine au centre, précédait l'édifice qui s'étendait sur trois nefs. A droite, en entrant dans l'église, mais en dehors du collatéral, on trouvait la salle du bain où Cécile rendit le dernier soupir, et dont nous parlerons plus tard. Au-dessus des colonnes de la grande nef, Paschal fit peindre la série des pontifes romains, depuis saint Pierre jusqu'à lui, en la manière qu'on les voyait dans les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Entre l'abside et la grande nef s'élevait, selon la coutume, l'arc triomphal couvert d'une mosaïque étincelante. Au centre brillait la Mère de Dieu sur un trône, tenant l'Enfant divin assis sur ses genoux; deux anges debout

l'accompagnaient, l'un à droite, l'autre à gauche. De chaque côté, cinq vierges, séparées chacune par un palmier, s'avançaient vers le trône du Fils et de la Mère, présentant chacune une couronne. Plus bas, à la naissance du cintre, les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, douze à droite et douze à gauche, élevaient leurs couronnes vers le Christ, à la gloire duquel cet arc de triomphe était consacré.

La mosaïque de l'abside ne fut exécutée qu'après la translation des saints martyrs, et Paschal voulut en faire le monument principal d'un événement



Fig. 151. — Mosaïque de saint Paschal, dans l'abside de la basilique de Sainte-Cécile, à Rome

si honorable pour la basilique (fig. 151). Conservée jusqu'à nos jours, elle a vu pâlir l'éclat de ses riches émaux, sans en être pour cela moins vénérable. Au centre paraît la figure du Christ, debout, revêtu d'un manteau tout éclatant d'or. De sa droite, il bénit à la manière grecque, et tient de la gauche le rouleau des Évangiles. Le mosaïste byzantin a représenté saint Pierre à la gauche du Sauveur, parce que la gauche était le côté d'honneur chez les Grecs. Le Prince des apôtres est couvert d'un manteau d'argent, et tient les deux clefs, symbole de la puissance. Après lui paraissent Valérien et Cécile; le premier, revêtu aussi d'un manteau d'argent, et tenant dans ses mains une couronne dentelée; la vierge, les cheveux ceints d'une ban-

delette, le cou orné d'un collier de perles à trois rangs. Le manteau et la robe de Cécile sont d'or, et elle tient une couronne formée de deux rangs de perles. Un palmier chargé de fruits est près d'elle, et arrête la scène de ce côté.

A la droite du Sauveur est saint Paul, enveloppé dans un manteau d'or, et portant le livre des Évangiles richement relié. Après lui paraît sainte Agathe, couronnée d'un diadème et revêtue d'une robe d'or, rehaussée d'une riche parure de perles. Elle appuie la main droite sur l'épaule de Paschal, qui est revêtu de la chasuble antique et du *pallium*, et qui tient dans ses mains un petit édifice représentant l'Église de Sainte-Cécile, dans la dédicace de laquelle il associa le nom de sainte Agathe à celui de la vierge romaine. Le nimbe de Paschal est carré, pour signifier qu'il était vivant encore. Un palmier chargé de fruits borne aussi la scène de ce côté; mais un phénix pose sur une de ses branches supérieures, pour rappeler l'oiseau symbolique que Cécile fit graver sur la tombe de Maxime.

La bordure inférieure de la mosaïque offre l'Agneau de Dieu sous les pieds duquel coulent cinq fleuves, antiques symboles des fontaines vivifiantes qui émanent des plaies du Rédempteur. De chaque côté, six agneaux s'avancent vers l'Agneau dlvin. Au sommet de l'abside on aperçoit encore le monogramme de Paschal, et dans la partie inférieure de cet immense tableau, on lit toujours l'inscription en vers par laquelle il dédie à Cécile ce somptueux monument de l'art byzantin. Elle est ainsi conçue :

HAEC DOMVS AMPLA MICAT VARIIS FABRICATA METALLIS
OLIM QVAE FVERAT CONFRACTA SVB TEMPORE PRISCO
CONDIDIT IN MELIVS PASCHALIS PRAESVL OPIMVS
HANC AVLAM DOMINI FIRMANS FVNDAMINE CLARO
AVREA GEMMATIS RESONANT HAEC DINDIMA TEMPLI
LAETVS AMORE DEI HIC CONIVNXIT CORPORA SANCTA
CAECILIAE ET SOCIIS RVTILAT HIC FLORE IVVENTVS
QVAE PRIDEM IN CRYPTIS PAVSABANT MEMBRA BEATA
ROMA RESVLTAT OVANS SEMPER ORNATA PER AEVVM

Ce vaste temple où brille aujourd'hui l'émail de tant de métaux précieux, tombait en ruines naguère sous les coups du temps. Le pontife Paschal, dans sa munificence, l'a relevé plus beau. Il a assis cette maison de Dieu sur les plus riches fondements; mais le sanctuaire, tout éclatant d'or, étincelle du mélange harmonieux des pierres

précieuses. C'est ici que, plein d'allégresse, Paschal a réuni, pour l'amour du Seigneur, les corps sacrés de Cécile et de ses compagnons. Cette famille, brillante de jeunesse, dont l'heureuse dépouille fut si longtemps cachée à tous les regards, sous l'ombre des cryptes, repose maintenant ici. Rome en tressaille de joie, et la gloire qui en rejaillit sur elle l'embellit à jamais.

Tels furent les témoignages de la piété de Paschal envers Cécile, et les splendeurs dont il orna sa basilique. Mais il ne lui suffisait pas d'avoir relevé la demeure de la martyre; il voulut encore assurer d'une manière permanente le tribut d'hommages qui, jour et nuit, monterait de ce saint lieu vers le Christ et sa fidèle Épouse. Par ses largesses, un chœur de moines fut installé près de l'église, pour y chanter les louanges divines. Il fit bâtir le monastère au lieu appelé *Colles jacentes*, et le dota des biens d'un hospice que son prédécesseur saint Léon III avait fondé près de la basilique de Saint-Pierre, sur un emplacement occupé autrefois par la Naumachie dont nous avons parlé précédemment, et qui avait donné son nom à tout le quartier. Cet hospice n'avait pas prospéré longtemps, et était déjà abandonné.

L'éclat que répandit la découverte du corps de Cécile par Paschal, et le renouvellement de sa basilique dans la ville sainte où les pèlerins ne cessaient d'affluer du monde entier, ranima toujours plus dans la chrétienté le culte de la vierge romaine. Son nom, inséré au Canon de la messe, rendait sa mémoire impérissable; mais son apparition soudaine dans toute la majesté de son martyre sembla lui donner une nouvelle naissance. En 873, Willibert, archevêque de Cologne, transférait la basilique métropolitaine de ce grand siége, dédiée à la Mère de Dieu et à saint Pierre, au lieu où s'élève maintenant l'imposante cathédrale, et, afin d'honorer l'antique église qui avait été le siége de ses prédécesseurs, il lui ajoutait le titre de sainte Cécile, fondant en même temps, pour y célébrer les offices divins, un monastère de vierges. Plus tard, cette église est devenue une insigne collégiale desservie par un chapitre noble. (*Gelenius. Colonia Claudia.*)

En Espagne, le même siècle vit construire, au sein des déserts sauvages du Mont-Serrat, l'un des plus célèbres monastères de la péninsule, dans cette partie de son sol déjà purgée de la présence des Sarrasins. Il fut dédié à la vierge romaine, dont la vaillance ne pouvait être qu'un exemple salutaire à

cette race chrétienne, appelée à reconquérir une patrie sur les infidèles, au prix d'une lutte qui devait durer huit siècles. La miraculeuse découverte d'une célèbre image de la Mère de Dieu, que l'on vénère dans ce sanctuaire, amena plus tard le patronage de cette Reine des cieux sur l'église et le monastère; mais le culte de Cécile n'y fut point totalement éclipsé, ainsi qu'on peut le voir par l'histoire de cette illustre abbaye.

L'Église grecque prit part à l'événement qui avait jeté tant d'éclat sur l'Église romaine. Le schisme de Photius avait cessé, et le lien de l'unité se trouvait rétabli entre les deux Églises. Une version grecque des Actes de la martyre parut à Constantinople vers le dixième siècle. Elle était due au fameux hagiographe Siméon Métaphraste, logothète de l'empereur Léon VI, dit *le Philosophe*, qui régna depuis l'année 886 jusqu'en 911. Nous ne nous sommes point imposé la tâche de défendre ce pieux personnage de toutes les accusations dont il a été l'objet; mais nous devons attester que Métaphraste, au lieu d'enfler par de nouveaux récits et par ces amplifications qu'on lui a tant imputées l'original qu'il traduisait, s'est borné strictement à faire passer dans la langue grecque, avec une minutieuse fidélité, ce qu'il trouvait sur le manuscrit romain des Actes de sainte Cécile. Nous avons même eu occasion de montrer ci-dessus l'importance de cette traduction, comme pouvant servir de contre-épreuve dans l'épuration du texte même des Actes latins.

Le Ménologe des Grecs, qui correspond au Martyrologe des Latins, fut définitivement compilé au dixième siècle, et tous les amateurs des antiquités liturgiques connaissent le célèbre manuscrit de ce livre qui fut exécuté, avec de nombreux dessins, par les ordres de l'empereur Basile Porphyrogénète, lequel monta sur le trône de Byzance en 976. Ce Ménologe, publié à Urbino en 1727, avec les curieuses vignettes des six premiers mois, qui commencent en septembre et vont jusqu'à février, contient, au 24 novembre, la notice sur sainte Cécile dans le style des martyrologes occidentaux. Nous avons voulu mentionner ce premier monument liturgique des Grecs sur la martyre romaine.

Mais l'Église de Constantinople ne se borna pas à cet hommage purement historique envers sainte Cécile. A cette époque, elle complétait ses Ménées, qui sont comme le *Propre des saints* de la liturgie grecque, et employait à

cette œuvre ses plus pieux et ses plus habiles hymnographes. On lira sans doute ici avec plaisir quelques-unes des strophes qu'ils ont consacrées à la gloire de l'héroïne de Rome.

« Tu as su conserver ton corps sans souillure et affranchir ton cœur de tout amour sensuel, ô Cécile, digne de toute louange! Tu t'es présentée à ton Créateur comme une épouse immaculée, dont le martyre a comblé la félicité; il t'a admise aux honneurs d'épouse comme une vierge sans tache.

« Le Seigneur, dans les conseils de sa sagesse, a voulu couronner ton front de roses odorantes et suaves, ô vierge sacrée! Tu as été le lien entre deux frères pour les réunir dans un même bonheur, et ta prière est venue à leur aide. Abandonnant le culte impur de l'erreur, ils se sont montrés dignes de recevoir la miséricorde de Celui qui est né de la Vierge, et qui s'est laissé répandre pour nous comme un parfum divin.

« Tu as méprisé les richesses de la terre dans ton ardeur de posséder le trésor du ciel; dédaignant les amours d'ici-bas, tu as choisi ta place dans les chœurs des vierges, et ta sagesse t'a conduite à l'Époux céleste. Tu as vaillamment combattu, tu as terrassé, par ton mâle courage, les assauts du démon pervers, ô toi, l'honneur des athlètes du Christ.

« Tu es le très-saint temple du Christ, la demeure éclatante du Christ, la maison très-pure du Christ, glorieuse Cécile, auguste martyre! Daigne répandre la splendeur de ton intercession sur nous qui célébrons tes louanges.

« Éprise de la beauté du Christ, fortifiée par l'amour du Christ, soupirant après les délices du Christ, tu parus morte au monde et à tout ce qui est dans le monde, et tu fus trouvée digne de l'éternelle vie.

« Un amour immatériel te fit dédaigner l'amour des sens; tes paroles vivifiantes et remplies de sagesse engagèrent ton époux à demeurer vierge avec toi; avec lui maintenant tu es associée au chœur des anges, ô martyre, digne de toute récompense.

« Un ange de lumière t'assistait toujours; préposé à ta garde, il t'environnait d'une splendeur divine; son bras écartait l'ennemi qui cherchait à te nuire; il te conserva chaste et pure, toujours agréable au Christ par la foi et la grâce, ô Cécile!

« Tu cherchais le baptême, ô Valérien! un envoyé d'en haut t'apparut;

il éclaira ton esprit en te déclarant les saints oracles; il t'inscrivit pour les chœurs du ciel, lorsque tu combattais encore sur la terre.

« Tu as quitté, ô Tiburce ! l'erreur empestée, et tu as aspiré l'odeur la plus excellente, la science divine. Foulant aux pieds cette vie périssable, tu t'es élancé avec ardeur vers la véritable vie ; tu as cru de toute ton âme à la Trinité, et tu as combattu pour elle comme un vaillant guerrier.

« O Cécile ! le désir de posséder Dieu, l'amour qui procède du plus intime de l'âme, l'ardeur divine, t'ont enflammée tout entière ; ces sentiments ont fait de toi un ange dans un corps. Intrépide, tu as tendu le cou au glaive, ton sang a consacré la terre qui le recevait, et ton âme, en traversant les airs, les a sanctifiés.

« Les trois jeunes hommes changèrent en rosée les flammes de la fournaise, et toi, ô Cécile ! par la vertu de la rosée baptismale, du milieu des ardeurs de ton bain enflammé, tu chantais comme eux : « Soyez béni, ô le Dieu de nos pères ! »

« Tu es le jardin fermé, la fontaine scellée, la beauté réservée, l'épouse glorieuse qui brille sous le diadème, le paradis fleuri et divin du Roi des armées, ô Cécile, pleine de Dieu ! »

Au onzième siècle, entre les faits dont la série forme l'histoire du culte de la grande martyre, nous constaterons la dévotion particulière que l'illustre pontife saint Grégoire VII éprouva pour elle. Il renouvela l'autel de la basilique Transtibérine, l'orna d'une statue de la sainte en argent, et le dédia solennellement en 1075, troisième année de son glorieux pontificat. L'inscription qui rappelle ce grand souvenir fut descendue dans la crypte où on la voit encore, lorsque l'on refit l'autel au treizième siècle. Elle est conçue en ces termes :

DEDICATVM EST HOC ALTARE
DIE III MENSIS IVNII PER DNVM
GREGORIVM PP. VII. ANNO DNI MLXXV

Deux ans auparavant, le 17 septembre 1073, Hubald, évêque de Sabine, avait dédié l'autel renouvelé, dans la salle du bain où Cécile fut couronnée martyre. Nous prenons acte de cette particularité qui maintient la tradition sur un lieu si sacré.

Un souvenir de Cécile, qui se rapporte également au onzième siècle, se rencontre à Monte Gargano, dans la Pouille. La célèbre grotte qui est le sanctuaire principal du grand archange Michel dans l'Occident, est fermée par de magnifiques portes en bronze qui furent exécutées à Constantinople en 1076, aux frais d'un pieux personnage, nommé Pantaleone. Elles sont divisées en vingt-quatre panneaux, tous consacrés à la gloire des saints anges, et sur lesquels sont retracés les faits bibliques qui ont rapport à l'intervention de ces esprits bienheureux en faveur des hommes. Pour compléter la série, l'artiste byzantin a eu recours aux Actes des martyrs, et, sur le vingt-quatrième panneau, il a représenté l'ange couronnant Cécile et Valérien, après le baptême de ce dernier. (Dantier, *les Monuments normands en Italie et en Sicile.*)

Le douzième siècle est représenté par une peinture murale que l'on voit à Rome, dans une crypte située sous la basilique de Saint-Laurent-hors-les-Murs. Sainte Cécile y est peinte, la couronne en tête; elle a pour pendant sainte Catherine. Cette fresque a été reproduite en couleur dans la collection des peintures des catacombes, publiée par le gouvernement français, sur les dessins de M. Perret.

Au treizième siècle, le 15 août 1282, Bernard de Chatenet, évêque d'Alby, posait la première pierre de son église cathédrale, l'une des plus étonnantes productions de l'architecture ogivale en France, et le plus imposant des monuments élevés à la gloire de Cécile. L'église antérieure était déjà sous son vocable, et elle n'est pas la seule cathédrale qui ait été élevée sous le nom de la vierge romaine. En Allemagne, celle de Werden s'honore pareillement de ce glorieux patronage. (Cahier, *Caractéristiques des saints.*)

Construite en briques et noircie par le temps, terminée à l'extrémité occidentale par une immense tour qui s'élève sur quatre galeries, à 400 pieds au-dessus du niveau des eaux du Tarn, Sainte-Cécile d'Alby, avec son aspect sévère, ses lignes sans agrément, et ses murs qui montent à 115 pieds de hauteur, sans autres saillies que des contre-forts arrondis en tourelles, semble d'abord une forteresse redoutable, plutôt qu'un temple consacré à la gracieuse vierge dont elle porte le nom. Mais dès qu'on a franchi le riche porche flamboyant accolé au flanc droit de l'édifice, il ne paraît point au-

dessous de l'honneur auquel il a été appelé, d'être le radieux sanctuaire de la Reine de l'harmonie. Ce vaste édifice, sans piliers et sans transept,



Fig. 152. — La cathédrale d'Alby.

qui lance l'ogive de ses voûtes à la hauteur de 92 pieds au-dessus du pavé, et autour duquel rayonnent vingt-neuf chapelles, semble s'animer aux yeux du pèlerin, non-seulement par le jeu élégant et grandiose de ses arcs et de ses voûtes, mais encore par la concentration dans son enceinte

des deux grands moyens de la statuaire et de la peinture, dont l'emploi, combiné avec la construction même, fait de cet édifice l'église la plus complète qui s'élève en-deçà des Alpes. Au point de vue architectonique, on ne saurait trop admirer l'art merveilleux avec lequel sont fondus dans une même œuvre les développements qu'a suivis le style ogival du treizième siècle au quinzième, sans que la moindre incorrection, une transition heurtée, viennent offenser le goût en altérant la grâce et la pureté des lignes. Un admirable jubé posé, pour ainsi dire, sur le pavé et percé de cinq ouvertures, arrête la vue aux deux tiers de la nef, et ménage, pour une seconde surprise, la magnificence imprévue d'un chœur digne de compléter un tel édifice. Derrière cette riche clôture, le chœur se développe à l'aise, circonscrit par un pourtour très-orné qui laisse un espace suffisant au développement des collatéraux factices, dont l'illusion est complète.

La construction de cet ensemble dura deux siècles, et l'œuvre fut successivement reprise par les évêques Berald de Falguès, Jean de Sayo, Guillaume de la Voulte, et enfin Louis d'Amboise, qui célébra la dédicace le 23 avril 1480. Nous parlerons plus loin des peintures qui décorent cet admirable édifice; quant à la sculpture, c'est principalement au quinzième siècle qu'elle s'appliqua à produire sa part dans l'ornementation; mais son triomphe fut la décoration du jubé et du chœur. A l'intérieur de celui-ci, le sculpteur a conçu et réalisé l'idée d'un vaste concert d'anges, distribués à chacune des stalles, tous ayant un instrument de musique et exécutant la louange divine. Au centre et au-dessus de la porte principale, par laquelle le jubé communique avec la nef, sous un dais richement sculpté, parée des atours d'une grande dame du quinzième siècle, Cécile, la reine de l'harmonie, supportant un petit orgue dans sa main gauche, préside au concert; mais, comme au festin des noces, la mélodie céleste que son âme perçoit l'enlève au charme de la musique d'ici-bas, toujours imparfaite; elle renverse la tête en arrière, et l'on sent qu'elle va défaillir dans l'extase. Cette statue de petite dimension, remplie de naïveté et admirablement belle, est regardée avec raison comme le principal morceau de sculpture de la merveilleuse cathédrale.

Pour revenir au treizième siècle, dont les décorations de ce somptueux édifice nous ont un peu écarté, il nous faut parler du cardinal Jean Cholet,

évêque de Beauvais, qui posséda à Rome le Titre de Sainte-Cécile. En 1283, son zèle pour le culte de la grande martyre le porta à reconstruire avec magnificence l'autel de la Confession, qui avait été consacré deux siècles auparavant par saint Grégoire VII. Sauf les décorations qu'il reçut à la fin du seizième siècle et dont nous parlerons bientôt, cet autel est celui qui existe encore aujourd'hui. On y lit toujours l'inscription que Jean Cholet y plaça à la fin du treizième siècle. Elle est ainsi conçue :

HOC OPVS FECIT ARNVLFVS ANNO MCCLXXXIII

Vasari pense que cet Arnulphe est le célèbre décorateur Arnolfo di Lapo. L'ornementation de l'autel consiste en un riche travail de mosaïque, qui a pour centre une vaste plaque du beau marbre violet connu sous le nom de *Paonazzetto*. L'œuvre d'Arnolfo se complète par un *ciborium*, formé de quatre colonnes de ce marbre noir, tacheté de blanc, que les Italiens nomment *Preconesio*.

Le même siècle vit fleurir le célèbre peintre Cimabué, qui, parmi ses œuvres, devenues si rares, nous a laissé un tableau sur bois en l'honneur de sainte Cécile. Cette peinture, destinée à une église de Florence autrefois dédiée à la sainte et détruite depuis, passa à celle de Saint-Étienne, d'où elle a été transférée au musée, en 1844. Nous donnons dans notre ouvrage cette importante peinture qui tient à l'histoire de l'art. Cimabué a représenté Cécile, assise sur une chaire, dans toute la solennité des mosaïques byzantines. Cette grande figure, ornée d'un voile et enveloppée dans une large draperie bleu foncé, a la main appuyée sur le livre des Évangiles et tient de l'autre une palme. Huit petits sujets, empruntés aux Actes, accompagnent comme encadrement la figure principale. On voit par cette représentation que le treizième siècle n'avait pas encore assigné d'attribut particulier à sainte Cécile.

Rome nous offre aussi d'anciennes peintures relatives à l'histoire de sainte Cécile, dans l'église de Saint-Urbain, à la Caffarella, dernier débris du pagus Triopius. Ces peintures se rapportent au treizième siècle, et ont paru assez importantes à d'Agincourt pour mériter d'être reproduites dans son grand ouvrage, où malheureusement elles sont par trop réduites. Nous

rapportons au treizième siècle, et non au neuvième, comme on l'a fait trop légèrement, les intéressantes peintures à compartiments, qui ornaient autrefois le portique de la basilique de Sainte-Cécile, et dont une seule a été sauvée. Les autres ne sont plus connues que par les dessins qu'on eut soin d'en prendre avant qu'elles eussent totalement péri, et qui se conservent dans la bibliothèque Barberini. Les gravures qu'en publia Bosio dans son édition des Actes de sainte Cécile sont très-imparfaites. La fresque conservée jusque aujourd'hui et transportée dans la basilique, représente dans un même encadrement la sépulture de la vierge par saint Urbain, et son apparition à saint Paschal; cette dernière partie est d'une naïveté pleine de grâce. La mitre, et plus encore le pluvial du pontife, ne permettent pas d'assigner l'époque de cette peinture avant le treizième siècle, et nous ne nous disputerions pas avec ceux qui croiraient devoir la descendre jusqu'au quatorzième. Nous donnons le dessin au trait de la partie de la fresque où est représentée l'apparition (fig. 150).

S'il nous reste peu de monuments des arts à l'honneur de sainte Cécile au quatorzième siècle, le quinzième en revanche montre les grands artistes de cette époque, si glorieuse pour la peinture chrétienne, consacrant à l'envi leur pinceau à sa gloire. Nous devons mentionner à leur tête l'angélique Jean de Fiesole, qui a su donner une place si distinguée à la vierge romaine dans le groupe des saints, qui est comme la frange de son beau tableau du *Couronnement de la Madone*, au musée du Louvre. L'immortel artiste n'a pas laissé de composition tant soit peu étendue sur sainte Cécile; mais il est aisé de reconnaître que le type de la sainte martyre lui était familier, et qu'il l'eût traité avec son inspiration ordinaire, si l'occasion s'en fût offerte. Nous n'avons qu'une peinture de lui où sainte Cécile est traitée de face, et elle fait vivement regretter qu'un tel sujet n'ait pas été plus souvent réclamé de ses pinceaux. Sur un reliquaire peint pour l'église de Santa-Maria-Novella, à Florence, il a représenté l'Annonciation et l'Adoration des Mages, et au-dessous, comme support à ce tableau, étaient placées dix petites figures de saintes, entre lesquelles il faut compter la Madone. Il y a sainte Catherine de Sienne, sainte Apolline, sainte Marguerite, sainte Lucie, sainte Marie Magdeleine, sainte Agnès, sainte Cécile, Sainte Dorothée et sainte Ursule. (Cartier, *Vie de frà Angelico de Fiesole.*) Nous

reproduisons la sainte Cécile en la laissant accompagnée de sainte Agnès et de sainte Dorothée, ses voisines. Il nous eût coûté de ne pas recueillir au moins cet hommage rendu à notre héroïne par le prince de la peinture chrétienne au quinzième siècle (fig. 153).

Son contemporain, le Flamand Jean de Bruges, appelé Van Eyck, a laissé deux petits volets peints selon sa manière naïve, et représentant, l'un d'eux, sainte Cécile au clavier d'un orgue, et l'autre, un groupe de saintes chantant la louange divine. Nous donnons aussi le dessin de cette peinture



Fig. 153. — Sainte Cécile peinte par Angélique de Fiesole, entre sainte Agnès et sainte Dorothée.

célèbre d'un si grand artiste. Nous eussions été heureux de pouvoir y joindre quelque échantillon de la série des fresques sur l'histoire de sainte Cécile que Taddeo Bartolo avait peintes dans l'église de Saint-Dominique, à Pérouse. Elles ont péri sans qu'il en soit demeuré la moindre trace.

Mais nous ne devons pas omettre de parler d'une charmante fresque du même temps, conservée à Rome dans la sacristie de l'église de Santa-Maria *del divino Amore*, qui fut autrefois celle de Sainte-Cécile *de Domo*. Cette fresque représente le couronnement de Cécile et de Valérien par l'ange. Tiburce et Urbain, vêtu en pape, accompagnent la scène. Une impression de piété et de paix règne sur tout l'ensemble, et rappelle, quelle que soit la différence du pinceau, ces merveilles de recueillement et de placidité que

savait produire celui d'Angélique de Fiesole. Nous donnons la chromolithographie de ce tableau inédit du quinzième siècle, complétement ignoré jusqu'ici, et qui se rattache d'une manière touchante au lieu même de la naissance de Cécile.

Pinturicchio voulut être à son tour un des peintres de l'illustre vierge. Il est resté de lui un petit tableau, conservé au musée de Berlin, et représentant le martyre de sainte Cécile, comme sujet principal, auquel se rattachent trois compartiments de moindre étendue. On y reconnaît la manière vive et la puissante imagination du peintre. Nous nous bornons à reproduire la scène principale. On sera peut-être surpris de voir sur ce tableau et sur une quantité d'autres représentations du martyre de sainte Cécile, au quinzième et au seizième siècle, la sainte placée dans une chaudière. L'étonnement cessera, quand on se rendra compte de l'impuissance où l'on était alors de comprendre ce que pouvaient être les bains de vapeur que les anciens prenaient dans le *caldarium* de leurs thermes. Les artistes devaient bien éprouver quelque embarras à expliquer les paroles des Actes, où l'on raconte comme un prodige que les membres de Cécile qui auraient dû être inondés d'une sueur violente, en furent totalement préservés. Si la martyre eût été plongée dans l'eau bouillante, la remarque serait au moins étrange; mais au moyen âge, où l'on voit commencer cette manière de rendre la scène du martyre de sainte Cécile, l'archéologie n'était pas là pour faire comprendre aux artistes dont nous parlons un genre de bain qui n'entrait pas dans les habitudes de leur temps. Comment d'ailleurs leur eût-il été possible d'exprimer par la peinture l'action du prodige sur la sainte en prières dans la salle du caldarium? Plus tard, Jules Romain et Guido Reni, qui comprenaient mieux les usages des anciens, ont senti que l'on ne pouvait guère représenter le martyre de sainte Cécile qu'en figurant la sainte à genoux, couverte de ses habits et tendant le cou au licteur. Un seul peintre, Lionello Spada, qui a vécu du seizième au dix-septième siècle, a essayé de représenter sainte Cécile au milieu des vapeurs embrasées. Son tableau est à Bologne, dans l'église de Saint-Michel del Bosco.

Nous renvoyons au seizième siècle les charmantes fresques de Francia, qui ne mourut qu'en 1533; mais, pour être tant soit peu complet, il nous

faudrait pouvoir signaler comme elles le méritent les miniatures des manuscrits liturgiques, bréviaires, missels et livres d'heures au quinzième siècle. Nous reproduisons dans notre ouvrage la copie au trait d'une page du célèbre bréviaire du cardinal Grimani; mais combien il nous eût été plus agréable de pouvoir donner ici la magnifique miniature du missel de Jacques Juvénal des Ursins, qui représentait d'une manière ineffable le couronnement de Cécile et de Valérien par l'Ange! Ce missel que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de l'art des miniaturistes français, dont l'école a été célébrée par Dante lui-même dans la *Divine Comédie* (PURGATOR., *Cant.* XI), et était reconnue comme supérieure à toutes celles de l'Europe, fut conservé à la France en 1861, par le dévouement de M. Ambroise-Firmin Didot, et acquis ensuite par la ville de Paris, pour être le principal ornement de la bibliothèque de l'Hôtel de ville. Ce souvenir, hélas! n'excite plus aujourd'hui que d'amers regrets, lorsqu'on est contraint de se rappeler que dix ans après, durant l'envahissement de la barbarie dans la capitale de la France, un tel monument a misérablement péri dans les flammes allumées par le pétrole.

En terminant notre excursion à travers les œuvres de la peinture consacrées à sainte Cécile par les artistes du quinzième siècle, nous devons remarquer ici, à propos des deux volets peints par Jean de Bruges, que c'est seulement de ce siècle que date l'usage de peindre la sainte avec un instrument de musique. Depuis, cet accessoire est devenu comme obligé dans toutes les représentations de sainte Cécile, qui n'ont pas pour objet d'exprimer quelque trait particulier de sa vie; jusqu'alors, le symbole de la musique n'apparaît nulle part comme attribut spécial de la martyre. Une tradition qui n'a rien d'historique est sortie insensiblement de cette pratique devenue comme universelle, et il existe une suite d'auteurs se copiant tous les uns les autres, qui ont répété que sainte Cécile était une très-forte musicienne, qui s'accompagnait des instruments dans le chant des louanges de Dieu. Assurément il serait téméraire d'affirmer qu'il n'en a pas été ainsi; mais les Actes, document unique sur la vie de l'illustre matrone romaine, n'en parlent ni directement, ni indirectement. Doit-on pour cela voir un inconvénient dans un poétique préjugé issu de la liberté qu'ont eue de tout temps les artistes de suivre les élans de leur génie,

conjointement avec les données de l'histoire? Ce n'est pas nous assurément qui aurons la barbarie d'improuver cette innocente nouveauté, qui, par le laps de temps, n'en est déjà plus une.

On voit évidemment que les peintres ont été entraînés à cette licence par les premières paroles de l'Office de sainte Cécile, extraites des Actes : *Cantantibus organis, Cæcilia Domino decantabat.* Il est vrai que les *organa* dont il est ici question, n'étaient rien moins qu'un concert spirituel. On a vu ci-dessus par le récit qu'il s'agit des accords profanes qui retentissaient dans la salle du festin nuptial, au milieu des pompes du mariage de Valérien et de Cécile. Les Actes continuant le récit nous apprennent que Cécile se dérobait à tout ce fracas, en chantant silencieusement dans son cœur, *in corde suo*, un verset de David, par lequel elle demandait à Dieu d'être assistée de son secours dans la lutte qui allait bientôt s'ouvrir pour elle. Le chant de Cécile était donc d'une nature toute différente de celui qu'entendaient les convives, et sa mélodie bien supérieure à tous les concerts de la terre. C'est cette supériorité même qui dans le principe a inspiré aux artistes l'heureuse idée de représenter Cécile avec les attributs de la Reine de l'harmonie, et l'Église a béni cette pensée. Le plus séduisant de tous les arts, celui qui complète par son concours les hommages que la terre rend à Dieu, n'avait-il pas droit de recevoir pour patronne celle qui dès ici-bas sut dépasser les concerts de la terre, et réaliser dans son cœur l'union avec les concerts immatériels des esprits angéliques? L'apôtre ne nous enseigne-t-il pas que le chrétien ne doit pas se borner à prier, mais encore qu'il doit chanter à Dieu dans son cœur : *Cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino* (EPHES., V); et n'est-ce pas un indice de l'abaissement du sentiment chrétien, que le mutisme d'une âme, qui semble n'avoir plus besoin du chant pour compléter la prière, et lui donner sa forme supérieure? Les saintes Écritures, formule inspirée de notre prière à Dieu, ne sont que chant et poésie; mais qu'il est petit le nombre de ceux qui aujourd'hui ont recours aux Psaumes, comme le fit à ce moment Cécile, pour louer le Seigneur et lui demander ce qu'ils désirent! L'auteur contemporain de la vie de sainte Catherine de Sienne nous apprend combien cette admirable sainte avait présente dans son souvenir la situation de Cécile en ce moment solennel, et comment, pour obtenir le secours





SAINTE CÉCILE DIRIGEANT UN CONCERT DE VIERGES

tableau de l'Agneau de van Eyck

céleste, elle recourait avec transport à cette même strophe du roi-prophète que Cécile avait chantée dans son cœur.

Il n'y a donc rien à retrancher dans l'acclamation de la terre vers Cécile, lorsqu'elle la célèbre comme la musicienne par excellence; il suffit seulement de ne pas aller chercher la raison de cette attribution dans un fait qui n'a pas de fondement historique, et de saisir la relation délicate entre les deux musiques dont Cécile est devenue le lien merveilleux. Ce caractère manquait encore à l'ensemble de ses grandeurs, et la Providence divine a voulu qu'un jour il lui fût attribué pour durer jusqu'à la fin des siècles. Aujourd'hui encore, malgré la froideur universelle et l'abaissement de l'art, la fête de sainte Cécile ne passe point inaperçue, partout où la musique est l'objet d'un intérêt plus ou moins sérieux.

Dans ces concerts annuels qui ramènent au pied des autels tant d'hommes entraînés le reste de l'année par les préoccupations mondaines, les chefs-d'œuvre peuvent être rares, l'exécution défectueuse, les motifs ou insignifiants, ou trop souvent empruntés à des sources profanes; mais il sera toujours beau de voir le plus séduisant des arts amené, chaque année, à confesser que le sentiment supérieur de l'harmonie émane de la pureté du cœur et des sens, si divinement symbolisée dans Cécile. C'est alors que, dans plus d'une âme, l'attrait céleste cherche à pénétrer, qu'il sollicite l'homme d'aspirer à des concerts plus harmonieux et plus durables que ceux de ce monde de douleurs, où le péché brisa les cordes de la lyre, qui ne se sont jamais rejointes que par instants fugitifs, et qui ne résonnent d'un son plein et parfait que lorsque l'homme les emploie à célébrer son Créateur, de concert avec les esprits angéliques.

Mais il est temps de rentrer dans Rome et d'y glaner encore quelques traits de l'histoire de notre héroïne, qui se rapportent au quinzième siècle. Nous voyons, dans les dernières années de ce siècle, le cardinal Laurent Cibo, neveu d'Innocent VIII, titulaire de la basilique, comme l'avait été son oncle, y entreprendre d'importantes restaurations. Entre autres, il fit réparer à neuf la chapelle du Bain, où l'on voit encore aujourd'hui ses armes; mais il respecta l'autel et le pavé de cet auguste sanctuaire, qui ont conservé jusqu'aujourd'hui le caractère du moyen âge.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans jeter un coup d'œil attristé sur

les catacombes romaines, qui depuis des siècles ne comptaient plus, pour ainsi dire, parmi les sanctuaires de la ville sainte. L'enlèvement des corps des martyrs au neuvième siècle et leur translation dans les basiliques de la ville avaient peu à peu éteint le pieux intérêt dont Rome souterraine fut si longtemps l'objet. En perdant les martyrs, elle avait perdu ses trésors. Ses nombreuses cryptes n'auraient pu se maintenir qu'au prix de réparations continuelles, et nous avons vu qu'un des motifs qui portèrent les papes du huitième et du neuvième siècle à en retirer les saintes reliques, fut en particulier l'état de délabrement dans lequel ces immenses souterrains étaient tombés. Les ruines s'accumulèrent d'année en année, et, de toutes parts, des éboulements vinrent intercepter les voies. Une sorte de terreur semblait planer sous ces voûtes que les pèlerins ne visitaient plus. A peine demeura-t-il quelque quartier très-restreint qu'un reste de dévotion fréquentait encore, au voisinage d'un petit nombre de basiliques situées hors les murs. Les troubles politiques dont Rome ne cessa d'être le théâtre depuis le dixième siècle jusqu'à la fin du moyen âge, y rendaient d'ailleurs l'existence des papes trop précaire, pour qu'il leur fût possible d'entreprendre de grands travaux. La nomenclature des cimetières s'était cependant conservée; mais, avec le temps, des confusions inévitables s'y introduisirent. Nulle part cet inconvénient ne fut plus sensible que sur la voie Appienne, si riche de souvenirs chrétiens, et sur les deux côtés de laquelle s'étendaient les plus célèbres hypogées. On en vint jusqu'à perdre la notion du lieu précis où était situé le cimetière de Calliste. Quelques galeries cémétériales étaient demeurées accessibles autour de la basilique de Saint-Sébastien, non loin du célèbre puits où avaient été cachés les corps des saints apôtres. On voulut y voir l'œuvre de Calliste, et peu à peu, à l'aide du *Liber pontificalis* mal compris, une crédulité inventive alla jusqu'à assigner dans ces corridors vulgaires la place et les noms de chacun des papes qu'on savait avoir reposé sur la voie Appienne. Les Bollandistes ont publié, à ce sujet, un curieux document qui nous apprend comment ces arrangements étaient encore entendus dans le cours du seizième siècle. (*Acta SS.*, t. III. *Aprilis.*)

Naturellement, il avait bien fallu découvrir une alvéole pour l'assigner à Cécile, que l'on savait, par les Actes, avoir été ensevelie près des pontifes.

Cette assignation était déjà faite en 1409. Guillaume de Bois-Ratier, archevêque de Bourges, se trouvant à Rome en cette même année, descendit dans les cryptes de Saint-Sébastien, et, trouvant sans honneurs cette tombe qu'on lui disait avoir gardé durant six siècles le corps de la grande martyre, il fit décorer à ses frais ce sépulcre abandonné. Le temps a détruit le monument que la piété de Guillaume y avait élevé à Cécile; mais l'inscription qu'il y plaça est demeurée jusqu'à nos jours. On y lit ces paroles :

HIC QVONDAM RECONDITVM
FVIT CORPVS BEATAE CAECILIAE
VIRGINIS ET MARTYRIS
HOC OPVS FECIT FIERI REVERENDISSIMVS
PATER DOMINVS GVILLELMVS ARCIEPS
BITVRICENSIS ANNO DOMINI MCCCC NONO

Cette inscription devait contribuer à égarer de plus en plus l'opinion sur la véritable topographie de Rome souterraine. Qui jamais eût songé, avant ces années de notre siècle, où l'archéologie chrétienne rend chaque jour de si éminents services aux antiquités ecclésiastiques, à dresser la topographie des divers cimetières, à rechercher sur chaque voie les centres historiques, en un mot à refaire Rome souterraine? Qui songeait à consulter les fioles de Monza comme une carte routière des catacombes, même après que le savant Marini eut publié le diplôme de l'abbé Jean dans ses *Papiri diplomatici* (1805)? Les Itinéraires des pèlerins qui se succèdent à partir du septième siècle, gisaient incompris dans de savants recueils; mais qui pensait à leur consacrer un intérêt quelconque? Sur la voie Appienne, les éboulements avaient rendu inaccessible le centre même de Rome souterraine, la crypte papale et le *cubiculum* de Cécile. Si parfois les excavateurs à la recherche des corps saints ont traversé ces lieux, leur passage fut sans nulle conséquence, et bientôt les terres qu'il fallait déplacer pour passer d'une galerie explorée à une autre qui ne l'était pas, venaient fermer toute communication avec les vénérables sanctuaires dont nous jouissons aujourd'hui. Pour n'avoir pas su employer les secours dont nous venons de parler, les plus savants voyageurs dans Rome souterraine, malgré leur science réelle, ne purent jamais se démêler sur la voie Appienne. Bosio en est

venu jusqu'à confondre le magnifique cimetière de la voie Ardéatine avec celui de Calliste, et des hommes tels que Boldetti et Marangoni n'ont pu sortir des difficultés inextricables que leur présentait une question dont ils n'avaient pas tous les termes. Sans une topographie appuyée sur les faits, la vie de sainte Cécile ne pouvait être exactement racontée, et nous tenons à exprimer ici à M. de Rossi la reconnaissance personnelle que lui a vouée l'humble historiographe de l'illustre Romaine.

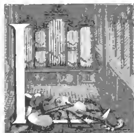




CHAPITRE XXII.

XVIe SIÈCLE.

Hommages de la peinture à sainte Cécile, au seizième siècle. — Francia. — Raphaël. — Fresques de la cathédrale d'Alby. — L'Académie de musique de Sainte-Cécile, à Rome. — Le cardinal Paul-Émile Sfondrate. — Il ouvre le tombeau de sainte Cécile dans sa basilique. — Témoignage de Baronius. — Piété et munificence de Clément VIII. — Statue d'Étienne Maderno. — Deuxième translation du corps de sainte Cécile. — Nouvelle confirmation de la véracité des Actes. — La chapelle du Bain. — Zèle de Sfondrate pour les divers monuments de sainte Cécile à Rome. — Sa sépulture et son épitaphe dans la basilique.



Le seizième siècle qui, dans ses dernières années, devait offrir un si glorieux triomphe à Cécile par la nouvelle translation de sa dépouille mortelle, se montra, dès le début, empressé de continuer par les arts le concert d'hommages que lui avait offert le siècle précédent. Le Pérugin, qui ne paraît pas avoir laissé d'œuvre ayant pour objet spécial sainte Cécile, avait formé deux élèves appelés à consacrer d'une manière splendide leur pinceau à la vierge romaine. Francia avait débuté dans son art en 1490, ayant déjà atteint sa quarantième année, et ce coup d'essai le fit inviter immédiatement à peindre une madone pour la chapelle de Jean Bentivoglio dans l'Église de Saint-Jacques à Bologne. C'est dans cette même église qu'il fut chargé plus tard de retracer les divers épisodes de la vie de sainte Cécile, dont les fresques sont encore si dignes d'admiration, dans l'état où les ont réduites les injures du temps et l'incurie des possesseurs. L'élite des élèves de Francia était

réunie autour de lui quand il travaillait à cette grande œuvre. On cite parmi eux Chiodarolo, Lorenzo Costa et Amico Aspertini. Nous donnons dans cet ouvrage la gravure de deux des sujets, le mariage de Cécile et sa sépulture. Le principal compartiment, aujourd'hui complétement effacé, représentait le martyre de la sainte, que la tradition a toujours affirmé avoir été l'œuvre de prédilection et toute personnelle de Francia. On ne peut plus s'en faire l'idée aujourd'hui que d'après une gravure au trait exécutée au commencement de ce siècle, dans une collection où toutes les fresques sont reproduites.

Un autre élève de Pérugin, plus jeune que Francia, mais destiné à approcher, plus que tout autre homme, de l'idéal dans la peinture, fut Raphaël. Nous n'avons pas ici à décrire la puissance de son génie, ni les chefs-d'œuvre qu'enfanta sa main; mais, restant dans notre sujet, nous dirons qu'il fut le peintre de Cécile, à qui cette gloire encore était réservée. A vingt et un ans (1504), il donnait le *Sposalizio*. L'année suivante, étant à Pérouse, son pinceau produisait entre autres une grande composition où était figuré le Christ mort entre les bras de sa mère. D'un côté on voyait saint Pierre et saint Paul; de l'autre sainte Cécile et sainte Catherine. Vasari, qui décrit ce tableau, nous apprend qu'il fut fait pour les religieuses de Saint-Antoine. Les airs de tête, les expressions et le bel agencement de ces figures furent alors regardés comme quelque chose d'entièrement nouveau. Au-dessus de cette composition, dans un cadre demi-circulaire, Raphaël peignit le Père éternel. Trois petits sujets de la Passion étaient retracés à la base du tableau : ils en furent détachés plus tard, et M. Quatremère de Quincy nous apprend même qu'ils ont été gravés. Quant au tableau principal, après avoir appartenu à la galerie Colonna, à Rome, il est passé à Naples, où il est devenu un des principaux ornements du musée Bourbon. (*Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël.*)

La renommée de ce jeune peintre, que n'éclipsaient à Florence ni Léonard de Vinci ni Michel-Ange, parvint aux oreilles de Jules II, et, dans l'année 1508, Raphaël fut appelé à Rome par le pontife, à qui Bramante l'avait recommandé comme étant de force à peindre les salles du Vatican. Le jeune artiste se mit à l'œuvre tout aussitôt, et commença à décorer la salle appelée *della Segnatura*. Pendant qu'il accomplissait ainsi la déco-

ration des *stanze*, il vint en pensée à Jules II de le distraire de cet immense travail, en lui faisant prendre part à l'ornementation d'une maison de campagne affectionnée de ce pontife. A six milles de Rome, près de Fiumicino, était un casino bâti par Innocent VIII, et dont Jules II voulait faire une résidence digne d'un pape. On appelait cette résidence la Magliana, du nom de la petite rivière dite le Magliano. Il fallait une chapelle à cette sorte de villa, qui était souvent un rendez-vous de chasse. Sous Jules II, le cardinal Alidossi fut chargé de présider aux décorations de cette chapelle, et, comme il mourut en 1511, il est évident que les fresques confiées à sa surveillance sont antérieures à cette date. Jules II lui avait conféré pour Titre la basilique de Sainte-Cécile; ce fut ce qui porta Alidossi à demander à Raphaël qu'il peignît dans la chapelle le martyre de la vierge romaine. Le grand artiste entreprit une vaste fresque, sur laquelle il représenta Cécile dans la chaudière, comme l'avaient fait Francia et tant d'autres peintres de cette époque; mais, par un anachronisme qui n'a pas été répété, il unit dans la même scène le martyre des saints Tiburce et Valérien auxquels des bourreaux tranchent la tête.

D'affreuses barbaries commises dans cette chapelle par un fermier, en 1830, ont fait périr cette précieuse peinture presque en entier. Cette homme trouva commode de se faire ouvrir une porte qui le mît à même d'assister à la messe dans une tribune attenante à la chambre qu'il occupait, et cette porte fut ouverte par ses ordres au beau milieu de la scène du martyre de sainte Cécile, dont il ne resta plus que quelques figures plus ou moins tronquées aux deux extrémités. On ignorerait pour toujours les conditions dans lesquelles Raphaël avait établi ce chef-d'œuvre, si nous n'en avions pas la gravure exécutée par Marc-Antoine Raimondi, que nous reproduisons dans ce volume. On connaît l'alliance qui s'établit entre Raphaël et ce célèbre artiste. Souvent Raphaël lui communiqua l'esquisse des œuvres qu'il se disposait à peindre; d'autres fois Marc-Antoine s'attacha à reproduire celles qui étaient déjà réalisées. Par bonheur, il avait consacré son burin à celle de la Magliana. On y retrouve le génie de Raphaël, mûri déjà par les travaux qu'il avait commencés dans les chambres du Vatican, et, si la gravure de Marc-Antoine laisse à désirer, surtout pour le personnage principal, on est heureux de pouvoir encore se faire une idée de la com-

position d'une scène digne de celui qui l'avait conçue et exécutée. Le gouvernement français a fait l'acquisition des débris de cette fresque qui ont été transportés sur toile; il a acheté également une autre peinture de Raphaël demeurée entière dans la même chapelle de la Magliana, et représentant le Père éternel avec des anges d'une incomparable beauté.

Ce ne fut pas seulement cette fois que Raphaël peignant les chambres du Vatican, fut appelé à consacrer son immortel pinceau à sainte Cécile. En 1512, une pieuse femme, nommée Hélène Duglioli, dont l'Église de Bologne célèbre chaque année la fête, eut l'inspiration de consacrer à sainte Cécile une chapelle dans une des églises de cette ville, appelée Saint-Jean *in Monte*. Raphaël fut chargé de peindre le tableau de l'autel, et s'appliqua à cette œuvre dans l'année 1513. Il avait à y faire figurer saint Paul, sainte Marie-Magdeleine, saint Jean l'Évangéliste et saint Augustin, qui représentent sans doute les patrons des donateurs. Avant de réaliser d'une manière définitive l'idéal qu'il poursuivait, Raphaël dut, selon son usage, produire plusieurs esquisses du futur tableau. C'est une de ces esquisses que grava Marc-Antoine, et que nous reproduisons dans ce volume. Enfin la peinture fut achevée, et tout aussitôt on reconnut en elle le progrès qui s'était opéré chez le grand artiste. La vigueur du ton, l'énergie des teintes, laissaient loin derrière elles toutes ses œuvres antérieures. On a cru reconnaître le concours de Jules Romain sur cette toile, par la manière dont les ombres un peu noires y sont dispensées. Avec quelque perfection que soient peints les quatre saints, la figure et la pose de Cécile ne tardent pas à absorber le spectateur et le subjuguent aux pieds de ce personnage principal. L'intention de Raphaël est d'exprimer la noble pensée qui a fait choisir sainte Cécile pour patronne de la musique. Aux pieds de la vierge sont épars les emblèmes de la musique profane; Cécile abaisse l'instrument qu'elle tenait dans ses mains, et, son ardent regard fixé au ciel, elle écoute dans un ravissement divin le concert que des anges exécutent avec transport au-dessus de sa tête. Un tel chef-d'œuvre a droit d'être compté parmi les principaux hommages qu'a reçus dans le cours des siècles la fille des Cæcilii.

Vasari a prétendu que Francia à qui Raphaël avait adressé son tableau, le priant d'en surveiller le décaissement, d'y réparer les accidents que le transport aurait pu causer, et d'y corriger même ce qu'il jugerait à propos,



SAINTE CÉCILE

aurait été saisi d'une telle impression, provenant d'admiration ou de jalousie, qu'il en serait tombé malade et en serait mort. Heureusement pour l'honneur de l'art catholique, ce récit est une fable, et la gloire de Francia ne s'est pas ternie par une faiblesse dont un sentiment si peu noble eût été l'occasion. La sainte Cécile de Raphaël fut commencée de peindre vers la fin de 1513, et achevée en 1514; Francesco Francia ne mourut qu'en 1533. Enfin, pour ne rien omettre de ce qui se rapporte à la fameuse sainte Cécile de Bologne, nous rappellerons que ce fut à la vue de ce tableau que le Corrége recevant tout à coup la révélation de son talent, s'écria : *Anch'io son pittore!*

L'instigatrice de cette grande œuvre, la bienheureuse Hélène Duglioli, mourut en 1520; elle put donc voir encore la sublime peinture qu'elle avait sollicitée. On l'ensevelit à Saint-Jean *in Monte*, dans sa chère chapelle de Sainte-Cécile.

En parlant de la sainte Cécile de Bologne, nous avons nommé Jules Romain, qui travaillait alors auprès de Raphaël et recevait ses leçons. Il entreprit plus tard de consacrer à son tour un tableau à sainte Cécile. Ce fut la scène du martyre qu'il choisit, non point à la manière de ses prédécesseurs, en y employant une chaudière comme accessoire; mais prenant le moment où la vierge, ayant triomphé des ardeurs du caldarium, les bras étendus en orante, s'apprête à recevoir le coup de la mort. Jules Romain n'a pas oublié de retracer, dans le pavé de la salle, les conduits par lesquels montait la vapeur embrasée. Nous publions dans ce volume une gravure de ce beau tableau, dans lequel il est aisé de reconnaître l'influence de Raphaël.

Nous aurions traité notre sujet d'une façon incomplète si, à propos de la peinture, nous ne revenions sur Sainte-Cécile d'Alby. Tandis que Raphaël peignait les chambres du Vatican, d'autres disciples du Pérugin entreprenaient en France, à l'honneur de la grande martyre, le plus vaste ouvrage à fresque qui jamais ait existé. Treize années, de 1502 à 1515, suffirent à l'achèvement de ce merveilleux travail qui ne comprenait rien moins que l'ornementation de la voûte tout entière d'un si immense édifice.

Des peintures antérieures ornent les chapelles, et sont dignes d'attirer l'attention; mais on les a vite oubliées, lorsque portant les regards sur cette

voûte de trois cents pieds de longueur, dont l'azur semble doubler encore la hauteur, et sur laquelle se jouent en enroulements infinis d'innombrables rinceaux d'acanthe, on retrouve tout à coup, et dans des proportions colossales, l'ornementation contemporaine des fresques du Vatican. Ces arabesques délicates qui semblent emprunter à l'albâtre sa blancheur et dont l'or seul rehausse les élégants contours, offrent d'inépuisables encadrements ménagés avec un goût exquis, et dont chacun est habité par des sujets et des personnages d'une grâce inouïe. Au centre de la voûte, les peintres ombriens se sont ménagé des espaces plus vastes sur lesquels s'épandent des sujets plus étendus, tirés de la Bible pour la plupart; mais on y admire particulièrement le couronnement de Cécile et de Valérien par l'ange, et la parabole des vierges sages, amenée ici à l'honneur de la glorieuse patronne. Des enroulements dont le champ est moins étendu, et qui parcourent la voûte tout entière, ont reçu chacun un saint et une sainte, qui, avec la pureté du dessin, la grâce et la simplicité des poses, représentent toute l'imagerie chrétienne. Les allégories, les écussons, les emblèmes sont jetés avec une profusion infatigable; et il faut de longues heures pour se rendre maître de ce superbe et gracieux ensemble qui dépasse par sa richesse, comme par son étendue, l'attente du pèlerin. A l'aspect de tant de merveilles, on sent que la France a rendu à Cécile, dans cette ineffable cathédrale, le plus splendide hommage que les arts lui aient offert sur la terre, et l'on bénit la mémoire des deux prélats Louis II d'Amboise et Charles de Robertet, qui conçurent une telle œuvre, et la firent exécuter avec des frais immenses dans l'espace de treize années. Les noms des artistes ne se sont pas conservés, mais, à la fraîcheur des peintures, on dirait que c'est hier seulement qu'ils ont déposé leurs pinceaux.

Il serait impossible de parcourir la série des peintures exécutées au seizième siècle par des artistes de renom en l'honneur de sainte Cécile. Nous nous bornerons donc à nommer pour l'Italie Guido Reni, Vanni, et Louis Carrache qui, marchant sur les traces de Francia, peignit dans le cloître de Saint-Michel *del Bosco*, à Bologne, une série de peintures, malheureusement effacées aujourd'hui, et représentant les divers traits de la vie de la grande martyre. Le grand peintre hollandais Lucas de Leyde voulut aussi illustrer son pinceau en traitant un si noble sujet. Il a représenté Cécile,

vêtue en grande dame du seizième siècle, et accompagnée d'un ange qui tient un orgue dans ses bras. Mais il est temps de rentrer dans Rome, où nous rappelle le triomphe de Cécile.

Le monastère que Paschal avait bâti, au neuvième siècle, près de la basilique, ne s'était pas maintenu, et le soin de desservir l'auguste sanctuaire passa successivement aux mains de diverses corporations. Enfin en 1527, il plut au Seigneur de le rendre à l'Ordre de saint Benoît. La pieuse abbesse des bénédictines de Sainte-Marie *in Campo Marzo*, Maura Magalotta, sollicita du pape Clément VII la faveur d'aller habiter le monastère de Sainte-Cécile avec celles de ses sœurs qui consentiraient à la suivre. Le pontife, qui était alors assiégé au château Saint-Ange par l'armée du connétable de Bourbon, accueillit avec empressement la proposition de la pieuse abbesse, et il data de la forteresse même la bulle qui assurait désormais d'une manière permanente à la basilique la célébration des offices divins, selon les intentions de son prédécesseur Paschal.

En 1584, Rome vit confirmer par l'autorité apostolique une nouvelle institution qui avait pour objet le culte de la grande martyre. Sous le pontificat de saint Pie V, une académie s'était formée dans le but de conserver les traditions de la bonne musique, et elle s'était placée sous l'invocation de sainte Cécile, qui recevait de plus en plus les honneurs de la chrétienté en qualité de reine de l'harmonie. Le pape Grégoire XIII voulut encourager de si louables efforts, et érigea solennellement par lettres apostoliques la nouvelle académie qui s'est maintenue jusqu'à nos jours, honorée de nombreux priviléges successivement accordés par les pontifes romains. Dès l'année 1576, une confrérie musicale s'était fondée à Paris, sous le vocable de Sainte-Cécile, dans l'église des Grands-Augustins, et avait été honorée des lettres patentes du roi.

Sur la voie Salaria, en 1578, un éboulement amena tout à coup la découverte d'une suite de corridors de l'un des cimetières de cette voie, avec les *cubicula* ornés de peintures qui les accompagnaient. Rome s'émut tout entière de cette apparition inattendue, ainsi que le rapporte Baronius. Tout le monde voulut visiter cette région de la Rome souterraine que l'on ne connaissait plus; mais peu de temps après, un second éboulement effaça l'entrée de la catacombe, et les sacrés cimetières demeurèrent plongés encore

dans les ténèbres qui les tenaient envahis depuis tant de siècles. Leur guide cependant venait de naître à Malte, Antoine Bosio, que Mgr Gerbet a appelé avec raison le Colomb des catacombes. Venu à Rome de bonne heure, l'apparition subite du cimetière de la voie Salaria dont il entendit parler dès ses jeunes années, fut pour lui une révélation de sa carrière future, et Rome souterraine devint sa conquête. Nous ne pouvons nous étendre sur l'importance des travaux gigantesques de ce grand homme; mais ceux de nos lecteurs qui nous ont suivi jusqu'ici, ont dû comprendre que la connaissance et l'appréciation de Rome souterraine sont le moyen principal de retrouver et de conduire l'histoire du christianisme dans Rome durant les trois premiers siècles. Les travaux si méritants de Bosio n'ont pas produit, il est vrai, tout ce qu'ils devaient produire. L'ordre chronologique dans la succession des cimetières, l'âge des fresques, des inscriptions, des monuments, des constructions, ne l'ont pas assez préoccupé, et en résumé le résultat de ses labeurs n'a pas été aussi fécond qu'il eût pu l'être; mais il lui reste la gloire d'avoir révélé Rome souterraine, qui, sans lui, était perdue de nouveau. Reprise en sous-œuvre de nos jours par la science archéologique, elle ne cesse de fournir sur l'unité de la foi et sur les origines chrétiennes des secours et des renseignements venus en leur temps, et qui nous mettent à même de tracer sûrement les annales de Rome chrétienne et de justifier de l'antiquité apostolique de nos croyances. On a vu à quel point l'histoire de Cécile est intimement liée à tout cet ensemble; mais, à ce moment, ce n'est plus dans les souterrains qu'il nous faut l'aller chercher; c'est au grand jour que la plus solennelle ovation l'attend.

En l'année 1590, Grégoire XIV monta sur le siége apostolique qu'il occupa à peine quelques mois; mais il eut le temps de promouvoir à la dignité cardinalice son neveu Paul-Émile Sfondrate, et le Titre qu'il lui conféra fut celui de Sainte-Cécile. Paul-Émile était né à Milan, en 1561. Son père était Paul Sfondrate, frère de Grégoire XIV; sa mère appartenait à la maison d'Este et se nommait Sigismonde. Les plus heureuses dispositions signalèrent la jeunesse de leur fils, et lorsqu'il fut en âge de choisir un état de vie, son attrait le dirigea vers l'Église. Il vint à Rome de bonne heure, et passa quelque temps dans la maison des Pères de l'Oratoire, à Sainte-Marie *in Vallicella*, où il eut encore le bonheur de connaître saint

Philippe Néri. La piété ardente du jeune Sfondrate s'enflamma encore dans la société de cet illustre serviteur de Dieu, et il puisa dans ses entretiens avec le saint vieillard cette charité envers les pauvres, ce zèle pour l'ornement du



Fig. 154. — Le cardinal Paul-Émile Sfondrate.

sanctuaire, cette religion fervente pour les martyrs, qui furent toute sa vie les principaux traits de son caractère.

Le jeune prélat, âgé alors de vingt-neuf ans, était absent de Rome lorsque la nouvelle de son élévation vint le surprendre. Il se rendit auprès de son oncle qui avait su toujours apprécier sa vertu, et qui voulut tout aussitôt l'employer dans ses conseils. La mort de Grégoire XIV rendit à son neveu

les pieux loisirs dont il avait toujours été si jaloux, et Rome le vit plus assidu que jamais aux œuvres de la piété et de la miséricorde. Pourvu de riches bénéfices par la munificence de son oncle, il n'en avait pas profité pour s'entourer d'un luxe que sa haute position eût légitimé aux yeux de tous. On avait vu ce cardinal-neveu habiter un palais dont les appartements, dépourvus de tentures et de tapisseries, attestaient qu'il songeait de préférence à vêtir les membres de Jésus-Christ. La cour pontificale avait admiré ce prince de l'Église qui ne souffrait sur sa table que de la vaisselle de terre, afin de pouvoir nourrir un plus grand nombre de pauvres. Tel avait paru Sfondrate au faîte des honneurs, tel il se montra tout le reste de sa vie. Le 25 janvier 1591 fut le jour où il prit possession du Titre de Sainte-Cécile.

La basilique, restaurée soixante ans auparavant par l'abbesse Maura Magalotta, réclamait déjà les sollicitudes de son cardinal titulaire. Elle avait souffert dans quelques parties, et d'ailleurs le cardinal ne la trouvait pas assez magnifique. Il entreprit une restauration générale, dans laquelle, tout en conservant le caractère antique et vénérable de l'édifice, il en consoliderait toutes les parties, et répandrait sur l'ensemble cet air de splendeur qui sied si bien aux églises de Rome.

Sfondrate voulut d'abord enrichir sa basilique des nombreuses et importantes reliques qu'il avait rassemblées à force de pieuses recherches, et souvent en employant la médiation de son oncle. Elles étaient contenues dans un grand nombre de châsses précieuses par la matière ou le travail, et, afin qu'elles fussent conservées plus dignement, il eut l'idée de les placer sous l'autel de la Confession. Mais l'espace accessible entre la masse de cet autel et la mystérieuse région des tombeaux ne suffisait pas pour offrir une retraite assez spacieuse à ce sacré dépôt. Le cardinal dut songer à agrandir le lieu, et, rempli d'un ardent désir de trouver le corps de sainte Cécile, il se décida à faire percer l'épais mur sur lequel reposait l'autel. Il pensait, avec raison, que les tombeaux ne devaient pas être éloignés de l'entrée, et d'ailleurs l'ouverture pratiquée dans la masse de l'autel devait correspondre directement au sépulcre de Cécile, puisque les fidèles faisaient descendre autrefois par ce conduit les linges qu'ils voulaient sanctifier et conserver en mémoire de la martyre. Dans l'attente d'une découverte qui devait répandre

tant de gloire et de consolation sur sa vie entière, Sfondrate, tout entier à ses pieuses émotions, avait ordonné aux ouvriers de ne travailler que sous ses yeux, et de suspendre toutes recherches durant les instants qu'il était contraint de passer hors de la basilique.

Enfin, le mercredi 20 octobre 1599, le cardinal commanda d'enlever le pavé aux abords de l'autel. On déblaya ensuite la terre qui se trouvait sous les dalles, et on dégarnit les fondations du mur qui fermait l'enceinte souterraine. Ce mur ayant été attaqué lui-même, et une ouverture pratiquée avec beaucoup d'efforts dans son épaisseur, les regards pénétrèrent enfin dans l'espace vide qui s'étendait sous l'autel. Deux sarcophages de marbre blanc, placés côte à côte, à trois pieds au-dessous du sol, apparurent aux yeux de Sfondrate. Ces deux tombeaux étaient directement sous l'autel qui leur correspondait par le conduit dont nous avons parlé.

Transporté d'une sainte joie, le cardinal songe à s'entourer de témoins respectables avant de procéder à l'ouverture des tombeaux. Il mande aussitôt l'évêque d'Isernia vice-gérant du cardinal-vicaire, Jacques Buzzi chanoine de la congrégation de Latran, et les pères Pierre Alagona et Pierre Morra de la Compagnie de Jésus. Ils arrivèrent bientôt accompagnés de plusieurs personnes de la maison du cardinal.

Après une nouvelle reconnaissance des lieux, on s'empressa d'ouvrir le premier tombeau, celui qui se trouvait le plus près de l'entrée du souterrain. Les ouvriers ayant enlevé la table de marbre qui le recouvrait, on aperçut dans l'intérieur un coffre en bois de cyprès. Ce cercueil ne présentait aucune trace de serrure, et la planche du dessus n'était point fixée avec des clous. Elle était fort mince et retenue au moyen d'une coulisse, en dedans de laquelle on pouvait la faire aller et venir. Sfondrate et les assistants furent quelque temps incertains sur les moyens qu'il leur fallait prendre pour ouvrir cette arche sacrée, que déjà tant d'indices leur désignaient comme celle-là même où reposait Cécile. Enfin le cardinal découvrit lui-même le moyen à employer, et de ses mains, tremblantes d'émotion, il enleva respectueusement le frêle obstacle qui dérobait la vue du corps de la vierge.

Le moment fut solennel. Après huit siècles d'obscurité et de silence, Cécile apparaissait encore une fois aux yeux des fidèles du Christ, dans l'ineffable majesté de son martyre. C'était bien encore dans l'intérieur du

cercueil l'étoffe précieuse, quoique un peu fanée par le temps, dont Paschal avait fait garnir les parois. Les siècles avaient respecté jusqu'à la gaze de soie que le pontife avait étendue sur les restes glorieux de Cécile, et à travers ce voile transparent, l'or dont étaient ornés les vêtements de la vierge scintillait aux yeux des spectateurs.

Qui pourrait décrire le tressaillement de ces cœurs catholiques auxquels le ciel accordait la faveur de saluer les premiers, sur la couche de son repos triomphal, la martyre de l'âge héroïque qui se révélait ainsi à l'Église romaine, en ces jours de tempêtes, comme pour encourager par sa présence les nouveaux combats, et pour en certifier la récompense? Ces héros de la foi catholique que l'on avait vus naguère verser leur sang, en Angleterre, en Hollande, et jusque sur les mers, dormaient aussi d'un sommeil de gloire, et Cécile se levant du tombeau leur souhaitait la paix, et proclamait par son exemple la vérité de cet oracle du Psalmiste : « Le Seigneur garde les ossements de ses serviteurs; il ne s'en perdra pas un seul. » (*Psalm.*, XXXIII.)

Mais qui n'eût aspiré à contempler de plus près la dépouille mortelle de l'épouse du Christ? Sfondrate leva enfin avec un profond respect le voile qui recouvrait le trésor que les mains d'Urbain et de Paschal avaient successivement confié à la terre, et les assistants eurent sous les yeux Cécile elle-même, dans toute la vérité de son sacrifice.

Elle était revêtue de sa robe brochée d'or, sur laquelle on distinguait encore les taches glorieuses de son sang virginal; à ses pieds reposaient les linges teints de la pourpre de son martyre. Étendue sur le côté droit, les bras affaissés en avant du corps, elle semblait dormir profondément. Le cou portait encore les cicatrices des plaies dont le glaive du licteur l'avait sillonné; la tête, par une inflexion mystérieuse et touchante, était retournée vers le fond du cercueil. Le corps se trouvait dans une complète intégrité, et la pose générale, conservée par un prodige unique, après tant de siècles, dans toute sa grâce et sa modestie, retraçait avec la plus saisissante vérité Cécile rendant le dernier soupir, étendue sur le pavé de la salle du bain. On se croyait reporté au jour où le saint évêque Urbain avait renfermé dans l'arche de cyprès le corps de Cécile, sans altérer en rien l'attitude que l'épouse du Christ avait choisie pour exhaler son âme dans le sein de son

Époux. On admirait aussi la discrétion de Paschal qui n'avait point troublé le repos de la vierge, et avait su conserver à la postérité un si grand spectacle.

L'arche de cyprès devait nécessairement remonter jusqu'à la sépulture de Cécile par saint Urbain. On sent aisément qu'il eût été impossible, au neuvième siècle, de transférer le corps de la martyre dans un cercueil si étroit, sans déranger l'attitude et peut-être même sans disjoindre les membres. On a dû remarquer que le *Liber pontificalis*, racontant les actes de religion du pontife Paschal envers la sainte, ne parle que de l'étoffe dont il fit garnir le cercueil, donnant assez clairement à entendre que ce cercueil existait antérieurement, et n'avait besoin que d'être décoré. La dimension assez faible du coffre de cyprès s'explique aisément par la nécessité de l'insérer dans un sarcophage. Les corps des saints Valérien, Tiburce et Maxime étaient dans un sarcophage semblable, mais étendus sur le dos, et simplement enveloppés de linceuls. Les savants protestants Platner, Bunsen, etc., dans leur grand ouvrage sur Rome (*Beschreibung der Stadt Rom*, t. III, part. III), ne voient aucune difficulté à faire remonter l'attitude du corps de la sainte à sa première sépulture; nous croyons avoir montré jusqu'à l'évidence qu'il faut rapporter au même temps le coffre de cyprès qui le contenait.

On dut procéder ensuite à la reconnaissance du second sarcophage; il était contigu à celui de Cécile, mais il s'enfonçait plus avant sous l'autel, vers l'abside. L'ouverture en ayant été faite, on y trouva trois corps étendus séparément, côte à côte, et enveloppés d'un linceul. Le premier avait les pieds dans la direction du côté droit de l'autel; la tête avait été enlevée. Le second corps était posé en sens contraire; la tête s'y trouvait, mais détachée du tronc, et les pieds étaient tournés vers la gauche de l'autel. Le troisième était couché dans le même sens que le premier, mais la tête était encore adhérente au corps.

Il fut facile de reconnaître et de discerner dans cet imposant triumvirat de martyrs, Tiburce, Valérien et Maxime. D'abord, l'inscription de Paschal qu'on avait sous les yeux énumérait dans ce même ordre les trois corps qu'il avait ensevelis auprès de Cécile. L'absence de la tête de celui qui occupait la première place ne permettait pas de douter que le corps appartînt à

Tiburce, dont le chef, et non celui de Valérien, était conservé dans une des châsses du trésor de la basilique. Le second ne pouvait être que l'époux de Cécile, décapité comme son frère, et l'on remarqua que les ossements des deux martyrs témoignaient d'une ressemblance étonnante, en sorte que l'on était à même de conclure que les deux frères avaient souffert la mort dans un âge à peu près semblable.

Quant au troisième corps, on ne pouvait douter qu'il ne fût celui de Maxime. Ce greffier d'Almachius n'avait pas eu la tête tranchée; il avait été assommé avec un fouet armé de balles de plomb. Le crâne offrait les traces les plus énergiques de ce supplice. On le trouva fracturé en plusieurs endroits, et, chose merveilleuse! la chevelure brune du martyr, collée de sang, était conservée tout entière, comme si le Seigneur eût voulu montrer en lui l'accomplissement littéral de cette promesse qu'il a faite à ses athlètes: « Pas un de vos cheveux ne se perdra. » (Luc, xxi.) Les ossements de Maxime attestaient une taille beaucoup plus élevée que celle des deux frères, et la tête était encore si adhérente au corps qu'il fallut beaucoup d'efforts à Sfondrate, lorsqu'il voulut, comme nous le dirons bientôt, la séparer du tronc.

Le sépulcre où reposaient Urbain et Lucius ne fut point découvert en ce jour. On savait par le diplôme de Paschal et par son inscription qu'il devait exister près des deux autres; mais Sfondrate était empressé de revenir au tombeau de Cécile, à laquelle appartenait la principale part de gloire dans cette seconde invention comme dans la première.

Il fit enlever le cercueil de cyprès du sarcophage de marbre qui le contenait, et on le transporta aux flambeaux dans une pièce attenante à l'église et au monastère, qui servait pour entendre les confessions des religieuses. On avait préparé à la hâte un autre coffre en bois, garni d'une étoffe de soie et fermant à clef. Sfondrate y déposa l'arche de cyprès qui contenait le précieux trésor auquel sa foi attachait tant de prix; il ferma ensuite la serrure du coffre extérieur, et le scella de son sceau. On dressa une estrade dans la pièce où était déposé le corps de Cécile, afin d'élever la châsse à la hauteur d'une fenêtre grillée qui donnait sur l'église, à l'extrémité de la nef latérale qui s'étend à gauche en entrant dans la basilique. On avait cependant laissé approcher plusieurs peintres, auxquels il fut permis de dessiner le corps de

la martyre. Le bruit d'une si importante découverte se répandit promptement dans Rome, et prépara l'explosion de l'enthousiasme qui éclata les jours suivants.

Sfondrate n'avait pas voulu procéder plus avant, ni consommer l'invention des martyrs, sans avoir invité le souverain pontife à venir lui-même



Fig. 155. — Clément VIII.

faire la reconnaissance d'un si sacré dépôt. A l'exemple de Jean qui courut plus vite que Pierre et arriva avant lui au sépulcre, mais s'abstint d'y entrer le premier, déférant l'honneur au chef du collége apostolique (JOHAN., cap. XX), Sfondrate, muni de la clef qui garantissait l'inviolabilité des reliques, et ayant donné les ordres convenables, partit en hâte pour Frascati, où Clément VIII était allé prendre le repos de la campagne. Baronius était en ce moment auprès du pontife. Nous emprunterons quelque chose à la

narration qu'il a donnée, dans ses Annales, du grand événement que nous racontons :

« Clément se trouvait retenu au lit par de violentes douleurs de goutte, et n'admettait personne à son audience ; mais lorsqu'il eut appris le motif de l'arrivée de Sfondrate, il voulut tout aussitôt voir le cardinal, et entendre de sa bouche le récit de l'événement. Le pontife écouta tout avec une joie extrême ; mais sa douleur fut grande de ne pouvoir, à cause de son infirmité, partir immédiatement pour rendre visite à une si grande martyre, et lui présenter ses hommages. Or il advint que ce contre-temps tourna à mon avantage ; car, tout indigne que j'en fusse, le pontife me donna commission d'aller reconnaître et vénérer le corps de sainte Cécile. Sans perdre de temps, Sfondrate repartit donc aussitôt pour Rome ; je l'accompagnai, et le jour même, nous entrâmes dans la ville, et arrivâmes sur le soir, pleins d'allégresse, au Titre de Sainte-Cécile.

« Je vis l'arche de cyprès qui avait été renfermée dans le sarcophage de marbre. Elle contenait les membres sacrés de Cécile. Un couvercle fort mince et légèrement endommagé servait à la fermer. J'admirai comment, après huit cent soixante-dix-huit ans, un coffre de simple bois, enfoui sous terre, privé d'air, ayant à combattre l'humidité du marbre qui le contenait, avait pu se conserver ainsi dans son entier, sans aucune disjonction ni avarie, mais toujours solide et résistant ; en sorte que chacun pouvait encore le toucher, le manier, lui donner en un mot les marques les plus vives de sa vénération, sans le léser en aucune manière. Son couvercle ductile était dans un tel état de conservation qu'on pouvait, sans aucun péril, l'ôter et le remettre, comme il arriva sans cesse, pendant plusieurs jours, pour satisfaire la dévotion de ceux qui désiraient voir et vénérer la sainte martyre dont il recouvrait le corps. » Nous avons démontré que l'on doit rapporter ce coffre de cyprès à une époque plus éloignée encore. Baronius reprend ainsi sa narration :

« Ayant donc considéré cette châsse avec une grande admiration, nous voûlumes voir enfin le corps sacré qu'elle renfermait. C'est alors que, selon la parole de David, *comme nous avions entendu, ainsi nous avons vu, dans la cité du Seigneur des armées, dans la cité de notre Dieu.* (*Psalm.* XLVII.) En effet, nous trouvâmes le vénérable corps de Cécile dans le même état où

nous avions lu qu'il avait été trouvé et remis dans le tombeau par le pape Paschal. A ses pieds étaient encore les voiles imbibés de sang; la robe dont parle le pontife était toujours reconnaissable à son tissu de soie et d'or, quoique endommagée par le temps.

« Immédiatement sur le corps de la sainte martyre, on remarquait d'autres tissus d'une légère étoffe de soie; leur dépression aidait à suivre la pose et l'inflexion des membres. On voyait avec admiration que ce corps n'était pas étendu comme ceux des morts dans leurs tombeaux; mais la très-chaste vierge était couchée sur le côté droit, comme sur un lit, les genoux rapprochés avec modestie, offrant plutôt l'aspect d'une personne endormie, et inspirant à tous un tel respect, que, malgré l'attrait d'une pieuse curiosité, nul n'osa soulever les vêtements pour découvrir ce corps virginal. Chacun se sentait ému d'une ineffable vénération, comme si l'Époux céleste, veillant sur le sommeil de son épouse, eût proféré cet ordre et cette menace : « *Ne réveillez pas ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même.* (*Cant.* II, 7.) »

« Nous vîmes, nous reconnûmes, nous adorâmes. Le lendemain, dès le matin, nous offrîmes à Dieu, sur l'autel de la Confession, le sacrifice de la Messe, pour la mémoire et l'honneur d'une si grande vierge et martyre et des autres saints ensevelis près d'elle. Nous repartîmes ensuite pour Frascati, afin de faire le rapport de ce que nous avions vu au souverain Pontife qui nous avait envoyé. Clément écouta notre récit avec satisfaction, et s'occupa tout aussitôt de la translation de cet auguste corps dans sa Confession, fonction qu'il déclara vouloir accomplir lui-même, à l'exclusion de tout autre prélat, de quelque dignité éminente qu'il fût revêtu. Le jour fut fixé à la fête même de sainte Cécile. » (BARONIUS, *Annal. Eccles., ad annum* 821.)

Nous suspendons ici le récit du grand annaliste; mais qu'il nous soit permis d'arrêter un moment le lecteur, pour considérer avec lui un des plus touchants caractères de l'Église catholique, si divinement exprimé dans les scènes que nous venons de raconter, et dans celles qui nous restent à décrire. Un homme d'État a dit de nos jours : « Le catholicisme est la plus grande école de respect qui soit sur la terre; » nous ajouterons que la religion, telle que l'enseigne et la pratique l'Église romaine, est la source intarissable de la plus haute et de la plus noble sensibilité qu'il soit donné à l'homme

d'éprouver en ce monde. C'est cette inépuisable tendresse qui produit chaque jour tant d'actes de dévouement dans son sein, qui enfante sans effort tant de généreux sacrifices, et entretient cet enthousiasme ardent et pur que les sectes séparées ne connurent jamais.

Or veut-on savoir où l'Église catholique en puise le secret? Sans doute, dans la doctrine et les exemples de l'Homme-Dieu; mais cet Homme-Dieu, depuis qu'il est remonté à la droite du Père, se plaît à reproduire dans les saints les traits admirables sous lesquels il s'est montré à nous. De là, dans l'Église, cet amour, ce souvenir incessant des héros qu'elle a produits, et par eux, en elle, ce développement toujours ancien et toujours nouveau du principe de charité. Ils vivent avec Dieu dans l'éternité bienheureuse; mais elle vit avec eux dans cette vallée de larmes, et de même qu'elle ne cesse de ressentir leur protection, de même aussi elle ne cesse de les aimer, de se délecter dans leur souvenir, de rechercher leurs traces, comme la voie lumineuse qui la conduit au Christ lui-même. Les personnes vraiment chères que la mort nous a ravies ne sont jamais totalement absentes de nous; car, ainsi que le dit le livre sacré, « l'amour est fort comme la mort » (*Cant.*, cap. VIII); quelle ne sera donc pas la confiance de l'Église qui sait que les saints, objet de son amour durant leur vie mortelle, sont plus vivants pour elle, plus occupés de ses destinées, plus tendres à son égard, maintenant qu'ils sont établis à la source même de l'amour éternel, qu'ils ne le furent aux jours où ils vivaient en ce monde, séjour de toutes les imperfections?

Voyez Clément VIII, vieillard austère, qui naguère différa deux ans entiers la réconciliation du Béarnais triomphant dans Paris, et implorant à genoux par ses ambassadeurs l'absolution de son hérésie; ce pontife, héritier de l'énergie de ses plus mâles prédécesseurs, et qui porta sans fléchir le poids de la catholicité dans ce siècle où Rome avait vu se détacher d'elle un si grand nombre de ses provinces d'Europe; voyez-le ému jusqu'au fond de sa grande âme, à la nouvelle que l'on vient de découvrir les restes d'une jeune femme chrétienne de l'âge des persécutions. Aussitôt que ses forces le lui permettront, il se rendra en personne pour vénérer ces ossements séculaires, il les arrosera de ses larmes de joie et d'attendrissement; il estimera l'un des grands événements de son pontificat, la translation que ses mains auront

faite du cercueil de Cécile dans une châsse splendide, pour laquelle il épuisera le trésor papal.

Un tel spectacle est incompréhensible, sans doute, pour quiconque n'est pas initié à la foi catholique; mais est-il rien cependant qui fasse mieux saisir la suprême moralité de l'Église, toujours éprise pour la vertu de ce fervent enthousiasme envers ceux qui l'ont pratiquée, sans que les siècles attiédissent en rien cette noble ardeur, sans que la durée d'un tel sentiment fasse autre chose que de le rendre plus touchant et plus vif? A six siècles d'intervalle, Paschal ressentit pour la vierge Cécile la respectueuse tendresse dont l'avait entourée Urbain, et, huit siècles après, la fille des Cæcilii retrouvait au cœur de Clément, sans aucun refroidissement, la pieuse affection que lui vouèrent Urbain et Paschal.

A ce moment pourtant, l'orgueilleuse réforme triomphait, les souvenirs les plus chers à tant de générations fidèles étaient foulés aux pieds, les ossements des saints protecteurs étaient jetés à la voirie; car ils rappelaient l'exemple de ces sublimes vertus qui n'allaient plus à un siècle émancipé des superstitions du papisme. Cependant, celle qu'on appelait la Prostituée de Babylone et que maudissaient tant de nations, Rome s'ébranlait à la nouvelle de la découverte du corps d'une jeune patricienne immolée pour la foi chrétienne sous les Césars, comme si un trésor destiné à enrichir tous ses habitants se fût tout à coup révélé. Quelle idée, quel sentiment représentait donc cette Romaine ensevelie depuis tant de siècles? Une pureté digne des anges, un dévouement inviolable à Dieu auquel elle s'était consacrée, un zèle ardent pour le salut des âmes et pour le soulagement des pauvres, une indomptable fermeté à confesser cette foi qui relève ainsi la nature humaine, un courage qui brava deux fois la mort; enfin ce charme inexprimable que de si sublimes vertus répandirent sur la grande martyre de Rome.

Tels étaient aux jours de son immolation, tels furent au neuvième siècle, tels furent à la fin du seizième, tels seront jusqu'à la fin des temps, les titres de Cécile à l'amour des enfants de l'Église. Les générations passées l'avaient aimée parce qu'elle leur frayait, par l'attrait de ses exemples, la voie qui mène à un monde meilleur, et voici qu'aux derniers jours d'un siècle à jamais fatal par les tristes défections dont il fut le théâtre, la grande martyre apparaissait tout à coup comme pour raviver l'étincelle du feu sacré.

Comment la catholicité n'eût-elle pas répondu à l'appel de Cécile ? Quoi d'étonnant que le Père du peuple fidèle, de ce peuple si cruellement décimé par l'hérésie, tressaille d'allégresse, et salue par les élans de son cœur l'heureuse et noble fille de l'Eglise romaine, toujours sa gloire et son appui ? Quoi d'étonnant que le pieux et docte Baronius dépose pour un moment cette plume immortelle qui avait raconté les mérites de Cécile, pour accourir à ce tombeau d'où elle semble se lever et dire au monde que l'Église du seizième siècle est encore l'Église de l'âge primitif, parce qu'elle est toujours l'Église de Jésus-Christ? Quoi d'étonnant que l'opulent et généreux Sfondrate consacre désormais son zèle et ses richesses à orner le triomphe de Cécile, quand on songe que ces saintes profusions ont pour objet de glorifier et d'encourager dans les cœurs catholiques les vertus qui forment l'éternelle auréole de la vierge martyre ?

Cette pompe, ces largesses, ces honneurs, ces transports d'un peuple tout entier, depuis le vieillard qui ceint la tiare jusqu'au plus humble des fidèles, ne rendraient pas à l'Église romaine cette moitié de l'Allemagne envahie par la révolte, ni l'Angleterre, ni la Suède, ni le Danemark, ni les cantons suisses, nations aliénées de leur mère commune pour des siècles; mais ils attesteraient que, au sein même de cette crise affreuse, la sainteté, la pureté de la vie, l'héroïsme du dévouement étaient à Rome l'objet d'un culte aussi fervent que jamais, et le temps viendrait où ces peuples fatigués d'incertitude et d'incroyance se tourneraient vers la patrie universelle où l'idéal de la vertu ne saurait jamais s'éteindre, puisqu'on l'y place sur les autels.

Sfondrate, à son retour de Frascati, fit faire de nouvelles fouilles, dans le but de retrouver le tombeau des saints Urbain et Lucius. On ne tarda pas à le découvrir. Paschal l'avait placé sous le sarcophage qui contenait l'arche de cyprès où reposait Cécile. Les deux corps étaient étendus côte à côte, mais en sens contraire. La tête du premier était dans la direction de la droite de l'autel, tandis que celle du second se dirigeait à la gauche. Chacun d'eux était dans son linceul particulier. Ces précieuses reliques furent réservées pour accroître encore par leur présence la splendeur de la fête que Clément avait fixée au 22 novembre.

Mais, avant cette solennelle journée, la piété de Sfondrate songea à prendre



SAINTE CÉCILE

Sculpture du commencement du dix-septième siècle, exécutée par E. Maderne. — Église de Sainte Cécile, à Rome



les dispositions convenables pour associer la postérité catholique aux joies qu'il avait ressenties en contemplant l'épouse du Christ dans son repos mystérieux. Un jeune et habile sculpteur, Étienne Maderno, fut chargé d'éterniser par son gracieux ciseau l'attitude de Cécile dans le tombeau. Le dessin fut levé avec une religieuse exactitude, et le brillant artiste de vingt-quatre ans, inspiré par un tel sujet, dota la statuaire chrétienne de ce chef-d'œuvre de grâce et de modestie, qui est l'une des principales gloires de la basilique transtibérine. Cécile vient d'adresser à Urbain ses dernières paroles; les trois jours d'attente sont écoulés; il est temps qu'elle s'élance vers le bien infini qu'elle a conquis. Par un suprême effort, elle s'isole de ceux qui l'entourent, en détournant sa tête. Son âme s'échappe et s'envole vers le Christ, laissant planer sur ce corps virginal une grâce et une pudicité que l'inspiration chrétienne de Maderno a sentie et que son ciseau a su exprimer. Il voulut rendre jusqu'à la pose des mains qui attestait d'une manière si expressive la foi de Cécile mourante. Les trois premiers doigts de la main droite étaient étendus; ceux de la main gauche fermés, sauf l'index. Unité de la substance divine, trinité des personnes : telle est la foi de l'Église, tel était aussi le sens du geste symbolique qui témoignait, après tant de siècles, la croyance pour laquelle Cécile avait versé son sang. Cette œuvre merveilleuse fut achevée dès l'an 1600, afin d'être placée sans retard à la Confession de la martyre.

Malgré le désir qu'on pouvait légitimement éprouver de ravir à cette tombe merveilleuse quelque portion de son riche dépôt, la dévotion de Sfondrate était trop délicate, pour qu'il eût même la pensée de distraire la moindre partie d'un corps que la Providence divine avait conservé dans toute son intégrité, durant un si grand nombre de siècles. Il voulut le réserver tout entier pour le jour où l'âme de Cécile, au son de la trompette angélique, doit venir reprendre possession de ces membres glorieux auxquels la virginité semble avoir déjà conféré les arrhes de l'immortalité.

La vierge parut vouloir elle-même récompenser la pieuse réserve dont Sfondrate avait usé envers elle. Pour conserver du moins un souvenir vivant du touchant spectacle qui l'avait frappé à l'ouverture du tombeau, le cardinal avait cru pouvoir enlever une partie des voiles ensanglantés qui reposaient aux pieds de Cécile, dans le but de leur assurer la vénération qu'ils

méritaient comme monuments de son martyre. Il distribua à la plupart des cardinaux résidant à Rome des portions de ces linges sacrés, dans l'intention de retenir pour lui la dernière. Or il arriva que sur le morceau échu à Sfondrate lui-même adhérait encore un éclat d'ossement détaché du crâne de Cécile, et collé à ce linge qui avait servi à essuyer les plaies de la vierge expirante. La grande scène de la salle du bain se retraçait tout entière à la pensée, quand on considérait ce précieux gage envoyé par Cécile à son zélé serviteur. On se représentait cette tête auguste fracassée par les trois coups de la large épée du licteur; la main tremblante de quelque amie de Cécile sondant avec les linges de si profondes blessures, et, si légère que fût la pression, enlevant des éclats d'os brisés, avec le sang même dont elle voulait dégager la plaie. Sfondrate garda toute sa vie comme un joyau inestimable ce touchant souvenir de la martyre, qui le lui avait légué au moment où le sépulcre allait se refermer encore une fois sur elle.

Avant ce moment suprême, il voulut aussi, comme dernière consolation, retenir quelque chose des vêtements de Cécile. Sans toucher à la tunique de soie qui recouvrait immédiatement le corps, il détacha un morceau de la robe tissue d'or. Ce fut sans doute dans cette circonstance qu'il osa, avec un respect profond, interroger Cécile elle-même sur les secrets de sa pénitence, et il attesta avoir senti sur la poitrine de la martyre, à travers ses vêtements, les nœuds du cilice qui, comme une forte armure, avait protégé les combats de la vierge, et partageait maintenant ses honneurs.

Nous avons dit que le chef de saint Tiburce avait été réservé par Paschal et placé dans une châsse spéciale, lors de la première invention, en 821. Sfondrate crut devoir imiter cet exemple, et, avant de fermer le tombeau où reposaient les trois martyrs, il enleva la tête de l'époux de Cécile, pour la réunir à celle de son frère. Il fit de même pour le chef de Maxime, afin que le trésor de la basilique offrît du moins à la vénération des fidèles la partie principale des trois corps qu'avaient sanctifiés l'époux, le frère et le disciple de Cécile.

Le cercueil de la vierge avait été, comme nous l'avons dit, déposé dans une salle située à l'extrémité supérieure de la nef gauche de l'église, d'où l'on pouvait l'apercevoir à travers une fenêtre grillée qui ouvrait sur la basilique. L'estrade et l'arche de cyprès furent revêtues de tentures de soie

rehaussées de broderies d'or; de riches candélabres, de nombreuses lampes, des fleurs d'or et d'argent, ajoutaient un nouveau degré de magnificence à cette décoration. On s'abstint de brûler des parfums près du saint corps, parce que, selon le rapport du témoin irrécusable auquel nous empruntons tous ces détails, une délicieuse odeur de roses et de lis émanait sans cesse du cercueil de la vierge, et embaumait le sanctuaire où il était déposé.

Dans les jours qui s'écoulèrent jusqu'à la translation, le concours des fidèles fut prodigieux. On se vit obligé de réclamer le secours des Suisses de la garde pontificale pour maintenir l'ordre, au milieu de ce débordement de la population romaine sur la région transtibérine. Plus d'une fois, Sfondrate, qui semblait avoir fixé sa demeure dans la maison de Cécile, faillit être écrasé par la foule.

Les princesses romaines et les jeunes patriciennes se distinguèrent par leur assiduité à venir rendre leurs hommages à celle qui avait vaincu toutes les séductions du monde; mais rien ne pourrait rendre l'allégresse des religieuses du monastère de Sainte-Cécile, gardiennes d'un si cher dépôt, et qui ne savaient comment témoigner à la puissante patronne leur reconnaissance d'avoir été choisies pour être les heureux témoins de sa dernière manifestation. Les vœux, les chants, les larmes de tendresse, tous les empressements d'une cour assidue, rien ne pouvait satisfaire le besoin d'exprimer à Cécile le bonheur que leur causait sa présence au milieu d'elles.

La plupart des cardinaux vinrent apporter le tribut de leurs hommages à l'épouse du Christ, et Clément VIII, ayant enfin recouvré la santé, accourut de Frascati pour se prosterner à ses pieds. Nous laisserons Baronius raconter l'entrevue du pontife avec la fille des Metelli.

« Clément se rendit, accompagné des cardinaux, à l'église de Sainte-Cécile, pour visiter et vénérer les dépouilles sacrées de la vierge martyre. La planche mobile de la châsse de cyprès ayant été levée, le pontife vit et vénéra ce corps digne du respect des anges mêmes, et lui offrit un hommage plus précieux que l'or et les pierreries, des prières accompagnées de larmes qui marquaient l'offrande même de son cœur. Il célébra ensuite, en l'honneur de la martyre, le sacrifice non sanglant du corps de Jésus-Christ, se réservant d'accomplir des actes plus solennels de religion, en la fête de sainte Cécile qui approchait. Tel fut ce jour-là l'hommage offert à la vierge par un si grand pontife.

« Mais ce qui recommande par-dessus tout la modestie de Clément, c'est qu'il ne voulut pas, malgré les invitations qui lui furent faites, soulever les tissus qui couvraient le corps de la vierge, ni le considérer à découvert, dans l'état où la mort et tant de siècles l'avaient réduit ; le sang épanché dans ce tombeau rappelait trop cette chaste rougeur, gardienne de la modestie virginale. Il pensa qu'il lui suffisait d'avoir reconnu les membres de Cécile, à travers les voiles qui les environnaient, et d'avoir lu les caractères gravés près du sépulcre et conservés par la protection divine ; en un mot d'avoir trouvé toutes choses conformes à ce qui est écrit sur le diplôme de Paschal. »

Le pontife ne pouvait se laisser passer en munificence par un cardinal, et il s'apprêtait à offrir à Cécile, dans la solennité de sa translation, un présent digne d'elle et du siége apostolique. A peine avait-il reçu à Frascati le rapport de Sfondrate et de Baronius qui étaient accourus lui rendre compte de l'heureuse découverte du tombeau de Cécile, qu'il comprit aussitôt que c'était à lui-même de signaler, en cette occasion, sa religion envers la vierge dont l'Église romaine se glorifie d'être l'humble cliente. Il exprima d'abord l'intention de faire exécuter en or la châsse qui devait renfermer le corps de la martyre ; les deux cardinaux l'en dissuadèrent en lui représentant qu'un si riche objet pourrait tenter la cupidité. Clément s'arrêta donc à une châsse en argent, en forme de tombeau, d'une dimension suffisante pour recevoir l'arche de cyprès.

L'orfévre chargé du travail fut en mesure de présenter son œuvre au pontife avant le jour fixé pour la translation. Il avait employé deux cent cinquante et une livres d'argent, et le prix qui lui fut compté pour le travail et la matière s'éleva à quatre mille trois cent quatre-vingts écus d'or. Une étoffe de soie couleur de pourpre tapissait l'intérieur de la châsse, et des étoiles d'or semées sur les parois extérieures en faisaient comme un nouveau ciel, selon la poétique expression de Baronius, qui compare l'artiste dont la main avait exécuté ce beau travail à Bésélécl, divinement inspiré dans la fabrication de l'arche d'alliance et du chandelier d'or.

Le dessin était du reste fort simple ; quatre têtes de chérubins dorés occupaient les angles des parties supérieure et inférieure de la châsse. Les armes de Clément VIII, avec sa tiare et les clefs, le tout richement doré, étaient relevées en bosse sur les flancs de ce vaste coffre d'argent herméti-

quement fermé de toute part. Le couvercle mobile qui complétait l'ensemble portait gravée cette inscription :

CORPVS S. CAECILIAE VIRGINIS ET MARTYRIS
A CLEMENTE VIII. PONT. MAX. INCLVSVM
ANNO M. D. IC. PONTIF. VIII.

A la vue de ce magnifique objet d'orfévrerie, la pensée se reportait sur le sarcophage de Cæcilia Métella, si élégant, si grandiose, mais vide, et laissé



Fig. 156 — La châsse de sainte Cécile.

sans honneur sous le portique d'un palais. L'opulente épouse de Crassus avait traversé le monde au milieu de toutes les joies qu'il offre à ceux qu'il favorise; le monument que lui éleva son époux ornera durant de longs siècles encore l'antique voie Appienne; mais le souvenir de Cæcilia Métella ne fera jamais battre le cœur; nul ne s'est jamais inquiété du sort des ossements qui reposèrent dans son sépulcre, objet d'une froide et stérile curiosité; tandis que la Cécile chrétienne, cherchée avec tant d'amour sous les voûtes funèbres des catacombes, saluée avec tant d'enthousiasme chaque fois que sa chaste et sainte dépouille reparaît aux yeux des fidèles, marche pour ainsi dire, de triomphe en triomphe.

Telle est, encore une fois, la gloire incommunicable des saints. Mais

ici, les symboles du sépulcre parlent aussi leur langage, et nous montrent le contraste des deux Céciles. Le sarcophage de la première demeure exposé aux injures de l'air; son ornementation ne dit rien à l'âme : deux têtes de cheval sortant du milieu des cannelures ondulées qui en sillonnent la masse; à la partie supérieure, une frise sévère et gracieuse, surmontée d'un rinceau de feuillages où se jouent quelques animaux, rien qui exprime une espérance immortelle, ni même un sentiment; c'est le paganisme dans toute son élégante froideur.

Voyez, au contraire, le tombeau de la Cécile chrétienne. Si la tempête qui sévit encore sur l'Église pour un siècle et demi, oblige Urbain à déposer furtivement sous une humble arcature de la crypte à peine ébauchée des Cæcilii le corps de la martyre; au neuvième siècle, Paschal lui prépare un sarcophage de marbre; et s'il enfouit le précieux dépôt dans une crypte sous l'autel de la basilique, il élève d'opulents trophées, afin d'avertir les peuples que, par-delà cette somptueuse barrière, Cécile repose dans la paix.

Huit siècles après, Clément VIII ne veut plus que l'arche de cyprès soit reçue dans un tombeau de marbre; l'or seul lui semble digne de protéger un si cher dépôt; et si la prudence le fait renoncer à ce projet, il veut du moins que la fille chrétienne des Cæcilii dorme son sommeil dans un sépulcre d'argent. Pour décorer ce lit de repos de la martyre du Christ, il ne fait point appel à de vains ornements; tout est grave, tout imprime le respect, tout parle de l'immortalité. Les anges dont Cécile est la sœur par la virginité; les étoiles d'or qui se détachent des flancs du sarcophage étincelant et emportent la pensée au ciel; la tiare et les clefs qui attestent l'humble et tendre respect du premier des mortels envers la vierge et la martyre : tels sont les emblèmes vivants qui décorent le dernier tombeau de Cécile et l'élèvent au-dessus du beau sarcophage de Cæcilia Métella. Que l'artiste et l'archéologue admirent ce dernier comme l'un des plus remarquables monuments de l'art funéraire des anciens Romains, nous nous joindrons à eux; mais nous dirons que le chrétien éprouve d'autres émotions à la pensée du lit de repos que la piété du pontife prépara aux membres inanimés de l'héroïne de Rome chrétienne.

Les dimensions de cette magnifique châsse ayant été prises sur le cercueil de cyprès qu'elle devait recevoir, le sarcophage préparé par Paschal se

trouvait désormais trop étroit pour contenir l'un et l'autre. L'inépuisable générosité de Sfondrate avait préparé un nouveau sépulcre en marbre, à la même place qu'occupait l'ancien, et les mesures en avaient été prises exactement sur la châsse d'argent qu'on y devait déposer.

Quant aux deux sarcophages qui contenaient, l'un les corps des saints Tiburce, Valérien et Maxime, l'autre ceux de saint Urbain et de saint Lucius, ils étaient restés au même lieu, dans la Confession, et les reliques qu'ils contenaient ne furent point changées de place, à l'exception des deux chefs dont nous avons parlé, et de quelques ossements que Sfondrate enleva à chacun de ces corps vénérables. Il retint aussi le coffre de bois fermant à clef dans lequel l'arche de cyprès avait reposé depuis le jour de l'invention jusqu'à celui de la translation, et l'envoya à Milan, au monastère de Saint-Paul, où deux de ses sœurs et plusieurs autres personnes de sa famille s'étaient consacrées à Dieu par la profession religieuse.

Enfin, le 22 novembre arriva avec toutes ses pompes. L'enthousiasme des Romains le salua avec des transports que rendait plus vifs encore la renommée des miracles que Cécile avait opérés sur plusieurs malades et infirmes, durant ces jours où elle avait semblé revivre et tenir Rome tout entière sous ses lois. Un édit papal fut publié, portant défense aux équipages et aux voitures de pénétrer dans la région transtibérine, durant toute la matinée du jour de la translation, afin de prévenir les accidents que pouvait occasionner un si grand concours.

La basilique avait été parée avec une magnificence digne de la fête. Le corps de Cécile, toujours renfermé dans son arche de cyprès recouverte d'un tapis de drap d'or, reposait sur l'autel, dont on avait augmenté les dimensions. Les beaux marbres des colonnes du *ciborium*, les émaux des mosaïques de Paschal, réfléchissaient l'éclat de mille flambeaux.

Escorté du sacré collége et d'une cour brillante, à travers les flots d'un peuple immense, Clément VIII arriva aux portes de la maison de Cécile. Le pontife se rendit d'abord à la sacristie, où il procéda à la bénédiction de la châsse, qui fut ensuite portée dans la crypte, et placée ouverte dans le sarcophage de marbre qui posait sur le tombeau des saints Urbain et Lucius, étendus dans leur antique sépulcre. Valérien, Tiburce et Maxime attendaient Cécile, qui bientôt allait venir reprendre sa place à leurs côtés,

toute radieuse des nouveaux hommages que la foi des fidèles lui avait prodigués.

Le pompeux cortége s'avança ensuite vers l'autel où l'Agneau divin devait être offert avec le corps immolé de la vierge. Après les prélats, marchaient quarante-deux cardinaux richement revêtus et ceints de la mitre. Dans cet auguste sénat, on remarquait Alexandre de Médicis, qui devait gouverner l'Église après Clément, sous le nom de Léon XI; Camille Borghèse, qui succéda à Léon, et fut Paul V; César Baronius, l'historiographe de l'Église; Robert Bellarmin, le vainqueur de l'hérésie. La France était représentée par d'Ossat; les lettres par Silvio Antoniani; le zèle de la foi, la piété, la charité envers les pauvres, par un grand nombre de ces princes de l'Église, au milieu desquels tous les regards cherchaient Paul-Émile Sfondrate, auquel Rome et la chrétienté étaient redevables des joies de cette grande journée, et de l'éclat qu'elle devait répandre sur l'Église entière.

A la suite des cardinaux, Clément marchait revêtu du pluvial et la tiare en tête, sous un dais splendide, dont les lances étaient portées par les ambassadeurs de la république de Venise et du duc de Savoie, et par des princes romains. L'ambassadeur du roi de France soulevait le pluvial pendant la marche du pontife, lorsque, descendu de la *sedia gestatoria*, il se dirigea vers l'autel.

Le sacrifice fut célébré avec tous les rites usités lorsque le pape officie à Saint-Pierre. Le cardinal François Sforza et le cardinal Alexandre de Montalte, neveu de Sixte-Quint, remplirent les fonctions de diacres assistants, et le cardinal Pierre Aldobrandini, neveu de Clément VIII, celle de diacre de l'autel. Le pape ajouta à la Collecte de sainte Cécile, celle des saints Tiburce, Valérien et Maxime.

Après la communion selon l'antique usage, il fallut procéder à la translation du corps de Cécile dans son tombeau. Sfondrate descendit le premier les marches du *presbyterium*, et pénétra dans la crypte pour y attendre la vierge et le pontife. Clément préluda à la levée du saint corps par un triple encensement, après lequel quatre cardinaux-diacres, Odoard Farnèse, Antoine Facchinetti, Pierre Aldobrandini et Barthélemy Cesi, soulevèrent de dessus l'autel l'arche de cyprès, et, précédés de la croix et des sept chandeliers d'or, la descendirent dans le souterrain de la Confession. Durant

le transport, Clément appuyait pieusement sa main sur le cercueil de Cécile, comme pour prendre une part directe à la translation. Le sacré collége entourait le pontife, et le chœur exécutait cette antienne :

« *O beata Cæcilia, quæ Almachium superasti, Tiburtium et Valerianum ad martyrii coronam vocasti !* »

Le trajet était court de l'autel au lieu que Paschal avait marqué, huit siècles auparavant, pour le repos de Cécile, et dont elle allait reprendre possession. Clément, aidé du ministère des diacres, déposa le cercueil de la vierge dans la châsse d'argent. Il reçut ensuite, des mains de Sfondrate, une lame du même métal, sur laquelle était gravé le récit de cette dernière translation, et la plaça dans l'intérieur de la châsse. Enfin, après avoir encore encensé trois fois le précieux dépôt qu'il rendait à la tombe, le pontife se prosterna, et offrit, par d'abondantes larmes et par de ferventes prières, les adieux de l'Église à Cécile; puis il ferma la châsse de son riche couvercle. On plaça par-dessus le marbre qui devait clore le sarcophage, et Clément, l'ayant scellé de son sceau, remonta, précédé et suivi de son imposant cortége, vers l'autel, où il acheva les prières du sacrifice, et donna la bénédiction apostolique au peuple qui remplissait l'église, le portique, la place et les rues adjacentes. Le concours des fidèles continua jusqu'à la nuit, et chacun remarqua que le ciel, qui, les jours précédents, était couvert de nuages et fondait en pluies incessantes, n'avait jamais paru plus pur et plus serein. On eût dit un jour de printemps à l'entrée de l'hiver.

Nous avons déjà été à même de recueillir, sur les circonstances de la première invention du corps de Cécile, quelque abrégé que soit le rapport de saint Paschal, plusieurs traits confirmatifs de la vérité de nos Actes; l'abondance des détails qui nous sont restés sur la seconde découverte nous met à portée de signaler encore de nouveaux indices de la sincérité de l'écrivain du cinquième siècle.

D'abord, il est évident que la pose insolite du corps de la vierge dans son tombeau contraste avec celle qu'on a été à même de reconnaître dans tous les martyrs, dont les corps ont été découverts à Rome et partout ailleurs. Mais si l'on se rappelle le genre et les circonstances de la mort de Cécile, d'après le rapport des Actes, tout s'explique de soi-même. C'est bien là cette martyre expirant sur les dalles ou les mosaïques d'une salle de son palais,

s'enveloppant de sa modestie comme d'un voile, et dérobant son visage aux regards des hommes qui s'empressent pour contempler la vierge immolée.

Le cilice constaté sous les vêtements de la sainte par Sfondrate vient ajouter une nouvelle preuve de l'exactitude du narrateur, jusque dans les faits d'une importance secondaire. Nous n'insistons pas sur la robe brochée d'or et sur les linges ensanglantés, détails certifiés déjà sur le diplôme de Paschal, et que nous avons relevés en leur temps.

Un nouveau fait vient encore à l'appui de nos Actes; c'est la stature même du corps de Cécile, que l'on reconnut, en 1599, avoir été fort peu élevée. Sans doute la contraction générale produite par l'effort de la souffrance, le retrait de la poitrine, le rapprochement et la saillie des genoux, enfin la dessiccation des membres, ont dû enlever quelque chose aux dimensions du corps dans sa longueur; mais il n'en faut pas moins reconnaître que la stature de Cécile, pendant sa vie, n'a guère pu excéder la plus médiocre dans les personnes de son sexe. Cette observation semble confirmer deux passages des Actes : celui où il est raconté que Cécile s'adressant aux envoyés d'Almachius, qui étaient venus pour l'engager à sacrifier aux dieux, monta sur un marbre qui se trouvait près d'elle, afin de se faire entendre de tous; et le début de l'interrogatoire qui contient une allusion, peu séante d'ailleurs, mais assez d'accord avec la vulgarité du juge, lorsque, l'épouse de Valérien se présentant à sa barre, il débute par cette question : « Qui es-tu, jeune fille, *puella* ? »

Mais ce n'est pas seulement dans les faits relatifs à Cécile elle-même que les indices reconnus en 1599 se réunissent pour attester la minutieuse fidélité des Actes. S'il y est raconté que Valérien et Tiburce eurent la tête tranchée, on trouve dans leur commun sépulcre deux corps décapités. Almachius, dans l'interrogatoire, hésite sur l'âge des deux frères; quatorze siècles après, leurs ossements offrent encore une telle ressemblance que l'on serait exposé à les confondre, si chacun des deux corps n'eût été enveloppé dans son linceul particulier. Les Actes racontent que Maxime ne fut pas décapité, mais assommé avec des fouets garnis de balles de plomb; on trouve, en 1599, la tête de ce martyr encore adhérente au tronc, et son crâne fracassé, ses cheveux collés de sang attestant encore le genre du supplice par lequel le greffier d'Almachius remporta la couronne céleste.

Il nous reste à faire ressortir un dernier trait d'une plus haute importance encore, dans cette démonstration de la vérité des Actes de sainte Cécile par les détails archéologiques. On n'a pas oublié cet oratoire ouvrant sur une des nefs latérales de la basilique, à droite en entrant, et désigné sous le nom de Bain de Sainte-Cécile. Ce sanctuaire, reconnu de temps immémorial pour un appendice de l'église elle-même, et honoré d'un autel particulier, était un monument du genre de martyre qu'avait souffert la sainte, d'après ses Actes, et il confirmait leur récit qui nous apprend que Cécile mourante consigna sa propre maison à Urbain, afin qu'elle devînt plus tard une église chrétienne. Nous remarquons en effet qu'il ne s'agit pas ici d'un de ces bains établis auprès de quelques églises, à Rome et ailleurs, et qui servaient aux fidèles pour certaines lotions mystérieuses. C'est ici un véritable *sudatorium* pour les bains à vapeur, qui n'ont rien de commun avec ceux que les chrétiens des premiers siècles venaient prendre dans les thermes sacrés des églises. (Paciaudi, *De sacris christianorum Balneis.*) D'autre part, il est certain que cette salle a reçu constamment l'hommage spécial de la piété des fidèles. Avec les Actes, tout s'explique, et ce fait extraordinaire n'est plus désormais que la confirmation de l'événement qu'il rappelle.

Il appartenait à Sfondrate de restituer à ce lieu vénérable son antique forme et ses honneurs. Pendant qu'il dirigeait les travaux de réparation et d'embellissement auxquels il voulait faire participer la basilique tout entière, il ordonna des fouilles sous le pavé de cette chapelle, et l'on vit bientôt qu'elle portait sur une voûte. Les abords ayant été sondés, on ne tarda pas à reconnaître l'hypocauste d'une salle de bains. Les nombreux soupiraux qui avaient été interceptés furent facilement ouverts, et l'on reconnut encore une des chaudières, avec les restes des tuyaux de plomb par lesquels la vapeur montait dans le *caldarium*.

Sfondrate disposa l'ornementation de la chapelle de manière à rendre impossible désormais la destruction d'un souvenir si cher à sa piété. Il fit garnir de grilles en fer les ouvertures par lesquelles l'œil du pèlerin pénètre jusque dans les ombres de l'hypocauste, et découvre la chaudière que le temps a épargnée. Il dégagea les tuyaux en terre cuite qui donnaient passage à la vapeur, ainsi qu'un autre tuyau en plomb qui s'élève comme les premiers au-dessus du niveau de la salle; les uns et les autres furent protégés par des plaques de

cuivre fixées à la muraille. Rien enfin ne manqua à la restitution de ce vénérable monument qui reparut ce qu'il avait été dans l'origine, un *sudatorium* dont les dimensions, très-inférieures à celles qu'on remarque dans les anciens thermes destinés à l'usage public, étaient en rapport avec l'habitation particulière dont cette salle avait formé un appendice (fig. 157). Platner et Bunsen ne font aucune difficulté de reconnaître dans cette pièce l'antique salle de bain, lieu du martyre de Cécile. (*Beschreibung der Stadt Rom*, t. III, 3e part.)

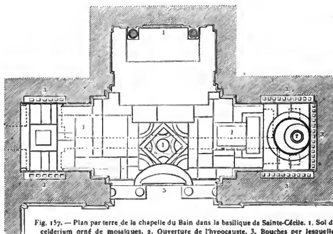


Fig. 157. — Plan par terre de la chapelle du Bain dans la basilique de Sainte-Cécile. 1. Sol du celderium orné de mosaïques. 2. Ouverture de l'hypocauste. 3. Bouches per lesquelles montait la vepeur. 4. L'autel. 5 Belustrade de l'entrée.

En repassant toutes ces circonstances, reconnues et constatées tant de siècles après les événements auxquels elles se rapportent, n'est-il pas évident qu'elles forment à elles seules la plus imposante démonstration en faveur des Actes de sainte Cécile ? Quel est le récit d'un auteur ancien, eût-il été jusqu'alors considéré comme douteux, qui ne se trouvât confirmé à jamais par des découvertes archéologiques de cette importance ? Y aurait-il assez d'académiciens dans toutes les sociétés savantes de l'Europe pour proclamer la réhabilitation de l'écrivain, pour venger sa probité contre la négligence et la préoccupation des siècles antérieurs ?

Nous donnerons maintenant une idée des travaux que Sfondrate fit exécuter dans sa chère basilique, pour la rendre plus digne encore de servir de demeure à l'auguste patronne. Il songea d'abord à l'autel de la Confession. Les colonnes du *ciborium*, polies de nouveau, reprirent leur ancienne beauté, et l'on établit sur l'autel un tabernacle de petite dimension, en bronze doré et enrichi de pierres précieuses. Quant à l'autel lui-même, Sfondrate avait voulu le dégager totalement du côté de la nef, afin d'y établir un monument digne de transmettre à la postérité les merveilles dont ses yeux avaient été témoins. Ce fut là, au-dessous de l'œuvre d'Arnolfo di Lapo, qu'il fit pratiquer une niche oblongue dont tous les abords sont incrustés d'onyx, d'agates, de lapis-lazuli et des marbres les plus rares, et au centre de laquelle repose la statue si expressive que le cardinal avait confiée au ciseau d'Étienne Maderno. L'inscription suivante explique au pèlerin saisi de respect et d'émotion la scène inattendue qui frappe ses yeux :

PAVLVS TT. S. CAECILIAE
EN TIBI SANCTISSIMAE VIRGINIS CAECILIAE IMAGINEM
QVAM IPSE INTEGRAM SEPVLCHRO IACENTEM VIDI
EANDEM TIBI PRORSVS EODEM CORPORIS SITV
HOC MARMORE EXPRESSI

Voici l'image de la très-sainte vierge Cécile que, moi Paul, du Titre de Sainte-Cécile, j'ai vue ainsi étendue dans son sépulcre. J'ai voulu que ce marbre exprimât jusqu'à la pose qu'il m'a été donné de reconnaître.

Une riche balustrade, à laquelle étaient suspendues quatre-vingt-dix lampes qui jour et nuit devaient brûler, défend l'approche de ce lieu sacré dont l'enceinte est pavée d'albâtre oriental et d'autres pierres précieuses. Le centre de cette élégante marqueterie présente une plaque en marbre noir, sur laquelle on lit en lettres d'or :

SVB HOC ALTARI REQVIESCVNT CORPORA
SS. MARTYRVM CAECILIAE VIRGINIS VALERIANI
TIBVRTII MAXIMI SOCIOR. LVCII ET VRBANI
EISDEM SANCTIS MARTYRIBVS CONSECRATO

Sous cet autel qui leur est consacré, reposent les corps des saints martyrs Cécile, vierge; Valérien, Tiburce et Maxime, ses compagnons; Lucius et Urbain.

Sur les marbres qui supportent la balustrade s'étend à fleur de terre cette inscription :

CORPORA SANCTORVM
HIC IN PACE SEPVLTA SVNT
ET NOMINA EORVM VIVENT IN AETERNVM

Les corps des saints sont ici ensevelis dans la paix, et leurs noms vivront à jamais.

Sfondrate porta aussi tous ses soins sur la crypte elle-même, au centre de laquelle repose la grande martyre. Il y érigea sur son pourtour quatre autels : le premier, directement sous l'autel majeur, et dédié à sainte Cécile; deux autres, à droite et à gauche, consacrés l'un à sainte Agnès et l'autre à sainte Catherine; enfin un quatrième, en rapport avec celui de sainte Cécile, sous l'invocation des saints Valérien, Tiburce, Maxime, Urbain et Lucius. Le tableau de l'autel de sainte Cécile était du pinceau de Vanni, et représentait la vierge mourante.

D'antiques peintures exprimant diverses scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament dues au pinceau de Cavallini (Vasari, tome II, *Vita di Pietro Cavallini*) s'étendaient sur les murs de la grande nef; on remarquait aussi les portraits des papes peints au-dessus des colonnes par ordre de Paschal. Sfondrate respecta ces précieux monuments de l'art chrétien, et se contenta de faire rafraîchir les couleurs des fresques, dont une partie remontait à la première invention du corps de Cécile. Il fut moins heureux dans son idée de faire disparaître de la nef les ambons qu'elle avait conservés; mais il voulait que l'œil du pèlerin ne fût arrêté par aucun obstacle, et qu'il pût se porter, dès l'entrée de la basilique, sur l'autel qui couvre le tombeau de la vierge et sur la statue qui la représente avec tant de vérité. Plusieurs fenêtres interceptées jusqu'alors, du côté du monastère, furent débouchées par les ordres de Sfondrate, et versèrent sur tout l'édifice une éblouissante lumière qui en faisait ressortir l'harmonieux ensemble.

Les colonnes de la grande nef étaient en simple pierre et avaient été endommagées par le temps. Cette considération détourna Sfondrate du projet qu'il avait eu d'abord de leur imposer le poids d'un *soffito*, avec peintures et caissons dorés. Il laissa donc à découvert l'antique charpente qu'elles soutenaient depuis Paschal, et il se contenta de les faire restaurer et de leur

donner de nouvelles bases et de nouveaux chapiteaux en travertin. Les chapelles des nefs latérales furent décorées d'autels formés des marbres les plus rares, et reçurent toutes des tableaux remarquables. L'une d'elles, celle de la famille Ponziani, si touchante par les souvenirs de sainte Françoise Romaine, et si remarquable par les peintures de la voûte qui rappellent la manière de Pinturicchio, fut destinée à servir désormais de sacristie. La chapelle du Bain reçut une décoration noble et sévère. L'autel, consacré, en 1073, par Hubald évêque de Sabine, fut restauré avec soin, et on y plaça une copie du martyre de sainte Cécile, par Guido Reni. Le vestibule de cette chapelle fut orné de fresques à paysages représentant les Pères des déserts, de la main de Paul Brill.

Les offrandes de Sfondrate en argenterie pour les vases sacrés et les lampes furent d'une magnificence digne d'un prince; mais ce que le pieux cardinal offrit de plus précieux fut le riche trésor de reliques qu'il avait amassé, et qui avait été, comme nous l'avons vu, l'occasion de la découverte du corps de la martyre. Nous n'entreprendrons point l'énumération de toutes ces châsses qui remplissent le trésor de la basilique; mais nous devons donner quelques détails sur les reliquaires dans lesquels sont conservées les dépouilles de nos martyrs.

Nous avons dit que Sfondrate avait gardé toute sa vie le petit fragment d'ossement qui s'était trouvé adhérent aux linges sur lesquels fut reçu le sang qui coulait des plaies de Cécile. Il le légua à sa chère basilique, et nous avons tenu entre nos mains ce gage précieux de la reconnaissance de la sainte martyre envers son dévot serviteur. Il est contenu dans un petit reliquaire fort élégant, en bronze doré, en forme de tourelle, garni de cristaux et portant sur un pied.

Nous avons constaté sur les titres de la basilique l'existence d'un autre reliquaire contenant un morceau de la robe brochée d'or, et une partie des linges imbibés du sang de la vierge. Ce reliquaire ne se retrouve plus dans le trésor. Peut-être a-t-il disparu dans les spoliations dont nous parlerons plus loin; peut-être en a-t-on disposé, à une époque plus ou moins éloignée. Ces précieux souvenirs de Cécile étaient renfermés dans un tube de cristal; il ne reste plus aujourd'hui que quelques débris des linges sacrés dont nous parlons. Une partie est en toile fine, et le reste est un tissu

clair, en manière de crêpe blanc. Des dons, faits à des particuliers, ont presque épuisé cet intéressant dépôt, qui n'était plus garanti contre une pieuse avidité par le reliquaire qui l'avait longtemps préservé.

Une autre châsse, de bronze doré et ciselé en arabesques, montée sur un pied et ayant la forme d'une coupe très-évasée, munie d'un couvercle scellé et pareillement ciselé, est désignée par une inscription gravée sur la coupe même, comme contenant, avec un os de saint Blaise, le voile de sainte Cécile. C'est sans doute ce voile dont Maderno a entouré la tête de la sainte, sur la statue de la Confession, et qui aura été trouvé dans l'arche de cyprès autour de la tête de Cécile. Il y a d'autant moins lieu d'en douter, que le beau reliquaire qui contient ce voile est du nombre de ceux que Sfondrate offrit à la basilique.

Sfondrate fit faire trois châsses d'argent pour les chefs des trois saints martyrs, Valérien, Tiburce et Maxime : nous dirons plus loin ce que sont devenues ces châsses. Présentement, ces pieuses reliques sont contenues chacune dans un simple cylindre en cuivre, fermé d'un cristal que retient un cercle en argent. Le crâne de saint Tiburce est ferme et intact; celui de saint Valérien est plus tendre et un peu fracturé; quant à celui de saint Maxime, il est toujours remarquable par ses cheveux bruns et collés de sang.

Jusqu'ici nous avons suivi fidèlement Bosio dans la relation qu'il écrivit par ordre de Sfondrate sur la découverte du corps de sainte Cécile, et qu'il fit paraître dès l'an 1600. Aux détails que nous avons extraits de ce récit très-complet, nous avons ajouté diverses particularités qu'il a omises, et que nous avons recueillies soit dans les archives de la basilique et dans celles du Vatican, soit de nos propres observations. Bosio termine sa relation par le récit des actes de piété qui s'accomplirent dans la basilique de Sainte-Cécile, le 22 novembre 1600, anniversaire de la translation. Le concours des fidèles fut immense; le sénateur de Rome vint offrir un calice d'or au tombeau de la martyre, au nom de la ville éternelle. Clément VIII se rendit en personne à la basilique, pour présenter à Cécile les hommages du chef de la chrétienté. Après avoir célébré le saint sacrifice, et baisé humblement la terre près de l'endroit où, l'année précédente, il avait déposé le corps de la vierge, il laissa en offrande les ornements précieux dont il s'était servi. Ce jour-là, on ne chanta pas la Messe conventuelle, par respect pour l'autel

sur lequel le pontife avait célébré; on se contenta d'exécuter divers motets; mais les Vêpres furent chantées avec la plus grande solennité.

Sfondrate sollicita et obtint un décret du sénat et du peuple romain, par lequel la ville s'engageait à offrir tous les ans à la basilique un calice d'argent du prix de trente écus (environ 160 francs), le jour de la fête de sainte Cécile. Ce décret est du 9 décembre 1600. (*Archives de Santa Cecilia*, dossier 56, n° 27.)

La piété fervente de Sfondrate et le succès dont ses efforts avaient été récompensés par la découverte du tombeau de sainte Cécile, lui inspirèrent, quelques années après, la pensée de tenter des recherches dans la basilique de Sainte-Agnès *hors les murs*, sur la voie Nomentane, dans l'espoir de retrouver le corps de cette célèbre martyre. Il eut le bonheur de réussir. La translation des saintes reliques fut accomplie par Paul V, avec une solennité qui, si elle n'égala pas celle dont sainte Cécile avait été l'objet, n'en fut pas moins un des événements intéressants de la vie du pontife.

Sfondrate ne se borna pas à relever la gloire de Cécile dans la célèbre basilique où elle repose; il voulut donner aux autres sanctuaires consacrés dans Rome à l'illustre vierge des marques de sa pieuse sollicitude. Il commença par la petite église de Sainte-Cécile *de Domo*, au Champ de Mars. Ce pieux monument qui rappelle le lieu où la fille des Cæcilii passa ses premières années, avait été placé sous la dépendance de la basilique de Saint-Laurent *in Damaso;* plus tard, on l'avait rattaché à la basilique de Saint-Laurent *in Lucina*, à raison du voisinage. Mais le service divin s'y faisait avec négligence, et la piété de Sfondrate envers Cécile lui inspira d'y pourvoir d'une manière plus convenable. Il établit dans cette église deux religieux dominicains chargés de la desservir, et il subvint à leur entretien. Après la mort du cardinal, Paul V tint à honneur de sanctionner ses pieuses intentions par l'autorité apostolique, et il rendit un bref, en date du 23 janvier 1622, dans lequel, après avoir recommandé la piété de Sfondrate envers cette église qui s'élève sur un lieu sanctifié par l'habitation de Cécile, le pontife supprime d'abord le Titre de Saint-Blaise, qui s'était postérieurement attaché à ce sanctuaire; ensuite il le soustrait à la juridiction de la basilique de Saint-Laurent *in Lucina*, et le soumet à perpétuité au cardinal titulaire de Sainte-Cécile.

L'Église de Sainte-Cécile dite *a Monte Giordano*, et qui appartenait aussi à la basilique de Saint-Laurent *in Damaso*, était contiguë à la nouvelle et vaste maison que l'on bâtit pour les Pères de l'Oratoire, sous le nom de Sainte-Marie *in Vallicella*. Afin d'honorer la grande martyre, sous les auspices de laquelle il allait vivre désormais, saint Philippe Néri voulut attendre, pour prendre possession de cette résidence, le 22 novembre 1583, fête de sainte Cécile. Dans la suite, le petit sanctuaire, qui excitait tant d'intérêt chez le serviteur de Dieu, vint à menacer ruine. Sfondrate se fit un devoir de le relever, et vint poser la première pierre de la nouvelle construction, le 21 juin 1603.

Plus tard, en 1621, après la mort de Sfondrate, les Pères de l'Oratoire ayant voulu donner un développement aux bâtiments de leur maison, se mirent en instance auprès de Grégoire XV pour obtenir qu'il leur fût permis de démolir cette église, dont la présence mettait obstacle au plan que leur architecte avait conçu. Le pontife accorda la demande, à la condition que l'autel principal de la célèbre chapelle, dite de l'*Oratoire*, que l'on devait construire sur cet emplacement, serait dédié à sainte Cécile conjointement à saint Philippe Néri, et que sur le tableau qui devait être placé sur cet autel en l'honneur des deux saints, l'illustre vierge occuperait la droite. Cette disposition fut exécutée fidèlement. Le tableau est de Vanni, et représente dans sa partie supérieure l'Assomption de Notre-Dame. Chaque année, le 22 novembre, on célèbre dans cette chapelle la fête de sainte Cécile, comme fête patronale, avec un grand concours de fidèles.

Après avoir occupé l'évêché de Crémone, Sfondrate fut pourvu du siége suburbicaire d'Albano. Dès lors il ne pouvait plus, selon les règles communes, conserver le Titre simplement presbytéral de Sainte-Cécile; mais Sfondrate pouvait-il laisser à un autre la garde du dépôt que la vierge elle-même lui avait confié? Il sollicita donc et obtint de Paul V, en retour de ses largesses envers la basilique transtibérine, la faveur de pouvoir conserver toute sa vie, en commende, son premier Titre, avec l'évêché qu'il avait dû accepter.

Il mourut à Tivoli, à l'âge de cinquante-sept ans, le 14 février 1618. La nouvelle en parvint aux moniales de Sainte-Cécile dans la matinée du jour suivant. Rien ne pourrait peindre la désolation dans laquelle les plongea

cette mort inattendue; la Chronique manuscrite de l'abbaye en a conservé l'impression touchante. « Plusieurs sœurs, y est-il dit, tombèrent sans con-« naissance, et ce jour-là on ne dîna pas: *in quel giorno, non si pranzò.* » Toujours fidèle à son amour pour Cécile, Sfondrate avait fait son testament en faveur de sa chère basilique. Depuis dix-huit ans, il avait renoncé à son propre nom, et ne souffrait plus d'être appelé que *le Cardinal de Sainte-Cécile.* On verra avec intérêt quelques traits du testament de ce prince de l'Église, dont le nom demeure à jamais uni à celui de Cécile dans les annales du christianisme :

« Premièrement, dit Paul-Émile Sfondrate, je recommande mon âme en toute soumission, humilité et affection entre les mains de Jésus-Christ, mon très-bénin rédempteur, et en celles de sa très-sainte et jamais assez louée Mère et Vierge Marie très-pure et vraie avocate des pauvres pécheurs; en celles des glorieux princes des apôtres Pierre et Paul, de ma glorieuse et très-fidèle protectrice Cécile, très-chérie, de sainte Agnès, ma particulière avocate, de sainte Marie-Magdeleine, sainte Thècle, saint Joseph, des saints Lucius, Urbain, Valérien, Tiburce et Maxime, et de tous mes autres saints de dévotion et protecteurs, afin que je sois rendu digne de la divine miséricorde et d'être en leur compagnie dans la vie éternelle.

« Ensuite je veux que mon corps soit enseveli dans l'église de ma chère sainte Cécile, dans le tombeau que j'ai fait faire, sous la Confession, devant l'autel de la sainte. »

Suivent les dispositions relatives aux services religieux que le cardinal fonde pour son âme, et aux aumônes qui doivent être faites le jour de sa sépulture. Il réclame les obsèques les plus simples, avec douze torches seulement, puis il ajoute : « J'institue légataire universelle mon église de Sainte-Cécile, au *Trastevere*, où repose son très-saint corps. L'emploi de ce legs se fera en cette manière : on devra pourvoir, avant tout, à l'entretien de quatre-vingt-dix lampes, jour et nuit, et avec l'huile la plus pure. Quatre chapelains prêtres, dont l'un aura le titre de gardien du corps de sainte Cécile, desserviront la basilique, avec obligation de présence journalière; ils seront assistés de deux clercs. Il y aura de plus un employé laïque chargé de l'entretien et de la propreté des marbres et des bronzes de la Confession, et aussi d'allumer et de pourvoir les lampes. Défense est faite, tant

aux chapelains qu'aux autres, de se mettre au service de qui que ce soit, même d'un cardinal. »

Sfondrate abandonne à sa basilique toutes les reliques qu'il a recueillies et rassemblées dans le trésor. On n'en pourra jamais distraire la moindre parcelle, et chaque abbesse, en prenant possession de son office, fera serment d'observer fidèlement cette disposition. Le trésor fermera de trois clefs, dont l'une sera aux mains de l'abbesse, l'autre en celles de la doyenne, et l'autre en celles de la maîtresse des novices.

Ce testament, éternel monument de la piété du cardinal, porte la date du 6 août 1615.

Le corps de Sfondrate fut apporté de Tivoli à l'église de Sainte-Cécile, et on le déposa près de la grille de communion, afin que les sœurs pussent encore contempler les restes mortels de celui qui avait été leur protecteur et leur père. On ne jugea pas à propos de se conformer aux prescriptions de l'humble cardinal relativement à ses obsèques. L'abbesse et les moniales de Sainte-Cécile voulurent qu'elles fussent célébrées avec toute la pompe et la solennité possibles.

La sépulture d'un si grand homme ne pouvait être ailleurs qu'aux pieds de la grande martyre qu'il avait tant aimée. Il avait fait préparer d'avance son tombeau dans la crypte même où elle repose, et graver sur une table de porphyre l'inscription qu'il avait composée lui-même comme un dernier hommage à Cécile.

PAVLVS TITVLI S. CAECILIAE S. R. E. PRESB.
CARD. SFONDRATVS MISERRIMVS PECCATOR
ATQVE EIVSDEM VIRGINIS HVMILIS SERVVS
HIC AD EIVS PEDES HVMILITER REQVIESCIT.
VIXIT ANNOS LVII. MENSES X. DIES XXV.
OBIIT ANNO MDCXVIII. MENSE FEBR. DIE XIV.
ORATE DEVM PRO EO.

Paul Sfondrate, cardinal-prêtre de la sainte Église romaine, du Titre de Sainte-Cécile, pauvre pécheur, et humble serviteur de cette très-sainte vierge, repose ici humblement à ses pieds. Il vécut cinquante-sept ans, dix mois et vingt-cinq jours, et mourut le 14 février 1618. Priez pour lui.

Cette épitaphe si touchante et si simple, cachée à tous les yeux au fond

d'une crypte, ne suffisait pas à raconter la gloire et les mérites de Sfondrate. Les exécuteurs testamentaires lui firent élever un riche cénotaphe, sous la nef latérale de droite, contre la sacristie, à l'endroit où s'ouvrait autrefois, sur la basilique, la chapelle des Ponziani. On y remarque le buste du cardinal, les mains jointes, et revêtu d'une mozette en marbre de couleur. A droite est la statue de sainte Cécile tenant à la main un petit orgue; à gauche, celle de sainte Agnès avec l'agneau. A la partie supérieure du monument est un bas-relief sur lequel on voit Sfondrate présentant le corps de sainte Cécile au pape Clément VIII. Tous ces détails sont malheureusement d'une exécution trop médiocre. Le cénotaphe se complète par une inscription qui apprend à la postérité ce que fut pour l'Église et pour Cécile le cardinal Paul-Émile Sfondrate.





CHAPITRE XXIII.

XVIIe ET XVIIIe SIÈCLE.

L'École janséniste attaque les Actes de sainte Cécile. — Caractère de cette secte et ses ravages. — Système de critique qu'elle applique à l'hagiographie. — Tillemont, Baillet, Mesengui. — Insuffisance et préjugés de Godescard. — Tristes succès du rationalisme dans les Vies des saints. — Le patronage de la Musique attaqué dans sainte Cécile. — En regard de ces attaques, attrait des saints pour sainte Cécile. — Hommages que lui ont rendus la littérature et la poésie. — A Rome, chapelle de Sainte-Cécile à Saint-Louis des Français. — Fresques du Dominiquin. — La peinture moderne et sainte Cécile. — Le nom de sainte Cécile en tête des annales du Maryland. — Sainte Cécile au Capitole. — Restauration malheureuse de sa basilique. — Spoliation de son trésor.



ÉCILE avait donc reparu aux regards des chrétiens de Rome et de l'Église tout entière, au moment où le seizième siècle s'allait fondre dans le dix-septième. En quel état retrouvait-elle cette société européenne que, huit siècles auparavant, lorsqu'elle apparut à Paschal, elle trouvait régie dans la foi et dans l'unité par la sainte Église, se préparant à traverser la grande crise qui devait, au onzième siècle, restituer l'ordre, la lumière et la paix par l'intervention de Grégoire VII et de ses successeurs, sauveurs du droit public et privé?

A ce moment, la société chrétienne apparaissait dissoute par la rupture de tant de peuples et de gouvernements avec Rome, le système d'équilibre politique avait remplacé la fraternité des nations dans le Christ et dans son Église, un avenir inconnu s'ouvrait aux pays dont le droit public avait changé, et cette foi chrétienne dont Cécile avait vu pour ainsi dire les

débuts, et à laquelle elle avait donné tant de gages, courait des risques dans les contrées même qui avaient pu se garantir de l'invasion protestante. La terre attend un second et dernier avénement du Fils de Dieu, et il a dit lui-même qu'à peine trouverait-il encore de la foi dans la race humaine (Luc, xviii, 8), lorsqu'il reviendra visiter son œuvre et rendre justice aux vivants et aux morts sur les débris du monde. Est-ce un nuage que nous traversons depuis trois siècles, pour revoir ensuite la lumière? Le soleil des vérités réserve-t-il encore aux générations futures quelques-uns de ses rayons? C'est le secret du Ciel. L'Église, patrie universelle des âmes, n'a qu'une seule chose à faire : continuer sa mission, qui consiste à recueillir avec un soin maternel ses élus dans toutes les races, et à les conduire au Christ au milieu de tous les dévouements et de toutes les épreuves.

La diminution des vérités sur la terre, ce terrible fléau qu'annonce le Roi-Prophète (*Psalm.*, xi), a été le caractère des trois siècles dont nous parlons; et dans cet appauvrissement successif, on peut dire que la suspension du tendre et respectueux intérêt que les chrétiens portaient aux saints dès l'âge de Cécile, a été l'un des signes de la décadence qui s'est fait sentir. La prétendue réforme avait fait une guerre acharnée au culte des saints, brisé leurs images, profané et brûlé leurs reliques. L'esprit qui l'inspirait s'efforça, au dix-septième siècle, de pénétrer dans les contrées qui étaient demeurées fidèles au symbole catholique; mais, cette fois, il s'y prit avec plus de précautions. La secte janséniste dans laquelle se concentra cette nouvelle attaque, résolut de ne pas rompre extérieurement avec l'Église, mais de dissoudre sans bruit les assises sur lesquelles elle repose. Ainsi elle confessa toujours, quelquefois même avec éclat, le dogme de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie; mais elle sut rendre ce dogme inutile quant à la pratique, en exagérant au-delà de toute mesure les conditions auxquelles le chrétien pouvait oser s'en approcher. Elle maintint le sacrement de pénitence pour la rémission des péchés commis après le baptême; mais elle n'accorda l'absolution au pécheur qu'à des conditions qui exigeaient qu'il y eût déjà, sans le secours du sacrement, entre Dieu et lui une réconciliation dont ce sacrement est le moyen ordinaire. Le jansénisme proclama sur tous les tons la puissance de la grâce divine; mais à la condition d'anéantir devant elle la liberté humaine, et il enseigna que, sans cette grâce, l'homme n'était capable

que du mal. Il anéantit la constitution de l'Église, en faisant du pape le premier entre les pairs; prêcha une morale stoïque que l'Évangile ne pénétrait plus du principe d'humilité, et, au lieu de reconnaître que la nature doit être corrigée et réformée par la grâce, il la réputa mauvaise en elle-même par suite du péché d'origine, auquel il attribua l'extinction totale du bon principe dans l'homme.

En appliquant ce travail sourd aux points fondamentaux de la croyance et de la morale, le jansénisme dirigea ses théories à la destruction de la piété populaire qui n'est que l'expression pratique du dogme lui-même. Le culte de la sainte Vierge et des saints fut le point de mire de ses attaques; non qu'il osât, en principe, en nier la légitimité; mais il s'attacha à le miner, en répandant la défiance et le mépris sur les croyances chères au peuple fidèle. Les Actes des martyrs et les Vies des saints devinrent l'objet de ses poursuites, et bientôt, sous prétexte des droits de la critique, un système de doute fut appliqué à la plupart de ces pieux récits qui montraient l'Évangile en action. Tout fut contesté dans les Vies des saints, et bientôt on en vint à poser en problème jusqu'à leur existence même. C'était le meilleur moyen d'en finir avec leur culte, et d'amener peu à peu les chrétiens au déisme pur, en anéantissant cette nuée de témoins (*Hebr.*, XII, 1) qui nous démontrent que le Christ, Fils de Dieu, a paru sur la terre, puisque nous voyons sa gloire et sa divinité dans la succession non interrompue de ses élus qui doit le manifester jusqu'au dernier jour du monde.

Dans cette conspiration contre l'élément de la sainteté dans l'Église, les droits de la science furent donc mis en avant; mais nous commençons à voir aujourd'hui que la vraie science a plus d'une reprise à faire sur ces hommes dont le joug fut si facilement accepté. Au reste, le principe d'où prétendaient partir les novateurs n'était rien moins qu'une découverte. Avant eux, les catholiques qui se livraient aux études hagiographiques n'ignoraient pas que, parmi les Actes des martyrs en particulier, il en est qui sont sans valeur historique; mais on savait aussi que d'autres Actes, sans être irréprochables, renferment certains détails dérivés de traditions véridiques; que d'autres contiennent des fragments antérieurs à la rédaction définitive; que d'autres ont été rédigés sur des mémoires très-sérieux et n'offrent rien de défectueux, sinon certains raccords que les copistes postérieurs se sont

permis parfois, en insérant, comme complément, des particularités secondaires relatives à la chronologie, à la topographie, aux formes dans lesquelles s'exerçait l'autorité, au style des interlocuteurs qu'ils trouvaient trop simple et qu'ils ont altéré par quelques maladroites additions; qu'enfin il en est qui sont venus jusqu'à nous, sans avoir rien perdu de leur rédaction première.

Pour arriver à l'appréciation de tant de sources diverses, un travail assidu et impartial est la première de toutes les conditions. Il serait par trop facile de terminer toute la question par un dédain superbe, en disant que, sauf quelques-uns, tous les récits des Actes des martyrs sont des fables, et doivent être regardés comme des monuments de la crédulité du moyen âge. Scientifiquement, il n'est plus possible de procéder ainsi. Que resterait-il debout dans l'antiquité profane elle-même, si l'on traitait de cette façon tant d'auteurs et tant de témoignages, qui, sans doute, ont eu besoin d'être contrôlés et rectifiés, mais ne nous en rapportent pas moins, sur les temps anciens, les plus précieux renseignements? Dans la conspiration que nous signalons, la passion et l'esprit de système se montrèrent sans quartier; et bientôt, si l'on osait tenir pour les anciens récits, on put être assuré de passer pour un homme sans valeur.

Le Nain de Tillemont, dont la vaste érudition est d'ailleurs incontestable, fut celui qui, au dix-septième siècle, employa cette manœuvre avec le plus d'audace et de succès. Ce docteur de Port-Royal s'attacha à renverser un nombre immense de monuments historiques, parmi lesquels se trouvaient naturellement les Actes de sainte Cécile, et allégua contre ceux-ci en particulier des fins de non-recevoir qui les eussent anéantis, si la vérité n'avait pas droit de se faire jour tôt ou tard à travers les nuages amassés par la passion.

Dans sa guerre contre les Actes des martyrs, le docte janséniste oublia trop souvent un principe de critique qu'il avait posé lui-même. Il convient quelque part que « dans les plus méchants auteurs, il y a des endroits tirés de bons originaux, et qui portent un caractère de vérité, auquel il est comme impossible de ne pas se rendre. » (*Histoire des Empereurs*, t. II. *Notes sur Trajan*.) A ce compte, il ne faudrait pas aller si vite dans le déblayement des monuments anciens. Quant aux Actes de sainte Cécile, on avait là devant soi un document grave, important, accepté par la plus haute autorité, sanctionné par les siècles, et s'encadrant parfaitement avec les

événements de l'époque à laquelle se rattache le récit. Il plaît à Tillemont de n'y voir qu'un tissu de fables, et il se rassure en alléguant que l'auteur « n'a pas reçu l'amour de la vérité ». (*Mémoires*, t. III.) Conformément aux doctrines de Port-Royal, que l'ardent janséniste énonce ici avec une rare naïveté, un historien se montre véridique ou mensonger dans ses écrits, non pas selon son libre arbitre, mais selon qu'il a reçu ou non l'*amour de la vérité*. Ce serait du moins une raison d'être indulgent envers les faussaires et les imposteurs historiques, et de ne pas les repousser avec trop de dédain, en attendant que l'*amour de la vérité* descendant en eux vienne les rendre sincères et fidèles sans leur participation. Quant à nous cependant, qui suivons la foi catholique et croyons l'homme doué d'une responsabilité personnelle, nous avons peine à reconnaître ici dans Tillemont cet *amour de la vérité* qu'il refuse au rédacteur des Actes de sainte Cécile. Si désormais la valeur d'un monument historique ne peut plus être jugée que d'après la touche que son auteur a reçue d'en-haut, ce n'est plus au nom de la critique qu'il faudra procéder; il suffira de constater le degré d'inspiration qui a conduit la plume de l'historien. C'est ainsi que l'esprit de la secte dirigeait Tillemont dans la guerre acharnée qu'il faisait aux anciens monuments du christianisme.

Un critique digne de ce nom commencerait par laisser de côté les questions de la prédestination et de la grâce, lorsqu'il s'agit tout simplement de savoir si l'on peut s'en rapporter aux récits d'un auteur. Il rechercherait si cet auteur a été à même de connaître sur les lieux les événements qu'il raconte, s'il n'aurait pas eu des mémoires antérieurs, si son travail a obtenu ce contrôle de l'autorité qui ne garantit pas toujours une œuvre littéraire jusque dans ses moindres détails, mais rend du moins témoignage de la haute estime qu'elle inspire; si des hommes d'un grand savoir ont reconnu la valeur du document en question; s'il est possible de faire cadrer le fond et les détails des récits avec les mœurs du temps et les conditions des personnes auxquelles on les rapporte; enfin s'il n'aurait pas en sa faveur certaines découvertes archéologiques, qui nous transmettent sans passion les faits de l'antiquité et nous mettent en rapport avec les temps, les lieux et les personnes, que les textes écrits ne suffisent pas toujours à nous faire connaître pleinement.

Tillemont a-t-il eu recours à ces moyens dans sa prétendue critique des Actes de sainte Cécile? Il n'y a pas même songé; il a abordé ce document avec un esprit prévenu, et il a prononcé sa sentence, en prenant uniquement pour motif les répugnances qu'il éprouvait. Ces Actes peuvent servir à éclairer les origines de l'Église de Rome : par là même, ils ne devaient pas être en faveur à Port-Royal. Cette raison ne s'avoue pas; mais il en est une autre que Tillemont croit devoir mettre en avant. Ces Actes, dit-il, contiennent des miracles, et, pour cette raison, ils ne peuvent être admis. Comment se fait-il alors que le même Tillemont admet d'autres récits qui renferment des faits plus miraculeux encore que ceux des Actes de sainte Cécile? L'autorité des savants qui l'ont précédé et ont reconnu la nature pleinement historique de ce document, n'a aucune prise sur lui. Son célèbre contemporain, Papebrock, que l'on a souvent rangé parmi les hypercritiques, et qui proclame néanmoins dans les *Acta Sanctorum* la vérité et la valeur de nos Actes, qu'il qualifie *antiquissima et sincerissima* (*Ephemerides Græco-Moschæ*), n'est rien aux yeux de Tillemont. Rechercher dans les circonstances de temps et de lieu auxquelles se rapporte l'existence de Cécile, afin de savoir s'il serait possible d'y reconnaître l'encadrement du récit, est une étude préalable à laquelle il n'a pas songé, avant de prononcer la sentence; quant aux ressources que fournit l'archéologie chrétienne pour contrôler les Actes des martyrs, il n'en a pas même l'idée. Tout, dans ses *Mémoires*, se décide au caprice, et quand il s'agit des Actes des saints, la cause est tranchée, avant même d'avoir été instruite. Tillemont a eu cependant entre les mains les récits de la découverte du corps de Cécile par Paschal et par Sfondrate; mais il n'y a rien vu, résolu qu'il était à ne tenir aucun compte des antiquités dans l'instruction d'une cause historique.

S'il avait reconnu quelque défectuosité dans les récits de notre historien, et nous convenons nous-même que celui-ci est tombé dans quelques innocentes méprises, comment le trop célèbre critique ne s'est-il pas souvenu de principes établis par Dom Mabillon dans sa *Diplomatique*, et qui depuis lors ont fait loi pour la science? N'est-ce pas un axiome admis dans la critique, qu'un document, pour n'être connu que par une copie, ne perd pas pour cela sa valeur? bien plus, que quelques méprises du copiste ou quelques interpolations de sa part n'ôtent pas toujours à une pièce ainsi

altérée dans des détails secondaires sa qualité de document authentique, auquel on en peut encore référer, lorsque l'original lui-même a péri ?

Mais le système devait triompher, et, sauf quelques documents privilégiés, retenus avec une prédilection pleine d'inconséquence, il était convenu que l'Église romaine ne vivait que de fables sur tout son passé. La réputation de l'auteur chez lequel la science est aussi réelle que l'esprit de parti est odieux, fit admettre comme décisifs tous les jugements arbitraires qu'il s'était permis de lancer. Depuis longtemps déjà, en face des hommes de Port-Royal, la société française ne raisonnait plus, et ce joug que l'on s'était imposé à soi-même, adouci par le prestige de la mode, n'incommodait pas trop. C'est ainsi que le jansénisme parvint à modifier en France l'opinion religieuse, et, dans l'ordre des questions dont nous parlons, il ne resta bientôt plus chez nous d'autre hagiographie que celle que permettait Tillemont.

Cependant, pour faire pénétrer jusqu'au sein des familles chrétiennes les résultats produits par les *Mémoires* du très-partial écrivain, une *Vie des saints*, proprement dite, était nécessaire, et le trop fameux Adrien Baillet se présenta pour l'écrire. Les Actes de sainte Cécile en particulier y furent traités avec le dernier mépris; mais l'ouvrage de Baillet étant volumineux, un autre janséniste du dix-huitième siècle, Mesengui, se chargea de préparer une *Vie des saints* abrégée, et destinée à instruire les fidèles de France sur les gestes des serviteurs de Dieu. Ils y apprirent qu'il n'y avait rien de certain sur la plupart des martyrs les plus célèbres, et spécialement que l'on ne savait rien d'historique sur sainte Cécile.

C'était le moment où un si grand nombre d'Églises en France entreprirent le renouvellement des livres liturgiques. Quant aux légendes des saints dans ces nouveaux livres, Tillemont et Baillet furent les seuls oracles sous l'inspiration desquels la malheureuse innovation s'accomplit. Le Bréviaire Parisien de 1736 offrit le modèle de la légende du 22 novembre pour la fête de sainte Cécile, et cette composition s'introduisit successivement dans les diocèses, qui renonçaient tour à tour aux prières antiques. Tout ce qui concerne la personne de la sainte martyre y est complétement passé sous silence. On y dit seulement quelques mots sur la découverte de son corps par Sfondrate, mais selon la relation mutilée et infidèle de Baillet. Il va

sans dire que toutes les antiennes et tous les répons de l'office grégorien de sainte Cécile introduits en France par Pépin et Charlemagne furent honteusement effacés, et leurs gracieuses cantilènes interdites pour jamais dans nos églises. Du moins, on l'espérait ainsi.

Le scandale causé par l'audace de Tillemont et de Baillet à l'égard des Actes des saints, et propagé par les recueils hagiographiques qui en furent la suite, donnèrent l'idée à un chanoine de Saint-Honoré, à Paris, nommé Godescard, de traduire en français un corps de *Vies des saints*, composé par Alban Butler, catholique anglais, dont l'esprit lui sembla moins frondeur que celui des jansénistes français. Dans ce livre qui n'est pas dépourvu d'érudition, l'auteur prit à tâche de répéter, comme jugement sur les Actes de sainte Cécile, la conclusion que Tillemont avait tirée à la suite de ses arguments ineptes, que nous avons ailleurs discutés l'un après l'autre dans le plus grand détail. (*Histoire de sainte Cécile*, 2e édit., 1853.) Mais ce qui démontre par-dessus tout l'inconcevable légèreté avec laquelle la notice de Godescard a été rédigée, c'est de voir ensuite l'auteur formuler cette assertion : « Nous apprenons des Actes de sainte Cécile qu'en chantant les louanges du Seigneur elle joignait souvent la musique instrumentale à la musique vocale. » Il demeure donc démontré que le respectable chanoine, avant de composer l'article de sainte Cécile et de prononcer sur la valeur de ses Actes, ne s'était pas même donné la peine de les lire, puisqu'ils ne contiennent pas un seul mot duquel on puisse déduire ce qu'il avance.

Le rétrécissement que subit à cette époque la piété française, et dont un si grand nombre de livres religieux du dix-huitième siècle portent la trace, a laissé son empreinte dans les jugements et les appréciations de Godescard; nous donnerons ici un échantillon. C'est à propos du saint martyr Polyeucte, dont les Actes ont fourni à Corneille la matière d'un des premiers chefs-d'œuvre littéraires que le christianisme ait inspirés. Voici comment s'exprime le nouvel hagiographe. « Corneille a fait du martyre de saint Polyeucte le sujet d'une de ses tragédies; et l'on peut dire que c'est un chef-d'œuvre dans le genre dramatique. Mais cela n'a pas empêché les personnes pieuses d'être choquées de la liberté que le poëte s'est donnée de faire monter les saints sur le théâtre, d'altérer la vérité de l'histoire, de corrompre les vertus chrétiennes, et de mêler la tendresse de l'amour

humain à l'héroïsme de l'amour divin. » (GODESCARD, *Vies des Pères et des Martyrs*, 13 février.)

Voilà jusqu'où avait conduit les catholiques de France l'épuration de la liturgie et de la vie des saints : à un système où il devenait illicite de mettre en scène les Actes des saints, sans qu'on se doutât que la catholique Espagne avait son Calderon et son Lope de Vega. Il valait mieux, apparemment, chercher à émouvoir les hommes par les scènes plus que profanes dont notre théâtre est souillé. Le goût littéraire de l'hagiographe parisien se révoltait des efforts qu'avait eu à faire Corneille pour monter sa pièce, en créant quelques personnages outre ceux que mentionnent les Actes de saint Polyeucte qui ne sont pas d'une grande étendue. Il eût dû se rappeler aussi que Racine n'avait pas trouvé non plus le drame d'Athalie tout complet dans le quatrième livre des Rois; mais cette absence de toute idée littéraire dans le vénérable chanoine, n'est rien auprès de la déclaration de principes qu'il ajoute. Corneille a voulu rendre la lutte sublime qui se déclare dans l'âme de Polyeucte entre l'affection conjugale et la fidélité à Dieu. Il a montré le martyr triomphant d'un sentiment sacré, mais inférieur, pour suivre le devoir auquel tout doit être sacrifié, et Godescard appelle ceci « corrompre les vertus chrétiennes. » Il fait un crime à Polyeucte d'avoir uni l'amour pour son épouse, prescrit par la loi de Dieu, à cet autre amour supérieur qui doit triompher du premier, lorsque Dieu l'exige. Il voit du scandale à mettre sous les yeux une si noble victoire, et il ne s'aperçoit pas qu'il renverse à la fois toute l'économie du christianisme. Telle tendait à devenir la France chrétienne au dix-huitième siècle, en proie à une spiritualité fausse, héritée en partie de Port-Royal, et en partie d'une autre école du dix-septième siècle; et l'on voyait ainsi un homme grave qui avait employé de longues veilles à compiler sa volumineuse *Vie des saints*, mais qui jamais ne s'était demandé comment il se faisait que la France où tout était si bien réglé en fait de principes de spiritualité, ne produisait plus de saints au dix-huitième siècle. En retour, Voltaire et son école avançaient à pas de géant dans la guerre contre le christianisme, et franchement ceux qui l'entendaient à la manière de Godescard étaient peu armés pour le défendre. Mais il nous faut revenir à sainte Cécile.

Croirait-on que cet esprit de vertige alla jusqu'à vouloir ravir à l'in-

nocente vierge l'hommage délicat que la chrétienté lui a décerné en la proclamant patronne de la musique? Ce fut l'abbé Lebeuf, le lourd compositeur de tout le plain-chant de la nouvelle liturgie parisienne, qui se présenta pour enlever à Cécile le diadème de l'harmonie. Dans un mémoire inséré au *Mercure de France* (janvier 1732), il s'imposa la tâche très-facile de démontrer que rien ne prouve dans les monuments relatifs à sainte Cécile que cette illustre martyre ait fait usage des instruments de musique. Nous n'insistons pas sur le ton de supériorité avec lequel le symphoniaste parisien critique et censure ce qui s'est fait avant lui; heureusement, le bon sens chrétien a maintenu ce que l'abbé Lebeuf eût voulu anéantir, et, malgré sa prétention de « renvoyer sainte Cécile aux monastères de filles avec les Agnès, les Luce et les Agathe », la vierge romaine n'en est pas moins demeurée en possession d'une de ses plus nobles prérogatives. Son étrange ennemi n'a pas été plus heureux, lorsqu'il a voulu assigner l'époque première du patronage qu'il poursuit avec une si violente ardeur. Selon lui, sainte Cécile n'eût été en jouissance de cet honneur « que depuis cent ou six-vingts ans », ce qui donnerait le commencement du dix-septième siècle. Mais on comprend aisément que Lebeuf ait pu dérouler son existence, être appelant de la bulle *Unigenitus*, et garnir de grosses notes le nouveau Graduel et le nouveau Missel de Paris, sans s'être jamais douté que Raphaël peignait en 1513 la sainte Cécile de Bologne.

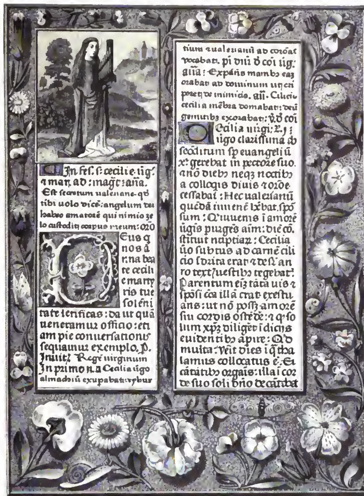
Un autre excès dans lequel est tombé en ces dernières années un homme fort respectable, M. l'abbé Thiesson, chanoine de Troyes, a été de prétendre dans une histoire de sainte Cécile, trop évidemment calquée sur la nôtre, que la vierge romaine, quoique les Actes n'en disent pas un mot, a été une instrumentiste des plus distinguées. La naïveté qui règne d'un bout à l'autre de ce volume, l'intention que fait paraître l'auteur de se donner pour un dilettante de premier ordre, son peu d'habitude d'écrire, ses recherches qui ne vont jamais au-delà de ce qu'on a dit avant lui, ne sont pas de nature à faire avancer les questions. On apprend seulement dans son livre que sainte Cécile « était une charmante jeune personne » (p. 77).

Les tristes détails dans lesquels nous avons été contraint d'entrer sur les outrages que sainte Cécile a eu à subir durant plus d'un siècle de la part d'une fausse hagiographie, nous font un devoir de consacrer ici quelques

lignes à montrer en retour à nos lecteurs l'illustre vierge recevant les plus fervents hommages de la part des saints qui, depuis elle, ont brillé dans l'Église, ou les honorant eux-mêmes des traits délicats de sa prédilection. Au septième siècle, l'apôtre des Frisons, saint Willibrord, était appelé à Rome pour y recevoir la consécration épiscopale des mains du pape saint Sergius, et c'était dans la basilique de Cécile que s'accomplissait cette auguste fonction à l'égard du fondateur de tant d'églises chez les infidèles. Au huitième, la grande abbesse de Montreuil, sainte Opportune, montait au ciel à la suite d'une vision dans laquelle Cécile s'était fait voir à elle. Au onzième, saint Pierre Damien signalait les récentes apparitions de la grande martyre dans sa basilique. Au douzième, le bienheureux Frédéric, qui fut abbé de Mariengart, dans l'ordre de Prémontré, recevait les conseils de la vierge romaine sur les œuvres saintes qu'il devait entreprendre. Au treizième, saint Dominique voyait descendre la Mère de Dieu dans le dortoir où reposaient ses disciples, et Cécile accompagnait la reine du ciel dans cette maternelle visite. Marie apparaissait-elle au bienheureux Réginald pour lui révéler sa vocation à l'ordre des frères prêcheurs, Cécile assistait encore la reine des anges. Le ciel envoyait-il à saint Pierre de Vérone quelques-uns de ses plus glorieux hôtes pour le consoler dans de cruelles épreuves, le futur martyr voyait arriver près de lui, dans le splendide éclat de sa félicité, Cécile accompagnée d'Agnès et de Catherine. Le souvenir de la vierge romaine était familier à sainte Catherine de Sienne, et la maintenait dans les luttes du grand combat spirituel. La bienheureuse Oringa, vierge florentine, déjouait sans effort toutes les embûches tendues à sa vertu, et l'enfer, interrogé par un séducteur lassé de tant de vaines poursuites, répondait que la servante de Dieu était sous la garde du même ange qui protégea la virginité de Cécile. La prophétesse romaine du quinzième siècle, sainte Françoise, avait choisi dans Rome pour le lieu de sa prédilection la basilique de Sainte-Cécile, située non loin du palais Ponziani qu'elle habitait. C'est là que souvent ravie au-dessus des sens, elle entendait et voyait les secrets célestes; c'est là qu'elle voulut ensevelir les deux aimables enfants que le ciel lui redemanda si promptement. Au seizième siècle nous voyons sainte Catherine de Ricci, dominicaine, recevoir de sainte Cécile les marques les plus touchantes de familiarité, et la bienheureuse Hélène Duglioli, dotant la peinture chré-

tienne d'un de ses principaux chefs-d'œuvre, en déterminant Raphaël à peindre la sainte Cécile de Bologne. Nous venons de voir saint Philippe Néri, ne voulant prendre possession de la Vallicella que sous les auspices de la vierge romaine. Au dix-septième siècle, la vénérable Agnès de Jésus, prieure des dominicaines de Langeac, fut souvent honorée de la visite de Cécile, et les entretiens que la vierge glorifiée eut avec la vierge militante, respirent encore la tendresse et la vigueur que présente dans tout son caractère la fille des Cæcilii, telle que la dépeignent ses Actes. C'est ainsi qu'une hagiographie mystérieuse venait compléter celle que produit l'étude des monuments, et développer à sa manière les annales céciliennes, en attendant que le jour de la justice fût arrivé.

La nécessité où nous sommes d'abréger nous empêche d'analyser ici ce qu'a fait la poésie en l'honneur de Cécile. L'école de Port-Royal, dont l'influence a été si grande pour amener la scission de l'élément littéraire et de l'élément chrétien, était venue à bout de ses fins, et l'axiome de son législateur Boileau faisait loi sur tout le Parnasse français. Depuis la seconde moitié du dix-septième siècle, le christianisme fut mis hors de la poésie. Qui ne connaît le jugement de Fénelon sur l'art du moyen âge? Qui peut ignorer les actes de vandalisme accomplis dans nos cathédrales à cette même période, au nom du goût classique? La refonte totale de la liturgie ne s'accomplit-elle pas aussi, sans que les auteurs et les admirateurs de cette œuvre barbare se soient doutés le moins du monde qu'ils sacrifiaient le répertoire de la poésie et de la mélodie chrétiennes, formé par quinze siècles entiers? Quant à Tillemont et Baillet, auxquels il faut, hélas! adjoindre le pacifique Godescard, empoisonné sans s'en apercevoir par l'esprit de son temps, se doutaient-ils que leurs attaques contre sainte Cécile se dirigeaient sur la poésie chrétienne, et savaient-ils même qu'il y eût une poésie chrétienne? On n'en avait pas jugé ainsi dans le passé, et à la suite de ces nobles et gracieuses Préfaces des Sacramentaires léonien, gélasien, gallican, mozarabe, des strophes inspirées de la liturgie grecque, où les grandeurs de la vierge romaine sont exposées avec tant de charme, le génie chrétien dans les siècles même du moyen âge s'exerça, plus ou moins heureusement, à les célébrer à son tour. Jusqu'au dix-septième siècle, Cécile eut ses chantres dévoués.



In fest. s. cecilie uirg. et mart. ad magt. añã.
Est secretum ualeriane quod
tibi uolo dicere: angelum dei
habeo amatorem qui nimio ze
lo custodit corpus meum: Oro
Eus q
nos a
nna bea
te cecili
e marty
ris tue
soleni
tate letificas: da ut quã
ueneramur officio: eti
am pie conuersationis
sequamur exemplo. P.
Inuit. Regẽ uirginum
In primo n. a Cecilia uirgo
almachiũ exuperabat: tyburtium et ualerianũ ad coronas
uocabat. p. dñi ẽ coi uirg.
añã: Expansis manibus ora
orabat ad dominum ut eam
eriperet de inimicis. añã. Cilicio
cecilia mẽbra domabat: deũ
gemitibus exorabat: v. ẽ coi
Cecilia uirgo: R. j.
Uirgo clarissima
semper euangeliũ
xpi gerebat in pectore suo.
et nõ diebus neque noctibus
a colloquiis diuinis et orõe
cessabat: Hec ualerianũ
quendã iuuenẽ habebat spõ
sum: Qui iuuenis in amorẽ
uirginis purgẽs aim: diẽ cõ
stituit nuptiarum: Cecilia
uo subtus ad carnẽ cili
cio induta erat et desuper
auro textis uestibus tegebat.
Parentum eius tanta uis et
sponsi circa illã erat exestu
ans: ut nõ posset amorẽ
sui cordis ostẽdere: et quod so
lum xpm diligeret indiciis
euidentibus aperire: Quid
multa: Venit dies in quo tha
lamus collocatus est. Et
cantantibus organis: illa in cor
de suo soli dño decantabat

OFFICE DE SAINTE CÉCILE.

D'après une page du *Bréviaire* du cardinal Grimani. Manuscrit du quinzième siècle, à la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise.

Dès le septième, l'Église gothique d'Espagne débutait par une hymne pleine de vie et d'onction. Au huitième, saint Adhelme de Scherburn, en Angleterre, dans son gracieux poëme de *Laude Virginitatis*, après avoir chanté les grandeurs de la Mère de Dieu, ouvrait par Cécile, le chœur des vierges qui la suivent. Au dixième, l'un des premiers historiens de la nation française, Flodoard, chanoine de Reims, consacrait sa rude poésie à chanter la découverte du corps de Cécile par Paschal. Le pieux Aelrède, abbé cistercien de Rievall, en Angleterre, préludait par ses strophes cadencées à la longue série des Séquences que contiennent les missels des différentes Églises de l'Europe, en l'honneur de Cécile, aux quatorzième et quinzième siècles.

Le seizième siècle vit commencer la série des compositions plus étendues. Il débuta par l'œuvre du célèbre poëte latin Spagnuolo, dit *le Mantouan*, qui consacra à sainte Cécile sa septième Parthénie, dédiée à Isabelle, duchesse de Mantoue. Ange Sangrini, abbé du Mont-Cassin, chanta à son tour avec autant de grâce que d'abondance, dans l'œuvre qu'il intitula Épithalame, les grandeurs de l'illustre martyre. Un autre bénédictin italien, Théophile Folengo, composa un poëme tragique de sainte Cécile, que son célèbre confrère Maur Chiaula mit en musique. Dès l'année 1600, au lendemain de la découverte du corps de la martyre par Sfondrate, un pieux dominicain, Sébastien Castelletti, donnait à Rome un poëme en cinq livres qu'il intitulait : *Della triunfatrice Cæcilia, virgine e martire*, et méritait pour cette œuvre, de la part du Tasse, un sonnet rempli d'éloges. Le même sujet tentait, en 1606, le professeur de la maîtrise de Notre-Dame de Paris, Nicolas Soret, et il publiait la *Céciliade, ou le Martyre sanglant de sainte Cécile, patronne des musiciens*, avec la musique. L'Italie revenait à la charge en 1637, par une composition dramatique et musicale, intitulée : *la Santa Cecilia*, destinée à embellir les fêtes du mariage de Ladislas IV, roi de Pologne, et de Cécile Renée d'Autriche; la musique était de Virgilio Paccitelli. En 1644, une Romaine, Marguerite Costa, célébrait en quatre chants les combats et les victoires de l'héroïne chrétienne, et inscrivait en tête ce titre : *Cecilia martire, poema sacro.* Parmi ces œuvres poétiques, celle de Nicolas Soret ne se recommande pas par un talent capable d'immortaliser son auteur; mais on peut dire que Castelletti et Marguerite

Costa, dans leur enthousiasme pour Cécile, ont produit un grand nombre d'octaves dignes du sujet. Nous ne rappelons d'ailleurs ces monuments de la piété envers la vierge romaine, que comme un indice de la flamme poétique qu'entretenaient dans les cœurs, avant l'invasion du naturalisme, son nom et sa mémoire. Il n'est pas jusqu'à l'Angleterre protestante qui, par une heureuse inconséquence, ayant conservé la fête de sainte Cécile, ne la célèbre chaque année avec enthousiasme. Autrefois le roi avait son poëte d'office, qui devait fournir tous les ans, le 22 novembre, une ode à la louange de la grande martyre. Les Anglais estiment particulièrement celle que composa Dryden. Congrève, Addison, Pope, ont payé ce tribut national à la reine de l'harmonie. Quand on visite à Londres le palais de Westminster, on est ému de rencontrer dans la salle consacrée à la mémoire des poëtes anglais une fresque représentant sainte Cécile, avec la pose et les attributs qu'on pourrait lui donner dans une église catholique; c'est l'hommage que l'Angleterre a voulu rendre à Dryden.

Il nous faut maintenant rentrer dans Rome, et nous reposer près du tombeau de Cécile que nous y avons laissée au lendemain de son splendide triomphe. La dévotion envers elle, ranimée par l'heureux succès des recherches de Sfondrate, se maintenait dans la population romaine, et était partagée par les étrangers. Pierre Polet, né à Noyon, écuyer apostolique, entreprit, en 1611, d'élever dans l'église de Saint-Louis des Français un monument à sainte Cécile. Il sut y déployer une générosité princière, et témoigna de sa dévotion envers la martyre par le choix de l'artiste et par l'importance de l'œuvre qu'il lui donna à exécuter. Ce fut Dominique Zampieri, dit le Dominiquin, qu'il appela pour décorer par son pinceau une chapelle tout entière de notre église nationale. Cet artiste, chez lequel se retrouve si souvent l'inspiration chrétienne, se montra particulièrement affectionné à sainte Cécile. Outre les fresques dont nous allons parler, on ne compte pas moins de six de ses tableaux dont elle est le sujet unique, et qui se conservent dans les collections publiques ou particulières. Les peintures à Saint-Louis des Français embrassent la vie entière de la vierge. L'ange du Seigneur couronnant les deux époux; Cécile distribuant aux pauvres ses richesses, après le martyre de Valérien; les fureurs d'Almachius sur son tribunal, et l'attitude noble et imposante de Cécile qui refuse l'encens aux

idoles; enfin et surtout l'entrevue d'Urbain et de la martyre expirante : cette salle du bain inondée d'un sang généreux que de pieuses femmes s'empressent de recueillir, ces pauvres, assistant aux derniers moments de leur fidèle protectrice, l'émotion des traits du saint évêque à la vue d'un si sublime sacrifice; Cécile défaillante, et rappelant un reste de vie pour disposer de cette maison qu'elle va quitter en peu d'instants pour le ciel; tout cet ensemble, complété par un plafond sur lequel le Dominiquin a peint sainte Cécile enlevée au ciel par les anges, fait de cette chapelle un monument splendide à la gloire de la vierge romaine.

Pierre Polet fit peindre par Guido Reni, et placer au retable de l'autel une copie remarquable de la sainte Cécile de Bologne. Ainsi rien ne manqua à la magnificence de cette œuvre due à la générosité d'un particulier, et dans laquelle on aime à voir un hommage de la France à sainte Cécile, et comme le complément de l'insigne et triomphante cathédrale d'Alby.

Après le Dominiquin, dont le pinceau fut toujours empressé de traiter les sujets de sainteté, que depuis nul autre artiste n'a mieux saisis et mieux rendus, vient la suite nombreuse des peintres qui, dans le cours du dix-septième siècle, consacrèrent leurs efforts à représenter sainte Cécile. La plupart en ont fait simplement une musicienne; mais en s'éloignant toujours plus de la manière dont Raphaël avait conçu ce sujet. Quelques-uns, Murillo par exemple, ont encore cherché à représenter la scène de la mort de Cécile; mais on peut dire que la plupart de ces toiles, y compris celles que produisit en moindre nombre le dix-huitième siècle, ne sont plus généralement qu'une série descendante d'œuvres sans caractère, annonçant que le sujet s'épuisait à mesure que les générations d'artistes se succédaient, et que le souffle du seizième siècle cessait de se faire sentir. On aime cependant à voir l'idéal de notre héroïne cherché, sinon toujours atteint, par des artistes tels que Guido Reni, Paul Véronèse, Garofalo, Procaccini, Guerchin, Tempesta, Salimbeni, et même Carlo Dolci; mais on ne peut s'empêcher de protester avec indignation contre l'audace avec laquelle si souvent, aux dix-septième et dix-huitième siècles, l'ordre fut donné aux artistes de représenter, avec les attributs de Cécile, tant de femmes dont le portrait eût pu parfaitement se passer de ces accessoires usurpés. Ce genre d'hommage, rempli d'inconvenance, a été réclamé de toutes les écoles, et les

musées espagnols n'en sont pas plus exempts que ceux des autres pays. Pour la France, on peut placer en tête de ces œuvres qui peignent, mieux que tout le reste, l'abaissement du respect envers les convenances religieuses, la sainte Cécile de Mignard, qui lègue à la postérité l'effigie d'une femme célèbre, mais ne fera jamais remonter la pensée jusqu'à l'héroïne chrétienne du deuxième siècle. En face de ces portraits frauduleux, on se rappelle le fameux livre d'Heures de Bussy-Rabutin, dans lequel certaines dames arrivées à une facile célébrité figuraient en miniature, ayant chacune au-dessous le nom d'une sainte du calendrier. Mais il nous faut reprendre les annales de la vierge romaine, et gagner bientôt le dix-neuvième siècle, qui devait offrir à Cécile un triomphe aussi nouveau qu'inattendu.

Le souvenir et, l'on peut dire, l'action de cette illustre propagatrice de la vraie foi sur la terre, se révéla mystérieusement le 22 novembre 1633, lorsqu'en ce jour béni, la première colonie catholique s'embarquait d'Angleterre pour l'Amérique du Nord, cherchant de nouveaux cieux, et fuyant l'atroce persécution que le protestantisme anglais faisait peser sur la fidèle Irlande. Saintement fier du nom qu'il portait, lord Cæcilius Baltimore voulut mettre à la voile le jour de la fête de sa glorieuse patronne. De rudes épreuves attendaient les fils de saint Patrice, sur cette terre où ils étaient venus chercher la liberté. Longtemps ils y eurent à lutter contre la tyrannie des protestants établis avant eux sur ce sol; mais en déployant cette énergie de la foi qui leur avait fait vaincre en Europe Henri VIII, Élizabeth et Jacques Ier, ils arrivèrent enfin à fonder sous le patronage de la Mère de Dieu la colonie catholique du Maryland. Dès les premières années de notre siècle, Pie VII érigeait sur ce sol si péniblement défriché, dans la ville même qui porte le nom de lord Baltimore, le premier siége épiscopal qu'ait vu l'Amérique septentrionale. Depuis, Baltimore est devenu un siége archiépiscopal avec de nombreux évêchés suffragants; plus tard, Rome a dû fonder d'autres métropoles sur cet immense continent; mais on ne doit pas oublier que le nom de Cécile est écrit en tête des fastes de cette nouvelle Église.

En 1648, un hommage nouveau fut décerné dans Rome à sainte Cécile, et cette fois le Capitole en fut le théâtre. On y fit décorer la chapelle du palais des conservateurs du peuple romain, et la fille des Metelli, comme citoyenne et matrone romaine, obtint les honneurs d'un tableau et

d'une inscription dans ce sanctuaire. Trois autres saints personnages seulement, tous citoyens romains, figurent dans cette chapelle du Capitole : saint Eustache, saint Alexis et la bienheureuse Louise Albertoni. La grande vierge est représentée assise, les mains sur un clavecin, comme patronne de la musique. Cette peinture est de Romanelli; au dessous on lit l'inscription suivante :

S. CAECILIAE
VIRGINI ET MARTYRI
S. P. Q. R.
MDCXLVIII.

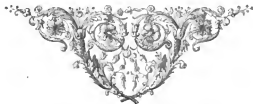
L'idée de rétablir ainsi le nom et la mémoire de Cécile aux lieux mêmes où son aïeule Caïa Cæcilia fut, durant de longs siècles, honorée d'une statue, est profondément touchante, et unit les deux Rome dans la personne de notre héroïne. Cette rentrée d'une Cécile au Capitole, et de la Cécile chrétienne, montre à la fois et la victoire sans retour du christianisme et l'éternité de Rome.

Quant à la basilique Transtibérine, dont Sfondrate avait conservé en grande partie le caractère tel qu'elle l'avait reçu de Paschal au neuvième siècle, elle fut tristement modernisée dans la première moitié du dix-huitième par son titulaire le cardinal François Acquaviva. L'église de Sainte-Cécile de *Domo*, qui menaçait ruine, fut rebâtie en 1729 par Benoît XIII, sous d'humbles proportions, et avec altération de son nom antique. Le pape voulut y adjoindre de nouveau la mémoire de saint Blaise, sur les instances de la corporation des ouvriers en laine qui avait accepté la charge de la desservir.

Au point de vue littéraire, Mazochi dans son commentaire du Calendrier de Naples, et le jésuite Lesley dans ses notes sur le Missel mozarabe, préparaient l'élucidation chronologique des Actes de sainte Cécile, sur lesquels les découvertes du siècle suivant devaient jeter une si grande lumière. Un autre jésuite, le père Mazzolari, préservait des injures de l'air, en la faisant transporter dans la basilique, la gracieuse fresque qui représente l'apparition de sainte Cécile à Paschal, menacée de périr comme les autres qui déjà étaient presque effacées sous le portique. Mazzolari ne borna pas à cette

heureuse précaution les témoignages de sa piété pour la vierge romaine. Il fit graver sur une vaste table de marbre blanc, et placer en regard de l'ancienne fresque, le diplôme même de Paschal dans lequel le saint pape rend compte de la merveilleuse apparition dont il fut favorisé par sainte Cécile.

Le dernier événement relatif à la basilique se rapporte à la spoliation dont son trésor fut l'objet en 1796, lorsque Pie VI, après le traité de Tolentino, se vit contraint de dépouiller les églises de Rome pour faire face aux énormes contributions qu'il avait été obligé d'accepter. L'extrême nécessité où se trouvait l'Église romaine enleva au trésor de la basilique les trois précieuses châsses, dans lesquelles Sfondrate avait renfermé les chefs des saints Valérien, Tiburce et Maxime. C'est alors que ces saintes reliques furent placées dans les cylindres en cuivre qui les contiennent encore aujourd'hui. Le reste de l'argenterie qui fut livrée au commissaire pontifical par l'abbesse de Sainte-Cécile se composait de calices, chandeliers et autres objets d'autel, la plupart des nombreux reliquaires donnés par Sfondrate étant simplement en bronze doré. Le dix-huitième siècle, qui avait vu abolir dans les liturgies françaises et dans un si grand nombre de recueils hagiographiques jusqu'à la mémoire des gestes de Cécile, laissait donc planer, en se terminant, comme un sombre nuage sur le sanctuaire même où reposait la martyre; le siècle suivant nous montrera que la gloire de l'héroïne chrétienne du deuxième siècle n'était pas épuisée.





CHAPITRE XXIV.

XIX[e] SIÈCLE.

Vie posthume de sainte Cécile au dix-neuvième siècle. — Les catacombes sont discernées et reconquises par la science archéologique. — Le P. Marchi. — Le Commandeur, Jean-Baptiste de Rossi. — Découverte du tombeau de saint Cornélius et du cimetière de Lucine. — Pie IX crée la commission d'archéologie sacrée. — Découverte de la crypte des papes au cimetière de Calliste. — Découverte du *cubiculum* de sainte Cécile et de son tombeau. — Le saint sacrifice célébré en 1856 dans la crypte de sainte Cécile. — En 1862, station annuelle établie pour le 22 novembre au tombeau de sainte Cécile. — Calice offert à la grande martyre. — Découverte du tombeau de saint Januarius au cimetière de Prétextat. — Fécondité des travaux de M. de Rossi. — Sainte Cécile peinte par Flandrin dans l'église de Saint-Vincent-de-Paul à Paris. — Poëme tragique de sainte Cécile, par M. le comte Anatole de Ségur. — Église et monastère de Sainte-Cécile à Solesmes. — Épilogue.



L'UN des plus nobles attributs de la sainteté est de communiquer même ici-bas aux personnages dans lesquels elle a brillé une sorte d'immortalité qui défie par sa splendeur tout ce que la renommée a pu jamais faire en l'honneur des simples héros de l'humanité. Dès le milieu du deuxième siècle, nous avons vu s'ouvrir la vie de Cécile, et, après dix-sept siècles, nous ne l'avons pas épuisée encore. De génération en génération, Cécile est admirée, elle est aimée; disons plus, elle est agissante, elle est influente par l'entraînement du caractère que Dieu lui avait donné; dans tous les siècles, ses vertus en ont enfanté d'autres chez les hommes, en même temps que son pouvoir céleste s'est fait sentir pour les protéger.

Par une rare exception, la providence de Dieu a voulu que la vierge

romaine, au lieu de demeurer ensevelie dans le mystère de la tombe où la plupart des élus attendent la résurrection glorieuse, prolongeât, pour ainsi dire, sa vie jusqu'à nos temps, par la double apparition de sa dépouille mortelle, dont l'attitude retrace avec tant d'éloquence le repos tranquille de la martyre après ses glorieux combats. On aurait pensé que la série des manifestations du tombeau était enfin terminée, et que désormais il n'y aurait plus pour elle de nouveau triomphe dans les régions de la mort, jusqu'à l'heure où la trompette de l'ange la convoquera avec nous au grand réveil. Il en a été autrement.

Il ne s'agissait plus de présenter de nouveau Cécile à la vénération des chrétiens; nul ne songeait à troubler désormais le sommeil de la martyre, entourée des hommages de la piété dans sa basilique, et rappelée aux regards d'une façon si saisissante dans l'immortelle statue de Maderno, près de laquelle elle attend cette résurrection dont elle aimait à chercher le symbole dans la vie renouvelée du phénix; mais elle avait cependant encore un témoignage à rendre. Elle devait, en ce siècle de rationalisme, nous conduire sur les lieux mêmes où se livrèrent les grands combats de la foi chrétienne contre le paganisme tout-puissant, nous faire assister à la lutte glorieuse de l'Évangile avec les mœurs et la politique de l'Empire romain. Nous devions apprendre d'elle comment l'ancienne aristocratie romaine, mise en réserve depuis l'ascension des Césars, avait été prédestinée à de plus nobles conquêtes, apportant avec elle, dans l'acceptation qu'elle fit du christianisme, les lumières de la plus haute civilisation, avec cette simplicité et cette grandeur qui avaient été son cachet dans les jours où le monde entier recevait d'elle la loi. Retrouver les traces de cette vie première de la religion nouvelle que Pierre avait apportée de Jérusalem à Rome, et déposée d'abord à Césarée dans l'âme d'un Cornélius; constater cette stratégie toute de patience et de dévouement, dans laquelle on vit la faiblesse triompher de la violence et de toutes les séductions du rang et de la fortune, pour établir le règne du Crucifié de Judée; reconnaître en un mot Rome chrétienne primitive, vivre de sa vie, et apprécier le principe divin qui lui donna par la croix la victoire sur Rome païenne, tel est le résultat auquel nous a conduits en ces années la découverte du tombeau vide de Cécile. Tant que l'oubli des hommes et les ténèbres pressèrent de

leur poids ce tombeau, on ne put apprécier qu'imparfaitement et à travers de nombreuses méprises le siége continu et glorieux que la Rome nouvelle fit subir à l'ancienne, en la cernant sur toutes ses voies durant trois siècles. La découverte de l'hypogée où reposa Cécile devait, en renouvelant à la fois la chronologie et la topographie de Rome souterraine, nous restituer tout un passé que, sans un tel secours, nous n'eussions jamais connu que d'une manière vague et imparfaite.

L'abandon des catacombes durant tant de siècles, la perte ou l'oubli des Itinéraires qui auraient pu éclairer les pas des quelques hommes doctes et courageux qui depuis Bosio avaient eu encore la hardiesse de descendre dans ces sombres galeries, la négligence à classer les inscriptions et les peintures qu'on rencontrait, reculaient toujours plus le moment où le point de départ du christianisme dans Rome se révélerait. A peine savait-on que le centre de cette ville souterraine, qui d'abord avait été au champ Vatican, s'était ensuite transporté sur la voie Appienne. Les recherches de détail accomplies en grand nombre n'avaient rien révélé sur l'ensemble, et, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le cimetière si célèbre de Calliste était lui-même devenu un problème, à ce point qu'un homme de la force de Bosio était réduit à l'aller chercher jusque sur la voie Ardéatine. Avec une telle situation, à quoi n'étaient pas exposés les monuments et les pierres tumulaires dans des fouilles partielles accomplies sans aucun plan ? Et qui eût songé à recueillir les témoignages qu'ils ne demandaient qu'à rendre sur les premiers pas et les premières allures du christianisme dans Rome ? Mais Dieu avait résolu de rendre de nos jours à son Église cet imposant témoignage de l'unité qu'elle a conservée dès le commencement dans ses doctrines et dans sa constitution. Il fallait réduire au silence par les faits cette école audacieuse pour qui l'histoire n'est qu'un thème d'inventions, et la critique un simple jeu, un assaut de l'imagination contre le bon sens. Les catacombes romaines mieux connues suffisaient à cela ; mais il leur fallait un révélateur qui leur rendît la place qu'elles ont occupée dans l'établissement du christianisme à Rome.

Le premier de nos contemporains qui sortit de la routine à l'endroit de ces monuments incompris, fut le P. Marchi, jésuite du Collége romain. Sans apercevoir peut-être toute la portée de ses études, dont le résultat ne devait se révéler que successivement, il entreprit sur le sujet des catacombes

qu'il visitait et étudiait plus assidûment que nul n'avait fait depuis Boldetti et Marangoni, un grand ouvrage qu'il intitula : *Les Monuments de l'art chrétien primitif.* Le premier volume qui a pour titre : *Architecture de la Rome souterraine chrétienne*, est le seul qui ait été publié. Le P. Marchi y assigna les différences qui distinguent les arénaires des catacombes, et fit voir que celles-ci sont l'œuvre exclusive du travail chrétien, préludant ainsi aux savantes démonstrations dont M. Michel de Rossi a enrichi le grand ouvrage de son frère. Le cimetière de Sainte-Agnès sur la voie Nomentane avait été le centre principal et presque unique des études du P. Marchi. Dans son premier volume, il avait eu pour but de classer les divers monuments de l'architecture cémétériale, se proposant de traiter plus tard la peinture et la sculpture. Les tempêtes politiques que Rome eut à subir en 1848 et 1849 interrompirent cette publication, dont les résultats remplis d'intérêt n'abordaient pas encore le champ de l'histoire. Le P. Marchi entrevit cependant le parti que l'on pourrait tirer d'une étude des catacombes, entreprise au point de vue des annales chrétiennes; mais il sentait qu'à son disciple de prédilection, qu'il avait deviné et formé dès l'enfance, M. le Commandeur de Rossi, était réservé l'honneur de faire entrer les catacombes de Rome dans le mouvement général de la science historique. Quant à lui, moins empressé d'étudier jusqu'aux ruines informes, il avait cherché surtout des types pour son travail descriptif. Il vit avec plaisir son disciple entrer dans une voie nouvelle et chercher dans les anciens monuments topographiques que lui-même avait su apprécier, mais qui ne l'auraient pas conduit à son but, la chronologie de Rome souterraine. Le savant vieillard vécut assez encore pour jouir des premiers résultats de cette marche nouvelle.

Un instinct irrésistible entraînait M. de Rossi vers la voie Appienne, à laquelle on peut bien appliquer, au point de vue de l'histoire chrétienne de Rome, le titre de *regina viarum*, que lui donnaient les anciens Romains, au point de vue stratégique. Un fragment d'inscription funéraire qu'il découvrit dans la vigne Amendola en 1849, et sur lequel on lisait encore ces lettres : NELIVS MARTYR, lui suggéra la pensée que ce marbre pouvait avoir appartenu à l'inscription tumulaire du pape saint Cornélius, et que la crypte dont il était sorti ne devait pas être éloignée. Le retour de Pie IX dans la ville sainte amena la reprise des travaux sur Rome souterraine, et le

sol de cette même vigne Amendola ne tarda pas à révéler au puissant investigateur le cimetière même de Lucine. Les voies étaient obstruées de terre et ne permettaient pas un facile parcours; cependant un tombeau important frappa bientôt les regards. Le lieu où il était établi comme objet principal était orné de peintures du huitième au neuvième siècle, qui retraçaient plusieurs saints évêques, entre autres le pape saint Cornélius, ayant près de lui son ami saint Cyprien. Il s'agissait de retrouver le commencement de l'inscription qui avait guidé des recherches si heureuses; on finit par le découvrir en 1852, près du tombeau lui-même, confondu avec d'autres fragments de marbre. Les premières lettres du nom étaient restituées, avec la qualité d'évêque, et l'inscription rejointe s'encadrait parfaitement avec le tombeau. Le lecteur peut se rendre compte de la fracture de ce précieux marbre, en jetant les yeux sur le dessin que nous avons donné ci-dessus de l'inscription elle-même (fig. 145). A l'aide des Itinéraires, il était possible dès lors de s'orienter d'une certaine manière dans les cryptes de la voie Appienne; on était même en droit de conclure déjà qu'il n'était pas nécessaire de descendre jusqu'à Saint-Sébastien pour rencontrer le cimetière de Calliste, qui devait être moins avant sur la voie et contigu à celui de Lucine. Le colombaire des affranchis de la *gens* Cæcilia, qu'on avait découvert dans cette même vigne au commencement du siècle, devait aussi contribuer à éclairer la marche.

Les déblayements opérés autour du tombeau de saint Cornélius et dans les voies adjacentes finirent par restituer une *area* assez considérable et divisée en plusieurs étages, où désormais les inscriptions qui sont la lumière de ces souterrains allaient être étudiées sur place, et non plus entraînées au loin, comme il était si tristement arrivé par le passé. Quelques chambres ornées de peintures d'un style antérieur à celles de la voie Nomentane apparaissaient avec le caractère du premier siècle. Il restait sans doute bien des problèmes à résoudre; mais cette prise de possession du côté droit de la voie Appienne n'en assurait pas moins, pour un temps plus ou moins prochain, la reconnaissance du point central de Rome souterraine.

Pie IX fut ému lui-même de l'importance d'une si rare découverte, et, dès 1851, il créa la Commission d'archéologie sacrée, sous la présidence du cardinal-vicaire, et aida avec générosité au développement des recher-

ches qui devaient amener tant d'heureux résultats. Mais la marche devait être lente à travers ces voies et ces *cubicula* obstrués jusqu'à la hauteur de la voûte, et dans lesquels, pour tout autre que M. de Rossi, rien n'était que ténèbres et incertitude. Il était constant que l'on était en possession du tombeau de saint Cornélius et du cimetière de Lucine; mais qui pouvait dire où conduiraient les lentes excavations que l'on dirigeait vers le midi ?

En 1852, nous arpentions la vigne Amendola avec M. de Rossi, qui dès lors nous honorait de son amitié, et telle était la puissance de ses conjectures basées sur les anciens monuments topographiques, qu'il nous indiquait sur le sol la distance à laquelle on ne pouvait manquer de rencontrer le tombeau de sainte Cécile et la sépulture des papes du troisième siècle. Nous avions publié en 1849 l'Histoire de la grande martyre, et, trompé comme tant d'autres par l'inscription de Guillaume de Bois-Ratier, nous avions placé son tombeau dans les galeries souterraines qui avoisinent Saint-Sébastien, et hors desquelles nous ne songions pas à chercher le cimetière de Calliste. L'étude des Itinéraires et des autres monuments topographiques à laquelle nous avait initié M. de Rossi ne suffit pas à redresser nos idées, et nous rentrâmes en France non convaincu encore. La deuxième édition de notre livre parut en 1853, contenant les mêmes erreurs que la précédente. Nous y tenions compte cependant de la découverte du tombeau de saint Cornélius, mais sans avoir rien osé conclure sur la proximité relative où il devait être à l'égard de celui de sainte Cécile.

Cependant le labeur des excavateurs vers le midi avançait toujours, et, en 1854, les fouilles donnèrent accès dans une salle dont le lucernaire fut débouché, et dans laquelle il était impossible de ne pas reconnaître la crypte papale primitivement ouverte par les Cæcilii chrétiens, donnée par eux à Zéphyrin, et disposée par Calliste pour sa nouvelle et honorable destination. Tout y était dans un état déplorable de ruine; mais il fallait bien reconnaître un monument de la plus haute importance dans cette salle jonchée de débris, où l'on trouvait encore les tronçons de colonnes en marbres précieux, où la place de l'autel était encore visible par quatre entailles dans son soubassement, où enfin les inscriptions fracturées des papes Urbain, Anteros, Lucius, Fabien et Eutychien se trouvaient réunies. Le petit poëme sur marbre que saint Damase avait fait placer dans cette salle, et que les pèlerins



Fig. 158. — La crypte des papes du troisième siècle, au moment de sa découverte en 1854.

des Itinéraires y avaient lu, se trouvait là aussi, brisé en plus de cent morceaux que l'on pouvait lire en les rapprochant. Ainsi il était démontré que l'on avait passé sous terre, du cimetière de Lucine à celui de Calliste,

et une révolution immense s'était opérée dans la science de Rome souterraine (fig. 158).

Nous connûmes aussitôt ces magnifiques résultats par notre correspondance avec M. de Rossi. Il nous certifiait la prochaine découverte du tombeau de sainte Cécile, et rappelait gracieusement la parole de la martyre à Paschal, lorsqu'elle lui dit, dans la vision, qu'il était déjà venu assez près d'elle, pour pouvoir tenir un entretien. Au fond de la crypte papale, sur la gauche, se dessinait une porte cintrée, ouvrant sur un *cubiculum* contigu. N'était-ce pas là que l'on trouverait le lieu du repos de Cécile? Mais cette chambre était encombrée de terre jusqu'à la voûte; il fallait préalablement la déblayer, ainsi que le lucernaire par lequel le sol de la vigne avait envahi l'intérieur. Dans les Itinéraires, les pèlerins avaient signalé ce voisinage : ils déclaraient avoir trouvé Cécile ensevelie près des pontifes. Allait-on découvrir, après tant de siècles de ruine et d'abandon, quelque indice qui permît d'affirmer que son tombeau avait été dans ce *cubiculum ?*

Enfin les travaux des excavateurs aboutirent, et ce fut un solennel moment que celui où l'on put passer de la crypte des papes dans cette crypte contiguë, irrégulière, mais plus vaste encore, où la fresque naïve du sixième siècle apparut sur la muraille, représentant la martyre en prières, les bras étendus, et au-dessous d'elle un personnage revêtu de la *casula*, ayant près de lui son nom : S. VRBANVS. Le tombeau de Cécile était retrouvé pour la seconde fois, et quelque chose de la joie qui remplit l'âme de Paschal en 821 se fit sentir aux heureux témoins d'une telle découverte. L'arcature sous laquelle avait reposé le sarcophage qu'enleva Paschal était là : vide, il est vrai, mais pleine de souvenirs sacrés (fig. 159).

Pie IX avait voulu descendre dans le glorieux hypogée (11 mai 1854); il vénéra la mémoire de ses prédécesseurs martyrs et considéra avec attendrissement leurs épitaphes lisibles encore. La crypte cécilienne n'était pas déblayée encore; mais déjà le cimetière de Calliste était découvert, et toutes les incertitudes avaient cessé. On pouvait aller, comme les pèlerins du septième siècle, du tombeau de Sixte à celui de Cornélius, des cryptes de Calliste à celles de Lucine; on était désormais orienté dans les catacombes de la voie Appienne, et les travaux qui allaient suivre ne feraient qu'enrichir une découverte déjà consommée.

Quelque chose cependant manquait encore à un si vénérable sanctuaire que venaient de restituer les entrailles de la terre. Durant des siècles, on y avait offert le sacrifice divin ; sa célébration sous ces voûtes reconquises n'était-elle pas comme un complément réclamé par elles? En 1856, le 19 avril, dans une audience de Pie IX, un prêtre français osa demander au pontife l'autorisation de célébrer la sainte messe au tombeau de Cécile. Pie IX



Fig. 159. — La crypte de Sainte-Cécile, en 1854. De Rossi, t. II.

daigna consentir, et, le 26 avril, un autel, improvisé avec des plaques de marbre qui autrefois avaient fermé les *loculi* du cimetière de Calliste, s'éleva au pied de l'image de Cécile et d'Urbain. Le *cubiculum* était jonché de fleurs et de feuillages, comme aux jours de saint Jérôme et de Prudence. M. de Rossi et son frère étaient présents. Plusieurs dames anglaises d'une piété vive animaient encore cette scène, que complétait la présence des excavateurs appuyés sur leur outil et rappelant les anciens *fossores*. L'intérieur de l'arcade où avait reposé le sarcophage était garni d'une couche de pétales de roses, sur laquelle posaient de petites lampes en cristal. Assisté d'amis dévoués, le prêtre offrit le sacrifice. Le divin Poisson descendit sous ces voûtes déchi-

rées, en présence de ces fresques grossières, comme aux jours de Zéphyrin et de Calliste où il arrivait pour affermir ses martyrs, et plusieurs des assistants participèrent à ce mets céleste dont les siècles ne sauraient épuiser la saveur ni la puissance. On sentait que l'influence de Cécile remplissait encore ce réduit, et la salle voisine tout imprégnée de la mémoire de Sixte et des autres pontifes martyrs y mêlait ses majestueux souvenirs. Après le sacrifice, le prêtre français recueillit avec respect les pétales de roses qui avaient rempli l'arcature sous laquelle reposa Cécile, et plus d'une fois elles ont témoigné du pouvoir et de la vigilance maternelle qu'exerce encore au sein de l'immortelle vie celle qui illustra pour jamais ces lieux sacrés.

Six années s'étaient écoulées sur cet épisode qui fut à peine connu et qui ne devait tenir aucune place dans l'histoire, lorsque, vers le milieu du mois de novembre 1862, on apprit dans Rome que, par une disposition de S. E. le cardinal Patrizzi, vicaire de Sa Sainteté et président de la Commission d'archéologie sacrée, la crypte de sainte Cécile serait ouverte, le 22 novembre, à la piété des fidèles. Pie IX avait fait préparer de riches ornements à l'usage des prêtres qui désireraient profiter de l'occasion pour y célébrer le divin sacrifice. En ce jour, il y eut comme une ombre des antiques Stations à ce lieu vénérable. Des dames françaises avaient eu le temps de faire confectionner un magnifique calice, et chacune avait voulu l'orner d'une pierre fine qui, par la première lettre de son nom, représentât la donatrice. Ainsi Mme la marquise Léontine de Rastignac avait donné un lapis-lazuli; Mme la vicomtesse Sophie de Clermont-Tonnerre, un saphir; Mlle Marie de Flaut, une malaquite; Mlle Ambroisine de Flaut, une améthyste; Mlle Sabine de Vallin, un saphir; à ces pierres précieuses M. Edmond de Vassart avait joint une émeraude.

Cependant les découvertes de la Commission d'archéologie sacrée poursuivaient leur cours sur la voie Appienne, et, sur la gauche, les cryptes de Prétextat étaient interrogées à l'aide des renseignements fournis par les anciens Itinéraires. Nous avons raconté déjà comment M. de Rossi, en retrouvant la crypte de saint Januarius, fils aîné de sainte Félicité, avec l'inscription de Damase qui en déclarait l'identité, pénétrait au centre même du groupe de martyrs que signalent à cet endroit les documents topographiques. Une nouvelle page de l'histoire de Rome chrétienne primitive était donc

encore retrouvée. Huit années s'écoulèrent dans de fécondes recherches, et en 1865, sur la voie Ardéatine, grâce au généreux concours dont nous avons parlé, le vestibule et le grand ambulacre de Domitille vinrent nous révéler l'entrée solennelle et patente du magnifique cimetière désigné aussi sous le nom de Nérée et Achillée. Le point de départ avait été le milieu du troisième siècle, qui avait rendu au cimetière de Lucine le tombeau de Cornélius; bientôt on était remonté au règne de Marc-Aurèle et de Commode, par la crypte papale et le tombeau de Cécile; celui de Januarius nous reportait au milieu du deuxième siècle, et les constructions chrétiennes de Flavia Domitilla nous établissaient à l'âge apostolique, au premier siècle de Rome souterraine.

Il serait utile et agréable à nos lecteurs de parcourir avec nous la série des découvertes dans Rome souterraine, qui ont suivi celles que nous venons de signaler et que l'on peut bien appeler capitales. Outre les deux premiers volumes de la *Roma sotterranea cristiana*, dont la suite est attendue par le public avec tant d'impatience, M. de Rossi, dans son *Bulletin d'archéologie chrétienne*, n'a cessé, pour ainsi dire, d'enregistrer de nouvelles conquêtes au profit de l'histoire de l'Église-Mère. Les limites de notre sujet nous bornent trop pour nous permettre de suivre ses nombreuses et si intéressantes excursions; mais nous ne voulons cependant pas terminer ce volume sans revenir un moment sur une découverte qui se rapporte à notre sixième chapitre, et qui a eu pour résultat de confirmer l'antiquité de la tradition sur le lieu du martyre de saint Paul, et sur les trois fontaines que la piété y vénère.

Le monument érigé par le cardinal Aldobrandini, en 1599, sur ce lieu sacré, et dans lequel il avait songé seulement à encadrer les trois fontaines, chacune dans un autel, ne portait point avec lui la preuve de l'antiquité de cette tradition. Tout était moderne dans cette construction dont nous donnons ici un dessin (fig. 160). Des travaux récents, exécutés en 1868, ont mis à découvert d'anciennes substructions attestant la vénération des premiers siècles du christianisme pour ce sanctuaire et pour les trois sources auxquelles, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, saint Jean Chrysostome semble avoir fait allusion. Le coup d'œil de M. de Rossi sur ces précieux débris n'a pas tardé à en faire sortir un nouvel incident archéologique

qui ne peut que favoriser la piété des fidèles, tout en restituant une page nouvelle aux annales de Rome chrétienne. Les marbres mis au jour dans les fouilles ont appris que le saint pape Sergius Ier avait, en 689, restauré le monument des Trois-Fontaines en l'honneur de saint Paul, et une construction plus ancienne, se rapportant au cinquième siècle, est venue montrer qu'au temps des Léon et des Gélase, on reconnaissait en ce lieu et en ces



Fig. 160. Saint-Paul Trois-Fontaines, à Rome.

fontaines un souvenir de l'âge apostolique. Mais nous ne pouvons poursuivre cette digression; il nous faut reprendre le récit des hommages que notre dix-neuvième siècle a offerts à la grande martyre romaine.

Les importants événements de la voie Appienne coïncidaient avec un développement nouveau de la piété catholique envers Cécile, et il est juste de dire que notre âge aura fait beaucoup pour sa gloire. L'art, en nos jours, s'est plus d'une fois essayé au sujet de cette noble figure; mais le sens chrétien est trop faible chez nous encore, pour que l'on eût droit d'attendre quelqu'une de ces manifestations qui font voir que les saints sont compris et appréciés

SAINTE CÉCILE

comme dans les âges de foi. Cependant, après le marbre de David (d'Angers) et le tableau de Paul Delaroche, si dépourvus l'un et l'autre de tout caractère chrétien, il nous a été donné de voir enfin le rôle et la dignité de Cécile exprimés noblement sur une grande œuvre de peinture religieuse. Nous voulons parler de la solennelle procession des saints et des saintes vers le Christ, que le pinceau de Flandrin a su disposer comme une frise animée, et avec une si noble harmonie, dans l'église de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris. On a vu que le premier monument des arts qui nous soit resté en l'honneur de sainte Cécile, dans la basilique de Saint-Apollinaire de Ravenne, la fait figurer dans une procession de vierges; c'est aussi au milieu d'un groupe de vierges que Flandrin l'a peinte, dominant ses sœurs par l'élévation idéale de sa taille, et représentant l'harmonie des concerts célestes. Nous donnons dans ce volume, comme un ornement nécessaire, ce brillant épisode de la *théorie* sacrée qu'un si chrétien et si noble artiste a déroulée sur les murs d'une église moderne.

Depuis le renouvellement du culte de Cécile, la poésie s'est levée aussi pour célébrer ses grandeurs. L'estime publique et une sincère admiration ont accueilli l'œuvre dramatique si remarquable que M. le comte Anatole de Ségur lui a consacrée. Son poëme tragique intitulé : *Sainte Cécile*, publié en 1868, est entre les mains de tout le monde. La beauté des vers et la conduite du dialogue y sentent la grande école, et cette œuvre fera honneur au siècle qui l'a produite. Nous eussions aimé que le poëte, dans l'entretien de Cécile avec Valérien au soir des noces, eût évité de faire dire à l'héroïne qu'elle ne peut accepter les conditions conjugales, parce qu'elle est chrétienne; c'est sur les engagements spéciaux qui l'enchaînaient au Christ comme à son époux qu'elle devait insister. Le remplacement de quelques vers enlèverait la trace d'un moment d'oubli, durant lequel le poëte a été entraîné par son sujet. Nous ne pouvions louer sans cette restriction une œuvre si parfaite d'ailleurs, mais dans laquelle il importe d'autant plus que la vraie doctrine du christianisme soit exprimée. Les heureux développements que depuis ont obtenus les annales céciliennes, fourniront peut-être au poëte l'occasion d'enrichir encore son œuvre, et nous oserions presque l'y convier.

Quelques années auparavant, en 1863, avait paru à Münster l'œuvre poé-

tique de J. Weissbrodt, prêtre catholique, sous ce titre : *Cæcilia, tragédie historique.* Ce nouveau produit de l'enthousiasme qu'inspire le caractère de Cécile annonce une étude sérieuse du sujet, et découvre chez son auteur une riche source de poésie. En 1870, l'Angleterre a vu paraître la quatrième édition du drame composé par le P. Albany James Christie, jésuite, inspiré par ce même mouvement qui attire aujourd'hui tant d'âmes vers Cécile et par le sublime rôle qu'elle remplit dans l'histoire. Cette union de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre, produisant chacune leur œuvre poétique en quelques années, n'est-elle pas un des indices du renouvellement de cette grande mémoire, et n'annonce-t-elle pas que les nuages amoncelés par la fausse critique du dix-septième et du dix-huitième siècle n'ont pu tenir en présence de la lumière qui s'est faite?

Nous craindrions d'être incomplet sur les œuvres de ces dernières années en l'honneur de la fille des Metelli, si nous omettions de parler du noble et gracieux édifice que la France a vu s'élever naguère sur les bords de la Sarthe, à quelque distance de Solesmes, au diocèse du Mans. Un monastère et une église desservis par des filles de saint Benoît, et construits dans le caractère du treizième siècle, ont surgi au milieu des tempêtes de l'heure présente [1]. Déjà les armées prussiennes envahissaient la France, comme le *fléau de Dieu*, et la croix n'avait pas été montée encore au sommet de la flèche aérienne qui proclame si haut la mémoire de Cécile. Le 12 octobre 1871, Mgr Charles Fillion, évêque du Mans, a dédié solennellement ce nouveau sanctuaire, à l'ombre duquel les émules de Cécile, totalement séparées du monde, se vouent au service du souverain Seigneur dont elle fut l'épouse. L'église du nouveau monastère dont les voûtes ne répètent jamais que l'antique et suave mélodie grégorienne, attire puissamment le cœur et les regards du pèlerin. On sent que Cécile a véritablement choisi ce lieu pour une de ses demeures.

Des inscriptions qui font corps avec l'édifice et lui donnent comme une voix éloquente, retracent ce que fut Cécile et reportent la pensée vers la basilique romaine qui fut son séjour et qui devint si vite son trophée.

[1] La construction de ce monument est due au talent de M. Duvêtre, architecte à Angers, et demeurera comme le sceau de sa brillante carrière. Notre amitié tient à lui rendre ce témoignage si mérité, de même que notre estime nous porte à ne pas passer sous silence le nom de M. Alain, entrepreneur à Solesmes, qui a servi l'œuvre avec tant de dévouement.



SAINTE CÉCILE AU MILIEU DU CHŒUR DES VIERGES MARTYRES.

Peint par H. Flandrin dans l'église de Saint-Vincent de Paul, à Paris.



Sous l'élégant narthex, au-dessus de la porte du vestibule, on lit ces paroles du livre de l'Ecclésiastique, employées par l'Église à la Messe de sainte Cécile :

DOMINE DEVS MEVS
EXALTASTI SVPER TERRAM
HABITATIONEM MEAM.

Seigneur mon Dieu, vous avez glorifié ma demeure sur la terre.

L'inscription suivante a été placée au-dessus de la porte même de l'église :

TRIDVANAS A DOMINO
POPOSCI INDVCIAS
VT DOMVM MEAM ECCLESIAM CONSECRAREM.

J'ai demandé au Seigneur un délai de trois jours, afin de consacrer ma maison en église.

Au-dessus de cette même porte, à l'intérieur, se lit en lettres d'or sur un fond d'azur la prière de saint Urbain, célébrant la puissance de la grâce divine dans l'âme de Cécile, au moment où Valérien, sa noble conquête, vient implorer le baptême aux catacombes :

DOMINE IESV CHRISTE
SEMINATOR CASTI CONSILII
SVSCIPE SEMINVM FRVCTVS
QVOS IN CAECILIA SEMINASTI.

Seigneur Jésus-Christ, auteur des chastes résolutions, recueillez les fruits de la divine semence que vous avez déposée au cœur de Cécile.

A mesure qu'on avance dans la nef de l'église, on voit se dérouler à droite et à gauche un vaste rinceau pourpré, sur lequel brillent, au milieu des fleurs, de riches lettres qui retracent la célèbre antienne cécilienne empruntée aux Actes. D'un côté on lit :

CANTANTIBVS ORGANIS CAECILIA DOMINO DECANTABAT DICENS

Au milieu du bruyant concert, Cécile chantait au Seigneur et disait :

De l'autre côté, le texte se continue et s'achève :

FIAT COR MEVM IMMACVLATVM VT NON CONFVNDAR.

Que mon cœur reste pur et ma vie sans tache.

L'ornementation de l'église tout entière est fondée sur l'union de la rose et du lis, qui rappellent la couronne que l'ange déposa sur le front de Cécile et sur celui de Valérien. Ces deux fleurs des catacombes s'alternent sur les chapiteaux, et donnent le caractère du monument tout entier.

Sous l'autel, l'œil du pèlerin contemple avec émotion Cécile dans la pose de son mystérieux sommeil de vierge et de martyre. C'est l'unique épreuve de moulage qui ait été prise sur le marbre d'Étienne Maderno. Connue dans Rome de plus d'un amateur durant plus de cinquante ans, disputée et marchandée mille fois dans un magasin de copies de l'antique, où elle attendait son heure, la munificence d'un prince de l'Église et le culte fervent d'un ami envers sainte Cécile l'ont amenée jusque sous cet autel, pour être l'âme du monument tout entier, et compléter l'hommage que notre région septentrionale a osé offrir à la radieuse héroïne, qui unit aux couronnes de Rome antique la triple palme de la virginité, de l'apostolat et du martyre.

Nous avons conduit jusqu'à l'heure présente les récits qui retracent la vie posthume de Cécile, et le lecteur a pu voir en elle avec quel éclat la gloire dont les saints sont environnés dans le ciel se reflète quelquefois jusque sur la terre. Pour raconter cette vie en son entier, nous avons dû remonter jusqu'aux siècles de la république romaine, rechercher les origines prédestinées de Cécile et faire intime connaissance avec la noble race de laquelle Dieu voulut tirer cette vaillante coopératrice de ses desseins. Son passage à elle sur cette terre a été rapide; mais ses traces n'ont pu s'effacer. Une Providence spéciale a veillé pour raviver sans cesse son souvenir, et maintenir en quelque sorte sa présence toujours sensible au sein de l'Église pour laquelle elle a vécu.

Qui ne comprendrait que ce rôle mystérieux a un but? outre les jouissances qu'une telle vie sans cesse rappelée procure à la piété, et la semence de vertus qu'elle jette dans les âmes, n'est-il pas évident que le ciel veut remettre sous nos yeux, par ces retours successifs de la vierge romaine, la vaste et sublime économie selon laquelle Dieu a réglé ici-bas l'application de ses desseins de miséricorde sur le monde? Nous avons dit au début de ce livre, et nous répétons en le terminant : « Les annales de Rome sont la clef des temps. » Pour saisir dans son ensemble la pensée divine, il faut remonter au peuple juif et saluer d'abord Jérusalem qui fut l'héritage du Seigneur,

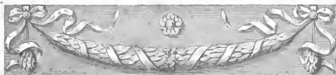
ainsi que l'appellent David et les prophètes, et arrêter ensuite ses regards sur la ville aux sept collines, préparée de longue main pour recueillir la succession de la fille de Sion, devenue infidèle. Transformé par le baptême de Césarée, l'élément romain devient désormais l'auxiliaire de Dieu et de son Christ. En dépit des rêveurs qui se font un jeu de l'histoire, Pierre est le véritable conquérant de Rome, et Rome a vaincu par lui le paganisme et toutes les erreurs. Par lui la chrétienté est devenue une famille, de lui est sorti le monde civilisé.

Mais comme moyen de ce grand œuvre, Dieu avait choisi l'élément romain. Ne l'avons-nous pas retrouvé, ce génie à la fois conquérant et conservateur, chez Clément, le disciple de Pierre, dont les gestes et les écrits sont venus jusqu'à nous? Cette gravité, cette décision, cette force pleine de calme, où les avait-il puisées, après la grâce divine, ce rejeton des Claudii, sinon dans les traditions de Rome antique? Ses successeurs lui ressemblent, quelle que soit leur origine. Aussi, quelle unité de vues dans le gouvernement! Quelle attention à concilier la vigilance avec la conquête! Quelle discrétion et quelle patience dans l'action! Qu'on se rappelle cette longue et épineuse affaire de la Pâque; ce travail incessant pour maîtriser les sectes hérétiques que l'Orient vomit sans cesse sur Rome, et maintenir intacte dans sa foi la population chrétienne; cette consistance que n'ébranlent pas même de cruelles défections, comme celles d'un Tatien et d'un Tertullien; cette science d'organisation qui maintient en relation de charité toutes les classes et toutes les races, qui, dès l'origine, songe à partager les régions de Rome, à créer des notaires, à concilier avec une existence longtemps presque ignorée le développement colossal d'une Rome souterraine qui luttera bientôt d'étendue avec la Rome publique. N'est-ce pas là le génie de l'antique sénat, appliqué et transmis par la dynastie de ces intègres pontifes, qui n'ont pas seulement occupé l'un après l'autre le poste de Pierre, mais ont hérité de sa vigilance et de son amour paternel pour la race humaine tout entière?

Quant à Cécile, les faits nous l'ont assez révélée. Elle est Romaine, et du plus pur sang. Des preuves incontestables ne nous contraindraient pas à remonter son existence jusqu'au temps des Antonins, que l'on éprouverait déjà de la difficulté à harmoniser la nuance de son caractère et de

son accent avec celle de la société d'Alexandre Sévère, qui prit Rome au sortir d'Élagabale et fut impuissant à la relever. La sainte, la martyre, demeurerait toujours; mais nous n'aurions déjà plus ce parfum primitif que nous avons senti chez Pomponia Græcina et que l'on respire encore chez Cécile. L'antique Rome s'en allait par lambeaux, à mesure que la nouvelle montait, et le moment solennel qui avait transformé l'une dans l'autre était passé. Depuis longtemps déjà l'alliance avait eu lieu à Césarée entre Pierre et Cornélius. C'est pour cette raison que Rome, la vraie Rome, qui rappelle à Satan une telle défaite, est is profondément haïe de lui. Par Rome il avait cru triompher de l'humanité et demeurer indéfiniment le prince du monde. C'est Rome qui l'a vaincu. Tous les peuples avaient subi le joug des Cornelii, des Cæcilii, des Valerii; désormais ces noms sont inscrits sur le monument éternel de la défaite de l'enfer. Quand l'heure fut venue où les destinées de Rome devaient s'accomplir, nous le savons maintenant, ce furent les fils des Cornelii, des Cæcilii, des Valerii, qui poussèrent cette acclamation que les peuples ont répétée tour à tour, et qui sera le dernier mot de la terre au jour où le triomphateur redescendra : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.*





EXPLICATION DES LETTRES ORNÉES

RINCEAUX ET CULS-DE-LAMPE EMPLOYÉS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

L'en-tête de ce chapitre réunit les principaux monuments de Rome jusqu'au règne de Claude, sous lequel saint Pierre fit son entrée dans cette ville. — La lettre ornée laisse apercevoir une panoplie, en souvenir des combats et des victoires du patriciat romain au temps de la république. — En place d'un cul-de-lampe, ce chapitre consacré à Rome antique se termine par la louve de Romulus.

CHAPITRE II.

La lettre ornée présente la déesse Rome d'après la statue du Capitole, et sur le rinceau on a placé le dieu Tibre. Ces deux sujets expriment l'un et l'autre la puissance de cette ville que saint Pierre venait affronter.

CHAPITRE III.

La mosaïque du cinquième siècle dans l'Église de Sainte-Sabine, à Rome, a fourni le sujet d'accompagnement pour la lettre du troisième chapitre; les deux personnages qui sont représentés expriment les deux éléments dont l'Église chrétienne a été formée : le judaïsme et la gentilité. — Le rinceau est emprunté à l'art antique, ainsi que la plupart des culs-de-lampe dans tout le volume.

CHAPITRE IV.

On voit sur la lettre ornée saint Paul enchaîné à un soldat durant les deux années de sa captivité à Rome. — Le rinceau est formé de motifs antiques.

CHAPITRE V.

Les torches enflammées qui accompagnent la lettre ornée rappellent l'incendie de Rome par ordre de Néron, qui fut le prétexte de la persécution. — Le rinceau de l'en-tête est emprunté aux motifs antiques.

CHAPITRE VI.

On a réuni autour de la lettre ornée les trophées du martyre des apôtres : pour saint Pierre, la croix renversée; pour saint Paul, le glaive et le voile de Plautilla. — Rinceau tiré de l'antique.

CHAPITRE VII.

La lettre ornée offre les clefs de saint Pierre placées sur un siége antique, comme symbole de la puissance du prince des Apôtres continuée dans ses successeurs. — Le rinceau est emprunté aux motifs de l'antiquité contemporaine.

CHAPITRE VIII.

La lettre ornée est accompagnée de l'aigle de saint Jean, symbole de cet apôtre qui fut amené à Rome sous Domitien. Les pieds de l'aigle posent sur le livre prophétique de l'Apocalypse scellé des sept sceaux. — En tête, rinceau d'après l'antique.

CHAPITRE IX.

La lettre ornée présente les palmes et la couronne qui rappellent les martyrs sous Trajan et Hadrien. — Rinceau d'après l'antique.

CHAPITRE X.

Autour de la lettre ornée figurent le Pasteur qui apparut à Hermès, et l'Église désignée sous l'allégorie de la tour. — Rinceau antique.

CHAPITRE XI.

La lettre capitale représente les détails du luxe romain qui régnait dans la haute société chrétienne de Rome, et que Tertullien lui reproche. — Rinceau de l'en-tête emprunté aux motifs antiques.

CHAPITRE XII.

La lettre ornée de ce chapitre consacré aux *Cæcilii* est entourée des emblèmes du pouvoir sénatorial, pontifical et militaire, représentant les charges qu'a remplies cette famille durant les plus beaux siècles de la république. — L'en-tête est pris de l'antique.

CHAPITRE XIII.

La lettre ornée est établie au milieu d'une des chambres funéraires de la catacombe de Lucine. — Rinceau emprunté à l'antique.

CHAPITRE XIV.

La lettre ornée célèbre l'union des Cæcilii et des Valerii, en la personne de sainte Cécile et de saint Valérien. — La cigogne, emblème des Cæcilii, et le corbeau, insigne des Valerii, figurent aussi sur le rinceau.

CHAPITRE XV.

La Lettre ornée est occupée par l'ange qui apporte du ciel les couronnes de roses et de lis à Cécile et à Valérien. — Rinceau d'en-tête formé de motifs empruntés à l'antique.

CHAPITRE XVI.

Au-dessus de la lettre ornée, les deux âmes de Tiburce et de Valérien montent au ciel après leur martyre, semblables à deux jeunes épousées. Au-dessous est le phénix qui renaît de ses cendres, assigné pour symbole à Maxime par sainte Cécile. — Rinceau antique.

CHAPITRE XVII.

La lettre est ornée du glaive et de la palme du martyre, en mémoire de l'immolation de Cécile. — Le rinceau de l'en-tête est tiré de l'antique.

CHAPITRE XVIII.

L'Agneau pascal forme l'ornement de la lettre, par allusion à la controverse sur le jour de la célébration de la Pâque. — Le rinceau est puisé dans l'antique.

CHAPITRE XIX.

Le labarum de Constantin qui décore la lettre, avec le chiffre du Christ sur les boucliers et les étendards, annonce la paix de l'Église par Constantin. — Les fruits et les feuillages du rinceau sont empruntés à un encarpe des catacombes.

CHAPITRE XX.

La lettre est ornée par la mosaïque de Ravenne, le plus ancien monument sur lequel sainte Cécile est représentée. — Les motifs du rinceau sont pris des manuscrits de l'époque carlovingienne.

CHAPITRE XXI.

L'ornementation de la lettre réunit les instruments de la peinture, en tête de ce chapitre qui retrace les travaux des artistes en l'honneur de sainte Cécile jusqu'au quinzième siècle. — Le rinceau est tiré de la mosaïque de saint Paschal dans la basilique de Sainte-Cécile, ayant au centre le chiffre de ce pape.

CHAPITRE XXII.

Un trophée d'instruments de musique accompagne la lettre qui ouvre ce chapitre, où sainte Cécile est célébrée par les artistes comme reine de l'harmonie. — Le rinceau, sauf le petit orgue placé au milieu, est pris de l'Église abbatiale de Saint-Pierre de Solesmes. — Le cul-de-lampe offre l'écusson des Sfondrate.

CHAPITRE XXIII.

L'esprit d'erreur qui attaqua au dix-septième siècle les Actes de sainte Cécile, est figuré sur la lettre par un mauvais génie qui cherche à en lacérer les pages. — Le rinceau signale la fausse critique sous le type des oiseaux nocturnes.

CHAPITRE XXIV.

L'écusson pontifical de Pie IX accompagne la lettre, et rappelle l'institution de la Commission d'archéologie sacrée, à laquelle l'histoire de sainte Cécile est si redevable. — Le rinceau de l'en-tête est emprunté à une frise de l'abbaye de Solesmes.





TABLE DES FIGURES.

I. CHROMOLITHOGRAPHIES.

II. PLANCHES EN TAILLE-DOUCE.

III. GRAVURES SUR BOIS.





TABLE DES MATIÈRES.



